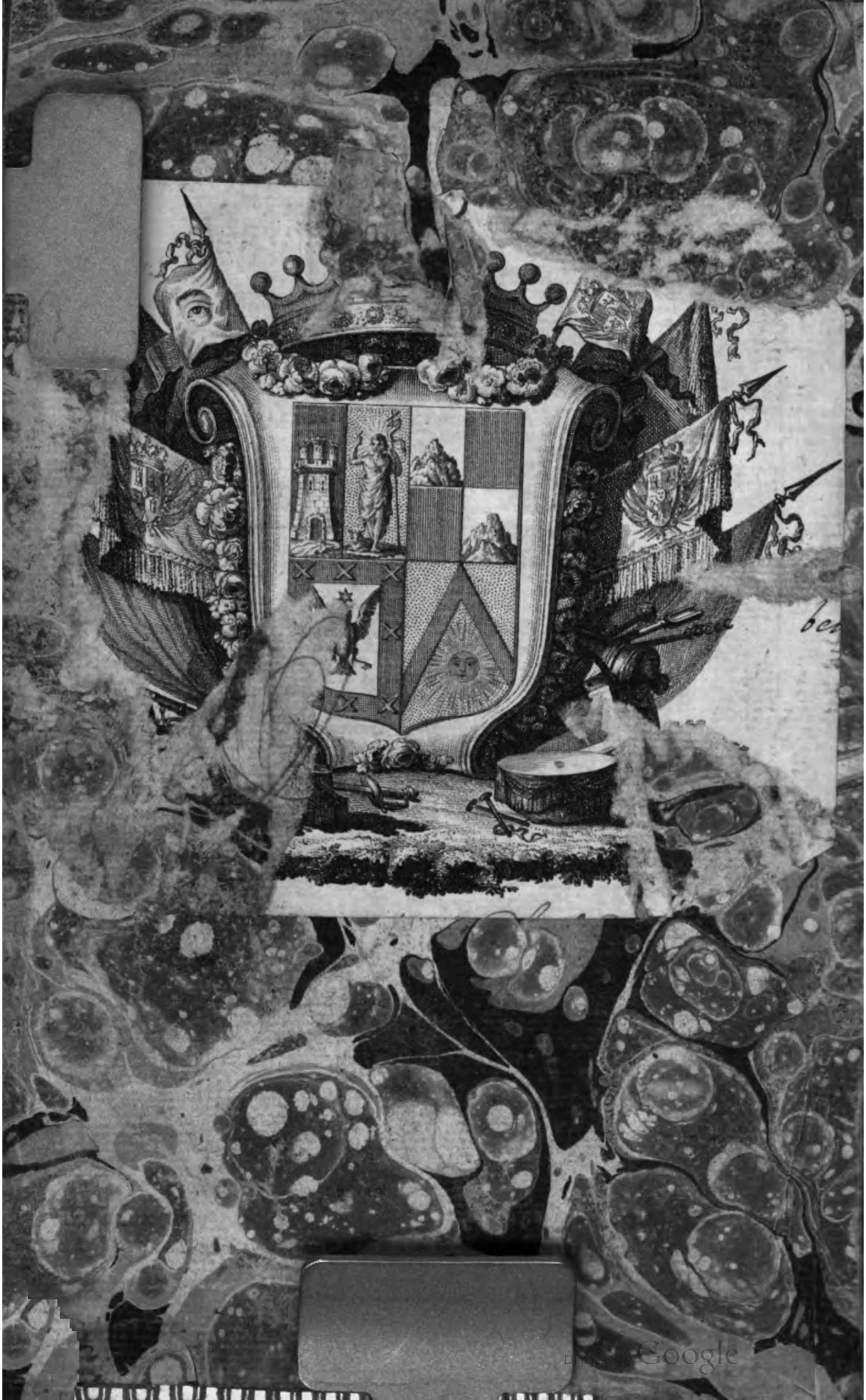
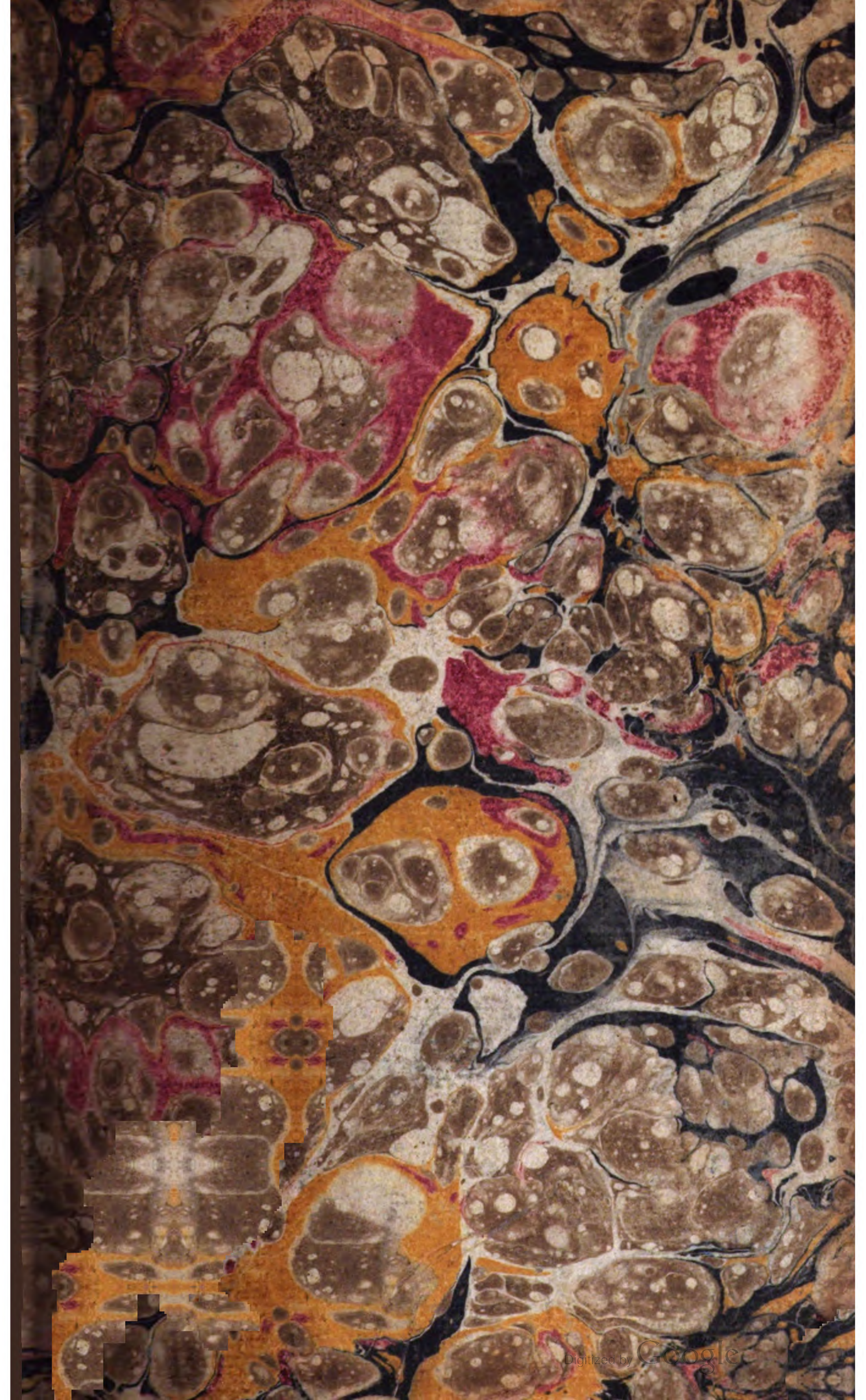
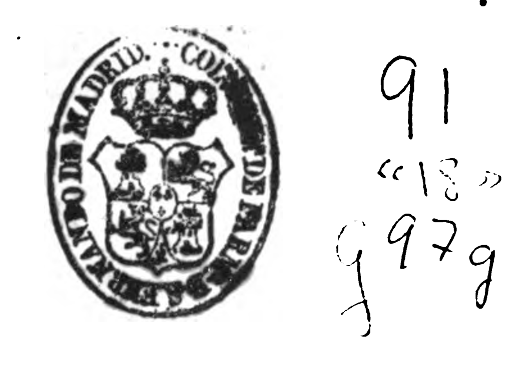








NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME I. — PARTIE I.



Je poursuivrai suivant la rigueur des loix, ceux qui contreferont tout ou partie du présent Ouvrage, dont la seule et véritable édition est accompagnée de ma signature.

H. Langlois

Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 39 francs pour Paris, et 45 fr. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées; avec les nouvelles Divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas: demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément:

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem, in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais:

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 21 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.

II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète ; avec plusieurs définitions géographiques et problêmes utiles.

III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.

IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.

V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.

VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.

VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.

VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages, et amusemens des différens peuples.

IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.

X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.

XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.

XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

Avec des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19[e] et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix*, avec les nouvelles Divisions ; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays ; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger ; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt ;* de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel ; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne, comparée,* extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. et COSMOGRAP. ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.

TOME I. — PARTIE I.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Il n'est aucun ouvrage, quelque parfait qu'il paroisse à la première vue, où une critique sévère ne découvre quelques défauts, et après ceux-ci d'autres encore, et où l'on ne trouve à changer, à retrancher et à polir sans cesse. Cette vérité s'applique sur-tout à une Géographie qui, abstraction faite des lumières et des ressources de l'auteur, est sujette à vieillir. Les grandes révolutions, dans la constitution physique du grain de sable que nous habitons, sont heureusement rares; mais les changemens plus ou moins considérables qui sont le produit de l'industrie, et plus souvent, hélas ! des passions et des caprices des hommes, mettent ceux qui entreprennent d'en écrire l'histoire, dans la nécessité sans cesse renaissante de se dédire en quelque sorte, pour n'être point accusés de mensonge ou d'erreur; et telle est sur-tout au temps où nous vivons, la rapidité des événemens, telle l'instabilité des hommes et des choses, qu'il n'est point de Géographie qui, pour être exacte, ne demande à être renouvelée souvent. En voilà sans doute beaucoup trop pour justifier les changemens, les additions et les suppressions que nous avons cru devoir faire dans cette nouvelle édition, ou plutôt nous espérons que les lecteurs nous en sauront gré.

Le prompt débit de l'édition précédente auroit pu rendre d'autres éditeurs moins difficiles;

pleins de confiance dans leurs succès passés, ils se seroient peut-être contentés de réimprimer simplement cet ouvrage, ou d'en rectifier les principaux articles, en raison des événemens de la guerre, et auroient cru faire assez. Mais la faveur du public, loin de rallentir nos efforts pour lui plaire, n'a servi qu'à nous rendre plus scrupuleux et plus attentifs sur nous-mêmes. Aussi, quoique l'édition précédente fût épuisée depuis long-temps, et malgré les demandes multipliées qui nous étoient faites, non-seulement nous avons entièrement refondu les articles des pays dont la paix générale, qui vient de fixer le sort du Monde, a changé la division, la constitution, les rapports politiques et commerciaux, mais nous avons cherché à donner à toutes les parties de cet ouvrage, même à celles qui, à la rigueur, auroient pu rester dans l'état où elles étoient, toute l'étendue et la plus grande perfection possibles. Nous avons fait venir avec beaucoup de peine et de dépense, les Géographies et les Statistiques les plus modernes et les plus estimées de chaque pays, et nous les avons mises à contribution, en en donnant une analyse succincte et raisonnée. Les bornes de cet avertissement ne nous permettent pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs la longue liste des sources où nous avons puisé; nous citerons les principales à chaque article. Les latitudes et les longitudes, les longueurs, largeurs et surfaces de chaque pays ont été vérifiées, et, dans beaucoup d'endroits, rectifiées sur les meilleures cartes de ces mêmes pays.

Au nombre des articles que nous avons considérablement augmentés, ou même entièrement refaits, se trouvent la *France*, qui occupe à elle seule plus d'un volume, et que l'on trouvera

aussi complète que possible sous tous les rapports, d'après les renseignemens qui nous ont été fournis par le Ministère de l'Intérieur, et les négocians et fabricans de chaque département; le tableau de sa population contient les recensemens envoyés jusqu'à ce jour par les préfets de départemens, d'après le dénombrement ordonné il y a un an par le Ministre de l'Intérieur; l'*Allemagne*, dont nous donnerons le *tableau politique* lorsque l'affaire des indemnités sera terminée, et pour laquelle nous avons adopté un nouvel ordre, aussi clair que le permettent les principautés multipliées que renferme cette partie de l'Europe; l'*Italie*, l'*Espagne*, le *Portugal* et la *Turquie*, où le lecteur trouvera autant d'abondance et de détails qu'il y avoit peut-être remarqué de sécheresse; enfin les *Etats-Unis*, l'*Amérique-Espagnole* et le *Brésil*, dont nous donnons une description exacte et détaillée d'après les meilleures sources. Certes, ces pays ne méritent pas l'indifférence avec laquelle les géographes français et étrangers les ont traités; ce qu'ils en disent est rempli d'erreurs et de mensonges; les *Etats-Unis* sur-tout, qui viennent de renouveler avec la République leurs relations d'amitié et de commerce, et qui demandoient une mention particulière.

Cependant notre intention n'étant pas d'enfler nos volumes de détails sans intérêt, nous n'avons décrit dans la *topographie*, partie entièrement négligée dans l'auteur anglais, et qui est cependant essentielle à la géographie, que les provinces, villes, bourgs et autres lieux qui nous ont paru le mériter, en raison de leurs productions, de leur industrie, de leur commerce, de leurs monumens, des grands hommes qu'ils ont pro-

duits, ou des batailles, siéges et autres événemens mémorables dont ils ont été le théâtre. Quant aux lieux dont il suffit de connoître les noms et la position, nous en donnons une table alphabétique, que l'on trouvera à la tête du tome premier, avec l'indication des pays auxquels ils appartiennent.

Nous avons encore enrichi cette édition d'extraits des voyages les plus nouveaux qui ont paru en France ou chez l'étranger, tels que les Voyages en Espagne, en Portugal, en Turquie, en Grèce, en Syrie, en Egypte, au Dar-Four, au Japon, en Arabie, au Tibet et au Boutan, au royaume d'Ava, dans l'Inde, en Afrique, &c. &c. qu'on trouvera cités dans cet ouvrage. Ces extraits, fondus dans le corps de l'ouvrage à mesure que l'occasion se présentoit de les placer convenablement, ne laissent rien à desirer sur le gouvernement, la population, les mœurs, la religion, les usages, les productions, l'industrie et le climat de ces différentes contrées. L'abrégé historique, qui termine chaque article, a été continué jusqu'au moment où nous écrivons.

Dans la Table chronologique se trouvoient une foule d'époques trop peu importantes pour figurer dans un cadre aussi resserré, où les petits détails doivent disparoître; nous y en avons substitué d'autres tirées, soit de l'histoire générale du monde, quand elle nous en a fourni, soit de l'histoire de notre pays, quand elles nous ont paru mériter d'y trouver place. Nous avons aussi dans cet ouvrage scrupuleusement vérifié toutes les dates, et corrigé celles qui étoient fausses.

Nous ne nous sommes pas bornés seulement à revoir ce qui regarde le fond de l'ouvrage; et

quoiqu'une Géographie ne soit pas ordinairement jugée avec autant de sévérité que des productions purement littéraires, nous nous sommes attachés à en épurer et à en châtier le style. Pour cet effet, l'ouvrage a été revu en entier par une seule main; on en a fait disparoître les descriptions surannées, les anglicismes, les négligences, les longueurs, les réflexions inutiles, et sur-tout les déclamations auxquelles l'auteur anglais paroît assez enclin à se livrer contre la religion ou le gouvernement des autres peuples, et qui sont au moins déplacées sous la plume d'un géographe. En sorte que nous espérons que, même sous le point de vue de la rédaction, nous aurons un titre de plus à l'accueil favorable des personnes les plus délicates sur la pureté d'une langue qui est devenue presqu'universelle en Europe.

Il ne sera pas inutile d'avertir que la Table universelle des monnoies étrangères, réduites en argent de France, a été entièrement refaite et augmentée du titre et poids des monnoies d'or et d'argent, et du cours des changes des principales places de l'Europe; en sorte que nous ne craignons pas de dire que c'est la plus exacte qui ait encore paru.

On peut, d'après cet apperçu, se faire une idée de la différence avantageuse qui doit se trouver entre cette édition et les précédentes. L'ordre des matières du géographe anglais, et son excellente méthode, sont les seules choses auxquelles nous n'ayons pas cru devoir toucher; mais, sous les autres rapports, nous osons nous flatter de l'avoir surpassé, et de donner en quelque sorte au public un ouvrage original.

Enfin il nous eût été facile, et peut-être avantageux, de faire plus vîte; mais si nous avons fait

mieux, nous n'avons rien à regretter. Il ne nous reste plus qu'à dire deux mots de l'Atlas, qui a été entièrement regravé à neuf au burin avec le plus grand soin ; on y trouvera marquées les nouvelles divisions que la paix continentale a nécessitées.

Nous l'avons augmentée de sept nouvelles cartes, dont quatre sur grand-raisin, donnant l'Empire Romain ou le monde connu des anciens, d'après d'Anville, et une de l'Italie ancienne, pour l'intelligence de la Géographie comparée, du même auteur. Les deux autres sont la carte générale, sur grand-aigle, des nouvelles découvertes de Vancouver à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, qu'on ne trouve dans aucun atlas ; et la carte de l'Empire d'Allemagne sur grand-raisin, réduite d'après celle de Sotzmann, en seize feuilles, la plus nouvelle et la plus exacte qui ait encore été publiée. Nous ne parlerons pas de la partie typographique de cet ouvrage ; annoncer qu'il sort des presses du citoyen *Crapelet*, c'est dire qu'on a apporté les plus grands soins à sa correction.

Nous publions en même temps, pour les personnes qui souhaiteront avoir des cartes très-détaillées, un *nouvel Atlas universel* de géographie ancienne et moderne, grand *in-folio*, sur grand-raisin, composé de 60 belles cartes, gravées par *P. F. Tardieu*, artiste dont le talent est connu. Cet Atlas ne laisse rien à desirer. C'est le plus moderne qui existe ; il contient les nouvelles divisions résultantes de la paix continentale, les dernières découvertes de la Pérouse, d'Entrecasteaux, de Marchand, et notamment celles de Vancouver, à la côte N. O. de l'Amérique, &c.

NOUVELLE TABLE CHRONOLOGIQUE

DES

ÉVÉNEMENS remarquables, découvertes et inventions, dans laquelle le lecteur trouvera, d'un coup-d'œil, l'analyse ou les traits principaux de l'Histoire générale, depuis la création du monde jusqu'à nos jours.

AVANT JÉSUS-CHRIST.

4004. LA création du monde, d'Adam et Eve.

4003. La naissance de Caïn, le premier né d'une femme.

3017. Enoch, enlevé au ciel pour sa piété.

2348. L'ancien monde détruit par le déluge qui a duré 377 jours.

2247. La tour de Babel, bâtie, à-peu-près, vers le même temps, par les descendans de Noé, dont Dieu confond le langage d'une manière miraculeuse, les disperse par ce moyen, et en forme différentes nations. — Il est très-vraisemblable qu'à cette époque Noé se sépara de sa postérité rébelle, et conduisit en Orient une colonie de ceux qui étoient les plus dociles; et que là, lui ou un de ses successeurs, fonda l'ancienne monarchie Chinoise.

2234. Babylone, ville qui, la première, a donné naissance aux arts et aux sciences, commença à observer le ciel.

2188. Misraim, fils de Cham, fonde le royaume d'Egypte, qui a duré 1663 ans, jusqu'à ce qu'il fût conquis par Cambyse, l'an 525 avant Jésus-Christ.

2059. Ninus, fils de Bélus, fonde le royaume d'Assyrie, qui a duré plus de 1000 ans, et dont les démembremens ont formé les Assyriens de Babylone, ceux de Ninive et le royaume des Mèdes.

1921. Alliance de Dieu avec Abraham, lorsqu'il quitta Haran pour aller en Chanaan; ce qui commence les 430 ans de séjour.

1897. Les villes de Sodome et Gomorrhe sont détruites par le feu du ciel, en punition de leurs crimes.

1856. Le royaume d'Argos, en Grèce, commence sous Inachus.

1822. Memnon, l'Egyptien, invente les lettres.

1715. Prométhée tire le premier du feu des cailloux.

1656. Joseph meurt en Egypte; ce qui termine le livre de la Genèse, contenant une période de 2369 ans.

1574. Aaron, né en Egypte en 1490. Dieu le désigne pour être le premier grand-prêtre des Israélites.

1571. Moyse, frère d'Aaron, né en Egypte, et adopté par la fille de Pharaon, qui le fait élever dans toutes les sciences des Egyptiens.

1556. Cécrops amène une colonie de Saites de l'Egypte dans l'Attique, et commence le royaume d'Athènes dans la Grèce.

1546. Scamandre vient de Crète dans la Phrygie, et fonde le royaume de Troie.

1493. Cadmus porte en Grèce les lettres ou caractères Phéniciens, et bâtit la citadelle de Thèbes.

1491. Moyse fait quantité de miracles en Egypte, et part de ce royaume avec 600,000 Israélites, sans y comprendre les enfans; ce qui complète les 430 ans de séjour. — Passage miraculeux de la mer Rouge. — Arrivée au désert de Sinaï, où Moyse reçoit de Dieu et donne au peuple les dix commandemens et les autres loix, bâtit le tabernacle, et y dépose l'arche d'alliance.

1485. Le premier vaisseau qui parut en Grèce, y fut amené d'Egypte par Danaüs, qui arriva à Rhodes ayant avec lui ses 50 filles.

1453. Les premiers jeux olympiques célèbrés à Olympie, en Grèce; Moyse écrit le *Pentateuque, ou les cinq premiers livres dans la terre de Moab*, où il mourut, l'année suivante, âgé de 120 ans.

1451. Les Israélites, après un séjour de 40 ans dans le désert, sont conduits par Josué dans la terre de Chanaan, où ils s'établissent après voir subjugué les habitans; et là, commence la période de l'année sabbatique.

1406. Un incendie fortuit de forêt occasionne, en Grèce, la découverte du fer.

1372. Les Milésiens arrivent d'Espagne en Irlande.

1263. Expédition des Argonautes.

1198. L'enlèvement d'Hélène par Pâris; ce qui, dans l'an 1193, occasionna la guerre de Troie, et le siége de cette ville par les Grecs. Ce siége dura 10 ans, au bout desquels elle fut prise et brûlée.

1048. David est seul roi d'Israël.

1004. Dédicace solennelle du Temple par Salomon.

896. Le prophète Elie enlevé au ciel.

894. Argos fait pour la première fois, des monnoies d'or et d'argent.

869. La ville de Carthage, en Afrique, fondée par la reine Didon.

814. Commencement du royaume de Macédoine.

786. Galères à trois rangs de rames, inventées par les Corinthiens.

776. Commencement de la première olympiade.

753. Fondation de Rome, en Italie, par Romulus, premier roi des Romains.

720. Prise de Samarie, après 3 ans de siége. — Destruction du royaume d'Israël, par Salmanasar, roi d'Assyrie, qui emmène les 12 tribus en captivité. — Première éclipse de lune dont il soit fait mention.

658. Bysance (actuellement Constantinople), bâtie par une colonie d'Athéniens.

604. Quelques Phéniciens, par ordre de Nécao, roi d'Egypte, font voile de la mer Rouge; et, après avoir fait le tour de l'Afrique, reviennent par la Méditerranée.

600. Thalès de Milet voyage en Egypte; consulte les prêtres de Memphis; acquiert la connoissance de la géométrie, de l'astronomie et de la philosophie; retourne en Grèce; calcule les éclipses; donne des notions générales de l'univers, et soutient qu'une intelligence suprême règle tous ses mouvemens. Anaximandre de Thalès inventa les cartes géographiques, les globes et les signes du zodiaque.

597. Joachim, roi de Juda, emmené captif à Babylone, par Nabuchodonozor.

562. Comédie jouée, à Athènes, pour la première fois, sur des tréteaux.

559. Cyrus, premier roi de Perse.

538. Fin du royaume de Babylone. — Prise de cette ville par Cyrus, qui, l'an 536, rend un édit pour le retour des Juifs.

534. Thespis représente, sur un chariot, la première tragédie à Athènes.

526. Sciences encouragées à Athènes. — Fondation de la première bibliothèque publique.

515. Second temple de Jérusalem fini sous Darius.

509. Tarquin, septième et dernier roi des Romains, chassé. — Rome gouvernée par deux consuls et autres magistrats républicains, jusqu'à la bataille de Pharsale, c'est-à-dire, pendant l'espace de 461 ans.

486. Prise et incendie de Sarde par les Athéniens; ce qui engage les Persans à envahir la Grèce.

488. Æschyle, poète grec, gagne le premier le prix de la tragédie.

481. Xerxès-le-Grand, roi de Perse, commence son expédition contre la Grèce.

458. Esdras est envoyé de Babylone à Jérusalem avec les juifs captifs et les vases d'or et d'argent. Cette époque complète les 70 semaines d'années, ou 490 ans avant la mort de Jésus-Christ.

454. Les Romains envoient à Athènes demander les loix de Solon.

451. Les Décemvirs créés à Rome. — Loix des douze tables, rédigées et ratifiées.

430. Vers ce temps finit l'histoire de l'Ancien-Testament; Malachie, le dernier des prophètes.

401. Retraite de 10,000 Grecs sous Xénophon.

400. Socrate, fondateur de la philosophie morale parmi les Grecs, croit l'immortalité de l'ame, un être de récompense et de châtiment.— Les Athéniens le condamnent à la mort pour ces dogmes sublimes. — Bientôt après ils s'en repentent, et élèvent une statue d'airain à sa mémoire.

398. Catapultes inventés par Denis.

379. La guerre de Béotie commence en Grèce. — Elle finit l'an 366, après la mort d'Epaminondas, le dernier des héros grecs. Après sa mort, Philippe, frère du roi de Macédoine, qui avoit été son élève, part secrètement pour ce pays, s'empare du royaume; et, après une guerre de 10 ans consécutifs, et une série de trahisons et de fourberies, met fin à la liberté des Grecs par la bataille de Chéronée.

336. Assassinat de Philippe, roi de Macédoine. — Son fils, Alexandre-le-Grand, lui succède.

332. Alexandrie d'Egypte est bâtie.

331. Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, vainc Darius, roi de Perse, et d'autres nations de l'Asie.

323. Il meurt à Babylone. — Ses généraux, après avoir fait mourir ses femmes, ses enfans, son frère et ses sœurs, divisent son empire en quatre royaumes.

291. Epaisses ténèbres à Rome en plein midi.

290. Cadrans solaires apportés à Rome.

285. Denis, d'Alexandrie, commence l'ère astronomique au 25 juin. — C'est lui qui a découvert le premier que l'année solaire est composée de 365 jours 5 heures et 49 minutes.

284. Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, emploie 70 interprètes à traduire en grec l'Ancien-Testament: c'est ce qu'on appelle la version des Septante.

269. Première monnoie d'argent à Rome.

264. Commencement de la première guerre punique, qui dure 23 ans. — Composition de la chronologie des marbres d'Arundel.

260. Les Romains s'engagent pour la première fois dans un combat naval. — Ils défont les Carthaginois.

237. Hamilcar, carthaginois, fait jurer à son fils Annibal, âgé de 9 ans, haine éternelle aux Romains.

218. Commencement de la seconde guerre punique, qui a duré 17 ans.

— Annibal passe les Alpes, défait les Romains dans plusieurs batailles; mais sa folle passion pour les femmes l'empêche de tirer tout le fruit de ses victoires, et de prendre Rome d'assaut.

190. La première armée romaine entre en Asie. — Enrichie des dépouilles d'Antiochus, elle apporte le luxe dans Rome.

170. Massacre de 800,000 juifs par Antiochus-Epiphanes.

168. Persée défait par les Romains. — Fin du règne de Macédoine.

167. Première bibliothèque établie à Rome, et composée de livres apportés de Macédoine.

163. Commencement du gouvernement de Judée sous les Machabées, qui dure 126 ans.

146. Carthage, rivale de Rome, rasée par les Romains.

145. Cent mille habitans d'Antioche massacrés dans un jour par les juifs.

135. Fin de l'histoire des Apocryphes.

63. Découverte de la conspiration de Catilina contre la liberté de son pays.

52. Jules-César fait sa première expédition en Bretagne.

50. Bataille de Pharsale entre César et Pompée, dans laquelle ce dernier est défait. — Un accident consume la bibliothèque d'Alexandrie, composée de plus de 400,000 volumes précieux.

45. Guerre d'Afrique, dans laquelle Caton se tue; année solaire introduite par César.

44. César, le plus grand des conquérans romains, après avoir été vainqueur dans 50 batailles rangées, et avoir tué 1,192,000 hommes et détruit la liberté de son pays, est assassiné dans le sénat.

43. Brutus, l'un des conspirateurs contre César, et chef des républicains, se tue après avoir été vaincu à la bataille de Philippe.

31. Bataille d'Actium, dans laquelle Marc-Antoine et Cléopâtre sont totalement défaits par Octave, neveu de Jules-César.

30. Alexandrie d'Egypte prise par Octave. — Antoine et Cléopâtre se donnent la mort, et l'Egypte devient province romaine.

27. Octave obtient, par décret du sénat, le titre de César-Auguste. — Il est déclaré exempt des loix, et proprement le premier empereur romain.

25. Monnoie employée en Bretagne pour la première fois.

8. A cette époque, Rome avoit 50 milles de circonférence, et 463,000 hommes en état de porter les armes. — Le temple de Janus, fermé par Auguste, comme un emblème de la paix universelle. — Naissance de Jésus-Christ, supposée être arrivée le 25 décembre, et suivant beaucoup d'autres, en septembre, pendant la fête des tabernacles.

APRÈS JÉSUS-CHRIST.

12. Naissance de C. Caligula, fils de Germanicus.

29. Livie meurt âgée de 86 ans. — Cruautés de Tibère.

33. J. C. est crucifié le vendredi 3 avril, monte au ciel le jeudi 14 mai.

37. Saint Mathieu écrit son évangile.

39. Philon-le-Juif, philosophe platonicien. — Ponce Pilate se tue lui-même.

40. Nom de chrétiens donné pour la première fois à Antioche, aux sectateurs de Jésus-Christ.

41. Caligula est assassiné par Chéréas et autres conjurés, le 24 janvier.

43. Claudius César fait une expédition en Angleterre.

44. Saint Marc écrit son évangile.

51. Caractacus, roi des Bretons, conduit à Rome dans les chaines.

52. Concile des Apôtres à Jérusalem.

55. Saint Luc écrit son évangile.

57. Les Romains bâtissent la ville de Londres. — 368. Ils l'entourent d'un mur dont on voit encore des restes.

59. L'empereur Néron fait mourir sa mère et ses frères. — Persécute les Druides en Bretagne.

61. Baodicée, reine des Bretons, défait les Romains; mais elle est vaincue bientôt après par Suétonius, gouverneur de Bretagne.

62. Néron fait mettre le feu à Rome, et en amuse les chrétiens; l'incendie dure 6 jours.

63. On suppose que, vers ce temps, saint Paul ou quelques-uns de ses disciples apportèrent le christianisme en Bretagne.

64. Première persécution contre les chrétiens par Néron.

67. Saint Pierre et saint Paul sont mis à mort.

70. Tandis que les factions juives se détruisent l'une et l'autre avec une égale furie, Titus, alors général des Romains, prend Jérusalem, rase cette ville, et y fait passer la charrue.

79. Herculanum englouti par une éruption du Vésuve.

83. Philosophes chassés de Rome par Domitien.

85. Julius Agricola, gouverneur de la Bretagne méridionale, afin de protéger les Bretons civilisés, des incursions des Calédoniens, fait construire une ligne de forts entre les rivières de Forth et Clyde. — Défait les Calédoniens, commandés par Galgacus, sur les collines de Gramp; fait voile le premier autour de la Bretagne, qu'il reconnoit être une île.

95. Domitien, à l'âge de 45 ans, est assassiné le 18 septembre.

121. Les Calédoniens reprennent aux Romains toutes les parties méridionales de l'Ecosse; ce qui engage l'empereur Adrien à construire un mur entre Newcastle et Carlisle. — Cette précaution étant devenue inutile, Pollius Urbicus, général romain, rétablit vers l'an 144 les forts d'Agricola, qu'il joint par un mur de 4 verges d'épaisseur, environ 11 pieds de France, appelé depuis *mur d'Antonin*.

135. Fin de la seconde guerre des juifs, à la suite de laquelle ils sont tous bannis de la Judée.

138. Adrien meurt à Baies, âgé de 72 ans.

140. Dublin bâti.

141. Vers ce temps, il s'élève beaucoup d'hérésies.

152. L'empereur Antonin-le-Pieux arrête la persécution contre les chrétiens.

211. On fait usage pour la première fois, en Ecosse, des monnoies d'or et d'argent. — L'empereur Sevère, après avoir vaincu les Ecossais; les avoir enfermés par un nouveau mur entre le Forth et la Clyde (depuis appelé Grahanés-Dyke); avoir vaincu les Parthes en Orient, et étendu l'Empire Romain jusqu'aux limites les plus reculées, meurt à York.

217. Opilius Macrin fait massacrer Caracalla près d'Edesse, le 8 avril: ce prince étoit âgé de 43 ans. Macrin est assassiné lui-même l'année suivante par ses soldats.

222. Vers ce temps, l'Empire Romain commence à s'écrouler sous son propre poids. — Les Barbares commencent leurs irruptions, et on paie aux Goths un tribut annuel, afin qu'ils n'inquiètent pas l'Empire.

260. Valérien fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, et écorché tout vif.

274. Soie apportée de l'Inde pour la première fois. — Quelques moines établissent en Europe une manufacture de soierie en 1551.

291. Deux Empereurs et deux Césars marchent pour défendre les quatre coins de l'Empire.

306. Commencement du règne de Constantin-le-Grand.

307. Création des premiers cardinaux.

313. La dixième persécution finit par un édit de Constantin, qui favorise les chrétiens, et leur permet le libre exercice de leur religion.

325. Premier concile général tenu à Nicée contre Arius, et composé de 318 pères. On y rédige le fameux symbole de Nicée.

328. Constantin transfère le siége de Rome à Bysance, qui, depuis cette époque, prend le nom de Constantinople.

331. Constantin fait détruire tous les temples des païens.

363. L'empereur romain Julien, surnommé l'Apostat, s'efforce vainement de rebâtir le temple de Jérusalem.

364. L'Empire Romain est divisé en deux; savoir, celui d'Orient, dont la capitale est Constantinople, et celui d'Occident, dont Rome continue d'être le siége. — Chacun de ces Empires est gouverné par un empereur différent.

400. Cloches inventées par l'évêque Paulin de Campanie.

404. Le royaume de Calédonie ou d'Ecosse rétabli sous Fergus.

406. Les Vandales, les Alains et les Suèves se répandent en France et en Espagne, en vertu d'une concession d'Honorius, empereur d'Occident.

410. Prise et sac de Rome par Alaric, roi des Visigots.

412. Les Vandales commencent leur royaume en Espagne.

420. Commencement du royaume de France sur le Bas-Rhin, sous Pharamond.

426. Les Romains, réduits chez eux aux dernières extrémités, retirent leurs troupes de l'Angleterre, et n'y reviennent plus. — Ils conseillent aux Bretons de s'armer pour leur propre défense, et de mettre leur confiance dans leur propre valeur.

446. Les Bretons, abandonnés à eux-mêmes, sont beaucoup inquiétés par les Ecossais et les Pictes. Ce qui les force à porter de nouveau leurs plaintes aux Romains, dont ils ne reçoivent pourtant aucun secours.

447. Attila, surnommé le Fléau-de-Dieu, ravagea l'Empire Romain avec ses Huns.

449. Dortigern, roi des Bretons, engage les Saxons à venir en Bretagne se réunir avec lui contre les Ecossais et les Pictes.

475. Engiste massacre 300 nobles Bretons. — Zénon est déposé, et Basiliscus mis à sa place.

476. Destruction totale de l'Empire d'Occident, 523 ans après la bataille de Pharsale. — Sur ses ruines s'élèvent divers nouveaux Etats en Italie et autres parties, consistant en Goths, Vandales, Huns et autres Barbares qui détruisent la littérature et les ouvrages des savans.

496. Clovis, roi de France, baptisé. — Commencement du christianisme dans ce royaume.

507. Bataille de Vouillé, près de Poitiers, où Alaric est défait et tué par Clovis.

515. Constantinople assiégée par Vitalianus, dont la flotte est brûlée par un miroir d'airain.

516. Denis, le moine, introduit l'usage de calculer le temps d'après l'ère chrétienne.

519. Publication du code de Justinien, empereur d'Orient.

557. Horrible maladie contagieuse par toute l'Europe, l'Asie et l'Afrique, qui dure près de 50 ans.

581. Vers ce temps, on cesse de parler latin en Italie.

595. Cosroës II ayant été détrôné, est rétabli par Maurice.

606. Ici commence la puissance des papes, par les concessions de Phocas, empereur d'Orient.

622. Mahomet, faux prophète, fuit de la Mecque à Médine en Arabie, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la dixième de son ministère. — Il y fonde l'Empire des Sarrasins, dont les princes mahométans se vantent encore aujourd'hui de descendre. Ses sectateurs comptent le temps d'après cette ère, appelée en arabe hégire, c'est-à-dire, la fuite.

637. Jérusalem prise par les Sarrasins ou les sectateurs de Mahomet.

640. Prise d'Alexandrie d'Egypte par les mêmes. — Incendie de la grande bibliothèque par l'ordre d'Omar, leur calife ou prince.

653. Les Sarrasins étendent leurs conquêtes par-tout, vengent les cruautés et la barbarie des Goths et des Vandales sur leurs descendans.

664. Invention du verre en Angleterre par le moine Benalt.

685. Les Bretons, après avoir résisté courageusement pendant près de 150 ans, sont totalement chassés par les Saxons, et repoussés dans les pays de Galles et de Cornouailles.

713. Les Sarrasins font la conquête de l'Espagne.

726. Commencement de la dispute sur les images qui occasionnent plusieurs insurrections dans l'Empire d'Orient.

748. On commence à compter dans l'histoire, les années depuis la naissance de Jésus-Christ.

749. La famille d'Abbas donne aux Sarrasins, des califes qui encouragent les sciences.

762. La ville de Bagdad, sur le Tigre, devient capitale des califes de la famille d'Abbas.

800. Charlemagne, roi de France, commence l'Empire de Germanie, appelé dans la suite l'Empire d'Orient; donne aux vents et aux mois les noms qu'ils portent aujourd'hui; s'efforce de rétablir les sciences en Europe, qu'il n'y trouve pas encore disposée, n'étant alors occupée que d'entreprises militaires.

826. Harold, roi de Danemarck, détrôné par ses sujets, parce qu'il est chrétien.

828. Egbert, roi d'Essex, unit l'Heptarchie sous le nom d'Angleterre.

835. Les fils de Louis-le-Débonnaire se révoltent contre lui.

838. Les Ecossais et les Pictes donnent une bataille décisive. — Les premiers sont vainqueurs, et les deux royaumes réunis par Kenneth; ce qui commence la seconde période de l'histoire d'Ecosse.

867. Les Danois commencent à ravager l'Angleterre.

868. L'Egypte secoue le joug des califes de Bagdad.

877. Charles-le-Chauve empoisonné par le juif Sédécias, son médecin, meurt à Brios, près des Alpes, à l'âge de 55 ans.

886. Première institution des jurés.

896. Alfred-le-Grand, après avoir subjugué les Danois qui avoient envahi le pays, et leur avoir livré 56 batailles, tant par mer que par terre, compose son code de loix, divise l'Angleterre en comtés, érige des cours de justice par comté, et fonde vers le même temps l'université d'Oxford.

911. Léon VI meurt le 11 juin, et laisse quelques écrits estimés pour son siècle. — Les Normands s'établissent en France; Rollon est leur premier duc. — La race des Carlovingiens finit dans Louis III, qui meurt le 21 janvier.

936. Des usurpateurs forment sept royaumes de l'Empire des Sarrasins.

975. Le pape Boniface déposé et banni pour ses crimes.

987. La troisième race des rois de France commence à régner le 3 juillet.

991. Chiffres arabes apportés en Europe par les Sarrasins. On ne se servoit jusque-là que des lettres de l'alphabet.

996. Othon III rend l'Empire d'Allemagne électif.

999. Boleslas, premier roi de Pologne.

1000. On se servoit alors de papier fait avec des lambeaux de coton. En 1170, on se servit de celui de chiffons de toile. En 1588, il s'établit en Angleterre, à Dartford, une papeterie de ce genre.

1005. Vers ce temps, on rebâtit toutes les anciennes églises sur de nouveaux plans d'architecture.

1017. Canut, roi de Danemarck, s'empare de l'Angleterre.

1019. Les Normands pénètrent en Italie, et y forment des établissemens.

1031. Romain Argyre chasse les Sarrasins de la Syrie. — Les Normands font la conquête de la Pouille.

1041. Rétablissement de la branche des Saxons, sous Edouard-le-Confesseur.

1043. Les Turcs, nation d'aventuriers venus de Tartarie, et qui servoient jusque-là dans les armées des princes belligérans, deviennent formidables, et s'emparent de la Perse.

1054. Léon IX, premier pape qui ait entretenu une armée.

1058. Robert Guiscard chasse les Sarrasins de la Sicile.

1065. Les Turcs prennent Jérusalem sur les Sarrasins.

1066. Bataille de Hasting entre Harold et Guillaume, surnommé le Bâtard, duc de Normandie, dans laquelle Harold est vaincu et tué, et ensuite de laquelle Guillaume devient roi d'Angleterre.

1070. Guillaume introduit la loi féodale. — Invention des notes de musique.

1075. Henri IV, empereur d'Allemagne, et le pape, sont en différend sur la nomination des prêtres allemands. — Henri va pieds nus, et en pénitent, trouver le pape à la fin de janvier.

1076. Premiers juges-de-paix nommés en Angleterre.

1083. Guillaume fait construire la tour de Londres, pour tenir en bride ses sujets anglais, dont plusieurs s'enfuient en Ecosse, où ils introduisent les langues anglaise et saxonne, et sont protégés par Malcome, qui leur donne des terres.

1091. Des Sarrasins, serrés de près en Espagne par les Espagnols, appellent à leur secours Joseph, roi de Maroc; d'où il résulte que les Maures s'emparent de toutes les possessions des Sarrasins en Espagne.

1096. Première croisade pour la Terre-Sainte, sous divers princes chrétiens, dans le dessein de chasser les infidèles de Jérusalem.

1100. Prise de Jérusalem par les croisés le 15 juillet. — Institution des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, depuis ordre de Malte.

1104. Beaudouin, roi de Jérusalem, défait les Sarrasins, et prend Ptolémaïde.

1118. Institution de l'ordre des Templiers pour la défense du saint sépulcre à Jérusalem, et la protection des chrétiens étrangers.

1140. Le roi Etienne accorde à sa noblesse la liberté de bâtir des châteaux-forts. — Plus de 1100 élevés en 14 ans, en vertu de cette permission.

1154. Commencement de deux factions, des Guelphes et des Gibelins, qui désolent long-temps l'Italie.

1163. L'empereur Frédéric détruit Milan, à l'exception des églises.
1164. Commencement de l'ordre religieux teutonique en Allemagne.
1172. Henri II, roi d'Angleterre, est le premier des Plantagenets, prend possession de l'Irlande, qui, depuis ce temps, a été gouvernée par un vicaire anglais ou lord-lieutenant.
1176. Saladin reçoit un échec devant Jérusalem.
1180. Les particuliers commencent, en Angleterre, à faire des fenêtres en verre.
1182. Le pape Alexandre III oblige les rois de France et d'Angleterre à tenir les étriers de la selle quand ils montent à cheval.
1188. La grande conjonction du soleil et de la lune, et de toutes les planètes dans la Balance, arrivée en septembre.
1192. Bataille d'Ascalon en Judée, dans laquelle le roi Richard défait l'armée de Saladin, composée de 300,000 combattans.
1196. Les Sarrasins d'Afrique entrent en Espagne, défont Alphonse de Castille, et lui tuent 50,000 hommes.
1197. L'empereur Henri VI s'empare de la Sicile.
1202. Prise de Constantinople par les Français le 20 juillet, dans la quatrième croisade.
1204. Bataille de Bouvines, gagnée par les Français sur Othon IV, le 20 juillet.
1215. Grande charte signée par le roi Jean et les barons d'Angleterre.
1227. Les Tartares, nouvelle nation de héros, viennent des parties septentrionales de l'Asie, sous la conduite de Gengis-Kan, fondre sur l'Empire des Sarrasins, le renversent, et, à l'imitation des conquérans qui les avoient précédés, portent la mort et la désolation par-tout où ils passent.
1228. L'Inquisition commencée en 1204, est confiée aux dominicains. — Les maisons de Londres et des autres villes d'Angleterre, ainsi que celles de France et d'Allemagne, étoient encore alors couvertes en chaume.
1253. Alphonse, roi de Castille, compose les fameuses tables astronomiques.
1258. Les Tartares prennent Bagdad; ce qui finit l'empire des Sarrasins.
1261. Michel Paléologue reprend Constantinople sur les Latins, et met fin à leur empire.
1262. Acho, roi de Norwège, attaque l'Ecosse avec 160 vaisseaux; débarque 20,000 hommes à l'embouchure de la Clyde. — Ils sont taillés en pièces par Alexandre III, qui reprend les îles Western.
1264. Suivant quelques écrivains, les communes d'Angleterre ne furent pas admises au parlement avant cette époque.
1267. La police de Paris organisée par Etienne Boileau.
1273. L'empire de la maison d'Autriche commence en Allemagne.
1282. Massacre en Sicile, appelé les *Vêpres siciliennes*, où 8,000 Français périssent.
1285. Mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse. — Douze candidats se disputent ce royaume. — Ils soumettent leurs présentations à la décision d'Edouard, roi d'Angleterre; ce qui occasionne une guerre longue et désastreuse entre les deux nations.
1293. Depuis cette année, qui est la onzième du règne d'Edouard Ier, les parlemens d'Angleterre se sont succédés régulièrement.
1298. L'empire actuel des Turcs commence en Bithynie, sous Ottoman. — Les couteaux à manche d'argent, et les cuillers et gobelets du même métal, étoient un grand luxe. — Les chandelles de suif étoient un si

grand luxe, qu'on se servoit d'éclats de bois pour s'éclairer. — Les apothicaires vendoient alors le vin comme un cordial.

1302. Boussole inventée ou perfectionnée, par Givia, napolitain. Pour faire sa cour au duc d'Anjou, alors roi de Naples, il met à la pointe de l'aiguille les fleurs de lys qui étoient les armes de ce prince.

1307. Commencement des cantons Suisses.

1308. Le pape fait sa résidence à Avignon, en France, et le siége y dure 70 ans.

1310. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem prennent Rhodes, et s'y établissent.

1312. L'ordre des Templiers condamné et aboli par le concile de Vienne; et Molai, leur grand-maitre, condamné au bûcher l'année suivante.

1320. Monnoie d'or frappée, pour la première fois, dans la Chrétienté. 1344, en Angleterre.

1337. Première comète dont le cours ait été décrit avec une exactitude astronomique.

1338. Edouard III commence à faire la guerre à la France.

1340. Swartz, moine de Cologne, invente la poudre à canon et les armes à feu. — 1346. Edouard III avoit 4 pièces de canon, ce qui contribue à lui faire gagner la bataille de Cressy.

— Jean Vaneck peint, le premier, à l'huile. — Fondation du collége d'Herald, en Angleterre.

1344. Première création des titres par lettres-patentes, mises en usage par Edouard III.

1346. On invente les bombes et les mortiers.

— Bataille de Durham, où David, roi d'Ecosse, est fait prisonnier.

1347. N. Rienzi usurpe l'autorité dans Rome. — Prise de Calais par Edouard III.

1348. La peste ravage l'Europe, et emporte près d'un quart des habitans.

1352. Les Turcs entrent en Europe pour la première fois.

1356. Bataille de Poitiers, dans laquelle Jean, roi de France, et son fils, sont faits prisonniers, par Edouard, le prince Noir.

1358. Edouard III est le premier qui ait réuni les armes de France à celles d'Angleterre.

1362. Le même prince permet, comme une faveur insigne envers ses sujets, qu'on se serve, dans les plaidoyers, de la langue anglaise au lieu de la française. — Jean Wiclef, anglais, commence, vers ce temps, à s'opposer, avec force et discernement, aux erreurs de l'église de Rome. — Ses sectateurs sont appelés Lollards.

1391. Cartes inventées, en France, pour l'amusement du roi.

1402. Bajazet défait par Tamerlan. — Puissance des Turcs presqu'entièrement détruite.

1405. Découverte des îles Canaries par Jean de Bétancourt.

1412. Le Danemarck réuni à la couronne de Norwège.

1415. Bataille d'Azincourt, remportée sur les Français par Henri V, roi d'Angleterre.

1417. Massacre des prisons à Paris, le 12 juin, par la faction des Bourguignons contre celle des Armagnacs.

1420. Découverte de l'île de Madère par les Portugais.

1428. Siége d'Orléans. — Premier coup porté à la puissance anglaise, en France, par la pucelle d'Orléans. — Elle est prisonnière, et mise à mort, d'une manière lâche et cruelle.

1430. Vers ce temps, Laurentius de Harlem inventa l'art de l'imprimerie, qu'il exécuta avec des caractères de bois mobiles. Dans la suite, Guttemberg inventa les caractères de métal, taillés; mais l'art fut porté

à sa perfection par Pierre Schoffer, qui trouva la manière de jeter les caractères en moules. — Frédéric Corsellis commença à imprimer, à Oxford, en 1468, avec des caractères de bois; mais ce fut William Caxton qui introduisit, en Angleterre, en 1474, l'art d'imprimer avec des caractères fondus.

1446. Bibliothèque du Vatican fondée à Rome. — La mer rompt ses digues à Dordrecht, en Hollande, et engloutit 10,000 personnes.

1453. Prise de Constantinople par les Turcs sous Mahomet II; ce qui met fin à l'Empire d'Orient, depuis la dédicace, par Constantin-le-Grand, 1103 de la fondation de Rome.

1454. Fondation de l'université de Glascow, en Ecosse. — Otto-Guérick, allemand, invente la pompe à air. — Duel permis en France dans certains cas, pour connoître le jugement de Dieu.

1460. Invention de la gravure au burin et à l'eau-forte sur le cuivre.

1473. Etude de la langue grecque introduite en France par Tiphème.

1485. Richard III, roi d'Angleterre, et le dernier des Plantagenets, est défait et tué à la bataille de Bosworth, par Henri (Tudor) VII; ce qui termine les guerres civiles entre les maisons d'York et de Lancastre, après un différend de 30 ans et une perte de 100,000 hommes.

1489. Cartes terrestres et marines apportées pour la première fois, en Angleterre, par Barth. Colombus.

1491. William Grocyn donne des leçons publiques de grec, à Oxford. Les Maures ayant été, jusqu'ici, ennemis redoutables aux Espagnols, sont entièrement subjugués par Ferdinand, et deviennent sujets de ce prince à certaines conditions, qui sont mal observées par les Espagnols, dont le clergé emploie le pouvoir de l'inquisition avec toutes ses tortures; et en 1609, près d'un million de Maures sont chassés d'Espagne, sur la côte d'Afrique opposée, d'où ils étoient venus originairement.

1492. Première découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, Génois, au service d'Espagne.

1494. Première connoissance de l'algèbre, en Europe.

1497. Les Portugais font voile, les premiers, pour les Indes orientales, par le Cap de Bonne-Espérance. — Découverte de l'Amérique méridionale, par Americ Vespuce, dont elle tire son nom.

1499. Louis XII s'empare du Milanez en 20 jours.

1499. Découverte de l'Amérique septentrionale, par Cabot, pour Henri VII.

1500. Maximilien divise l'Empire en 6 cercles, et en ajoute 4 en 1512.

1502. Bataille de Cerignoles, dans laquelle les Français sont entièrement chassés du royaume de Naples.

1508. Ligue de Cambrai contre les Vénitiens, conclue le 18 décembre.

1509. Bataille d'Aignadel.

1513. Bataille de Flowen, dans laquelle Jacques IV d'Ecosse, est tué avec la fleur de sa noblesse.

1515. Bataille de Marignan, qui dure 2 jours, et où François 1er bat les Suisses.

1517. Martin Luther commence sa réformation. — L'Egypte conquise par les Turcs.

1518. Magellan au service d'Espagne, découvre, le premier, le détroit de ce nom, dans l'Amérique méridionale; mais il est tué par les sauvages, dans les îles Mariannes.

1520. Henri VIII reçoit du pape le titre de défenseur de la foi, pour ses écrits en faveur du pape.

1525. Bataille de Pavie où François 1er est fait prisonnier.

1529. Le nom des protestans tire son origine des réformés, qui protestèrent contre l'église de Rome, à la diète de Spire, en Allemagne. — Paix de Cambray, conclue le 5 août.

1532. Traité de Nuremberg.

1534. La réformation s'introduit en Angleterre, sous Henri VIII.

1538. Traité de Nice entre Charles-Quint et François 1er.

1539. Charles-Quint passe par la France, pour aller appaiser la révolte de Gand; François 1er lui fait une réception magnifique. — Vers ce temps, on commence à faire usage de canon sur les vaisseaux.

1543. Le roi de France porte les premiers bas de soie. — 1561. La reine Elisabeth en porte la première en Angleterre. — Métier d'acier à faire des ouvrages tissus, inventé par le R. P..... du collége de Saint-Jean, à Cambridge. — En 1569, on emploie pour la première fois les épingles en Angleterre. Les femmes se servoient auparavant de brochettes.

1544. Bataille de Cerizoles le 14 avril. — Traité de Crépyle 18 septembre.

1545. Commencement du fameux concile de Trente, qui dure 18 ans.

1546. Première loi, en Angleterre, qui fixe l'intérêt de l'argent à 10 pour 100. — Anne Ascue, protestante, mise à une question cruelle, par ordre de Henri VIII, qui, à la honte de la royauté, met lui-même la main à l'instrument du supplice, comme s'il eût craint que les bourreaux ne fussent pas assez experts. Elle endura tout avec patience, et fut brûlée après.

1557. Bataille de Saint-Quentin.

1558. Commencement du règne d'Elisabeth. — Prise de Calais par les Français, le 8 janvier. — Mort de la reine Marie le 17 novembre.

1559. Paix de Cateau-Cambresis, entre l'Espagne et la France.

1560. Conspiration d'Amboise.

1572. Massacre de la Saint-Barthelemy, le 24 août.

1579. Les Hollandais secouent le joug des Espagnols, et la république de Hollande commence. — Formation de la compagnie des Indes anglaise. — Son établissement en 1600. — Formation de la compagnie de Turquie.

1580. François Dracke revient de son voyage autour du monde. C'est le premier navigateur anglais qui ait fait un semblable voyage.

1582. Le pape Grégoire introduit le nouveau style en Italie, en comptant le 5 octobre pour le 15.

1583. Tabac apporté de Virginie, pour la première fois, en Angleterre.

1587. Marie, reine d'Ecosse, décapitée par ordre d'Elisabeth, après une prison de 18 ans.

1588. L'invincible Armada espagnole, détruite par Dracke et autres amiraux anglais. — Henri VI rend l'édit de Nantes qui tolère les protestans.

1589. Henri III assassiné par Jacques Clément, le 22 juillet.

1590. Bataille d'Ivry, le 4 mars.

1598. Edit de Nantes, en avril. — Paix de Vervins, le 2 juin.

1602. Arithmétique décimale inventée à Bruges.

1603. Mort d'Elisabeth, la dernière de la famille des Tudors. — Elle nomme Jean VI d'Ecosse, et le premier des Stuarts, pour son successeur; ce qui réunit les deux royaumes sous le nom de Grande-Bretagne.

1605. Conspiration des poudres découverte à Westminster, et tramée par les catholiques romains, pour faire sauter le roi et les deux chambres du parlement.

1606. Guerre civile en France. — Jacques II rappelé au trône d'Angleterre.

1606. Serment d'allégeance fait pour la première fois en Angleterre.

— Galilée, florentin, découvre par le secours du télescope qui venoit d'être inventé en Hollande, les satellites autour de la planète de Saturne.

1610. Henri IV assassiné à Paris par Ravaillac.

1614. Napier de Marcheston, en Ecosse, invente les logarithmes.

1619. Le docteur W. Harwey, anglais, découvre la doctrine de la circulation du sang. — Commencement de la guerre de 30 ans en Allemagne.

1620. Bataille de Prague, par laquelle l'électeur Palatin perd son électorat.

1621. Plantation de la nouvelle Angleterre par les Puritains. — Guerre de religion en France; elle dure 9 ans.

1625. Mort du roi Jacques. — Son fils, Charles Ier, lui succède. — Plantation de l'île des Barbades. — Premier établissement anglais dans les Indes occidentales.

1626. Baromètre inventé par Toricelli.

1627. Thermomètre inventé par Drebellius.

1632. Bataille de Lutzen, dans laquelle Gustave Adolphe, roi de Suède, et chef des protestans en Allemagne, est tué.

1640. Le roi Charles indispose ses sujets écossais. — Leur armée, sous les ordres du général Lesley, entre en Angleterre; et, favorisée par les mécontens d'Angleterre, prend Newcastle. — Massacre d'Irlande, où 40,000 Anglais sont tués.

1642. Le roi Charles accuse 5 membres qui s'étoient opposés à ses mesures arbitraires; ce qui commence la guerre civile en Angleterre.

1646. Abolition de l'épiscopat en Angleterre.

1648. Paix de Westphalie. — Bataille de Lens. — Barricades à Paris.

1649. Charles Ier décapité à White-Hall le 30 janvier, à l'âge de 49 ans.

1654. Cromwel, protecteur.

1655. Les Anglais, sous l'amiral Penn, prennent la Jamaïque sur les Espagnols.

1658. Mort de Cromwel. — Son fils, Richard Ier, lui succède dans le protectorat.

1659. Paix des Pyrénées, signée le 28 octobre.

1660. Restauration du roi Charles II, par Monck, commandant de l'armée, après un exil de 12 ans en France et en Hollande. — Episcopat rétabli en Angleterre et en Ecosse. — Le peuple de Danemarck, opprimé par la noblesse, rend ses priviléges à Frédéric III, qui devient absolu.

1662. Société royale de Londres établie par Charles II. — Pendules inventées par Jean Fromentel, hollandais. — Invention des pompes à feu.

1664. Nouveaux Pays-Bas dans l'Amérique septentrionale, conquis par les Anglais sur les Suédois et les Hollandais.

1665. La peste ravage Londres, et emporte 68,000 personnes.

1666. Grand incendie à Londres, qui dure 3 jours, et détruit 13,000 maisons et 400 rues. — Premier usage du thé en Angleterre. — Etablissement de l'académie des sciences à Paris.

1667. Paix de Bréda, qui confirme aux Anglais les nouveaux Pays-Bas, connus aujourd'hui sous le nom de Pensylvanie, Nouvelle-Yorck et Nouvelle-Jersey.

1668. Traité d'Aix-la-Chapelle.

1669. Prise de l'île de Candie par les Turcs, le 6 septembre.

1670. Formation de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson.

1672. Louis XIV s'empare d'une grande partie de la Hollande. — Les Hollandais ouvrent leurs écluses, résolus de submerger leur pays, et de

se retirer dans leurs établissemens des Indes orientales. — Etablissement de la compagnie d'Afrique.

1678. Paix de Nimègue. — Loi d'*habeas corpus.*

1680. Apparition d'une grande comète qui, par sa grande proximité de la terre, alarme ses habitans. Elle est visible depuis le 3 novembre jusqu'au 9 mars. — William Penn, quaker, obtient une charte pour faire des plantations en Pensylvanie.

1683. Siége de Vienne par les Turcs, qui sont obligés de le lever le 2 septembre.

1685. Le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, excite une révolte; mais il est défait à la bataille de Sedgemour, et décapité. — L'édit de Nantes révoqué par Louis XIV, et les protestans cruellement persécutés.

1688. Commencement de la Révolution dans la Grande-Bretagne le 5 novembre. — Jacques II abdique, et se retire le 3 décembre.

1689. Le roi Guillaume et la reine, fille et gendre de Jacques, sont proclamés le 16 février. — Le vicomte Dundée se déclare pour Jacques, en Ecosse; mais il est tué par le général Mackey, à la bataille de Killycrankie, et les Highlanders, fatigués de revers et de malheurs réitérés, se dispersent. — Taxe des terres en Angleterre. — Acte de tolérance. — Divers évêques déchus pour n'avoir pas prêté serment au roi Guillaume.

1690. Bataille de la Boyne, remportée par Guillaume contre Jacques, en Irlande. — Bataille de Fleurus, gagnée par le maréchal de Luxembourg.

1692. Les flottes anglaise et hollandaise, sous les ordres de l'amiral Russel, défont la flotte française à la hauteur de la Hogue. — Premier usage des baïonnettes par les Français, au bout des fusils chargés, à la bataille de Turin contre les confédérés. — Le duché de Hanovre devient dixième électorat. — Banque d'Angleterre, établie par le roi Guillaume. — Tirage de la première loterie publique. — Massacre des Highlanders, à Glenwe, par les troupes de Guillaume.

1694. La reine Marie meurt à Liége, âgée de 33 ans, et Guillaume règne seul. — Droits de timbre établis en Angleterre.

1696. Paix de Ryswick.

1699. Paix de Carlowitz, signée le 26 janvier.

1700. Commencement du règne de Charles XII, roi de Suède. — Mort de Charles II, roi d'Espagne, qui fait Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, son héritier.

1701. La Prusse érigée en royaume. — Le roi Jacques meurt à Saint-Germain-en-Laye, à l'âge de 68 ans.

1702. Guerre de la succession, commencée le 4 mai.

1703. Mort du roi Guillaume, à l'âge de 50 ans. — La reine Anne, fille de Jacques II, lui succède. — Elle se ligue avec l'empereur et les états-généraux pour recommencer la guerre contre la France et l'Espagne. — Bataille d'Hochstect, le 2 août.

1704. Gibraltar pris aux Espagnols par l'amiral Rooke. — Bataille de Blenheim, remportée sur les Français par le duc de Malborough et les alliés. — Cour de l'Echiquier, établie en Angleterre.

1706. Traité d'union entre l'Angleterre et l'Ecosse, signé le 22 juillet. — Bataille de Ramillies, gagnée par Malborough et les alliés.

1707. Premier parlement de la Grande-Bretagne.

1708. Prise de Minorque sur les Espagnols par le général Stanhope. — Bataille d'Oudenarde, gagnée par Malborough et les alliés. — La Sardaigne érigée en royaume, et donnée au duc de Savoie.

1709. Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, défait à Pultava. — Bataille de Malplaquet, remportée par Malborough et les alliés.

1710. La reine Anne change ses ministres Wihgs, et les remplace par d'autres plus portés pour les intérêts du dernier prétendant, son frère supposé. — Commencement de la compagnie anglaise de la mer du Sud.

1712. Bataille de Denain, gagnée par le maréchal de Villars.

1713. Paix d'Utrecht, qui cède à la Grande-Bretagne, Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse, la Nouvelle-Bretagne et la baie d'Hudson dans l'Amérique septentrionale. Gibraltar et Minorque, en Europe, sont aussi confirmés à la même puissance par ce traité.

1714. George 1er, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. — Paix de Bade, le 27 août.

1715. Mort de Louis XIV. Son petit-fils Louis XV, lui succède. — Révolte commencée en Ecosse, en septembre, sous le comte de Man, en faveur du prétendant. — Première aurore boréale dont on ait fait mention.

1716. Le prétendant épouse la fille de Jean Sobiesky, feu roi de Pologne. — Durée des parlemens portée à 7 ans.

1718. La quadruple alliance se conclut en mai. — Paix de Passarowitz. Charles XII tué à Frédericshall.

1719. Projet concernant la mer du Sud, commence en Angleterre le 7 avril, est à son plus haut période à la fin de juin, et anéanti totalement vers la fin de septembre.

1720. Peste de Marseille. — *Système de Law en France.*

1727. Mort du roi George, âgé de 68 ans. Son fils unique, George II, lui succède. — Premier essai de l'inoculation sur des criminels; son heureuse issue. — La Russie, ci-devant duché, érigée en empire.

1732. Kouli-Kan usurpe le trône de Perse, conquiert l'Empire Mogol, et revient avec 5,544,000,000 de liv. — Plusieurs particuliers, animés du bien public, commencent l'établissement de Géorgie dans l'Amérique septentrionale.

1736. Préliminaires de paix signés le 30 avril entre l'empereur et le roi de France.

1737. La terre démontrée applatie vers les pôles.

1738. Paix de Vienne signée le 7 novembre, par laquelle la France a la Lorraine, l'Empereur la Toscane, et don Carlos le royaume de Naples.

1739. Lettres de marque données en Angleterre contre l'Espagne, le 21 juillet. — La guerre déclarée le 23 octobre.

1743. Bataille de Dettingen, remportée par les Anglais et les Alliés, pour la reine de Hongrie.

1744. La guerre déclarée à la France. — Le commodore Anson revient de son voyage autour du monde.

1745. Les Alliés perdent la bataille de Fontenoi, le 30 avril. — L'armée du prétendant défaite par le duc de Cumberland, à Culloden, le 16 avril 1746.

1746. Bataille de Rocoux le 10 septembre. — Découverte du choc électrique. — Lima et Callao engloutis par un tremblement de terre.

1747. Bataille de Lawfelt le 21 juin. — Prise de Berg-op-Zoom le 5 septembre.

1748. Paix d'Aix-la-Chapelle, et restitution respective de toutes les places prises durant la guerre.

1749. Découverte des ruines d'Herculanum.

1751. Formation de la société des Antiquaires, à Londres.

1752. Nouveau style introduit en Angleterre, en comptant le 3 septembre pour le 14.

1755. Lisbonne détruit par un tremblement de terre.

1756. L'Angleterre déclare la guerre à la France, le 17 mai. — Victoire de la Galissonnière sur l'escadre anglaise.

1757. Tentatives de Damien pour assassiner le roi de France. — Bataille de Rosback. — Identité du feu électrique et de l'éclair, découverte par le docteur Franklin. — Invention, par le même, de conducteurs métalliques, pour mettre les bâtimens à l'abri de la foudre. — Bataille de Prague le 6 mai.

1759. Le général Wolfe tué à la bataille de Québec, gagnée par les Anglais. — Bataille de Bergen le 13 avril. — De Minden, le premier août.

1760. Mort de George II, le 25 octobre, à l'âge de 77 ans. — George III lui succède.

1761. Guerre déclarée à l'Espagne.

1762. Pierre, empereur de Russie, déposé, emprisonné et assassiné. — Société philosophique américaine, établie à Philadelphie.

1763. Traité de paix définitif entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et le Portugal, conclu, à Paris, le 10 février, qui confirme à la Grande-Bretagne, les provinces du Canada, des deux Florides, et partie de la Louisiane dans l'Amérique méridionale; de même que les îles de Saint-Vincent, la Dominique et Tabago dans les Indes occidentales.

1765. Commencemens des troubles dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.

1766. Tache ou macule du soleil, trois fois plus grande que notre terre, passe au centre du soleil, le 21 avril. — Les Génois cèdent la Corse à la France.

1768. Académie de peinture établie à Londres. — Les Turcs emprisonnent l'ambassadeur de Russie, et déclarent la guerre à cet Empire. — Electricité de l'aurore boréale, découverte par Widebourg, à Jena.

1771. Le docteur Solander et M. Banks reviennent sur le vaisseau l'Endeavour (lieutenant Cook), de leur voyage autour du monde, après avoir fait plusieurs importantes découvertes dans la mer du Sud. — Les Russes s'emparent de la Crimée.

1772. Le roi de Suède change la constitution du royaume. — Le prétendant épouse une princesse d'Allemagne, petite-fille de Thomas, comte d'Aylesbury. — Incendie terrible à Antigoa. — Douze cent quatre personnes tuées dans l'île de Java, par un nuage électrique. — Révolution en Danemarck. — L'empereur d'Allemagne, l'impératrice de Russie et le roi de Prusse dépouillent le roi de Pologne d'une grande partie de ses Etats, qu'ils partagent entr'eux en violation des traités les plus solennels.

1773. Le capitaine Phipps envoyé pour reconnoître le pôle du Nord, après avoir été jusqu'au dix-huitième degré, court risque d'être enfermé dans les glaces, et son entreprise, afin de découvrir un passage dans cette partie, devient inutile. — Les jésuites chassés des Etats du pape, et supprimés par sa bulle du 25 août.

1773. La compagnie des Indes anglaise, acquiert, par conquête et par un traité, les provinces étendues du Bengale, Orixa et Bahar, contenant 15 millions d'habitans. Ses agens y commettent de grandes injustices; ce qui oblige le gouvernement à interposer son autorité, en y envoyant des juges, afin que la justice y soit mieux rendue. — La guerre entre les Russes et les Turcs devient défavorable aux derniers qui perdent les îles de l'Archipel, et sont battus sur mer de tous côtés.

1774. Paix entre les Russes et les Turcs. — Le parlement d'Angleterre met un droit de 6 sols par livre sur tous les thés importés en Amérique; ce qui indispose les Colons, qui le regardent comme vexatoire, et pré-

tendent que le parlement n'a pas le droit de leur imposer des taxes. — Premier congrès à Philadelphie, où se rendent les différens députés des colonies américaines. — Première pétition de ce congrès au roi (novembre). — Mort de Louis XV, le 10 mai.

1775. Avril 19. Première action, en Amérique, entre les troupes du roi et celles provinciales, à Lexington. — Mai 20. Articles de confédération et d'union perpétuelles entre les provinces américaines. — Juin 16. Bataille sanglante à Bunkershill, entre les troupes royales et les Américains.

1776. La ville de Boston évacuée par les troupes du roi. — Tentative inutile, en juillet, par le commodor sir Peter-Park et le lieutenant-général Clinton, sur Charles-Town, dans la Caroline du Sud. — Le congrès déclare les Colonies américaines Etats libres et indépendans, le 4 juillet. — Les Américains sont chassés de Long-Island, New-York, en août, avec grande perte et beaucoup de prisonniers, et les troupes s'emparent de la ville de New-York, le 25 décembre. — Le général Washington fait prisonniers 900 Hessois, à Trenton. — La question abolie en Pologne.

1777. Le général Howe s'empare de Philadelphie. — Le lieutenant-général Burgoyne est obligé de se rendre, par capitulation, avec toute son armée, à Saratoga, en Canada, à l'armée américaine, sous les ordres des généraux Gates et Arnold, le 17 octobre. — Les Français prennent part à la guerre d'Amérique. — Exploits d'Hyder-Aly dans les Indes.

1778. Traité d'alliance conclu à Paris, entre le roi de France et les 13 Provinces-Unies américaines, dans lequel la cour de France reconnoît leur indépendance. — Les restes du comte de Chatam, enterrés dans l'abbaye de Westminster aux dépens du public, conformément au vote du parlement. — Le comte de Carlisle, William, Eden, écuyer, et George Johnson, écuyer, arrivent à Philadelphie, au commencement de juin, en qualité de commissaires, pour traiter de la paix entre la Grande-Bretagne et l'Amérique. — Les troupes du roi évacuent Philadelphie le 18 juin. — Le congrès refuse de traiter avec les commissaires du roi, à moins qu'au préalable l'indépendance des Colonies américaines ne soit reconnue, ou que les flottes et les armées du roi ne se retirent de l'Amérique. — Engagement, à la hauteur de Brest, entre la flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral Keppel, et la flotte française, sous les ordres du comte d'Orvilliers, le 27 juillet. — La Dominique prise par les Français le 7 septembre. — Pondichery se rend à la Grande-Bretagne, le 17 octobre. — Sainte-Lucie prise sur les Français, le 28 décembre. — Mort de Voltaire et de J. J. Rousseau.

1779. Saint-Vincent pris par les Français. — Prise de la Grenade par les Français.

1780. La question abolie en France. — L'inquisition abolie dans les Etats du duc de Modène. — L'amiral Rodney prend 22 vaisseaux espagnols, le 8 janvier. — Le même amiral livre combat à la flotte espagnole, aux ordres de dom Juan de Langara, près le cap Saint-Vincent; prend 6 vaisseaux de ligne, en fait échouer un et sauter un autre, le 16 janvier. — Trois actions entre l'amiral Rodney et le comte de Guichen, dans les Indes occidentales, aux mois d'avril et de mai, dont aucune n'est décisive. — Charles-Town, dans la Caroline du Sud, se rend à sir Henri Clinton, le 4 mai. — Pensacola, et toute la province de la Floride occidentale, se rend au roi d'Espagne, le 9 mai. — La prétendue association protestante, au nombre de 50,000 individus, va à la chambre des communes présenter une pétition pour faire rapporter l'acte passé en faveur des catholiques, le 2 juin. — Cet événement est suivi

de grandes émeutes, tant dans la ville de Londres qu'à Southwark. Elles durent plusieurs jours, pendant lesquels on détruit quelques chapelles des catholiques, les prisons de Newgate, le banc du roi, la flotte, différentes maisons de particuliers, &c. Ces excès alarmans sont enfin arrêtés par la force militaire, et quantité de séditieux sont jugés et exécutés comme coupables de félonie. — Prise de 5 vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise, et de 50 vaisseaux marchands qui faisoient voile pour les Indes occidentales, par les flottes combinées de France et d'Espagne, le 8 août. — Le comte Cornwallis remporte une victoire signalée sur le général Gates, près Cambden, dans la Caroline du Sud. Plus de 1,000 Américains faits prisonniers, le 16 août. — M. Laurens, dernier président du congrès, pris dans un paquebot américain, près Terre-Neuve, le 3 septembre. — Le général Arnold abandonne le service du congrès, s'enfuit à New-York, est fait brigadier-général des troupes royales, le 24 septembre. — Le major André, adjudant-général de l'armée d'Angleterre, pendu comme espion, à Tappam, dans la province de New-York, le 2 octobre. — M. Laurens constitué prisonnier à la tour de Londres, et accusé de haute trahison, le 4 octobre. — Terribles ouragans dans les Indes occidentales, qui font de grands ravages à la Jamaïque, aux Barbades, Sainte-Lucie, la Dominique et autres îles, les 3 et 10 octobre. — Guerre déclarée à la Hollande, le 10 décembre.

1781. L'île hollandaise de Saint-Eustache, prise par l'amiral Rodney et le général Vaughan, le 3 février; reprise par les Français, le 27 novembre. — Lord Cornwallis remporte à Guilford, dans la Caroline septentrionale, sur les Américains, commandés par le général Green, une victoire qui lui coûte beaucoup de monde, le 15 mars. — L'île de Tabago, prise par les Français, le 2 juin. — Combat sanglant entre l'escadre anglaise, aux ordres de l'amiral Parker, et l'escadre hollandaise, sous le commandement de l'amiral Zootman, à la hauteur du Doggerbank, le 5 août. — Lord Cornwallis, avec une armée considérable, se rend prisonnier de guerre aux troupes américaines et françaises, sous les ordres du général Washington et du comte de Rochambeau, à York-Town en Virginie, le 19 octobre.

1782. Trinquemale, dans l'île de Ceylan, pris par l'amiral Hughes, le 11 janvier. — Minorque se rend au roi d'Espagne, le 5 février. — Prise de Saint-Christophe par les Français, le 12 février. — Prise de l'île de Nevis, dans les Indes occidentales, par les Français, le 14 février. — Mont-Ferrat pris par les Français, le 22 février. — La chambre des communes fait une adresse au roi, pour l'engager à discontinuer la guerre offensive sur le continent de l'Amérique septentrionale (le 4 mars), et déclare qu'elle regarde comme ennemi du roi et de la patrie, quiconque conseilleroit ou entreprendroit, de quelque manière que ce fût, de continuer la guerre offensive sur le continent de l'Amérique septentrionale, dans le dessein de réduire par la force les Colonies révoltées. — L'amiral Rodney remporte une victoire signalée sur la flotte française, aux ordres du comte de Grasse, près la Dominique, dans les Indes occidentales, le 12 avril. — L'amiral Hughes, avec 11 vaisseaux, combat la flotte française, aux ordres de l'amiral Suffren, composée de 12 vaisseaux de ligne, près de l'île de Ceylan, après un rude combat, où les deux flottes perdent beaucoup de monde, le 18 avril. — Résolution de la chambre des communes, relative à John Wilkes, écuyer, et élection de Midlesex, passée le 17 février 1769, et annulée le 3 mai. — Le bill, à l'effet de rejeter l'acte déclaratoire de George Ier, relatif à la législation d'Irlande, reçoit la sanction royale, le 20 juin. — Les Français prennent et détruisent les forts et établissemens dans la baie d'Hudson, le 24 août,

— Défaite des Espagnols, lors de la grande attaque de Gibraltar, le 13 septembre. — Traité conclu entre la République de Hollande et les Etats-Unis d'Amérique, le 8 octobre. — Articles provisoires, depuis signés à Paris entre les commissaires anglais et américains, par lesquels les 13 Provinces-Unies de l'Amérique sont reconnues libres, souveraines et indépendantes par S. M. Britannique, le 30 novembre.

1783. Articles préliminaires de paix entre S. M. Britannique et les rois de France et d'Espagne, signés à Versailles le 20 janvier. — Institution de l'ordre de Saint-Patrice, le 5 février. — Premier ballon aérostatique lancé à Paris par M. Mongolfier, le 27 août. — Ratification du traité de paix entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et les Etats-Unis d'Amérique, le 7 septembre. — Trois tremblemens de terre dans la Calabre ultérieure et en Sicile, qui détruisent un grand nombre de villes et d'habitans, les 5, 7 et 28 février. — Armistice entre la Hollande et la Grande-Bretagne, le 10 février.

1784. La ville de Londres présente au roi une adresse de remercimens, pour le renvoi des ministres coalisés. — Le grand sceau volé à l'hôtel du lord chancelier, dans Great Ormond Street, le 24 mars. — Ratification de la paix avec l'Amérique, arrivée le 7 avril. — Traité de paix définitif entre la Grande-Bretagne et la Hollande, le 24 mai. — Grand jubilé en mémoire du musicien Handel, dans l'église de Westminster, le 26 mai. — Proclamation pour des actions de graces publiques, le 2 juillet. — Première ascension en ballon, en Angleterre, par M. Lunardi, dans le parc d'artillerie, à Moorfields, le 15 septembre. — Ascension à Edimbourg.

1786. Le roi de Suède abolit la question dans ses Etats. — Le cardinal Turbac, grand-inquisiteur à Rome, arraché publiquement de sa voiture par la multitude irritée de ses cruautés, et pendu à une potence de 50 pieds de haut. — Traité de commerce signé entre l'Angleterre et la France, le 26 septembre. — 471,000 liv. sterlings d'actions à 3 pour 100, soit 11,304,000 liv. de France, transférées au landgrave de Hesse, pour les soldats hessois tués dans la guerre d'Amérique, à raison de 30 louis par homme, le 21 novembre.

1787. M. Adams, ambassadeur américain, présente à l'archevêque de Cantorbéry, le docteur White de Pensylvanie, et le docteur Provost de New-York, pour être sacrés évêques des Etats-Unis. Ils sont sacrés le 4 février 1787.

1787. M. Burke, au nom de toutes les communes de la Grande-Bretagne, accuse à la barre de la chambre des lords, Warren Hastings, gouverneur-général du Bengale, de haute trahison. — Assemblée des notables de France à Versailles.

1788. Autre convoquée dans le même lieu. — Grave maladie du roi d'Angleterre.

1789. On annonce que le roi d'Angleterre est en état de convalescence le 17 février, et le 26, qu'il n'y a plus rien à craindre — Etats-Généraux en France. — Abolition de la noblesse et des priviléges. — Assemblée nationale où les trois ordres sont confondus. — Révolution en France. — Prise de la Bastille. — Mort du gouverneur, &c. le 14 juillet.

1790. Grande fédération au Champ-de-Mars, le 14 juillet.

1791. Le 3 mai, révolution de Pologne. La nouvelle constitution fut abolie, d'après d'inutiles efforts de la part des Polonais, qui furent obligés de céder à la Russie. — Le 20 juin, Louis XVI s'évade de Paris, et est arrêté à Varennes, d'où il fut suspendu de ses fonctions jusqu'après l'achèvement de la constitution. — Le 14 septembre, le roi accepte la constitution de 1791. — Le 30, l'assemblée constituante fait place à l'assemblée législative.

1792. En mars, mort de l'empereur Léopold. — Traité de paix définitif, signé entre les Anglais et leurs alliés, Nizam et les Marattes d'une part, et Tippou-Saïb de l'autre, par lequel ce dernier cède la moitié de ses Etats, et donne au lord Cornwallis ses deux fils pour otages, jusqu'à l'entière exécution du traité. — Gustave III, roi de Suède, meurt le 29 du même mois, après avoir été assassiné par Ankerstroom. — Le 20 avril, d'après la proposition de Louis XVI, l'assemblée déclare la guerre au roi de Hongrie et de Bohême. — Traité de Pilnitz, où presque toutes les puissances de l'Europe se déclarent contre la France. — Commencement des hostilités. — Manifeste du duc de Brunswick, le 25 juillet. — Le 10 août, attaque et siége des Tuileries. — Suspension et arrestation de Louis XVI avec sa famille. — Convocation d'une convention nationale. — Le roi de Prusse entre en France, du côté de la Champagne, à la tête d'une armée formidable, et en est chassé de suite. — Conquête du Brabant, du Palatinat, de la Savoie et du comté de Nice, par les Français. — Proclamation de la République dans la première séance de la convention, le 21 septembre. — Le 6 novembre, bataille de Jemmappes, gagnée par les Français.

L'AN II. (1793). Le 21 janvier, mort de Louis XVI. — Commencement de la guerre de la Vendée. — Le 10 septembre, première réquisition de jeunes gens. — Le nouveau calendrier républicain commence la nuit du 20 au 21 septembre. — Régime de la terreur. — Le 25 vendémiaire, déclaration de guerre du roi de Naples à la République. Le même jour, la reine (Marie-Antoinette) est exécutée. — Le 8 messidor, bataille de Fleurus, gagnée par les Français sur les coalisés. — Le 9 thermidor, chute de Robespierre, et fin du règne de la terreur.

L'AN III. Les Français s'emparent de toute la Hollande. — Le 16 janvier, nouvelle révolution en Pologne. — Marche des troupes prussiennes et russes, sous prétexte de maintenir la tranquillité du pays. — La Prusse et la Russie publient plusieurs manifestes à ce sujet. — Traité de paix et d'alliance conclu à la Haye. — Fuite du stathouder en Angleterre — Etablissement du gouvernement démocratique. Le 4 thermidor, traité de paix entre la France et l'Espagne. — Prise de Luxembourg.

L'AN IV. Proclamation de la constitution de l'an III. — Le 13 vendémiaire, insurrection à Paris. — Le 28 frimaire, Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI, partit pour être échangée contre les députés détenus en Autriche. — Le 20 germinal commença la glorieuse campagne de l'armée française, aux ordres du général Bonaparte, qui, dans l'espace de 6 mois, fit 100,000 prisonniers des meilleures troupes de l'empereur; prit 400 pièces de canon, et détruisit 5 armées. — Partage définitif de la Pologne entre les 3 puissances, la Russie, la Prusse et l'Autriche.

L'AN V. Le 16 vendémiaire, déclaration de guerre du roi d'Espagne à l'Angleterre. — Le 27 brumaire, mort de l'impératrice Catherine II, — Paul 1er lui succède, et se montre envers la France, ennemi plus déclaré que sa mère. — Le 14 pluviôse, prise de l'importante forteresse de Mantoue. — Bonaparte marche sur Vienne. — Préliminaires de paix signés entre la France et l'empereur. — Le 4 messidor, le lord Malmesbury se rend à Lille pour traiter de la paix. — Le Esseid-ali-Effendi, ambassadeur de la Porte-Ottomane, arrive à Paris. — Le 18 fructidor, révolution à Paris.

L'AN VI fut célèbre par les nouvelles expériences en ballon, et les descentes en parachute des citoyens Blanchard et Garnerin. — Le 26 vendémiaire, traité de paix de Campo-Formio, près d'Udine, entre la France et l'empereur. — Indication d'un congrès à Rastadt. — Le 26 brumaire, mort du roi de Prusse à Postdam. Son fils lui succède sous le

nom de Frédéric-Guillaume III. — Le 8 nivôse, Joseph Bonaparte, ambassadeur de France à Rome, attaqué dans le palais Corsini par une force armée, se retire précipitamment, et se rend en Toscane. — Le 20, insurrection en Suisse. — Abolition du gouvernement oligarchique. Réunion des 13 Cantons en une seule république démocratique. — Le 20 prairial, descente des Français en Egypte, sous les ordres du général Bonaparte. — Grande insurrection en Irlande. Diverses descentes des Français dans cette île. — Le 30, arrivée à Paris de 18 bateaux chargés des monumens précieux venus d'Italie.

L'AN VII. Le 8 brumaire, les Anglais prennent Minorque sans résistance. — Le 9 frimaire, le roi de Naples, à la tête de 80,000 hommes, attaque les Français au nombre de 15,000; son armée est entièrement défaite. Il est obligé de fuir en Sicile, et les Français entrent dans Naples, après un combat terrible, dans la ville, contre les Lazaronis. — Dans le même temps, le roi de Sardaigne est forcé, par les Français, d'abandonner le Piémont, et signe sa renonciation le 19. — Le 8 pluviôse, reddition de la forteresse d'Ehrenbreinstein. — Déclaration de guerre de la Porte et des puissances Barbaresques, à la France. — Le 4 pluviôse, les Russes étant entrés sur le territoire de l'Empire, le directoire, par l'organe des plénipotentiaires Français, à Rastadt, fait déclarer à l'Empire et à l'empereur que leur plus long séjour seroit regardé comme une déclaration de guerre. — Le 21, déclaration de guerre de la France à l'empereur et au duc de Toscane. — Reprise des hostilités. — Bataille de Stockach, en Allemagne, gagnée le 5 germinal par le prince Charles sur le général Jourdan. — Le 10, bataille de Pastringo, en Italie, gagnée par le général Kray sur Schérer. — Le 29 prairial se livra la bataille sanglante de la Trebbia, gagnée par le général Suwarow sur le général Macdonald, qui n'en effectua pas moins la retraite la plus difficile dont l'histoire fasse mention. A cette même époque eut lieu la journée du 30 prairial, dans laquelle les directeurs Treilhard, Merlin et Réveillère-Lepeaux furent destitués. — Le 9 thermidor, reddition de la forteresse de Mantoue. Dans le même temps, se donna la terrible bataille de Novi, gagnée sur les Français par le général Suwarow. — Mort du pape Pie VI, à Valence en Dauphiné. — Les Anglais s'emparent des Etats de Tippou-Saïb à la suite de sa mort.

L'AN VIII. Vendémiaire, bataille de Zurich, et victoire signalée remportée par les Français sur les Autrichiens et les Russes; le général Massena fit 20,000 prisonniers. Dans le même mois, descente des Anglo-Russes en Hollande; prise de la flotte hollandaise par les Anglais, qui furent obligés, ainsi que les Russes, d'évacuer la Hollande par capitulation. — Le 18 brumaire, révolution à Paris et à Saint-Cloud, qui changea la forme de gouvernement. — Nomination du cardinal Chiaramonti à la papauté, sous le nom de Pie VII. — Couronnement du roi de Suède à Norcoping. — Reprise des hostilités en germinal.

Bataille du Helder. — Retraite des Anglo-Russes le 10 brumaire. — Pacification de la Vendée, en floréal. — Passage de l'armée française en Italie, par le Grand-Saint-Bernard, dans le même mois. — Reprise des hostilités en Allemagne. — Bataille de Stokach, le 13 floréal; de Moeskirch, le 15 *idem*, gagnée par les Français, sous les ordres du général Moreau. — Bataille de Maringo, victoire signalée remportée par le premier consul Bonaparte sur le général Mélas, le 25 prairial; cession de plusieurs places fortes en Italie. — Bataille de Hochstedt, gagnée sur les Autrichiens par le général Moreau, le 30.

L'AN IX. Convention conclue à Paris entre les plénipotentiaires français et les envoyés des Etats-Unis d'Amérique, le 8 vendémiaire,

— Bataille de Hohenlinden, gagnée par le général Moreau sur les Autrichiens. — Entrée des Français dans les pays héréditaires de l'Autriche, le 11 frimaire. — Conspiration contre la vie du premier consul; explosion de la machine infernale à Paris, dans la rue Saint-Nicaise, le 3 nivôse (24 janvier). — Armistice signé à Steyer le 4 nivôse, entre la France et l'Empereur. — Traité de neutralité armée, signé à Pétersbourg le 5 nivôse (26 décembre), ou coalition des puissances du nord contre l'Angleterre. — Congrès de Lunéville. — Traité de paix conclu entre les ministres impériaux et les plénipotentiaires français, le 20 pluviôse (9 février 1801). — Descente des Anglais en Egypte, en mars. — Bataille du 21 mars (30 ventôse), entre le général Menou et le général anglais Abercrombie, blessé mortellement. — Mort de Paul 1er, empereur de Russie, dans la nuit du 23 au 24 mars (3 germinal), qui occasionna la dissolution de la coalition du Nord. — Changement de ministère en Angleterre; nomination de M. Addington, en qualité de chancelier de l'échiquier, à la place de M. Pitt, le 6 germinal (27 mars). — Traité de paix entre la France et le roi de Naples, signé à Florence le 28 mars. — Bataille de Copenhague, le 12 germinal (2 avril), entre la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Nelson, et la flotte danoise. — Traité de navigation et de commerce conclu entre la Russie et la Suède, et ratifié le 11 avril (21 germinal). — Premières hostilités entre le Portugal et les armées combinées, le 25 floréal (15 mai). — Traité de paix entre l'Angleterre et le nouvel empereur Alexandre 1er, $\frac{5}{17}$ juin 28 prairial. Convention signée le 8 messidor par les généraux Belliard et Hutchinson, pour l'évacuation du Caire et de la Moyenne-Egypte par les Français. — Concile tenu à Paris pour la réunion des membres de l'église gallicane; ouverture le 10 messidor (29 juillet); clôture le 28 thermidor. — Traité de paix entre le Portugal et l'Espagne, en thermidor. — Le roi de Toscane prend possession de son royaume le 24 thermidor (12 août). — L'Empire Germanique adhère à la diète de Ratisbonne, au traité de Lunéville. — Convention signée à Paris pour la pacification des troubles du clergé de France, entre le cardinal Gonsalvi, Monseig. Spina, &c. et les citoyens J. Bonaparte, Cretet et Bernier, ratifiée à Rome le 15 août (27 thermidor). — Traité de paix signé à Paris le 5 fructidor (25 août), entre le citoyen Caillard et M. Cetto, plénipotentiaires de la République Française et de l'électeur de Bavière.

An x. Construction de trois ponts à Paris, dont le premier en face du ci-devant collége des Quatre-Nations, le second vis-à-vis la pointe de l'île Saint-Louis, et le troisième en face du Jardin national. — Préliminaires de paix signés à Londres entre la France et l'Angleterre, le 9 vendémiaire, et proclamés le 11 à Paris, par lesquels l'Angleterre restitue à la France et à ses alliés toutes les possessions et colonies dont elle s'étoit emparée dans cette guerre, à l'exception des îles de Ceylan et de la Trinité, dont la première appartenoit aux Hollandais et la seconde à l'Espagne.

FIN DE LA NOUVELLE TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

ÉCRIVAINS les plus célèbres, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

XVe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

MOYSE, auteur de la *Genèse*, de l'*Exode*, etc.

XIIIe SIÈCLE.

Sanchoniaton, auteur d'une histoire en phénicien, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe, etc.

XIe SIÈCLE.

Hésiode, *poète* grec. David, auteur des *Pseaumes*, etc.

Xe SIÈCLE.

Homère, *poète* épique grec. Salomon, etc.

VIIIe SIÈCLE.

Jonas, Isaïe et Michée, prophètes, etc.

VIe SIÈCL.

Jérémie, Daniel et Ezéchiel, prophètes. Sapho et Anacréon, *poètes* lyriques grecs. Phocylide et Théognis, *poètes* grecs. Ocellus, *philosophe* grec. Esope, *fabuliste* indien. Lokman, *fabuliste* et *moraliste* arabe. Confucius, *philosophe* chinois, etc.

Ve SIÈCLE.

Esdras et Néhémie, auteurs sacrés. Eschile, *poète* tragique grec. Pindare, *idem* lyrique grec. Euripides, *idem* tragique grec. Aristophanes, *idem* comique grec. Sophocles, *idem* tragique grec. Parmenides, Cébès et Eschines, *philosophes* grecs. Hérodote et Thucydide, *historiens* grecs. Hippocrate, *médecin* grec, etc.

IVe SIÈCLE.

Platon, Aristote, Théophraste, *philosophes* grecs. Xénophon, *historien* grec. Dicéarque, *mathématicien* et *géographe* grec. Lysias, Isocrate, Démosthènes et Eschines, *orateurs* grecs, etc.

IIIe SIÈCLE.

Lycophron, Théocrite, Callimaque et Apollonius de Rhodes, *poètes* grecs. Euclides, *mathématicien* grec. Aratus, auteur d'un poëme intitulé les *Phénomènes*. Apollonius de Perges, *mathéma-*

ticien grec. Enée (*Æneus Tacticus*) a écrit en grec sur l'art militaire. Archimède, *géomètre* grec. Paléphate, *philosophe* et *historien* grec. Plaute, *poète* comique latin, etc.

IIe SIÈCLE.

Bion et Moschus, *poètes* bucoliques grecs. Nicandre, *poète* et *médecin* grec. Hipparque, *mathématicien* et *astronome* grec. Polybe, *historien* grec. Scylax, *mathématicien* et *géographe* grec. Apollodore, *grammairien* grec. Térence, *poète* comique latin, etc.

DERNIER SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Denys, le *Periégète*, auteur d'une description de la terre, en vers grecs. Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, *historiens* grecs. Apollonius d'Alexandrie, *grammairien* grec. Lucrèce, *poète* et *philosophe* latin. Catulle, Tibulle et Properce, *poètes* érotiques latins. Virgile, *poète* épique et bucolique latin. Horace, *poète* lyrique et satirique latin. Ovide, *poète* latin. Gratius Faliscus, *idem*. Varron, auteur latin qui a écrit sur l'agriculture, et sur la langue latine. Cicéron, *philosophe* et *orateur* latin. C. Nepos, Jules César et Salluste, *historiens* latins. Vitruve, auteur latin, a écrit sur l'architecture, etc.

PREMIER SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Auteurs grecs. Epictete, *philosophe*. Strabon, *géographe*. Flavius-Joseph, *historien*. Dioscorides et Arétée, *médecins*. Onosandre a écrit sur l'art militaire. Mathieu, Marc, Pierre et Paul, apôtres. Barnabé, Clément, Romain, Philon le juif et Ignace, écrivains *ecclésiastiques*. Dion Chrysostôme, *orateur* et *philosophe*, etc.

Auteurs latins. Manilius, auteur d'un poëme sur l'astronomie. Phèdre, *poète* fabuliste. Perse, *poète* satirique. Lucain, *poète* épique. Sénèque, *poète* tragique. Valerius Flaccus, auteur d'un poëme sur l'expédition des Argonautes. Statius et Silius Italicus, *poètes* épiques. Martial, *poète* épigrammatiste. Juvénal, *poète* satirique. Sénèque, *philosophe*. Petrone, *poète* et *littérateur*. Columelle a écrit sur l'agriculture. Tite-Live, Valère-Maxime, Velleius Paterculus, Quinte-Curce, et Tacite, *historiens*. Pline, *naturaliste*. Pomponius-Mela, *géograghe*. Asconius Pedianus, *grammairien*. Quintilien, *orateur*. Frontin a écrit sur l'art militaire. Celsus et Scribonius Largus, *médecins*.

IIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Plutarque, *philosophe* et *biographe*. Arrien, *historien* et *philosophe*. Ptolémée, *mathématicien* et *géographe*. Marc-Aurèle, *moraliste*. Celse, *médecin philosophe*. Lucien, Maxime de Tyr, et Sext. Empyricus, *philosophes*. Appien et Pausanias, *historiens*. Rufus d'Ephèse, et Galien, *médecins*. Elien, *historien* et *naturaliste*. Polyen a écrit sur les ruses de guerre. Mœris, Pollux et Harpocration, *lexicographes*. Hermogènes, *grammairien*. Hermas, Polycarpe, Symmaque, Justin Martyr, Tatien, Athénagoras et Irénée, écrivains *ecclésiastiques*.

Auteurs latins. Apulée, *philosophe*. Suetone, Florus, Obsequens et Justin, *historiens*. Aulu-Gelle, *philologue*. Pline, écrivain *épistolaire*. Cœlius Aurelianus, *médecin*.



IIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Oppien, *poète*, qui a écrit sur la pêche et sur la chasse. Alexandre d'Aphrodisée, Plotin et Porphyre, *philosophes*. Dion Cassius, Philostrate, Hérodien et Diogènes Laerce, *historiens*. Athénée, Longin et Hesychius, *grammairiens*. Achilles Tatius, qui a écrit le roman des *Amours de Leucipe et de Clitophon*. Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Origènes et Grégoire de Néocésarée, écrivains *ecclésiastiques*.

Auteurs latins. Tertulien, Minutius Félix et Cyprien, auteurs *ecclésiastiques*. Serenus Ammonicus, *médecin* et *poète*. Terentianus Maurus, *poète* qui a écrit sur les règles de la poésie et de la versification. Nemesianus et Calpurnius, *poètes* bucoliques. Palladius a écrit sur l'agriculture. Censorinus, *philologue*. Solinus, Spartianus, Vulcatius Gallus et Trebellius, *historiens*. Mamertinus, *orateur*. Apicius, qui a écrit sur l'art de la cuisine.

Ossian, *poète* écossais.

IVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Jamblique, Themistius, Julien l'empereur, Libanius et Nemesius, *philosophes*. Diophante, *mathématicien*. Eusèbe et Eunapius, *historiens*. Oribassus, *médecin*. Apthonius, *grammairien*. Heliodore et Longus ont composé, le premier le roman des *Amours de Théagène et de Chariclée*, et le second, celui des *Amours de Daphnis et de Cloé*. Athanase, Epiphane, Cyrille, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostôme et Macaire, écrivains *ecclésiastiques*.

Auteurs latins. Arnobe, Lactance, Ambroise, Optatus, Jérôme et Rufin, écrivains *ecclésiastiques*. Juvencus, Ausone et Claudien, *poètes*. Vopiscus, Lampridius, Julius Capitolinus, Eutrope, Ammien Marcellin, Aurelius Victor et Sevère Sulpice, *historiens*. Eumène, *orateur*. Festus, Nonnus, Marcellus et Ælius Donat, *grammairiens*. Mamertinus et Symmaque, *orateurs*. Végèce a écrit sur l'art militaire. Zelphilas, traducteur de la Bible en langue des Goths.

Ve SIÈCLE.

Auteurs grecs. Nonnus, *poète* qui a composé les *Dionisyaques*. Eutocius, *mathématicien*. Hiérocles, Proclus, Diadocus et Enée (*Æneas Gazœus*), *philosophes*. Socrates, Sozomène et Zosime, *historiens*. Xénophon d'Ephèse et Clariton ont composé, le premier le roman des *Amours d'Abrocome et d'Anthias*, et le second, celui des *Amours de Chéréas et Callirhoé*. Aristenète, *épistolaire*. Stobée, *philologue*. Synésius, Cyrille d'Alexandrie et Nil, écrivains *ecclésiastiques*.

Auteurs latins. Pelage, Augustin, Cassien, Isidore, Léon-le-Grand et Salvien, écrivains *ecclésiastiques*. Prudence, Rutilius, Sedulius, Sid. Apollinaris et B. Fest. Avienus, *poètes*. Orose, *historien*. Macrobe, *philologue*. Idacius, *historien*. M. Capella, *grammairien* et *poète*. Charisius et Servius, *grammairiens*.

VIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Coluthus et Q. Calaber, *poètes*. Ammonius, Salluste, Damascius, Simplicius et Olympiodore, *philosophes*. Hesy-

chius, Procope et Agathias, *historiens*: Aétius et Palladius, *médecins*. Procope de Gase, Evagra et Anastase Sinaïte, *historiens*.

Auteurs latins. Cassiodore et Grégoire-le-Grand, écrivains *ecclésiastiques*. Alcimavitus, Arator, Venantius et Corippus, *poètes*. Boëce, *philosophe*. Marcellin, Jornandès, Grégoire de Tours, *historiens*. Ennodius, *poète* et *philologue*. Priscien, *grammairien*, etc.

VIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Théophile et Paul Eginète, *médecins*. Isidore de Séville et Jean Moschus, écrivains *ecclésiastiques*, etc.

Auteurs latins. Columban, écrivain *ecclésiastique*. Prédégaire, *historien*. Marculphe, *jurisconsulte*, etc.

VIIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Jean Damascène et Théodore Abucara, écrivains *ecclésiastiques*, etc.

Auteurs latins. Bède et Paul, *diacres*. Paulin et Alcuin, écrivains *ecclésiastiques*. Georges Syncelle, *chronologiste*, etc.

IXe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Léon IV (empereur d'Orient), *philosophe* et *jurisconsulte*. Théophanes et Nicephore, *historiens*. Photius, *philologue*, etc.

Auteurs latins. Raban-Maur, écrivain *ecclésiastique* et *philologue*. Paschase Ratbert, Walafrid, Strabon, Godescale, Ratramne, Hincmar et Jean Scot, écrivains *ecclésiastiques*. Théodulphe et Abbon, *poètes*. Eginhard, Thegan, Nithard, Adon, Usuard, Anastase le *bibliothécaire*, Asserius et Reginon, *historiens*. Alfred, *philologue*. Otfrid, auteur d'une traduction des évangiles en allemand, etc.

Xe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Constantin PORPHYROGENÈTE, *philosophe* et *historien*. Nonus, *médecin*. Nicon et Œcumenius, écrivains *ecclésiastiques*, etc.

Auteurs latins. Rathère et Sylvestre II, écrivains *ecclésiastiques*. Reginom, Luitprand, Frodoard ou Flodard et Aimoin, *historiens*, etc.

XIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Michel-Psellus, *philosophe*. Cedrenus, Jean Scylitzès, dit *Curopalute*, et Xiphilin, *historiens*. Micelas-Serron, Théophylacte et Michel Cerulaire, écrivains *ecclésiastiques*, etc.

Auteurs latins. Pierre Damien, Anselme, archevêque de Cantorbéry, Anselme, évêque de Lucques, Bérenger, Lanfranc, Bremon, Bertold et Fulbert, écrivains *ecclésiastiques*. Olivier, moine anglais, *philosophe*. Dithmar, Glaber, Adam de Brême, Balderic, Lambert, bénédictin de l'abbaye d'Hirchfelden, et Sigebert de Gembloux, *historiens*. Papias, *grammairien*. Constantin, surnommé l'Africain, *médecin*, etc. Avicène, *médecin* arabe, etc.

XIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Constantin Manassès et Théodore Prodomus (connu par le roman des *Amours de Rhodante et de Dosiclès*), *poètes*. Eustrate, *philosophe*. Zonare, Nicephore de Brienne, Anne Comnène, Nil, Nicetlas Choniate et Jean Cinnames, *historiens*. Balsamon, *jurisconsulte*. Suidas, Jean Tzelzès et Eustathius (à qui on attribue le roman d'*Ismène et Ismenias*), *grammairiens*. Euthymius-Zigabenus, écrivain *ecclésiastique*, etc.

Auteurs latins. Anselme de Laon, Rupert, Hugues de Saint-Victor, Abailard, Bernard, Pierre Lombard, Pierre de Cluni, Pierre Comestor, Thomas Becket et Alain de Lille, appelé le *Docteur Universel*, écrivains *ecclésiastiques*. Marbode, Hildebert, Jean de Salisbury, etc. *poëtes*. Yves de Chartres, Guillaume de Malmesbury, Henri d'Hungton, Othon de Frisingue, Godefroi de Viterbe, Guillaume de Tyr, Orderic Vital, etc. *historiens*. Irnerius et Gratien, *jurisconsultes*. Chrétien de Troyes, *poëte* français. Villehardouin, *historien* français, etc.

XIIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. George Acropolite, *historien*. Demetrius Pepagomène, Nicolas Myrepsus et Jean Actuarius, *médecins*. Nicephore Blemmidas, écrivain *ecclésiastique*, etc.

Auteurs latins. Innocent III, Moneta, P. J. Oliva, Robert de Sorbonne, Thomas d'Aquin, Alexandre d'Alès, Bonaventure, Arnaud de Villeneuve, etc. écrivains *ecclésiastiques*. Gonthier, Guillaume-le-Breton, Mathieu de Vendôme, etc. *poëtes*. Robert *Capiton*, Jean de Sacro-Bosco, Neckam, Vincent de Beauvais, Albert-le-Grand, Roger Bacon, Jean Duns, etc. *philosophes*. Rigord, Conrad d'Ursperg, Faydit, *poëte* provençal. Guillaume de Lorris, *poëte* français, connu par son roman de la *Rose*. Clopinel ou Jean de Meun, *poëte* français, continuateur du même roman. Jacques de Vitri, Lucas de Tuy, Mathieu Pâris, Jacques de Voragine, Guillaume de Nangis, etc. *historiens*. Azon, Accurse, Raimnod de Pegnafort, Guillaume Durand ou Duranti, *jurisconsultes*, etc.

XIVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Manuel, Philé, etc. *poëtes*. Pachymère, Nicephore, dit Calliste, Nicephore Grégorax et Jean Catadcuzène, *historiens*. Mathieu Blastarès, *jurisconsulte*. Thomas Magister, *grammairien*. Planudes, *philologue*. Barlaam, Cabosilas et Acindynus, écrivains *ecclésiastiques*, etc.

Auteurs latins. Nicolas de Lyra, Jean Bacon, Guillaume Occam, Jean Tauler, Brigitte, Catherine de Sienne, Jean Wiclef, Albizi, appelé autrement Barthélemy de Pise (auteur du livre des *Conformités de saint François avec Jésus-Christ*), etc. écrivains *ecclésiastiques*. Mussati, *poëte* et *historien*. Pétrarque, *poëte* et *philosophe* (père de la poésie italienne). Raymond Lulle, Gilles Colonne, Walser Burley, Thomas Bradwardin, Holkot, Jean Buridan, etc. *philosophes*. Pierre Duisbourg, Mathieu de Weistmenster, etc. *historiens*. Mandeville, voyageur qui nous a donné des relations de ses voyages. Marsila de Padoue, Jean André, Barthole, Balde, Pierre d'Ancharano, Zabarella, J. P. de Ferrarus, etc. *jurisconsultes*. Pierre d'Apono, Mandinus, Gentiles de Foli-

gno, etc. *médecins*, etc. Chaucer et Gower, *poëtes* anglais, etc.

Joinville, *historien* français, auteur d'une *Vie de Saint-Louis*. Froissard, *historien* français, etc.

Dante, Pétrarque et Cecco, *poëtes* italiens. Boccace, italien, connu par divers ouvrages. Sacchetti, italien, a écrit en vers et en prose, etc.

XVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. Jean Lascaris, *poëte* et écrivain *ecclésiastique*. Argyropule, *philosophe*. Gemisse Plethon, *philosophe* et écrivain *ecclésiastique*. Michel Glycas, George Codinus, Laonic Chalcondyle, George Phranza, etc. *historiens*. Chrysoloras et Frédéric Gaza, *grammairiens* et *philologues*. Constantin Lascaris, *grammairien*. George de Trébisonde, *philologue* et écrivain *ecclésiastique*. Bessarion, *philologue* et écrivain *ecclésiastique*, etc.

Auteurs latins. Alphonse Tostat, Nicolas de Cusa, Jean de Torquemada (plus connu sous le nom de *Turrecremata*), Thomas à Kempis, Guillaume de Lyndwood, Jean de Capistran, Jean Wesel, Savonarole, écrivains *ecclésiastiques*. Mastée Vegio, *poëte* et *historien*. Æneas Silvius, Campanus, François Philelphe, Grégoire de Tiferni, Rodolphe Agricola, Ange Politien, Marulle, Alde Manuce, Jov. Pontanus, Conrad Celtès, Mantouan, etc. *poëtes* et *philologues*. Pogge Bracciolini, Laurent Valla, Jean Muller, dit Regiomontan, Pic de la Mirandole, Piccolomini, etc. *philosophes* et *littérateurs*. Léon-Baptiste Alberti a écrit sur l'architecture et la peinture. Purbach, *mathématicien*. Gobelin Persona, Léonard Aretin, Barthélemy Facie, Thomas Welsingham, Platina, Sabellicus, Pomponius Festus, Gaguin, Annius de Viterbe, Rolevinck, Nauclerus, etc. *historiens*. François Barbaro, Guarini de Vérone, Domitio Calderini, Hermolaüs Barbaro, Bervalde, etc. *philologues*. Jean d'Imola, Covarruvias, François Accolti, Alberic Gentilis, *jurisconsultes*. Antoine Govea, *jurisconsulte* et *littérateur*, etc.

Coquillart, *poëte* français. Jean-Juvénal des Ursins, Monstrelet et Commines, *historiens* français. Alain Chartier, français, a écrit en prose et en vers, etc.

Guisto Conti, Boiardo et Laurent de Médicis, Tibaldeo et Serafine, *poëtes* italiens, etc.

XVIe SIÈCLE (1).

Auteurs de poësies grecques et latines. Geric de Hattin, Sannazar, Arius Barbosa, Vadian, Eobanus, surnommé Hessus, P. Bembo, Bavisius Textor, Simon Lemnius, P. Fretin, Marc-Antoine Flaminio, Fracastor, Folengi, Sixte, Betulée, Laerne, Olympia Fulvia Morata, Jean Macrin, Micyle ou Moltzer, J. C. Scaliger, Capiluppi, Lotichius, Vida, Jérôme Cadran, Amalthéo, Jean-Baptiste Amalthéo, Corneille Amalthéo (tous trois frères), Giraldi Cinthio, G. Fabricius, Versosa, Buchanen, Sambic, R. Gualther, Gambare, Dorat, Frischlin, Laurence Storzzi, Torrentius, Passerat, J. Douza, Florent Chrétien, Utenhove, Palingène, Alciat, Jean Second, Sainte-Marthe, etc.

---

(1) A commencer de ce siècle, les noms de plusieurs écrivains se trouveront répétés dans plusieurs genres de sciences, selon la diversité des ouvrages qu'ils ont composés.

Poètes qui ont écrit dans leur propre langue. Garcillasso de la Vega, espagnol. Arioste, italien. Machiavel, *idem.* Boscan, espagnol. Clément Marot, français. Molsa ou Molza, italien. Marguerite de Navarre, française. Trissin, italien. Rabelais, français. Dubellay, *idem.* Louise Labbé, *idem.* Sachs, allemand. Jodelle, français. Rota, italien. Alonsa d'Ercilla, espagnol. Piccolomini, italien. Camoens, portugais. Pibrac, français. Ronsard, *idem.* Dubartas, *idem.* Sperone, italien. Tasso, *idem.* Rollenhagen, allemand. Berni, italien. Bucellai, *idem.* Guarini, *idem.* Passerat, français. Lippi, italien, etc.

Orateurs et rhéteurs. Franchini, italien. Sadolète, *idem.* P. Bembo, *idem.* André Alciat, *idem.* Majorayio, *idem.* P. Nanni, hollandais. Bonfadio, italien. Perion, français. J. C. Scaliger, italien. Perpinian, espagnol. Cœlius-Secundus Curion, piémontais. Lonicerus, allemand. Christophe Longueil (Longelius) de Malines. Hadrien Junius, hollandais. Sambuc, hongrois. Muret, français. Victorius, florentin. Jean Sturm, allemand. Frischlin, *idem.* François Sanchez (Sanctius), espagnol. Passerat, français. Antoine Ricoboni, italien. Typot, belge, etc.

Philologues. Calepin, vénitien. Alexandre d'Alexandrie (Alexander ab Alexandro), napolitain. Raphaël Maphée, dit Volaterran, toscan. Antoine Nebrissensis ou de Febrica, andalousien. Reuchlin, allemand. Pirkhaimer, *idem.* Linacre, anglais. Rhodiginus, vénitien. Nizolius, italien. Erasme, hollandais. Guillaume Budée, français. Vatable, *idem.* Beutos Rhénanus, alsacien. Paul Fage, allemand. Louis Nogarola, véronais. Sébastien Munster, allemand. Sébastien Corrado, italien. Nicolas Gerbel, allemand. Robert Estienne, français. J. F. Scaliger, italien. Jean Brodeau, français. Henri Lorit, surnommé Glareanus, suisse. Guillaume Morel, français. Turnèbe, *idem.* Jean Oporin, imprimeur de Bâle. Caltelvetro, italien. P. Manuce, vénitien. Denis Lambin, français. Joachim Camerarius, allemand. Hadrien Junius, hollandais. Canterus, *idem.* Xylandre, allemand. Scapula, connu par le dictionnaire qui porte son nom. Jérôme Wolf, grison. Victorius, florentin. Amyot, français. Tursellin, romain. Sylburg, allemand. Genebrard, français. Raphelenge, *idem.* Henri Estienne, *idem.* Livineius, belge. Antoine Ricoboni, italien. François Junius (ou du Jon), français. Putschius, belge. Golius, hollandais. Kilian, belge, etc.

Antiquaires. Lazare Baïf, français. P. Apien, allemand. Paul Jove, italien. J. P. Bolzani, connu sous le nom de Pierius Valerianus, vénitien. Guillaume du Choul, français. Lilio-Grégoire Giraldi, romain. Laerne, italien. François Robortello, *idem.* Onuphre Panzini, *idem.* Jérôme Maggi, *idem.* Resende, portugais. Pierre et Alphonse Ciaconius ou Chacon, espagnols. Charles Sigonius, italien. Antoine Augustin, espagnol. Octavien Ferrari, milanais. Vinet, français. Jacques Strada, mantouan. Pancizole, italien. Abraham Ortelius, belge. Fulvio Orsini, italien. Richard Strein, allemand. Boissard, français. Juste Lipse, belge. Gorlée, *idem.* Rubens, *idem*, etc.

Historiens et voyageurs. Seyssel, français. Albert Kranz, allemand. Hector Boetius, écossais. Mariana, espagnol. Bonfinius, napolitain. Machiavel, florentin. Jean Aventinus, bavarois. Cuspinien, allemand. François et Louis Guichardini, florentins. Paul Jove, italien. Polydor Virgile, *idem.* Léandre Alberti,

idem. Dubraw, né à Pilsen en Bohême. Jean Sleidan, allemand. Bonfadio, italien. Wolfand Lazius, autrichien. Barthélemy de las Casas, espagnol. Jean Balée, anglais. George Fabricius, né à Kemnitz en Misnie. Sepulvéda, espagnol. Jean et Olaüs Magnus, suédois. Jérôme Sarita, espagnol. Buchanan, écossais. Buchotzer, allemand. Molanus, né à Lille. Croix du Maine, français. Ambroise Moralès, espagnol. Joseph Scaliger, français. Leanclavius, allemand. Gérard Mercator, flamand. Reinier Reineccius, allemand. Nicolas Vignier, français. Vigenere, *idem*. Chytræus, allemand. Hondius, flamand. Metteren, né à Anvers. Barros, portugais. Marquhard Freher, allemand. Cadamosto, vénitien. Ramusio, *idem*. Thevet, français. Belon, *idem*. Joseph Acosta, espagnol. Postel, français, etc.

Ecrivains ecclésiastiques. Thomas Stapleton, anglais. Jacques Hochstrat, brabançon. Jacques Wimpheling, allemand. Vio, plus connu sous le nom de Cajetan, napolitain. Erasme, hollandais. Gaspard Contarini, vénitien. Sanctès Pagnin, lucquois. Jean Eckins, allemand. Ignace de Loyola, espagnol. Jean Cochlée, allemand. Renaud Polus ou Pool, anglais. Dominique de Soto, espagnol. Melchior Canus, *idem*. Alexandre Alès, écossais. Jules Pflug, allemand. Jean Mercier, français. Barthélemy Carranza, navarrois. Laurent Surius, allemand. Stanislas Hosius, polonais. Jean Maldonat, espagnol. Charles Borromée, italien. François Tarrien (dont le vrai nom est Torrès), espagnol. Nicolas Orlandin, florentin. Pierre Canisius, hollandais. Arias-Montanus, espagnol. Louis Molina, *idem*. César Baronius, napolitain. Antoine Delrio, né à Anvers. Gabriel Vasquès, espagnol. Antoine Possevin, mantouan. Ulric Zwingle, suisse. Luther, allemand. Jean Œcolampade, *idem*. Urbain Regius ou le Roi, suisse. Léon de Juda, portugais. Paul Fagius, allemand. André Osiandre, *idem*. Conrad Pellican, né en Alsace. Jean Bugenhagen, allemand. Calvin, français. Philippe Melanchthon, allemand. Pierre-Paul Vergerio, vénitien. Henri Bullinger, allemand. Louis Lavater, suisse. Théodore de Beze, français. Michel Servet, arragonais. Fauste Socin, siennois. Bernardin Ochin, *idem*. Guillaume Postel, français. Jordanus Brunus, napolitain. François Suarès, espagnol, etc.

Jurisconsultes. Scipion Gentilis, italien. Guillaume Budée, français. André Alciat, milanais. Tiraqueau, français. Cavarruvias, espagnol. Cujas, français. Hotman, *idem*. Thomas Brisson, *idem*. Bertrand d'Argentré, *idem*. Pierre Pithou, *idem*. Coquille, *idem*. Chopin, *idem*. Guillaume Barclay, écossais. Jacques Menochius, italien. Antoine Fontanon, français, etc.

Ecrivains politiques. Machiavel, florentin. Antoine de Juevara, espagnol. Louis d'Avila, *idem*. Jean Sturm, né à Malines. Barthélemy Cavalcanti, florentin. François de Bussy-Rabutin, français. François de la Noue, *idem*. François Patrizio ou Patrizi, italien. Michel de l'Hôpital, français. François Sansovino, romain. Arnaud d'Ossat, français. Duhaillan, *idem*, etc.

Médecins et botanistes. J.-B. Montanus, véronnais. Fernel, français. Jacques Houlier ou plutôt Holier, *idem*. Fallope, italien. André Vesal, bruxellois. Courad Gesner, suisse. Gratarole, italien. Mathiole, siennois. Joubert, français. Dodonée, né à Malines. Melchior Guillandinus, prussien. Ambroise Paré, français. Joachim

Camerarius, allemand. André Cesalpin, italien. Jean Heurnius, hollandais. Jérôme Mercurialis, italien, etc.

Physiciens. Paracelse, suisse. Conrad Gesner, allemand. Monardès, espagnol. Palissy, français. Gilbert, anglais. Aldrovandus, italien. Christophe Costa, né en Afrique d'un portugais, etc.

Mathématiciens. Rheinhold, allemand. Copernic, prussien. Tartaglia, vénitien. Orome Finé, français. Luc Gauric, napolitain. Jacques Pelletier, français. Daniel Barbaro, italien. Cyprien Leowier, bohémien. Maurolico, italien. Frédéric Commandin, *idem*. George Joachim, grison. Pierre Nunnez, portugais. Sébastien Serlio, italien. Gérard Mercator, flamand. Gaspar Peucer, allemand. Tycho-Brahé, danois. François Viète, français. Clavius, allemand, etc.

Philosophes. Pomponace, mantouan. Thomas Morus, anglais. Corneille Agrippa, né à Cologne. Augustin Niphas, calabrois. Louis Vivés, espagnol. Ramus, français. Cardan, italien. George Pereiva-Gomer, espagnol. Tilesio, napolitain. Zabarella, italien. Montaigne, français. Pierre de Fonseca, portugais. Charron, français. Yordanus-Brunus, napolitain. Juste Lipse, brabançon, etc.

Ecrivains épistolaires. Sannazar, italien. Sadolet, *idem*. P. Bembo, *idem*. Fernand Cortes, espagnol. Pierre Bunel, français. Perpinien, espagnol. Hubert Languet, français. J. C. Scaliger, italien. Muret, français. Busbec, flamand. Pierre Victorius, florentin. Tasso, italien. Guarini, *idem*. Bongard, français, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts. Léonard de Vinci, italien. Albert Durer, allemand. Philibert de Lorme, français. Vignole, italien. Vasari, *idem*. Serlio, *idem*. Campi, *idem*. Salinas, espagnol. Lomezzo, milanais, etc.

XVIIe SIÈCLE.

Auteurs de poésies grecques et latines. Baudius, né à Lille. Owen, anglais. Jean Baray, né à Pont-à-Mousson. Simon Simonide, polonais. Jean-Isaac Pontanus, hollandais. Urbain VIII, florentin. Gaspard Barlée, né à Anvers. Gabriel Naudé, parisien. Sidronius Hosschius, flamand. Pierre Mambrun, français. Jacques Balde, né dans la Haute-Alsace. Alexandre VII, siennois. Alexandre Morus, né à Castres. Jean de Bussières, français. Anne-Marie Scharmann, née à Cologne. Jacques Wallius, flamand. François Vavasseur, français. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Heinsius, né à Leyde. Ferdinand Furstemberg, allemand. Rapin, français. Daniel-George Morhorf, allemand. Gille Ménage, français. Santeuil, *idem*. Masenius, allemand. Janus Broukhusius, hollandais. Commire, français. Dufresnoy, *idem*, etc.

Poètes qui ont écrit dans leur propre langue. Marguerite de Valois, française. Fletcher, anglais. Cervantes, espagnol. Shakespear, anglais. Regnier, français. Marini, italien. Malherbe, français. Lopez de Véga, espagnol. Tassini, italien. Scarron, français. Durger, *idem*. Cartz, hollandais. Werder, allemand. Brébeuf, français. Scudéri, *idem*. Chapelain, *idem*. Molière, *idem*. Milton, anglais. Vondel, hollandais. Saint-Sorlin, français. Butler, anglais. P. et T. Corneille, français. Roscommond, anglais. Chapelle, français. Quinault, *idem*. La Fontaine, *idem*. Boileau, *idem*. Racine, *idem*. Regnard, *idem*. Dryden, anglais. Saint-Evremond, français. Godeau, *idem*. Sanlecque, *idem*. Opitz, allemand, etc.

Orateurs et Rhéteurs. Baudius, né à Lille. Pierre Cunœus, zélandais. Boxhorn, né à Berg-op-Zoom. Gaspard Barlée, né à Anvers. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Caussin, français. H. Boecler, allemand. Conrart, français. Cossard, *idem*. Patin, *idem*. François Vavasseur, *idem*. Bossuet, *idem*. Bourdaloue, *idem*. Fléchier, *idem*, etc.

Philologues. Taubman, allemand. Meric Casaubon, né à Genève. Rutgers, hollandais. Erpenius, *idem*. Gaspard Schott, allemand. J. H. Meibomius, *idem*. Buxtorf, *idem*. Farnabe, anglais. Lendenbroch, flamand. Scioppius, allemand. Constantin Lempereur, hollandais. G. J. Vossius, allemand. G. et Isaac Vossius, hollandais. Nicolas Rigault, parisien. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Heinsius, né à Leyde. Saumaise, français. Gaspard Barth, allemand. Freinshemius, *idem*. Luc Holstenius, *idem*. Léon Allatius, né dans l'île de Chio. Perrot d'Ablancourt, français. Bochart, *idem*. J. Hottinger, suisse. J. F. Gronovius, allemand. Borel, français. Tanneguil le Fèvre, *idem*. Ducange, *idem*. Furetière, *idem*. Richelet, *idem*. Morhof, allemand. Herbelot, français. Saint-Réal, *idem*. Tollius, hollandais. Gale, anglais. Ludolf, allemand. Hyde, anglais. Cellarius, allemand. Spanheim, né à Genève. Almeloven, hollandais, etc.

Antiquaires. Dempster, écossais. Oluvier, polonais. Ubo Emmius, né en Frise. Gruter, né à Anvers. Paruta, vénitien. Laurent Pignorius, né à Padoue. Justa Bycquius, né à Gand. Gonthier, français. Jean Messenius, suédois. Meursius, hollandais. Cuneus, zélandais. Albert Rubens, né à Anvers. Thomassin, français. Olaus Wormius, danois. Stuckius, né à Zurich. Liceti ou Liceto, génois. Chistel, français. Seguin, *idem*. Kircher, allemand. Patin, français. Ciampini, romain. André Morel, né à Berne. Fabretti, italien. Bellori, romain. Grævius, allemand. Menestrier, français. Vaillant, *idem*. Van-Dale, hollandais. Ludolph, allemand, etc.

Historiens et Voyageurs. Cambden, anglais. Bernard de Brito, portugais. Thou, français. Denis Godefroi, parisien. Paul Sarpi (plus connu sous le nom de Fra-Paolo), vénitien. Herrera, espagnol. Mariana, *idem*. Arnold Messenius, suédois. Duchesne, français. Aubert le Mire, né à Bruxelles. Strada, romain. Petau, français. Claude Sainte-Marthe, *idem*. Blondel, *idem*. Usher, irlandais. J. J. Chiflet, français. Labbé, *idem*. Mayerberg, allemand. Marsham, anglais. Bogislas Chemnitz, suédois. Lambecius, allemand. Vittorio Siri, italien. Mézerai, français. Puffendorf, allemand. Tillemont, français. Leti, italien. Hide, anglais. Anselme, français. Hackluys, anglais. Jacques le Maire, hollandais. Garcilasso de la Vega, espagnol. Jean de Laet, né à Anvers. Pierre della Valle, romain. Christophe d'Acuna, espagnol. Charles Ogier, parisien. Le Goux de la Boulaye, français. Jean-Albert Mandeslo, allemand. Champlain, français. Adam Olearius, belge. Gage, irlandais. Monconys, français. Nieuhoff, hollandais. Marmol, espagnol. G. Wheler, anglais. Spon, français. Tavernier, *idem*. Thévenot, *idem*. Olivier Dappers, hollandais. Dampier, anglais. Gabien, français. Tournefort, *idem*. La Hontan, français, etc.

Ecrivains ecclésiastiques. Bellarmin, italien. François de Sales, génevois. Richeome, français. Edm. Richer, français. Diego Alvarez, espagnol. Jansenius, hollandais. Richelieu, français. Caussin,

idem. J. de Palafox, espagnol. Pierre de Marca, béarnois. Bollandus, belge. Busenbaum, allemand. Escobar, espagnol. Launoy, français. Maimbourg, *idem.* Antoine Arnaud, *idem.* Nicole, *idem.* Bossuet, *idem.* Bourdaloue, *idem.* Mabillon, *idem.* Fléchier, *idem.* Jean Cork, né à Brême. Tilloston, anglais. Baxter, *idem.* Limborch, hollandais. Isaac Jaquelot, français. Beveridge, anglais. Dodwell, *idem.* Vanini, italien. Crell, allemand. Robert Flud, anglais. Jacques Abadie, béarnais. Jean Labadie, français. Spinosa, hollandais. Robert Barklay, écossais. Molinos, espagnol, etc.

Jurisconsultes. Farinaccie, romain. Charondas ou le Charon, français. Voet, hollandais. Heuteserre, français. George-Adam Struve, allemand. Domat, français. Henri Cosseius, né à Brême. Conringius, né en Frise. Fleury, etc.

Ecrivains politiques et militaires. Brantome, français. Rohan, *idem.* Sully, *idem.* Bassompierre, *idem.* Fenquières, *idem.* Puységur, *idem.* Retz, *idem.* Estrades, *idem.* Amelot de la Houssaye, *idem.* Montecuculli, né à Ferrare. Vauban, français. Algernon Sidney, anglais. Hobbes, *idem.* Temple, *idem.* Harrington, *idem*, etc.

Médecins et Botanistes. Pierre Paaw, hollandais. Prosper Alpini, vénitien. Jean et Gaspard Bauhin, français. Thomas Fienus, né à Anvers. Santorius, italien. Sennert, allemand. Van-Helmont, né à Bruxelles. Guillaume Pison, hollandais. Rioland, français. Harvey, anglais. Hecquet, français. André Rivinus, saxon. De Graaf, hollandais. Willis, anglais. J. J. Becher, allemand. Amman, *idem.* Stenon, danois. Sydenham, anglais. Malpighi, italien. Maurice Hoffman, allemand. Laurent Bellini, florentin. Mauriceau, français. Cowper, anglais. Tournefort, français, etc.

Physiciens. I. B. Porta, napolitain. André Libavius, saxon. Baron de Verulam, anglais. Robert Flud, *idem.* Galilée, italien. Torricelli, *idem.* Pascal, français. Liceti ou Liceto, génois. Gaspard Schott, allemand. Rohaut, français. Jonston, polonais. Kircher, allemand. Mariotte, français. R. Boyle, anglais. Redi, italien. Ray, anglais. J. C. Sturm, allemand. Duhamel, français. Vincent Viviani, florentin. Guglielmini, italien. Willugby, anglais. Swammerdam, hollandais, etc.

Mathématiciens. Bernardin Baldi, italien. Rivaut, français. Jacques Metius, hollandais. Harriol, anglais. Stevin, belge. Wilbrod Snell de Royen, hollandais. A. Girard, *idem.* Jacques Bernoulli, né à Bâle. Kepler, allemand. Galilée, italien. Mersenne, français. Descartes, *idem.* Cavalieri, italien. Longomontan, danois. Fermat, français. Hiccioli, ferrarois. Roberval, français. Barrow, anglais. Jacques Grégory, écossais. Gabriel Cramer, génevois. Picard, français. Wallis, anglais. Bezout, français. Edouard Bernard, anglais. Chrétien Huyghens, hollandais. J. D. Cassini, né dans le comté de Nice, etc.

Philosophes. Bacon de Verulam, anglais. Campanella, italien. H. Grotius, hollandais. Selden, anglais. Descartes, français. Gassendi, *idem.* Pardies, *idem.* Peyrère, *idem.* Hobbes, anglais. Parker, *idem.* Cudworth, *idem.* R. Boyle, *idem.* Labruyère, français. Puffendorf, allemand. Locke, anglais. P. S. Regis, français. Bayle, *idem*, etc.

Ecrivains épistolaires. Baudius, hollandais. Bentivoglio,

italien. Peyresc, français. Cuneus, hollandais. Voiture, français. Balzac, *idem*. Boursault, *idem*. Bussy-Rabutin, *idem*. Sévigné, *idem*. Pelisson, *idem*. Tannegui-Lefèvre, *idem*. Loredano, italien, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts. Jones, anglais. Abraham Bosse, français. Sandrart, allemand. Perrault, français. Félibien, *idem*. De Piles, *idem*. D'Aviler, *idem*. Baldinucci, italien. Coehorn, hollandais. Vauban, français. Le Comte, *idem*, etc.

XVIIIe SIÈCLE.

Auteurs de poésies grecques et latines. Regnier-Desmarais, français. Passionei, italien. Huet, français. La Rue, *idem*. La Sante, *idem*. Rapin, *idem*. Fraguier, *idem*. Vanière, *idem*. Polignac, *idem*. Porée, *idem*. Trapp, anglais. Doissin, français. De Marsy, *idem*. Gray, anglais. Jortin, *idem*. Klotz, allemand. Bohm, *idem*. Wakefield, anglais. Le Beau, français. Desbillons, *idem*.

Poètes qui ont écrit dans leur propre langue. Regnier-Desmarais, français. Garth, anglais. Des Houlières, française. Addisson, anglais. Chaulieu, français. Prior, anglais. Rolli, romain Campistron, français. De la Monnoye, *idem*. Gunther, allemand. Steele, anglais. Congrève, *idem*. Foe, *idem*. La Mothe, français. Row, anglais. J. B. Rousseau, français. Grécourt, *idem*. Drolinger, allemand. Pope, anglais. Parnell, *idem*. Swift, *idem*. Cantemir, russe. Le Sage, français. Thompson, anglais. Hill, *idem*. Bicher, français. Apostolo Zeno, italien. Savini, *idem*. Frédéric II, roi de Prusse. Destouches, français. Hagedorn, allemand. Holberg, norwégien. Fontenelle, français. Kleif, allemand. Cronegk, *idem*. Cahusac, français. Crébillon, *idem*. Dulard, *idem*. Brown, anglais. L. Racine, français. Pontoppidan, danois. Young, anglais. Algarotti, italien. Gottsched, allemand. Stern, anglais. Gray, *idem*. Gellert, allemand. Rabener, *idem*. Haller, *idem*. Goldsmith, anglais. Gresset, français. Colardeau, *idem*. Voltaire, *idem*. Dorat, *idem*. Garrick, anglais. Lessing, allemand. Watelet, français. Metastasio, italien. Gloves, anglais. Le Franc-de-Pompignan, français. De Rochefort, *idem*. Gilbert, *idem*. Imbert, *idem*. Nivernois, *idem*. Sédaine, *idem*, etc.

Orateurs et Rhéteurs. Jouvenci, français. La Rue, *idem*. Saurin, *idem*. J. B. Menke, allemand. P. Burmann, hollandais. Massillon, français. Porée, *idem*. Molsheim, allemand. Fontenelle, français. Akenside, anglais. Hume, *idem*. Le Beau, français. Thomas, *idem*. P. Burman, *idem*. Fénélon, *idem*. D'Aguesseau, *idem*. Linguet, *idem*. Mirabeau, *idem*, etc.

Grammairiens. Regnier-Desmarais, français. Duclos, *idem*. D'Olivet, *idem*. Dumarsais, *idem*. Restaut, *idem*. Harris, anglais. De Wailly, français, etc.

Philologues. Petit de la Croix, français. Jacques Growius, hollandais. Perizonius, *idem*. Cuper, gueldrois. Hudson, anglais. Reland, hollandais. Jouvenci, français. François et Pierre Burman, hollandais. Dacier et son épouse, fille de Tanneguy le Fèvre, français. Baxter, anglais. J. Fabricius, allemand. Boivin, français. Crenius, allemand. Hardouin, français. Sanadon, *idem*. J. A. Fabricius, allemand. Hearne, anglais. La Croze, français. Brumoy, *idem*. Bentley, anglais. Almelooven, hollandais. Fourmont, français. Havercamp, hollandais. Bouhier, français. Schul-

têns, hollandais. Blackwell, anglais. Gessner, suisse. Mallet, français. Hemsterhuys, hollandais. Sainte-Palaye, français. Fréret, *idem*. Cardonne, *idem*. Court de Gebelin, *idem*. Reiske, allemand. D'Argens, français. Formey......... Fénélon, français. Batteux, *idem*. Samuel Johnson, anglais. Dusaut, français. Bailly, *idem*, etc.

Antiquaires. Galland, français. Jacques Gronovius, hollandais. Prideaux, anglais. Hearne, *idem*. Banier, français. Montfaucon, *idem*. Muratori, italien. Scipion Maffei, *idem*. Caylus, français. Winkelman, allemand. Pélerin, français. Paciaudi, italien. Bianchini, *idem*. J. G. d'Ecard, allemand. Fontanini, italien. Bayer, allemand.

Historiens. Rymer, anglais. G. Burnet, *idem*. Baluze, français. Lelong, *idem*. Fleury, *idem*. Thoyras, *idem*. Daniel, *idem*. Hubner, allemand. Ferreras, espagnol. Vertot, français. Rollin, *idem*. Van-Loon, hollandais. Du Halde, français. Fréret, *idem*. Giannone, italien. Martinière, *idem*. Frédéric II, roi de Prusse. Bollingbrok, anglais. Bouquet, français. Lenglet du Fresnoy, *idem*. Pontoppidan, danois. Henault, français. Wagenaer, hollandais. Hume, anglais. Robertson, écossais. D'Anville, français. Millot, *idem*. Voltaire, *idem*. Condillac, *idem*. Smollet, anglais. Gibbon, *idem*. Spencer, allemand. Crevier, français. Velly, *idem*. Le Beau, *idem*. Raynal, *idem*.

Voyageurs. Carreri, italien. Chardin, français. Bruyn, hollandais. Le Gentil, français. Roger, anglais. Éd. Coork, *idem*. Misson, français. Frezier, *idem*. La Motraye, *idem*. Shelvoke, anglais. Ant. de la Roque, français. Labat, *idem*. P. Lucas, *idem*. Granger, *idem*. Anson, anglais. Bruce, *idem*. Charlevoix, *idem*. Hanway, *idem*. Ulloa, espagnol. Smollet, anglais. La Caille, français. Pococke, anglais. Norden... Condamine, français. Byron, anglais. Hawkesworth, *idem*. Chappe-d'Auteroche, français. Kerguelen, *idem*. Bjornstohl, suédois. J. Cook, anglais. Philipps, *idem*. Johnson, *idem*. Sonnerat, français. La Pérouse, *idem*, etc.

Ecrivains ecclésiastiques. R. Simon, français. Fénélon, *idem*. Dupin, Fleury, *idem*. Martenne, *idem*. Massillon, *idem*. Bougeant, *idem*. Muratori, italien. Calmet, français. Berruyer, *idem*. Houbigant, *idem*. Paciaudi, italien. Jurieu, français. L'Enfant, *idem*. Basnage, *idem*. Saurin, *idem*. Beausobre, né à Berlin. Gibson, anglais. Walts, *idem*. Osterwald, né à Neufchâtel. Doddridge, anglais. Mosheim, allemand. Sherlock, anglais. Lardner, *idem*. Warburton, *idem*. Lowth, *idem*. Tolfand, *idem*. Collins, *idem*. Tyndal, *idem*. Swedemborg, suédois, etc.

Jurisconsultes. J. Voet, hollandais. Gravina, italien. Thomasius, allemand. Van-Espen, né à Louvain. Terrasson, français. Brillon, *idem*. Ferrière, *idem*. Gérard Noodt, né à Nimègue. Blackstone, anglais. Steuve, allemand. J. G. Heineccius, *idem*. Ludewig, *idem*. Meerman, hollandais. Linguet, français, etc.

Ecrivains politiques et militaires. Petit de la Croix, français. Boulainvilliers, *idem*. Torcy, *idem*. Gordon, anglais. Bollingbroke, *idem*. Hume, *idem*. Folard, *idem*. Belidor, *idem*. Bielefeld, allemand. Frédéric II, roi de Prusse. J. J. Rousseau, né à Genève. Caillère, français. Mably, *idem*. Montesquieu, *idem*. Linguet, *idem*. Mirabeau, *idem*, etc.

Médecins et Botanistes. Bidloo, hollandais. Ramazzini, italien. Lemery, français. Pitcairn, anglais. Lister.......... Torri, italien. Ruysch, hollandais. Lancisi, romain. Valsalva, italien. Wedel,

allemand. Rivinus, *idem*. Helvetius, hollandais. Stahl, allemand. Morgagni, italien. Freind, anglais. Santorini, vénitien. Geoffroy, français. La Peyronie, *idem*. Cheselden, anglais. H. Boerhaave, hollandais. La Mettrie, français. Mead, anglais. Winslow, danois. Heister, allemand. Garengeot, français. Petit, *idem*. Monro, anglais. Astruc, français. Goulard, *idem*. Levret, *idem*. Sharp, anglais. Ferrein, français. Lorry, *idem*. Le Cat, *idem*. Sénac, *idem*. Van-Swieten, hollandais. Gaubius, *idem*. Lieutaud, français. W. Hunter, anglais. Morand, français. Fothergill, anglais. Linnée, suédois, etc.

Physiciens. Nievwintyt, hollandais. Keil, anglais. Lewenhoeck, hollandais. Hartsoecker, *idem*. Woodward, anglais. Zannichelli, italien. Vallisnieri, *idem*. Valentini, *idem*. Marsigli, *idem*. Ruysch, hollandais. Polinière, français. Derham, anglais. J. J. et Jean Scheuchzer, suisses. Sloane, irlandais. Desaguliers, français. Berkeley, anglais. Réaumur, français. Jussieu, *idem*. Musschenbroek, hollandais. Hales, anglais. Mairan, français. Hellot, *idem*. Nollet, *idem*. Linnée, suédois. Buffon, français, Lavoisier, *idem*. Bucquet, *idem*. Pluche, *idem*, etc.

Mathématiciens. Homberg, saxon. Hamberger, allemand. Leibnitz, *idem*. Ozanam, français. La Hire, *idem*. Parent, *idem*. Flamsteed, anglais. Rolle, français. Wren, anglais. Les Bernoulli, suisses. Newton, anglais. Maraldi, italien. Taylor, anglais. Bayer, allemand. Jacques Hermann, suisse. Saunderson, anglais. Manfredi, italien. Stalley, anglais. S'Gravesande, né à Bois-le-Duc. Desaguliers, français. Maclaurin, anglais. Bouguer, français. Jacques Cassini, *idem*. Cassel, *idem*. Maupertuis, *idem*. De la Caille, *idem*. Tob. Mayer, allemand. Belidor, français. Harris, anglais. Clairaut, français. Condamine, *idem*. Harrisson, anglais. Ferguson, *idem*. Euler, suisse. D'Alembert, français. Condorcet, *idem*. Bailly, *idem*. Rivard, *idem*, etc.

Philosophes. Schaftesbury, anglais. Lamy, français. Th. Burnet, anglais. Malebranche, français. Leibnitz, allemand. Cumberland, anglais. C. Thomasius, allemand. Clarcke, anglais. Barbeyrac, français. Burlamaqui, génevois. Hutcheson, anglais. Crouser, né à Lausanne. Bultinger, allemand. Ch. Wolff, *idem*. Montesquieu, français. Berkeley, anglais. Fontenelle, français. Algarotti, italien. Wattel, né à Neufchâtel. Brucker, allemand. Helvétius, français. La Mettrie, *idem*. Hume, anglais. J. J. Rousseau, génevois. Condillac, français. Mably, *idem*. Beccaria, italien. D'Alembert, français. Diderot, *idem*. Voltaire, *idem*. Boulanger, *idem*. Dumarsais, *idem*, etc.

Ecrivains épistolaires. Atterbury, anglais. El. Rowe, *idem*. Bentivoglio, italien. Bollingbroke, anglais. Montesquieu, français. Grafigny, *idem*. Bielefeld, allemand. Gellert, *idem*. D'Argens, français. Chersterfield, anglais. Metastasio, italien. Voltaire, français. Frédéric II, roi de Prusse. Riccoboni, français. Dumoustier, *idem*. Richardson, anglais, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts. Félibien, français. Desgodetz, *idem*. Rameau, *idem*. Caylus, *idem*. Blondel, *idem*. Mariette, *idem*. Papillon, *idem*. D'Alembert, *idem*. Mengs, né en Bohême. Hellot, français. Goguet, *idem*. Juvenel de Carlencas, *idem*. Hogarth, anglais. Falconnet, français. Diderot, *idem*, etc.

Géographes. D'Auville, Delille, Buache la Neuville, etc. français. William Guthrie, anglais.

James Stuart, économiste anglais. Thomas Gainsborougf, célèbre peintre anglais. Thomas Shéridan, grammairien, philosophe anglais. William Mikle, littérateur anglais. William Cullen, médecin anglais. Benjamin Franklin, philosophe anglais. Adam Smith, philologue, économiste anglais. John Howard, publiciste anglais. Thomas Warion, poète anglais. Richard Price, philologue anglais. Thomas Blacklock, philosophe, poète anglais. Reinolds, peintre anglais. Robertson, historien anglais. William Jones, philosophe anglais. Edmond Burke, rhéteur anglais. Le Monnier, poète, littérateur français. Gilbert, astronome français. Borda, *idem*. Marmontel, littérateur. Daubenton, anatomiste. Lhéritier botaniste. Rivarol, grammairien et littérateur. Dumoustier poète. Cousin, mathématicien, français.

FIN DU TABLEAU DES ÉCRIVAINS CÉLÈBRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pays, Villes, Bourgs, Villages, Golfes, Baies, Ports, Caps, Fleuves, Rivières, Iles, Lacs, qui sont décrits dans cet Ouvrage, avec la Longitude et la Latitude des principaux Lieux.

Désignation des Volumes.

a, tome premier ; *b*, le second ; *c*, le troisième ; *d*, le quatrième ; *e*, le cinquième ; et *f*, le sixième.

N. *signifie* Nord ; S. Sud ; E. Est ; O. Ouest.

A.

C.

G.

H.

I.

J.

K.

M.

N.

Q.

T.

U.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Villes et Bourgs qui ne méritent pas description, et dont il n'est pas parlé dans cet Ouvrage, avec l'indication des pays où ils se trouvent.

La lettre *v*, signifie ville; et *b*, bourg.

A.

Aardenborg, *v*. Rép. Batave. Flandre.
Aberbretik, *v*. Ecosse. Angus.
Aberdour, *v*. Ecosse. Fife.
Aberfeldy, *v*. Ecosse. Perth.
Abergavenny, *v*. Angleterre. Monmouth.
Aberistwith, *v*. Angleterre. Pays de Galles. Cardigan.
Abingdon, *v*. Angleterre. Berks.
Achoury, *b*. Irlande. Sligo.
Acemo, *v*. Italie. Naples.
Acerra, *v*. Italie. Naples.
Aelen, *v*. Suisse. Berne.
Africa, *v*. Tunis. Afrique.
Agreda, *v*. Espagne. Vieille-Castille.
Ahled, *v*. Allemagne. Westphalie.
Ahun, *v*. France. Creuse.
Aichat, *v*. Allemagne. Bavière.
Aiguebelle, *v*. Italie. Savoie.
Aigues-mortes, *v*. France. Gard.
Aigurande, *v*. France. Indre.
Akirke, *v*. Danemarck. Bornholm.
Alatri, *v*. Italie. Etat de l'Eglise.
Alatyr, *v*. Russie. Nisni-Novogorod.
Alba, *v*. Italie. Montferrat.
Albara, *v*. Italie. Istrie-Vénit.
Albret, *v*. France. Landes.
Alcadia, *v*. Espagne. Majorque.
Alcaraz, *v*. Espagne. Castille.
Aldborough, *v*. Angleterre. Suffolk.
Alenquer, *v*. Portugal. Estramadoure.
Alès, *v*. Sardaigne.
Alessano, *v*. Italie. Naples.
Alessio, *v*. Turquie. Albanie.
Alessone, *v*. Turquie. Macédoine.
Alexin, *v*. Russie. Tula et Rezan.
Alfaro, *v*. Espagne. Vieille-Castille.
Alford, *v*. Ecosse. Aberdeen.
Alhama, *v*. Espagne. Murcie.
Allenbourg, *v*. Prusse Orient.
Allisi, *v*. Italie. Naples.
Almedo, *b*. Espagne. Vieille-Castille.
Almodavar del campo, *v*. Espagne. Nouvelle Castille.
Almunecar, *v*. Espagne. Grenade.
Alresford, *v*. Angleterre. Hamps.
Alrey, *v*. Allemagne. Bas-Rhin.
Alt-Gradiska, *v*. Esclavonie.
Altstetten, *v*. Suisse. Rhinthal.
Altzol, *v*. Hongrie.
Aluwick, *v*. Angleterre. Durham.
Alva de Tormès, *v*. Espagne. Léon.
Alvéda, *v*. Espagne. Vieille-Castille.
Alzira, *v*. Espagne. Valence.
Amantea, *v*. Italie. Naples.
Amarante, *b*. Portugal, Entre-Douro-et-Minho.
Ambérieux, *v*. France. Ain.
Ambleside, *v*. Angleterre. Westmoreland.
Ambrières, *v*. France. Département de la Mayenne.
Amelia, *v*. Italie. Etat de l'Eglise.
Amœnebourg, *v*. Allemagne. Bas-Rhin.

B.

C.

Cléry, *b.* France. Loiret.
Clissa, *v.* Italie. Venise. Dalmatie.
Clisson, *v.* France. Loire-Inférieure.
Clissoura, *v.* Turquie. Bulgarie.
Clonfert, *v.* Irlande. Gallway.
Closternenbourg, *v.* Allemagne. Autriche.
Clusen, *b.* Suisse. Soleure.
Coblentz, *b.* Suisse. Bade.
Cochermouth, *v.* Angl. Cumberland.
Colditz, *v.* Allemagne. H.-Saxe.
Coleraine, *b.* Irlande. Londonderry.
Coligny, *b.* France. Ain.
Colle, *v.* Italie. Toscane.
Colochina, *v.* Turquie. Morée.
Colone, *v.* Turquie. Morée.
Comonava, *v.* Turquie. Macédoine.
Coubcabia, *v.* Dar-Four. Afrique.
Concordia, *v.* Italie. Etats ex-Vénitiens.
Condoiani, *v.* Italie. Naples.
Confolens, *v.* France. Charente.
Congen, *village.* France. Département de l'Eure.
Congleton, *v.* Angl. Chester.
Connor, *v.* Irlande. Antrim.
Conty, *v.* France. Département de la Somme.
Conversano, *v.* Italie. Naples.
Copons, *v.* Espagne. Catalogne.
Corbie, *v.* France. Département de la Somme.
Corbigny, *v.* France. Nièvre.
Corneto, *v.* Italie. Etat de l'Eglise.
Cortiniglia, *v.* Italie. Montferrat.
Coswick, *v.* Allemagne. Haute-Saxe.
Cotignac, *b.* France. Var.
Cotnar, *v.* Turquie. Moldavie.
Cours, *v.* Dar-Four. Afrique.
Courtenay, *b.* France. Loiret.
Couway, *v.* Angleterre. Pays de Galles. Caernarvon.
Cowper, *v.* Ecosse. Fife.
Cowvridge, *v.* Angleterre. Pays de Galles. Clamorgan.
Craiova, *v.* Turquie. Valachie.
Crautheim, *v.* Allemagne. Bas-Rhin.
Craon, *v.* France. Mayenne.
Cravant, *v.* France. Yonne.
Crecy sur Serre, *b.* France. Département de l'Aisne.
Crediton, *v.* Angleterre. Devon.
Creglingen, *v.* Allemagne. Franconie.
Crescentino, *v.* Italie. Piémont.
Creuzen, *v.* Allemagne. Franconie.
Criel, *v.* France. Département de la Seine-Inférieure.
Criklade, *v.* Angleterre. Wilts.
Croisille, *v.* Italie. Savoie.
Croja, *v.* Turquie. Albanie.
Cropani, *v.* Italie. Naples.
Croscomb, *v.* Angleterre. Sommerset.
Croydon, *v.* Angleterre. Surrey.
Croyland, *v.* Angleterre. Lincoln.
Cullera, *v.* Espagne. Valence.
Culmensée, *v.* Prusse-Polonoise.
Cusset, *v.* France. Allier.
Cynibra, *v.* Turquie. Bulgarie.
Czenstochowa, *v.* Pologne.
Czuguew, *v.* Russie. Ukraine.

D.

Dalkeith, *v.* Ecosse. Edimbourg.
Damville, *b.* France. Dépt. de l'Eure.
Danta, *v.* Italie. Etat de Venise.
Darking, *v.* Angleterre. Surrey.
Darlington, *v.* Angl. Durham.
Darney, *v.* France. Département des Vosges.
Dartford, *v.* Angleterre. Kent.
Dartmouth, *v.* Angl. Devon.
Daventry, *v.* Angleterre. Northampton.
Deal, *v.* Angleterre. Kent.
Decise, *v.* France. Nièvre.
Deïrout, *v.* Egypte. Afrique.
Dekin, *v.* Nubie. Afrique.
Delden, *v.* République Batave. Over-Yssel.
Delfno, *v.* Turquie. Albanie.
Delfzyl, *v.* République Batave. Groningue.
Delitzsch, *v.* Allemagne. Haute-Saxe.
Demmin, *v.* Allemagne. Haute-Saxe.
Demotica, *v.* Turquie. Romanie.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

M.

N.

Neukirch, *v.* Suisse. Schafhouse.
Neudstat-an-Rubenberg, *v.* Allemagne. Basse-Saxe.
Neuss, *v.* Allemagne. Bas-Rhin.
Neustadt, *v.* Allem. Souabe.
Neu-Stettin, *v.* Allem. H.-Saxe.
Neuteich, *v.* Prusse Polonoise.
Neuville, *b.* France. Département du Loiret.
Newburgh, *v.* Angleterre. Pays de Galles. Anglesey.
Newbury, *v.* Angleterre. Berks.
Newcastle, *v.* Angl. Stafford.
Newcastle, *b.* Irlande. Dublin.
New-Glascow, *v.* Ecosse. Lanerk.
New-Kerlo, *v.* Ecosse. Ross.
Newport, *v.* Angleterre. Shrop.
Newport, *v.* Angleterre. Hamps.
Newport, *v.* Angl. Monmouth.
Newport-Pagnel, *v.* Angleterre. Buckingham.
New-Ross, *v.* Irlande. Wexford.
Newry, *v.* Irlande. Down.
Newsleaford, *v.* Angl. Lincoln.
Newtown, *b.* Irlande. Londonderry.
Nexham, *v.* Angleterre. Durham.
Nexoé, *v.* Danemarck. Borholm.
Neytra, *v.* Hongrie.
Niarad, *v.* Allem. Westphalie.
Nibe, *v.* Danemarck. Jutland.
Nicastro, *v.* Italie. Naples.
Nice-de-la-Paille, *v.* Italie. Montferrat.
Nicolsburg, *v.* Moravie.
Nicotera, *v.* Italie. Naples.
Nidau, *v.* Suisse. Berne.
Niebla, *v.* Espag. Andalousie.
Niedeken, *v.* Allem. Westphalie.
Nieubourg, *v.* Allem. Haute-Saxe.
Niewport, *v.* Sud-Hollande.
Nimmitsch, *v.* Allem. H.-Saxe.
Nimptsch, *v.* Silésie.
Nœsen, *v.* Transilvanie.
Nogaro, *v.* France. Gers.
Nonancourt, *v.* France. Départ. de l'Eure.
Nontron, *b.* France. Dordogne.
Nora, *v.* Suède. West-Manie.
Nordenbourg, *v.* Prusse Orient.
North-Allerton, *v.* Angl. York.
North-Shields, *v.* Angl. Durham.
Northwich, *v.* Angl. Chester.
Noseroy, *v.* France. Jura.
Nossen, *v.* Allemagne. H.-Saxe.
Notchera-de-Pagani, *v.* Italie. Naples.
Notre-Dame-de-Liesse, *b.* Fr. Dépt. de l'Aisne.
Nova-Lese, *v.* Italie. Piémont.
Novi-Basar, *v.* Turquie. Servie.
Novigrad, *v.* Hongrie.
Novigrade, *v.* Italie. Venise-Dalmatie.
Nowaja-Ladoga, *v.* Russie. Novogorod.
Nowoi-Oscol, *v.* Russie. Bielgorod.
Nowosilsk, *v.* Russie. Tula et Rezan.
Noyers, *v.* France. Yonne.
Nuneaton, *v.* Angl. Warwick.
Nurtingen, *v.* Allem. Souabe.
Nyekiobing, *v.* Danemarck. Seeland.
Nyekiobing, *v.* Danemarck. Jutland.

O.

Oakingham, *v.* Angl. Berks.
Oberlohnstein, *v.* Allem. B.-Rhin.
Obojansk, *v.* Russie. Bielgorod.
Obolinks, *v.* Russie. Kaluga.
Ocagna, *v.* Espagne. Castille.
Ochrida, *v.* Turquie. Macédoine.
Odoew, *v.* Russie. Tula et Rezan.
Oergrimd, *v.* Suède. Upland.
Œsthammar, *v.* Suède. Upland.
Ofgeismaer, *v.* Allem. Haut-Rhin.
Ogborg, *v.* Suède. Gothlande.
Oie, *v.* France. Dépt. du Pas-de-Calais.
Oisy, *v.* France. Dépt. du Pas-de-Calais.
Okehampton, *v.* Angl. Devon.
Okna, *v.* Turquie. Valachie.
Olbek, *v.* Danemarck. Seeland.
Old-Leighlin, *v.* Irlande. Carlow.
Olleta, *v.* France. Corse, Golo.
Omegna, *v.* Italie. Piémont.
Ommen, *v.* République Batave. Over-Yssel.
Ootmarsum, *v.* République Batave. Over-Yssel.
Opatow, *v.* Pologne.
Orach, *v.* Turquie. Bosnie.
Oranmore, *b.* Irlande. Gallway.
Orava, *v.* Turquie. Bulgarie.
Orchies, *v.* Fr. Dépar. du Nord.
Orchimont, *v.* Belgique. Département des Forêts.

Sandby, v. Suède. Œlande.
Sandeford, v. Norwège. Christiania.
Sandwich, v. Angl. Kent.
San, v. B.-Egypte. Afrique.
San-Angelo-in-Vado, v. Italie. Etat de l'Eglise.
Santa-Cruz, v. Maroc. Afrique.
S. Geminiano, b. Italie. Toscane.
San-Germano, v. Italie. Naples.
San-Giovanni, b. Italie. Toscane.
San-Leo, v. Italie. Etat de l'Egl.
San-Lucar-de-Guadiana, v. Espag. Andalousie.
San-Lucar-la-Mayor, v. Espag. Andalousie.
San-Lucia, v. Italie. Sicile.
San-Matheo, v. Espag. Valence.
Santo-Miniato, v. Ital. Toscane.
San-Philippo, v. Italie. Sicile.
San-Severino, v. Italie. Etat de l'Eglise.
Sanguhar, v. Ecosse. Dumfries.
Santillane, v. Espag. Asturies.
Santvliet, v. fort. Belg. Brabant.
Sarguemines, v. France. Département de la Moselle.
Sarnen, b. Suisse. Undervald.
Sarno, v. Italie. Naples.
Sarsina, v. Italie. Etat de l'Egl.
Savenay, b. France. Loire-Inférieure.
Sauves, v. France. Gard.
Sauveterre, b. France. Aveyron.
Sauveterre, v. France. Basses-Pyrénées.
Saxcoping, v. Danemarck. Fionie.
Saxembourg, v. Allem. Haute-Saxe.
Scaner, v. Suède. Scanie.
Scharzenberg, v. Allem. Haute-Saxe.
Scheherkjoï, v. Turquie. Bulgarie.
Schlage, v. Allemagne. Haute-Saxe.
Schlan, v. Bohême.
Schlieben, v. Allemagne. Haute-Saxe.
Schorndorf, v. Allem. Souabe.
Schvenitz, v. Allem. Haute-Saxe.
Schwabstedt, b. Danemarck. Jutland.
Schwelm, v. Allem. Westphalie.
Sciacca, v. Italie. Sicile.
Scone, v. Ecosse. Perth.
Scopia, v. Turquie. Bulgarie.
Seehusen, v. Allem. H.-Saxe.
Seelbourg, v. Pologne.
Ségré, v. Fr. Maine et Loire.
Sein, v. Croatie.
Seligenstad, v. Allem. Bas-Rhin.
Semcñud, v. B.-Egypte. Afrique.
Senarpon, b. France. Dépt. de la Somme.
Septingen, village. Suisse. Berne.
Sepulvéda, v. Espagne. Vieille Castille.
Seravazza, b. Italie. Toscane.
Serpeisk, v. Russie. Kaluga.
Serræ, v. Turquie. Macédoine.
Serres, v. France. Hautes-Alpes.
Servera, v. Espagne. Catalogne.
Servitza, v. Turquie. Macédoine.
Sessa, v. Italie. Naples.
Sesto, v. Milanez. Italie.
Settia, v. Turquie. Archipel.
Seure, v. France. Côte-d'Or.
Severac-le-Châtel, v. Fr. Aveyron.
Seyda, v. Allem. Haute-Saxe.
S'Gravesande, b. Sud-Hollande.
Shaftesbury, v. Angl. Dorset.
Sheerness, v. Angl. Kent.
Sheffield, v. Anglet. York.
Shepton-Mallet, v. Angleterre. Sommerset.
Sherbone, v. Angl. York.
Sherbone, v. Angl. Dorset.
Shoreham, v. Angl. Sussex.
Shrudin, v. Bohême.
Sibbo, b. Suède. Finlande.
Sichen, b. Belgique. Brabant.
Sieracow, v. Pologne.
Sieradz, v. Pologne.
Sigean, v. France. Aude.
Siget, v. Basse-Hongrie.
Siget, v. Hongrie.
Sign, v. Italie. Venise-Dalmatie.
Sigtomra, v. Suède. Upland.
Siley, v. Turquie. Valachie.
Sille-le-Guillaume, v. Fr. Sarthe.
Simoncas, v. Espagne. Léon.
Simori, v. Italie. Naples.
Sinzig, v. Allem. Westphalie.
Sirie, v. Italie. Piémont.
Skagen, v. Danemarck. Jutland.
Skilskor, v. Danemarck. Seeland.
Skipton, v. Angl. York.
Skive, v. Danemarck. Jutland.
Slagelse, v. Danemarck. Seeland.
Slangeroup, b. Danemarck. Seel.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN DES TABLES ALPHABÉTIQUES.

INTRODUCTION.

PLAN DE CET OUVRAGE.

DE LA GÉOGRAPHIE EN GÉNÉRAL,

ET DE SES DIFFÉRENTES PARTIES.

La géographie est la description de la terre ; c'est ce que signifie son nom, formé de deux mots grecs, γη, *terra*, et γραφω, *scribo*.

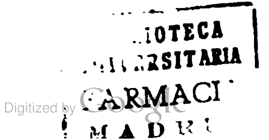
Décrire la terre, c'est faire le tableau de sa surface, et représenter ses différentes parties, suivant l'ordre et la situation où elles se trouvent.

C'est déterminer la figure et l'étendue des terres et des mers, tracer le cours des rivières, distinguer les différens pays les uns des autres, faire connoître les avantages dont ils jouissent, les peuples qui les habitent, les villes, les mœurs et usages de ces peuples ; enfin, les rapports de tous ces objets entr'eux.

Etudier la géographie, c'est donc étudier le tableau de la surface de la terre ; c'est travailler à se peindre ce tableau dans l'esprit.

Il ne faut, pour ainsi dire, que des yeux dans cette étude ; mais des yeux curieux et attentifs, qui considèrent les objets par ordre et sans confusion, qui saisissent leur forme et leur grandeur, combinent leur situation respective, et cherchent, dans chacun, des traits particuliers qui le distinguent.

L'on croit communément savoir la géographie, lorsqu'on a appris par cœur les noms d'un grand



nombre de pays, de villes, de rivières, de montagnes, etc.; mais l'on se trompe.

C'est croire savoir une langue, lorsqu'on n'en connoît encore que les lettres ou les premiers élémens.

Cette connoissance de la géographie, ou plutôt cet amas confus de mots barbares, n'est utile qu'autant qu'on se représente les objets qu'ils désignent, dans leur véritable situation et avec toutes les circonstances qui les caractérisent.

Pour étudier la géographie méthodiquement et dans toute son étendue, il faut la considérer sous trois points de vue principaux, qui sont la géographie *astronomique*, la géographie *physique* ou *naturelle*, et la géographie *politique* et *historique*.

1°. La géographie *astronomique* est la description de la terre, considérée par rapport au ciel.

Elle fait voir la correspondance que toutes les parties de la terre ont avec les parties du ciel, les effets principaux qui résultent de cette correspondance, et les divisions mathématiques qu'on a appliquées du ciel sur la terre, et qui servent de base à toute la géographie.

2°. La géographie *physique* ou *naturelle* est la description de la terre, considérée en elle-même, ou par rapport à sa nature.

Elle représente la structure extérieure de la terre, sa division en terres et en eaux, la subdivision de ces différentes parties, leur disposition, leur enchaînement, et les rapports des unes avec les autres.

3°. La géographie *politique* et *historique* est la description de la terre, considérée par rapport à ses habitans.

Elle embrasse les objets que nous décrirons séparément à l'article de chaque pays, et toujours dans l'ordre qui suit.

1. Partie mathématique, qui comprend l'étendue et la situation.
2. Limites.
3. Divisions.
4. Noms ancien et moderne.
5. Climat, air, sol et saisons.
6. Aspect du pays.
7. Montagnes.
8. Forêts.
9. Mers, golfes, fleuves, rivières et lacs.
10. Canaux et navigation intérieure.
11. Eaux minérales et sources remarquables.
12. Métaux et minéraux.
13. Végétaux, productions animales, terrestres et marines.
14. Population, habitans, mœurs, coutumes et amusemens.
15. Costume.
16. Langue.
17. Universités, académies.
18. Savans, littérateurs et artistes.
19. Topographie des provinces, villes, bourgs, places fortes et autres édifices publics et particuliers.
20. Antiquités, et curiosités naturelles et artificielles.
21. Industrie, manufactures, commerce, importations et exportations.
22. Gouvernement.
23. Revenus et impôts.
24. Forces navales et militaires.
25. Loix.
26. Peines.
27. Dignités, ordres de chevalerie.
28. Histoire.

Cette dernière considération de la terre renferme l'objet principal de la géographie; mais elle demande, pour être bien entendue, une connoissance exacte des deux autres, dont elle tire ses principes.

Tel est l'ordre et la méthode qu'on se propose de suivre dans cet ouvrage, à la fin duquel on donnera un abrégé de géographie comparée, ou la comparaison du monde ancien avec le nouveau, qui est nécessaire pour l'intelligence de l'histoire.

PREMIÈRE PARTIE (1).

DE LA GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

Des Planètes, Comètes, Étoiles fixes, et des différens Systêmes de l'Univers.

Pour bien entendre la géographie, il est indispensable de considérer la terre dans ses rapports avec le ciel, et par conséquent de parler de l'astronomie, ou de la science qui traite des planètes et des autres corps célestes (2). Le premier est le soleil, qui échauffe et éclaire les différentes planètes qui se meuvent autour de cet astre principal, et qui composent avec lui ce que les astronomes ont nommé le systême solaire. La route que les planètes suivent autour du soleil, est nommée leur orbite. Il est démontré qu'il y a sept planètes qui se meuvent autour du soleil, chacune dans son orbite particulière. Leurs noms, en suivant leur degré de proximité au centre du soleil, sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, et le *Georgium Sidus* (3). Les deux premières, attendu qu'elles se meuvent au-dedans de l'orbite de la terre, et plus près du soleil, portent le nom de *planètes inférieures*, et seroient peut-être plus convenablement nommées *planètes intérieures*. Les quatre dernières, qui se meuvent au-delà de l'orbite de

(1) Cette première partie a été revue et corrigée par J. Lalande.

(2) On trouvera de plus grands détails dans l'Astronomie de Lalande, en 3 vol. *in*-4°, ou dans l'Abrégé, en un vol. *in*-8°.

(3) On l'appelle, en France, Herschel, en Allemagne, Uranus.

la terre, sont nommées *supérieures*, et pourroient par conséquent aussi être nommées *extérieures*. Si nous pouvons nous former une idée de la manière dont une de ces planètes, la terre, par exemple, se meut autour du soleil, nous concevrons facilement le mouvement de toutes les autres. Il nous suffira donc de considérer particulièrement le mouvement de la terre, qui est notre planète. Quant aux autres, nous nous contenterons d'en donner un tableau, accompagné d'explications qui en mettront l'intelligence à la portée de tout le monde.

On a long-temps regardé la terre comme une immense plaine ou surface de peu d'épaisseur, dont on supposoit que la partie inférieure étoit habitée par des esprits. On croyoit que le ciel, où le soleil, la lune et les étoiles sembloient se mouvoir chaque jour de l'Est à l'Ouest, étoit peu éloigné de la terre, à l'utilité ou à l'ornement de laquelle il étoit uniquement destiné. Différentes observations doivent cependant rendre cette opinion invraisemblable : mais il seroit superflu d'en parler ici, parce que la figure de la terre nous est aujourd'hui suffisamment démontrée par les voyages d'un grand nombre de navigateurs qui en ont fait le tour. Magellan fut le premier qui fit le tour du globe. Il partit d'Europe en 1519, fit voile à l'Est, et revint après onze cent vingt-quatre jours de navigation, sans avoir changé de direction, autrement que n'auroit fait un insecte qui auroit marché autour d'une boule, sauf les détours que les continens exigeoient.

La rotondité de la terre étant reconnue et parfaitement démontrée, il est naturel de chercher à en découvrir le mouvement ; car on ne peut pas en douter, quand on considère que si la terre ne tournoit pas autour du soleil, il faudroit que non-seulement le soleil, mais toutes les étoiles et les planètes tournassent autour d'elle : or, comme les astronomes, par des calculs fondés sur les observations les plus authentiques, ont pu mesurer les distances entre les corps célestes et la terre, et même les distances entre chacun

de ces corps, comme, avec les premiers élémens des mathématiques, on mesure la hauteur d'un clocher, il est évident que, pour pouvoir supposer que les corps célestes tournent autour de la terre, il falloit aussi leur supposer un degré de vitesse qui surpassât l'imagination; tandis qu'on peut facilement concevoir et expliquer tous les phénomènes de la nature, si on considère le petit globe de la terre comme tournant autour du soleil dans l'espace d'une année, et sur son propre axe, dans l'espace de vingt-quatre heures.

Pour nous faire une idée de ces deux mouvemens de la terre, imaginons une boule poussée sur un billard, ou sur un plan quelconque : la boule n'avance point en glissant comme un rabot sur une planche, ou comme une ardoise sur la glace; elle tourne sans cesse sur son axe, qui n'est autre chose qu'une ligne droite imaginaire qui passe par son *centre*, et aboutit à deux points opposés de sa surface, qu'on nomme *pôles*. En appliquant cette comparaison au mouvement de la terre, en observant qu'elle se meut de l'Ouest à l'Est en vingt-quatre heures, et que les êtres qui en habitent la surface ressemblent à ceux qui, sur un vaisseau dont le mouvement leur est insensible, croient voir le rivage s'éloigner d'eux en sens contraire, ce mouvement diurne de la terre étant une fois bien conçu, on n'aura pas de peine à se faire une idée de son mouvement annuel autour du soleil; car, comme cet astre semble avoir autour de la terre un mouvement diurne, qui est réellement produit par la rotation diurne de celle-ci sur son axe; de même, dans le cours d'une année, il semble avoir un mouvement annuel dans le firmament, se lever et se coucher successivement à différens points, tandis que toutes ces apparences ne sont produites que par le mouvement de la terre dans son orbite, en même temps qu'elle fait sa révolution autour du soleil, qu'elle n'achève complètement que dans l'intervalle d'une année. Or, c'est le premier de ces mouvemens qui produit le jour et la nuit, et c'est le second qui

donne la différence de leur longueur et celle des saisons de l'année.

Les Planètes. —Après cette explication du mouvement de la terre, qu'on peut facilement appliquer à toutes les autres planètes, avant de présenter la table que j'ai annoncée, je dois observer qu'indépendamment des sept planètes qui tournent, comme je l'ai dit, autour du soleil, il y a dix-huit autres corps qui se meuvent autour de quatre de ces sept planètes, de la même manière que ces planètes tournent autour du soleil. De ces dix-huit corps ou satellites, notre terre en a un, qu'on nomme la lune; Jupiter en a quatre, Saturne en a sept, dont deux ont été récemment découverts par le docteur Herschel; et le *Georgium Sidus* (Herschel) en a six, comme ce célèbre astronome l'a fait connoître. On nomme tous ces corps ou satellites, des lunes, à raison de la conformité de leur cours avec celui de notre lune. On les appelle aussi quelquefois planètes *secondaires*, parce qu'ils paroissent être en effet les satellites ou suivans de la Terre, de Jupiter, de Saturne et du *Georgium Sidus*, autour desquels ils tournent, et qu'on peut nommer, par cette raison, planètes *principales*.

Il ne reste plus que deux observations nécessaires pour l'intelligence de la table suivante. Nous avons déjà dit que la révolution annuelle de la terre produisoit les changemens des saisons : mais ceci n'arriveroit pas, si l'axe de la terre étoit exactement parallèle à celui de son orbite, ou sur le même plan, parce que, dans ce cas, toutes les parties de la terre seroient également exposées au soleil durant chaque révolution diurne; ce qui nous priveroit de la vicissitude des saisons, dont nous sommes redevables à la différence de la longueur des jours et des nuits. Mais l'axe de la terre est incliné vers le plan de l'orbite de la terre : cette inclinaison peut se concevoir, en supposant une aiguille passée à travers une boule, et ayant une extrémité qui touche le plan. Si nous donnons à la boule un mouvement de translation, sans qu'un des bouts de l'aiguille cesse de toucher le plan, nous

pourrons avoir une idée de l'inclinaison de l'axe de la terre dans son orbite. La même observation peut s'appliquer à quelques autres planètes; mais on ne connoît que l'inclinaison de l'axe de Mars 30°, et celle de Jupiter 3°. Il nous reste maintenant à examiner ce qu'on entend par les *distances moyennes* des planètes au soleil. Pour le comprendre, il faut savoir d'abord que, si l'on traçoit l'orbite ou le chemin que parcourt une planète, cette orbite ne seroit pas tout-à-fait ronde ou circulaire, mais qu'elle présenteroit une figure connue sous le nom d'*ellipse*, et qui, quoique circulaire, est néanmoins plus longue que large. La même planète n'est pas par conséquent toujours à la même distance du soleil; et sa distance moyenne de cet astre est celle qui tient le milieu entre sa plus grande et sa plus petite distance. Les distances suivantes ont été déterminées par le cit. Lalande, au moyen des observations du passage de Vénus sur le soleil, en 1769.

TABLE des Diamètres, Périodes, etc., des différentes Planètes dans le Systême solaire. Les lieues sont de 2280 toises.

NOMS des PLANÈTES.	DIAMÈTRES en lieues.	DISTANCES moyennes au Soleil.	RÉVOLUTION.	ROTATION diurne sur son axe.
				J. H. M.
LE SOLEIL.	319,314		Jours. H. M.	25 10 0
MERCURE.	1,166	13,299,782	87 23 15	inconnue.
VÉNUS.	2,748	24,851,885	224 16 41	inconnue.
LA TERRE.	2,864	34,357,480	365 5 49	0 23 56
LA LUNE.	782	86,324	27 7 43	27 7 43
MARS.	1,490	52,350,240	686 22 18	1 0 39
JUPITER.	31,111	178,692,550	4,330 14 39	0 9 56
SATURNE.	281,194	327,748,720	10,746 19 16	0 10 16
HERSCHEL.	12,410	655,602,600	30,589 8 39	inconnue.

La découverte du *Georgium Sidus* (la planète de Herschel) ayant fait une grande sensation dans le monde savant, on ne peut se dispenser, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'en donner un précis historique. Le docteur Herschel la découvrit en 1781, avec son télescope de 7 pieds. La société royale de Londres lui donna pour récompense la médaille de Godefroi Copley, destinée à celui qui a fait la plus belle découverte.

Nous avons consigné, dans la table ci-dessus, les parties les plus importantes (1).

Quoiqu'avant les observations du docteur Herschel, le *Georgium Sidus* ne fût pas connu pour une planète, néanmoins nous voyons qu'il avoit été apperçu; mais on l'avoit regardé comme une étoile fixe. Cependant la non-scintillation de sa lumière, l'accroissement sensible de son diamètre dans les grandes lunettes astronomiques, lui firent croire que c'étoit une comète; mais de nouvelles observations ne tardèrent pas à lui faire reconnoître, ainsi qu'aux autres astronomes, que c'étoit véritablement une planète, puisque sa proximité de l'écliptique et la direction de son mouvement, qui la rend stationnaire dans le même temps et les mêmes circonstances que les autres planètes, et sur-tout son orbite presque ronde, l'assimilent nécessairement aux autres corps de cette espèce. Lorsque la lune n'éclaire pas la terre, on peut appercevoir la planète d'Herschel à la simple vue. Les six satellites qui l'accompagnent semblent lui donner une certaine majesté, et lui assigner une des places distinguées entre les grands corps de notre système solaire. Comme les distances des planètes exprimées en lieues sont une surcharge pour la mémoire, les astronomes emploient souvent un moyen plus facile de se les rappeler, en supposant que la distance de la terre au soleil comprend dix parties; alors on peut

---

(1) Les meilleures tables de la nouvelle planète ont été faites par le citoyen Delambre, et sont dans la 5e édition de l'Astronomie du citoyen Lalande.

estimer que Mercure en contient quatre, Vénus sept, la Terre dix, Mars quinze, Jupiter cinquante-deux, Saturne quatre-vingt-quinze, et Herschel cent quatre-vingt-douze.

Des Phases et Eclipses des Planètes.

Le mouvement propre des planètes, joint à leur opacité, donne lieu à deux phénomenes singuliers, qu'on nomme *Phases* et *Eclipses*, et qu'on observe principalement dans la lune, qui est la plus proche de la terre.

1°. Les *phases* de la lune sont les différentes figures sous lesquelles cette planète nous apparoît successivement.

On dit que la lune est *nouvelle*, lorsqu'elle ne paroît pas éclairée, et qu'elle est *pleine*, lorsqu'elle nous présente un cercle lumineux. Elle est dans ses *quartiers*, quand elle paroît en demi-cercle. Enfin, on la voit tantôt en *croissant*, et tantôt avec une figure plus ou moins approchante d'un cercle.

Toutes ces variétés viennent des diverses situations de la lune à l'égard du soleil et de la terre.

Dans le temps que la lune se trouve entre le soleil et la terre, ce qu'on appelle *en conjonction* avec le soleil, elle ne doit point être visible, parce que sa partie éclairée est entièrement du côté du soleil, et sa partie obscure du côté de la terre.

Au contraire, lorsque la lune est *en opposition*, et que la terre est entre elle et le soleil, elle paroît toute entière ou pleine, parce qu'elle présente alors à la terre toute sa partie éclairée du soleil.

A mesure que la lune s'éloigne du point où elle est en conjonction, elle nous découvre une petite partie de sa lumière; nous la voyons d'abord *en croissant*, puis sous la forme d'un demi-cercle, et ensuite plus considérable, jusqu'à ce qu'elle se trouve en opposition avec le soleil.

Aussi-tôt après cette opposition, une partie de sa lumière se dérobe à la terre; elle reprend la forme

d'un croissant, puis d'un demi-cercle, et elle va toujours en diminuant dans la même proportion qu'elle avoit augmenté, jusqu'à ce qu'elle se trouve de nouveau entre le soleil et la terre.

2°. Il y a des circonstances où la terre prive la lune de la lumière du soleil, et où la lune en prive la terre à son tour. Ce sont ces privations qu'on appelle *éclipses*, et on en distingue de deux sortes, des *éclipses de lune*, et des *éclipses de soleil.*

L'*éclipse de lune* est causée par le passage du corps de la terre directement entre le soleil et la lune. La terre intercepte alors les rayons du soleil, et la lune demeure quelque temps dans l'ombre de la terre, privée de la lumière.

L'*éclipse de soleil* est de même causée par le passage du corps de la lune directement entre le soleil et la terre; la lune nous dérobe alors les rayons du soleil, et nous restons quelque temps dans son ombre.

Les éclipses de lune n'arrivent, comme l'on voit, que dans les pleines lunes, et les éclipses de soleil que dans les nouvelles. Mais elles n'arrivent pas à chaque pleine ou nouvelle lune, parce qu'il faut que le soleil, la lune et la terre se trouvent précisément sur une même ligne pour qu'il y ait éclipse; ce qui n'a pas lieu à chaque changement de lune.

Lorsque la lune est éclipsée, elle l'est généralement pour tous les peuples qui peuvent la voir, parce qu'elle n'a point de lumière par elle-même. Mais il n'en est pas ainsi du soleil. La lune ne peut le cacher que pour certains peuples sur lesquels porte son ombre, et d'autres jouissent pendant ce temps-là de sa lumière, sans s'appercevoir d'aucun changement.

Les éclipses de lune sont beaucoup plus fréquentes que celles du soleil; et tous ceux pour qui elles sont visibles, les voient commencer et finir en même temps. Pour les éclipses de soleil, on ne les voit que successivement les unes après les autres.

Il y a une troisième espèce d'éclipses moins considérables que les autres à la vérité, mais qui arrivent presque tous les jours, et dont on tire plus d'avan-

tages pour le progrès de la Géographie : ce sont celles des *satellites de Jupiter*. Ces petites planètes sont privées de la lumière du soleil, en passant dans l'ombre de Jupiter, et elles y passent très-souvent, parce qu'elles emploient fort peu de temps à faire leurs révolutions autour de cette grande planète. Ce n'est qu'avec des lunettes d'approche que l'on peut voir ces sortes d'éclipses.

DES COMÈTES. — Le lecteur, après s'être formé une idée des planètes, au moyen de la table et des explications qui la précèdent, doit tourner son attention sur les comètes, dont la révolution, autour du soleil, forme une partie du système solaire. En descendant avec rapidité des parties les plus distantes du système, les comètes nous surprennent par leur apparition subite et la longue queue ou chevelure qui les suit. Elles deviennent visibles dans les parties inférieures de leurs orbites ; et après une apparition de quelques mois, elles retournent dans des régions très-éloignées, et disparoissent. Quoique quelques-uns des anciens en aient eu des notions plus justes, elles étoient considérées comme des météores que l'air engendroit, tels que ceux qu'on y apperçoit la nuit, et qui n'ont que quelques instans de durée. En conséquence, ce n'est que très-récemment qu'on a pris la peine de les observer, et de rendre un compte exact de leurs phénomènes, et l'on n'en a observé que 91 jusqu'en 1799. On est certain que les comètes sont des corps solides et opaques, comme les autres planètes, et asservies aux mêmes loix de gravité. Elles se meuvent autour du soleil en ellipses excentriques. Sir Isaac Newton calcula le degré de chaleur d'une comète qui parut en 1680 ; et, selon lui, lors de sa plus grande proximité du soleil, elle étoit deux mille fois plus échauffée que le fer rougi au feu ; mais cela dura très-peu de temps. Toutes celles qu'on a observées, ont traversé les régions éthérées et les orbites des planètes, sans apparence d'aucune espèce d'obstacle dans leur mouvement ; ce qui prouve suffisamment que les planètes ne se meuvent pas dans un milieu résistant. De

toutes les comètes, il n'y en a que trois dont les périodes soient reconnues avec une sorte de vraisemblance; il n'y en a même proprement qu'une de bien connue, elle tourne en 75 ans; les autres en 125 et 575 ans; celle-ci qui parut en 1680 est la plus remarquable. A sa plus grande distance, cette comète est à environ 3,400,000,000 de lieues du soleil; et sa plus petite distance du centre de cet astre, est à environ 165,334 lieues, n'étant pas éloignée du soleil de plus d'un tiers du demi-diamètre. Dans la partie de son orbite, qui approche le plus du soleil, elle court avec la rapidité presque incroyable de 293,334 lieues par heure; et le soleil, vu de là, paroît avoir cent degrés de largeur, c'est-à-dire, être 40,000 fois plus large qu'il ne nous paroît. La distance étonnante que cette comète parcourt dans l'espace, suggère naturellement à l'imagination la distance immense qui se trouve entre notre soleil et la plus proche des étoiles fixes, dont il faut que les comètes évitent l'attraction, pour revenir périodiquement et faire le tour du soleil. Le docteur Halley, qui a rendu de grands services à toutes les branches de l'astronomie, et particulièrement à celle-ci, a joint, dans cette occasion, ses travaux à ceux du grand Newton. Notre terre étoit éloignée, lorsque cette dernière comète passa près de son orbite; mais il pourroit arriver que son passage ne se fît pas toujours aussi paisiblement; car il est bon d'observer que, dans une partie de son orbite, la comète approche de fort près de celle de notre terre; de façon que, dans quelque révolution, elle pourroit en passer assez près pour y produire des effets funestes. (*Voyez* Newton, Halley, Ferguson, Whiston, Lalande et Pingré, dans sa cométographie.)

ETOILES FIXES. — Après avoir brièvement décrit le système solaire qui, quoique grand et majestueux en lui-même, est peu de chose en comparaison de l'immense univers, nous passerons à la contemplation des autres vastes corps qu'on nomme des *étoiles fixes*, dont l'utilité pour la géographie mérite d'être

considérée dans cet ouvrage. L'œil n'a pas besoin de secours pour distinguer les étoiles fixes des planètes; elles sont moins lumineuses, moins brillantes, et ont toujours une sorte de lumière en vibration, qu'on appelle scintillation des étoiles fixes; cette scintillation provient de leur petitesse apparente. Une infinité de corps flottent dans les airs, et dès qu'il en passe un entre nous et l'étoile fixe, nous la perdons de vue, et nous la revoyons dès que le corps qui la cachoit momentanément a changé de place : c'est cette succession continuelle, qui produit l'effet dont nous venons de parler. Mais une propriété plus remarquable des étoiles fixes, qui les a fait nommer ainsi, consiste à ne jamais changer entre elles de situation relative; tandis que les planètes, conformément à ce que nous en avons déjà dit, en changent sans cesse. Les étoiles fixes les plus proches de nous paroissent les plus grandes, et nous les nommons en conséquence les étoiles de la première grandeur. Celles de la seconde grandeur paroissent plus petites, parce qu'elles sont à une plus grande distance, et ainsi de suite jusqu'à la sixième grandeur, qui comprend toutes les étoiles qu'on peut distinguer sans le secours du télescope. Quant à leur nombre, quoique dans une belle nuit d'hiver, sans lune, elles paroissent incalculables, l'invention des télescopes a fait considérer comme immense le nombre des étoiles fixes, parce que nous le voyons augmenter à mesure que nous parvenons à perfectionner nos instrumens d'optique. Flamsteed, astronome royal à Greenwich, publia un catalogue d'environ trois mille étoiles; Lalande en a publié cinquante mille en comptant les étoiles *télescopiques*, qu'il n'est pas possible d'appercevoir sans le secours d'un télescope. Le docteur Herschel a fait connoître jusqu'où l'on peut porter les découvertes en perfectionnant les instrumens d'observation. Lalande s'exprime ainsi à son sujet : « En parcourant » rapidement les cieux avec son nouveau télescope, » il a vu sous ses yeux croître et se multiplier l'uni- » vers. Quarante-quatre mille étoiles visibles, dans

» l'espace de quelques degrés, ont fait présumer que » la voûte du firmament en contenoit près de cent » millions de visibles ». Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de l'immense quantité répandue dans l'espace illimité de l'éther? L'immensité de l'univers doit en contenir des milliards, qui excèdent tout ce que l'imagination humaine peut concevoir. Car, qui pourroit prétendre fixer les bornes de l'univers?

L'immense distance qui sépare notre terre des étoiles fixes, et l'éloignement d'une de ces étoiles à l'autre, est, de toutes les considérations, la plus capable de nous donner une haute idée des œuvres de la Providence; car, quoique l'orbite ou le chemin que la terre décrit en tournant autour du soleil ait pour le moins un diamètre de 68,000,000 de lieues, il n'en résulte point de différence sensible dans la distance de l'étoile fixe. Elle ne paroît pas plus proche de nous lorsque la terre est dans la partie de son orbite la plus voisine de l'étoile, que quand elle passe dans la partie de son orbite la plus distante, c'est-à-dire, 68,000,000 de lieues plus loin de la même étoile. L'étoile la plus proche de nous, et qui nous paroît par conséquent la plus grande, est Sirius. On présume que chacune des étoiles fixes est un soleil avec des planètes et des comètes qui tournent autour de l'étoile, comme notre soleil a des planètes qui tournent autour de lui; Sirius paroît être deux cent mille fois plus loin que le soleil, ou d'environ 7,000,000,000,000 de lieues; en conséquence, un rayon de lumière, dont le mouvement est si rapide qu'on le considère généralement comme instantané, emploie trois ans à venir jusqu'à nous. Les étoiles ont donc une lumière propre comme notre soleil; et puisque chacune d'elles est, comme le soleil, fixée sur un point particulier de l'espace, il paroît évident que ces étoiles sont de la même nature que lui. On ne peut pas raisonnablement supposer que le Tout-Puissant, dont toutes les œuvres proclament la sagesse, et prouvent qu'il n'a jamais rien fait en vain, ait créé cette profusion de soleils, susceptibles de servir à tant de fins impor-

tantes, et qu'il les ait placés à de telles distances les uns des autres, sans avoir aussi placé les objets qui peuvent prospérer sous leur influence. Ceux qui s'imaginent qu'ils ont été créés uniquement pour éclairer, pendant la nuit, les habitans de notre monde, annoncent une grande ignorance de l'astronomie (1), et ont une bien foible idée de la sagesse divine, puisque, sans créer autant d'astres, l'Être suprême auroit pu doubler la clarté de nos nuits, par le supplément d'une seconde lune.

L'astronomie découvre à nos regards un si grand nombre de soleils, de systêmes et de mondes répandus dans l'immensité de l'espace, que quand même notre soleil, avec ses planètes et ses comètes, viendroit à être anéanti, l'œil qui pourroit atteindre à la fois toutes les parties de la création, n'appercevroit pas plus de changement dans l'ensemble, qu'il n'en résulte d'un grain de sable de plus ou de moins sur le rivage de la mer. L'espace qu'ils occupent est relativement si petit, qu'il n'y auroit pas la moindre apparence sensible d'un vide dans l'univers, quoique Herschel, la plus extérieure des planètes, fasse sa révolution autour du soleil, dans une orbite dont la circonférence est de quatre mille millions de lieues, et que les comètes poussent leurs excursions jusqu'à dix mille millions de lieues au-delà de l'orbite de cet astre; et, à cette étonnante distance, elles sont infiniment plus proche du soleil que des étoiles. La preuve de ceci est, qu'elles sont toujours hors de la portée de la force attractive des étoiles, et qu'au moyen de l'attraction du soleil, elles font régulièrement leur retour périodique.

D'après la connoissance de notre propre systême, nous pouvons conclure avec raison que tout le reste de la création a été formé, combiné et placé avec la même sagesse, et pourvu des propriétés nécessaires

(1) Particulièrement depuis qu'on a découvert beaucoup d'étoiles qui ne sont visibles qu'à l'aide d'un bon télescope, et qui, par conséquent, au lieu d'éclairer notre globe, ne peuvent être apperçues que par quelques astronomes.

à des habitans doués de la raison; car, quoiqu'il y ait une variété presque infinie dans les parties que nous pouvons considérer, il existe dans l'ensemble un rapport général, qui forme de toutes ces parties un système, un dessein et un tout.

Puisque les étoiles fixes sont, comme notre soleil, d'immenses globes de feu, à des distances inconcevables les unes des autres, et de nous, il est naturel de croire qu'elles ont été destinées aux mêmes fins que cet astre; que chacune d'elles doit répandre la lumière, la chaleur et la végétation sur un certain nombre de planètes habitées et contenues, par la gravitation, dans la sphère de son activité.

Quelle auguste et sublime idée un tel spectacle doit donner des œuvres du créateur, en supposant toutefois l'esprit humain capable de la concevoir! Des millions de soleils placés dans l'immensité de l'espace, à des distances prodigieuses les uns des autres, et environnés de cent fois autant de mondes, tous observant un ordre et une harmonie admirables, sans jamais pouvoir s'écarter de la route que le compas du créateur leur a tracée, et tous ces milliards de mondes, peuplés d'êtres intelligens, qui tendront éternellement au plus haut degré de la perfection et du bonheur!

D'après la puissance, la sagesse, la bonté, la magnificence déployées dans la création des êtres matériels, qui forment la plus petite partie de l'univers, combien grand, sage et bon doit être celui qui a fait et gouverne le tout!

Constellations. — Les pasteurs qui habitoient les magnifiques plaines de l'Égypte et de Babylone, furent les premiers peuples qui firent une étude de la contemplation des étoiles fixes. Ils observèrent la situation des corps célestes, quelquefois par passe-temps, et quelquefois dans la vue de se diriger, pendant la nuit, dans leurs voyages. Doués d'une imagination vive, ils divisèrent les étoiles en assemblages ou constellations, et supposèrent que chacune d'elles représentoit la figure d'un animal ou quelque

autre objet terrestre. Nos paysans en font de même; car ils distinguent la grande constellation que les astronomes nomment la Grande-Ourse, par le nom du Chariot, dont on peut réellement lui appliquer la ressemblance, sans le secours de l'imagination. En général, les constellations ont conservé les dénominations que les anciens leur ont données. On en comptoit 48; mais les modernes en ont porté le nombre à cent. Il y a douze *signes* ou constellations dans le Zodiaque, ainsi nommé d'un mot grec qui signifie un animal, parce que chacun de ces douze signes est supposé représenter un animal. Le Zodiaque forme un grand cercle qui divise le ciel en deux parties égales, dont nous parlerons dans la suite. Nous terminerons cette section par un exposé succinct de la naissance de l'astronomie, de ses progrès, et des révolutions que cette science a éprouvées.

Différens systêmes de l'univers. — Les hommes ont dû faire des progrès extraordinaires dans leurs observations du mouvement des corps célestes, avant de pouvoir renoncer entièrement au préjugé antique et populaire, et de croire que la terre n'étoit pas fixe et immobile. Thalès le Milésien fut le premier qui enseigna l'astronomie en Europe, environ 580 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Il porta cette science au point de calculer les éclipses, c'est-à-dire, l'interposition de la lune entre la terre et le soleil, ou de la terre entre le soleil et la lune. D'après nos précédentes observations, il est facile de concevoir la nature de ce phénomène. Pythagore, natif de Samos, vivoit environ 50 ans après Thalès, et n'étoit pas sans doute moins instruit du mouvement des corps célestes. Le Milésien aida Pythagore à concevoir un systême qui paroît appartenir à ce dernier; rien n'indique du moins que précédemment un autre l'ait imaginé. Selon lui, la terre tournoit et le soleil étoit immobile; il trouva qu'il étoit impossible de rendre compte autrement du mouvement des corps célestes d'une manière raisonnable. Cependant son systême heurtoit si directement tous les préjugés des sens et

de l'opinion populaire, qu'il fit peu de progrès; car Ptolémée, philosophe égyptien, qui florissoit 138 ans avant Jésus-Christ, supposoit, selon l'opinion populaire, que la terre étoit fixe et immobile au centre de l'univers, et que les sept planètes, au nombre desquelles il comptoit la lune comme une des principales, étoient placées autour de la terre. Au-dessus des planètes étoit le firmament d'étoiles fixes; plus haut, la voûte de crystal, ensuite le *primum mobile*, et enfin le *cœlum empyrium*, ou la dernière voûte du ciel. Selon son systême, toutes ces vastes sphères faisoient le tour de la terre en vingt-quatre heures, indépendamment de leurs révolutions dans un certain laps de temps périodique. Pour rendre compte de ces mouvemens, il imagina un nombre de cercles nommés excentriques et épicycles. Ce systême fut universellement adopté et maintenu par les philosophes Péripatéticiens, qui dominèrent depuis le temps de Ptolémée jusqu'à la renaissance des lettres, dans le seizième siècle.

Enfin, Copernic, natif de Pologne, et doué d'un génie aussi hardi qu'original, adopta le systême de Pythagore ou le véritable systême de l'univers. Il le publia dans l'année 1543. Cette doctrine avoit langui si long-temps dans l'obscurité, que son restaurateur en fut considéré comme l'inventeur, et on la nomma systême de Copernic.

L'Europe étoit encore plongée dans la plus profonde ignorance; les idées générales des peuples ne pouvoient pas marcher de front avec celles d'une philosophie perfectionnée. Il en résulta que Copernic, avec peu de partisans, eut à combattre un grand nombre d'antagonistes. Tycho Brahé, Danois, d'une famille noble, sentit parfaitement les vices du systême de Ptolémée; mais ne voulant point convenir du mouvement de la terre, il essaya, vers 1586, d'établir un nouveau systême aussi bizarre que celui de Ptolémée. Il fait faire à la lune une révolution d'un mois autour de la terre, comme le centre de son orbite; selon lui, le soleil est le centre des orbites de

2

Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Il suppose toutefois que le soleil et les planètes font le tour de la terre dans un an, et même une fois dans les 24 heures. Malgré son extrême absurdité, ce système eut des partisans. Longomontanus et quelques autres le modifièrent. Ils admettoient la révolution diurne de la terre, et nioient qu'elle en eût une annuelle.

Vers ce temps, les profondes ténèbres de plusieurs siècles s'éclaircirent, et on vit renaître en Europe l'aurore des sciences. En 1610, Galilée, natif de Florence, introduisit l'usage des télescopes, qui fournirent bientôt de nouvelles preuves en faveur du mouvement de la terre, et confirmèrent les anciennes. Le fanatisme et la bigoterie du clergé étouffèrent presque le germe naissant de ce grand génie. Galilée fut obligé d'abjurer le système de Copernic, comme une hérésie damnable. La réforme religieuse mit, toutefois, une grande partie de l'Europe à l'abri des foudres du Vatican. Elle apprit aux hommes que les saintes écritures n'étoient point destinées à expliquer des systèmes de philosophie, mais à nous rendre humains et vertueux; que loin de nous opposer aux vues de l'Être Suprême, qui, en parlant de la création, a l'indulgence d'adapter ses expressions aux préjugés des foibles humains, nous devons employer nos facultés de la manière qui peut lui être la plus agréable, en examinant la nature de ses œuvres, puisque plus nous les contemplons, plus nous trouvons de motifs pour admirer les glorieux attributs de son pouvoir, de sa sagesse et de sa bonté. En conséquence, depuis cette époque, les grandes découvertes se multiplièrent dans toutes les branches de l'astronomie; on expliqua clairement les mouvemens des corps célestes, et l'immortel Newton découvrit et fit connoître la loi générale de la nature, qui dirige ces mouvemens. Cette loi consiste dans la *gravité* ou l'*attraction*. C'est la même que celle qui fait tomber un corps sur la terre, lorsqu'il est dégagé de son appui. Il a démontré que la même loi qui retient l'Océan dans son vaste lit, et empêche les différens corps, dont la

surface de la terre est couverte, de voler dans les airs, a lieu dans tout l'univers, contient les planètes dans leur orbite, et préserve l'édifice entier de la nature, du désordre et de la confusion.

SECTION II.

De la connoissance de la Sphère.

APRÈS avoir traité, dans la section précédente, de l'univers en général, et considéré la terre comme une planète, nous passons à la connoissance de la sphère, qui doit toujours précéder celle du globe ou de la terre, comme nous le verrons dans la section suivante. En discutant ce sujet, nous regarderons la terre comme immobile, et les corps célestes comme faisant une révolution autour d'elle. Cette méthode ne peut induire le lecteur en erreur, puisque nous avons commencé par lui expliquer le véritable système de l'univers, d'après lequel il est évident que c'est le mouvement *réel* de la terre qui occasionne l'*apparence* du mouvement des corps célestes. Cette méthode a l'avantage de s'adapter parfaitement au témoignage de nos sens. L'idée étant simple et familière, il ne faut pas d'effort d'imagination pour la concevoir; et en donnant les élémens d'une science, cet objet est d'une très-grande importance.

(Pour comprendre plus clairement ce qui suit, le lecteur pourra jeter les yeux sur la figure de la sphère artificielle en tête de l'Atlas).

Les anciens observèrent que toutes les étoiles *sembloient* faire le tour de la terre, de l'E. à l'O., en 24 heures; que les cercles qu'elles décrivoient, dans ces révolutions, étoient parallèles l'un à l'autre, mais non pas de la même grandeur; que ceux dont le plan passoit dans le centre de la terre, étoient les plus grands, tandis que les autres diminuoient en proportion de leur distance. Ils apperçurent aussi dans les cieux deux points qui conservoient toujours la même position; ils les nommèrent les *pôles célestes*, parce

que les cieux sembloient tourner autour d'eux. Pour imiter ces mouvemens, ils inventèrent ce que nous appelons *sphère artificielle*, à travers laquelle ils passèrent un fil ou une verge de fer, qu'on nomma *axe*, et dont les deux extrémités tenoient aux deux points immobiles appelés *pôles*. Ils découvrirent, en outre, qu'au 20 de mars et au 23 septembre, le cercle décrit par le soleil étoit à une égale distance des deux pôles. Il s'ensuivit que ce cercle devoit diviser la terre en deux parties égales, et en conséquence on l'appela *équateur*. On lui donna aussi le nom de *ligne équinoxiale*, parce que, quand le soleil y passe, les jours et les nuits sont d'égale longueur dans tout l'univers. Ayant aussi observé que, depuis le 21 juin jusqu'au 22 de décembre, le soleil s'élevoit journellement vers nous, et qu'ensuite il redescendoit d'autant, ils nommèrent ces points les *solstices*, parce que le soleil sembloit s'y arrêter; et ils représentèrent les bornes du mouvement du soleil par deux cercles qu'ils nommèrent *tropiques*, parce que, dès que le soleil y est arrivé, il semble retourner sur ses pas. Les astronomes, après avoir examiné avec attention le mouvement du soleil, trouvèrent qu'il étoit d'environ un degré, ou de la trois cent soixantième partie d'un grand cercle en 24 heures. On a nommé ce grand cercle l'*écliptique*, et il passe par des constellations connues sous des noms d'animaux, dans une zone qu'on nomme le *Zodiaque*. Il touche d'un côté au tropique du cancer, de l'autre à celui du capricorne, et coupe obliquement l'équateur à un angle de 23 degrés 28 minutes, lors de la plus grande déclinaison du soleil. Pour exprimer ce mouvement, ils supposèrent dans les cieux deux points à une égale distance de ce cercle, qu'ils nommèrent les *pôles* du zodiaque, sur lesquels passent les *deux cercles polaires*. Dans la sphère artificielle, l'équateur, les deux tropiques et les deux cercles sont coupés à angles droits par deux autres cercles qu'on nomme *colures*; ils servent à marquer les points des solstices, des équinoxes et des pôles du zodiaque. Les anciens ob-

servèrent encore, que *dans les pays* placés directement au N. ou au S. jusqu'aux pôles, lorsque le soleil se trouve à un certain point de son cours, les habitans ont en même temps midi; ce qui donna l'idée d'un cercle qui passe par les pôles du monde, et on le nomma *méridien*. Dans la sphère artificielle, il est immobile comme l'horizon. Ce dernier est un autre cercle qui représente les bornes entre les deux hémisphères visible et invisible, ou les deux demi-sphères, c'est-à-dire, entre la partie supérieure et la partie inférieure.

SECTION III.

Application de la Sphère au Globe.

PAR la connoissance du globe, on entend la position des différens endroits, contrées ou pays de la terre, sur un globe artificiel. La méthode que les géographes ont admise pour représenter la situation d'un endroit, relativement à un autre ou au reste de la terre en général, a été d'appliquer les cercles de la sphère au globe artificiel; et c'étoit la seule qui pût remplir son objet. Un exemple l'expliquera. Lorsque le cercle, qu'on nomme *équateur*, fut connu des astronomes, on le rapporta facilement à la terre; et, par ce moyen, on détermina la situation des endroits au-delà ou en-deçà de l'équateur: on peut en faire autant de tous les cercles de la sphère. Le lecteur s'étant fait une idée du principe sur lequel toute la connoissance du globe est fondée, peut passer à l'examen de la théorie en elle-même, c'est-à-dire, à la description de notre terre, telle qu'elle est représentée sur le globe terrestre artificiel.

FIGURE DE LA TERRE. — Quoiqu'en parlant de la terre avec les autres planètes, il ait suffi de la considérer comme un corps sphérique, on a cependant découvert que ce n'est pas là sa véritable figure, et que, quoique la terre approche de la forme d'une boule, elle n'est pas toutefois parfaitement arrondie.

Cette circonstance occasionna de grandes contestations entre les philosophes du dernier siècle, parmi lesquels sir Isaac Newton et M. Cassini furent les chefs des deux partis. Newton démontra mathématiquement que la terre étoit un sphéroïde applati vers les deux pôles, et renflé vers l'équateur, de façon qu'une ligne tirée à travers son centre, et qui sortiroit par les deux pôles (ce qu'on nomme un diamètre), ne seroit pas aussi longue que celle qui passeroit par le même centre, et par les points de l'E. et de l'O. Le philosophe français soutenoit l'opinion contraire; mais, en 1736, le roi de France termina la dispute, en chargeant un certain nombre de philosophes d'aller vers le nord et vers le midi, mesurer dans ces deux différens endroits un degré, ou la 360e partie d'un grand cercle. A leur retour, ils confirmèrent unanimement l'opinion de Newton, et depuis cette époque, la terre a toujours été considérée comme applatie vers les deux pôles. Le lecteur concevra facilement la cause de cette figure, s'il a bien compris nos observations sur le mouvement de la terre; car, passons un fuseau à travers une boule pleine d'eau, et faisons tourner rapidement le fuseau et la boule, nous verrons la dernière s'élever vers le centre, et s'applatir vers les deux extrémités qui représentent les pôles. Il en est exactement de même de la terre, en observant toutefois que son axe, représenté par le fuseau, est imaginaire; mais quoique la terre ne soit pas parfaitement sphérique, la différence de sa figure est si peu de chose, qu'on peut, sans aucun inconvénient, la représenter comme un globe.

CIRCONFÉRENCE ET DIAMÈTRE DE LA TERRE. — Dans la table que nous avons présentée, le diamètre de la terre est fixé, d'après les meilleures observations, de façon que sa circonférence est de 9,000 lieues, chacune de 2,280 toises : cette circonférence a été conçue pour la commodité de la mesure qu'on divise en trois cent soixante parties ou degrés, chaque degré contenant 25 lieues. On divise de même chacun

de ces degrés en 60 minutes, et chaque minute en 60 secondes.

AXES ET PÔLES DE LA TERRE. — L'axe de la terre est la ligne imaginaire qui passe par son centre, sur laquelle on suppose qu'elle tourne en vingt-quatre heures. On nomme les extrémités de cette ligne, les pôles de la terre. L'un tourné vers le N., et l'autre vers le S., correspondent exactement aux deux points des cieux qu'on nomme les pôles arctique et antarctique, c'est-à-dire, du N. et du S. La connoissance de ces pôles est infiniment utile aux géographes pour déterminer la situation et la distance des différens endroits; car ils fixent les limites de la terre que l'équateur partage en deux parties égales, de sorte que, plus on s'approche des pôles, et plus on s'éloigne de l'équateur; *vice versâ*, on approche de l'équateur en s'éloignant des pôles.

CERCLES DU GLOBE. — On les divise ordinairement en grands et en petits cercles. Un grand cercle est celui dont le plan passe par le centre de la terre, et la divise en deux parties égales, ou en deux hémisphères. Un petit cercle est celui qui ne passe pas par le centre de la terre, et ne la partage pas en deux parties égales. On compte six grands cercles et quatre petits.

EQUATEUR. — L'équateur est celui des grands cercles par lequel nous commencerons. Nous avons déjà eu occasion d'en dire quelque chose; on le nomme quelquefois équinoxial, et nous en avons expliqué la raison. Les navigateurs lui ont aussi donné la dénomination de *la ligne*, parce qu'ils le regardoient comme une grande ligne tirée sur la mer de l'E. à l'O., qui divisoit la terre en deux hémisphères, du N. et du S., et qu'il falloit réellement traverser pour passer de l'un à l'autre. Les pôles de ce cercle sont les mêmes que ceux de la sphère. Il est aussi divisé en 360 degrés, dont nous ferons bientôt connoître l'usage.

HORIZON. — Ce grand cercle est représenté par un plan circulaire placé horizontalement; il coupe

le globe en deux parties égales ou hémisphères, dont l'un se nomme supérieur et l'autre inférieur. Les géographes distinguent deux horizons, l'un *sensible* et l'autre *rationnel*; le premier termine notre vue, lorsqu'en jetant un coup-d'œil sur le ciel qui nous environne, il nous semble toucher à la terre ou à la mer.

C'est ce cercle qui détermine le lever et le coucher du soleil et des astres, car, lorsqu'ils commencent à monter sur l'horizon du côté de l'Orient, nous disons qu'ils se lèvent; et lorsqu'ils descendent au-dessous, du côté de l'Occident, nous disons qu'ils se couchent. Chaque lieu, outre son horizon *sensible*, a un horizon nommé *rationnel*, qui passe par le centre du globe. On nomme *zénith* et *nadir* ses pôles, c'est-à-dire, les deux points de son axe, distans chacun de 90 degrés de sa circonférence, comme ceux de tous les cercles. Le premier est exactement au-dessus de notre tête, et l'autre directement sous nos pieds. Le plan circulaire qui représente l'horizon sur la sphère, a plusieurs cercles tracés sur sa surface. Celui qui est du côté intérieur marque le nombre de degrés des douze signes du Zodiaque, c'est-à-dire, trente pour chaque signe; ensuite on y trouve les noms de ces signes avec les jours du mois, selon le vieux et le nouveau style; on y voit encore un cercle qui représente les trente-deux rumbs de vents, marqués sur la boussole.

MÉRIDIEN. — Le méridien est représenté par un cercle, dans l'intérieur duquel le globe tourne suspendu. Il est divisé en 360 degrés, et coupe l'équateur à angles droits; de façon qu'en comptant la distance de chaque côté, depuis l'équateur jusqu'aux pôles, il contient quatre fois 90 degrés, et divise la terre en deux hémisphères, l'un oriental et l'autre occidental. On a nommé ce cercle méridien, parce que, dès que le soleil y est parvenu, il est alors midi; cet astre est, pour ce jour-là, à sa plus grande hauteur, qu'on nomme, en conséquence, hauteur méridienne; et comme il n'arrive jamais au même instant au méri-

dien dans deux endroits situés à l'est ou à l'ouest l'un de l'autre, chacun de ces endroits doit nécessairement avoir son méridien particulier. On marque ordinairement sur le globe 24 méridiens, c'est-à-dire, un dans chaque espace de quinze degrés de l'équateur.

ZODIAQUE.— Le zodiaque est un large cercle qui coupe obliquement l'équateur, et sur lequel les douze signes, dont nous avons fait mention, sont représentés. Au milieu du cercle, on suppose l'écliptique, dont le soleil ne s'écarte jamais dans son cours annuel, et dans lequel il avance de 30 degrés par mois. Les douze signes sont :

1. Le Bélier...	Mars.	11 Vent. au 11 Germ.	7. La Balance...	Sept.	15 Fruct. au 9 Vend.
2. Le Taureau.	Avril.	12 Germ. au 11 Flor.	8. Le Scorpion...	Oct.	10 Vend. au 10 Brum.
3. Les Gémeaux.	Mai.	12 Flor. au 12 Prair.	9. Le Sagittaire.	Nov.	11 Brum. au 10 Frim.
4. Le Cancer....	Juin.	13 Prair. au 12 Mess.	10. Le Capricorne.	Déc.	11 Frim. au 11 Niv.
5. Le Lion....	Juillet.	13 Mess. au 13 Th.	11. Le Verseau..	Janv.	12 Niv. au 12 Pluv.
6. La Vierge...	Août.	14 Therm. au 14 Fr.	12. Les Poissons.	Fév.	13 Pluv. au 10 Vent.

COLURES. — Les deux colures sont de grands cercles qui se rencontrent et se coupent à angles droits aux pôles du monde. L'un passe par les points équinoxiaux du bélier et de la balance, et l'autre par les points solsticiaux du cancer et du capricorne. L'un est le colure des équinoxes, et l'autre celui des solstices. Ils divisent l'écliptique en quatre parties égales, qui prennent leur dénomination des points par où ils passent, c'est-à-dire, des quatre points cardinaux, qui sont ceux du bélier, de la balance, du cancer et du capricorne.

TROPIQUES. — Ce sont deux petits cercles parallèles à l'équateur, dont ils sont distans de 23 degrés 28 minutes, mesurés sur le méridien. L'un est vers le nord, et l'autre vers le sud. On les nomme tropiques, parce que le soleil y étant arrivé, semble retourner vers le midi ou vers le nord. On appelle l'un tropique du cancer, et l'autre tropique du capricorne, parce qu'ils passent par ces deux points.

CERCLES POLAIRES. — Ce sont deux autres petits cercles, également éloignés de 23 degrés 28 minutes des pôles du monde. Leur distance se mesure sur le méridien. On nomme celui du nord *arctique*, parce que le pôle du nord est proche de la constellation de l'ourse; celui du sud s'appelle *antarctique*, parce qu'il est opposé à l'autre. Les tropiques et les cercles polaires sont les quatre petits cercles.

Des différentes positions de la Sphère.

Les positions de la sphère indiquent les divers aspects du ciel à l'égard de chaque partie de la terre, c'est-à-dire, les différentes manières dont tous les peuples de la terre voient le ciel. Elles dépendent des diverses positions de l'horizon par rapport à l'équateur, et elles se réduisent à trois principales, qui sont la *sphère droite*, la *sphère parallèle* et la *sphère oblique*.

La sphère est *droite*, lorsque l'équateur est élevé perpendiculairement au-dessus de l'horizon. C'est la position de la sphère par rapport aux peuples qui se trouvent directement sous l'équateur.

La sphère est *parallèle*, lorsque l'équateur se confond avec l'horizon, et sert lui-même d'horizon. Cette position n'a lieu que pour les habitans des pôles, supposé qu'il y en ait.

Enfin la sphère est *oblique*, lorsque l'équateur est placé obliquement par rapport à l'horizon. Telle est la position de la sphère pour tous les peuples qui sont entre l'équateur et les pôles, c'est-à-dire, pour presque tous les habitans de la terre.

Suivant ces différentes positions, les apparences des mouvemens célestes sont entièrement différentes, et il en résulte des effets propres à chaque pays. Pour concevoir aisément ces effets, il faut placer la sphère dans ces trois positions.

De la Sphère droite.

1°. Les peuples qui ont la sphère droite, ont les

jours égaux aux nuits pendant toute l'année. Voici sur quoi cela est fondé.

Les cercles diurnes, ou les révolutions diurnes du soleil, forment la durée du jour civil, qui est de vingt-quatre heures. La partie de ces cercles, qui est au-dessus de l'horizon, représente la durée du jour proprement dit, qui est le temps de la lumière; et la partie qui est au-dessous, représente la durée de la nuit. Cela posé :

Dans la sphère droite, les cercles diurnes sont coupés en deux parties égales par l'horizon. Donc les jours sont égaux aux nuits sous l'équateur, et par conséquent de douzé heures les uns et les autres.

2°. Les habitans de l'équateur voient le soleil passer au-dessus de leurs têtes deux fois l'année; savoir, le 21 mars et le 23 septembre, et ils n'ont alors point d'ombre à midi. Ils le voient pendant six mois vers le nord, et leur ombre est vers le midi; pendant les six autres mois, ils le voient vers le midi, et leur ombre est vers le nord.

3°. Ils voient les pôles du monde dans leur horizon, et apperçoivent successivement toutes les parties du ciel et toutes les étoiles, parce qu'elles montent toutes sur leur horizon dans la révolution diurne.

De la Sphère parallèle.

1°. Dans la sphère parallèle, c'est-à-dire, sous les pôles, l'année n'est composée que d'un jour et d'une nuit, qui sont l'un et l'autre de six mois.

Cela vient de ce qu'il y a une moitié de l'écliptique au-dessus de l'horizon, et l'autre moitié au-dessous. Le soleil reste six mois au-dessus de l'horizon sans se coucher, et six mois au-dessous sans se lever, pour les habitans des pôles, s'il y en a.

2°. Le soleil tourne parallèlement à l'horizon, et les ombres tournent avec lui autour des objets dans l'espace de vingt-quatre heures. Les étoiles font la même chose que le soleil; mais elles ne se lèvent ni ne se couchent jamais. Celles qui sont sur l'horizon

y demeurent toujours à la même hauteur, et celles qui sont au-dessous, y restent aussi toujours.

3°. L'on ne voit jamais sous les pôles que la moitié du ciel, et cette moitié est toujours la même. Sous le pôle arctique, l'on ne voit que la partie septentrionale qui se termine à l'équateur; et sous le pôle antarctique, l'on ne voit que la partie méridionale.

De la Sphère oblique.

1°. Tous les peuples qui ont la sphère oblique, ont les jours inégaux aux nuits pendant toute l'année, excepté aux temps des équinoxes, parce que tous les cercles diurnes, excepté l'équateur, sont coupés en parties inégales par l'horizon.

2°. Plus la sphère est oblique, c'est-à-dire, plus on s'approche des pôles, plus il y a d'inégalité dans la longueur des jours et des nuits. Sous l'équateur, les jours sont en tout temps de douze heures; sous les tropiques, les plus longs sont d'environ treize heures et demie; sous les cercles polaires, ils sont de vingt-quatre; et depuis les cercles polaires jusqu'aux pôles, ils sont d'un mois, de deux, etc., jusqu'à six mois, qu'ils durent sous les pôles.

3°. Le soleil passe deux fois sur la tête de tous les peuples qui sont entre les deux tropiques, et ils voient leur ombre, tantôt vers le nord, et tantôt vers le midi. A l'égard des peuples situés au-delà des tropiques, le soleil ne passe jamais au-dessus de leurs têtes, et leur ombre méridienne est toujours dirigée vers le pôle qui est le plus proche d'eux. A Paris, notre ombre à midi est toujours vers le nord.

4°. Dans toutes les positions de la sphère oblique, il y a toujours une partie du ciel qui ne monte jamais sur l'horizon, et qui est par conséquent invisible. Cette partie est encore plus ou moins grande, suivant que la sphère est plus ou moins oblique.

DES ZONES. — Lorsqu'on connut les quatre petits cercles dont nous venons de faire mention, on trouva que, par leur moyen, on pouvoit diviser la terre en

cinq parties, et qu'en conséquence il étoit facile de distinguer les endroits de sa surface, selon qu'ils étoient situés dans l'une ou l'autre de ces parties, qu'on nomma des zones, du mot grec ζωνη, qui signifie ceinture. Ce sont de larges espaces ou des espèces de bandes qui environnent la terre.

La zone torride est la partie de la terre située entre les tropiques, et nommée par les anciens *torride*, parce qu'ils la supposoient perpétuellement exposée aux rayons perpendiculaires du soleil, par conséquent inhabitable, et ne contenant que des déserts arides et des sables brûlans. On connoît toutefois, depuis longtemps, l'erreur de cette conjecture. On sait qu'il y a de longues nuits, des rosées abondantes, des pluies et des vents frais et périodiques, sous presque toute la zone torride, et que la terre y est non-seulement habitable, mais si fertile, que quelques contrées donnent deux moissons dans une année. Elle produit presque exclusivement toutes les espèces d'épices, fournit les métaux les plus purs, des pierres précieuses, et des perles plus belles et en plus grande quantité que dans les autres parties de la terre; enfin, les contrées de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, qui sont placées sous cette zone, sont, à tous égards, les plus fertiles de l'univers.

Les deux zones tempérées sont situées entre les tropiques et les cercles polaires. On les nomme *tempérées*, parce que ne recevant qu'obliquement les rayons du soleil, la chaleur y est toujours modérée.

Les deux zones glaciales sont entre les pôles et les cercles polaires. On les appelle *glaciales*, parce que, pendant la plus grande partie de l'année, il y fait un froid très-rigoureux, et que tout y est glacé tant que le soleil est au-dessous de l'horizon, ou fort peu au-dessus. Ces zones, quoique moins favorables que la torride, à la vie animale, ne sont pas toutefois absolument inhabitables.

Aucune de ces zones n'est parfaitement connue des habitans de l'Europe. Nous connoissons très-imparfaitement la zone tempérée du S., très-peu la zone

glaciale du N., et encore moins la zone glaciale du S. La zone tempérée du N. et la zone torride, nous sont un peu mieux connues.

Climats. — Mais quoique la division de la terre en hémisphères et en zones contribue à nous indiquer la partie qu'occupe un pays quelconque, on s'est servi de la division en climats. On observa que le jour étoit invariablement de douze heures sous l'équateur, et que la longueur du jour augmentoit à mesure qu'on avançoit, soit du côté du N., soit du côté du S.; en conséquence, les anciens déterminèrent la distance des différens endroits situés au N. ou au S. de l'équateur, c'est-à-dire, ce qu'on appelle la latitude du lieu, par la plus grande longueur du jour. Par ce moyen, ils imaginèrent un nombre de cercles parallèles à l'équateur, qui fixoient la longueur du jour à différentes distances de l'équateur; et comme ils nommoient climats les espaces compris entre ces cercles, parce qu'ils déclinoient de l'équateur vers les pôles, on peut aussi nommer les cercles eux-mêmes des *parallèles* de climats. Cette nouvelle division de la terre fut par conséquent plus compliquée que celle des zones, et on continua à s'en servir, quoique, comme nous le verrons, l'objet qu'on avoit en vue en l'introduisant, pût être beaucoup mieux rempli d'une autre manière. On compte trente climats entre l'équateur et chaque pôle. Dans les vingt-quatre premiers, le jour croît par demi-heure; mais dans les six derniers, entre les pôles et les cercles polaires, les jours augmentent d'un mois à chaque climat.

Avant le lever et après le coucher du soleil, paroît une lumière qu'on appelle le *crépuscule*. (On a donné le nom d'*aurore* au crépuscule du matin.) Ce crépuscule commence le matin, lorsque le soleil est encore 18 degrés au-dessous de l'horizon, et il ne finit le soir, que lorsque le soleil s'est abaissé de 18 degrés sous ce même cercle.

La durée du crépuscule est plus ou moins longue, suivant qu'on est plus ou moins près des pôles. Elle n'est pas non plus la même pendant toute l'année

pour un même lieu; mais elle est plus longue en été et plus courte en hiver.

Sous l'équateur, les crépuscules ne durent pas une heure et un quart. A Paris, où nous sommes un peu plus près du pôle que de l'équateur, ils durent quatre heures le matin et quatre heures le soir, depuis le 15 juin jusqu'au 1er juillet; ce qui fait qu'il n'y a point de nuit entièrement obscure pendant tout ce temps.

Enfin, sous les pôles, ils durent environ deux mois avant le lever du soleil, et deux mois après son coucher; ce qui réduit d'abord les six mois de nuit à deux. La lune paroît encore deux fois dans ces deux mois, et quinze jours à chaque fois. Ainsi, il n'y a proprement qu'un mois de nuit obscure sous les pôles.

Nous insérons ici une Table, qui servira à indiquer dans quel climat est situé un pays quelconque, si on connoît la longueur du jour de cet endroit; et l'on y verra aussi sa distance à l'équateur.

Climats.	Latitude.	Largeur.	Longueur du jour.	NOMS DES PAYS ET AUTRES ENDROITS REMARQUABLES, *situés dans tous les climats au nord de l'équateur.*
	d. m.	d. m.	h. m.	
1	8 52	8 25	12 30	I. Dans ce premier climat, sont situés les côtes d'Or et d'Argent de l'Afrique; Malaca dans les grandes Indes; Cayenne et Surinam en Terre-Ferme, et l'Amérique méridionale.
2	16 25	8	13	II. Il contient l'Abyssinie en Afrique; Siam, Madras et Pondichéry dans les gr. Indes; les détroits de Darien entre le N. et le S. de l'Amérique, Tabago, les Grenades, S. Vincent et les Barbades, dans les Indes occid.
3	23 50	7 25	13 30	III. Il contient la Mecque en Arabie; Bombay, et partie du Bengale aux gr. Indes; Canton en Chine; Mexico; la baie de Campêche au N. de l'Amérique; la Jamaïque, S. Domingue, S. Christophe, Antigoa, la Martinique et la Guadeloupe, dans les Indes occid.
4	30 25	6 30	14	IV. L'Egypte, les îles Canaries en Afrique, Delhi, capitale de l'empire du Mogol en Asie; le golfe du Mexique; la Floride orientale dans l'Amérique septentrionale; la Havane aux Indes occidentales.
5	36 28	6 8	14 30	V. Gibraltar en Espagne; partie de la mer Méditerranée, la côte de Barbarie en Afrique; Jérusalem, Ispaham, capit. de la Perse, Nankin en Chine, la Californie, le nouveau Mexique; la Floride occident., la Géorgie et les Carolines de l'Amérique septentr.
6	41 22	4 54	15	VI. Lisbonne en Portugal; Madrid en Espagne; Minorque, la Sardaigne, et partie de la Grèce dans la Méditerranée, l'Asie Mineure; partie de la mer Caspienne; Samarcande, dans la gr. Tartarie; Pékin en Chine, la Corée et le Japon; Williambourg en Virginie; le Mariland et Philadelphie dans le N. de l'Amérique.
7	45 29	4 7	15 30	VII. Les provinces du N. de l'Espagne et du S. de la France; Turin, Gênes, et Rome en Italie; Constantinople et la mer Noire en Turquie; la mer Caspienne; partie de la Tartarie; New-York; Boston dans la Nouvelle-Angleterre de l'Amérique du Nord.
8	49 10	3 32	16	VIII. Paris; Vienne, cap. de l'Allemagne; la Nouvelle-Ecosse; Terre-Neuve, et le Canada dans l'Amér. du N.
9	52 0	2 59	16 30	IX. Londres, la Flandre, Prague, Dresde, Cracovie en Pologne; les provinces du sud de la Russie; partie de la Tartarie et le N. de Terre-Neuve.
10	54 27	2 27	17	X. Dublin, York, la Hollande, l'Hanovre et la Tartarie; Varsovie en Pologne; le Labrador et le S. du nouveau pays de Galles, dans l'Amérique septentr.
11	56 37	2 10	17 30	XI. Edimbourg, Copenhague, Moscow, cap. de la Russie.
12	58 29	1 52	18	XII. Le sud de la Suède; Tobolsk, cap. de la Sibérie.
13	59 58	1 29	18 30	XIII. Les îles des Orcades; Stockholm, cap. de la Suède.
14	61 18	1 20	19	XIV. Berghen en Norwège; Pétersbourg en Russie.
15	62 25	1 7	19 30	XV. Détroit d'Hudson, Amérique du Nord.
16	63 22	57	20	XVI. La Sibérie, et la partie S. du Groënland.
17	64 6	44	20 30	XVII. Drontheim en Norwège.
18	64 49	43	21	XVIII. Partie de la Finlande en Russie.
19	65 21	32	21 30	XIX. Archangel sur la mer Blanche; Russie.
20	65 47	22	22	XX. Hekla en Islande.
21	66 06	19	22 30	XXI. Parties du N. de la Sibérie et de la Russie.
22	66 20	14	23	XXII. Le N. du nouv. pays de Galles dans l'Amér. sept.
23	66 28	14	23 30	XXIII. Le détroit de Davis.
24	66 31	3	24	XXIV. Samoïèdes.
25	67 21		1 mois.	XXV. La partie méridionale de la Laponie.
26	69 48		2 mois.	XXVI. La partie occidentale du Groënland.
27	73 37		3 mois.	XXVII. La Zemble-Australe.
28	78 30		4 mois.	XXVIII. La Zemble-Boréale.
29	84 6		5 mois.	XXIX. Spitzberg.
30	90 0		6 mois.	XXX. Inconnue.

LATITUDE. — La distance de l'équateur, à laquelle sont situés les différens pays, ou autrement ce qu'on nomme leur latitude, est facile à mesurer sur le globe, par le moyen du méridien dont nous avons donné la description. On place le lieu dont on veut trouver la latitude, sous le méridien où les degrés de la latitude sont marqués; ce qui donne la latitude de l'endroit. Comme on compte la latitude depuis l'équateur, en allant vers les pôles, elle est septentrionale ou méridionale. Plus on approche des pôles, plus la latitude augmente. Aucun endroit ne peut toutefois être à plus de 90 degrés de latitude, parce que celui où les pôles finissent n'est qu'à cette distance de l'équateur.

PARALLÈLES DE LATITUDE. — Dans chaque degré de latitude, ou pour mieux dire dans chaque endroit particulier de la terre, les géographes supposent le passage d'un cercle qu'ils nomment un parallèle de latitude. C'est à l'endroit où ce cercle se coupe avec le méridien, qu'on trouve la véritable position d'un lieu quelconque.

LONGITUDE. — La longitude d'un lieu est sa situation relativement au premier méridien : elle se mesure par conséquent vers l'E. ou l'O. Pour trouver la longitude, il n'y a pas de point particulier dont on doive partir plutôt que d'un autre; mais généralement dans tous les globes et cartes, on place le premier méridien à l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries : par ce moyen, l'on compte la longitude orientale ou occidentale par le nombre de degrés qu'il y a du méridien de l'île de Fer sur les globes modernes. Les géographes fixent à la capitale de leurs pays respectifs le premier méridien d'où ils comptent les degrés de longitude. Les Anglais comptent leur premier méridien de Londres ou de Greenwich, et les Français de Paris, etc. Les degrés de longitude sont marqués sur l'équateur. Aucun lieu quelconque ne peut avoir plus de 180 degrés de longitude, parce que la circonférence n'étant que de 360 degrés, un endroit ne peut être éloigné de l'autre que de la moitié de cette distance; mais quelques géographes étran-

gers comptent mal-à-propos la longitude autour du globe. Les degrés de longitude ne sont pas égaux comme ceux de latitude ; ils diminuent en proportion de l'inclinaison des méridiens, ou que leur distance se resserre en approchant des pôles. Au soixantième degré de latitude, un degré de longitude n'est que la moitié d'un degré de l'équateur, et ainsi du reste. Le nombre de lieues qu'un degré de longitude contient dans chaque parallèle de latitude, est indiqué par la table suivante :

Table qui indique le nombre de lieues que contient un degré de longitude dans chaque parallèle de latitude depuis l'équateur.

Degrés de lat.	Lieues.	Fractions de lieue.	Degrés de lat.	Lieues.	Fractions de lieue.	Degrés de lat.	Lieues.	Fractions de lieue.	Degrés de lat.	Lieues.	Fractions de lieue.
0	25										
1	24	$\frac{15}{16}$	24	22	[illegible]	47	17	[illegible]	69	8	[illegible]
2	24	[illegible]	25	22	[illegible]	48	16	[illegible]	70	8	[illegible]
3	24	[illegible]	26	22	$\frac{7}{16}$	49	16	[illegible]	71	8	[illegible]
4	24	$\frac{11}{12}$	27	22	[illegible]	50	16	[illegible]	72	7	[illegible]
5	24	$\frac{8}{9}$	28	22	[illegible]	51	15	[illegible]	73	7	[illegible]
6	24	[illegible]	29	21	[illegible]	52	15	[illegible]	74	6	[illegible]
7	24	$\frac{13}{16}$	30	21	[illegible]	53	15	[illegible]	75	6	[illegible]
8	24	$\frac{3}{4}$	31	21	[illegible]	54	14	[illegible]	76	6	[illegible]
9	24	$\frac{2}{3}$	32	21	[illegible]	55	14	[illegible]	77	5	[illegible]
10	24	[illegible]	33	20	[illegible]	56	13	[illegible]	78	5	[illegible]
11	24	$\frac{9}{16}$	34	20	[illegible]	57	13	[illegible]	79	4	[illegible]
12	24	$\frac{4}{9}$	35	20	[illegible]	58	13	[illegible]	80	4	[illegible]
13	24	[illegible]	36	20	[illegible]	59	12	[illegible]	81	3	[illegible]
14	24	$\frac{1}{4}$	37	19	$\frac{2}{9}$	60	12	[illegible]	82	3	[illegible]
15	24	$\frac{3}{16}$	38	19	[illegible]	61	12	[illegible]	83	3	[illegible]
16	24	[illegible]	39	19	[illegible]	62	11	[illegible]	84	2	[illegible]
17	23	$\frac{11}{12}$	40	19	[illegible]	63	11	[illegible]	85	2	[illegible]
18	23	$\frac{7}{9}$	41	18	[illegible]	64	10	[illegible]	86	1	[illegible]
19	23	$\frac{11}{16}$	42	18	[illegible]	65	10	[illegible]	87	1	[illegible]
20	23	$\frac{1}{2}$	43	18	[illegible]	66	10	[illegible]	88		[illegible]
21	23	$\frac{1}{3}$	44	17	[illegible]	67	9	[illegible]	89		[illegible]
22	23	$\frac{1}{6}$	45	17	[illegible]	68	9	[illegible]	90	0	
23	23		46	17	[illegible]						

Calcul des Longitudes et des Latitudes. — Pour trouver la longitude et la latitude d'un endroit

quelconque, il faut le conduire sous le méridien du globe. Nous trouverons le degré de longitude marqué sur l'équateur, et le degré de latitude sur le méridien; de façon que, pour trouver la différence de longitude ou de latitude de deux endroits, nous n'avons qu'à comparer les degrés de l'un avec ceux de l'autre, et réduire ces degrés en lieues, conformément au tableau ci-dessus. Il faut avoir grand soin de se rappeler que chaque degré de longitude à l'équateur, et chaque degré de latitude sur tout le globe, est l'équivalent de 25 lieues de France. Par ce moyen, on mesurera facilement la distance entre chaque endroit du globe.

MANIÈRE DE MESURER LA DISTANCE DES LIEUX. — Les endroits situés dans une direction oblique, c'est-à-dire, qui ne sont point directement au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest l'un de l'autre, peuvent être mesurés d'une manière plus prompte, en étendant le compas de l'un à l'autre, et en l'appliquant ensuite sur l'équateur. Par exemple, en étendant le compas depuis la Guinée en Afrique, jusqu'au Brésil en Amérique, et en l'appliquant ensuite sur l'équateur, vous trouverez la distance de 25 degrés qui, à 25 lieues par degré, font la distance de 500 lieues.

QUART DE CERCLE POUR PRENDRE LES HAUTEURS. — Pour suppléer au compas dans cette opération, il y a ordinairement une petite plaque de cuivre sur le méridien; elle contient quatre-vingt-dix degrés, ou un quart de la circonférence du globe, au moyen de quoi on mesure les distances et les gisemens des lieux, sans avoir la peine d'étendre le compas de l'un à l'autre, et de l'appliquer ensuite sur l'équateur. On nomme cette plaque *le quart de cercle*.

CERCLE HORAIRE OU ROSETTE POLAIRE. — C'est un petit cercle fixé sur le méridien, et divisé en 24 heures, avec une aiguille mobile qui tourne autour de l'axe du globe.

Premier problème. *Le diamètre d'un globe artificiel étant donné, trouver le carré de sa surface, et sa solidité en mesure cubique.*

Multipliez le diamètre par la circonférence, le produit vous donnera la première solution. Multipliez ensuite ce produit par le septième du diamètre (*), et ce second produit vous donnera l'autre solution. On peut trouver, par la même opération, la surface et la solidité du globe réel, ainsi que toute la masse de l'atmosphère qui l'environne, pourvu qu'il y ait toujours et par-tout la même hauteur. Après en avoir trouvé la hauteur perpendiculaire, par l'expérience très-connue de l'élévation du mercure au pied et sur la cime d'une montagne, doublez ladite hauteur, ajoutez-en la somme au diamètre de la terre, multipliez ensuite le tout, comme un nouveau diamètre par sa propre circonférence, et déduisez, du produit, la solidité de la terre; il vous restera celle de son atmosphère.

2e problème. *Pour rectifier le globe.*

Le globe étant posé sur un plan bien uni, élevez le pôle selon la latitude donnée; fixez ensuite le quart de cercle dans le zénith, et s'il y a une boussole sur le pied, placez le globe de manière que le grand méridien soit directement au S. et au N., comme les deux pointes de l'aiguille, alors le globe sera placé comme la terre.

3e problème. *Trouver la longitude et la latitude d'un lieu quelconque.*

(*Voyez* l'article où nous avons déjà rendu compte de cette opération.)

4e problème. *La longitude et la latitude d'un lieu étant données, trouver sa position sur le globe.*

Tournez le globe jusqu'à ce que la longitude con-

(1) Ou plus exactement par $\frac{113}{710}$.

nue soit sous le méridien; comptez sur ce cercle le degré de latitude, soit S., soit N., et marquez-y un point; le lieu directement au-dessous de ce point sera l'endroit que vous cherchez.

5ᵉ PROBLÈME. *La latitude d'un lieu étant connue, trouver tous ceux qui ont la même latitude.*

Le globe étant rectifié (*voyez* problême 2) selon la latitude du lieu donné, mettez ce lieu sous le grand méridien, et faites une marque exactement au-dessus; en faisant faire un tour au globe, tous les endroits qui passeront sous la marque seront à la même latitude que le lieu donné.

6ᵉ PROBLÈME. *Trouver dans quelque temps que ce soit, le lieu du soleil dans l'écliptique.*

Le mois et le jour étant donnés, cherchez-les sur l'horizon du globe, et au-dessus du jour vous trouverez le signe et le degré dans lesquels le soleil est alors. Ce signe et ce degré marqués sur l'écliptique, sont, ou à-peu-près, la place que le soleil y occupe dans le temps donné.

7ᵉ PROBLÈME. *Le mois, le jour et l'heure du jour étant donnés, trouver les endroits du globe où le soleil est alors au méridien.*

Le pôle étant élevé selon la latitude du lieu où vous êtes, placez ce lieu sous le grand méridien, et après avoir mis l'aiguille du cercle horaire sur l'heure du jour dans le lieu donné, ou dans celui où vous êtes, tournez le globe jusqu'à ce que la pointe de l'aiguille vienne à midi, qui est la figure XII. Fixez ensuite le globe dans cette position, et observez les endroits qui sont directement au-dessous de l'hémisphère supérieur du méridien. Ce sont ceux que vous cherchez.

8e PROBLÈME. *Trouver, dans tous les temps, la longueur du jour et de la nuit dans un endroit quelconque.*

Elevez le pôle (*voyez* problème 2) selon la latitude du lieu donné ; trouvez le lieu du soleil dans l'écliptique (*voyez* problème 6) ; placez-le sous l'horizon oriental ; mettez l'aiguille du cercle horaire sur midi, ou à la figure XII, et tournez le globe jusqu'à ce que le point de l'écliptique touche l'horizon occidental ; regardez alors sur le cercle horaire où est la pointe de l'aiguille : comptez les heures entre l'aiguille et la figure XII, c'est la longueur du jour ; et ce qui fait le complément des 24 heures, est la longueur de la nuit.

9e PROBLÈME. *Savoir, par le moyen du globe, quelle heure il est dans toutes les parties du monde, et en tout temps, connoissant l'heure du pays où l'on se trouve alors.*

Conduisez le lieu où vous êtes au grand méridien ; le pôle étant élevé selon la latitude du lieu, mettez l'aiguille horaire sur l'heure du jour ; placez ensuite l'endroit dont vous voulez savoir l'heure sous le méridien, et l'aiguille marquera l'heure qu'il est dans cet endroit, quel qu'il puisse être.

10e PROBLÈME. *Trouver, dans un lieu donné de la zone torride, les deux jours de l'année pendant lesquels le soleil sera perpendiculaire à midi.*

Mettez le lieu donné sous le grand méridien, et marquez le degré de latitude qui se trouve directement au-dessus ; faites tourner le globe, et observez les deux points de l'écliptique qui passent par ce degré de latitude ; cherchez, sur l'horizon ou sur les tables qui indiquent le mouvement annuel du soleil, les jours où il passe par ces points de l'écliptique : ces jours sont ceux où le soleil est perpendiculaire au lieu donné.

11ᵉ PROBLÈME. *Trouver, par le moyen du globe, le mois et le jour étant donnés, les endroits de la zone glaciale du Nord que le soleil commence à éclairer sans qu'il y ait de nuit, et ceux de la zone glaciale du Sud dont il commence à s'absenter totalement.*

Trouvez (problème 6) le lieu du soleil dans l'écliptique; marquez-le, et placez-le sous le méridien; comptez, depuis le pôle arctique, en allant vers l'équateur, autant de degrés qu'il s'en trouve entre l'équateur et la place du soleil dans l'écliptique; marquez l'endroit; tournez ensuite le globe, et tous les endroits qui passeront sous le lieu marqué sont ceux que le soleil commence à éclairer constamment, sans se coucher, le jour donné. Pour résoudre la seconde partie du problême, prenez sur le méridien, depuis le pôle antarctique, en allant vers l'équateur, la même distance que vous avez prise précédemment du pôle arctique; marquez-la; tournez le globe, et tous les endroits qui passeront sous la marque seront ceux dont le soleil commence à se retirer totalement depuis le jour donné.

12ᵉ PROBLÈME. *Trouver, par le moyen du globe, dans un lieu donné de la zone glaciale du Nord, le nombre de jours que le soleil paroît constamment, sans se coucher, le nombre de ceux où il disparoît totalement, et le premier et le dernier jour où il est visible.*

Mettez le lieu donné sous le méridien, et observez sa latitude (*voyez* le problème 2); élevez le globe en conséquence; comptez sur le méridien au-dessus et au-dessous de l'équateur un nombre de degrés égal à la distance du lieu donné au pôle, et après avoir marqué ces points, tournez le globe, et observez les deux degrés de l'écliptique qui passent directement sous les deux points marqués sur le méridien. Premièrement, l'arc septentrional de l'écliptique, c'est-

à-dire, la partie comprise entre les deux degrés marqués, étant réduite ou évaluée en mois, jours et heures, donnera le nombre des jours durant lesquels le soleil paroît constamment au-dessus de l'horizon du lieu donné; l'arc méridional de l'écliptique indiquera le nombre des jours durant lesquels le soleil ne sera point du tout visible; il marquera aussi quels sont ces jours. Dans l'intervalle, le soleil s'y lève et s'y couche.

13e PROBLÊME. *Le mois et le jour étant donnés, trouver les endroits de la terre où le soleil, arrivé au méridien, sera ce jour-là perpendiculaire, ou passera au zénith.*

Marquez d'abord le lieu du soleil dans l'écliptique (problême 6); mettez-le sous le méridien, et faites sur ce cercle une marque exactement au-dessus de la place du soleil. Tournez ensuite le globe, et les endroits qui ont le soleil perpendiculaire à leur méridien passeront successivement sous la marque.

14e PROBLÊME. *Le mois et le jour étant donnés, trouver sur quel point du compas le soleil se lève et se couche dans un endroit quelconque.*

Elevez le pôle selon la latitude de l'endroit dont il est question; marquez le lieu du soleil dans l'écliptique, au temps donné; mettez-le sous l'horizon oriental, et vous verrez sur quel point de l'horizon le soleil se lève. En tournant le globe jusqu'à ce que le soleil corresponde à l'horizon occidental, vous trouverez aussi sur ce cercle le point exact où il se couche.

15e PROBLÊME. *Trouver, par le moyen du globe, les jours et les nuits les plus longs et les plus courts dans un lieu donné.*

Elevez le pôle selon la latitude du lieu, et conduisez au méridien le premier degré du Cancer, si ce lieu est dans l'hémisphère du N., ou le premier de-

gré du Capricorne, s'il est dans l'hémisphère du S. Mettez l'aiguille horaire sur midi; tournez le globe jusqu'à ce que le premier degré du Cancer arrive à l'horizon oriental et occidental, et observez sur le cercle horaire le nombre d'heures entre l'aiguille et la figure XII, en les comptant selon le mouvement de l'aiguille : c'est la longueur du plus long jour; et le complément à 24 heures est la durée de la plus courte nuit; le plus court jour et la plus longue nuit ne sont autre chose que l'inverse de ce que nous venons de dire.

16e PROBLÈME. *L'heure du jour étant donnée dans un lieu quelconque, trouver en même temps les endroits de la terre où il est minuit ou midi, ou une autre heure.*

Placez le lieu donné sous le méridien; mettez l'aiguille horaire sur l'heure qu'il est dans cet endroit; faites tourner ensuite le globe jusqu'à ce que la pointe de l'aiguille vienne à la figure XII d'en haut, et observez les lieux qui sont alors sous le demi-cercle supérieur du méridien : ce sont ceux où il est midi à l'heure donnée; tournez ensuite le globe jusqu'à ce que la pointe de l'aiguille vienne à la figure XII opposée, et les endroits situés dans le demi-cercle inférieur du méridien seront ceux où il est minuit à l'heure donnée. Par le même moyen, on trouvera les lieux où il est une autre heure quelconque, en faisant tourner le globe jusqu'à ce que la pointe de l'aiguille vienne à l'heure qu'on desire, et en remarquant les endroits qui sont alors sous le méridien.

17e PROBLÈME. *Le jour et l'heure étant donnés, trouver, par le moyen du globe, dans un lieu quelconque, l'endroit de la terre où le soleil est alors perpendiculaire.*

Après avoir trouvé le lieu du soleil dans l'écliptique (problême 6), et l'avoir placé sous le méridien,

faites une marque au-dessus; cherchez ensuite (problême 16) les endroits de la terre dans le méridien desquels le soleil est pour le moment, et mettez-les sous le méridien; observez ensuite la partie de la terre qui se trouve directement sous la marque; c'est le lieu auquel le soleil est pour le moment perpendiculaire.

18e PROBLÊME. *Le jour étant donné, trouver tous les endroits où le soleil se lève, se couche, ou est au méridien, et par conséquent tous ceux qui sont alors éclairés ou privés de sa lumière.*

On ne peut pas résoudre ce problême avec un globe monté de la manière ordinaire, et dont le cercle horaire est fixé sur le méridien, à moins qu'au jour donné, le soleil ne soit sous l'un des tropiques ou tout auprès. Mais il faut se servir de celui qui est de l'invention de M. Joseph Harrys, c'est-à-dire, dont le cercle horaire est placé sur la surface du globe, au-dessous du méridien. On peut résoudre ce problême pour tous les jours de l'année, selon sa méthode.

Après avoir trouvé le lieu auquel le soleil est perpendiculaire à l'heure donnée, s'il est dans l'hémisphère du N., élevez le pôle arctique au-dessus de l'horizon, d'un nombre de degrés égal à ceux de la latitude du lieu. Si, au contraire, il est dans l'hémisphère du S., élevez le pôle antarctique de la même manière, et placez le lieu sous le méridien. Alors, dans tous les endroits qui se trouvent dans le demi-cercle occidental de l'horizon, le soleil se lève, et dans ceux qui se trouvent dans le demi-cercle oriental, le soleil se couche. Dans les lieux qui sont au-dessous du demi-cercle supérieur du méridien, il est midi; et dans ceux qui se trouvent au-dessous du demi-cercle inférieur, il est minuit. Tous les endroits qui se trouvent au-dessus de l'horizon sont éclairés par le soleil, et il est élevé au-dessus d'eux d'autant de degrés qu'ils le sont eux-mêmes au-dessus de l'horizon. Cette hauteur peut être connue en fixant le quart de

cercle sur le méridien, au-dessus de l'endroit auquel le soleil est perpendiculaire; placez-le ensuite sur tout autre lieu, et observez sur le quart de cercle le nombre de degrés entre ce lieu et l'horizon. Dans tous les endroits qui sont de 18 degrés au-dessous du demi-cercle occidental de l'horizon, le crépuscule du matin commence. Dans tous ceux qui sont de 18 degrés au-dessous du demi-cercle oriental, le crépuscule du soir finit; et tous ceux qui sont plus bas que 18 degrés, sont dans la nuit la plus obscure.

Placez un lieu sous le demi-cercle du méridien; fixez l'aiguille horaire à la figure XII d'en-haut ou à midi, et faites tourner le globe sur son axe du côté de l'E.; lorsque ce lieu arrivera au demi-cercle occidental de l'horizon, l'aiguille vous indiquera le moment du lever du soleil dans cet endroit; et lorsque ce même lieu sera au demi-cercle oriental, l'aiguille marquera l'instant où le soleil se couche.

Dans les endroits qui ne passent pas sous l'horizon, le soleil ne se couche pas ce jour-là; et dans ceux qui sont au-dessus, le soleil ne se lève pas.

19e PROBLÈME. *Le mois et le jour étant donnés avec la place de la lune dans le Zodiaque et sa latitude, trouver l'heure où elle se lève et se couche, et en même temps son passage au méridien pour le lieu donné.*

On prendra dans un almanach, la place de la lune dans le Zodiaque, et sa latitude, c'est-à-dire, sa distance de l'écliptique, en appliquant le demi-cercle de position au lieu qu'elle occupe dans le Zodiaque. Pour résoudre le problême, élevez le pôle selon la latitude de l'endroit donné. Après avoir trouvé la place du soleil dans l'écliptique (problême 6), et l'avoir marquée ainsi que celle de la lune, placez le lieu du soleil sous le méridien, et mettez l'aiguille du cercle horaire sur midi; faites ensuite tourner le globe jusqu'à ce que la place de la lune arrive successivement à la partie orientale et occidentale

de l'horizon et au méridien; l'aiguille vous indiquera les heures de son lever, de son coucher et de son passage au méridien du lieu.

20ᵉ PROBLÊME. *Deux endroits du globe étant donnés, connoître la véritable distance de l'un à l'autre.*

Posez le côté gradué du quart du cercle des hauteurs sur les deux endroits, et le nombre de degrés qu'il y a entre ces lieux, sera la véritable distance de l'un à l'autre: comptez chaque degré pour 25 lieues.

21ᵉ PROBLÊME. *Un lieu étant donné sur le globe, avec sa véritable distance d'un autre lieu, trouver tous les endroits du globe qui sont à la même distance du lieu donné.*

Mettez le lieu donné sous le grand méridien, et élevez le pôle selon la latitude de ce lieu; fixez ensuite le quart de cercle au zénith, et comptez la distance donnée entre le premier et le second lieu: il faut toutefois qu'il y ait moins de 90 degrés, car autrement il faudroit se servir du demi-cercle de position. Faites une marque où le compte finit; et en conduisant le quart de cercle autour de la surface du globe, tous les endroits qui passeront sous la marque seront ceux que vous cherchez.

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES.

1°. La latitude d'un lieu quelconque est égale à l'élévation du pôle, au-dessus de l'horizon de ce lieu; et l'élévation ou hauteur de l'équateur est égale au complément de la latitude, c'est-à-dire, à ce qui lui manque pour faire 90 degrés.

2°. Les endroits qui sont situés sous l'équateur n'ont point de latitude; car c'est là que la latitude commence; et ceux qui sont sous le premier méridien n'ont point de longitude, parce que c'est là

qu'elle commence. En conséquence, l'endroit de la terre où le premier méridien coupe l'équateur, a zéro de latitude et de longitude.

5°. Tous les lieux de la terre jouissent également des bienfaits du soleil, eu égard au temps, et en sont également privés.

4°. Tous les endroits situés sous l'équateur ont leurs jours et leurs nuits d'une longueur égale, c'est-à-dire, de 12 heures chacun, dans tous les temps de l'année; car quoique le soleil décline alternativement de l'équateur vers le N. et vers le S., cependant, comme l'horizon de l'équateur coupe tous les parallèles de latitude par la moitié, le soleil doit nécessairement rester au-dessus de l'horizon pendant la moitié de son mouvement diurne autour de la terre, et au-dessous durant l'autre moitié.

5°. Dans tous les endroits situés entre l'équateur et les pôles, les jours et les nuits sont d'égale longueur, c'est-à-dire, de 12 heures, lorsque le soleil est à l'équinoxe; car, dans toutes les élévations du pôle moindres que de 90 degrés, qui est la plus grande, la moitié de l'équateur sera au-dessus de l'horizon, et l'autre moitié au-dessous.

6°. Les jours et les nuits ne sont jamais d'égale longueur dans les endroits situés entre l'équateur et les cercles polaires, excepté lorsque le soleil entre dans les signes du Bélier et de la Balance: car, dans toutes les parties de l'écliptique, le cercle du mouvement diurne du soleil est divisé par l'horizon en deux parties inégales.

7°. Plus un lieu est près de l'équateur, moins il y a de différence dans ce lieu entre la longueur des nuits et celle des jours. Et plus il en est éloigné, plus la différence est grande; les cercles que le soleil décrit dans les cieux, en 24 heures, sont coupés plus également dans le premier cas, et dans l'autre plus inégalement.

8°. Dans tous les endroits situés sous un parallèle quelconque, quelle que soit la longueur ou la briéveté du jour et de la nuit, dans un de ces lieux,

n'importe dans quel temps de l'année, elle est la même que dans tous les autres; car, en tournant le globe sur son axe, lorsqu'il est rectifié selon la déclinaison du soleil, tous ces endroits se trouveront au-dessus ou au-dessous de l'horizon, aussi longtemps l'un que l'autre.

9°. Le soleil est perpendiculaire deux fois par an à tous les endroits situés entre les tropiques, une fois par an à ceux qui sont sous ces cercles, jamais ailleurs; car il ne peut y avoir un endroit entre les tropiques sans qu'il y ait deux points dans l'écliptique, dont la déclinaison, depuis l'équateur, soit égale à la latitude de ce lieu; et il n'y a qu'un point de l'écliptique qui ait une déclinaison égale à la latitude des endroits situés sur les tropiques que ce point de l'écliptique touche; et comme le soleil ne sort jamais d'entre les tropiques, il ne peut jamais être perpendiculaire à un lieu situé hors de ces cercles.

10°. Dans tous les endroits situés directement sous les cercles polaires, le soleil, lorsqu'il entre dans le tropique le plus voisin, reste, pendant 24 heures, au-dessus de l'horizon sans se coucher, parce qu'il n'y a aucune partie de ce tropique au-dessous de leur horizon. Et lorsque le soleil entre dans l'autre tropique, il est, pendant le même temps, sans se lever, parce qu'aucune partie de ce cercle n'est au-dessus de leur horizon. Dans tous les autres temps de l'année, le soleil s'y lève et s'y couche comme par-tout ailleurs, parce que tous les cercles parallèles à l'équateur, entre les tropiques, sont plus ou moins coupés par l'horizon, suivant qu'ils sont plus loin ou plus près du tropique qui est au-dessous de l'horizon; et quand le soleil n'est ni dans l'un ni dans l'autre des tropiques, son cours diurne doit être nécessairement entre ces cercles.

11°. Tous les endroits situés dans l'hémisphère du Nord, depuis l'équateur jusqu'au cercle polaire, ont leur plus long jour et leur plus courte nuit, lorsque le soleil est dans le tropique du N., et leur plus

court jour et leur plus longue nuit, lorsqu'il est dans celui du S., parce qu'aucun des cercles du mouvement diurne du soleil n'est autant au-dessus et si peu au-dessous de l'horizon que le tropique du N., ni autant au-dessous et si peu au-dessus que le tropique du S. Dans l'hémisphère du S. il faut prendre l'inverse.

12°. Dans tous les endroits situés entre les cercles polaires et les pôles, le soleil luit durant un nombre de jours sans se coucher, et dans le temps opposé de l'année, il est le même temps sans se lever, parce que, dans le premier cas, une partie de l'écliptique ne se couche pas, et dans le second, elle ne se lève point. Les stations ou les absences du soleil sont plus longues ou plus courtes, à mesure que ces endroits sont plus ou moins éloignés des pôles.

13°. Si un navire part d'un port, cingle vers l'E., et revient au même port, après avoir fait le tour de la terre dans cette direction, quelle que soit la durée du trajet, ceux qui montent ce vaisseau, en comptant le temps, gagneront, à leur retour, un jour entier, ou compteront un jour de plus que ceux qui sont restés dans le port, parce qu'en avançant dans la direction opposée au mouvement diurne du soleil, et se trouvant plus avancés, chaque soir, qu'ils ne l'étoient dans la matinée, leur horizon s'élèvera d'autant au-dessus du soleil couchant, plutôt que s'ils étoient restés un jour entier dans le même endroit; et en retranchant ainsi une partie de la longueur du jour proportionnée à leur mouvement, à leur retour, ils auront gagné un jour entier, sans qu'il y ait réellement une seconde de temps au-delà de celui qui s'est écoulé dans le port pendant leur voyage. Si, au contraire, le navire cingle vers l'O., ceux qui le montent compteront un jour de moins que les habitans du port, parce qu'en suivant graduellement le mouvement que le soleil semble avoir, ils le verront tous les jours un peu plus long-temps sur l'horizon. Par ce moyen, à leur retour, ils auront compté un jour de moins.

Il s'ensuit que, si de deux navires partant au même instant du même port pour faire le tour de la terre, l'un se dirigeoit au levant et l'autre au couchant, et qu'ils revinssent le même jour dans ce port, il y auroit, dans le compte de leur temps, deux jours de différence. S'ils faisoient deux fois ce même tour, quatre jours; s'ils le faisoient trois fois, il y en auroit six, etc.

SECONDE PARTIE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE OU NATURELLE.

CONSIDÉRATIONS générales sur la configuration de la surface du Globe terrestre, sur ses productions et sur les êtres qui l'habitent; par EDME MENTELLE.

C'EST la réunion des objets qui vont nous occuper ici, que l'on désigne ordinairement par le nom de Géographie *Physique*, parce que cette partie de la Géographie ne considère sur le globe terrestre que ce qui peut y être l'ouvrage de la nature.

I. Des philosophes habiles, parmi les anciens comme parmi les modernes, ont beaucoup médité sur la formation de l'univers, et particulièrement sur celle de la terre. Les plus hardis ont donné des assertions; les plus sages s'en sont tenus à des conjectures. Les uns et les autres, manquant également de connoissances positives sur la vérité des faits, n'ont pu que suivre, ou la témérité de leur génie, ou la probabilité qui résultoit de leurs observations. Ce sera de ces derniers que j'emprunterai ce qui va suivre, en me renfermant dans le cercle tracé par la saine raison, c'est-à-dire, dans ce qui concerne le globe terrestre.

Soit que l'on admette la matière comme éternelle, car il faut pouvoir répondre à toutes les hypothèses, soit que l'on assigne un moment pour sa formation, on ne peut nier que celle qui forme notre globe, n'ait déjà subi de grandes métamorphoses, ou, si l'on veut, de grandes modifications.

L'auteur de la nature, que quelques philosophes n'ont admis que comme étant la nature elle-même, a consacré à la formation et à l'entretien de la terre, ainsi que de ce qui paroît ne faire qu'un tout avec elle, une certaine quantité de matière, très-différente peut-être de celle employée à la formation des autres corps célestes. C'est cette matière qui, perpétuellement modifiée par la force génératrice, forme: 1°. la partie solide du globe que nous habitons, ayant de diamètre 1274 *myriamètres*, ou 2865 lieues; 2°. la partie fluide, qui, sous le nom d'eau, en couvre plus des deux tiers; 3°. enfin, la partie, plus légère encore que les eaux, réduite en vapeur invisible par la chaleur, et qui forme autour du globe terrestre une enveloppe d'environ un myriamètre, ou deux lieues d'épaisseur, c'est ce que l'on nomme *atmosphère*.

Mais, je le répète, ces trois parties, très-distinctement apparentes, ne le sont réellement que par l'effet des modifications qu'éprouve la matière, modifications que l'on ne peut nier, puisque l'art même en a déjà atteint quelques combinaisons. La chimie et la physique peuvent obtenir de l'eau des matières sèches par des décompositions ingénieuses; elles peuvent aussi, et bien plus aisément encore, faire disparoître l'eau pour l'élever dans l'atmosphère. Je pourrois ajouter mille autres métamorphoses que l'homme peut faire éprouver à la matière. Il n'y a que sa destruction qui lui est impossible. Mais ce que peut faire l'homme dont les moyens sont si bornés, la nature l'exécute bien autrement dans son vaste laboratoire : ouvrière infatigable, elle a le temps et l'espace à ses ordres; elle occupe tous les momens de l'un, vivifie tous les points de l'autre et des milliers

de siècles ne sont pour elle qu'un des instans consacrés à ses travaux.

Il paroît que le calorique, ou ce que nous nommons le feu, quel qu'il soit par lui-même, est le plus puissant des agens qu'emploie la nature. Il n'est pas de corps que son action ne volatilise ou ne modifie, tandis que son absence totale amèneroit à l'état concret les parties les plus déliées de l'atmosphère. Mais cet agent si docile aux volontés de la nature, qui produit sur notre terre des effets si heureux, en y maintenant la *liquidité* des eaux, la *pérennité* des sources, et cette chaleur qui donne et soutient la vie, y produit aussi des effets si terribles, que l'homme a le droit de les compter entre les fléaux, puisqu'ils nuisent quelquefois à son bonheur et à sa conservation. Ce n'est qu'en s'élevant au-dessus des considérations ordinaires, que le génie y apperçoit l'enchaînement des effets nécessaires aux grandes opérations de la nature.

D'après tout ce que nous connoissons de l'état actuel du globe terrestre, on ne peut douter qu'il n'ait éprouvé de grandes révolutions. S'il a été une époque où il existoit sans ressentir l'action de la chaleur, toute la matière devoit y être dans un état concret. L'atmosphère, actuellement formée de parties aqueuses et de quelques gaz réduits en vapeurs, étoit alors réunie à l'eau et aux autres substances auxquelles ces gaz appartiennent, et l'eau elle-même n'existoit que dans l'état de la plus forte glace. L'activité du feu volatilisa les gaz, donna la fluidité des eaux, et forma l'atmosphère, qui devint un vaste laboratoire, où la nature entretient pour nous le principe auxiliaire de la vie et de la reproduction perpétuelle de tous les êtres; l'eau mise continuellement en activité par le feu, non-seulement conserve la fluiduité dont elle est susceptible, mais même, passant à l'état de vapeur, dès qu'elle éprouve un degré de chaleur considérable, s'élève à différens degrés de hauteur dans l'atmosphère, selon la loi qui l'y place dans un juste équilibre. Ce feu, toujours plus puis-

sant, où se fait sentir l'action du soleil, dilate aussi l'atmosphère, régulièrement pendant douze heures entre les tropiques, et très-irrégulièrement hors des tropiques. Dès que les vapeurs aqueuses arrivent dans des régions où l'air est rendu plus froid par la présence des hautes montagnes, des vastes forêts ou des grands amas d'eaux, elles se condensent, se fixent, et bientôt se résolvent en pluie ou en neige. En pénétrant dans l'intérieur des montagnes, ces eaux y entretiennent les sources des fleuves, des rivières, etc. et voilà pourquoi les plus grands fleuves ont généralement leurs sources dans les plus grandes et les plus hautes montagnes : c'est qu'elles donnent continuellement lieu à une grande abondance de pluie. Car tel est le jeu du mécanisme qu'emploie la nature pour entretenir ce mouvement continuel des eaux ; elles sont enlevées à la terre par l'action du soleil, et y rentrent dès qu'elles sont privées de la chaleur nécessaire à leur vaporisation. Ainsi les mers donnent naissance aux fleuves, et les fleuves alimentent les mers. Sans ce passage continuel des eaux de l'un à l'autre état, nous n'eussions jamais eu de fleuves, et il y a long-temps que les mers seroient à sec.

La nature en use à-peu-près de même à l'égard de la matière concrète. L'enfant ne s'accroît, ne grandit, ne devient homme qu'à mesure qu'il absorbe en lui la partie la plus substantielle des matières qui servent à sa nourriture, et qui ont été enlevées à la terre. Dès qu'après la cessation de la vie, il y est déposé lui-même, une décomposition complète va remettre chaque partie à sa place naturelle ; tout rentre, comme on dit en électricité, dans le réservoir commun, pour donner naissance à de nouveaux êtres organiques. Dans ce lieu-là même où fut déposé un corps animal privé du moteur qui lui donnoit la vie, croîtront, avec le temps, des végétaux, dont les germes y trouveront les principes nécessaires à leur développement. Ainsi la même quantité de matière suffit à toutes les productions de la nature, par les différentes métamorphoses qu'elle lui fait éprouver.

J'ai dit précédemment que le froid étoit plus considérable sur les hautes montagnes que dans des terreins unis. Peut-être ceci, pour les commençans, exige-t-il un mot d'explication.

Quelle que soit la cause de la chaleur, il est bien connu que la présence du soleil l'augmente; non-seulement cette chaleur se fait sentir à la surface de la terre, mais elle y pénètre à quelque profondeur. Si l'action du soleil est le lendemain aussi forte que la veille, nécessairement la chaleur de la veille est augmentée par celle du lendemain; car la terre reçoit une nouvelle quantité de calorique; mais ceci est surtout sensible dans les plaines, dans les vallées, où l'air lui-même est chargé du même principe de chaleur. Sur les hautes montagnes, au contraire, l'air nécessairement plus rare, est moins susceptible de conserver le principe de la chaleur; son activité, qui cause ce que l'on nomme l'air *ambiant*, dissipe la plus grande portion de ce principe; et là où la chaleur est moins intense, le froid devient plus sensible, ou, si l'on veut, le froid s'y fait sentir, parce qu'il y a diminution de chaleur, relativement à l'état de la plaine qui n'est pas dans les mêmes circonstances.

Je laisse aux géologues à parler des grandes révolutions physiques du globe terrestre; révolutions qui ont amené jusqu'au milieu des terres les plus vastes et des rochers les plus durs, des traces non-récusables de la présence des eaux; et ce qui ajoute encore à l'étonnement, c'est que l'on trouve dans différens points de la terre des restes d'animaux, dont les analogues n'existent de nos jours qu'à plusieurs mille lieues de ces mêmes points. Je passe à ce qui est purement géographique.

On a pu voir précédemment, par le peu que j'ai dit, que l'inégalité de la surface de la terre étoit aussi nécessaire au maintien de son organisation actuelle, que la respiration l'est à l'existence de tous les animaux; sans montagnes, point de pluie, point de fleuves, point de ces vastes bassins où croissent les végétaux utiles à notre agrément, nécessaires

à nos besoins. La première étude du géographe, après la connoissance des premiers élémens, doit donc être de chercher à reconnoître la situation des montagnes qui renferment les sources des fleuves, et celle des terres que ces fleuves parcourent en les arrosant.

En effet, il existe dans chacune des quatre parties du monde des masses montueuses d'une vaste étendue, et que, par cette raison, on nomme *plateaux*. De longues chaînes de montagnes, peu ou point interrompues, semblent sortir de ces plateaux comme les branches sortent d'un tronc, et parcourent les continens qu'elles séparent en différens bassins.

On nomme *bassins*, en géographie, les espaces plus ou moins vastes, enfermés par des montagnes dont ils reçoivent les eaux. Les plus grands bassins sont ceux que forment les grandes mers; les autres sont ceux des grands fleuves, et, par gradation, on arrive à connoître et à pouvoir étudier les bassins des plus petites rivières; car il n'en est aucune qui n'occupe la partie la plus profonde d'un espace de terrein, et qui ne reçoive les eaux qui s'y infiltrent continuellement à travers les terres.

Si nous jetons les yeux sur un globe terrestre, ou plutôt sur une mappemonde physique, on verra au premier coup-d'œil quatre grands bassins, portant le nom de mers, mais dont les limites sont très-avant dans les continens.

I. L'océan, que l'on nomme Atlantique, qui se trouve entre l'Europe et l'Afrique à l'E., et l'Amérique à l'O., est bien moins grand comme mer que comme bassin. Comme *mer*, il se termine aux rivages; comme *bassin*, il reçoit des eaux dont la source, en quelques endroits, est à 600, 800 et même 1000 lieues. Ces eaux sont, en quelque sorte, sa propriété et son aliment. Depuis la haute et longue chaîne de montagnes qui, sous le nom de Cordilières, termine toute la partie occidentale de l'Amérique Méridionale jusqu'à la côte de la Guiane et du Brésil, un nombre presque infini de fleuves, entre lesquels on

distingue l'Orénoque, le Maragnon, le Rio de la Plata, portent leurs eaux dans ce bassin; et ces eaux sont grossies de toutes celles de l'intérieur, ainsi que des pluies continuelles de la Zone-Torride. Les grands fleuves de l'Amérique Septentrionale, moins nombreux, mais très-considérables, tels que le Mississipi, grossi des eaux de l'Ohio, etc. de la Delaware, du fleuve Saint-Laurent, etc. portent aussi leurs eaux en tribut à l'Océan.

Les terres situées à l'orient de cette mer forment un continent plus vaste encore que l'Amérique, mais dont la configuration est telle, que l'inclinaison des terres y porte nécessairement les eaux dans l'un ou l'autre des quatre grands bassins.

L'Océan, dont les eaux, en pénétrant sous le 55e degré, entre la Suède et le Danemarck, forment la mer *Baltique* et les golfes connus dans cette mer; puis sous le 35e degré, entre l'Europe et l'Afrique, forment une étendue d'eau qui s'étend, sous le nom de *Méditerranée, mer Noire*, etc. jusqu'au 40e degré de long. or., reçoit ainsi les eaux de presque toute l'Europe, celles de plusieurs fleuves de l'Asie, celles de la partie septentrionale de l'Afrique et de la partie occidentale.

Donc les limites du bassin qui, comme mer, porte le nom d'Océan, sont, 1°. à l'O., les montagnes qui, du N. au S., parcourent toute l'Amérique; 2°. à l'E., les terres élevées qui se trouvent à l'E. de la Russie d'Europe, et les montagnes d'Asie, en-deçà du Taurus; 3°. celles qui, en Afrique, s'étendent de l'Abyssinie au Mont-Atlas; 4°. enfin, celles moins connues, qui séparent l'Afrique en partie occidentale et en partie orientale.

La raison a déterminé les meilleurs géographes actuels à diviser cet océan en océan Atlantique *septentrional*, depuis le cercle polaire jusqu'au tropique; en océan *équinoxial*, d'un tropique à l'autre, dans tout l'espace de la zone torride; et en océan *méridional*, de ce tropique au cercle polaire.

II. Un bassin encore plus vaste occupe d'un pôle à

l'autre une très-grande partie du globe, entre l'Amérique à l'E. et l'Asie à l'O., c'est-à-dire, qu'il est à l'O. de l'Amérique et à l'E. de l'Asie. Il convient de le nommer le Grand-Océan. Il a pour bornes à l'E. les terres élevées de l'Amérique septentrionale, que nous connoissons beaucoup mieux depuis les nouvelles découvertes de Vancouver, celles de la Californie, du Mexique, et en descendant au S. celles de l'Amérique méridionale. De ce côté, excepté dans le Nord, les hautes terres, telles que les Cordilières, resserrent la mer, et l'on n'y connoît pas de rivières considérables.

Du côté de l'Asie, cet océan, ou plutôt ce bassin, a des limites fort reculées dans l'intérieur des terres. Il faut aller les chercher à 500 lieues environ, aux sources de l'Amur, du Hoang et du Kiang. Dans la partie méridionale, des groupes d'îles se succèdent et séparent ce bassin de celui que l'on nomme océan Indien.

III. Cet océan Indien, que l'on appelle ordinairement mer des Indes, forme aussi un vaste bassin, qui reçoit au N. toutes les eaux que lui fournissent la chaîne du Taurus et le plateau du Thibet, par le S. Entre ces fleuves, on doit distinguer l'Euphrate et le Tigre réunis, le Gange, le Bourampoutre, et généralement tous ceux des deux presqu'îles de l'Inde.

A l'O., ce bassin a pour bornes les parties les plus élevées de l'Afrique, qui renferment les sources de plusieurs grandes rivières.

A l'E., ce sont des îles, et le continent connu sous le nom de Nouvelle-Hollande.

IV. Les mers qui s'étendent des cercles polaires aux pôles, peuvent être désignées chacune par le nom d'océan Glacial, l'un septentrional, l'autre méridional. Ce dernier n'a de communication avec aucune grande terre.

Il n'en est pas de même de l'océan Glacial septentrional. Il reçoit les eaux d'une partie considérable de l'Asie, par les fleuves Oby, Ienissea, Lena et

autres, et celles de l'Amérique septentrionale, plutôt soupçonnées que connues.

Cause des pluies. — Quant aux pluies, on sent bien que l'action de la chaleur du soleil cause une grande évaporation dans l'étendue des mers et des continens. Ces vapeurs rencontrent sur les continens de hautes montagnes et le froid, qui les résolvent en pluies.

Les mers ne débordent point, parce que le soleil en enlève chaque jour autant d'eau que les rivières y en apportent. La mer rend à l'air l'eau qu'elle reçoit; l'air le rend à la terre par les rosées, les pluies et les neiges; la terre le rend aux rivières, et celles-ci à la mer. Tel est l'ordre admirable de la Nature, où rien n'est inutile ni superflu.

Division des Continens par les chaînes de montagnes.

1°. EUROPE. — Ce continent est d'abord traversé dans toute sa longueur du S. O. au N. E., par une grande chaîne, qui commence au détroit de Gibraltar, et va se continuer en Asie.

De cette chaîne, en partent quatre autres: deux vont au N. faire le tour de la mer Baltique, et deux au S. environnent la mer Noire.

L'Europe se trouve par-là divisée en six pentes de terreins inclinés vers autant de mers, ou en six grands *bassins terrestres*. Il y en a trois au N. de la grande chaîne, celui de la mer Glaciale, celui de la mer Baltique, et celui de l'Océan; et trois au S., qui sont, celui de la Méditerranée, celui de la mer Noire, et celui de la mer Caspienne.

2°. ASIE. — Au milieu de ce continent, est un plateau très-considérable, d'où partent quatre grandes chaînes de montagnes : deux se dirigent vers l'O., et deux vers l'E.

Les deux qui vont à l'O. se réunissent à celles qui viennent d'Europe; celles qui tendent vers l'E., passent l'une en Amérique par le détroit du N., et l'autre dans les îles de l'Asie et le continent Austral.

L'Asie est ainsi divisée en cinq pentes de terreins inclinés vers cinq différentes mers : 1°. vers la mer Glaciale, au N.; 2°. vers la Grande-Mer, à l'E.; 3°. vers la mer des Indes, au S.; 4°. vers la mer Caspienne, au milieu; 5°. vers la mer Méditerranée, à l'O.

3°. AFRIQUE. — La grande chaîne qui traverse l'Europe, passe par le détroit de Gibraltar en Afrique, et s'y partage d'abord en deux branches.

La première de ces branches suit les côtes de la Méditerranée d'occident en orient, et descend ensuite au S. jusqu'au-delà de l'équateur, où elle se joint à un grand plateau. La seconde branche suit aussi parallèlement les côtes de l'Océan jusqu'au milieu de l'Afrique, où elle se réunit à la première.

Du plateau d'Afrique partent encore deux autres chaînes; l'une descend au S. vers la pointe méridionale de ce continent; et l'autre gagne le N. le long de la mer Rouge, passe entre cette mer et la Méditerranée, pour se joindre à celles de l'Asie.

Ces quatre chaînes de montagnes partagent l'Afrique en quatre pentes de terreins; la première est inclinée vers la Méditerranée; la seconde vers l'Océan; la troisième vers la mer des Indes; et la quatrième vers des rivières qui se perdent sous terre dans l'intérieur de l'Afrique.

4°. AMÉRIQUE. — Il règne du N. au S., dans toute la longueur de ce nouveau continent, une grande chaîne de montagnes qui se partage en trois branches dans la partie septentrionale.

De ces trois branches, l'une va à l'O. se réunir à celle d'Asie par le détroit du Nord; les deux autres se dirigent vers l'E., pour regagner, à travers les mers, l'une la chaîne qui fait le tour de la mer Baltique en Europe, et la troisième les îles Açores et Canaries.

L'Amérique est divisée, par ce moyen, en trois pentes de terreins inclinés vers les trois mers qui baignent ses côtes; savoir, l'Océan à l'E., la grande Mer à l'O., et la mer Glaciale au N.

Ces deux dernières mers ne reçoivent que très-peu

de rivières de l'Amérique, les chaînes de montagnes suivant toujours leurs côtes à peu de distances. La mer Glaciale, en particulier, n'en reçoit presque point; ce qui doit la débarrasser de glaces de ce côté-là, et procurer, par ce moyen, un passage libre de l'Océan dans la grande Mer.

Toutes ces chaînes que nous venons d'indiquer, renferment les montagnes les plus considérables et les plus célèbres de toute la terre; comme les Pyrénées et les Alpes, en Europe; le mont Taurus, en Asie; le mont Atlas, en Afrique; les Cordilières, en Amérique; et une infinité d'autres que nous rapporterons par la suite. Ainsi il est très-utile de se former un tableau exact de leur direction et de leur enchaînement (1).

Divisions naturelles de la Terre.

Le globe terrestre est composé de deux parties, la *terre* et l'*eau*. On distingue les différens lieux de la terre en continens, îles, isthmes, promontoires, caps, côtes et montagnes. Indépendamment des îles, la terre est divisée en deux grands continens, le continent *oriental* et le continent *occidental*. Celui d'orient est subdivisé en trois différentes parties, l'Europe au N. O., l'Asie au N. E. et l'Afrique au S., qui forment l'ancien monde : elle est jointe à l'Asie par l'isthme de Suez, large d'environ 20 lieues. Le continent occidental ou le nouveau monde, découvert par Christophe Colomb en 1492, contient l'Amérique septentrionale et la méridionale, jointes ensemble par l'isthme de Darien ou Panama, large d'environ 20 lieues.

(1) On a remarqué que la pente des montagnes est toujours plus grande à l'O. qu'à l'E. C'est ce que l'on voit dans les montagnes de Suisse. Au Pérou et au Chily, la longue chaîne des Cordilières est coupée très-rapidement à l'O., le long de la mer Pacifique, comme l'a examiné le capitaine Vancouver dans son voyage à la côte N. O. de l'Amérique, au lieu qu'à l'E. elle s'abaisse dans de vastes plaines. Il en est de même du cours des fleuves qui suivent la direction des chaînes des montagnes.

Un *continent* est une vaste étendue de terres qui contient plusieurs pays ou royaumes, dont aucun n'est séparé totalement des autres par les eaux, comme l'Europe. Une *île* est une petite étendue de terre, totalement environnée d'eau comme la Grande-Bretagne. Une *péninsule* est une portion de terre entourée d'eau, à l'exception d'un côté, où une langue de terre la joint au continent voisin, comme la Morée dans la Grèce; et on nomme la langue de terre qui forme la réunion un *isthme*, comme l'isthme de Suez, qui unit l'Afrique à l'Asie, et celui de Panama, qui joint l'Amérique du N. a celle du S. Un *promontoire* est une colline ou élévation de terre qui se prolonge dans la mer, et dont on nomme l'extrémité un *cap*, comme le cap de Bonne-Espérance. Une *côte*, ou un *rivage*, est cette partie des terres d'un pays qui borde la mer. Les montagnes, les vallées, les bois, les plaines et les déserts n'ont pas besoin d'être décrits. Nous aurons occasion de parler des plus remarquables dans le cours de cet ouvrage.

Les différentes parties des eaux sont connues sous les noms d'océan, de mers, lacs, détroits, golfes, baies, anses, fleuves, rivières, etc. Les eaux sont divisées en trois vastes océans, indépendamment des mers plus petites qui en sont des bras, l'*Atlantique*, le *Pacifique* et l'*Indien*. L'Atlantique sépare les continens d'orient et d'occident; sa largeur est d'environ 1000 lieues. Le Pacifique sépare l'Amérique de l'Asie; sa largeur est de 3400 lieues. L'Océan des Indes est entre les Indes orientales et l'Afrique; il a environ 1000 lieues de largeur.

Un *océan* est un immense amas ou étendue d'eaux, dont la communication n'est point interceptée par des terres, comme l'Océan Atlantique. Une *mer* est une surface d'eau moins étendue, qui joint à l'Océan, et qui est bordée par des terres, comme la Méditerranée et la Mer Rouge. Un *lac* est une étendue d'eau, totalement environnée de terre, comme le lac de Genève et les différens lacs du Canada. Un

détroit est une partie de mer très-resserrée des deux côtés par les terres, et qui communique d'une mer à une autre, comme le détroit de Gibraltar et celui de Magellan. On lui donne quelquefois le nom de *Sund*, comme le détroit de la Mer Baltique. Un *golfe* est une partie d'une mer qui se prolonge dans les terres dont il est entouré, excepté vers le passage par lequel il communique à la mer. Lorsqu'un golfe a une très-grande étendue, on lui donne le nom de *mer intérieure*, comme à la Méditerranée. S'il se prolonge moins dans les terres, on le nomme *baie*, comme la baie de Biscaye. S'il est peu considérable, on l'appelle *anse*, *havre*, etc., comme le hâvre de Milford. Les rivières, canaux, ruisseaux, etc., n'ont pas besoin de description, parce qu'on en rencontre dans tous les pays; mais à l'appui de celles des grandes parties de terre et d'eau que je viens de faire, j'observerai qu'il y a entre celles-ci et celles-là une très-forte ressemblance.

La forme d'un continent ressemble à celle d'un océan; une île entourée d'eau ressemble à un lac environné de terre; un promontoire ou cap est très-conforme à une baie ou à une anse de la mer, et un isthme qui joint deux terres, a beaucoup de ressemblance avec le détroit qui communique à deux mers.

VENTS ET MARÉES — La terre est par-tout environnée d'un fluide subtil et invisible qui s'étend à quelques lieues au-dessus de sa surface, et qu'on nomme l'*air*. L'expérience a démontré que l'air est susceptible d'une si grande dilatation, qu'une très-petite quantité peut remplir un espace très-vaste, et qu'il peut aussi se comprimer dans un espace infiniment plus petit que celui qu'il occupoit d'abord. C'est en général la chaleur qui dilate l'air, et le froid qui le comprime. En conséquence, lorsqu'une partie de l'air ou de l'atmosphère reçoit un degré de chaleur ou de froid plus grand que celui qu'il avoit d'abord, il en résulte un mouvement de dilatation ou de compression dans toutes ses parties.

C'est lorsque l'air est agité qu'on le nomme *vent*, en général; on l'appelle *brise*, *ouragan*, *tempéte*, etc. suivant le plus ou le moins de vîtesse du mouvement. Il s'ensuit que les vents, considérés généralement comme incertains et très-variables, dépendent toutefois d'une cause générale, et opèrent plus ou moins uniformément en proportion que la cause est plus ou moins durable. Des observations faites en mer ont démontré que, depuis 31 degrés de latitude N., jusqu'au 30 degré de latitude S., il règne durant toute l'année un vent d'Est qui porte sur l'Océan Atlantique et sur l'Océan Pacifique. On le nomme les *Vents-alizés*. Ils sont le produit de l'action du soleil qui, en avançant de l'Est à l'Ouest, dilate immédiatement l'air au-dessous de lui; au moyen de quoi un courant d'air l'accompagne dans tout son cours, et occasionne constamment un vent d'Est dans ces parages. Cette cause générale est modifiée par une infinité d'autres particulières, dont l'explication seroit fastidieuse et beaucoup trop compliquée pour cet ouvrage, dont le plan a plus pour objet de présenter des faits que des systêmes.

Les vents des tropiques qui soufflent presque constamment des mêmes points, sont de trois sortes: 1°. Les *vents-alizés* qui s'étendent à près de 30 degrés de latitude de chaque côté de l'équateur dans l'Océan Atlantique, et dans les mers des Indes et d'Ethiopie. 2°. Les *moussons* qui, pendant six mois, soufflent dans une direction, et pendant six autres mois dans la direction contraire; elles se font sentir principalement dans la mer des Indes, et ne s'étendent pas à plus de 200 lieues des terres. Lorsque les moussons changent de direction, ce qui arrive toujours aux équinoxes, elles occasionnent des tempêtes violentes, accompagnées d'orages, c'est-à-dire, du vent, du tonnerre et de la pluie. 3°. Les *brises* de mer et de terre, autres vents périodiques, qui viennent de terre de minuit à midi, et de la mer de midi à minuit.

Ils ne s'étendent guère toutefois qu'à deux ou trois

lieues de terre. Près de la côte de Guinée, en Afrique, le vent souffle toujours de l'O., du S. O., ou du S. Sur la côte du Pérou, dans l'Amérique méridionale, le vent vient constamment du S. O. Au-delà de la latitude de 30 degrés, N. et S. les vents, comme nous le voyons dans la Grande-Bretagne, sont plus variables, quoique celui de l'O. soit le plus fréquent. Entre les 4 et 10 degrés de latitude N., et entre la longitude du Cap-Verd et celle de la plus orientale des îles du Cap-Verd, il y a une étendue de mer condamnée à des calmes perpétuels, accompagnés de violens coups de tonnerre, et de si fréquentes pluies, qu'on l'a nommée la *mer des pluies*.

Il peut être utile à ceux qui étudient la navigation et la géographie, d'observer aussi que le cours de latitude que les vaisseaux suivent généralement dans leur passage en Amérique, et dans les Indes Occidentales est :

A Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, à Hallifax, dans la Nouvelle-Ecosse, de 42 à 43 degrés.

A la Nouvelle-Yorck, par les Açores ou les Iles Occidentales, 39 degrés.

La Caroline et la Virginie, par Madère, ce qu'on nomme la route d'en-haut ou du Nord, 32 degrés ; mais la route ordinaire, pour profiter des vents-alizés, est de 16 à 23 degrés, et par cette route on relâche ordinairement à Antigoa ; c'est celle que nos navires suivent en allant aux Indes Occidentales.

Les galions et la flotte des Espagnols se dirigent entre 15 et 18 degrés, et à environ 37 degrés pour leur retour en Espagne.

Par *marées* on entend le mouvement régulier de la mer qui produit le flux et reflux deux fois en vingt-quatre heures. La théorie des marées fut très-peu connue, jusqu'à l'époque où l'immortel Newton l'expliqua clairement par son grand principe de gravité ou d'attraction ; car, comme il démontra qu'il

y a, dans tous les corps qui entrent dans le système solaire, un principe d'attraction mutuelle, proportionnée à leur distance l'un de l'autre, il s'ensuit que la lune doit attirer les parties de la mer qui sont directement au-dessous d'elle, et que par conséquent la mer s'élèvera par-tout où la lune se trouvera perpendiculaire.

Il y a donc un mouvement de flux et reflux dans tous les lieux qui voient la lune à leur zénith. Par une raison semblable, il y a un mouvement dans ces mêmes lieux, lorsque la lune est dans un point diamétralement opposé, c'est-à-dire à leur nadir; car les eaux de ces lieux étant alors moins attirées par la lune que celles qui sont plus près de cet astre, elles gravitent moins vers le centre de la terre, et sont par conséquent plus élevées que le reste. Dans les lieux au contraire qui voient la lune à l'horizon ou à la distance de 90 degrés de leur zénith, les eaux sont basses; car, comme les eaux s'élèvent en même temps sous le zénith et le nadir de la lune, la place qu'elles laissent est remplie par les eaux plus voisines qui y affluent pour maintenir l'équilibre, et ainsi de proche en proche, depuis les points qui sont à 90 degrés du zénith et du nadir de la lune, et qui auront conséquemment les eaux les plus basses.

En combinant cette théorie avec le mouvement diurne de la terre, dont nous avons donné l'explication, on concevra facilement pourquoi les marées ont un flux et reflux, deux fois par 24 heures, dans toutes les parties du globe.

Les marées sont plus hautes qu'à l'ordinaire deux fois par mois, et c'est vers le temps de la nouvelle et de la pleine lune : on les nomme hautes-marées ou *malines*. Dans ces temps, l'action du soleil et celle de la lune sont réunies, et attirent dans la même direction, c'est-à-dire en droite ligne; et les eaux de la mer doivent par conséquent s'élever davantage. A la conjonction, ou lorsque le soleil et la lune sont du même côté de la terre, ils concourent tous deux à l'élévation des eaux dans le zénith, et par con-

séquent dans le nadir ; et à l'opposition, ou lorsque la terre est entre le soleil et la lune, tandis que l'un produit l'élévation des eaux dans le zénith et le nadir, l'autre en fait de même. Les marées sont aussi deux fois par mois plus foibles qu'à l'ordinaire, vers le premier et le dernier quartier de la lune ; on les nomme *marées-basses* ou *mortes-marées*. Dans ces parties, le soleil élève les eaux où la lune les comprime, et il les comprime où la lune les élève ; de façon que les marées ne sont produites uniquement que par l'influence de l'action de la lune, qui, étant plus proche de la terre, prévaut sur celle du soleil. Ces phénomènes arriveroient uniformément, si les eaux couvroient toute la surface de la terre ; mais leur cours naturel étant interrompu par une infinité d'îles et de continens, on apperçoit dans différens endroits des diversités apparentes qu'il est impossible d'expliquer sans avoir examiné les situations, rivages, détroits, etc., qui contribuent tous à les produire.

Courans.—On rencontre souvent dans l'Océan, des courans qui entraînent les navires très-loin de la route qu'ils se proposoient de suivre. Il y a un courant, entre la Floride et les îles de Bahama, qui court toujours du N. au S. Il y en a un autre qui se précipite constamment de l'Océan Atlantique dans la Méditerranée, à travers le détroit de Gibraltar. On en trouve un aussi dans la Baltique ; il traverse le Sund ou détroit, entre la Suède et le Danemarck, et se jette dans le canal de la Grande-Bretagne ; de façon qu'il n'y a point de marées dans la mer Baltique. Autour des petites îles et des caps qui sont au milieu de l'Océan, les marées sont très-foibles ; mais autour des baies et aux environs des embouchures des rivières, elles montent depuis 12 jusqu'à 50 pieds.

Cartes. — Une carte représente la terre ou une de ses parties sur une surface. Une carte diffère d'un globe, comme un tableau d'une statue. Le globe représente véritablement la terre, et une carte étant

une surface plane, ne peut pas représenter un corps sphérique. Mais quoiqu'une carte ne puisse pas figurer exactement la terre, cependant, au moyen de plusieurs cartes, dont chacune ne contient que 20 ou 30 degrés de latitude, on peut représenter le tout, presqu'aussi exactement que sur un globe, parce que ces cartes, étant jointes ensemble, formeront une convexité sphérique presque aussi ronde que le globe.

POINTS CARDINAUX. — La partie supérieure, ou le haut de la carte, est regardée comme le Nord; le bas représente le Sud, opposé au Nord; l'Ouest est à la gauche, opposé à l'Est. Les méridiens ou *lignes de longitude* sont tracés du haut en bas, et les *parallèles de latitude*, d'un côté à l'autre; et comme les degrés de latitude et de longitude sont marqués sur les parallèles et les méridiens les plus extérieurs, au moyen de l'échelle des mesures, qui est ordinairement placée dans un coin de la carte, on peut trouver la situation et la distance des lieux comme sur le globe artificiel: ainsi, pour trouver sur la carte la distance entre deux villes, par exemple, entre Londres et Paris, il faut mesurer l'intervalle qui les sépare avec le compas ou avec un bout de fil, et l'appliquer sur l'échelle des lieues, qui montrera que Paris est à 98 lieues de Londres. Si les deux villes ou endroits sont directement au N., au S, à l'E., ou à l'O. l'une de l'autre, il faut compter les degrés sur les méridiens et les parallèles; en les réduisant en lieues, on trouve la distance, sans avoir besoin de la mesurer. Les rivières sont représentées sur les cartes, par une ligne lavée en noir, plus large vers l'embouchure de la rivière, c'est-à-dire vers l'endroit où elle se jette dans la mer, que vers celui où elle prend sa source. Les montagnes sont figurées sur une carte comme sur un tableau; les forêts et les bois par des espèces de petits arbres amoncelés; les fondrières et les marais, par des ombres; les sables et les bas-fonds, par des points; et les routes ordinairement par une double ligne;

2

près des ports, la hauteur des eaux est indiquée par des chiffres qui représentent des brasses (1).

LONGUEUR DES MESURES DANS DIFFÉRENS PAYS. — Cette espèce de mesure varie infiniment, non-seulement d'un pays à l'autre, comme de la France à l'Angleterre, mais dans le même état ou royaume; le mille ou la lieue d'une province diffère souvent de celui d'une autre, ou du mille adopté légalement dans tout le pays. Le mille commun d'Angleterre diffère du mille statué, et les Français ont trois différentes sortes de lieues. Nous présentons ici le tableau des mesures des différens pays du monde connu, avec le nombre de toises qu'elles contiennent (2).

TROISIÈME PARTIE.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE.

De l'origine des Nations, des Loix, du Gouvernement et du Commerce.

AYANT occasion de rappeler dans cet ouvrage les anciens noms des pays, et d'étendre quelquefois à cet égard nos recherches au-delà des temps modernes, nous avons jugé que, pour préparer le lecteur à l'histoire particulière des différentes contrées dont nous faisons la description, il étoit nécessaire de lui présenter un coup-d'œil général sur l'histoire du monde, depuis les premiers siècles jusqu'à l'époque de la réforme religieuse dans le seizième. Par une histoire du monde, nous n'entendons pas toutefois une sim-

(1) Mesure d'environ six pieds.
(2) On y trouvera aussi la comparaison de leurs poids et mesures avec les anciens et les nouveaux de la France.

Echel
compar
Toises q

La lieue
Le mille
Le mille
Le mille
Lieues ma de Holl leur dor
Le mille d
Le mille d
Le mille d
La grande d'Allem
La petite
La lieue d
Le mille c
Le berris
Le werste
Le parasar
Le gos de
Le coss de
Le ly ou li
La station
Le mille a
La mesure

incipales

AUNES DE PARIS, font à	AUNES.	NOMBRE DE MILLIMÈTRES que vaut chaque aune.

ple liste de dates, très-insignifiantes en elles-mêmes, mais un narré des événemens intéressans ou importans du genre humain, avec les causes qui les ont produits, et les effets qui en sont résultés. Cet exposé nous a paru important et indispensable pour faciliter l'intelligence de l'état présent du commerce, du gouvernement, des arts et des mœurs de chaque pays particulier, qu'on peut nommer la *Géographie politique, historique* et *commerciale*, et qui est incontestablement la branche la plus utile de cette science.

Les meilleurs chronologistes placent le grand événement de la création du monde, antérieurement à laquelle il n'y avoit ni forme ni matière, dans l'année 4004 avant Jésus-Christ, et dans la 710ᵉ année de ce qu'on nomme la période Julienne. Cette ère, quoique d'une utilité très-foible, a été adoptée par un certain nombre de chronologistes et d'historiens. Les livres saints ont parfaitement éclairci la question; selon eux, le monde n'est pas éternel, et ils ont fixé très-exactement l'époque de sa création (1).

Les premiers chapitres de la Genèse nous apprennent en général que le monde étoit très-peuplé antérieurement au déluge; ils nous disent que le genre humain avoit fait de très-grands progrès dans les arts, et que ses sentimens et ses mœurs étoient très-dépravés. Leur perversité leur attira la mémorable calamité qui détruisit toute la race humaine, à l'exception de Noé et de sa famille (2). Le déluge arriva dans l'année 1656 du monde, et produisit un très-grand changement dans le sol et l'atmosphère de notre globe; il les rendit moins favorables à la constitution du corps humain; de-là vint la briéveté de la vie de l'homme, et ce terrible essaim de maladies qui firent tant de ravages dans ce monde. Après le

---

(1) La bible des Samaritains ne compte que 1307 années de période antérieure au déluge; c'est 349 ans de moins que la bible des Hébreux; et la version des Septante l'étend à 2262 années; ce qui fait 606 années de plus. Mais on a toujours considéré la chronologie des Hébreux comme la meilleure autorité.

(2) 2348 ans avant Jésus-Christ.

déluge, s'offre une partie curieuse de l'histoire, celle de l'univers repeuplé, et des nouvelles générations qui s'élèvent sur les ruines des anciennes. Les descendans des fils de Noé conservèrent long-temps le souvenir de ces trois fondateurs des nations. Japhet fut fameux chez les peuples de l'Occident, sous le nom de Japhetus. Les Hébreux n'eurent pas moins de vénération pour Sem, l'auteur de leur race; et, chez les Egyptiens, Cham fut long-temps révéré comme une divinité, sous le nom de Jupiter-Hammon. Il paroît que, durant les premiers siècles après le déluge, la chasse étoit la principale occupation; la terre étoit couverte de bêtes féroces, et le grand héroïsme de ces temps consistoit à les détruire. Ce fut ainsi que Nemrod acquit une réputation si brillante et une si grande autorité sur ses semblables, par l'admiration générale qu'excitoient son adresse et son courage (1). Il fut le fondateur de Babylone, la première monarchie dont l'origine soit mentionnée particulièrement dans l'histoire. Peu de temps après, Assur fonda Ninive; en Egypte, les quatre gouvernemens de Thèbes, de Theri, de Memphis et de Tanis, commencèrent à prendre de la consistance et une forme régulière. Quoique les savans des siècles passés aient regardé comme très-étonnant que ces événemens aient suivi de si près le déluge, ceux de notre siècle ne doivent point partager leur surprise. Différens exemples nous ont démontré les prodigieux effets des principes de la population, et la rapidité avec laquelle elle se propage, lorsqu'elle est dégagée de toute espèce d'entraves. Les royaumes du Mexique et du Pérou étoient incomparablement plus vastes que ceux de Babylone, de Ninive et de l'Egypte à cette époque reculée; et l'on présume cependant qu'ils n'existoient que depuis environ quatre cents ans, lorsque Christophe Colomb fit la découverte de l'Amérique (2). A mesure que le genre humain continua de

(1) 2247 ans avant Jésus-Christ.
(2) Il faudroit savoir au moins sur quoi cette supposition est fondée;

se multiplier, et que différentes peuplades se séparèrent, la connoissance du vrai Dieu s'affoiblit par degrés, et finit par s'effacer. Il en résulta que Dieu choisit Abraham pour être le père d'un peuple d'élite (1). Depuis cette époque, l'histoire des anciens peuples commence à prendre un peu plus d'étendue, et nous présente des particularités de la plus grande importance.

Les hommes furent à peine formés en sociétés, qu'ils commencèrent à s'opprimer mutuellement et à s'entre-détruire. Chederlaomer, roi des Elamites ou Persans, ne tarda pas à devenir un brigand, ou un conquérant. Il paroît toutefois que ses forces n'étoient pas considérables, puisque, dans une de ses expéditions, Abraham, suivi seulement de sa maison, le poursuivit dans sa retraite, et qu'après l'avoir battu complètement, il reprit toutes les dépouilles dont il s'étoit emparé. Peu de temps après, Abraham, contraint par une famine d'abandonner le pays de Canaan, où Dieu lui avoit commandé de s'établir, passa en l'Egypte. A l'occasion de ce voyage, Moïse fait mention de quelques particularités relatives aux Egyptiens, qui annoncent évidemment une nation civilisée et puissante. Il fait de la cour du monarque une description brillante; il le représente environné d'une foule de courtisans uniquement occupés de satisfaire tous ses desirs. Les petits gouvernemens qui avoient précédemment composé cet Etat, étoient alors réunis sous un seul chef; et Cham, qui conduisit la colonie en Egypte, devint le fondateur d'un puissant empire. Il ne faut pas croire, toutefois, que toutes les loix de l'Egypte, dont la sagesse a si justement excité l'admiration, furent l'ouvrage de ces premiers temps. Diodore de Sicile, auteur grec, cite plusieurs princes qui travaillèrent successivement à les établir et à les perfectionner; mais il paroît que deux siècles plus tard, c'est-à-dire, du temps de Jacob, les Egyp-

---

car on ne peut pas raisonnablement argumenter d'après une présomption arbitraire. (*Note du traducteur.*)

(1) 1921 ans avant Jésus-Christ.

tiens connoissoient passablement les premiers principes de l'ordre civil et d'un gouvernement régulier. Le pays fut divisé en plusieurs districts ou départemens. On établit des conseils composés de gens choisis et expérimentés, pour l'administration des affaires publiques; et ce peuple faisoit un commerce qui pouvoit passer, dans ces temps-là, pour très-considérable. Ces faits, quoique d'une date ancienne, méritent de fixer notre attention. C'est des Egyptiens que les arts, soit d'utilité, soit d'agrément, ont passé de main en main jusques aux nations modernes de l'Europe. Les Egyptiens transmirent leurs arts aux Grecs; les Grecs les communiquèrent aux Romains; et c'est aux Romains que les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, sont redevables du degré de civilisation et de perfection où ils sont arrivés. Les royaumes de Babylone et de Ninive restèrent séparés pendant plusieurs siècles; mais nous ignorons jusqu'aux noms des princes qui les gouvernèrent, à l'exception de Ninus, le successeur d'Assur, qui, entraîné par la funeste manie des conquêtes, étendit considérablement son royaume, y ajouta celui de Babylone, et posa les fondemens de cette monarchie, qui fut portée à son plus haut degré de splendeur par l'entreprenante Sémiramis, et qui tint l'Asie sous son joug pendant plusieurs siècles, sous le nom d'empire d'Assyrie.

Javan, quatrième fils de Japhet, et petit-fils de Noé, est la tige dont descendent tous les peuples connus sous le nom de Grecs. Javan s'établit dans les îles de la côte occidentale de l'Asie mineure, d'où il étoit presque impossible que quelques vagabonds ne passassent en Europe. On suppose généralement que le royaume de Sicyone, fondé près de Corinthe par les Pélages, commença vers l'année 2089 avant Jésus-Christ. Une colonie d'Egypte, qui succéda à ces premiers habitans, pénétra dans la Grèce vers l'an 2000 avant l'ère chrétienne. Ce nouveau peuple, qu'on nomma les Titans, tâcha d'y établir le gouvernement monarchique, et d'y introduire les loix et l'ad-

ministration civile de l'Egypte; mais l'empire des Titans fut bientôt détruit; et les Grecs, qu'il semble qu'on pouvoit compter alors parmi les peuples les plus barbares du monde, reprirent l'ancienne férocité de leurs mœurs. Plusieurs colonies passèrent toutefois d'Asie en Grèce, et produisirent, en se fixant dans ce pays, un changement plus considérable dans les mœurs des habitans. Les plus anciennes de ces colonies étoient celles d'Inachus et d'Ogygès. Le premier s'établit l'an 1856 avant J. C., à Argos, et l'autre dans l'Attique. Nous savons très-peu de chose d'Ogygès et de ses successeurs. Ceux d'Inachus tâchèrent de réunir les Grecs qui menoient une vie vagabonde, et leurs efforts eurent quelques succès, mais les Israélites, ou le peuple choisi de Dieu, est celui dont l'histoire nous soit la mieux connue durant cette période. La suite d'événemens curieux qui conduisirent Jacob et sa famille dans la partie de l'Egypte, dont Tanis étoit la capitale, est universellement connue. Ce patriarche mourut 1794 ans avant J. C., suivant la version des Septante; mais la chronologie des Hébreux fixe à 1689 la mort de Jacob, dans l'année 2315 du monde. Cette ère est très-remarquable relativement aux nations de l'antiquité païenne; elle termine la période de temps que les Grecs regardoient comme inconnue, et qu'ils ont singulièrement défigurée par leurs récits fabuleux. Il faut donc considérer cette période sous un autre point de vue, et chercher dans les saintes écritures des renseignemens sur les arts, les mœurs et les loix des anciens peuples.

La plupart des auteurs, en traitant ce sujet, sont tombés dans la même erreur. Ils considèrent toutes les nations de l'antiquité comme parvenues au même point de civilisation. S'ils rencontrent quelques peuples grossiers et barbares, ils concluent que telle étoit la situation de tous les autres. Si, au contraire, quelques peuples leur paroissent policés, c'en est assez pour leur faire proclamer la sagesse des premiers siècles. Il paroît toutefois que, relativement aux arts

et à la civilisation, il y avoit autant de différence entre les habitans de l'ancien monde, qu'entre les royaumes civilisés de l'Europe et les Indiens de l'Amérique, ou les nègres de la côte d'Afrique. Noé connoissoit indubitablement tous les arts découverts antérieurement au déluge; il les communiqua sans doute à ses enfans, et ceux-ci les transmirent à leur postérité. Aussi les nations qui s'établirent le plus près du pays qui fut le berceau du genre humain, et qui purent, par ce moyen, profiter des instructions de leur premier ancêtre, se formèrent de bonne heure en sociétés policées, et firent de grands progrès dans les arts les plus nécessaires à la vie humaine. Il paroît que l'agriculture a été connue dès les premiers siècles du monde. Noé cultiva la vigne. Du temps de Jacob, on plantoit des figuiers et des amandiers dans la terre de Canaan; et nous trouvons les instrumens du labourage cités dans les saintes écritures, long-temps avant qu'ils fussent connus dans la Grèce. On ne peut pas supposer raisonnablement qu'on eût bâti les anciennes villes de l'Asie et de l'Egypte, dont la fondation remonte, comme nous l'avons déjà dit, aux premiers siècles de l'antiquité, si dans ce temps-là on ne s'étoit pas adonné à l'agriculture. Les peuples entièrement composés de chasseurs ou de pâtres, mènent une vie errante, et fixent rarement leur résidence dans des villes. Le commerce est une suite naturelle de l'agriculture. Nous ne pouvons pas suivre exactement les traces de ses commencemens ni de ses progrès chez les nations de l'antiquité; mais des passages répandus dans les saintes écritures, attestent que, dès le temps des patriarches, il avoit fait des progrès très-sensibles. L'histoire des sociétés civilisées nous apprend qu'il faut que les opérations commerciales soient très-considérables parmi les hommes, avant qu'ils songent à faire des métaux le signe d'échange de toutes les marchandises et des denrées; ce qui avoit lieu dès le temps d'Abraham. Les relations qui établissent ce fait, annoncent toutefois que l'usage de l'argent n'étoit

pas de date fort ancienne; car il n'y avoit pas encore de marque pour en assurer le poids ou la pureté. Dans le contrat d'achat d'un cimetière, Abraham donna, en échange, de l'argent, qu'on pesa en présence de tout le peuple. A mesure que le commerce prit plus d'activité, on perfectionna l'expédient de l'échange; et au lieu de peser le métal, on y appliqua une empreinte qui en attestoit la finesse et le poids; mais il paroît qu'elle ne fut en usage que vers le temps de Jacob, le second descendant ou le petit-fils d'Abraham. Le *résilah* dont il est parlé dans les livres de ce temps, étoit une pièce de monnoie dont l'empreinte représentoit la figure d'un agneau, et qui avoit une valeur fixe et précise. L'histoire de Joseph annonce que de son temps le commerce entre les différentes nations commençoit à être habituellement établi. Les Ismaélites et les Madianites, qui l'achetèrent de ses frères, étoient des marchands ambulans qui portoient des épices, des parfums et d'autres marchandises précieuses, de leur pays en Egypte. On peut faire les mêmes observations sur le livre de Job, qui, selon les meilleurs écrivains, étoit originaire de l'Arabie heureuse, et contemporain de Jacob. Il parle des routes de Théma et de Sabah, et des caravanes qui partoient de ces deux villes d'Arabie. En considérant que les denrées ou marchandises de ce pays étoient plutôt des objets de luxe que de première nécessité, nous serons fondés à croire que les pays où on les portoit pour les vendre, et particulièrement l'Egypte, avoient fait de grands progrès dans la connoissance des arts et dans la civilisation; car les hommes ne songent aux jouissances du luxe qu'après avoir porté très-loin les arts utiles.

En traitant du commerce, il convient de distinguer celui qui se fait par terre, ou commerce intérieur, de celui qui se fait par mer. Cette dernière branche est moins ancienne, et ses progrès ont été beaucoup plus lents. Si les descendans de Noé, abandonnés aux ressources de leur propre génie,

n'avoient pas eu une teinture des arts cultivés par leurs ancêtres, antérieurement au déluge, il n'est pas croyable qu'ils eussent hasardé, aussi-tôt qu'ils l'ont fait, de naviguer en pleine mer. La branche de ses descendans qui s'établit sur les côtes de la Palestine, produisit le premier peuple qui fit servir la navigation aux opérations du commerce. On les distingua par un mot qui, en hébreu, signifie *marchands ;* et c'est cette même nation qui fut depuis connue des Grecs, sous le nom de *Phéniciens*. Habitant un sol aride et ingrat, ils tâchèrent d'améliorer leur situation en cultivant les arts. Le commerce fixa principalement leur attention ; et tous les écrivains de l'antiquité païenne les proclament les inventeurs de tout ce qui concerne le négoce. Du temps d'Abraham, on les considéroit déjà comme une nation puissante. Dans ses dernières instructions à ses enfans, Jacob parle des Phéniciens et de leur commerce maritime ; et si on peut en croire Hérodote, pour un fait aussi reculé, les navires des Phéniciens avoient, dès ce temps, parcouru toutes les côtes de la Grèce, et enlevé la fille d'Inachus.

Les arts de l'agriculture, du commerce et de la navigation, supposent ou annoncent la connoissance de plusieurs autres. L'astronomie, par exemple, ou la connoissance de l'état et des révolutions des corps célestes, est également nécessaire à l'agriculture et à la navigation. L'art de travailler les métaux est nécessaire au commerce ; et nous voyons qu'avant la mort de Jacob, plusieurs nations étoient si bien instruites des phases de la lune, qu'elles savoient calculer la durée de leur année. Toutes les nations de l'antiquité divisoient, comme les Juifs, le temps en semaines, c'est-à-dire, en portions composées de sept jours ; et cette coutume universelle étoit évidemment une suite de la tradition, relative à l'origine du monde. Les peuples qui, sous un ciel serein, menoient constamment une vie pastorale, durent naturellement observer ces différentes phases dans le cours d'à-peu-près quatre semaines, et cette observation

suggéra la division des mois. Les mêmes peuples, livrés à l'agriculture, et connoissant cette division, durent naturellement remarquer que la révolution de douze mois ramenoit la même température de l'air, ou les mêmes saisons. Telle fut, sans doute, l'origine de l'*année lunaire*, qu'on adopta par-tout où les sciences étoient encore au berceau; ce qui, joint à l'observation des étoiles fixes, dont nous voyons, par le livre de Job, que la date est très-ancienne, fraya le chemin à la découverte de l'*année solaire*, qu'on devoit considérer, dans ce temps-là, comme un progrès prodigieux de l'astronomie. Mais il est bon de ne pas perdre de vue que les connoissances, dont nous venons de faire mention, étoient particulières aux Egyptiens, et à un très-petit nombre des nations de l'Asie. Durant cette période, l'Europe présenta un spectacle effrayant. On aura peut-être de la peine à croire que les Grecs, qui, dans des temps moins reculés, devinrent des modèles de politesse, d'élégance et de bon goût, descendoient d'une race de sauvages qui parcouroient les forêts et les déserts, n'ayant d'autre habitation qu'une caverne ou le creux d'un roc, sans cesse exposés à être dévorés par les bêtes féroces, et s'entre-dévorant souvent eux-mêmes. C'est cependant à quoi l'on devoit naturellement s'attendre. Les descendans de Noé, qui s'éloignèrent à une très-grande distance des plaines de Sennaar, furent privés de toute espèce de relation avec la partie civilisée du genre-humain. Leur postérité se plongea de plus en plus dans l'ignorance la plus profonde; et l'esprit humain, totalement abruti, ne connut plus que le brigandage et la misère.

On pourroit naturellement s'attendre à trouver l'histoire des grands empires d'Egypte et d'Assyrie un peu moins obscure pendant l'espace de temps qui suivit la mort de Jacob; mais c'est un espoir auquel il faut malheureusement renoncer. Nous les voyons paroître un instant dans tout leur éclat, et presqu'aussi-tôt nous les perdons totalement de vue

durant plusieurs siècles. Après le règne de Ninias (1), le successeur de Sémiramis et de Ninus au trône d'Assyrie, on trouve, dans l'histoire de cet empire, une lacune de huit siècles. On attribue généralement le silence de l'histoire ancienne, sur ce sujet, à la vie oisive et efféminée des successeurs de Ninus, qui ne fournirent point d'événemens dignes d'être transmis à la postérité. Les historiens faisoient leur grand objet du récit des guerres et des batailles; ils ne daignoient pas fixer leur attention sur les règnes heureux et pacifiques des princes sages qui faisoient le bonheur de leurs sujets. Sésostris, prince remarquable par ses talens et son génie, monta, dit-on, sur le trône d'Egypte après Amemphis, qui fut englouti dans la mer Rouge, vers l'an 1492 avant J. C. Ses soins et sa persévérance portèrent les établissemens civils et militaires des Egyptiens à un très-haut degré de perfection. Il paroît que, sous Sésostris et ses successeurs immédiats, l'Egypte fut le plus puissant royaume du monde. Les calculs réputés les plus justes évaluent sa population à 27,000,000 d'habitans. Mais l'histoire ancienne excite souvent notre curiosité sans la satisfaire: car, depuis le règne de Sésostris jusqu'à celui de Bocchoris, dans l'année 781 avant J. C., nous connoissons fort peu les noms des princes qui occupèrent le trône durant ce long intervalle. Si nous en jugeons, néanmoins, par quelques circonstances de ces mêmes temps, il paroît que l'Egypte continua d'être florissante, puisqu'elle envoya des colonies chez tant de nations différentes. Athènes, le siége de l'érudition et de la politesse, l'école de tous ceux qui aspiroient à la saine philosophie, fut fondée par Cécrops (2), qui débarqua en Grèce avec une colonie d'Egyptiens, et fit tous ses efforts pour civiliser les mœurs féroces des habitans du pays. Les institutions que Cécrops établit chez les Athéniens, indiquent le genre de vie qu'ils menoient avant son arrivée. Peu de nations sont assez

(1) 1965 ans avant Jésus-Christ.
(2) 1556 ans avant Jésus-Christ.

barbares pour n'avoir pas quelques notions des loix du mariage ; elles étoient totalement inconnues aux Grecs. Les hommes s'y reproduisoient, comme les animaux sauvages, dans des rencontres fortuites, et ne connoissoient pas mieux ceux de qui ils tenoient l'existence. Cranaüs, le successeur de Cécrops au trône de l'Attique, suivit son plan ; et, par de sages institutions, tâcha de réprimer les fougueuses passions d'un peuple brutal (1).

Tandis que ces princes faisoient des efforts pour civiliser cette portion de la Grèce, les autres royaumes qui formoient les divisions de ce pays, conformément aux bornes naturelles des rochers, des montagnes et des rivières, et qui avoient été déjà peuplés par des colonies d'Egypte et d'Orient, commencèrent à prendre une forme régulière. Amphictyon, un de ces rares génies qui paroissent de loin en loin dans le monde pour le bonheur de leurs contemporains, chercha un moyen de faire adopter le même plan de politique à tous les Etats indépendans qui composoient la Grèce, afin de détruire les germes des divisions intestines qui menaçoient de les rendre la proie l'un de l'autre, ou du premier ennemi qui entreprendroit de les envahir. Il communiqua son projet aux rois ou chefs des différens territoires, et, par son éloquence, détermina douze villes à former un traité d'union pour leur défense commune. Deux députés de chacune de ces villes s'assembloient deux fois par an aux Thermopyles, et tenoient un conseil auquel on donna le nom de son fondateur, *le Conseil Amphictyonique*. C'étoit dans ce conseil qu'on discutoit et décidoit tout ce qui concernoit l'intérêt général de la confédération. Amphictyon, convaincu que rien ne peut contribuer autant que la religion à resserrer les liens politiques, confia aux Amphictyons la garde du temple de Delphes, et des richesses provenant des offrandes de ceux qui venoient consulter l'oracle. Cette assem-

---

(1) 1506 ans avant Jésus-Christ.

blée, établie sur une base aussi solide, fut le mobile de toutes les affaires générales de la Grèce, tant qu'elle conserva son indépendance. L'esprit d'union qu'elle inspira aux Grecs, les fit triompher de toutes les forces que les rois de Perse employèrent pour les asservir.

Eu égard au temps de son institution, le conseil Amphictyonique fut peut-être le plus remarquable de tous les établissemens politiques inventés par le génie des hommes. Dans l'année 1522 avant Jésus-Christ, Pélops célébra les jeux Isthmiens à Corinthe, et en 1303 les Olympiques, que le génie de Pindare a immortalisés, ainsi que les jeux Pythiens et Néméens. Les états de la Grèce, qui jusqu'alors n'avoient dû leurs relations qu'à leurs hostilités mutuelles, commencèrent à agir de concert, et à entreprendre des expéditions pour l'intérêt général de la confédération. La première fut celle des Argonautes, à laquelle il paroît que toute la Grèce contribua (1). Les Argonautes avoient pour objet d'ouvrir un commerce dans la Mer-Noire, et d'établir des colonies dans la Colchide qui l'avoisine. Quoique le témoignage d'Homère et de quelques autres écrivains de l'antiquité, nous apprenne qu'un grand nombre de vaisseaux furent employés à cette expédition, le vaisseau amiral, qui portoit le nom d'*Argos*, est le seul dont l'histoire fasse une mention particulière. L'ignorance de ceux qui conduisoient la flotte, fut cause qu'elle souffrit beaucoup sur diverses côtes. Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'ils évitèrent les rochers situés à quelque distance de l'embouchure du Pont-Euxin. Ils envoyèrent en avant un vaisseau léger qui passa, mais revint sans gouvernail. Ces incidens sont exprimés dans le style fabuleux de l'antiquité, « par un oiseau qu'ils laissèrent envoler, et qui revint sans queue ». Ce passage suffira pour donner une notion de l'obscurité des allégories dont on s'est servi pour raconter le reste

(1) 1263 ans avant Jésus-Christ.

de ces événemens. La flotte arriva enfin à la capitale du pays, après un voyage qui, au berceau de la navigation, pût passer pour une expédition aussi importante et aussi hardie que celle du tour du monde par les navigateurs de notre temps. Les Grecs, entre cette expédition et la guerre de Troie, qu'ils entreprirent pour se faire rendre la belle Hélène, reine de Sparte, que Pâris, fils de Priam, roi de Troie, venoit d'enlever, ont dû prodigieusement augmenter leurs richesses et leur puissance (1). Ils employèrent à cette expédition douze cents vaisseaux, qui portoient chacun environ cent hommes : mais ces navirés n'étoient que moitié pontés ; et il ne paroît pas qu'on ait employé du fer dans leur construction. Si nous ajoutons à ceci que les Grecs ne connoissoient pas l'usage de la scie, instrument si nécessaire aux charpentiers, nous ne pourrons pas avoir une grande opinion de la force ou de la beauté de cette flotte.

Après avoir considéré la situation de la Grèce dans son entier, il convient d'examiner particulièrement celle de chacun des Etats qui composoient cet ensemble. Cette recherche est d'une grande importance pour le travail que nous entreprenons, parce que ce n'est que dans l'histoire de ce pays que nous pouvons découvrir l'origine et suivre les progrès du gouvernement, des arts et des mœurs, qui constituent une si grande partie de notre ouvrage. Il paroît qu'il y eut originairement une très-grande ressemblance, quant à la constitution politique, entre les différens états de la Grèce, dont chacun étoit gouverné par un roi, ou plutôt par un chef qui servoit de général en temps de guerre, et de juge en temps de paix : il présidoit aussi dans les cérémonies religieuses. Ce prince étoit toutefois fort éloigné d'être absolu. Il y avoit dans chaque société un nombre d'autres chefs dont l'influence sur leurs tribus particulières n'étoit point inférieure à celle du roi sur

(1) 1184 ans avant Jésus-Christ.

ses vassaux immédiats. Ces capitaines alloient souvent ensemble à la guerre, et quelquefois avec leur souverain. Cette constitution avoit de nombreux inconvéniens: chaque Etat particulier étoit, en petit, ce que la totalité de la Grèce avoit été en grand avant Amphictyon. L'histoire d'Athènes nous apprend à quel degré de gloire et de puissance une union bien cimentée peut porter des États, que leur désunion rendoit précédemment foibles et pusillanimes. Vers l'an 1234 avant J.-C., Thésée, roi de l'Attique, acquit, par ses talens et sa valeur, une brillante réputation. Il sentit les inconvéniens auxquels la division de son pays en douze districts l'exposoit, et se flatta que, par l'influence de son caractère personnel, jointe à l'autorité royale dont il étoit revêtu, il pourroit venir à bout de les faire disparoître. En conséquence, il tâcha de conserver et même d'augmenter sa popularité parmi les paysans et les ouvriers de toute espèce. Il détacha, autant qu'il le put, les différentes tribus de leurs chefs. Il abolit les cours de justice établies dans les différentes parties de l'Attique, et institua un conseil commun pour tous les Athéniens. Thésée, sans se confier toutefois à la force des réglemens politiques, eut recours aux préjugés religieux. Il établit des fêtes qui devoient être célébrées dans Athènes, et tâcha d'y attirer des étrangers, en leur assurant sa protection et des priviléges; il métamorphosa un chétif village en une vaste capitale. La magnificence d'Athènes et de Thésée éclipsa celle de tous les autres villages et de leurs chefs; toute la puissance de l'Etat fut réunie dans une ville et sous un seul souverain. Les petits chefs qui avoient précédemment causé tant de désordres, devinrent humbles et soumis, lorsqu'ils eurent perdu toute leur influence et leur considération. L'Attique resta paisible sous le gouvernement d'un seul monarque.

Cette foible esquisse nous offre quelques notions de l'origine de la première monarchie sur laquelle nous ayons des renseignemens clairs, et peut s'appli-

quer, sans beaucoup de changemens, à tous les autres états de la Grèce. Ce pays n'étoit cependant pas destiné à demeurer long-temps sous le gouvernement des rois. On vit bientôt naître une autre influence, qui prévalut promptement sur celle du roi et des nobles. Thésée avoit divisé les Athéniens en trois classes distinctes; les nobles, les artisans et les cultivateurs ou paysans. Pour affoiblir le pouvoir exorbitant des nobles, il avoit accordé des priviléges aux deux autres classes. Ses successeurs suivirent le même plan, et les dernières classes des Athéniens, tant par la protection du souverain, que par les progrès des arts et des manufactures, qui leur donnèrent les moyens d'acquérir des propriétés, devinrent riches et indépendantes. Ces circonstances produisirent un effet qui mérite de fixer notre attention. A la mort de Codrus (1), prince d'un grand mérite, les Athéniens, sous prétexte qu'ils ne trouvoient point de sujet digne de monter sur le trône d'un monarque qui s'étoit dévoué à la mort pour le salut de son peuple, abolirent la royauté, et proclamèrent qu'à l'avenir Jupiter seroit le seul roi d'Athènes. Cette révolution, en faveur de la liberté, fut d'autant plus remarquable, qu'elle arriva peu de temps après l'époque où les Juifs (2), las du gouvernement théocratique, voulurent avoir un chef mortel, pour être à l'instar des autres nations.

Vers le même temps, Thèbes, un des états de la Grèce, adopta le gouvernement républicain. Environ un siècle avant la guerre de Troie, Cadmus, suivi d'une colonie de Phéniciens, fonda cette ville, qui fut long-temps gouvernée par des rois. Mais le dernier souverain ayant été vaincu dans un combat singulier, par un prince voisin, les Thébains abolirent la royauté. Il paroît toutefois, que, jusqu'au temps de Pélopidas et d'Epaminondas, c'est-à-dire,

(1) 1070 ans avant Jésus-Christ.
(2) 1095 ans avant Jésus-Christ.

durant une période de 700 ans, la république de Thèbes resta dans l'obscurité, et qu'il ne s'y passa rien de remarquable. D'autres villes de la Grèce, à l'exemple de Thèbes et d'Athènes, s'érigèrent en républiques ; mais les révolutions de Sparte et d'Athènes, deux Etats rivaux qui, par la supériorité qu'ils acquirent, donnèrent le ton aux mœurs, au génie et à la politique de toute la Grèce, méritent principalement notre attention. A la mort de Codrus, dernier souverain d'Athènes, nous y avons vu éclore le germe bienfaisant de la liberté. Ce germe produisit, avec le temps, un arbre vigoureux, dont il est intéressant d'observer les progrès. En abolissant le nom de roi, les Athéniens ne détruisirent pas totalement l'autorité royale ; ils créèrent un magistrat perpétuel qui exerçoit, sous le nom d'Archonte, presque tout le pouvoir dont leurs rois avoient été précédemment revêtus. Mais, au bout d'un certain temps, les Athéniens trouvèrent que l'office d'Archonte ressembloit trop à celui de roi, pour convenir à un peuple libre. Après l'avoir laissé subsister durant 331 années dans la famille de Codrus, ils tâchèrent d'en affoiblir la dignité, non pas en diminuant son pouvoir, mais sa durée. On décida d'abord qu'un Archonte ne resteroit que trois ans en place ; mais ce changement parut insuffisant, et les Athéniens voulurent bientôt avoir un système de liberté plus parfait. Ils demandèrent qu'on réduisît le pouvoir de l'Archonte, et on convint enfin de nommer annuellement neuf magistrats qui exerceroient les pouvoirs attachés à cet office. Ces magistrats furent choisis par le peuple, et devoient lui rendre compte de leur conduite, en quittant l'administration. Des changemens de cette importance ne purent pas s'exécuter paisiblement. Les Athéniens, enivrés de leur nouvelle liberté, se livrèrent à des violences et à des excès de toute espèce. Athènes n'avoit point encore de loix écrites, et il étoit presque impossible que les anciennes coutumes du royaume, abolies en partie par les changemens successifs du gouvernement, pus-

sent contenir la licence fougueuse du peuple dans le premier délire de son indépendance. Les hommes sages, qui commençoient à préférer à l'anarchie tous les systêmes de gouvernement, quels qu'ils pussent être, jetèrent les yeux sur Dracon, homme austère, mais d'une rare vertu. Ils l'invitèrent à composer un systême de loix capables de mettre un frein aux violences et aux fureurs de leurs compatriotes. Dracon entreprit cette pénible tâche vers l'an 624 avant Jésus-Christ; mais son code fut si rigoureux, que, pour me servir des expressions d'un ancien historien, « ses loix n'étoient pas écrites avec » de l'encre, mais avec du sang ». Tous les délits étoient, sans distinction, punis de mort, et enfin, on convint unanimement que le remède étoit pire que le mal. Le désordre et la confusion recommencèrent, et continuèrent jusqu'au temps de Solon, qui mourut en 559 avant J. C. Les mœurs douces, la vertu désintéressée, et la sagesse plus qu'humaine du vénérable Solon, le firent considérer de ses compatriotes comme le seul qui possédât les qualités nécessaires pour former un code de loix dignes d'un peuple libre. Solon, quoique choisi par les suffrages unanimes de tous les Athéniens pour remplir cette tâche honorable, hésita long-temps à l'entreprendre: enfin l'intérêt public l'emporta sur toutes les autres considérations. Il oublia les dangers qui pouvoient le menacer personnellement, et commença par abolir les loix de Dracon, à l'exception de celles qui concernoient le meurtre. On ne pouvoit pas punir ce crime trop rigoureusement; mais il étoit absurde de confondre tous les délits comme également criminels: en leur infligeant, sans distinction, le même châtiment, l'excès de rigueur rendoit la loi impuissante. Solon s'occupa ensuite de former un nouveau code de loix politiques; et cette partie de ses institutions se maintint chez les Athéniens, tant qu'ils conservèrent leur liberté. Il paroît qu'il prit le principe suivant pour la base de son systême: « qu'une république parfaite, dans laquelle tous les citoyens par-

» tageroient également l'influence politique, pré-
» sente un système de gouvernement dont la théorie
» est magnifique et la pratique impossible ». Il divisa ses concitoyens en quatre classes, en raison des richesses ou propriétés qu'ils possédoient, et la dernière classe fut déclarée incapable d'exercer un office public. Elle avoit cependant sa voix dans le conseil-général de la nation, où toutes les affaires importantes se décidoient en dernier ressort. Mais de peur que cette assemblée, composée de tous les citoyens, ne fût, pour me servir des termes de Plutarque, « comme un navire surchargé d'un trop grand nom-
» bre de voiles, exposé à être baloté par l'extrava-
» gance, le tumulte et la confusion », il y attacha, en place d'ancres, le sénat et l'aréopage. La première de ces cours étoit composée de 400 membres, dont chacune des quatre classes ou tribus fournissoit un quart. Elle préparoit toutes les affaires qui devoient être présentées à l'assemblée du peuple. Quoique la seconde ne fût qu'une cour judiciaire, la sagesse et la gravité de ses membres lui acquirent en peu de temps une très-grande influence dans la république. On ne les choisissoit qu'après de très-strictes informations et des délibérations très-sérieuses. Tel fut le système du gouvernement établi par Solon; et plus on l'examine, plus il excite l'admiration. Comme la plupart des anciennes républiques suivirent le même plan, la répétition seroit inutile et fastidieuse, mais le gouvernement de Sparte ou Lacedémone, avoit quelque chose de si particulier, que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une idée générale. Le pays dont Sparte devint par la suite la capitale, avoit été originairement divisé, comme tous les autres états de la Grèce, en petites principautés, dont chacune avoit son chef immédiat. Lelex fut, dit-on, le premier roi (1). Les deux frères, Euristhènes et Proclès, ayant, dans la suite, pris possession de ce pays, régnèrent conjointement

(1) 1202 ans avant Jésus-Christ.

vers l'an 1102 avant J. C.; et ce qui paroîtra fort extraordinaire, c'est que leur postérité, en ligne directe, continua, durant 900 ans, d'occuper conjointement le trône. Elle finit avec Cléomène, dans l'année 222 avant l'ère chrétienne. Mais ce ne fut que du temps de Lycurgue, le célèbre législateur, que le gouvernement de Sparte prit la forme particulière qui le rendit si remarquable (1). Le système de Lycurgue ressembloit à celui dont nous avons donné la description, en ce qu'il comprenoit un sénat, une assemblée du peuple, et en général, tous les établissemens censés nécessaires pour assurer l'indépendance publique. Il différoit du gouvernement d'Athènes, et de tous les autres Etats, en ce qu'il admettoit deux rois, dont la dignité étoit héréditaire, quoique leur pouvoir fût renfermé dans de justes bornes. Ce qui forme le grand caractère de la constitution de Sparte, c'est que, dans toutes ses loix, Licurgue paroît avoir considéré la guerre au moins autant que la liberté politique. En conséquence, il proscrivit sévèrement toute espèce de luxe, tous les arts relatifs à l'élégance ou aux amusemens, et enfin, tout ce qui pouvoit tendre, même indirectement, à amollir le caractère des Lacédémoniens. Il leur défendit l'usage de l'argent, et les obligea de vivre en commun, de mets grossiers, à des tables publiques. On accoutumoit les plus jeunes à témoigner un très-grand respect aux vieillards; et les citoyens de tous les rangs, en état de porter les armes, étoient journellement astreints aux exercices les plus pénibles. Les Lacédémoniens étoient le seul peuple de la terre qui regardât la guerre plutôt comme un temps de repos que comme un temps de fatigues. Ils y couroient avec une ardeur dont un Lacédémonien pourroit seul se former une idée.

Pour bien juger de l'effet de ces principes, et réunir sous un seul point de vue l'histoire des différentes parties du globe, il convient de tourner nos regards

(1) 884 ans avant Jésus-Christ.

sur l'Asie, et d'observer les événemens qui se passèrent dans les grands empires que nous avons si long-temps perdus de vue. Nous avons déjà parlé de l'obscurité qui environne l'histoire d'Egypte jusqu'au règne de Bocchoris. Depuis cette époque jusqu'à la destruction de son gouvernement par le Persan Cambyse, dans l'année 524 avant J. C., les Egyptiens acquirent plus de renommée par la sagesse de leurs loix et de leurs institutions politiques, que par les armes. La plupart de leurs réglemens semblent dictés par la plus profonde connoissance de ce qui peut tendre à maintenir l'ordre et un bon gouvernement dans un grand royaume. Le grand empire d'Assyrie, qui avoit si long-temps disparu, devient encore un spectacle digne d'attention, et le premier exemple d'un royaume qui succombe sous son propre poids, trop pesant pour être soutenu par des souverains efféminés qui manquoient également de force et de courage. Sardanapale, dernier monarque de l'Assyrie, s'enfermant dans son palais avec ses femmes et ses eunuques, abandonna totalement l'administration des affaires, et devint l'objet du mépris général. Les gouverneurs de ses provinces, à qui ce prince indolent laissoit le soin de commander ses armées, saisirent cette occasion d'élever leur fortune sur les ruines du pouvoir de leur maître. Arbace, gouverneur de la Médie, et Bélésis, gouverneur de Babylone, conspirèrent contre leur souverain, et mirent le feu à sa capitale. Sardanapale périt dans l'année 820 avant J. C., et ils partagèrent entr'eux ses vastes Etats. Ces deux royaumes, tantôt réunis sous un seul prince, et tantôt gouvernés par deux souverains, dominèrent long-temps sur toutes les autres puissances de l'Asie. Phul restaura le royaume d'Assyrie dans l'année 777 avant J. C., et Salmanasar, un de ses successeurs, détruisit le royaume d'Israël l'an 720 avant J. C., et emmena captives les dix tribus, dans l'Assyrie et dans la Médie. L'an 587 avant J. C., Nabuchodonosor, roi de Babylone, détruisit le royaume de Juda, gouverné depuis l'an 1055 par la fa-

mille de David, et s'empara de tous les pays circonvoisins; mais dans l'année 538, Cyrus le grand prit Babylone, et mit toute cette partie du monde sous le joug de l'empire persan (1). Xénophon, philosophe et historien grec, nous a laissé une description élégante du gouvernement de Cyrus et des mœurs de ce peuple brave, hardi et indépendant. Mais des détails sur ce sujet n'auroient pas la même utilité que ceux des affaires de la Grèce. Des modèles des gouvernemens monarchiques ne manquent pas de notre temps, tandis que nous avons bien peu de républiques. L'ère de Cyrus est toutefois remarquable, en ce que, indépendamment de la délivrance des Juifs qui furent tirés de leur captivité, on peut aussi la considérer comme l'époque où finit l'histoire des grandes nations de l'antiquité qui ont précédemment fixé notre attention. Nous allons en conséquence jeter un coup d'œil sur le génie, les arts et les sciences des Assyriens, des Babyloniens et des Egyptiens. Nous tâcherons de découvrir à quel degré de perfection ils portèrent les connoissances les plus utiles aux intérêts de la société.

Le goût du grand et du magnifique paroît avoir été le caractère de ces nations, et ils le manifestèrent principalement dans leurs monumens d'architecture; il ne reste pas toutefois le moindre vestige qui puisse confirmer ce que rapportent les écrivains de l'antiquité, des superbes édifices qui firent l'ornement de Ninive et de Babylone; on ne sait pas non plus exactement dans quelle année ces villes furent commencées ou achevées. On voit encore en Egypte trois immenses pyramides à quelques lieues du Caire, et à environ trois du Nil. On suppose qu'on y enterroit les anciens rois d'Egypte. La plus grande a 480 pieds de hauteur, et chaque face a 657 pieds de largeur à sa base. Le sommet a 13 pieds carrés. La seconde pyramide a la même largeur à sa base, mais elle est de 40 pieds moins haute. Une des plus anti-

(1) 538 ans avant Jésus-Christ.

ques superstitions des Egyptiens consistoit à croire que, même après la mort, l'ame restoit unie au corps jusqu'au moment où il commençoit à se corrompre. Cette extravagante opinion suggéra la coutume d'embaumer les corps, ou de les remplir de végétaux connus pour les meilleurs préservatifs contre la putréfaction. Ce fut pour le même but qu'on construisit les pyramides; on y renferma les corps des rois d'Egypte, qui, par ces précautions, devoient y trouver une retraite sûre et paisible. La description des murailles de Babylone, du temple de Bélus et des autres édifices de l'Orient, dont il est fait mention dans l'histoire, et celle des pyramides, que nous tenons des voyageurs qui les ont visitées, représentent ces monumens comme des masses majestueuses et imposantes, mais totalement dénuées d'élégance et de goût. On ne connoissoit encore ni les ordres d'architecture, ni même la construction des voûtes. Les arts dans lesquels ces nations excellèrent, furent, après l'architecture, la sculpture et la broderie. Quant aux sciences, c'étoit l'astronomie qui continuoit à fixer depuis très-long-temps leur attention; mais il ne paroît pas qu'ils aient fait des découvertes fort importantes sur les causes qui produisoient les phénomènes de l'univers, ni dans aucune des branches de la philosophie. Pour démontrer la vérité de cette assertion, il suffira d'observer que, suivant le témoignage unanime des auteurs sacrés et profanes, les absurdes rêveries de la magie et de l'astrologie qui se dissipent toujours en proportion du progrès des sciences, furent révérées chez les Egyptiens jusqu'à l'extinction de leur gouvernement. Ils occupoient des pays fertiles, qui produisoient sans beaucoup de travail toutes les nécessités de la vie, et même le superflu. La vie efféminée des grandes villes, à laquelle ils étoient accoutumés depuis long-temps, avoit amolli et corrompu leurs mœurs. Ces circonstances favorisèrent les succès des Persans. Les Egyptiens furent aisément subjugués par une nation sortie récemment de la barbarie, qui conservoit encore le goût des armes et des

combats. Dans l'enfance de l'art militaire, la force et la valeur pouvoient seules donner à une nation l'avantage sur une autre. On ne connoissoit point encore ces places fortifiées dont on se sert aujourd'hui si utilement pour arrêter les progrès d'un ennemi victorieux, et l'événement d'une bataille décidoit le plus souvent du sort d'un empire : mais c'est sur d'autres objets que nous devons fixer notre attention.

Après la mort de Cyrus, l'an 529 avant J. C., l'histoire de la Perse, considérée en elle-même, n'offre rien de fort important ; mais liée avec celle de la Grèce, elle devient intéressante. Les monarques qui succédèrent à Cyrus, fournirent aux Grecs l'occasion d'exercer les vertus que la liberté de leur gouvernement avoit créées et affermies. Sparte maintenoit toujours les institutions de Lycurgue. Athènes venoit d'être récemment délivrée de la tyrannie des Pisistrates, dont la famille avoit détruit les loix de Solon, et usurpé le pouvoir suprême. Telle étoit leur situation, lorsque Darius qui, comme presque tous les tyrans très-puissans, convoitoit l'Empire universel, envoya ses nombreuses armées conquérir la Grèce, à l'instigation d'Hippias qui avoit été banni d'Athènes, et pour se venger des Athéniens qui avoient incendié la ville de Sarde. Mais les Persans, énervés par le luxe et la servitude, n'étoient plus ces soldats invincibles qui avoient conquis l'Asie sous le règne de Cyrus. Athènes, au contraire, fourmilloit de grands hommes, dont le cœur étoit animé du noble enthousiasme de la liberté qu'ils venoient de recouvrer (1). Miltiade, suivi de dix mille Athéniens, mit en déroute, dans les plaines de Marathon, l'armée persane, composée, dit-on, de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie. Ses concitoyens, Thémistocle et Aristide, le premier, célèbre par ses talens, et l'autre par ses vertus, furent, après le général, ceux qui contribuèrent le plus au succès de cette mémorable journée. Notre plan n'admet point le récit des

(1) 490 ans avant Jésus-Christ.

événemens de cette guerre, qui; comme tous ceux où la vertu triomphe de la force, le courage du nombre, et la liberté de la tyrannie, méritent d'être lus dans les anciens auteurs qui en donnent une description détaillée.

Xerxès, fils de Darius, conduisit en personne, dans la Grèce, une armée, qui, suivant Hérodote, étoit composée de deux millions d'hommes. Des écrivains modernes ont considéré ce récit comme incroyable; il le paroît en effet, et on ne peut pas entreprendre aujourd'hui de vérifier son calcul. Mais il est très-probable que Xerxès avoit dans cette occasion une armée très-nombreuse: car, indépendamment de la vaste étendue de ses Etats, qui pouvoient fournir des troupes inépuisables, on sait que les peuples d'Orient avoient l'absurde habitude d'encombrer leurs camps d'une multitude inutile. Quoi qu'il en soit, l'armée des Persans fut constamment battue par terre et par mer, et Xerxès se sauva dans un bateau-pêcheur, qui le descendit sur la côte d'Asie. Tel étoit l'esprit des Grecs, qu'ils étoient bien pénétrés de cette maxime: « que sans la vertu la vie n'est que peine et malheur, » et que sans liberté la vertu est en deuil, et cherche » en vain le bonheur dans ce qui l'environne». Mais cette guerre, quoique terminée glorieusement pour les Grecs, contribua, plus qu'aucune autre circonstance, à leur ruine. Ce ne fut pas la mort de leurs braves concitoyens, mais l'acquisition des riches dépouilles des Persans, qui perdit les Grecs. Leurs liaisons avec ce peuple riche et voluptueux, après la conclusion de la paix, leur furent plus funestes que toutes les fatigues et le sang versé durant le cours de la guerre. Les Grecs, éblouis de leurs victoires, et délivrés d'un ennemi dangereux, devinrent arrogans et intraitables. Ils se querellèrent entr'eux; et l'or des Persans, dont ils avoient acquis malheureusement assez pour en desirer davantage, fomenta leurs discordes: ce qui fut cause de la fameuse guerre du Péloponnèse (1), dans laquelle les Athéniens et les La-

(1) 432 ans avant Jésus-Christ.

cédémoniens furent les chefs de deux partis, et entraînèrent dans leur querelle tous les autres états de la Grèce, qui se déclarèrent pour l'une ou pour l'autre de ces deux républiques. Leurs funestes divisions continuèrent de les affoiblir jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine, pays peu connu jusqu'alors, mais qui, sous le règne de ce prince ambitieux et rusé, acquit bientôt des forces et de l'importance. La fameuse bataille de Chéronée le rendit le maître absolu de toute la Grèce; et cette conquête est la première dont l'histoire n'attribue pas totalement le succès à l'événement d'une bataille (1). Philippe avoit si habilement conduit ses intrigues; il avoit gagné à force d'argent et de promesses un si grand nombre des principaux personnages de tous les états de la Grèce, qu'il n'auroit pas moins réussi un peu plus tard dans ses vues, quand même la bataille de Chéronée ne lui eût pas été favorable. Les Grecs avoient perdu les vertus et l'esprit public, qui faisoient la force de leur confédération. Leur gouvernement populaire ne servoit plus qu'à sanctionner leur corruption et leur licence. Les principaux orateurs de la plupart des Etats étoient aux gages de Philippe; et la mâle et vigoureuse éloquence de Démosthène, appuyée sur la vérité et la vertu, ne put contrebalancer les artifices séduisans de ses adversaires, qui employoient, en flattant le peuple, le plus sûr moyen de capter son affection et sa confiance.

Philippe s'étoit proposé d'étendre les bornes de son empire au-delà des étroites limites de la Grèce, mais il ne survécut pas long-temps à la bataille de Chéronée. Après sa mort, tous les états de la Grèce, à l'exception de Thèbes et d'Athènes, choisirent son fils Alexandre pour leur général dans la guerre contre les Persans. Ces deux villes firent un dernier effort en faveur de leur liberté expirante; mais il fallut céder à la supériorité des forces. Alexandre n'ayant plus d'inquiétude pour la Grèce, partit pour son expédition de Perse, à la tête de trente mille hommes d'in-

(1) 338 ans avant Jésus-Christ.

fanterie et de cinq mille chevaux. Les succès de cette armée, qui, après avoir défait complètement toutes les forces de Darius dans trois batailles rangées, parcourut et subjugua non-seulement tous les pays alors connus des Grecs, mais différentes parties des Indes, dont ils ignoroient jusqu'aux noms; ces succès, dis-je, ont été décrits par un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, et constituent une portion particulière de l'histoire du monde. Peu de temps après cette suite rapide de victoires et de conquêtes, Alexandre mourut à Babylone (1). Ses capitaines sacrifièrent sa famille à leur propre ambition, et partagèrent entr'eux ses Etats. Ceci fut la source d'une suite d'événemens trop compliqués et trop peu intéressans pour être insérés dans cet ouvrage. En conséquence, nous allons considérer l'état des sciences et des arts dans la Grèce; après quoi nous jetterons un coup-d'œil sur les Romains, dont l'histoire est plus simple et plus importante.

Les noms des hommes illustres qui fleurirent dans la Grèce, depuis le temps de Cyrus jusqu'à celui d'Alexandre, suffiroient pour remplir un très-gros volume. Durant cette période, tous les arts y furent portés au plus haut degré de perfection, et les progrès dont nous avons déjà fait mention, n'étoient que l'aurore de ce soleil brillant et glorieux. Quoique les nations de l'Orient eussent déjà élevé des édifices majestueux et imposans, les Grecs ne furent pas moins le premier peuple du monde qui joignit dans ses ouvrages d'architecture la beauté à la magnificence, et l'élégance à la grandeur. Les temples de Jupiter Olympien et de Diane d'Ephèse, construits par des colonies grecques qui se fixèrent dans l'Asie mineure avant le règne de Cyrus, furent les premiers monumens dont le bon goût excita l'admiration générale. Phidias, Athénien, qui mourut dans l'année 432 avant J. C., fut le premier sculpteur immortalisé par ses ouvrages. Xeuxis, Parrhasius et Timanthe dé-

(1) 323 ans avant Jésus-Christ.

ployèrent, dans le même siècle, les sublimes talens de leurs pinceaux, et toute la magie de l'art de la peinture. Toutes les branches de composition atteignirent, dans la langue grecque, un degré de perfection dont un lecteur moderne pourroit difficilement se former une idée. Après Hésiode et Homère, qui fleurirent environ 1000 ans avant l'ère des chrétiens, Eschyle, Sophocle et Euripide, poètes tragiques, furent les premiers grands maîtres qui perfectionnèrent la poésie. Hérodote répandit dans la prose l'élégance et la simplicité. Isocrate lui donna de la cadence et de l'harmonie; mais il étoit réservé à Thucydide et à Démosthène de découvrir et de déployer toute l'énergie de l'idiôme grec. Ce ne fut pas toutefois seulement dans les beaux arts que les Grecs excellèrent, ils cultivèrent avec le plus brillant succès tous les genres de philosophie. Sans parler de Socrate, dont la vie vertueuse et l'excellente philosophie méritent la plus profonde vénération, ses trois disciples, Platon, Aristote et Xénophon, ne sont inférieurs pour la force du raisonnement, la justesse des idées ou la propriété de l'expression, à aucun autre écrivain, de quelque pays ou de quelque temps qu'il puisse être. L'expérience nous a fait, à la vérité, découvrir, dans le cours d'un grand nombre d'années, quelques-uns des secrets de la Nature, inconnus à ces philosophes, parce que la force du génie ne suffisoit pas pour y atteindre. Mais quoi qu'en puissent dire quelques zoïles de la littérature, les hommes les plus instruits, et les plus grands esprits de la France et de l'Angleterre, ont unanimement reconnu la supériorité des philosophes grecs, et tâché de saisir la tournure de leurs pensées et de leurs expressions. Les Grecs ne se distinguèrent pas moins par leurs talens actifs que par leurs spéculations. Il seroit trop long de citer les noms de leurs législateurs ou de tous leurs fameux guerriers; et on ne pourroit pas en citer quelques-uns, sans être injuste envers les autres. Les Grecs furent les premiers qui firent une science des opérations de la guerre. Ce n'étoit pas la crainte des

loix qui conduisoit leurs soldats aux combats; c'étoit l'amour de la patrie et de la gloire. Nous avons vu, dans leurs guerres contre les Persans, les effets que peut produire cette vertu militaire, dont la source étoit dans les sages loix qu'Amphictyon, Solon et Lycurgue avoient établies; mais il faut quitter cette nation, qui, avec un territoire si borné, fournit une histoire civile et philosophique si intéressante. Il est temps de tourner nos regards sur les Romains, dont les affaires sont importantes par elles-mêmes et par leur relation avec celles de l'Europe moderne.

Le caractère de Romulus, fondateur de Rome (1), considéré comme le chef d'une troupe de bandits errans, n'offre pas un objet de grande importance; mais lorsqu'on voit en lui le fondateur d'un empire immense, qui comprend presque toutes les parties du monde, et dont les progrès et le déclin ont occasionné les deux plus grandes révolutions de l'Europe, on ne peut se défendre de prendre un vif intérêt à sa conduite, et à tout ce qui le concerne. Il tenoit de la nature des dispositions très-martiales; et la situation politique de l'Italie, divisée en un grand nombre de petits Etats indépendans, offroit une carrière favorable au développement de ses talens militaires. Romulus fut toujours en querelle avec ses voisins, et la guerre étoit l'unique expédient par lequel lui et ses compagnons pussent espérer de s'agrandir, ou même de subsister. Dans les guerres qu'il entreprit contre les peuplades dont il étoit environné, on découvre la même maxime qui rendit peu à peu les Romains maîtres du monde. Au lieu de détruire les peuples qu'il subjuguoit, il les réunissoit au territoire de Rome. Par ce moyen, Rome acquéroit un surcroît de forces dans toutes les guerres qu'elle entreprenoit. Les circonstances qui tendoient à ruiner et dépeupler les autres Etats, augmentèrent sa puissance et sa population. Si les peuples que Romulus combattoit, remportoient sur lui quelqu'avantage par la supériorité

(1) 753 ans avant Jésus-Christ.

de leurs manœuvres ou de leurs armes, il n'hésitoit point à adopter leur tactique ou leur armure. Il profitoit de leur expérience, et perfectionnoit insensiblement son système militaire, en imitant ses ennemis. Nous voyons, dans sa guerre contre les Sabins, un exemple des deux maximes qui portèrent à un si haut degré la gloire et la puissance des Romains. Après avoir conquis cette nation, Romulus ne se borna point à réunir son territoire à celui de Rome. Le bouclier dont les Sabins se servoient dans les combats, lui ayant paru préférable à celui dont les Romains faisoient usage, il leur fit promptement quitter ce dernier, et prendre celui des Sabins, qui contribua considérablement à ses nouveaux succès dans d'autres petits pays. Romulus, quoique principalement occupé de ses expéditions militaires, ne négligea point la police intérieure de son royaume naissant. Il institua ce qu'on nommoit un sénat, primitivement composé de cent membres, distingués par leur sagesse et leur expérience. Il créa des loix pour l'administration de la justice, et pour contenir la féroce indocilité de ses compagnons d'armes. Après un long règne employé utilement à perfectionner le système civil et militaire de son pays, il fut, suivant les conjectures les plus probables, assassiné par quelques-uns des membres du sénat qu'il avoit formé.

Les successeurs de Romulus (1) furent tous des personnages extraordinaires. Numa, qui occupa le trône immédiatement après lui, établit le culte religieux des Romains, et leur inspira cet inviolable respect du serment, qui depuis fut toujours l'ame et le garant de leur discipline militaire. Tullus-Hostilius, Ancus-Martius, Tarquin l'ancien, et Servius-Tullius, travaillèrent tous, durant leurs règnes, à la grandeur de Rome. Mais Tarquin-le-Superbe, leur septième et dernier roi, après s'être frayé le chemin au trône, par le meurtre de Servius-Tullius, son beau-père, s'y maintint par les odieux excès de la plus in-

(1) 715 ans avant Jésus-Christ.

supportable tyrannie. Ces horreurs, jointes à l'insolence de son fils Sextus, qui offensa la nation entière en violant une dame romaine, nommée Lucrèce, irritèrent si violemment le peuple, que la famille des Tarquins fut expulsée, et la royauté abolie. Cependant les Romains étant toujours en guerre, sentirent le besoin d'un chef investi du pouvoir suprême, qui pût commander les armées, et conduire les expéditions militaires. Au lieu d'un roi, ils instituèrent, sous le nom de *consuls*, deux magistrats annuels, qui, sans exciter la même jalousie, exerçoient toute l'autorité dont les rois avoient été revêtus. Cette révolution fut infiniment favorable à la grandeur romaine. Les consuls, dont le pouvoir n'étoit que temporaire, tâchoient de signaler leur règne par quelque grande action. Ceux qui entroient en charge s'efforçoient d'effacer leurs prédécesseurs, et conduisoient, chaque jour, les Romains contre quelqu'ennemi nouveau. Si nous ajoutons à ce que nous venons de dire, que tout tendoit à exciter l'ardeur d'un peuple naturellement guerrier, que tous les citoyens de Rome étoient soldats, et combattoient pour leurs propriétés, pour leurs femmes, leurs enfans, et enfin pour leur liberté personnelle, nous ne serons point surpris que dans le cours de quelques siècles ils aient étendu leur domination sur toute l'Italie.

Alors les Romains, tranquilles dans leurs foyers, et n'ayant plus autour d'eux d'ennemis à combattre, portèrent au loin leurs regards; et Carthage leur présenta une rivale puissante. Cet état avoit été fondé, quelque temps avant celui de Rome, par une colonie de Phéniciens, qui vinrent s'établir en Afrique, sur la côte de la Méditerranée, l'an 869 avant J. C. A l'imitation de leur mère-patrie, ils s'étoient adonnés au commerce et à la navigation. Carthage avoit parfaitement réussi dans tous ses projets; elle commandoit sur les bords de la Méditerranée; et indépendamment de la côte d'Afrique, qu'elle possédoit presqu'entièrement, elle s'étendoit alors dans l'Espagne, à travers le détroit. Maîtresse de la mer

et du commerce, elle s'étoit emparée des îles de Corse et de Sardaigne, et s'occupoit d'envahir la Sicile, qui avoit beaucoup de peine à lui résister. Ce danger menaçoit les Romains de trop près, pour qu'ils ne prissent pas les armes. Il en résulta, entre ces deux puissances, une suite d'hostilités, connue dans l'histoire, sous le nom de *guerres puniques*, dans lesquelles les Carthaginois succombèrent sous la supériorité des Romains (1). Rome étoit encore dans la foiblesse de son enfance, lorsque Carthage formoit déjà une république puissante. Mais les Carthaginois étoient efféminés et corrompus; et Rome, au contraire, jouissoit de toute la vigueur de sa constitution politique. Carthage composoit ses armées d'étrangers mercenaires, et tous les Romains étoient, comme nous l'avons déjà dit, autant de soldats. Leur première guerre contre Carthage dura 25 ans, et apprit aux Romains l'art de combattre sur mer, dont ils n'avoient pas la moindre connoissance. Un vaisseau carthaginois échoua sur leurs côtes (2); il leur servit de modèle: trois mois leur suffirent pour construire une flotte; et le consul Duilius, qui commandoit dans leur premier combat naval, remporta la victoire. Mais il n'entre pas dans notre plan de faire mention des événemens de la guerre. La conduite de Régulus, général romain, pourra donner une idée de l'esprit dont ce peuple étoit animé. Ayant été fait prisonnier en Afrique, on le renvoya sur sa parole pour négocier l'échange des prisonniers. Après avoir vanté, dans le sénat, l'utilité de la loi qui ôtoit à tous ceux qui étoient assez lâches pour se rendre, tout espoir de rentrer dans leur patrie, il alla braver en Afrique une mort certaine (3).

Carthage, quoique corrompue, ne manquoit pas toutefois de grands hommes. De tous ceux d'entr'eux que les Romains eurent à combattre, Annibal fut le plus dangereux. Amilcar, son père, lui avoit ins-

(1) 264 ans avant Jésus-Christ.
(2) 260 ans avant Jésus-Christ.
(3) 256 ans avant Jésus-Christ.

piré, dès l'enfance, une haine implacable contre les Romains. Après avoir pacifié les troubles intérieurs de son pays, il saisit une occasion pour faire passer ses sentimens dans le cœur de son fils, qui n'étoit encore que dans la neuvième année de son âge. Dans un sacrifice solemnel qu'il offroit à Jupiter, il fit approcher son fils de l'autel, et lui demanda s'il vouloit l'accompagner dans son expédition contre les Romains; non-seulement ce valeureux enfant y consentit avec joie, mais il conjura son père, au nom des dieux présens au sacrifice, de le former à la victoire, en lui enseignant l'art de vaincre: « Je le ferai, » lui répondit Amilcar, avec tout le soin d'un père » qui vous aime, si vous voulez jurer, sur cet autel, » que vous serez l'ennemi des Romains jusqu'à votre » dernier soupir ». Annibal obéit sans hésiter: et la solemnité de la cérémonie, jointe à la sainteté du serment, lui fit une impression que rien ne put jamais effacer de son esprit. Choisi pour général, à l'âge de 23 ans (1), il traversa l'Ebre, les Pyrénées et les Alpes, descendit rapidement en Italie, où la perte de quatre batailles rangées consécutives, sembloit annoncer la chute prochaine des Romains. La Sicile prit le parti du vainqueur. Hiéron, roi de Syracuse, se déclara contre les Romains, qui furent en outre abandonnés de presque toute l'Italie. Dans cette extrémité, Rome dut son salut à trois grands hommes. Fabius-Maximus dédaigna les clameurs populaires, et contenant sévèrement l'ardeur inconsidérée de ses soldats, évita constamment d'engager une affaire décisive. Rome eut le temps de reprendre ses forces et de sortir de sa stupeur. Marcellus fit lever le siége de Nole, prit Syracuse, et ranima l'esprit découragé de ses soldats. Les Romains admirèrent ces grands hommes, mais crurent appercevoir quelque chose de plus divin dans le jeune Scipion. Les succès de ce jeune héros confirmèrent l'opinion populaire, qu'il étoit d'une extraction divine, et conversoit avec les dieux.

(1) 218 ans avant Jésus-Christ.

A l'âge de 24 ans, il vole en Espagne, où son père et son oncle avoient perdu la vie (1); il attaque la nouvelle Carthage, et l'enlève du premier assaut. A son arrivée en Afrique, les rois se soumettent; Carthage tremble à son tour, et voit ses armées détruites. Annibal, victorieux durant seize années, est appelé en vain dans son pays pour le défendre. On (2) impose un tribut à Carthage; elle donne des ôtages, et s'engage à ne jamais faire la guerre, sans avoir obtenu le consentement du peuple romain.

Après la conquête de Carthage, Rome n'eut à soutenir que des guerres peu considérables, et remporta de grands avantages. Avant cette époque, ses guerres étoient dangereuses, et ses victoires incomplètes. Le monde étoit alors, en quelque façon, divisé en deux parties, dont l'une étoit le champ de bataille des Romains et des Carthaginois; l'autre étoit agitée par des querelles, qui duroient depuis la mort d'Alexandre. Le théâtre de ces dernières comprenoit la Grèce, l'Egypte et l'Orient. Les états de la Grèce, encore une fois délivrés du joug étranger, étoient divisés en trois confédérations, les Etoliens, les Achéens et les Béotiens. Ils formoient chacun une association de villes libres, qui avoient des magistrats et des assemblées en commun. Les Etoliens étoient les plus puissans.

Les rois de Macédoine maintenoient la supériorité qu'un grand prince devoit naturellement prendre sur ses voisins, dans un temps où l'on n'avoit encore aucune idée de balance politique. Philippe, qui régnoit alors, s'étoit rendu odieux aux Grecs par des mesures anti-populaires et tyranniques. Les Etoliens violemment irrités, appelèrent dans la Grèce les Romains dont la renommée avoit publié chez eux les exploits; et, avec leur secours, ils secouèrent le joug de Philippe. Ce fut toutefois à l'avantage des Romains principalement que tournèrent les suites de la victoire à

(1) 212 ans avant Jésus-Christ.
(2) 201 ans avant Jésus-Christ.

laquelle ils avoient contribué. Les garnisons macédoniennes évacuèrent la Grèce, et toutes ses villes furent déclarées libres. Mais Philippe devint tributaire des Romains, et les états de la Grèce furent dépendans des vainqueurs. Les Étoliens, appercevant leur première erreur, voulurent la réparer, et en commirent une autre plus dangereuse pour eux-mêmes, et plus avantageuse pour les Romains. Après avoir appelé ceux-ci pour les défendre contre le roi Philippe, ils appelèrent Antiochus, roi de Syrie, pour les défendre contre les Romains.

Le fameux Annibal eut aussi recours à ce même prince, alors le plus puissant monarque de l'Orient, et successeur des Etats d'Alexandre dans l'Asie. Mais Antiochus préféra l'avis des Etoliens à celui d'Annibal; car, au lieu de porter la guerre en Italie, où Annibal jugeoit, d'après son expérience, que les Romains seroient plus facilement vaincus, Antiochus descendit dans la Grèce, suivi d'un corps de troupes peu nombreux, et ayant été complètement battu, il s'enfuit en Asie. Dans cette guerre, les Romains se servirent de Philippe contre Antiochus, comme ils avoient fait précédemment des Etoliens contre Philippe. Antiochus, le dernier objet de leur ressentiment, fut poursuivi jusqu'en Asie, battu par terre et par mer, et contraint d'assurer, par un traité honteux, sa soumission future (1).

Dans ces conquêtes, les Romains laissoient aux habitans la possession de leur territoire; ils ne changeoient pas même la forme du gouvernement. Les peuples vaincus devenoient les alliés du peuple romain. Cette dénomination spécieuse servoit à masquer une condition très-dure, qui exigeoit qu'ils se soumissent à tout ce que les vainqueurs jugeoient à propos de leur imposer. Lorsqu'on réfléchit à la facilité de ces conquêtes, on ne peut se défendre de surprise, en voyant Mithridate, roi de Pont, résister aux Romains durant 26 années. Mais ce monarque

(1) 190 ans avant Jésus-Christ.

avoit de grandes ressources ; son royaume, contigu aux montagnes inaccessibles du Caucase, étoit abondamment peuplé d'une race d'hommes remarquables par la vigueur du corps, et dont l'ame n'étoit pas énervée par les excès des plaisirs.

Les divers états de la Grèce et de l'Asie, qui commençoient à porter impatiemment le joug des Romains, et qui n'avoient pas toutefois le courage de s'en délivrer, contemploient avec admiration un prince qui osoit se déclarer leur ennemi, et se mettoient sous sa protection avec confiance. Mithridate fut cependant forcé de céder à la fortune des Romains. Battu successivement par Sylla et par Lucullus, il fut totalement vaincu par Pompée, et perdit définitivement ses Etats avec la vie, dans l'année 163 avant J. C. En Afrique, les armées romaines eurent le même succès. La défaite de Jugurtha, par Marius, assura la soumission de cette contrée (1). Les Romains étendirent leurs expéditions jusqu'aux peuples barbares, au-delà des Alpes. La Gaule Narbonnoise devint une de leurs provinces. Les Cimbres, les Teutons, et d'autres peuples du nord de l'Europe, firent une irruption dans cette partie de l'empire. Le même Marius, dont le nom avoit répandu la terreur dans l'Afrique, fit trembler le nord de l'Europe (2). Les Barbares, moins aguerris que ses légions, cherchèrent un refuge dans leurs bois et leurs déserts. Mais tandis que Rome poussoit ses conquêtes aux extrémités du monde, le désordre et la dissension régnoient dans ses murs. Depuis l'expulsion de ses rois, elle n'avoit joui que d'une liberté partielle. Les descendans des sénateurs, distingués par la dénomination de Patriciens, possédoient un si grand nombre de priviléges odieux, que le peuple sentit sa dépendance, et résolut de briser un joug si insupportable. Une infinité de contestations s'élevèrent entre ces deux classes, et se terminèrent toutes en faveur de la liberté.

(1) 106 ans avant Jésus-Christ.
(2) 102 ans avant Jésus-Christ.

Tant que les Romains conservèrent leur vertu, ces disputes n'eurent point de suites dangereuses. Les Patriciens, affectionnés à leur pays, renoncèrent sans peine à quelques-uns de leurs priviléges, pour satisfaire le peuple; et le peuple, quoiqu'il eût obtenu des loix qui admettoient les simples citoyens aux premiers offices de l'Etat, et qu'il eût le pouvoir de les nommer, choisissoit invariablement des Patriciens. Mais lorsque la conquête des nations étrangères eut entassé à Rome les premières dépouilles des vaincus, lorsque les Romains furent familiarisés avec le luxe et les superfluités de l'Asie, lorsqu'ils commencèrent à partager la mollesse et la corruption des cours orientales, à tourner en ridicule l'honneur et la vertu, l'Etat, en butte à des factions toutes également dépravées, fut déchiré par ses propres enfans. Ce fut alors qu'on vit les sanglantes séditions des Gracques, qui excitèrent une haine implacable entre les nobles et les Plébéïens, et facilitèrent aux démagogues turbulens les moyens de les irriter les uns contre les autres. L'amour de leur pays n'étoit plus qu'une expression insignifiante. La meilleure classe d'hommes étoit trop riche et trop efféminée pour s'exposer aux fatigues de la discipline militaire, et les soldats, composés du rebut de la république, n'étoient plus des citoyens; ils ne respectoient que leur chef; ils le suivoient aux combats, remportoient la victoire, et se gorgeoient des dépouilles des vaincus. Il pouvoit leur commander de massacrer leurs concitoyens; car, ne connoissant d'autre patrie que leur camp, d'autre autorité que celle de leur général, ils étoient toujours prêts à lui obéir aveuglément. Cependant la multiplicité de leurs conquêtes exigeant toujours plusieurs armées permanentes, retarda la subversion de la république. Ces armées se contenoient réciproquement. Sans l'armée de Sylla, celle de Marius auroit mis Rome dans les fers.

On vit enfin paroître Jules-César; sa conquête des Gaules étoit la plus utile que les Romains eussent jamais faite. Pompée, son unique rival, fut défait dans

les plaines de Pharsale (1); et César fut en même temps victorieux dans presque toutes les parties du monde, en Egypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne, dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne. On le reconnut pour le maître de Rome et de tout l'empire. Brutus et Cassius essayèrent de rendre à Rome sa liberté (2), en poignardant César dans le sénat. Ils la délivrèrent en effet de la tyrannie de César; mais Rome n'en fut pas plus libre; son autorité passa dans les mains de Marc-Antoine, qui ne la conserva pas long-temps. César-Octave, neveu de Jules-César (3), le défit complètement à la bataille d'Actium. Il ne se trouva alors aucun Brutus ou Cassius pour lui ôter la vie, ces dignes amis de la liberté s'étant tués de désespoir. Il s'empara du pouvoir suprême : sous le nom d'Octave et le titre d'empereur, il resta paisible possesseur de l'empire. Durant ces commotions intérieures, Rome maintenoit au loin la gloire de ses armes. On ne savoit pas quel seroit le maître de Rome; mais les Romains n'en étoient pas moins les maîtres du monde. Leur valeur et leur discipline avoient achevé d'anéantir la gloire des Carthaginois, des Persans, des Grecs, des Assyriens et des Macédoniens : il n'en restoit plus que les noms. Dès qu'Octave fut établi sur le trône, des ambassadeurs accoururent de toutes les parties du monde. Les Ethiopiens sollicitèrent humblement la paix, et les Parthes une alliance; l'Inde en fit de même; les Pannoniens reconnurent l'empereur : la Germanie trembloit, et le Weser reçut ses loix. Victorieux par terre et par mer, il ferma le temple de Janus (4). L'univers fut en paix sous son règne, et J. C. vint au monde quatre ans avant l'ère commune (5).

---

(1) 50 ans avant Jésus-Christ.
(2) 45 ans avant Jésus-Christ.
(3) 31 ans avant Jésus-Christ.
(4) 7 ans avant Jésus-Christ.
(5) Il y a, touchant la naissance de Jésus-Christ, au moins huit opinions différentes. Les chronologistes sont partagés entre les années 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754 et 756 de la fondation de Rome. La sixième, qui fixa la naissance du Christ en l'an 753 de

Après avoir suivi les progrès du gouvernement romain sous la république, notre plan nous fait une loi de donner une idée des mœurs de ce peuple, et de l'état des sciences et des arts. Pendant les premiers siècles de la république, les Romains négligèrent, ou plutôt dédaignèrent la culture des beaux arts. Ils ne s'occupoient que de la guerre, de la politique et de l'agriculture. Mais après la chute de Carthage, les Romains n'ayant plus d'ennemis redoutables, commencèrent à goûter les douceurs de la tranquillité et à cultiver les arts. Leurs progrès ne furent cependant pas si rapides que ceux des autres peuples dont nous avons fait mention. La conquête de la Grèce les mit immédiatement en possession de tout ce qu'il y avoit de plus rare, de plus curieux ou de plus élégant dans le monde. L'Asie, qui succomba la première après la Grèce, prodigua à Rome ses trésors et ses richesses; et les Romains, après avoir été le peuple le plus simple, devint le plus fastueux de l'univers. Ils avoient toujours cultivé l'éloquence, parce qu'elle conduisoit aux emplois et aux honneurs. Les Oraisons de Cicéron ne sont inférieures qu'à celles de Démosthène; Virgile ne le cède qu'à Homère, dont les vers sont, comme la prose de Démosthène, inimitables. Mais Horace, dans ses satires et ses épîtres, n'a jamais eu de modèle parmi les Grecs; et, pour cette sorte de composition, on ne peut encore

Rome, a été reçue par l'église romaine, qui l'a autorisée par son martyrologe, le bréviaire et l'ancien calendrier. Denis le Petit, qui demeuroit à Rome sous le titre d'abbé, au commencement du sixième siècle, crut qu'il n'étoit pas honorable à des chrétiens de compter leurs années du règne d'un tyran qui avoit fait périr inhumainement tant de fidèles; mais qu'il étoit plus à propos de fixer une époque de la naissance de celui pour lequel les chrétiens avoient si constamment versé leur sang. Il fit pour cet effet un *cycle pascal*, et en assigna le jour au 25 décembre de l'an de Rome 753, pour commencer à compter l'an premier de l'ère chrétienne, au mois de janvier 754, sous le consulat de C. César et de Paul-Émile. Cette ère fut généralement approuvée par les chrétiens, peu d'années après qu'elle fut introduite, vers l'an 527. Il est néanmoins vrai que cette ère commença trois ou quatre ans plus tard que la véritable naissance de Jésus-Christ, et que Denis s'est trompé environ de cet espace de temps, dans la fixation de son époque.

aujourd'hui lui comparer personne. Pour l'histoire, on peut citer chez les Romains Tite-Live, qui joint à la facilité d'Hérodote plus de sentiment et d'éloquence. Tacite ne fleurit pas sous le règne d'Auguste; mais ses ouvrages ne lui font pas moins d'honneur, quoiqu'ils tendent à inspirer le mépris de son pays et de la nature humaine, dont il peint les vices et la corruption sous les couleurs les plus frappantes. En philosophie (exception faite des œuvres de Cicéron, et du système d'Epicure, philosophe grec, que Lucrèce a si habilement exposé dans ses vers énergiques), les Romains n'ont rien produit du temps de la république. Quant à la tragédie, on ne voit rien chez eux, dans ce genre, qui puisse mériter un éloge. Térence, dont le style est à la vérité très-pur, manquoit du *vis comica*, qui distingue les compositions des comiques grecs.

Mais il est temps de reprendre notre histoire à une époque qui va nous présenter successivement une suite de monstres sous le nom d'empereurs. Leur histoire, si l'on excepte un très-petit nombre d'entre eux, déshonore la nature humaine. La liberté de la république fut entièrement détruite, mais ses formes subsistèrent; et tandis que les tyrans exerçoient sur leurs sujets tous les genres de cruautés, ils étoient eux-mêmes les esclaves de leurs soldats; ils étoient la terreur du monde, et leur armée les faisoit trembler. Depuis le temps d'Auguste, le gouvernement des Romains fut le plus despotique qui ait jamais existé dans l'Europe. Pour se former une idée de leur gouvernement, il suffit de jeter les yeux sur l'état présent de la Turquie. Il n'est pas nécessaire, pour cela, d'examiner le caractère des divers empereurs, puisqu'ils n'avoient de pouvoir que celui qu'une armée mercenaire leur donnoit. Nous n'entrerons pas dans les détails relatifs à la conduite d'une cour dirigée par le caprice, la cruauté et la corruption, qui prévalent ordinairement sous un gouvernement despotique. Lorsqu'on dit que la république romaine conquit le monde, ceci ne s'entend que de la partie

civilisée, et principalement de la Grèce, de Carthage et de l'Asie. Il restoit aux empereurs une tâche plus difficile à remplir; c'étoit de subjuguer les nations barbares de l'Europe, les Germains, les Gaulois, les Bretons, et même les Ecossois. Les Romains avoient paru dans tous ces pays, mais ils n'en avoient pas fait définitivement la conquête. Ces peuples étoient ignorans et grossiers, mais braves et indépendans; et ce fut moins la supériorité du courage que celle de la discipline, qui donna constamment la victoire aux Romains. Tacite a décrit leurs guerres contre les Germains, et dans ses écrits, quoiqu'il fût Romain, on peut découvrir les obstacles que ses compatriotes eurent à surmonter, et les valeureux efforts de leurs adversaires pour repousser le joug qu'ils vouloient leur imposer. La résistance des Germains peut faire juger de la difficulté avec laquelle les Romains conquirent le reste de l'Europe, dont toutes les parties, après des combats sanglans, furent successivement dévastées et désertes; un grand nombre des habitans périrent les armes à la main, d'autres furent traînés en esclavage, et le reste se soumit aux vainqueurs.

Ces déplorables événemens n'étoient pas favorables au bonheur du genre humain. Les nations barbares acquirent à la vérité, des Romains, quelque goût pour les arts, les sciences, la langue et les mœurs de leurs nouveaux maîtres; mais c'étoit un foible dédommagement du malheur de n'être plus libres, d'être désarmés et opprimés par des soldats mercenaires, payés pour les tenir dans l'esclavage, et livrés à des proconsuls ou gouverneurs avides, qui les pressuroient sans miséricorde. L'espoir d'un changement de choses pouvoit seul les aider à endurer cette situation douloureuse et humiliante.

La trop vaste étendue de l'empire romain rendit son ressort trop foible et ses forces insuffisantes. Il contenoit des germes de dissolution; et les violentes irruptions des Goths, des Vandales, des Huns, et d'autres nations barbares, hâtèrent sa destruction.

Ces peuples féroces qui, poussés du desir de la vengeance, inondèrent l'empire romain, habitoient les différentes parties de la Germanie qui n'avoient pas été subjuguées, et les vastes contrées du nord de l'Europe et du nord-ouest de l'Asie, qu'occupent aujourd'hui les Danois, les Suédois, les Polonois, les sujets de la Russie et les Tartares. Ils furent entraînés hors de leur pays natal par l'inconstance ordinaire aux Barbares, qui, par l'espoir du pillage ou d'un nouvel établissement, courent d'un pays à l'autre. Leurs premières expéditions ne furent pas heureuses. La supériorité de discipline rendit les légions romaines victorieuses; mais loin d'être rebutés par cet échec, ils revinrent à la charge; ils retournèrent vers leurs compagnons, les informèrent des avantages inconnus et des agrémens sans nombre qu'ils avoient trouvés dans des pays mieux cultivés que les leurs, les instruisirent des combats qu'ils avoient livrés, des amis qu'ils avoient perdus, et leur inspirèrent le même desir de vengeance contre leurs ennemis communs.

Un éloquent historien, en décrivant cette scène de désolation, s'exprime de la manière suivante: « Des multitudes d'hommes armés, suivis de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs esclaves et de leurs troupeaux, s'avançoient comme des colonies qui vont former un nouvel établissement; d'autres aventuriers suivirent leurs traces. Les terres qu'ils abandonnoient furent occupées par les tribus des Barbares éloignés. Celles-ci avancèrent à leur tour vers les pays plus fertiles, et leur masse augmentant toujours comme un torrent qui s'accroît continuellement dans son cours, elles entraînèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Le sang coula par-tout où ces Barbares passèrent; ils répandoient autour d'eux le ravage et la mort; ils ne respectoient pas plus le sacré que le profane, et ne ménageoient ni le rang, ni le sexe, ni l'âge». Si on demandoit quelle est la période de l'histoire du monde pendant laquelle la situation de la race humaine fut la plus ca-

lamiteuse, on pourroit nommer hardiment celle qui s'écoula depuis la mort du Grand Théodose, dans l'année de J. C. 395, jusqu'en 568, où les Lombards s'établirent dans l'Italie. Les auteurs contemporains qui virent cette scène de désolation, n'ont pu trouver d'expressions assez fortes pour en décrire les horreurs. *Le fléau de Dieu, le destructeur des nations*, sont les effrayantes épithètes dont ils se servirent pour distinguer les plus renommés de ces chefs de Barbares.

Constantin, qui monta, dans le commencement du quatrième siècle, sur le trône de l'empire, et embrassa le christianisme, transféra le siége du gouvernement de Rome à Constantinople, qui devoit être la capitale de l'empire; ce qui occasionna de grands changemens. Les provinces d'Occident et celles de l'Orient furent séparées (1). Différens préfets gouvernèrent l'empire. Les légions romaines passèrent des bords du Rhin sur ceux du Danube, et les frontières de l'empire d'Occident restèrent sans défense.

Rome, connue alors sous le nom d'Empire d'Occident, par opposition à Constantinople, qu'on nomma Empire d'Orient, fut affoiblie par cette division, et devint la proie des Barbares. Il ne lui resta plus rien de son ancienne gloire; Odoacre, un des chefs des Barbares, monta sur le trône des Césars. Ces irruptions furent graduelles et successives. L'immense édifice de l'Empire Romain avoit été l'ouvrage de plusieurs siècles, et il en fallut aussi plusieurs pour le détruire (2).

L'ancienne discipline militaire des Romains étoit si bien établie, que ses restes passèrent à leurs successeurs, et les auroient fait triompher de tous leurs ennemis, si les vices de leurs empereurs, et la corruption universelle des mœurs du peuple n'y eussent porté obstacle. Comme les empereurs, rassasiés du luxe du monde, ne savoient où trouver de nouvelles

(1) 328 ans après Jésus-Christ.
(2) 476 ans après Jésus-Christ.

jouissances, on parcourut les pays les plus éloignés, on mit à contribution l'industrie humaine, et on dépensa, pour un seul plat favori, le revenu des provinces. On ne peut comparer la tyrannie et la dépravation universelle des mœurs qui prévalurent sous les empereurs, qu'à la barbarie des nations qui les subjuguèrent.

Vers la fin du sixième siècle, les Saxons qui faisoient partie de la nation Germaine, s'emparèrent des fertiles provinces méridionales de la Grande-Bretagne. Les Francs, autre tribu des Germains, conquirent la Gaule. Les Goths subjuguèrent l'Espagne, et les Lombards furent maîtres de l'Italie et des provinces adjacentes. A peine resta-t-il quelques vestiges du gouvernement, de la jurisprudence, de la littérature ou des arts des Romains. On introduisit de nouvelles formes de gouvernement, de nouvelles loix, de nouvelles mœurs. Tout enfin fut changé, jusqu'au vêtement et au langage. On donna aux hommes, aux pays et aux choses de nouvelles dénominations.

Depuis cette époque, jusqu'au seizième siècle, l'Europe présenta le sombre et triste tableau de la barbarie gothique. Durant ces siècles, on oublia presque jusqu'aux mots de sciences, de littérature et de goût. Les personnages du premier rang, et ceux qui exerçoient les emplois les plus importans, ne savoient ni lire ni écrire. La plupart des membres du clergé n'entendoient pas un mot du bréviaire qu'ils étoient obligés de réciter tous les jours. Quelques-uns pouvoient à peine le lire. L'esprit humain, asservi et privé de toute espèce de culture, fut plongé dans la plus épaisse et la plus profonde ignorance. Le génie supérieur de Charlemagne, qui gouverna la France, la Germanie et une partie de l'Italie dans le neuvième siècle, et le grand Alfred qui régna sur l'Angleterre vers la fin du même siècle, travaillèrent à dissiper les ténèbres, et firent luire parmi leurs sujets quelques rayons de lumière passagers; mais l'ignorance du siècle étoit trop invétérée; elle déconcerta tous

leurs efforts, toutes leurs institutions. Les ténèbres recommencèrent; elles s'épaissirent encore, et toute l'Europe se replongea dans la barbarie.

Une nouvelle division des propriétés introduisit peu à peu une nouvelle forme de gouvernement jusqu'alors inconnue. Cette institution extraordinaire est connue aujourd'hui sous le nom de *systême féodal*. Les rois, en général, qui conduisoient les Barbares aux combats, distribuoient les terres des vaincus à leurs principaux officiers, sous la condition de les suivre à la guerre avec un certain nombre de combattans, et de prendre à leur première réquisition, les armes pour les défendre. Ces principaux officiers imitèrent leurs souverains et distribuèrent des portions de terres à leurs vassaux, avec la même clause. Mais ce systême, qui paroissoit parfaitement combiné pour la défense du pays contre un ennemi étranger, ne tarda pas à devenir un systême de tyrannie.

Les nobles poussèrent leurs usurpations à un excès intolérable, et la grande masse des habitans fut entièrement réduite à la servitude. On les dépouilla des droits de l'humanité les plus naturels et les plus inaliénables. Ils furent déclarés *serfs de la glèbe*, c'est-à-dire, attachés au sol qu'ils cultivoient; et le propriétaire pouvoit les transférer à un autre, soit à titre de don, ou par un contrat de vente ou d'échange. Lorsqu'un noble, un baron ou un chef se croyoit offensé, il s'armoit de pied-en-cap, et couroit à la tête de ses vassaux exercer sa vengeance. Ses adversaires en faisoient de même. Les parens, les amis et les vassaux de l'agresseur et du défenseur étoient enveloppés dans la querelle : ils n'avoient pas la liberté de rester neutres (1).

Les monarques de l'Europe commencèrent à souffrir impatiemment les usurpations de leurs nobles; et pour élever un nouveau pouvoir capable de contre-

(1) Ce systême gothique subsiste encore dans la Pologne. Il en resta des traces dans les montagnes de l'Ecosse jusqu'en 1748; et aujourd'hui même, on peut en découvrir des restes en Angleterre, dont on vante si haut la liberté civile et religieuse.

balancer celui de leurs grands vassaux qui, peu contens d'opprimer le peuple, prétendoient encore contrôler leur souverain, ils adoptèrent le plan d'accorder de nouveaux priviléges aux villes. Ces priviléges abolirent toutes les marques de servitude : les habitans des villes formèrent des communautés ou corps politiques, et furent gouvernés par un conseil et des magistrats à leur propre nomination.

Cette lueur produisit un changement si heureux dans la situation du genre humain, que les hommes sortirent promptement de l'état de stupeur et d'indolence où le découragement les avoit plongés. L'esprit d'industrie se ranima ; et on vit bientôt fleurir le commerce, devenu l'objet de l'attention générale.

Plusieurs causes concoururent aux progrès du commerce, et au renouvellement des relations entre les différens peuples. Constantinople, capitale de l'empire Grec ou d'Orient, avoit échappé aux ravages des Goths et des Vandales, qui détruisirent celui de Rome ou de l'Occident. La première de ces villes conserva quelques restes de littérature et de sciences. Elle fut aussi, pendant plusieurs siècles, le grand débouché du commerce, et l'unique endroit où subsistoit encore quelque goût pour les précieuses denrées de l'Inde, et les ouvrages curieux qui sortoient de ses manufactures. Les habitans de Constantinople répandirent quelque instruction chez leurs voisins en Italie ; et les croisades, que les puissances de l'Europe commencèrent, dans la vue de chasser les Sarrasins de la Terre-Sainte, ouvrirent une communication entre l'Europe et l'Orient (1). Constantinople fut le rendez-vous général des armées chrétiennes qui s'avançoient vers la Palestine, ou qui revenoient dans leur patrie. Malgré le mauvais succès de ces expéditions, qui avoient la conquête et non le commerce pour objet, ce fut uniquement le commerce qui en tira des avantages précieux et durables.

Peu de temps après la fin de la guerre sainte, on

(1) 1096 ans après Jésus-Christ.

inventa la boussole, qui facilita la communication entre les nations les plus éloignées, et les rapprocha, en quelque façon, les unes des autres (1). Les états de l'Italie, particulièrement ceux de Venise et de Gênes, commencèrent à établir un commerce régulier avec les peuples de l'Orient et dans les ports de l'Egypte, d'où ils tirèrent toutes les riches productions des Indes; ils les revendoient très-avantageusement aux autres nations de l'Europe, et celles-ci acquirent insensiblement le goût d'une élégance inconnue ou méprisée de celles qui les avoient précédées. Durant les douzième et treizième siècles, presque tout le commerce de l'Europe fut entre les mains des Italiens, plus généralement connus sous le nom de Lombards. Des compagnies ou sociétés de marchands Lombards s'établirent chez toutes les puissances; ils devinrent les commissionnaires, les manufacturiers et les banquiers de toute l'Europe. Une de ces compagnies s'établit à Londres, dans la rue qu'on nomme encore aujourd'hui des Lombards.

Tandis qu'au Sud de l'Europe les Italiens cultivoient le commerce avec tant d'intelligence et de succès, l'esprit du négoce se propagea, vers le milieu du treizième siècle, chez les nations du Nord. Les Danois, les Suédois et les autres peuples des environs de la mer Baltique étoient totalement ensevelis dans la barbarie; et comme leurs pirates infestoient cette mer, dès que les villes de Lubec et de Hambourg eurent ouvert un commerce avec les Italiens, elles furent forcées de faire une ligue pour leur défense commune. Cette union leur produisit de si grands avantages, que d'autres villes s'empressèrent de se joindre à la confédération; et bientôt 80 des plus riches cités répandues dans les vastes pays de l'Allemagne et de la Flandre, qui s'étendent depuis le bas de la mer Baltique jusqu'à Cologne sur le Rhin, formèrent une alliance qu'on nomma la *Ligue Anséatique*. Elle devint si formidable, que son

(1) 1302 ans après Jésus Christ.

alliance fut recherchée, et son ressentiment redouté des plus puissans monarques.

Les membres de cette association formèrent le premier plan ou système de commerce connu dans le moyen âge, et le conduisirent suivant les loix émanées de leurs assemblées générales. Ils fournirent toute l'Europe de munitions navales, et placèrent leurs entrepôts dans différentes villes, dont Bruges, en Flandre, étoit le plus considérable. Les Lombards y apportoient les productions de l'Inde et les marchandises de toutes les manufactures de l'Italie, qu'ils échangeoient contre les denrées ou marchandises du Nord, plus grossières, mais non moins utiles.

Bruges étant devenue le centre de communication entre les Lombards et les marchands Anséatiques, les Flamands firent dans cette ville un commerce si avantageux avec les uns et les autres, que ce succès répandit parmi eux le goût général de l'industrie, qui rendit long-temps la Flandre, et les provinces adjacentes, le pays le plus riche, le plus peuplé et le mieux cultivé de toute l'Europe.

Le roi d'Angleterre, Edouard III, frappé de la situation florissante de ces provinces, en découvrit la véritable cause, et tâcha d'exciter l'esprit d'industrie et d'activité parmi ses sujets, qui, fermant les yeux sur les avantages naturels de leur position géographique, et n'ayant pas la moindre idée de la source qui devoit répandre un jour l'opulence dans leur pays, négligeoient totalement le commerce, et ne songeoient pas même à établir les manufactures dont ils fournissoient les matériaux. Il attira les artisans de la Flandre dans ses Etats; et par des loix sages qu'il fit en faveur du commerce, il forma en Angleterre les premiers établissemens des manufactures de laine, et détermina le génie actif et entreprenant de ses sujets vers la culture des arts qui ont élevé son pays au premier rang des nations commerçantes.

Les princes chrétiens, après avoir essuyé de grandes pertes dans les croisades, cherchoient à capter l'amitié des grands Kans des Tartares, dont la re-

nommée avoit publié les exploits militaires dans toutes les parties de l'Europe : ils vouloient s'en faire un rempart contre les Turcs, qu'ils considéroient comme les implacables ennemis du nom chrétien. Ces Turcs n'étoient originairement composés que d'une horde peu nombreuse de misérables vagabonds, qui vendoient, dans l'occasion, leurs services aux princes en guerre. Mais ils se multiplièrent insensiblement, et étendirent leurs ravages dans les plus belles contrées de l'Asie.

Les ambassades des chrétiens furent confiées pour la plupart à des moines, espèce d'hommes errans par profession, dont le zèle bravoit tous les dangers, et qui parvinrent à s'introduire dans les cours de ces infidèles. Le philosophe anglais Roger Bacon tira de leurs relations ou traditions, un grand nombre de particularités relatives aux Tartares. Le premier de ces moines voyageurs qui publia ses découvertes, fut Jean Carpin Duplant, qui, accompagné de quelques-uns de ses confrères, porta, vers l'an 1246, une lettre du pape Innocent IV, au grand Kan des Tartares, en faveur des chrétiens que ce prince comptoit parmi les habitans de ses vastes Etats. Peu de temps après, la manie de voyager dans la Tartarie et dans l'Inde se propagea ; et il ne seroit pas difficile de prouver que, vers la fin du quatorzième siècle, un grand nombre d'Européens servoient dans les armées de Tamerlan, un des plus grands princes de la Tartarie, qui étendit ses conquêtes jusqu'à l'extrémité de l'Inde, et qu'ils introduisirent en Europe l'usage de la poudre à canon et de l'artillerie ; car la découverte faite par un chimiste allemand, ne fut que partielle et accidentelle.

Après la mort de Tamerlan, qui arrêta les progrès des Turcs, dont le pouvoir naissant excita sa jalousie, les aventuriers chrétiens exagérèrent, à leur retour, les richesses des Indes. Ils répandirent l'esprit d'aventure parmi leurs compatriotes, et furent les premiers qui représentèrent le passage aux Indes, par mer, comme probable et praticable. Les Portu-

gais avoient anciennement manifesté un grand zèle pour les entreprises maritimes; et c'est à leur découverte du cap de Bonne-Espérance, que les Anglais sont redevables du commerce qu'ils font aujourd'hui dans les Indes.

Ils se bornèrent d'abord à des voyages courts, le long de la côte d'Afrique. Mais en la suivant de cap en cap, ils atteignirent enfin son extrémité méridionale. En 1497, ils doublèrent le dernier cap, qui leur ouvrit un passage dans l'Océan oriental, et l'accès dans tous les pays connus sous les noms de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Tandis que les Portugais s'occupoient de trouver à l'Orient un passage aux Indes, le fameux Christophe Colomb, natif de Gênes, conçut le projet d'y arriver par l'Occident. Ses compatriotes ayant rejeté sa proposition comme chimérique et absurde, il présenta successivement son projet aux cours de France, d'Angleterre et de Portugal, où il n'obtint pas plus de confiance. Ces rebuts multipliés auroient découragé tout autre que Colomb. Son expédition exigeoit de grandes avances, et il n'avoit pas les moyens nécessaires. Il hasarda encore une tentative en Espagne, et après huit années de sollicitations, il réussit enfin par la protection de la reine Isabelle, à qui il fut recommandé par Juan Perez, gardien du monastère de Rabida. Il avoit examiné le projet de Colomb, conjointement avec un médecin des environs, très-renommé pour son habileté dans la science des mathématiques. Les principes de ce grand homme leur parurent si solides, et le succès de son expédition si probable, en suivant exactement son plan, que Perez en rendit compte à la reine Isabelle, sur l'esprit de laquelle il avoit du crédit, et cette princesse en fut si frappée, qu'elle offrit généreusement d'emprunter, sur ses bijoux, l'argent nécessaire pour fournir à l'entreprise. Mais Santangel, autre ami et patron de Colomb, se chargea d'avancer les fonds.

Colomb partit, en 1492, avec trois navires. Dans le cours de son voyage, il eut à vaincre de grandes

difficultés. Ses matelots furent souvent découragés ; ils déclarèrent enfin qu'ils vouloient décidément s'en retourner, et qu'en cas de refus de la part de Colomb, ils s'en débarrasseroient en le jetant à la mer. Mais sa fermeté, et la vue de la terre après trente-trois jours de traversée, terminèrent favorablement la contestation. A l'aspect des naturels du pays, Colomb reconnut, à sa grande surprise, que ce continent n'étoit pas celui des Indes qu'il cherchoit ; et il ne tarda pas à découvrir que c'étoit une nouvelle partie du monde. Le lecteur trouvera dans notre description de l'Amérique, un récit plus circonstancié de cette découverte importante et imprévue.

Les ténèbres qui couvroient l'Europe depuis la subversion de l'empire romain, commencèrent à s'éclaircir. Les découvertes qui devoient devenir une source de richesse et de prospérité pour les nations commerçantes de l'Europe, furent suivies d'autres inventions, dont tout le genre humain tira des avantages inappréciables (1). L'invention de la presse, la renaissance de la littérature, des sciences et des arts, et enfin la réforme de la religion, distingueront les 15e et 16e siècles, et présenteront la plus importante période de l'histoire moderne. Ce fut durant son cours, que toutes les puissances de l'Europe formèrent, de concert, le grand systême de balance politique, qui a depuis été maintenu avec moins de variations qu'on n'auroit pu en craindre, d'après les chocs occasionnés par les révolutions antérieures et les guerres étrangères : nous en donnerons une histoire succincte, en traitant l'histoire particulière de ces différens Etats. L'influence des grands événemens qui arrivèrent alors, n'a pas détruit la force des principes et des maximes de politique à cette époque établis ; ils continuent d'opérer, et les idées relatives à cette balance politique dirigent plus ou moins les conseils des puissances de l'Europe.

On peut donc considérer comme à-peu-près cer-

---

(1) 1440 ans après Jésus-Christ.

tain que la concurrence de tant de princes rivaux, empêchera toujours que l'un d'eux n'étende son empire sur l'Europe. Mais il n'est pas moins certain que les guerres occasionnées par ces contestations, épuisent leurs forces, et peuvent les diminuer au point de n'être plus en état de defendre leurs possessions légitimes. Leurs conquêtes partielles sont infiniment précaires; elles nuisent à leur plan, plus qu'elles ne le favorisent. Plus un Etat prend d'étendue, plus il s'affoiblit; et l'on a vu souvent les grands projets s'exécuter, moins par des siècles d'efforts réitérés, que dans le cours d'un petit nombre d'années, ou même par une seule expédition heureuse. Un prince peut former un plan pour dépouiller ses sujets de leurs droits, et en suivre graduellement l'exécution. Son successeur peut tenir la même conduite, et profiter de ce qui a été fait avant lui. Mais on ne peut pas cacher les conquêtes extérieures qui font encore plus de peur que de mal, et sont presque toujours plus brillantes que solides. Elles répandent l'alarme, et produisent des confédérations qui réduisent le plus souvent à deux doigts de sa perte le prince qui a eu le malheur d'être conquérant. Cette doctrine, quoique contraire aux préjugés des nations puissantes et victorieuses, n'en est pas moins une des mieux établies dans la science de la politique, et confirmée par des exemples anciens et modernes. Les états de la Grèce, lorsqu'ils furent délivrés de la terreur que leur avoient précédemment causée les invasions des Persans, offrent un exemple de cette vérité sous un jour très-frappant. Toutes ces petites sociétés, sans en excepter les plus foibles, eurent à leur tour la ridicule manie des conquêtes, et furent aussi réduites, par cette absurde et dangereuse manie, à l'excès de la misère et du malheur (1). Les exemples modernes sont trop généralement connus,

(1) Le lecteur qui desireroit trouver sur ce sujet de plus grands détails, peut lire le discours d'Isocrate sur la paix. C'est un des plus beaux modèles de l'éloquence des anciens : il contient un riche fonds de connoissances politiques.

pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention. Qui ne sait pas que l'Autriche (1) excita la terreur de toute l'Europe avant d'exciter la compassion de l'Angleterre ? Si cette maison ne s'étoit pas montrée si redoutable, l'impératrice Marie-Thérèse ne seroit jamais devenue un objet de compassion. La France présente un exemple non moins frappant. Un monarque ambitieux tendit les ressorts de ce gouvernement au-delà de leur force, au point qu'un siècle fut insuffisant pour les ramener à leur degré naturel. Les foibles efforts de la France, dans la guerre de 1756, prouvèrent la grandeur du mal, et l'inefficacité de tous les remèdes qui ne sont que lents et graduels.

De tous les royaumes de l'Europe, la Grande-Bretagne fut long-temps celui qui joua le rôle le plus brillant et le plus glorieux. C'étoit un motif pour conserver avec plus de soin cette situation satisfaisante ; et ce n'est qu'avec le secours de la sagesse et de la modération qu'il est possible de maintenir la prospérité d'un grand empire. Chaque entreprise, dont le but sera d'en étendre les bornes, produira deux effets inévitables ; elle alarmera ses voisins, et le forcera d'augmenter ses armées. L'augmentation des armées pourroit avec le temps menacer sa constitution, et le danger augmentera en proportion de la distance de ses conquêtes, parce que des soldats qui passent leur vie loin de leur pays, l'oublient peu à peu, et ne connoissent plus le patriotisme que de

(1) L'Allemagne, la Hollande et les Pays-Bas, divers Etats de l'Italie, le royaume d'Espagne et les vastes empires du Mexique et du Pérou au S. de l'Amérique, étoient, à l'époque de la réforme religieuse, gouvernés par Charles v de la maison d'Autriche. Tant de contrées, dont la richesse et l'étendue surpassoient celles des plus puissans empires de l'antiquité, ne furent pas suffisantes pour satisfaire l'ambition de ce monarque. Tout le cours de son règne fut une suite d'hostilités contre ses voisins. L'impératrice Marie-Thérèse, un de ses derniers successeurs et la dernière de sa famille, fut cependant non-seulement dépouillée de ses Etats à la mort de son père, mais réduite à une si grande misère, qu'elle manqua du nécessaire ; et on leva, pour la secourir, des contributions en Angleterre. Georges II défendit sa cause. Ce fut aux dépens de la nation anglaise que cette princesse fut réinstallée sur le trône impérial.

nom. Sans nous enfoncer dans le labyrinthe des discussions politiques, on peut affirmer que la malheureuse querelle de l'Angleterre avec ses colonies d'Amérique, lui a fait beaucoup de mal. La masse de sa dette nationale s'est énormément accrue, et les taxes ont nécessairement augmenté en proportion. La guerre qu'elle fait à la France, depuis huit ans, a doublé sa dette par les énormes subsides qu'elle a payés aux puissances coalisées.

De l'origine et des progrès de la Religion.

La divinité est incontestablement l'objet le plus digne de fixer l'attention des hommes. Mais étant incapables d'élever leurs idées à la hauteur de ses perfections sublimes, ils les ont trop souvent ravalées au niveau de leurs foibles conceptions. Ceci est plus parfaitement vrai, par rapport aux nations dont le culte n'est fondé que sur leurs sentimens naturels, ou plutôt sur l'extravagance des passions auxquelles le cœur humain est trop sujet, et qui n'ont reçu du ciel aucune espèce de lumière sur cet objet important. En traçant l'histoire des cultes religieux, nous devons par conséquent maintenir la distinction que nous avons précédemment observée dans l'examen du progrès des sciences, des arts et de la civilisation. Nous devons séparer soigneusement ce qui est l'ouvrage de Dieu, de ce qui est l'ouvrage de l'homme, c'est-à-dire, ce qui est fondé sur la révélation, de ce qui est simplement l'effet des loix générales et des opérations de l'esprit humain, abandonné à ses propres idées.

En suivant cette distinction, nous trouverons que, dans les premiers siècles du monde, la religion des peuples de l'Orient fut pure et simple. Elle émanoit d'une source divine, et n'étoit pas défigurée par les absurdes caprices de l'esprit humain; mais avec le temps, l'extravagante imagination des hommes étendit jusques-là son influence. La tradition s'obscurcit;

et parmi les tribus qui s'éloignèrent par petites troupes, à une grande distance de la société des hommes instruits, elle fut totalement oubliée. Dans cet état de choses, Dieu lui-même choisit particulièrement un peuple, à qui il confia le dépôt de son culte et de sa loi. Il abandonna le reste du genre humain à ses conjectures, dont le plus ou le moins de vérité dépendit d'une infinité de circonstances. Le polythéisme, ou la doctrine de la pluralité des dieux, fut, parmi les anciens, la religion qui prévalut, et dura le plus long-temps. La manie des systèmes, et l'ambition de réduire tous les phénomènes du monde moral à un petit nombre de principes généraux, avoient produit des explications très-imparfaites de l'origine et de la nature des cultes de cette espèce; car il est impossible d'en donner une idée suffisante sans entrer dans de très-grands détails; et ce qu'on en a dit en général, doit inévitablement être toujours sujet à un grand nombre d'exceptions.

On peut toutefois observer que le polythéisme des anciens ne paroît pas avoir pris sa source dans des spéculations philosophiques, ni dans des traditions défigurées concernant la divinité. Il est plus présumable qu'il fut l'effet ou l'invention des siècles de la plus grossière ignorance, pendant lesquels les hommes, entraînés par la fougue de leurs passions, exerçoient foiblement les facultés de leur raison. Le polythéisme fut uniquement le produit du sentiment. Chaque tribu avoit ses dieux particuliers, comme elle avoit ses héros. Ces héros, qui avoient conduit les peuples aux combats, et présidé dans leurs conseils, dont l'image étoit empreinte dans l'imagination, et la valeur gravée dans la mémoire de leurs compagnons, conservoient après la mort, dans leur esprit, une sorte d'existence. On ne peut aisément se faire une idée de la force du sang, de l'amitié ou de l'affection chez les peuples barbares; mais quant au pouvoir de l'imagination sur les sens, tous les hommes en ont fait personnellement plus ou moins l'expérience. Combinons ces deux causes, et nous ne

serons point surpris que les compagnons des héros morts dans les combats, aient cru voir leurs images les animer dans les batailles, combattre contre leurs ennemis, et remplir enfin toutes les fonctions dont ils s'acquittoient si habilement pendant leur vie. Ces illusions n'excitoient point la terreur des hommes, qui n'avoient point entendu parler d'esprits malfaisans, et qui n'étoient habitués à ne redouter que leurs ennemis. Loin de là, ces apparitions enflammoient leur courage, flattoient leur vanité; et le témoignage de ceux qui croyoient les avoir vus, confirmoit l'extrême crédulité et les dispositions romanesques de ceux qui n'avoient pas été frappés des mêmes visions. Il ne falloit pas de grands efforts d'imagination pour concevoir que si leurs héros existoient après leur mort, ceux de leurs ennemis pouvoient jouir du même privilége : cette réflexion suffit toutefois pour créer des dieux de deux espèces, les uns propices et les autres contraires; ceux qu'on devoit aimer et ceux qu'on devoit craindre. Mais le temps, qui efface les traces de la tradition, et les fréquentes invasions qui désolèrent, ravagèrent et transplantèrent les nations de l'antiquité, firent oublier les noms et confondre les dispositions de ces divinités différentes. On forma divers systêmes de religion, qui, bien que tous tissus d'une manière particulière, laissoient apercevoir le fond du canevas, ou les matériaux primitifs. En général, les dieux des anciens étoient sujets à toutes les imperfections ou infirmités humaines, à la partialité et à toutes les passions. Ils manifestoient souvent une prédilection pour une race d'hommes ou pour une nation, exclusivement à toutes les autres. Ils ne se nourrissoient pas des mêmes substances que les hommes; mais ils vivoient de nectar et d'ambroisie. La fumée des sacrifices flattoit leur odorat, et ils faisoient l'amour avec une férocité dont celle des sauvages n'approche pas. Il étoit naturel qu'on les fêtât d'une manière conforme à leur caractère. Les plus éclairés des Grecs avoient, sur les dieux et la religion, des notions fort semblables

à celles qu'on trouve répandues dans les poëmes d'Hésiode et d'Homère. Anaxagoras vécut 450 années avant J. C., et fut le premier qui annonça un seul Dieu, créateur et conservateur de l'univers.

Il est bon cependant d'observer que la religion des anciens influoit très peu sur leur conduite privée, et sur leurs traités politiques. Exception faite de quelques sociétés de fanatiques, dont il n'entre point dans notre plan de discuter les principes, la majeure partie du genre humain professoit à cet égard une grande tolérance. Ils avoient leurs dieux particuliers qui veilloient sur eux, et savoient que leurs voisins avoient aussi leurs divinités tutélaires. L'univers leur paroissoit assez vaste pour qu'ils pussent y vivre en paix, sans chercher à se nuire les uns aux autres.

Le christianisme, qui enseigna l'unité d'un Dieu, qui annonça sa pureté, et expliqua ce qu'il exigeoit des hommes, produisit un changement total dans les idées et la foi religieuse. Mais ce n'est pas le moment de traiter ce sujet sublime. Il suffira d'observer ici qu'une religion fondée sur l'unité de Dieu, qui n'admettoit point de partage avec les divinités imaginaires, devoit nécessairement ou être détruite, ou prévaloir généralement : son succès fut en effet universel. Par la sublimité de sa doctrine et de ses préceptes, le christianisme fut rapidement adopté par la partie civilisée du genre humain, et se soutient par la sagesse et la vérité dont il porte l'empreinte. Mais dans la suite, l'introduction des maximes mondaines, très-opposées aux préceptes de son divin auteur, et l'ambition du clergé, le défigurèrent totalement.

La conduite de tout ce qui concerne l'Eglise, ayant été naturellement confiée à ceux qui l'avoient établie, donna lieu à l'élévation du clergé, bientôt après à sa domination et aux exorbitantes prétentions du pontife de Rome, sur tous ceux qui professoient la religion chrétienne. Il seroit impossible d'expliquer toutes les causes secondaires, sans passer les bornes que nous nous sommes prescrites. Il s'en trouve

dans le nombre de très-délicates, qui contribuèrent beaucoup à établir cette espèce de monarchie universelle.

Les réformateurs, ou protestans, après avoir été eux-mêmes plongés dans les ténèbres de la superstition, soutinrent des doctrines absurdes, et décelèrent malheureusement presqu'autant d'intolérance que l'Eglise dont ils venoient de se séparer, Ce fut en 1517 que Luther commença la réforme en Allemagne; et en 1554 elle fut établie en Angleterre.

On peut réduire les différentes religions du monde à quatre principales, qui sont le *Judaïsme*, le *Christianisme*, le *Mahométisme*, le *Paganisme* ou l'*Idolâtrie*.

1°. Le *Judaïsme* est la religion que Dieu donna à Moïse sur le mont Sinaï, 1500 ans avant J. C. Elle se divise en deux branches; savoir, la *Juive* propre, celle que professent tous les Juifs; et la *Samaritaine*, secte schismatique de la Juive, et qui ne subsiste plus qu'aux environs de Samarie, dans la Terre-Sainte.

2°. Le *Christianisme* est la religion établie par Jésus-Christ, dont le Judaïsme n'étoit que la figure. Elle a trois branches principales, qui sont la *Catholique* ou *Romaine*, la *Schismatique Grecque*, et la *Protestante*.

La branche *Catholique*, qui est la plus étendue, est celle qui reconnoît le pape pour chef visible de l'église, et qui est toujours demeurée constante dans la même foi depuis Jésus-Christ.

La branche *Schismatique Grecque* est une secte qui se sépara entièrement de l'église romaine vers l'an 1048. Elle ne reconnoît point l'autorité du pape, et est soumise à ses patriarches, dont les principaux sont ceux de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, etc.

La branche *Protestante* comprend deux sectes, qui ont joint l'hérésie au schisme, et qu'on appelle du nom de leurs auteurs, *Luthérienne* et *Calviniste*.

La Luthérienne commença, en Allemagne, vers l'an 1517; et la Calviniste, en France, en 1535.

3°. Le *Mahométisme* est la religion fondée par Mahomet, arabe de naissance, l'an 622. Elle se partage en deux sectes : 1°. celle d'*Omar*, l'un des principaux disciples de Mahomet; elle est suivie par les Turcs, les Arabes, les Mogols, et une partie des Tartares : 2°. celle d'*Ali*, gendre de ce faux prophète; c'est celle que suivent les Persans.

4°. Le *Paganisme* comprend toutes les autres religions, qu'on appelle communément *Idolâtres*. Les principales sont, dans les Indes et le Japon, celles des *Brames* et des *Bonzes*, qui ont des idoles effroyables; dans la Tartarie, celle des *Lamas*, qui croient la métempsycose; et celle des *Lettrés*, dans la Chine, qui adorent le ciel et les autres élémens.

Ces quatre religions sont professées toutes en Asie et en Afrique. Il n'y en a que trois en Europe, la Chrétienne, la Judaïque et la Mahométane; et deux en Amérique, la Chrétienne et la Païenne.

Des Langues.

Il y a aujourd'hui autant de langues différentes sur la terre, qu'il y a de différens peuples : chaque état, chaque province, chaque petit canton même parle un jargon particulier. Mais comme la plupart de ces langues ne sont que des dialectes ou idiômes qui se forment des autres langues, il suffit de prendre une idée de celles que l'on appelle *mères-langues*, et de celles qui sont en usage dans une plus grande étendue de pays.

1°. En Europe. La langue latine, la teutonique, l'esclavone et la grecque, sont les principales langues d'où sont venues toutes celles qu'on parle dans ce continent, excepté la turque.

La *langue latine*, qui est une langue morte pour l'usage ordinaire, a donné lieu aux langues italienne, espagnole et française, dans les états d'Italie, d'Espagne et de France.

De la *langue teutone*, qui est la langue naturelle

de l'Allemagne, sont venues toutes celles qu'on parle dans l'Europe septentrionale et occidentale, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Danemarck et en Suède.

La *langue esclavone* a produit celles de l'Europe orientale; savoir, de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie et de la plus grande partie de la Turquie d'Europe.

Enfin la *langue grecque*, aujourd'hui fort corrompue, est en usage dans la partie méridionale de la Turquie d'Europe, dans les îles de l'Archipel, et une partie de l'Asie mineure en Asie. On l'emploie aussi dans les cérémonies de l'église grecque, comme la latine dans celles de l'église romaine.

2°. En Asie. La langue arabe, la tartare, d'où dérive la turque, et la chinoise, sont les principales langues de cette partie du monde.

La *langue arabe* s'étend dans l'Asie occidentale, la *tartare* dans l'Asie septentrionale, et la *chinoise* dans l'Asie orientale, et dans plusieurs des îles qui sont au midi.

3°. En Afrique. Il y a aussi trois langues principales, outre l'arabe, qui y est très-répandue. Ce sont l'africaine, la nègre et l'éthiopienne.

L'*africaine* a lieu dans la partie septentrionale, ainsi que l'arabe. La *nègre* s'étend dans la Nigritie au milieu des terres, et sur une partie de la côte occidentale; et l'*éthiopienne* domine dans tout le reste de l'Afrique.

4°. En Amérique. Cette partie du monde est celle où il y a le plus de langues différentes; ce qu'elle a reçu sans doute avec les peuplades qui y ont passé de toutes sortes de pays, et en différens temps.

Les plus remarquables de toutes ces langues sont la *mexicaine*, qui est en usage dans une grande partie de l'Amérique septentrionale; et la *calybine*, qui s'étend dans les îles et dans la partie de l'Amérique méridionale, voisine des îles, et qu'on appelle *la Terre-ferme*.

Des différentes couleurs des Peuples.

On peut partager tous les habitans de la terre en cinq classes, relativement à leur couleur : 1°. les blancs, 2°. les bruns, 3°. les jaunâtres, 4°. les olivâtres, 5°. les noirs.

1°. Les *blancs* sont tous les Européens, et plus de la moitié des peuples de l'Asie ; savoir ceux qui habitent la partie septentrionale, depuis environ le 35e degré de latitude.

2°. Les *bruns* sont les habitans de l'Afrique septentrionale ; ceux de l'Asie méridionale (excepté les Indiens), et ceux d'une partie des îles de ce continent.

3°. Les *jaunâtres* sont presque tous les Indiens, dans la partie méridionale de l'Asie.

4°. Les *olivâtres* sont la plus grande partie des Américains.

5°. Enfin, les *noirs* sont les Africains en général. Ceux qui ne le sont pas (comme les peuples de la partie septentrionale, et quelques autres dispersés sur la côte orientale), sont des colonies d'Européens et d'Asiatiques. On trouve encore des noirs dans quelques îles de l'Asie et dans le continent austral, mais différens de ceux de l'Afrique pour la figure.

Des différentes figures des Peuples.

On remarque quatre différentes sortes de figures dans les habitans de la terre ; ce qui forme encore quatre classes.

La première, où il n'y a rien d'extraordinaire, comprend les Européens (excepté les Lapons, qui habitent vers la mer Glaciale, au *nord ;* et les petits Tartares vers la mer Noire, au *midi*) ; les habitans de l'Afrique septentrionale, ceux de la Turquie, en Asie, et de la presqu'île occidentale de l'Inde, aussi en Asie, au *midi.*

Dans la seconde classe, sont les grands et petits Tartares, les Chinois, les habitans de la presqu'île orientale de l'Inde, et ceux de la plupart des îles

d'Asie. Ces peuples ont le visage extrêmement plat, le nez écrasé, et les yeux fort petits.

Dans la troisième, sont les Lapons, au nord de l'Europe; les Samoïèdes, au nord de l'Asie; et les peuples des Terres arctiques, qui sont encore plus au nord. Ceux-ci ont le visage alongé, affreux, et qui semble tenir de l'ours. Ils sont d'ailleurs gros, trapus, et fort petits; les plus grands n'ont guère que quatre pieds et demi de haut.

Dans la quatrième classe, sont les peuples noirs de l'Afrique, qui ont tous le nez plat, de grosses lèvres, le dedans de la bouche, les lèvres et la langue rouges comme du corail, avec de petits cheveux courts, frisés, et parfaitement semblables à la laine d'un mouton. Les noirs qu'on trouve dans quelques îles d'Asie et dans le continent austral, n'ont guère des nègres que la couleur; leur visage est assez régulier; et ils ont, comme nous, des cheveux longs et plats.

Nous allons passer au principal objet de cet ouvrage, qui est la description des quatre parties du monde, et nous commencerons par l'Europe.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

EUROPE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Quoique l'Europe soit la partie du globe la moins étendue, et que, suivant les calculs de Zimmerman (1), elle ne contienne que 313,000 lieues carrées, tandis que les autres sont évaluées à 4,365,095 lieues carrées, elle n'en est pas moins la plus digne de fixer notre attention. C'est dans l'Europe que l'esprit et le génie des hommes ont pris leur plus grand essor; c'est-là que les sciences et les arts ont été portés au plus haut degré de perfection; et, si nous en exceptons les premiers siècles du monde, c'est en Europe que nous trouvons la plus grande diversité de caractères, de mœurs et de gouvernemens: cette partie du globe nous offre le plus grand nombre de faits et de mémoires, soit pour l'amusement, soit pour l'instruction.

La géographie nous découvre, relativement à l'Europe, deux circonstances qui ont dû contribuer puissamment à sa supériorité sur le reste du monde: elles consistent dans l'heureuse température de son

(1) Voyez le Coup-d'œil politique sur l'Europe, par Zimmerman, pag. 5.

climat, dont aucune partie n'est sous la zône torride, et dans la grande variété de sa surface. L'expérience a fait suffisamment connoître l'effet qu'un climat modéré produit sur les animaux et sur les plantes. Le grand nombre de montagnes, de rivières, de mers, etc., qui séparent les différens pays de l'Europe, est encore un avantage pour ses habitans. Ces limites naturelles mettent un frein aux progrès des conquêtes et du despotisme, qui se sont répandus si rapidement dans les immenses plaines de l'Afrique et de l'Asie. Les mers et les rivières facilitent les relations et le commerce entre les différentes nations. Les montagnes, et même les rochers arides, ont, sur les sols fertiles qui produisent presque sans culture, l'avantage d'exciter l'industrie et l'invention des hommes. La Grèce est la partie de l'Europe dont la surface est la plus variée et la plus entrecoupée de divisions et de bornes naturelles. Nous avons vu qu'elle fut aussi celle où l'esprit humain commença à connoître et à exercer ses forces, où les arts utiles et ceux qu'on nomme beaux arts furent inventés, ou au moins portés à leur plus haut degré de perfection. L'Europe est, relativement au reste du globe, ce que la Grèce fut autrefois par rapport à l'Europe. On peut même pousser plus loin la comparaison, et il est bon de la suivre. L'ancienne Grèce (car nous n'entendons pas parler de la Grèce telle qu'elle est aujourd'hui sous la domination des Turcs et des Barbares), étoit fort supérieure au reste de l'Europe, par l'équité de ses loix et la liberté de sa constitution. L'Europe, en général, s'est aussi distinguée, en s'éloignant beaucoup moins que toutes les autres parties du globe, de la nature et de l'égalité. Quoique le plus grand nombre des gouvernemens de cette partie du monde soit monarchique, on peut découvrir, en les considérant avec attention, une infinité de petits ressorts qui diminuent la force, adoucissent la rigueur de ces monarchies : ce qui n'existe point ailleurs. C'est en proportion de la force et du nombre de ces petits obstacles, que les monarchies de l'Europe, telles que

la Russie, l'Espagne et le Danemarck, diffèrent l'une de l'autre. On les appelle *despotiques*, lorsque l'autorité des souverains est absolue, et qu'ils ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, comme en Turquie et en Russie. Indépendamment des monarchies, où tout le pouvoir est entre les mains d'un seul, il y a en Europe des *aristocraties*, ou gouvernemens des nobles, et des *démocraties*, ou gouvernemens du peuple. Venise étoit du nombre des premières; la Hollande, la Suisse et quelques états de l'Italie, sont constitués en démocraties. Il y a aussi des gouvernemens mixtes, qu'il seroit difficile de classer. La constitution de la Grande-Bretagne, qui tient de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, est un exemple de la plus singulière espèce qui ait été jamais inventée. Les Etats, dont le gouvernement est aristocratique ou démocratique, s'appellent tous républiques; les autres, au contraire, dont le gouvernement est monarchique, se nomment empires, royaumes, principautés, duchés, comtés, etc., selon les différens titres que portent leurs souverains.

La religion chrétienne est établie dans toute l'étendue de l'Europe, à l'exception de la Turquie; mais cette religion est divisée en un grand nombre de sectes qu'on peut toutefois comprendre sous trois dénominations générales : l'église grecque, l'église romaine ou catholique, et celle des protestans. Cette dernière est encore subdivisée en calvinistes et luthériens, du nom de Luther et de Calvin, les deux fameux réformateurs du seizième siècle.

Les langues de l'Europe sont dérivées des six qui suivent, du grec, du latin, du teutonique ou ancien germain, et des idiômes des Celtes, des Esclavons et des Goths.

MERS. — Les principales mers de l'Europe sont :

1°. *L'Océan Atlantique*. Il tire son nom du mont *Atlas*, situé en Afrique, dans le royaume de Maroc. C'est ce qui fait appeler particulièrement Atlantique la partie de l'Océan qui baigne les côtes d'Afrique.

Dans un sens plus étendu, on le nomme *océan Occidental.* Sa situation est entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique; il s'étend, d'un côté, vers la mer du Nord, et de l'autre, vers le Sud, jusqu'à l'océan Ethiopien. On lui donne aussi d'autres noms particuliers, selon les différens pays qu'il baigne. On l'appelle, en Espagne, *mer de Biscaye;* en France, *golfe de France* ou de *Gascogne;* entre la France et l'Angleterre, *mer Britannique;* entre l'Angleterre et l'Irlande, *mer d'Irlande.*

Le bras de mer qui divise la France et l'Angleterre, et qui joint la mer d'Allemagne, porte le nom de la *Manche*, nom qu'elle doit à sa forme. La partie la plus resserrée, entre Calais et Douvres, s'appelle *Pas-de-Calais.* Différens savans ont prétendu démontrer, par les monticules de pierres et de sables qui se trouvent également et en même proportion sur les côtes de Calais et de Douvres, que cet endroit étoit autrefois un isthme par où les Celtes, les premiers peuples de la Grande-Bretagne, ont pénétré, n'ayant aucun vaisseau. Les bêtes féroces ont dû prendre le même chemin par terre.

2°. La *mer d'Allemagne* est la partie de l'Océan qui est entre la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies, l'Allemagne, le Danemarck et la Norwège. Comme sa position est au N. relativement à l'Allemagne et aux Provinces-Unies, on l'a appelée *mer du Nord.* On la nomme aussi *mer Occidentale*, en opposition à la mer Orientale. Près du Jutland, elle prend le nom de *mer Cimbrique.* Cette mer a le flux d'Orient et le reflux d'Occident. Près de la Norwège, le flux est de 4 à 8 pieds au plus; mais en Angleterre et en Hollande, où la mer est plus étroite, il est beaucoup plus considérable.

3°. La *mer Orientale* ou *Baltique* est un grand golfe entre le Danemarck, l'Allemagne, la Prusse, la Courlande, la Russie et la Suède. Elle est divisée, près de la Suède, en deux golfes; le *golfe de Bothnie* et celui de *Finlande*, et elle forme, près de la Livonie le golfe de *Riga* ou de *Livonie.* De la mer Baltique,

on peut aller à la mer Caspienne par différens golfes, lacs, fleuves et canaux.

4°. Plus haut, au N., est la grande *mer du Nord*, dont un bras forme, près d'Archangel, un golfe, qu'on appelle *mer Blanche*. Une autre partie est nommée *mer Glaciale*, à cause de la glace qu'on y trouve presque toute l'année.

5°. La *mer Noire*, ou *Pont-Euxin*, communique à la Méditerranée, et peut avoir 1266 lieues de circuit. On l'appelle *mer Noire*, parce qu'elle est la plus orageuse. Ses eaux sont plus douces que celles des autres mers, et elles gèlent entièrement en hiver. Au N., elle joint la mer d'Asof par le détroit de Caffa.

6°. La *mer d'Asof*, ou de *Zabache*, autrefois nommée *Palus-Mæotides*, s'étend depuis la petite Tartarie jusqu'à Asof. La direction est de l'E. à l'O. Au S. elle est bornée par la Crimée et l'Asie : elle entre dans la mer Noire par le détroit que les anciens ont appelé *Bosphore Cimmérien*. On prétend que les fleuves qui y ont leur embouchure y laissent tant de fange, que la navigation en devient de plus en plus pénible.

7°. Vers le S. O. est la *mer Propontide*, aujourd'hui mer de Marmara, où se jette la mer Noire, par le Bosphore de Thrace : elle joint, par l'Hellespont, l'Archipel, autrement dit *mer Egée*. On a observé que le milieu du canal n'étoit pas navigable. L'Archipel offre un nombre considérable d'îles célèbres. Il fait partie de la mer Méditerranée.

8°. *Mer Méditerranée*. Cette mer est située au milieu des terres, comme l'indique son nom ; elle a reçu, dans tous les temps, plusieurs autres noms des différentes provinces et îles qu'elle baigne en Europe, Asie et Afrique. La *mer Adriatique*, ou *golfe de Venise*, est le plus célèbre de la Méditerranée, qui communique à la mer Atlantique par le détroit de Gibraltar, dont la longueur est de 11 lieues sur 4 ½ de largeur. Selon l'opinion commune, on ne compte pas de flux et de reflux dans la Médi-

terranée, par la raison qu'elle n'est point placée sur la route de la lune. Des savans prétendent qu'ils s'y font sentir en quelques endroits.

GOLFES. — Les principaux Golfes sont, 1°. la *mer Méditerranée*; 2°. la *mer Baltique* et la *mer Blanche*.

DÉTROITS. — Les détroits sont, le *Sund*, entre le Danemarck et la Suède; on y passe de la mer du Nord à la Baltique.

Le *Pas de Calais*, entre la France et l'Angleterre; on y passe de la mer du Nord à la Manche.

Le détroit de *Gibraltar*, entre l'Espagne et l'Afrique; on y passe de l'océan Atlantique à la mer Méditerranée.

Le détroit de *Boniface*, entre l'île de Sardaigne et celle de Corse. — Le détroit de *Messine*, entre la Sicile et le royaume de Naples. — Celui des *Dardanelles*, entre la Turquie d'Europe et celle d'Asie, communique de l'Archipel à la mer de Marmara. — Le détroit de *Constantinople*, aussi entre les Turquies d'Europe et d'Asie; on y passe de la mer de Marmara à la mer Noire. — Celui de *Caffa*, entre la petite Tartarie et l'Asie; on y passe de la mer Noire à celle d'Asof.

LACS. — Les principaux lacs sont, en Russie, le lac *Ladoga* et celui d'*Onega*. — En Suisse, le lac de *Constance* et celui de *Genève*.

ISTHMES — L'isthme de *Corinthe*, au S. de la Turquie d'Europe, entre l'Archipel et la Méditerranée. — L'isthme de *Précop*, dans la petite Tartarie, entre la mer d'Asof et la mer Noire.

PRESQU'ÎLES. — Le *Jutland*, en Danemarck, l'*Espagne* avec le *Portugal*, l'*Italie*, la *Morée*, au S. de la Turquie d'Europe, la *Crimée*, au S. de la petite Tartarie.

CAPS. — Le *Nord-Cap* et le *Norkin* sont au N. de la Norwège. — Le *Naze*, au S. de la Norwège. — Le *Scaw*, au N. du Jutland. — La *Hogue*, au N. O. de la France. — Le *Land's-End*, au S. O. de l'An-

gleterre. — Le cap *Finistère*, au N. O. de l'Espagne. — Le cap *Saint-Vincent*, au S. O. du Portugal. — Le cap *Matapan* au S. de la Turquie d'Europe.

MONTAGNES. — Les *Dophrines*, entre la Norwège et la Suède. — Les *Pyrénées*, entre la France et l'Espagne. — Les *Alpes*, entre la France, l'Allemagne et l'Italie. — Les *Apennins*, qui traversent l'Italie du N. O. au S. E. — Les *monts Krapacks*, entre la Pologne et la Hongrie, et les *monts Poyas* qui séparent l'Europe de l'Asie. — Le mont *Hekla*, en Islande, le mont *Etna*, en Sicile, le *mont Vésuve*, dans le royaume de Naples, sont trois volcans ou montagnes brûlantes.

SOURCES, EMBOUCHURES ET CONFLUENS. — La *source* d'une rivière est le lieu où elle commence son cours, et son *embouchure* est le lieu où son cours finit. On appelle *confluent* l'endroit où une rivière se jette dans une autre. De là vient le nom de *Conflans* que portent plusieurs lieux situés à la jonction de deux rivières. La rive *droite* ou la rive *gauche* d'une rivière est le côté de son lit qui est à la droite ou à la gauche d'une personne qui la descend.

PRINCIPAUX FLEUVES ET RIVIERES.

	La Torne, au N. de la Suède, *se perd dans*	La mer Baltique.
En Russie.....	La Dwina au N., après un cours de 350 lieues..............	La mer Blanche.
	La Dwina, autre rivière à l'O..	La mer Baltique.
	Le Dnieper au S., après un cours de 350 lieues.........	La mer d'Asof.
	Le Volga à l'E., après un cours de 1000 l., depuis Reschow.	La mer Caspienne.
En Angleterre.	La Saverne à l'O..............	L'Océan Occidental.
	La Tamise au S... L'Humber à l'E.. Le Tay en Ecosse.	La mer du Nord.
	Le Shannon en Irlande.......	L'Océan Occidental.
En France....	La Meuse au N................	La mer du Nord.
	La Seine au N...............	La Manche.
	La Loire à l'O...............	L'Océan Occidental.
	La Garonne au S O..........	La baie de Biscaye.
	Le Rhône au S. E............	La Méditerranée.
Pays-Bas......	L'Escaut.. La Meuse.	La mer du Nord.
	Le Rhin......................	Les sabl. pr. la m. du N.
	Le Rhin et le Rhône *sortent de*	La Suisse.
En Allemagne.	Le Rhin à l'O *a son cours vers*	Le Nord.
	Le Mein à l'E... La Moselle à l'O. *se perd. dans*	Le Rhin.
	L'Ems.... Le Weser. L'Elbe.... au N............	La mer du Nord.
	L'Oder au N.................	La Baltique.
	Le Danube au S., après un cours de 450 l., depuis la source de la Sosna...............	La mer Noire.
En Pologne...	La Vistule à l'O. La Dwina au N.	La mer Baltique.
	Le Bog au milieu............	La Vistule.
	Le Dnieper à l'E. Le Niester au S.	La mer Noire.
En Espagne...	L'Èbre au N.................	La Méditerranée.
	Le Douro... Le Tage..... La Guadiana. au milieu Le Guadalquivir au S.... ...	L'Océan Occidental.
	Le Tage et le Douro *traversent*	Le Portugal.
En Italie.....	Le Pô au N. *se perd dans*.....	Le golfe de Venise.
	L'Adige au N................	Le même golfe.
	Le Tibre au milieu..........	La Méditerranée.
Dans la Turquie d'Europe....	Le Dnieper. Le Niester. au N. Le Danube au milieu	La mer Noire.

ETENDUE, SITUATION ET GRANDES DIVISIONS DE L'EUROPE.

Cette grande partie du globe est située entre le 12e d. 20 m. de long. O., et le 61e d. 40 m. E., et entre le 36e et le 72e d. de lat. N. Elle est bornée au N. par la mer Glaciale; à l'E. par la partie occidentale de l'Asie; et à l'O. par l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Amérique. Elle a environ 1,100 de longueur, depuis le cap Saint-Vincent, à l'O., jusqu'aux monts Poyas, au N. E.; et près de 900 de largeur, du N. au S., depuis le Nord-Cap, en Norwège, jusqu'au cap Matapan, dans la Morée; ce cap est le plus méridional de toute l'Europe. Elle contient les royaumes et états ci-dessous dénommés au nombre de quinze, dont les quatre premiers sont au N., les sept autres au centre, et les quatre derniers au S.

ÉTATS.	Longueur.	Largeur.	CAPITALES.	Distance de Paris.	Différence de temps du méridien de Paris.	RELIGIONS.
	lie.	lie.		LIEUES.	H. M. S.	
EUROPE SEPT.						
Norvège...	400	75	Christiania..	334 N...	14 40 av.	Luthérienne.
Danemarck.	80	60	Copenhague.	240 N. E.	0 41 2 av.	Luthérienne.
Suède......	267	160	Stockholm...	380 N. E.	1 2 55 av.	Luthérienne.
Russie.....	650	600	Pétersbourg.	500 N. E.	1 51 56 av.	Eglise Grecque.
Isles Brit. Ecosse.....	100	50	Edimbourg..	180 N. O.	0 22 2 ap.	Calviniste, &c.
Isles Brit. Angleterre.	127	100	Londres....	98 N. O.	0 9 43 ap.	Calv. Luth.
Isles Brit. Irlande....	95	54	Dublin.....	178 N. O	0 34 36 ap.	Calv. Catholiq.
EUROPE CENT.						
Hollande...	50	45	Amsterdam..	105 N...	0 10 6 av.	Calviniste.
France.....	240	220	Paris.......			Catholique.
Suisse.....	75	58	Berne......	123 S. E.	0 20 av.	Calv. et Cath.
Allemagne.	240	175	Vienne.....	280 E.	0 56 12 av.	Cath. Luth. Calv.
Prusse.....	95	75	Berlin......	231 N. E	0 44 10 av.	Luth. et Calv.
Pologne....	240	215	Warsovie...	375 N. E.	1 14 42 av.	Cath. Luth. Calv.
Hongrie....	180	120	Presbourg...	320 S. E.	1 6 50 av.	Cath. et Protest.
EUROPE MÉR.						
Portugal....	125	57	Lisbonne....	350 S. O.	0 45 47 ap.	Catholique.
Espagne....	240	177	Madrid.. ..	280 S....	0 24 8 ap.	Catholique.
Italie......	250	135	Rome......	350 S. E.	0 40 30 av.	Catholique.
Turquie...	300	200	Constantinople.......	500 S. E.	1 46 20 av.	Mahométane et Eglise Grecque.

Indépendamment des îles Britanniques, dont nous avons fait mention, l'Europe contient une multitude d'autres îles, dont les principales sont marquées dans le tableau suivant.

SITUATION.	ILES.	CAPITALES.	Appartenant au
Mer du Nord...	Islande..........................	Skalholt...	Danemarck.
Mer Baltique...	Zéeland, Fionie, Alsen, Falster, Langeland, Femeren, Moue, Bornholm..............................	....	Danemarck.
	Gothland, Aland, Rugen..........	....	Suède.
	Oesel, Dagho....................	....	Russie.
	Usedom, Wollin..................	....	Prusse.
Mer Méditerranée..........	Majorque........................	Majorque..	Espagne.
	Minorque........................	Minorque..	*Idem*.
	Malte...........................	Malte.....	Ch. de Malte.
	Corse...........................	Bastia.....	France.
	Sardaigne.......................	Cagliari...	Roi de Sard.
	Sicile..........................	Palerme...	Roi de Napl.
Golfe de Venise.	Lusiène, Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, &c..............	....	République.
Archipel et mers du Levant....	Candie, Négrepont, Lemnos, Ténedos, Scyros, Mytilène, Scio, Samos, Patmos, Cerigo, Santorin, &c. faisant partie de l'ancienne Grèce.	....	La Turquie.

PREMIÈRE PARTIE.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

Nous commencerons, selon notre plan, qui est du N. au S., par les endroits les plus reculés vers le Nord.

ARTICLE PREMIER.

SPITZBERG.

Ce pays est situé entre le 7e d. et le 25e d. long. E. de Paris, et le 76e et le 81e de lat. N., d'après le capitaine Phipps. Sa longueur est d'environ 120 lieues, et sa largeur de 100. Quoique le Danemarck réclame aujourd'hui ce pays, il est certain qu'il fut découvert en 1553 par Sir Hugues Willoughby, et qu'il appartient aux premiers aventuriers qui peuvent braver le froid excessif de ce climat. La hauteur de ses roches escarpées lui fit donner le nom de Spitzberg. Les animaux et les végétaux y sont fort rares; on prétend même que pendant l'hiver les poissons et les oiseaux s'éloignent de sa côte. Depuis environ trente ans, les Russes d'Archangel ont formé des établissemens pour la chasse dans différens endroits de l'île de Spitzberg. L'aurore boréale, ou la lumière du N., que les neiges réfléchissent, suffisent pour éclairer les chasseurs durant les longues nuits auxquelles cette triste région est condamnée dans l'hiver. Ils prennent un grand nombre de lions de mer, dont ils se nourrissent. Il y a une pêcherie pour les baleines, qui n'est guère fréquentée que des navires hollandais et anglais. On y trouve aussi deux ports; on nomme l'un le *havre du Sud*, et l'autre, la *baie Maurice*. Mais l'intérieur du pays est inhabité.

ARTICLE II.

GROËNLAND ou GREENLAND.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 400 l.	Entre	60ᵉ d. et 76ᵉ d. lat. N.
Larg 380	les	7ᵉ d. 20 m. et le 55ᵉ d. 20 m. de long. O.

Nom.

SON nom signifie *terre verte*, à cause de la mousse qui borde ses côtes.

Habitans, industrie et commerce. — Suivant les dernières relations des missionnaires employés à la conversion des Groënlandais, la totalité de la population n'excède pas 957 habitans. M. Crantz prétend toutefois que les Groënlandais du S. peuvent monter au nombre de 7 mille. Il y a beaucoup de ressemblance, pour la figure, les mœurs et l'habillement, entre ces peuples et les Esquimaux de l'Amérique, dont ils diffèrent très-peu, malgré tous les efforts que les missionnaires allemands et danois ont faits pour les civiliser et les convertir. Ils sont petits; on en voit très-peu qui aient plus de cinq pieds, et en général, ils ne les ont pas. Leurs cheveux sont longs et noirâtres; mais ils ont rarement de la barbe, parce qu'ils sont dans l'usage de l'arracher. Ils ont la poitrine élevée et de larges épaules, particulièrement les femmes, qu'on habitue, dès leur jeunesse, à porter des fardeaux très-pesans. Ils sont lestes, agiles et très-adroits de leurs mains. Ils n'ont pas beaucoup de vivacité; leur humeur est enjouée, sociable; ils ont fort peu d'inquiétude de l'avenir. La chair des rennes est le mets dont ils sont le plus friands. Mais ces animaux deviennent fort rares dans leur pays, et leur nourriture la plus délicate consiste en poissons, en veaux marins et en oiseaux de mer. Leurs chiens servent aussi quelquefois à les régaler après

avoir servi à les conduire en traîneau. Ces animaux domestiques sont poltrons, ils grondent et hurlent au lieu d'aboyer; c'est une singularité qu'on ne rencontre guère ailleurs. L'eau est leur boisson ordinaire; ils la conservent dans un vaisseau de cuivre, ou dans un vase de bois très-artistement fait, orné d'os de poissons et d'anneaux, et muni d'une espèce de cuiller à pot, d'étain. Ils boivent aussi de l'huile de baleine, qui leur paroît d'autant plus délicieuse, qu'elle est puante; ce, qui, joint à leur mauvaise nourriture et à leur mal-propreté naturelle, qui est l'attribut de la plupart des peuples sauvages, leur cause souvent une mort lente et douloureuse. Les hommes travaillent aux instrumens nécessaires à la pèche et à la chasse, et préparent les bois pour construire leurs bateaux. Les femmes les couvrent de peaux. Les hommes vont à la chasse et à la pèche; mais lorsqu'ils ont conduit leur butin au rivage, ils ne s'en embarrassent plus. Ils croiroient se dégrader, s'ils prenoient la peine de tirer le bateau jusqu'à terre. Les femmes servent de bouchers, de cuisiniers, de corroyeurs. Elles préparent les peaux, dont elles font des habits, des souliers et des bottines. Les femmes construisent et réparent les tentes et les maisons, en ce qui concerne la maçonnerie; les hommes fabriquent la charpente. Ils habitent des huttes pendant l'hiver, qui est excessivement rigoureux. Mais M. Crantz, qui nous a donné les plus récentes et les meilleures relations de ce pays, certifie que dans leurs plus longs jours d'été, la continuité des rayons du soleil rend la chaleur si insupportable, que les habitans sont contraints de se dépouiller de leurs vêtemens, et même des plus légers.

Le commerce du Groënland, regardé jusqu'ici comme nul, n'est cependant pas à mépriser. La chasse et la pêche, dont les habitans s'occupent toute l'année d'une manière fort adroite, sont susceptibles d'en former un très-lucratif. On rapporte de ce pays des peaux de veaux marins et de rennes, du morfil, du narwhal et de la baleine.

Les Danois ont érigé trois comptoirs sur la côte occidentale.

Curiosités. — La manière de prendre les baleines dans les mers du Groënland, entre les immenses îles de glace qui s'accumulent depuis des siècles, est une des plus curieuses expéditions dont on puisse se faire une idée. Ces énormes glaçons ont communément une demi-lieue de longueur, et plus de cent pieds d'épaisseur. Lorsqu'une tempête les agite, ils présentent un spectacle épouvantable. Dans une seule saison, ils ont détruit et brisé treize vaisseaux hollandais.

Il y a, dans les mers du Groënland, des baleines de différentes espèces; les unes sont blanches, et les autres sont noires; les noires, ou la grande espèce, sont les plus estimées à raison de leur énorme grosseur, et de la quantité de graisse ou d'huile qu'on en tire. Leur langue a environ 17 pieds de longueur; elle est renfermée dans de longues bandes que nous nommons baleines, couverte de poil à-peu-près semblable au crin de cheval. Sur chaque côté de la langue, il y a 250 bandes de cette baleine. Les os de cet énorme animal sont aussi durs que ceux de nos bêtes à cornes, et ne servent à rien. Les baleines n'ont point de dents dans la mâchoire : leur longueur est communément de 60 à 80 pieds. On prétend en avoir vu de 200, même de 240 pieds : mais il est permis d'en douter. Leur plus grande grosseur est vers la tête; elle diminue graduellement jusqu'à la queue.

Lorsque les marins apperçoivent une baleine, ils donnent le signal, et chacun s'élance du navire dans son bateau; chaque bateau est monté par 6 ou 8 hommes, et chaque navire a ordinairement 4 ou 5 bateaux.

Lorsqu'ils arrivent à la portée de la baleine, le harponneur lui lance son harpon. L'animal se sentant blessé, se plonge précipitamment, et entraîneroit avec lui le bateau, si on n'avoit pas soin de lui filer rapidement du cable. Pour éviter que le feu ne prenne au bateau par le frottement violent du cable qu'on

file sur son bord, un matelot s'occupe constamment de le mouiller avec une éponge. Lorsque la baleine s'est plongée à la profondeur de quelques centaines de toises, elle est forcée de remonter pour prendre l'air, et il en résulte un bruit que quelques-uns ont comparé à celui du canon. Dès qu'elle reparoît sur la surface de l'eau, on lui lance un second harpon, et l'animal fait de nouveau le plongeon. La seconde fois qu'il revient sur l'eau, on le perce à coups de lances, jusqu'à ce que l'eau qui l'environne soit fortement teinte de son sang. La baleine fait écumer les vagues à force de les battre avec ses nageoires et sa queue. Les bateaux continuent de la suivre jusqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ses forces. Lorsqu'elle expire, elle présente le ventre, et flotte sur le dos. Alors les marins la tirent à terre, ou jusqu'à leurs navires, s'ils sont trop éloignés de la côte. Lorsqu'ils ont les ustensiles nécessaires, ils coupent la baleine en morceaux, et font bouillir la graisse pour en tirer l'huile; s'ils ne les ont pas, ils entassent les morceaux dans des tonnes, et les rapportent chez eux. Les vaisseaux qui servent à cette pêche conservent une odeur très-forte dont rien n'approche. Chaque baleine rend de 60 à 100 barils d'huile, et la valeur du baril est de 72 à 96 fr. Quoique les Danois réclament la propriété du Groënland et du Spitzberg, où l'on prend ces baleines, les Hollandais se sont presque exclusivement emparés de cette pêche. Les Anglais y ont eu aussi plus récemment de grands succès.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME PREMIER.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME I. — PARTIE II.

Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 37 francs 50 cent. pour Paris, et 43 fr. 50 cent. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées; avec les nouvelles Divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas: demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément:

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem*, *in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais:

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 11 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE
ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.
II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète; avec plusieurs définitions géographiques et problèmes utiles.
III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.
IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.
V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.
VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.
VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.
VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages et amusemens des différens peuples.
IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.
X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.
XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.
XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

Avec des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19e et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix*, avec les nouvelles Divisions; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt;* de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne comparée,* extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. et COSMOGRAP. ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.

TOME I. — PARTIE II.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

SUITE DU CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE III.

DANEMARCK.

On divise ce royaume en quatre parties, qui sont, 1°. l'Islande et les îles de la mer du Nord; 2°. la Norwège; 3°. le Danemarck propre; 4°. les territoires en Allemagne. Les deux premiers sont au N., et les deux autres au S. On trouvera l'étendue de ces différens pays dans le tableau suivant. Les îles de Féro ne sont pas assez importantes pour y trouver place.

DIVISION.

SITUATION.	DANEMARCK.	Lieues carrées.	Longueur.	Largeur.	Capitales.
Dans les mers du Nord....	L'île d'Islande..	5,111	120	75	Skalholt.
Danemarck propre....	Norwège.	7,934	340	80	Christiania.
	Laponie danoise.	3,156	95	57	Wardhus.
	Nord Jutland...	1,067	56	39	Wiborg.
	Sud Jutland ou Sleswik......	235	24	21	Sleswik.
Iles à l'entrée de la mer Baltique	Zéeland........	216	20	20	Copenhague.
	Fionie.........	86	13	11	Odensée.
	Falster et..... Langeland......	25	9	4	Nikoping. Naxkou.
	Femeren........	5	4	3	Borge.
	Alsen..........	6	5	2	Sunderbourg.
	Mone...........	4	5	2	Steke.
	Bornholm.......	18	7	4	Rodno.
Basse Saxe....	Duché de Holstein (1)......	252	42	30	Gluckstad.
	TOTAL.....	18,114			

(1) Voyez l'Allemagne pour la description de ce pays.

MAR

FORCES ET REIE, BEAUX-ARTS, &c.

Danemarck........
Holstein...........
Norwège.........
36,000

La dette de l'Etat
par une caisse d'amo
mens ayant absorbé
ne dira pas à quel p
d'hui libéré. Toujo
ment et des partic
d'Etats ont une au
finances.

Parmi les dépen
sont à peine remar

e pays peu de grandes fortunes et peu
onservent encore une teinte aimable de
; mais on reproche avec raison aux
barras dans leur maintien, et trop de
ers. Un étranger trouve difficilement
familles, et ce n'est que là que la nation
t sa gaîté naturelle. Les clubs ou cercles
ais que sur la présentation de plusieurs,
qui ont l'imprudence de venir à Copen-
recommandations et sans savoir parler
ubs offrent des salons de conversation,
de lecture, et même des bibliothèques
eurs bals, leurs concerts, leurs dîners
amusans.
seul théâtre public, et trois ou quatre
ci, on compte un allemand et un
atuaires Wiedewelt, Weidenhaupt, ne
asions d'exercer leur talent.
st montré plus généreux envers les savans
Beaucoup de Danois visitent maintenant
agne, de Paris, de Londres et de l'Italie.

M. C. Brun, danois.

ISLANDE.

ÉTENDUE.			SITUATION.
Long. 120 l.	Entre		16ᵉ d. 20 m. et 28ᵉ d. 20 m. de long. O.
Larg. 75	les		63ᵉ d. et 67ᵉ d. de lat. N.

Lieues carrées.................................. 5,111

Nom.

Cette île prend son nom (*Iceland*, qui signifie en langue du Nord, *pays des glaces*), des énormes glaces de ses environs. Au mois d'août 1783, les habitans de l'Islande apperçurent quelque chose s'élever et flamber sur la surface de la mer, au S. de Grinbourg, et à environ 3 lieues du Roc des Oiseaux, qu'on reconnut depuis pour une île nouvelle. Le fait est authentique; mais on n'a qu'une connoissance très-imparfaite de sa situation et de son étendue. Le dernier renseignement venu de ces parages, porte que cette île continue de s'étendre, et qu'on voit sortir des flammes en très-grande quantité de deux de ses éminences.

Population, habitans, industrie, mœurs et coutumes. — Dans le cours du neuvième siècle, une colonie de Norwégiens, composée en grande partie de Suédois, s'établit, dit-on, dans l'Islande; ils y trouvèrent des habitans chrétiens qu'on nommoit des *Papas*. On assure que les Norwégiens y trouvèrent aussi des livres écrits en irlandais, des cloches et des crosses épiscopales. En conséquence, on présume que le peuple qui habitoit l'île lorsque les Norwégiens y arrivèrent, étoit originaire d'Angleterre ou d'Irlande. Après avoir long-temps défendu leur liberté, ils furent contraints de se soumettre aux rois de Norwège, et passèrent, avec la Norwège, sous la domination des rois de Danemarck. Ils furent d'abord gouvernés par un amiral qu'on envoyoit annuellement

pour y faire les réglemens nécessaires. Mais on a changé de méthode; un gouverneur y réside aujourd'hui constamment sous le nom de *Stiftsamtmann*.

On compte en Islande 60,000 habitans, et ce nombre n'est point proportionné à l'étendue du pays. Struenzée, mieux instruit que personne à cet égard, réduit ce nombre à 46,000. Sa population fut jadis beaucoup plus considérable; mais des maladies contagieuses l'ont fort diminuée. De 1402 à 1404, des milliers d'individus périrent de la peste. La famine a aussi ravagé une grande partie de l'Islande; car, quoiqu'en général les Islandais ne manquent pas de subsistances, leur pays a été fréquemment affligé de violentes disettes, dont on peut attribuer la principale cause aux glaces flottantes du Groënland : lorsqu'elles arrivent en grandes masses, elles empêchent l'herbe de croître, et suspendent totalement la pêche. La petite-vérole a fait aussi de grands ravages dans ce climat; en 1707 et 1708, elle enleva 16,000 personnes.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés, mais ne sont pas fort vigoureux; ils sont probes, bienveillans, assez industrieux, fidèles et obligeans. On entend rarement parler chez eux d'un vol, et ils exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs, et exercent les arts mécaniques; quelques-uns ouvragent l'or et l'argent : ils manufacturent aussi une sorte d'étoffe grossière qu'ils nomment *wadmal*. Ils sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux par-tout ailleurs. Un Islandais se fixe rarement à Copenhague, quelque avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose. Ils sont naturellement graves et sérieux. Jamais ils ne traversent une rivière ou tout autre passage dangereux, sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur dévo-

tion ne disparoît point avec le danger, et ils rendent graces à Dieu de les avoir conservés. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leur histoire : le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour-à-tour. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux : ils se plaisent aussi à réciter des vers. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour-à-tour des couplets qui forment une espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de temps en temps *chorus*. L'habillement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance sont vêtues d'étoffes plus amples; et portent des ornemens d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que l'eau y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur des solives, et quelquefois sur des côtes de baleine qui sont plus durables et moins chères que le bois. Ils n'ont point de cheminées, même dans les cuisines. Ils forment une espèce d'âtre au milieu de la chambre entre trois pierres, et la fumée s'exhale par un trou carré, pratiqué dans le comble. Leur principale nourriture consiste en poisson sec, en beurre rance qu'ils considèrent comme une friandise, en lait mélangé d'eau, en petit-lait, et en un peu de viande. Le pain est si rare chez eux, qu'il y a très-peu de leurs paysans qui puissent en manger pendant plus de trois ou quatre mois de l'année.

Religion. — Le luthéranisme est la seule religion tolérée en Islande. Les églises de l'orient, de l'occident et du sud de l'île, sont sous la jurisdiction de l'évêque de Skalholt, la capitale du pays. Celles du nord sont gouvernées par l'évêque d'Hoolum. L'île est divisée en 189 paroisses, dont 127 dépendent du

siége de Skalholt, et les autres 62 de celui d'Hoolum. Tous les ministres sont natifs de l'Islande, et reçoivent annuellement du roi un salaire de 4 à 500 rixdales (1), indépendamment du casuel.

Langue. — La langue des Islandais est la même que celle qu'on parloit anciennement en Suède, en Danemarck et dans la Norwège. Elle s'est conservée si pure chez ces insulaires, qu'ils lisent et entendent avec facilité leurs plus anciennes traditions historiques.

Sciences et savans. — On prétend que la poésie fleurissoit autrefois dans l'Islande. Egil Skallagrimson, Kormak Ormundson, Glum Geirson et Thorlief Jarlaa, furent, dit on, des poètes célèbres; mais antérieurement à l'année 1000, l'art d'écrire étoit encore peu cultivé, quoique les caractères runiques fussent connus dans ce pays avant cette période; et c'est probablement de la Norwège qu'on les y apporta. Immédiatement après l'établissement du christianisme, on adopta les caractères latins, parce que l'alphabet runique, composé seulement de seize lettres, parut insuffisant. Isleif, premier évêque islandais, fonda une école à Skalholt, et peu de temps après, on en fonda quatre autres, dans lesquelles on enseignoit à la jeunesse la langue latine, la théologie, et quelques parties de la philosophie spéculative. Depuis l'introduction du christianisme dans l'Islande, jusqu'en 1264, où cette île passa sous la domination de la Norwège, parmi le petit nombre de contrées où les sciences étoient considérées et cultivées en Europe, elle fut la seule dans le Nord. Mais il paroît que cette période produisit dans l'Islande plus de savans qu'aucune de celles qui la suivirent. Leurs anciennes chroniques annoncent de grandes connoissances dans la morale, la philosophie, l'histoire naturelle et l'astronomie. Presque tous leurs ouvrages furent composés dans les 11e, 12e, 13e et 14e siècles, et quelques-uns ont été imprimés. Sir Joseph Banks fit présent

(1) La rixdale vaut 4 liv. 16 s.

de 162 manuscrits islandais au musée britannique. Ce gentilhomme visita l'Islande en 1772, accompagné des docteurs Solander, Van Troil et Lind. Le docteur Van Troil publia une relation de leur voyage, dans laquelle il observe qu'il trouva la dernière classe des Islandais plus instruite qu'elle ne l'est généralement dans d'autres pays. On trouveroit, dit-on, difficilement dans l'Islande un paysan qui, indépendamment des principes de sa religion dont il a une parfaite connoissance, n'eût pas aussi une teinture de l'histoire de son pays; les Islandais l'acquièrent par la lecture de leurs traditions historiques et de leurs poètes, dont ils font leur principal amusement.

Vers l'année 1550, Jean Aresen, évêque de Hoolum, chargea Jean Matthiesson, natif de Suède, d'établir une imprimerie en Islande; et le premier livre qui sortit de la presse, fut le *Breviarium Nidarosiense*. Il imprima aussi un manuel ecclésiastique, le catéchisme de Luther, et d'autres livres de cette espèce. Le code de loix d'Islande parut en 1584. On a récemment établi, à Hrappsy dans cette île, une imprimerie privilégiée, d'où il est sorti plusieurs bons livres.

Montagnes, volcans, et autres curiosités naturelles. — Quoique cette île soit très-reculée vers le Nord, les tremblemens de terre et les volcans y sont plus communs que dans des climats beaucoup plus chauds. Les premiers y ont souvent répandu la désolation, et particulièrement dans les années 1734, 1752 et 1755. Des éruptions de feu s'échappèrent du sein de la terre, et eurent des suites très-déplorables. Des montagnes couvertes de neige ont été peu à peu converties en volcans. Dans le nombre de ceux-ci, le mont Hekla est le plus connu, particulièrement des étrangers. Il est situé dans la partie méridionale de l'île, à environ cinq quarts de lieue de la mer. Le sommet forme trois pointes: celle du milieu est la plus haute; il faut quatre heures de marche pénible pour y parvenir. On a estimé son élévation perpendiculaire à 840 toises au-dessus du niveau de la mer.

Il en sort souvent des flammes et un torrent de matières brûlantes. Ce fut en 1693 que ses éruptions firent leurs plus grands ravages. Elles étoient si violentes, que les cendres furent lancées dans toutes les parties de l'île, jusqu'à la distance de 60 lieues. Elles commencèrent le 5 d'avril, et continuèrent presque sans interruption jusqu'au 7 septembre suivant; mais il ne vomit point de lave. D'autres montagnes, surtout celles d'Ocraife et de Kotlegau, en ont eu d'assez violentes pour répandre la terreur dans ce pays, peut-être entièrement volcanisé.

Parmi les curiosités de l'Islande, rien ne mérite autant de fixer l'attention que les sources d'eau chaudes jaillissantes dont cette île abonde. Celles d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Bath, et plusieurs autres qu'on trouve dans la Suisse et en Italie, passent pour des phénomènes; mais, à l'exception de quelques-unes des dernières, on ne connoît point de source chaude dont l'eau sorte aussi bouillante, ni qui jaillisse à une aussi prodigieuse hauteur que celles de l'Islande. Tous ces jets d'eau construits avec tant d'art et des frais si énormes, n'en approchent point, et ne peuvent entrer avec elles en comparaison. A Saint-Cloud, dont les cascades et les jets d'eau passent pour les plus curieux de la France, il y a un jet d'eau qui monte à 80 pieds de hauteur, tandis que des sources de l'Islande on voit jaillir des colonnes d'eau de plusieurs pieds d'épaisseur, qui s'élèvent à la hauteur d'un grand nombre de toises, ou, comme quelques-uns l'assurent, à quelques centaines de pieds. Ces sources n'ont pas toutes le même degré de chaleur. L'eau sort de quelques-unes aussi paisiblement que des sources ordinaires : on les appelle alors bains. Les autres lancent à grand bruit des eaux bouillantes, et on leur donne le nom de *chaudières*. Quoique le degré de chaleur soit inégal, le docteur Van Troil ne se rappelle pas d'en avoir trouvé au-dessus du degré de 188 du thermomètre de Fahrenheit. A Geyser, Reykum et Laugarvatn, elles étoient à 212, et à ce dernier endroit, il y avoit sous terre

un petit courant d'eau chaude à 213 degrés. Il n'est pas rare de voir quelques-unes de ces sources cesser de jaillir, et d'autres les remplacer. Des tremblemens de terre fréquens, et de grands bruits souterrains qu'on entend dans le même temps répandent la terreur parmi ceux qui habitent les environs. Les habitans les plus proches de quelques-unes de ces sources chaudes y font cuire leurs légumes ou leurs viandes, en y suspendant le pot rempli d'eau froide dans lequel ils mettent la viande: ils se baignent aussi dans les ruisseaux qui en découlent et qui s'attiédissent peu à peu, ou se tempèrent par la jonction d'autres ruisseaux d'eau froide. Les vaches qui boivent l'eau de ces sources donnent, dit-on, une quantité de lait extraordinaire. On prétend aussi que la boisson en est très-salutaire pour l'espèce humaine.

La plus abondante de toutes ces sources de l'Islande est connue sous le nom de *Geyser*. Elle est à environ deux journées de marche d'Hekla, à peu de distance et au N. de Skalholt. Lorsqu'on en approche, on entend un bruit semblable à celui d'un torrent qui se précipite à travers des rochers. L'eau y jaillit plusieurs fois par jour, mais toujours par secousses et par intervalle. Quelques voyageurs ont assuré que cette source lance ses eaux à la hauteur de 60 toises; elles s'élèvent quelquefois plus, et quelquefois moins haut. Durant son séjour, le docteur Van Troil estima leur plus grande élévation à 88 pieds. L'ouverture de cette source sur le mont appelé de même nom, a la forme d'un chaudron de 59 pieds de diamètre.

Les blocs de basalte (1) sont très-communs en Islande. On présume qu'ils sont l'ouvrage de feux souterrains. La dernière classe du peuple croit que des géans les ont entassés l'un sur l'autre. Ces blocs ont communément de 3 à 7 faces, de 4 à 6 pieds d'épaisseur, et de 40 à 50 pieds de longueur, sans aucune division horizontale. Dans quelques endroits, on les

---

(1) Sorte de marbre couleur de fer.

voit répandus çà et là, avec la lave, sur les montagnes; mais dans d'autres, ils s'étendent en longueur à environ une lieue, sans interruption.

L'Islande produit des faucons si estimés, que le roi de Danemarck en fait présent à d'autres princes.

Des masses de glaces énormes causent, tous les ans, de grands dommages à ce pays, et influent considérablement sur le climat. Elles arrivent généralement du Groënland par les vents de N. O. et de N. N. O. Les glaces plates ont 2 ou 3 toises d'épaisseur; mais elles sont séparées par les vents, et on les redoute moins que les rochers ou montagnes de glace qui s'élèvent souvent de 50 pieds, et même plus au-dessus du niveau de la mer, et qui doivent avoir sous l'eau, pour le moins, neuf fois autant de profondeur. Ces masses s'arrêtent souvent dans des bas-fonds, où elles semblent porter à terre; elles y restent durant un grand nombre d'années sans se dissoudre, et répandent un froid très-vif dans l'atmosphère, à quelques lieues à la ronde. Lorsqu'un grand nombre de ces masses flottent ensemble, les bois qu'elles entraînent souvent, sont froissés avec tant de violence qu'ils s'enflamment; et c'est ce qui a occasionné les contes des glaces enflammées. Ces glaces produisirent, en 1753 et 1754, un froid si violent, que les brebis et les chevaux tomboient morts. Ces amas funestes de glaces les avoient à la vérité privés de leur subsistance. On vit alors des chevaux dévorer des carcasses d'animaux, et des brebis manger mutuellement leurs toisons. Il arrive tous les ans, avec les glaces, un grand nombre d'ours, qui font beaucoup de ravages, particulièrement parmi les brebis. Dès que les Islandais apperçoivent ces bêtes féroces, ils s'occupent de les détruire; ils s'assemblent, et les poursuivent jusque sur les glaçons, qui les remportent. Faute d'avoir des armes à feu, les habitans sont réduits, dans ces occasions, à s'armer de piques. Le gouvernement encourage la destruction des ours par une récompense de 50 francs par chaque tête d'ours.

Le roi achète aussi les peaux, et il n'est permis de les vendre qu'à lui.

Il est étonnant que le bois croisse si difficilement dans cette île; on y rencontre à peine un arbre. Il est cependant évidemment prouvé qu'il y en avoit autrefois en profusion. Le blé y vient aussi fort mal; quatre ou cinq jardins, qui sont les seuls de l'île, produisent des choux, du persil, des navets et des pois.

Commerce. — Tout le commerce de l'Islande étoit entre les mains d'une compagnie danoise; maintenant il est libre. Le sol des côtes est assez favorable aux prairies; et quoique dans toute l'île il n'y ait pas une seule ville un peu considérable, les Islandais ont plusieurs ports très-fréquentés. Leurs exportations consistent en poisson sec, mouton, agneau et bœuf salés, beurre, suif, huile de baleine, étoffe de grosse laine, bas, gants, laine écrue, peaux de brebis, peaux d'agneaux, fourrures de renards de diverses couleurs, édredon et plumes. Les importations consistent en bois, lignes et hameçons pour la pêche, tabac à fumer, pain, fers de chevaux, vins, eau-de-vie, linge, et quelques soieries, indépendamment de quelques autres articles de nécessité et d'agrément pour les riches.

Forces et revenus. — Comme l'Islande n'offre rien qui puisse tenter l'ambition ou l'avarice, les habitans se reposent totalement de leur sûreté sur la protection de sa majesté danoise; et le revenu que ce prince en tire annuellement monte à environ 180,000 fr.

Histoire et division. — Le gouvernement despotique du roi de Norwège, Harald, surnommé *Pulchricomus*, ayant obligé nombre de personnes de distinction de fuir de la Norwège, elles se reléguèrent dans cette île, et en devinrent par-là les premiers habitans. Les deux principaux de ces Normands qui s'y retirèrent, furent *Ingoulf* et *Hiœrleif*; ils y arrivèrent en 870, et quatre ans après ils s'y établirent avec leurs familles. Les deux endroits où ils habitèrent portent encore aujourd'hui leurs noms. Ingoulf

trouva le pays aride, inculte, désert, et couvert de forêts épaisses. Il apperçut des traces qui lui firent conjecturer que des hommes étoient parvenus jusques-là. Environ vers le milieu du dixième siècle, les Islandais reçurent quelques notions de la religion chrétienne; mais elle ne fut publiquement reçue qu'en l'année 1000. Le gouvernement des Islandais a été aristocratique pendant environ 387 ans. Ils se rendirent volontairement à Haquin, roi de Norwège, en 1261, et à ses successeurs jusqu'en 1387, qu'ils se soumirent avec les Norwégiens au Danemarck, auquel ils appartiennent encore aujourd'hui. La réforme n'y eut lieu qu'en 1551, après bien des troubles. Les corsaires algériens surprirent cette île en 1626, commirent beaucoup de cruautés et de meurtres, et enlevèrent 242 personnes. En 1687, des forbans de la Méditerranée y vinrent de nouveau.

On divise l'Islande en quatre parties, selon les quatre points cardinaux.

Il n'y a, à proprement parler, aucune ville dans toute l'Islande, mais seulement des hameaux et des fermes.

TOPOGRAPHIE.

Skalholt, capitale, évêché au S. est située sur des montagnes.

Besestede, à l'E., petite forteresse où réside le gouverneur de l'île. On y a établi une manufacture de draps.

Hola, au N., évêché, avec un assez bon port. Il y a une imprimerie d'où sont sortis de bons ouvrages.

ILES DE FERO OU FARE.

On leur a donné ce nom, parce qu'elles forment un groupe, et qu'on passe de l'une à l'autre dans un bac. Elles dépendent du gouvernement de l'Islande, et sont au nombre d'environ vingt-quatre, et situées entre le 8° d. 40 m., et le 10° d. 40 m. de long. O., et entre le 62° d. et le 63° d. de lat. N. Ce groupe

s'étend, en longueur, à environ 20 lieues, sur 14 de large. Il est à environ 100 lieues O. de la Norwège, ayant les îles de Shetland et des Orcades au S. O., le Groënland et l'Islande au N. et N. O. Les habitans sont au nombre d'environ 5000, et contribuent pour très-peu de chose aux revenus du Danemarck.

L'hiver et l'été sont modérés, et les gelées ne sont ni longues ni fortes; c'est par cette raison que les pâturages y sont bons et que le bétail peut toujours demeurer sous le ciel.

On raconte, de l'une de ces îles appelées *Dimen*, cette particularité digne de l'attention des naturalistes : lorsqu'on y mène paître des brebis blanches, elles y deviennent noires en peu de temps, à commencer par les pieds.

NORWÈGE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 400 l.	Entre	58ᵉ d. et 71ᵉ d. de lat. N.
Larg. 75	les	3ᵉ d. et 10ᵉ d. de long. E.

7,934 lieues carrées, avec 90 habitans dans chaque.

Nom et limites.

La signification naturelle de *Norwège* est *le chemin du Nord.* Elle est bornée, au S., par l'entrée de la Baltique, qu'on nomme *Scaggerac* ou *Catégat*; à l'O. et au N. par la mer du Nord; et à l'E. elle est séparée de la Suède par une longue chaîne de montagnes qui portent différens noms, tels que *Fillefield, Dofrefield, Runfield* et *Dourfield.*

Climat, sol et productions. — Le climat de la Norwège varie suivant son étendue et sa situation vers la mer. Dans l'intérieur du pays et vers l'E., l'air est pur et sain; à l'O., vers les côtes, il est humide par les pluies fréquentes qui tombent dans cette contrée.

La température varie beaucoup; ce qui occasionne souvent le scorbut. A Berghen, l'hiver est modéré, et la mer navigable. Pontoppidan observe que les ports d'Amsterdam, d'Hambourg, de Copenhague et de Lubec, sont plus souvent fermés par les glaces que ceux de Norwège. Les parties orientales de la Norwège sont ordinairement couvertes de neiges, tandis que celles qui sont à l'O., quoiqu'à la même latitude, sont échauffées par les douces brises de mer. Le froid commence vers le milieu d'octobre, et y est très-rigoureux, jusqu'au milieu d'avril. Les eaux y sont, en tout temps, couvertes de glaces d'une épaisseur considérable. En 1719, sept mille Suédois partis pour attaquer Drontheim, périrent dans les neiges des montagnes qui séparent la Suède de la Norwège. Mais les glaces et la neige ont aussi leurs avantages: elles facilitent les transports par terre. Quant aux parties de ce pays qui sont les plus reculées vers le N., telles que le Finmark, le froid y est si vif, qu'elles sont très-peu connues. A Berghen, les plus longs jours sont d'environ 19 heures, et les plus courts d'environ 5 heures. A minuit, en été, les habitans peuvent lire et écrire à la simple clarté du ciel; et dans les parties les plus au N., vers le milieu de l'été, le soleil ne disparoît jamais totalement de l'horizon. Dans le cœur de l'hiver, ces pays n'ont, à midi, qu'une foible lueur pendant environ une heure et demie: elle provient de la réflexion des rayons du soleil sur les montagnes. Pendant cette obscurité, le ciel est toutefois si serein, la lune et l'aurore boréale si brillantes, que les habitans vont à la pêche, et s'occupent de différens métiers en plein air.

Dans quelques parties de l'intérieur du pays, l'air est si pur, que les habitans y vivent très-long-temps. Quoi qu'il en soit, les dégels subits, et les neiges continuelles y produisent quelquefois des effets funestes, et détruisent entièrement des villages.

Dans l'été, les chaleurs sont excessives dans les vallées, quoique de courte durée. Elles proviennent en partie de ce que les hautes montagnes réfléchissent

de tout côté, dans les vallées, les rayons du soleil. La plus grande preuve que l'on puisse donner de la chaleur de l'été en Norwège, c'est que plusieurs végétaux, et notamment le blé, poussent et mûrissent, en quelques endroits, en six semaines ou deux mois. La plus grande partie de la Norwège étant inégale, pierreuse et couverte de montagnes, de rochers et de marais, renfermant des contrées sauvages et quelques déserts, est peu propre à l'agriculture. Aussi, si les habitans des côtes ne s'entretenoient de la pêche, comme ceux qui sont dans l'intérieur du pays vivent du transport et de la vente des bois de charpente, du charbon qu'ils fournissent pour l'exploitation des mines, du bétail et de la chasse, la moitié mourroit de faim. Les grains périssent souvent, tant par les froids subits, que par la sécheresse qu'occasionne la grande chaleur, ou par la trop grande quantité d'eaux qui tombent des rochers et des montagnes durant les étés pluvieux. Les grains qu'on recueille sont le seigle, l'orge, l'avoine, des pois, du blé sarrazin, du lin et du chanvre. La cherté suit toujours les mauvaises récoltes, et lorsque l'importation n'y supplée pas, les habitans sont affligés de la famine.

Montagnes. — La Norwège passe pour un des pays les plus montagneux de l'univers : elle comprend une chaîne de montagnes d'inégale hauteur, qui s'étendent du S. au N. La traverse de celle d'*Ardanger* est d'environ 20 lieues, et celle des autres d'environ 17. *Dofrefield* est regardée comme la plus haute montagne de la Norwège ; sa hauteur perpendiculaire, au-dessus du niveau de la mer, est évaluée à environ 1700 toises. Les rivières et les cataractes qui entrecoupent ces effrayans précipices, et qu'on ne peut passer que sur des ponts de bois très-fragiles, rendent les voyages fort dangereux dans ces pays, quoique le gouvernement ait établi et entretienne aux différentes stations une maison où l'on trouve du feu, de la lumière et des ustensiles de cuisine. Indépendamment de la chaîne dont nous venons de parler, toute la Norwège est couverte d'autres montagnes énor-

mes. Sur la cime de quelques-unes, on trouve des réservoirs d'eau. L'ensemble de ce pays présente une perspective imposante. Les habitans montrent une adresse et une activité très-étonnantes à retirer leurs brebis et leurs chèvres d'entre les roches, lorsqu'un faux pas les y précipite. Celui à qui l'animal appartient se fait descendre dans le précipice, à califourchon sur un bâton attaché à une longue corde. Lorsqu'il arrive à l'endroit, il lie la chèvre ou la brebis avec cette corde, et on la remonte avec lui. Les cavernes qu'on rencontre dans ces montagnes, sont peut-être les plus extraordinaires qui existent sur le globe. Deux ecclésiastiques qui visitèrent, en 1750, celle qu'on nomme *Dolsteen*, s'y avancèrent jusqu'à un endroit où ils entendirent le bruit des vagues de la mer au-dessus de leurs têtes. Le passage étoit aussi spacieux et aussi élevé qu'une église ordinaire; les côtés étoient perpendiculaires, et le comble formoit une voûte. Ils descendirent un escalier fait par la nature; mais arrivés à un autre, ils n'osèrent pas se hasarder plus loin, et revinrent sur leurs pas.

Forêts. — La principale richesse de la Norwège consiste dans ses forêts : elles fournissent aux étrangers des mâts, des poutres, des planches et du goudron : elles servent, en outre, pour tous les usages domestiques, et particulièrement pour la construction des maisons, des ponts et des navires. On en fait du charbon pour les fonderies. Les arbres qui croissent dans ce pays sont le pin, le sapin, l'orme, le frêne, l'if, le *benreed*, espèce de bois fort curieux; le bouleau, le hêtre, le chêne, l'aune, le genévrier, le tremble, le prunier sauvage, le noisetier, le sureau, l'ébène; et au bas des montagnes de *Kolen*, le tilleul et le saule. Les bois de la Norwège produisent des sommes très-considérables. Le cours des rivières et la position des lacs sont très-favorables à l'industrie des habitans; ils facilitent non-seulement le transport par flottage, mais l'établissement des moulins pour le sciage des poutres qu'ils réduisent en planches. La dîme de tous les bois sciés appartient au roi de Da-

nemarck, et n'est pas la branche la plus indifférente de ses revenus.

Pierres, métaux et minéraux. — La Norwège abonde en carrières de très-beau marbre et de diverses autres sortes de pierres. On y trouve l'aimant dans les mines de fer, l'amiante ou asbertos, qui est d'une nature incombustible, composé d'une infinité de filamens cotonneux dont on fabrique une sorte d'étoffe, qu'on nettoie en la passant au feu; on y rencontre des cristaux, des granits, des améthystes, des agates et la pierre de la foudre. On a fabriqué des ducats de l'or trouvé dans la Norwège; et le roi de Danemarck exploite encore une mine d'argent à Konsberg, dont il tire un grand bénéfice. Dans diverses parties de ce pays, on a découvert des mines. On peut voir, au musée de Copenhague, plusieurs masses d'argent qu'on en a extraites. Il y en a une du poids de 560 livres. Les mines de plomb, de cuivre, de fer, y sont très-communes. La mine de cuivre de *Roraas* passe pour la plus riche de l'Europe. La Norwège produit du vif-argent, du sel, du charbon, du vitriol, de l'alun et différentes sortes de lut (1), et dont les manufactures rendent beaucoup d'argent à la couronne.

Caps, rivières et lacs. — Les rivières et les lacs de ce pays sont remplis de poissons, et ne sont pas navigables. La plupart des rivières ne sont que des torrens qui se précipitent des montagnes, et qui, embarrassés par des rochers, forment quelquefois des cascades ou cataractes étonnantes, dont quelques-unes ont jusqu'à 600 pieds de hauteur. On remarque entr'autres la cataracte de la *Glammer*, qui, à quelque distance de son embouchure, se précipite de si haut, qu'on en entend le bruit à 12 lieues de là : c'est une des plus fameuses du monde. La singularité la plus remarquable de ces lacs, est qu'on y voit des îles flottantes, formées par la cohésion des racines des

---

(1) Sorte de terre grasse dont les chimistes se servent pour boucher les vases qu'ils mettent au feu.

arbres et des plantes. Quoique détachées de la terre, elles produisent des herbages et des arbres. En 1702, le terrein de Borge, situé près de Frederickstadt, et appartenant à une famille noble, fut subitement englouti, avec ses tours et ses dépendances, dans un abîme de cent toises de profondeur. Son site fut immédiatement rempli d'eau, et forma un lac d'environ mille pieds de long sur environ moitié de large (1). Ce funeste accident, qui fit périr 14 personnes et 200 animaux domestiques, fut occasionné par les eaux d'une rivière qui avoient miné les fondations. On distingue aussi en Norwège trois caps remarquables; celui de *Lindesnes* au S., les pointes de *Stadt* au milieu, et le *Nord-Cap* au N.

Animaux extraordinaires, oiseaux domestiques et poissons. — On trouve dans cette contrée tous les animaux qu'on voit dans le Danemarck, et plusieurs espèces qui n'y sont point connues. Les sauvages sont l'élan, le renne, le lièvre, le lapin, l'ours, le loup, le linx, le renard, le glouton, l'hermine et le martin. L'élan est un grand animal couvert d'un poil gris cendré; sa conformation tient de celle du cheval et du cerf; il n'est point méchant, et dans l'hiver il est presque familier; sa chair a un goût de venaison. Le renne est une espèce de cerf dont nous aurons occasion de parler plus amplement. Les lièvres sont très-petits : on prétend qu'ils se nourrissent de souris durant l'hiver, et que leur poil brun blanchit. Les ours de la Norwège sont forts et rusés : on assure qu'ils ne font jamais de mal aux enfans. Quant à leurs autres inclinations, elles sont conformes à celles des animaux de leur espèce qui habitent les différens pays du Nord, et on a peine à croire aux traits de sagacité que les Norwégiens en racontent. Ils se servent, pour la chasse aux ours, d'une sorte de chiens d'une fort petite taille, et quelques-uns préfèrent un jambon d'ours aux meilleurs de la Westphalie. Les loups de

(1) L'auteur anglais dit 500 aunes, et l'aune d'Angleterre a 5 pieds 9 pouces de longueur.

la Norwège, quoique féroces, ont peur d'une vache, ou même d'une chèvre, à moins qu'ils ne soient affamés. Les habitans du pays sont très-habiles à leur tendre des piéges, et les tuent quand ils s'y laissent prendre. Le linx est plus petit qu'un loup et plus dangereux; il tient un peu du chat; ses griffes ressemblent à celles des tigres; il creuse la terre, et s'introduit quelquefois, par ce moyen, dans les parcs des brebis, où il fait de grands ravages. La peau du linx est très-belle, et aussi recherchée que celle du renard noir. On trouve aussi, dans la Norwège, des renards blancs et des rouges; ils ressemblent, d'ailleurs, aux renards de tous les pays. La ruse qu'ils emploient pour tirer de l'eau les homars ou écrevisses de mer, est fort plaisante : ils laissent pendre leur queue sur la surface de l'eau; l'écrevisse s'y accroche, et le renard l'entraîne à terre. Le glouton, qu'on nomme *ervan* et *viefras*, ressemble à l'espèce de chiens dont on se servoit autrefois pour tourner la broche. Il a le corps alongé, de grosses pattes, des griffes et des dents très-aiguës. Sa fourrure, jaspée de différentes couleurs, est si précieuse, qu'on a grand soin d'émousser les dards qu'on lui lance, dans la crainte d'endommager la peau. Cet animal est très-hardi, et si vorace, qu'il dévore, dit-on, des carcasses plus volumineuses que la sienne. Lorsqu'il sent son estomac trop chargé, il le débarrasse, en le mettant à la presse entre deux arbres presque contigus, où il tâche de se glisser. L'hermine est un petit animal très-timide et très-propre; sa fourrure contribue, en partie, à la magnificence royale; il y a fort peu de différence entre le martin et le chat des bois de la grosse espèce; sa tête et son museau sont un peu plus pointus. Je parlerai du bièvre à l'article de l'Amérique du Nord.

La Norwège est le pays où l'on trouve la plus grande variété d'oiseaux de toute espèce. Les faucons font leurs nids sur les roches; ils volent quelquefois en si grand nombre, qu'ils obscurcissent le jour; le bruit de leurs ailes ressemble à celui de la tempête;

ils sont généralement de la taille d'un gros canard; ils sont comme lui aquatiques, et leur chair est beaucoup plus estimée. On compte, en Norwège, trente sortes de grives. Il y a une grande quantité de pigeons de différentes espèces, et de très-beaux canards sauvages. Le coq sauvage est d'une couleur noire ou gris-foncé; ses yeux ressemblent à ceux du faisan: c'est, dit-on, le plus gros de tous les oiseaux mangeables. La Norwège produit des aigles de deux espèces, celui de terre et celui de mer. Les premiers sont si vigoureux, qu'on en a vu enlever un enfant de deux ans. L'aigle de mer est plus gros que l'autre, il se nourrit d'animaux aquatiques: on en a vu se précipiter sur de gros poissons avec tant d'impétuosité, que n'en pouvant plus débarrasser leurs serres, ils ont été entraînés dans la mer, et submergés.

La nature semble avoir attaché ces formidables oiseaux à la côte de la Norwège, et l'industrie a créé des hommes qui rendent les aigles utiles à l'espèce humaine. Ce sont des oiseleurs également habiles et hardis à grimper sur des rochers, d'où ils enlèvent du nid des aigles les petits et les œufs. Les derniers sont une très-bonne nourriture; on les fait bouillir dans du vinaigre. Les paysans mangent la chair des petits, et en font ordinairement grand cas. Les plumes et le duvet forment une branche de commerce très-lucrative. Dans les cantons du Nord, les chiens des fermiers sont si bien dressés, qu'ils aident les oiseleurs à saisir leur proie.

Les lacs et les mers de la Norwège produisent une étonnante profusion de toutes les espèces de poissons qu'on trouve sur les côtes maritimes de l'Europe, et, entr'autres, des morues, qu'on fait sécher sur les roches sans les saler, et qu'on appelle *Stockfisch*. Il y a aussi quelques poissons particuliers à ces mers. Le *haacmoren* est une espèce de glouton qui a dix toises de longueur. Son foie produit trois tonnes d'huile (1).

(1) Mais quelle est la jauge de ces tonnes que l'auteur anglais nomme *casks*? Il ne le dit pas. Nous croyons cependant qu'elle approche de celle des barriques de Bordeaux.

La *tuella flynder* est une espèce de turbot si énorme, qu'un de ces poissons couvre, dit-on, totalement un homme tombé par accident d'un navire, pour l'empêcher de se relever. Les baleines annoncent la saison de la pêche du hareng, par le bruit qu'elles font en le poursuivant. On en compte sept espèces différentes. La grande baleine ressemble à une morue: elle a les yeux petits, la peau du dos brunâtre et marbrée, le ventre blanc, et deux trous à la tête, à travers lesquels elle rejette l'eau qu'elle pompe en respirant: elles s'accouplent comme les animaux terrestres, en se tenant au milieu de la mer, dans une position perpendiculaire. Au moment de sa naissance, une baleine a environ neuf à dix pieds de longueur; et la femelle en produit quelquefois deux de la même portée. La baleine dévore une si énorme quantité de petits poissons, que son ventre semble quelquefois prêt à crever; et dans ces occasions, la douleur lui fait faire un bruit effroyable. Les petits poissons tâchent aussi de se venger. Quelques-uns s'accrochent sur son dos, et la tourmentent sans cesse; d'autres passent sous son ventre, et tâchent de l'écorcher avec leurs arêtes; quelques-uns ont des dents pointues et fort longues, dont ils se servent pour la déchirer. Les oiseaux de proie qui voltigent sur la mer, font aussi la guerre aux baleines, lorsqu'elles paroissent sur la surface des eaux. On en a vu les tourmenter si fort, qu'elles expiroient en se débattant entre les rochers. On peut considérer la côte de la Norwège comme le pays originaire des harengs. Des essaims innombrables de cette espèce sortent de dessous les glaces du pôle arctique; et à la latitude de l'Islande, ils forment trois divisions ou trois corps, dont un fournit les îles et les côtes occidentales de l'Ecosse; un autre dirige sa course vers la partie orientale de la Grande-Bretagne, jusqu'à la Manche; le troisième entre dans la mer Baltique, à travers le Sund. C'est en grande partie de ces poissons que la dernière classe du peuple se nourrit. Les morues, les cabillaux, et plusieurs autres espèces de poissons,

suivent la piste des harengs, dont ils dévorent le frai, et on les prend en grande quantité dans les endroits où l'eau a 50 à 60 toises de profondeur. Leurs laites et l'huile qu'on extrait de leurs foies, forment une branche d'exportation très-lucrative; près de 150 mille individus vivent de la pêche du hareng et des autres poissons sur la côte de Norwège. Le *démon de mer*, ainsi nommé à cause de sa forme hideuse et de sa voracité, a environ 6 pieds de longueur. La forme du scorpion de mer n'est pas moins affreuse; sa longueur ordinaire est de quatre pieds, et son énorme tête en occupe les deux tiers; sa morsure est, dit-on, venimeuse.

Quand on considère les étranges productions des mers de la Norwège, tous les récits des anciens concernant les autres monstres marins, deviennent croyables, quelque fabuleux qu'ils puissent paroître. Le serpent de l'Océan a cessé d'être une chimère. En 1766, le maître d'un navire en tua un, dont la tête ressembloit à celle du cheval; il avoit la bouche grande et noire, et des yeux de la même couleur; sur son cou tomboit une longue crinière blanche; elle flottoit sur la surface des eaux, que sa tête excédoit d'environ deux pieds; entre la tête et le cou, on distinguoit sept à huit plis fort épais; la totalité de sa longueur étoit d'environ 300 pieds, et d'autres disent cent toises. Ces serpens ont une aversion excessive pour l'odeur du castor; aussi, tous les maîtres de navire, barque ou bateau, ont grand soin de se munir d'une certaine quantité de cette marchandise, pour prévenir la dangereuse approche du serpent, qui fait souvent chavirer les navires. Les particularités qu'on raconte de cet animal seroient incroyables, si elles n'avoient pas été attestées par serment. Egède, auteur estimé, dit, que le 6 juillet 1734, un énorme et effroyable monstre marin s'éleva si considérablement au-dessus de la surface de la mer, que sa tête excédoit le grand mât du vaisseau; il avoit un museau long et pointu, de larges pattes, et soufflloit ou rejetoit de l'eau comme les baleines; son corps sembloit couvert

d'écailles, sa peau raboteuse et ridée, et son extrémité inferieure tenoient du serpent. Le corps de ce monstre est, dit-on, de la grosseur d'un muid; sa peau est marquetée ou jaspée, comme celle de la tortue; ses excrémens, qui flottent sur l'eau, sont corrosifs; et on assure que quelques matelots, après y avoir touché, ont eu les mains couvertes d'ampoules.

L'existence du *Kraken* est sérieusement attestée; et comme on prétend qu'il fréquente ces mers, nous avons cru devoir en faire ici mention, en laissant au lecteur le soin de distinguer, dans cette relation, ce qui est plus ou moins digne de foi. Sa grosseur a, dit-on, une demi-lieue de circonférence, et lorsqu'une partie de son corps s'élève au-dessus de l'eau, elle ressemble à un groupe de petites îles et de bancs de sable, sur lesquels les poissons se jouent, et les roseaux croissent. Lorsqu'elle se découvre davantage, on apperçoit un grand nombre d'antennes transparentes, toutes à-peu-près de la hauteur, de la forme et de la grosseur d'un mât médiocre. Par l'action ou la réaction de ses antennes, il ramasse sa subsistance, qui consiste en petits poissons. Lorsqu'il plonge, et c'est toujours graduellement, la mer se gonfle, et découvre un gouffre dangereux. En 1680, un jeune Kraken périt sur les rochers de la paroisse d'Astahong, et sa mort fut suivie d'une si grande puanteur, que le canal cessa d'être fréquenté. Sans entrer dans la discussion de toutes ces histoires romanesques, on peut observer que l'existence de ce poisson explique les phénomènes des îles flottantes, et d'autres apparitions momentanées, qui ont passé long-temps pour fabuleuses dans l'opinion des savans, parce qu'ils ne pouvoient pas se faire une idée d'un animal de cette espèce.

Il paroît que les hommes marins et leurs femelles habitent les mers de la Norwège; mais il ne faut pas croire tout ce que les habitans de ce pays en racontent. L'homme a sept ou huit paumes ou travers de main de longueur, et ressemble, incontestablement autant que le singe, à l'espèce humaine. Il a le front

élevé, les yeux petits, le nez plat et la bouche très-fendue, sans oreilles ni menton. Il a les bras courts, sans coudes ni jointures, et terminés à-peu-près comme ceux de l'homme; mais sa main ressemble plus à une patte, dont les doigts sont joints par une membrane. Les parties de la génération indiquent leur sexe, quoique les extrémités inférieures, qui restent dans l'eau, se terminent comme celles de tous les poissons. Les femelles ont des mamelles, et leurs petits les tètent. Nous n'entrerons pas dans les détails des descriptions que les Norwégiens ont données des différentes espèces de poissons qui fréquentent leurs côtes; mais elles sont si bien attestées, que je ne doute pas qu'on n'en forme un jour une nouvelle et curieuse théorie des animaux aquatiques.

TOPOGRAPHIE.

Division, provinces et villes. — La terre-ferme du royaume de Norwège est divisée naturellement en deux parties par les montagnes de Dofrefield et Langfield, en septentrionale, située vers la mer, et en méridionale. La division politique de la Norwège consiste maintenant en 5 diocèses ou provinces, d'après les derniers voyageurs. Tous les géographes ne font qu'un gouvernement de Drontheim et de Wardhus. *Christiania* et *Christiansand*, sont dans la partie S.; et les trois autres, *Berghen*, *Drontheim* et *Wardhus*, sont au N. Ces diocèses sont divisés en prévôtés et en paroisses, qu'on appelle jurisdictions.

Diocèse de Christiania ou d'Aggherhus. — Ce pays, le plus méridional, est aussi le meilleur du royaume, quoique hérissé de montagnes. On y trouve les plus riches mines de fer de la Norwège; il y en a aussi de fort abondantes en cuivre. On y compte 11 villes, 9 bailliages et 2 comtés. Les principales villes sont :

Christiania ou *Anslo*, capitale du royaume, avec un évêché et un conseil provincial. Cette ville est assez grande, régulière, commerçante, et la plus belle du royaume. Anslo, qui est un de ses fauxbourgs, étoit autrefois une ville : elle fut réduite en cendres en 1624, et rebâtie la même année par Christian IV, qui lui donna son nom. A l'O. du golfe, au-dessus de Christiania, est l'importante forteresse d'Aggherhus, qui a donné son nom à ce gouvernement, et que les Suédois assiégèrent vainement en 1310, 1569 et 1717.

Braghernes et *Stromsoé*, sont deux villes situées sur les deux rives opposées de la rivière d'Eeger, qui tombe dans le golfe de Drammen. Elles ne forment qu'une place de péage, le plus considérable du royaume, à cause de la quantité de planches, de poutres et de fer que l'on y apporte du voisinage pour être exportés. Elles portent le nom commun de Drammen.

Konsberg est une ville de montagnes. Elle a 10,000 habitans, un hôtel des monnoies et un conseil des mines. Cette ville est remarquable par ses mines d'argent, les plus considérables de tout le royaume. Il y a une école des mines, d'agriculture, etc. fondée en 1757 par Frédéric V.

Tonsberg est la plus ancienne ville de la Norwège. Elle fait un bon commerce en bois et planches. Les incendies qu'elle a soufferts en 1259 et 1506, l'ont fait dégénérer de ce qu'elle étoit. Christian VI établit dans les environs de cette ville une tuilerie, et dans la péninsule de Valoé une saline, où il se fait tous les ans 20,000 tonnes de sel. On y fait venir l'eau de la mer par des canaux percés à 30 pieds au-dessous de sa surface.

Laurvig, port, petite ville remarquable par ses forges de fer, qui sont les plus importantes de tout le royaume.

Fridericks-hall, célèbre ville, très-forte. Elle soutint constamment plusieurs siéges contre les Suédois, sans être prise. En 1718, Charles XII fut tué dans la tranchée, en l'assiégeant. Cette ville fait un bon commerce; elle fut endommagée par plusieurs incendies.

Friderichsstadt, port et place forte sur la *Glammer*, est une ville bâtie en 1567, par Frédéric II. Elle a un tribunal provincial. Elle fait un grand commerce en bois. Frédéric III la fortifia en 1665; et les fortifications en ont été tellement augmentées, que, par sa situation et sa communication par mer avec le Danemarck, on peut la regarder comme la plus forte place de la Norwège. En 1764, elle fut entièrement brûlée : elle est un asyle pour les banqueroutiers.

Skien ou *Skeen*, ville située sur le fleuve du même nom, qui sort du lac de Nordsée. Ce fleuve forme, à peu de distance de la ville, une cascade à travers un rocher percé en forme de longues gouttières qui reçoivent ses eaux.

Moss, petite ville ouverte sur le grand golfe, jouit d'un commerce avantageux. Près de-là est une bonne mine de fer, et l'on y a établi aussi une fonderie de canons.

DIOCÈSE DE CHRISTIANSAND. — *Christiansand*, capitale du diocèse, avec un bailli, un évêché et un collége. Cette ville

est ouverte et carrée; ses rues sont larges et droites, avec de bonnes maisons : elle fut bâtie par Christian IV en 1641, et finie en 1673. Son nom lui vient de ce prince, et du terrein sablonneux de sa position. Le port l'entoure de trois côtés; les vaisseaux viennent presqu'à la porte des magasins, et trouvent un abri sûr vers le côté oriental.

Arendal, petite ville et place d'entrepôt, à l'E. du fleuve Arendal. La plus grande partie de la ville est bâtie sur pilotis. Les grands vaisseaux peuvent arriver jusqu'au pont, à la douane. On a pratiqué dans la ville des canaux, sur lesquels on se sert de petits bateaux. Son commerce consiste principalement en bois. Les habitans gréent beaucoup de vaisseaux, que des marchands du pays ou des étrangers frètent pour leur compte.

Risoer, petite ville d'entrepôt, dont le commerce est assez avantageux. Elle a un préfet commun avec Arendal.

Stavanger, ancienne ville située au bord du golfe de Bouczne-Fiord. Elle a souffert beaucoup, par les incendies, en 1686. Sa cathédrale passe pour être la plus belle du royaume, après celle de Drontheim.

Diocèse de Berghen. — *Berghen*, capitale; elle l'étoit autrefois de toute la Norwège. C'est une belle et ancienne ville, bâtie en 1069 ou 1070, avec un château fortifié, un port très-profond, un évêque luthérien, suffragant de Drontheim. Il s'y fait un grand commerce. On y charge des poissons séchés au vent, de riches pelleteries et des bois de sapin. La confession d'Augsbourg y est suivie. Il ne croît point de froment dans le pays; celui qui s'y consomme est amené d'ailleurs dans cette ville, qui a seule le droit de le distribuer dans toute la Norwège. Elle est célèbre par la naissance de Pontoppidan, qui a donné une excellente *histoire naturelle de la Norwège*, que nous avons consultée.

Diocèse de Drontheim. — Ce pays est fort stérile et mal peuplé, étant presque tout couvert de montagnes. Il y a des mines de cuivre.

Drontheim, capitale, grande et riche ville de Norwège, port sur un golfe, avec un archevêché, un hôpital, une raffinerie de sucre. Son commerce est considérable en bois, poissons, cuivre, que l'on tire des mines de *Médal* et de *Roraas*. Cette ville est défendue par plusieurs forts. Les Suédois la prirent en 1658. Les Danois la reprirent la même année. Elle leur resta, par le traité de Copenhague, en 1660. Elle est presque entourée de la mer et de la rivière de Nidder.

Christiansund, ville érigée depuis 1742, a un bon port; c'est une place d'entrepôt, notamment pour le bois que l'on y rassemble de toutes les contrées voisines.

Le gouvernement ou la province de WARDHUS, est le *Finmark* ou la *Laponie Norwégienne;* on n'y voit pas de villes, mais seulement quelques chétifs bourgs. (Voyez pour la description de ce pays, l'article de la *Laponie en général.*)

Wardhus, à l'E. du Cap-Nord, dans une petite île, bourg avec un fort. On y trouve du beau bleu-de-ciel.

Waranger, port sur un golfe de même nom, au S. O. de Wardhus. Les Lapons y viennent vendre leurs pelleteries aux Anglais et aux Hollandais.

Curiosités — Celles de la Norwège ne sont que les curiosités de la nature. Sur la côte, une multitude d'îles s'étend du N. E. au S. O. et forme, avec les rochers qui bordent la côte, une infinité de baies et de ports. Vers le 57e degré de latitude, on trouve le dangereux *vortex* ou tournant, que les navigateurs ont nommé le *Nombril de la mer*, et d'autres, *Malestrom* ou *Moskoestrum*. L'île de *Moskoe*, qui donne son nom à ce courant, est située entre la montagne Hesleggen en Lofoden, et l'île Veroé, qui en sont à-peu-près à la distance d'une lieue: entre l'île et la côte, le courant s'est formé un passage. Entre Moskoe et Lofoden, il a environ 400 toises de profondeur; mais entre Moskoe et Veroé, les eaux sont si basses, qu'elles ne porteroient pas un navire de médiocre grandeur. A la marée montante, le courant remonte dans le pays avec une rapidité bruyante; et au moment du reflux, ou marée descendante, il retourne se précipiter dans la mer avec la même impétuosité, et un bruit, dont les plus bruyantes cataractes n'approchent pas. On l'entend à la distance de plusieurs lieues; il forme un tournant d'une profondeur et d'une étendue énormes, dont le mouvement circulaire est si impétueux, que pour peu qu'un navire en approche, il y est irrésistiblement entraîné; lorsque dans le court intervalle entre le flux et le reflux, les eaux se calment un moment, on voit des débris de vaisseaux remonter sur les vagues. Dès que ce gouffre est agité par une tempête, il entraîne

quelquefois, à la distance d'un mille de Norwège, des vaisseaux qui se croient parfaitement à l'abri de ses atteintes. Les animaux même qui en approchent, témoignent la plus grande frayeur, lorsqu'ils trouvent le courant inévitable. Il emporte souvent des baleines; dès qu'elles en sentent l'atteinte, elles tâchent de s'y soustraire, et poussent des hurlemens horribles. Il en arrive autant à des ours, lorsqu'ils passent à la nage dans l'île pour y enlever des brebis.

M. Kircher imagina que le Malestrom étoit un gouffre de la mer qui entraînoit les eaux sous le rivage ou la côte de la Norwège, et qu'il les déchargeoit ensuite dans le golfe de Bothnie; mais la réapparition ou le retour des débris de tout ce qu'il engloutit, a démontré l'erreur de cette hypothèse. Les troncs des plus gros sapins reparoissent sur l'eau, si brisés et si morcelés, que leurs fragmens semblent couverts de nœuds et d'épines. La violence du flux et du reflux, produite par la contraction entre les roches, est l'unique cause de ce phénomène.

Habitans, langue, religion, loix, coutumes et mœurs. — Les Norwégiens tiennent une sorte de milieu entre la simplicité des habitans du Groënland et de l'Islande, et les mœurs plus civilisées des Danois. Ils professent le luthéranisme, et ont, à l'instar des Danois, des évêques sans jurisdiction. Le gouverneur est absolu, comme le maître dont il tient son pouvoir; mais la dernière classe du peuple est beaucoup moins vexée dans la Norwège que dans le Danemarck.

Les Norwégiens sont en général vigoureux, robustes et braves, mais emportés et prompts à se venger d'une injure réelle ou supposée. Les femmes sont jolies et affables. Leur manière de vivre et de jouir de leurs propriétés se ressent beaucoup de la douceur des Anglo-Saxons. Tous les babitans sont artisans; chacun d'eux manufacture ou fabrique tous les objets nécessaires à sa famille; de sorte que dans ce pays on voit rarement un homme s'occuper parti-

culièrement d'un métier quelconque ; ils sont tous chapeliers, cordonniers, tanneurs, tisserands, charpentiers, serruriers et menuisiers. Le dernier paysan de la Norwège est en même temps artiste, citoyen et quelquefois poète. Pour suppléer au pain, qui est fort rare chez eux, ils ont recours à des ressources fort extraordinaires. Ils broient l'écorce du sapin avec du gruau d'avoine, et font de ce mélange une sorte de farine. Les mœurs de la classe mitoyenne de ce pays présentent au philosophe un spectacle digne de son attention. On peut la considérer comme jouissant de l'abondance, et ne connoissant ni le desir du luxe, ni l'inquiétude du besoin, et cette douce situation prolonge infiniment la durée de leur vie. Quoique leur manière de se vêtir soit, à beaucoup d'égards, adaptée au climat, au lieu de prendre les précautions contre l'inclémence de l'air, ils la bravent, et s'exposent au froid sans couvrir ni leur cou ni leur poitrine. A l'âge de cent ans, un Norwégien ne passe pas pour être hors d'état de travailler. En 1733, quatre couples, dont les âges réunis excédoient 800 ans, furent mariés, et dansèrent à Frederickshall, en présence de sa majesté Danoise. Les Norwégiens ont un code de loix à part, connu sous le nom de *Loix de Norwège*, et fait par Grieffelfeld, d'après les ordres de Christian V, le grand législateur de ce pays. Par ce code, le *palladium* de la Norwège, les paysans sont libres : aussi leur caractère diffère-t-il beaucoup de celui des Danois, qui sont esclaves.

Les cérémonies funéraires des Norwégiens offrent encore, dans quelques endroits, des vestiges de leur ancien paganisme.

Manufactures et Commerce. — Les fabriques de Norwège sont peu considérables. Les plus importantes sont celles de toile. On occupe à ce travail ceux qui sont renfermés dans les maisons de correction ; ce n'est pas que la Norwège produise beaucoup de lin et de chanvre, car c'est de Hollande ou d'Islande que les manufactures tirent le lin de la

première qualité. La toile y est bonne et plus fine qu'en Danemarck.

Depuis long-tems la Norwège avoit été regardée comme très-propre à la formation des verreries. Il ne paroît pas, cependant, que cette branche y ait fait jusqu'ici, de grands progrès. La principale verrerie est située au bord d'un lac, sur la succursale d'Hadalen, à environ huit lieues, nord-est, de Christiania. Les droits sur les exportations dont nous avons rendu compte en différentes occasions, produisent annuellement environ 100,000 rixdales.

(Voyez, pour ce qui regarde le commerce, l'article DANEMARCK.)

Population, forces et revenus. — Suivant les meilleurs calculs, la Norwège peut fournir au roi de Danemarck 14,000 excellens matelots, et environ 30,000 braves soldats. Ce souverain tire annuellement de la Norwège un revenu d'environ 4,800,000 f.; et jusqu'à l'avénement du roi régnant, l'armée, au lieu de constituer la couronne en dépense, contribuoit à l'augmentation de son revenu, au moyen des subsides qu'elle tiroit des princes étrangers. M. Coxe fait monter la population à 750,000.

Histoire. — Nous renverrons aussi, pour cet article, au Danemarck. Les anciens Norwégiens étoient incontestablement un peuple brave et puissant, et fournissoient les plus hardis marins de l'univers. Si l'on en croit leurs histoires, ils connoissoient l'Amérique long-temps avant la découverte de Christophe Colomb. On distingue encore une partie des coutumes de leurs ancêtres en Irlande et dans l'Ecosse, où ils firent plusieurs descentes, et formèrent quelques établissemens, qu'on confond avec ceux des Danois. Après avoir été long-temps indociles et turbulens, ils sont devenus les plus fidèles sujets de l'Europe.

Vers 1380, Olof V étant mort sans enfans, Marguerite fut portée au trône par la voix unanime du peuple; et à sa mort, la Norwège échut à son neveu, Eric de Poméranie, avec la Suède et le

Danemarck. Depuis le traité de Calmar, qui réunit la Norwège au Danemarck, l'histoire et les intérêts de ces deux pays ont toujours été et sont les mêmes.

LE DANEMARCK (1) PROPRE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. (2) 80 l.	Entre	54° d. 20 m. et 57° d. 40 m. de lat. N.
Larg.... 60	les	5° d. 30 m. et 8 d. 30 m. de long. E.

Lieues carrées................................ 1,302
Peuplé à raison de 1,000 habitans par lieue carrée.

Limites et division.

Ce pays est séparé de la Norwège, au N., par la mer de Scagerac, et de la Suède à l'E. par le Sund; borné au S. par l'Allemagne et la Mer Baltique. La mer d'Allemagne le sépare à l'O. de la Grande-Bretagne.

Le Danemarck proprement dit est divisé en deux parties : la péninsule du Jutland, connue des anciens sous le nom de *Cimbrica Chersonesus*, et les îles situées à l'entrée de la Baltique, dont il est fait mention dans le tableau général des possessions du Danemarck.

Air, climat, sol, état de l'agriculture. — Le Jutland est une des provinces les plus vastes et les plus fertiles de ce royaume : il produit toutes sortes de grains en abondance, blé, sarrasin, navette, légumes, foin, lin, houblon. Du côté de l'O. le terrein est gras et humide, et on prend beaucoup d'huîtres. Il est couvert de pâturages ; et on peut le regarder en

---

(1) Voyez Mallet, art. du Danemarck, 18e vol. p. 1.

(2) C'est-à-dire, à l'endroit de sa plus grande longueur et de sa plus grande largeur.

tout temps comme le grenier de la Norwège. On y élève une grande quantité de bestiaux qui passent dans le Holstein, où on les engraisse pour les vendre aux marchands de Hambourg, Lubec et Amsterdam. Les chevaux y sont fort estimés. Le Jutland est de toutes parts entrecoupé de montagnes. Du côté de l'E., on trouve de belles forêts de chênes, de sapins, de hêtres, de bouleaux, etc.; mais le côté de l'O. ne jouit pas du même avantage, et les habitans sont réduits à brûler de la tourbe et des bruyères. Dans presque toute la Zéeland, le sol est sablonneux, mais fertile en grains et en pâturages, et agréablement varié de bois et de lacs. Les vapeurs de la mer, dont ce pays est environné, rendent son climat plus tempéré que celui de quelques contrées situées plus au midi de l'Europe. Le printemps et l'automne sont deux saisons presqu'inconnues dans le Danemarck; on passe soudainement du froid au chaud, et de la chaleur au froid. Dans toutes les provinces situées au N. de ce royaume, les hivers sont si rigoureux, que les habitans traversent souvent la mer en patinant sur les glaces qui, pendant l'hiver, ferment tous les ports.

Dans le Danemarck et le Holstein, presque toutes les terres sont des fiefs; et au moyen des donations successivement extorquées à la couronne par les anciens nobles, ceux-ci devinrent si puissans, et opprimèrent si impitoyablement leurs fermiers et ceux qui vivoient sur leurs domaines, qu'à la fin ils les réduisirent entièrement à l'esclavage. Ils furent regardés comme la propriété de leurs seigneurs, qui les vendoient et les achetoient avec les terres dont ils étoient censés faire partie. Un grand nombre de ces propriétaires nobles, du Sleswik et du Holstein, ont sur leurs paysans le droit de vie et de mort. Il est vrai que quelques édits récens ont un peu adouci la situation des fermiers; mais ils sont encore comme enchaînés à leurs fermes, et le seigneur peut en disposer à son gré. Lorsqu'en Danemarck ou dans le Holstein, un fermier industrieux est parvenu, à

force de travaux, à améliorer la ferme qu'il cultive, au moment où il pourroit profiter de ses peines, son seigneur, prétextant l'intention de faire valoir cette ferme lui-même, la lui reprend, le place dans une autre, en mauvais état, dans l'espoir qu'il l'améliorera comme la précédente, sans lui rien donner pour fruit de ses travaux, que ce qu'il lui plaît. Cette odieuse pratique est si générale, qu'elle a entièrement découragé l'industrie et arrêté les progrès de l'agriculture: il en résulte que les neuf dixièmes des habitans sont dans la misère Si les fermiers étoient sûrs de conserver leurs possessions et de tirer le fruit de leurs peines, les terres du Danemarck seroient infiniment mieux cultivées, et leur produit pourroit faire subsister une population beaucoup plus nombreuse que celle d'aujourd'hui.

Animaux. — Le Danemarck produit une excellente race de chevaux de trait et de selle; on en vend annuellement à l'étranger environ 5000 et 300,000 bêtes à cornes. Outre le bétail noir, qui est en grand nombre, il y a des brebis, des porcs; et les côtes sont en général très-poissonneuses. La pêche est pour les Danois un moyen de subsistance, et une branche de commerce très-importante: elle ne consiste pas seulement en harengs, morues, mais encore en baleines, veaux-marins, qu'on prend dans l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis.

Population, mœurs et coutumes. — On fit en 1759, un recensement de tous les sujets résidant dans les états du roi de Danemarck, c'est-à-dire dans la Norwège, le Holstein, les îles de la Baltique, et les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst en Westphalie. La totalité de cette population monta, dit-on, à 2,444,000 individus, indépendamment des habitans de l'Islande et du Groënland. Le calcul suivant a été fait sous la direction du fameux Struenzée, et passe pour le plus exact.

		Ci-contre....	1,508,731
Le Jutland, calculé à	358,136	Les îles de Fero.	4,754
L'île de Zéeland.	283,466	L'Islande......	46,201
Funen ou Fionie.	143,988	Duché de Sleswik.........	243,605
La Norwège....	723,141	Duc. de Holstein.	134,665
Total..................................			1,937,956

On a omis dans ce calcul quelques-unes des petites îles qui font partie du district de Fionie, et qui peuvent contenir quelques milliers d'habitans.

Quelque disproportionné que ce nombre puisse paroître, quand on considère l'étendue des Etats du Danemarck, il est cependant encore supérieur à ce qu'on pourroit raisonnablement attendre de la mauvaise culture des terres. Le commerce du Danemarck a été entravé par la corruption et les mesures tyranniques de ses ministres. Ces circonstances arrêtent la population, qu'on verroit augmenter promptement, si un gouvernement plus doux, et sur-tout plus équitable, encourageoit les étrangers et tous ceux qui se livrent à l'agriculture et aux autres professions.

Les anciens habitans du Danemarck se distinguoient par un courage qui ressembloit à la férocité; mais une longue tyrannie a métamorphosé le caractère national, et fait, d'un peuple brave, belliqueux et entreprenant, un peuple mou, indolent et timide. Les Danois sont avides et jaloux des titres et des priviléges qui émanent de la couronne. Ils tâchent d'imiter le costume, les manières, et jusqu'à la galanterie des Français, dont ils sont toutefois le parfait contraste; ils se livrent, comme quelques autres nations, à l'excès de la boisson et de la table; mais leur noblesse commence à visiter les autres cours de l'Europe, et à se dégoûter de ces habitudes honteuses.

Religion. — Le luthéranisme est la religion du Danemarck. Le royaume est divisé en six diocèses; un dans la Zélande, un dans l'île de Funen ou Fionie, et quatre dans le Jutland. Ces diocèses sont gouvernés par des évêques chargés de surveiller le reste du clergé. L'habit épiscopal est l'unique marque distinc-

tive de leur prééminence; ils n'ont ni cathédrales, ni cours ecclésiastiques, et n'ont pas la moindre influence sur les affaires civiles. Ils sont aux gages de l'Etat, le gouvernement s'étant approprié, lors de la réformation, toutes les terres de l'église.

Langue et instruction publique. — La langue du Danemarck est un dialecte du teutonique; mais à la cour on parle l'allemand et le français. La noblesse a récemment fait de grands progrès dans la langue anglaise, qu'on enseigne aujourd'hui publiquement à Copenhague, comme une partie essentielle de l'éducation. Le Danemarck a deux universités, celle de Copenhague et celle de Kiel; deux colléges académiques à Soroe et Odensée, et trènte-deux autres grandes écoles fondées dans les villes principales. A Copenhague, il y a une société royale des sciences, une société historique pour l'étude de l'Histoire du Nord, une société d'histoire et de littérature islandaise; une académie de peinture et d'architecture, un collége de médecine et de chirurgie, et une seconde société des sciences à Drontheim (1).

L'université de Copenhague est fondée pour l'entretien de 328 étudians; et ses fonds consistent, dit-on, en 300,000 rixdales. Mais les Danois, en général, cultivent très-peu la littérature, quoique Tycho-Brahé, Borrichius et les Bartolins aient rendu de grands services à la médecine et à l'astrologie. La Tour Ronde et le Havre de Christian font le plus grand honneur au génie de leur Longomontanus pour la mécanique. Mais il n'est pas moins vrai qu'en général la littérature est peu considérée et encouragée : c'est sans doute par ce motif que les Danois en négligent l'étude.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, îles, places fortes et principaux édifices.

NORD-JUTLAND. — C'est généralement un pays plat, très-fertile, excepté dans l'intérieur. Il produit beaucoup de blé,

(1) Zimmerman, pag. 79.

de fruits et de légumes : il abonde aussi en pâturages et en bétail, qui en fait la principale richesse. Le gibier y fourmille. La partie orientale est couverte de forêts, tandis que l'occidentale est entièrement dépourvue de bois, et que l'on y brûle de la tourbe et des bruyères.

Aalborg, capitale du diocèse ou gouvernement du même nom; sa situation sur le canal qui joint le golfe de Lymford avec la mer, la rend très-commerçante. Une des branches les plus importantes de son commerce, est l'exportation des harengs, qui consiste annuellement en plusieurs milliers de tonnes. On y fait aussi des huiles de poisson, des armes à feu, des selles, des gants. Il y a une fabrique de savon vert, une raffinerie de sucre et des manufactures de soieries.

Aarhus, ville grande et bien peuplée. Elle a un port sûr et commode, quoique petit. Elle fait commerce de grains, et sert d'entrepôt aux autres provinces du Nord, et particulièrement de la Norwège. La bière est bonne, et se conserve sur mer. On y distille une quantité considérable d'eau-de-vie de grains, dont il se fait un grand commerce.

Randers, ville commerçante située sur le *Gonder*. Elle est renommée pour ses gants de peau, ses saumons, sa poterie et sa bière. Il y a une raffinerie de sucre, et l'on y prépare du noir de fumée. En 1587, il s'y tint une assemblée générale de tous les états du royaume.

Wiborg, capitale du gouvernement du même nom, située au milieu du pays; elle est une des plus anciennes villes du royaume, le siége du bailli diocésain, et la résidence de l'évêque. Elle a un collége composé de six professeurs. Le bâtiment où se tient, tous les mois, la justice provinciale de tout le Nord-Jutland, est fort beau. Elle a quelques manufactures de toiles et d'étoffes de laine. Autrefois, les rois de Danemarck y alloient recevoir l'hommage de leurs sujets. Elle fut consumée par plusieurs incendies; mais aujourd'hui ces désastres sont réparés.

Warden, à l'O., à l'embouchure de la rivière du même nom, ville autrefois importante, mais aujourd'hui bien déchue. On y a établi depuis quelque temps une manufacture de soieries.

Ripen, évêché, port, à l'O., sur une petite rivière, à une lieue de la mer, la plus ancienne ville du Nord-Jutland après Wiborg. On y distingue un château fort et deux colléges, dont l'un a une bibliothèque publique. Dans la cathédrale sont les tombeaux de plusieurs rois de Danemarck. Son terroir

abonde en pâturages qui nourrissent de nombreux et excellens troupeaux de bœufs.

Skanderborg, à 4 lieues S. O. d'Aarhus, petite ville où les anciens rois faisoient leur résidence. On y raffine les terres d'ocre brunes, rouges et jaunes, qui se trouvent en abondance dans le Jutland.

Rinkioping, ville, sur un golfe profond et assez sûr, mais dont l'entrée est dangereuse à cause des sables. Elle fait un commerce assez étendu avec la Norwège et la Hollande.

Kolding, petite ville, sur un golfe du petit Belt. L'air y est le plus doux et le plus sain du Danemarck. Un droit de péage royal y est établi sur toutes les marchandises étrangères, ainsi que sur les bœufs et les chevaux, qui passent en grand nombre par cette ville, pour être conduits en Allemagne. Il y a aussi quelques manufactures de laine.

Fridericia, fondée sur le petit Belt, par Frédéric III, qui en jeta les premiers fondemens en 1651, et la seule ville forte du Jutland. Elle occupe un reste de terrein qui, de long-temps, ne sera bâti ni habité selon le plan. A peine commençoit-elle à se peupler, qu'elle fut presque réduite en cendres par les Suédois, qui la prirent d'assaut en 1657. Elle a depuis été rebâtie. Pour y attirer des habitans, le roi Christian V, en 1682, en fit un asyle pour les banqueroutiers, tant nationaux qu'étrangers, et y établit la liberté des cultes. C'est là que se paie le péage dû par les vaisseaux qui passent le petit Belt.

SUD-JUTLAND. — Il a d'excellentes terres, de belles prairies, des pâturages très-propres à faire des élèves de bestiaux.

Sleswik, capitale, ville ancienne et considérable. Elle étoit autrefois impériale et anséatique, et beaucoup plus florissante qu'elle n'est aujourd'hui. Elle a beaucoup souffert dans les différentes guerres d'Allemagne : elle est sur le golfe de Slie, où elle a un bon havre. L'on y a établi une manufacture de batiste, qui fournit des toiles aussi fines que celles de France; elle fabrique aussi des fils propres à faire de la dentelle.

Hadersleben, à l'E., petite ville avec un port sur la mer Baltique et une bonne citadelle. C'est le grand passage du Jutland dans l'île de Fionie.

Appenrade, port avec une petite citadelle. C'est une des plus riches villes du duché.

Tondern, à l'O., ville, dans une île formée par la *Widau*, a une bonne forteresse. Elle est renommée pour ses don-

telles, et fait un assez bon commerce en grains et en bestiaux.

Flensbourg, sur un golfe du même nom, ville commerçante, et la plus importante du duché de Sleswik. Christian v naquit en 1649, dans l'ancien château de cette ville, aujourd'hui démoli. C'est d'une contrée voisine de cette ville, et nommée encore aujourd'hui Anglen, que sont sortis les Anglais.

Husum, port sur le golfe de Hever. Cette ville, en 1372, n'étoit qu'un gros village; aujourd'hui elle est fort commerçante, sur-tout en bœufs et en chevaux.

Gottorp, château magnifique près de Sleswik. La principale branche des ducs de Holstein y faisoit sa résidence, et en a pris le nom d'Holstein-Gottorp. Ce château avoit une riche bibliothèque et un cabinet de curiosités, dont la majeure partie a été transportée à Copenhague. On y distinguoit un globe de onze pieds de diamètre, dont la surface convexe représentoit la terre, et la surface concave, le ciel avec toutes les étoiles connues. Il fut donné en présent à Pierre-le-Grand, et transporté à Pétersbourg.

Tonningen, ville commerçante et autrefois fortifiée, avec un port sur l'Eyder.

Friderickstadt, entre l'Eyder et le Treen, ville bâtie à la hollandaise, par des Arminiens qui se sauvèrent de la Hollande en 1621. Elle est médiocrement grande, mais régulière et carrée; la plupart de ses rues plantées de deux rangées de tilleuls. Elle a des manufactures de soie et de laine, et s'entretient par le commerce et la navigation.

Eckrenford, port sur la Baltique, presqu'entièrement environné d'eau. Cette ville, qui faisoit autrefois un grand commerce, a des rues larges et bordées d'arbres des deux côtés.

Friderinhs-Ort, ci-devant *Christian-Pries*, sur le golfe de Kiel, petite forteresse avec quelques maisons. Près de là, un canal procure, par le moyen de plusieurs rivières, un passage de la mer d'Allemagne dans la Baltique. Ce fut près de cette ville que l'amiral danois Gabel battit, en 1715, la flotte suédoise.

ILES DU DANEMARCK. — ZÉELAND. — Le sol en est plat, un peu sec et aride. Elle produit cependant assez de grains, particulièrement d'orge et d'avoine; et il y a de belles prairies, où paissent de grands troupeaux de bétail. On y trouve quelques plantations de tabac, des lacs abondans en

poissons, des forêts remplies de gibier, et une source d'eaux minérales, agréables et salubres. Cette île est fort peuplée, quoique des brouillards fréquens y nuisent à la salubrité de l'air.

Copenhague ou *Kiobenhavn*, capitale de toute l'île, fut originairement l'établissement d'une association de matelots, et fondée par des pêcheurs errans dans le 12ᵉ siècle. Elle est aujourd'hui la capitale de tout le royaume, et présente de loin un magnifique aspect; elle est fortifiée et défendue par quatre citadelles. Elle contient dix paroisses, indépendamment de celles des calvinistes et autres sectaires, qui en ont neuf: il y a aussi quelques hôpitaux. Copenhague est décorée de palais publics et particuliers. Ses rues sont au nombre de 186, et sa population est de 180,000 ames. Les maisons des principales rues sont construites en briques et les autres en bois. Nous avons déjà fait mention de son université. Mais la magnificence de Copenhague consiste dans son port, formé par un canal spacieux qui traverse la ville. Les vaisseaux ne peuvent y entrer que l'un après l'autre; mais il est assez grand pour en contenir 500. Plusieurs rues ont des canaux et des quais, et les vaisseaux viennent jusqu'aux portes des maisons. La route que les vaisseaux doivent suivre commence à trois quarts de lieue de la ville; elle est défendue par 90 bouches à feu, et par la difficulté de la navigation. On y voit 2 beaux arsenaux, l'un pour la marine, et l'autre pour l'armée de terre; plusieurs bibliothèques, un jardin botanique, un observatoire, une école de cadets. Mais malgré ces avantages, rien n'annonce à Copenhague l'activité et l'industrie; et son port, un des plus beaux de l'univers, est peu commerçant. Les places publiques sont remplies d'officiers de terre et de mer, et les forces que le Danemarck tient constamment sur pied, sont beaucoup trop nombreuses pour un royaume de son étendue. La police s'y fait très-exactement; on peut, sans danger, parcourir la ville à toute heure de nuit; mais à onze heures du soir tout y est aussi tranquille que dans un village: on n'entend pas rouler un seul carrosse.

Les appartemens du palais sont majestueux, et tendus, pour la plupart, en très-belles tapisseries. L'on y voit représentée l'histoire d'Esther, et une suite de bêtes féroces: à une de ses extrémités, une colonnade forme les écuries, remarquables par leur étendue, et par la beauté des chevaux qu'elles contiennent; *Frederiksbourg*, situé à environ 7 lieues de Copenhague, est le plus beau palais de sa majesté danoise. Il est très-vaste, environné d'un triple fossé, et disposé, comme

presque toutes les anciennes résidences royales, de manière à opposer, en cas d'attaque, une forte résistance. Ce palais fut construit par Christian IV; et, selon l'architecture de ces temps, on y voit un mélange des styles gothique et grec; la façade est décorée de colonnes toscanes et doriques, et le haut de l'édifice est terminé par des tourelles. Il y a quelques appartemens meublés richement, quoiqu'à l'antique. La salle des chevaliers est fort longue; la tapisserie représente les guerres du Danemarck, et les plafonds sont ornés de sculptures très-soignées. Le tableau de cheminée étoit jadis totalement couvert de plaques d'argent d'un travail précieux; mais les Suédois, qui ont souvent fait ici des incursions, et même assiégé la capitale, ont pillé et dévasté ce palais, malgré son triple fossé et sa redoutable apparence. L'infortunée reine Mathilde y résida long-temps, lorsque le roi parcouroit l'Europe. Cette ville fournit aux nations qui occupent le N. de la mer Baltique, du thé, du sucre, des mouchoirs, des mousselines et autres étoffes des Indes, des porcelaines de la Chine, de l'huile de baleine. Les manufactures de laine et de soie, avec celles des environs, suffisent à la consommation du Danemarck. La manufacture royale d'étoffes de soie a cent métiers. On y trouve aussi une fabrique très-considérable de toiles peintes, et des manufactures de draps. Des savonneries y sont établies depuis le commencement du dernier siècle; mais la mauvaise qualité du savon qu'on y fabrique, est la cause de leur peu de succès. La chapellerie et la bonneterie y sont assez florissantes, mais l'orfèvrerie médiocre. Les raffineries de sucre y sont assez multipliées pour employer une partie des sucres bruts venant des colonies danoises. A environ une lieue d'Elseneur, est un autre petit palais couvert d'une galerie, dont la façade présente une rangée de douze flèches. Il est bâti, dit-on, sur le même site occupé jadis par le palais du père d'Hamlet; et, dans un jardin y attenant, on montre l'endroit où, suivant la tradition, ce prince fut empoisonné. Le roi a, dans le parc de Jagersbourg, une maison de plaisance nommée l'*Hermitage*, remarquable par la disposition de ses appartemens, la bizarrerie de son ameublement, et particulièrement par une machine qui apporte et remporte les plats de la table du roi, placée dans une salle du second étage.

Elseneur est bien bâtie; elle contient environ 6,000 habitans, qui vivent presque tous du commerce, de la douane, de la pêche, etc. Toutes les nations qui commercent dans la Baltique y ont des consuls. Après Copenhague, c'est la ville la plus commerçante du royaume: elle est forte du côté de la

terre, et défendue du côté de la mer. Tous les navires acquittent ici un péage, et baissent, en passant, leurs huniers.

Roskild, à 7 lieues et demie O. de Copenhague, au fond d'un grand golfe. Cette ville, très-ancienne et autrefois capitale et résidence des rois, n'est plus remarquable que par sa cathédrale, où ils ont leurs tombeaux. On y voit l'épitaphe de Saxon le grammairien. La ville a un beau palais royal et un collége.

Cronenbourg, château fort, bâti en 1577, par Frédéric II, pour garder le passage du Sund, qui a une lieue de large en cet endroit, mais qui n'a de profondeur que près de l'île de Zéeland. Les vaisseaux ne peuvent éviter de passer sous son canon, et ils sont soumis à un droit de péage.

Kallundborg, bon port et ville riche. Les habitans ont une navigation assez considérable, et exportent sur-tout beaucoup de malt. On s'y embarque pour Aarhus.

Korsor, port sur le grand Belt; passage ordinaire de Zéeland en Fionie.

FIONIE. — Cette île, qui est l'apanage du fils aîné du roi, est si fertile, qu'on en exporte beaucoup de seigle, d'orge, de pois, d'avoine pour la Norwège et la Suède. Les abeilles qu'on y élève donnent aux habitans les moyens de faire l'hydromel. Elle renferme :

Odensée, capitale, ville ancienne et assez peuplée, au centre de l'île, dans une très-belle plaine. On y trouve des monumens remarquables, entr'autres le mausolée d'Ahlefeld. On y fabrique des draps et autres étoffes de laine. On y trouve encore une raffinerie de sucre et des savonneries. Elle est le siége du bailli diocésain et de l'évêque. Le roi conclut en cette ville un traité de subsides avec l'Angleterre, en l'année 1701. Selon l'opinion commune, c'est dans cette ville que l'on parle le meilleur danois.

Niborg, ville dont le port est très-fréquenté, à cause du commerce de blé qui s'y fait, et qui y attire tous les peuples voisins, particulièrement les Anglais et les Hollandais. Les vaisseaux qui passent le grand Belt, y acquittent le péage.

Swinborg et *Faborg*, au S.; deux petites villes assez commerçantes. La première a une fabrique de bons draps.

Assens, port très-fréquenté. C'est le passage ordinaire du duché de Sleswik à Copenhague, et en d'autres lieux des îles de Fionie et de Zéeland.

Middelfahrt, petite ville à l'endroit le plus étroit du petit Belt; c'est le grand passage de Fionie en Jutland.

FALSTER. — On peut appeler cette île le verger du Danemarck. Le gibier y est très-abondant. C'est ordinairement le douaire des reines de Danemarck.

Nicoping, capitale, ville ancienne et bien bâtie, étoit plus florissante lors du séjour des reines douairières de Danemarck. Le château royal est le plus bel ornement de cette ville. Le roi Jean y tint, en 1507, une assemblée avec les villes anséatiques situées le long de la mer Baltique.

LANGELAND. — Cette île est par-tout également fertile, et, par son produit, le meilleur comté du royaume.

Rutkoping, qui en est le lieu principal, est aussi la seule ville de toute l'île.

Frankier, château d'où dépend la plus grande partie de l'île.

LALANDE. — Cette île est la plus fertile de toutes en froment, seigle et orge : ses pois sont renommés, aussi bien que sa manne, dont le goût approche beaucoup de celui d'une amande douce. L'air y est épais et mal sain.

Naxkou, capitale de l'île; c'étoit autrefois une forteresse, mais elle n'a plus aujourd'hui qu'un simple rempart; elle est de médiocre grandeur. Cette ville a un assez bon port. En 1570, elle fut pillée par les Lubequois, et en 1659, les Suédois l'assiégèrent, et la forcèrent de se rendre au bout de trois mois.

Nyested, petite ville riche, qui fait un grand commerce avec l'Allemagne.

FEMEREN. — Le terroir y est, généralement parlant, bon et fertile, mais rien n'y réussit mieux que les pois, le froment et l'orge. Il n'y a, dans toute l'île, ni sources, ni rivières.

Bourg, capitale, ville ancienne, avoit autrefois un bon port; mais, depuis long-temps, il est comblé par la vase, ce qui est cause que les vaisseaux jettent l'ancre dans les environs du château ruiné de Glambeck.

ALSEN. — Si l'on excepte le froment, il croît dans cette île toutes sortes de grains. Le bois, le gibier et les fruits y abondent. On y trouve des lacs d'eau douce fort poissonneux.

Sonderbourg, capitale, ville médiocrement grande, et bâtie sur le penchant d'une colline; elle tire la plus grande partie de sa subsistance de la navigation; son port est profond et excellent. On y remarque le château royal, où le roi Christiern II demeura emprisonné depuis l'année 1532, jusqu'en 1549; il est actuellement habité par le bailli royal de Sonderbourg.

NAVIRES qui ont passé le Sund pendant l'année 1799, venant de la mer du Nord.

Moss..................	24	1660 ½	Porsgrund..............	29	2628 ½
Drobak................	13	1090	Langesund.............	28	3012 ½
Christiania.............	143	14750	Brevig.................	15	812
Drammen..............	257	23363	Ostre Risoer...........	54	2814
Holmboe...............	1	71 ½	Oxefiorden............	1	32
Holmestrand...........	23	2179 ½	Arendal...............	51	3657
Aasgaardstrand.........	2	176 ½	Christiansand..........	124	5734 ½
Askestrand.............	1	106	Soon..................	3	216
Jonsberg...............	15	1078	Farsund...............	2	175
Sandefiord.............	5	277	Mandal................	42	1811
Aaresund...............	1	60	Flekkefiord............	10	289
Laurvig................	19	1999	Stavanger..............	9	372
Drontheim..............	17	1240	Autres lieux non-indiqués.	42	3906
	606	55218 ½		443	28203 ½
				606	55218 ½
			TOTAL...........	1049	83422

Les 1049 cargaisons de bois valant 83,422 lasts de commerce, exportées de la Norwège, ont été importées, savoir : les deux tiers en Angleterre, Écosse, Irlande, Jersey et Guernesey ; un cinquième environ en Hollande, et le reste en France, en Espagne et en Italie.

Le last de commerce de Danemarck est de cent pieds cubes en solidité. Le tonneau de mer de France étant de deux mille livres poids de marc, ou quarante-deux pieds cubes en solidité, on peut compter deux lasts de commerce égaux à cinq tonneaux.

Le tableau ci-dessus des exportations de la Norwège, est extrait du journal officiel de Copenhague, intitulé : *Journal de commerce et d'industrie*, du 3 janvier 1800.

MONE. — Cette île très-fertile, sur-tout en pois, et remarquable par ses montagnes de craie blanche, qu'on apperçoit de fort loin sur mer, a pour lieu principal,

Steke, petite ville située sur le bord de la mer; plus forte autrefois, elle soutint, en 1510, un siége contre les Lubequois. Christian v avoit établi dans cette place une école de marine, c'est maintenant une maison de manufactures. Cette ville fut presqu'entièrement consumée par le feu en 1774.

BORNHOLM. — Cette île a des mines de charbon qui, pour la qualité, ne le cède pas à celui d'Angleterre. C'est l'exil ordinaire des courtisans disgraciés.

Ronne, petite ville située sur le bord de la mer, possède une fabrique de porcelaine. Son port est fortifié, mais peu profond.

Commerce. — Le Danemarck est très-favorablement situé pour le commerce. Ses ports peuvent recevoir les plus gros navires, et ses matelots sont très-expérimentés dans la navigation de toutes les parties de l'océan. Le Danemarck produit tous les bois et beaucoup d'autres matériaux nécessaires à la construction des vaisseaux. Quelques-unes de ses provinces fournissent aussi des articles d'exportation, comme des bêtes à cornes, des chevaux, du beurre, des suifs, des huiles, du goudron, de la poix, des cuirs, du fer et du *stock-fish*, espèce de morue sèche; on peut encore y ajouter des peaux et des fourrures: tous ces articles, étant le produit naturel des Etats du roi, sont compris dans le nombre de ceux qu'on peut exporter; mais l'exportation des avoines est défendue. Les articles d'importation sont les sels, les vins, les eaux-de-vie et les soieries, que les Danois tirent de la France, du Portugal et de l'Italie. Ils ont fait récemment un commerce assez considérable avec l'Angleterre, qui leur fournit des dráps de grande largeur, des horloges, des serrures, des secrétaires, etc. Les Danois ont le droit exclusif d'importer en Norwège grains, vins et marchandises de fabrique, afin que les bénéfices se trouvent également distribués sur toutes les parties du royaume. Les établissemens que les Danois ont fondés dans les deux Indes, donnent une idée très-favorable de leur génie pour le commerce. En 1612, Christian IV établit à Copenhague

une compagnie pour le commerce des Grandes-Indes; et, peu de temps après, quatre navires partirent pour s'y rendre. Le roi d'Angleterre, Jacques Ier, qui avoit épousé une princesse de Danemarck, suggéra au roi cette idée; et, en 1617, les Danois construisirent une ville et un fort à Tranquebar, sur la côte de Coromandel. La sûreté que les Indiens trouvèrent sous le canon de ce fort, en attira un grand nombre qui vinrent s'y établir; et, en peu de temps, la compagnie danoise fut en état de payer au roi un tribut annuel de 10,000 rixdales. Mais l'ambition de devenir puissamment riche, lui ayant fait imprudemment tenter de se saisir du commerce des épices dans l'île de Ceylan, ses troupes furent défaites par les Portugais. La compagnie ne tarda pas à se brouiller avec tous les Indiens de son voisinage; et, sans le secours que lui donna M. Pitt, alors gouverneur des établissemens anglais dans l'Inde, la ville et le fort de Tranquebar auroit infailliblement été pris par le Raja de Tanjaor. Vers la fin des guerres de l'Europe, après la mort du roi de Suède, Charles XII, la compagnie danoise se trouva fort endettée, et proposa de nouvelles souscriptions pour augmenter les anciens fonds, et expédier des vaisseaux à Tranquebar, au Bengale et à la Chine. Au bout de deux ans, le roi accorda à la compagnie une nouvelle charte et de très-grands priviléges, au moyen de quoi son commerce eut passagèrement beaucoup d'activité. Les Danois possèdent aujourd'hui les îles de Sainte-Croix et de Saint-Thomas, et la petite île de Saint-Jean dans les Antilles de l'Amérique. Ces ports sont libres, et renommés pour la contrebande. Ils ont encore le fort de Christianbourg sur la côte de Guinée, mais ne font qu'un commerce désavantageux dans la Méditerranée, par les objets qu'ils sont obligés de prendre en France et en Espagne.

Compagnies de commerce. — Tout le commerce du Danemarck étoit particulièrement concentré entre les mains de trois compagnies privilégiées, connues sous les noms de compagnie royale asiatique, compa-

gnie d'Islande, et compagnie générale du commerce. La première existe depuis un siècle. Le commerce qu'elle fait dans l'Inde et dans la Chine est peu considérable, puisqu'elle n'y expédie que trois ou quatre vaisseaux. La permission du commerce de l'Inde a été depuis accordée aux particuliers et aux étrangers, qui y envoient pour leur compte quelques vaisseaux. Celle d'Islande n'existe plus; le commerce y est libre. Il part tous les ans pour cette île une flotte de vingt vaisseaux, dont la majeure partie est toujours armée à Copenhague, et l'autre à Gluckstadt. La compagnie générale du commerce n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle étoit lors de son établissement; elle s'occupoit de faire des expéditions pour son propre compte, soit pour le Danemarck, soit pour les pays étrangers. Son principal commerce consistoit dans celui qu'elle faisoit dans le Groënland; elle approvisionnoit les colonies de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance, et retiroit en échange de l'huile de baleine, des fanons, et autres articles du produit de cette pêche. La pêche du Groënland et de l'Islande se faisoit pour le compte du roi; mais il en retiroit fort peu de bénéfices. La compagnie de Groënland est abolie, et le commerce est libre. Nous parlerons des possessions étrangères du Danemarck dans les Indes et dans l'Amérique, lorsque nous décrirons ces pays.

Banques.—Le gouvernement établit à Copenhague, en 1794, une nouvelle banque, à l'instar de celle d'Altona, établie en 1788, sous la dénomination de banque d'espèces de Danemarck et de Norwège, dont les espèces ont la même valeur (savoir, 9 un quart rixdales, au marc de Cologne fin). Elle émet des billets de 80, 40, 20 et 8 rixdales banco, et est spécialement chargée de retirer de la circulation les billets de l'ancienne banque d'escompte et d'emprunt, et de solder ses comptes. Il y a aussi à Copenhague une chambre d'assurance établie en 1727; les intéressés n'ont rien déboursé. Il suffit, pour prendre des actions, de souscrire et de donner caution pour la somme. Par son institution, elle ne peut assurer sur chaque vaisseau

au-delà de 50,000 rixdales, et sur ceux de la compagnie des Indes, jusqu'à 60,000.

Curiosités naturelles et artificielles. — Le Danemarck proprement dit, est la partie du royaume de ce nom qui produit le moins de curiosités, si nous en exceptons celle du Musée de Copenhague, qui en contient une profusion de naturelles et d'artificielles. On y voit de très-beaux tableaux et une magnifique collection de monnoies : celles des consuls romains sous la république, et celles des empereurs après la division des deux empires. Il y a aussi des squelettes artificiels, des sculptures en ivoire, des horloges, et un superbe cabinet ou buffet d'ivoire et d'ébène, ouvrage d'un artiste norwégien qui étoit aveugle. On y voit deux fameuses coupes antiques, l'une d'or et l'autre d'argent, qui ont toutes deux la forme d'un cor de chasse. La première paroît avoir été travaillée par des païens. Les hiéroglyphes gravés sur l'extérieur, font présumer qu'ils s'en servoient dans leurs cérémonies religieuses. Sa longueur est d'environ deux pieds neuf pouces, et son poids de cent deux onces. Elle contient deux pintes et demie de Paris; on la trouva dans le diocèse de Ripen, en 1639. Celle d'argent pèse quatre livres; et on la nomme *cornu Oldenburgicum*. Quelques-uns présument toutefois qu'on la fabriqua par l'ordre du roi de Danemarck, Christiern 1er, qui fut aussi le premier roi de la race d'Oldenbourg, et régna en 1448. On a trouvé dans le nord de l'Angleterre plusieurs vases de la même forme, mais de différens métaux, qu'on suppose de fabrique danoise. Le Musée de Copenhague est très-abondamment fourni d'instrumens d'astronomie, d'optique et de mathématiques. On trouve aussi un grand nombre d'instrumens astronomiques très-curieux dans la tour ronde, construite de manière qu'un carrosse peut monter jusqu'à sa plate-forme. Le village d'*Anglen*, situé entre Flensbourg et Sleswik, passe aussi pour une curiosité, parce que cet endroit a donné son nom aux Angles ou Anglo-Saxons qui se fixèrent dans la Grande-Bretagne, et furent les ancêtres des Anglais

modernes. Les géographes ont toutefois omis les plus rares curiosités du royaume de Danemarck. Elles consistent dans les anciennes inscriptions gravées sur des roches, dont les historiens et les antiquaires ont fait mention. On présume que ces inscriptions sont l'écriture des temps antérieurs à l'invention du papier, des tables de cire, etc. Les caractères sont runiques, et si peu connus des savans, que leur sens est encore à-peu-près une énigme. On suppose toutefois qu'ils contiennent des faits relatifs à l'histoire. Etienne, dans ses observations sur Saxo-Grammaticus, a donné des exemples de quelques-unes de ces inscriptions.

Constitution civile, gouvernement, loix, etc. — L'ancienne constitution du Danemarck fut primitivement formée à-peu-près sur le même plan que les autres gouvernemens gothiques. La couronne étoit élective, et le roi, conjointement avec le sénat qu'il présidoit, étoit investi du pouvoir exécutif; il commandoit aussi les armées, et décidoit en dernier ressort toutes les contestations qui s'élevoient entre ses sujets. Le pouvoir législatif et le droit d'élire le roi appartenoient aux Etats, composés premièrement de l'ordre des nobles, et en second lieu, de l'ordre des citoyens et des fermiers ou cultivateurs. Lorsque le culte des chrétiens eut fait des progrès dans le Nord, non-seulement on admit le clergé comme un ordre particulier dans l'Etat, mais encore on le laissa siéger dans le sénat. Ces ordres avoient chacun ses droits et ses priviléges. Ils étoient indépendans l'un de l'autre, et la couronne avoit aussi ses prérogatives et un revenu territorial pour subvenir à ses dépenses. Cette constitution étoit avantageuse à plusieurs égards; mais la balance de ce gouvernement fut si imparfaitement établie, que les nobles ne tardèrent pas à s'emparer du pouvoir dictatorial, et à opprimer impitoyablement le peuple, dont les assemblées n'étoient pas tenues assez régulièrement pour redresser leurs griefs. Lorsque le clergé des catholiques romains eut obtenu une part dans le gouvernement civil, son ambition surpassa

de beaucoup les prétentions de la noblesse. Les représentans du peuple manquoient du pouvoir, du crédit, et des talens nécessaires pour repousser les coups portés par les deux premiers ordres, qui finirent par forcer la couronne à renoncer à ses prérogatives, et à tyranniser la nation. Les efforts de Christiern II, pour arrêter ce torrent de vexations, lui firent perdre sa couronne et sa liberté personnelle. Christiern III, de concert avec les nobles et le sénat, détruisit le pouvoir du clergé; mais le peuple resta sous la verge de la noblesse. Enfin, sous le règne de Frédéric III, le peuple, au lieu de chercher à corriger les défauts de sa constitution et à maintenir sa liberté, fut assez aveugle pour déclarer le roi absolu, dans l'espoir d'être délivré de l'oppression des nobles. Une suite de guerres malheureuses avoit réduit la nation à un tel état de misère, qu'il ne se trouva plus d'argent pour payer la solde de l'armée : il en résulta une question fort concise, qui consistoit à savoir si les nobles vouloient consentir à payer les taxes? Ils s'y refusèrent unanimement; et la dernière classe du peuple, ne voyant que le roi qui pût la protéger dans cette circonstance, tourna sur lui ses regards, et le clergé l'encouragea dans ses démarches. L'assemblée des Etats proposa de faire porter aux nobles leur part du fardeau public. Otta Craeg s'éleva vivement contre ce projet, et rappela au peuple que les communes n'étoient autre chose que les esclaves des nobles.

C'étoit là ce qu'attendoient les chefs des communes, le clergé et même la cour. Nanson, l'orateur des communes, releva l'expression d'*esclaves*. Le tumulte commença dans l'assemblée, et la rompit. Les représentans du peuple et le clergé se retirèrent dans une autre maison, et résolurent de faire au roi l'abandon de leur liberté, l'offre de leurs services, et de rendre enfin la couronne héréditaire dans sa famille. Dès le lendemain, ils exécutèrent cette résolution. L'évêque de Copenhague porta la parole pour le clergé et les communes. Le roi accepta leur offre, et leur promit

secours et protection. Les portes de Copenhague furent soigneusement fermées ; et les nobles s'y trouvant dénués de tout moyen de résistance, consentirent, d'aussi bonne grace qu'ils le purent, à confirmer le don du clergé et du peuple.

Le 10 janvier 1660, les trois états de la noblesse, du clergé et du peuple, signèrent, chacun séparément, un acte qui déclaroit leur consentement à l'hérédité future de la couronne dans la famille du prince régnant, en ligne masculine ou en féminine. Ils revêtirent le roi du pouvoir absolu, et du droit de régler la succession ou la régence durant une minorité. On conserve encore précieusement, dans les archives de la famille régnante, l'acte signé des nobles, qui déclarent leur renonciation aux droits qu'ils avoient précédemment exercés : il peut servir à conserver la mémoire de l'humiliation d'une noblesse arrogante, et de l'hypocrisie du prince qui, pour s'en venger, commença par persuader au peuple que ses vues se bornoient à réparer un édifice chancelant, et l'excita ensuite à le renverser et à ensevelir sa liberté sous ses ruines.

Lorsque cette étrange révolution fut terminée, le roi dépouilla les nobles de leurs anciens priviléges, mais sans même songer à prendre quelques mesures pour soulager la classe du peuple, qui l'avoit revêtu du pouvoir absolu, et qui resta dans l'ancien et triste esclavage où il est encore. Lors de la révolution, sous le règne de Frédéric III, le roi réunit dans sa personne tous les droits du pouvoir suprême; mais comme il ne pouvoit les exercer tous par lui-même, il fallut bien confier à ses sujets des portions du pouvoir exécutif. La haute-cour de judicature, pour les royaumes de Danemarck et de Norwège, tient ses séances dans le palais royal, à Copenhague, et le roi en est le président honoraire. Les provinces qu'on nomme allemandes, ont aussi un tribunal suprême, qui siége, pour le duché de Holstein, à Gluckstadt, et pour le duché de Sleswik, dans la ville du même nom.

Quant aux affaires importantes, le roi les décide

dans son conseil, dont il nomme et destitue les membres quand bon lui semble. C'est dans ce conseil que les loix sont proposées, discutées et ratifiées par la sanction royale. C'est là que le roi approuve ou rejette les grands changemens ou les établissemens qu'on lui propose; c'est aussi dans ce conseil, ou quelquefois dans son cabinet, qu'il accorde les priviléges, et qu'il interprète, étend ou restreint la loi.

Dans ce royaume, comme dans plusieurs autres, le roi est censé présent dans toutes les cours suprêmes, lorsqu'elles administrent la justice à ses sujets. En conséquence, il y a dans chacune un trône, auquel les avocats semblent, en plaidant, adresser leurs discours; et les juges, en donnant leur opinion, en font de même. Le roi assiste tous les ans à la première séance, et donne, dans cette occasion, les instructions qu'il juge convenables. Dans toutes les causes civiles, la décision de ces juges est sans appel; mais une sentence de mort ne peut jamais être suivie de son exécution, si elle n'est pas signée du roi.

Il y a en Danemarck de très-sages réglemens pour l'administration de la justice; mais il s'en faut cependant de beaucoup qu'elle soit impartialement rendue. Un homme de la basse classe parvient rarement à l'obtenir, lorsqu'il a pour adversaire un noble ou un individu protégé par la cour ou par le premier ministre. Si les loix sont assez évidemment en faveur du premier, pour que les juges aient honte de la violer ouvertement en prononçant contre lui, son puissant adversaire obtient du roi un ordre de suspendre les procédures, ou une dispense de suivre littéralement la loi, et l'affaire ne va pas plus loin. Le code actuellement établi dans le Danemarck, fut publié par Christiern v, et formé sur le code de Valdemar et sur les autres qui ont été publiés successivement. C'est à-peu-près le même que celui de la Norwège. Les loix sont justes et claires; elles seroient très-favorables au peuple, si elles étoient impartialement exécutées. Mais comme le roi peut modifier ou changer la loi, et en dispenser à son gré, le peuple, tyrannisé

et vexé sans miséricorde, a tout lieu de se repentir du servile aveuglement qui l'a déterminé à se dépouiller de sa liberté, et à revêtir ses rois du pouvoir absolu.

Jusqu'en 1787, la situation des paysans danois fut à-peu-près la même que celle des animaux domestiques. Telle étoit la position de ces êtres malheureux, qu'au lieu de vivre, ils ne faisoient que végéter. Attachés à la glèbe, ils ne pouvoient pas quitter la terre où ils étoient nés, et s'établir dans un autre canton, à moins d'en avoir acheté ou obtenu la permission de leur maître. Il pouvoit les réclamer et les reprendre comme un bœuf ou un mouton échappé de son étable. A la sollicitation du prince, successeur présomptif de la couronne, ces odieux restes de féodalité ont enfin disparu. Malgré les réclamations de la noblesse propriétaire, un édit du roi a restitué aux paysans leur ancienne liberté, qui a tant contribué autrefois à la gloire de l'Etat; il a aboli aussi une grande partie des griefs qui rendoient leur situation si douloureuse.

Peines.— Les criminels condamnés à mort sont généralement décapités par la hache. Pour aggraver la peine, la sentence porte quelquefois qu'avant d'exécuter le criminel, on lui abattra la main droite; et pour des crimes plus odieux, tels que meurtre de père et de mère, etc., ou pour vol commis sur une grande route, le malfaiteur est condamné au supplice de la roue: mais les peines capitales ne sont pas fréquentes en Danemarck, et les autres châtimens consistent à être marqué d'un fer chaud à la figure, battu de verges, ou emprisonné et condamné aux travaux publics. La rigueur et la durée de ces différentes punitions, varient suivant la nature du crime ou ses circonstances.

Histoire politique du Danemarck. — Après l'avénement de Christiern VII, la cour sembla, pendant quelque temps, avoir changé de maximes. Son père avoit adopté, à la vérité, dans la dernière guerre, un système de neutralité très-respectable; mais malgré ses relations avec la Grande-Bretagne, les Français conservèrent toujours sur lui leur ancienne influence.

Les subsides qu'il recevoit, entretinrent ses armées; mais ses querelles de famille avec la Russie, relativement au Holstein, et l'ascendant que le cabinet de France avoit pris sur la Suède, ne lui permirent pas de se mêler ouvertement des affaires de l'Europe, quoique sa situation l'y invitât, particulièrement vers le temps où le traité de Closter-Seven fut conclu. Aussi-tôt après son avénement, Christiern VII parut avoir formé le plan de maintenir son indépendance, en se prévalant de ses avantages naturels; mais les événemens qui sont survenus, et la foiblesse de son administration, ne laissent plus l'espérance de voir le Danemarck atteindre, sous son règne, à un degré de prospérité remarquable.

Quant aux intérêts extérieurs du Danemarck, rien ne peut très-certainement lui être plus favorable que l'amitié des puissances maritimes. Ses articles d'exportation lui offrent les moyens de faire un commerce très-lucratif avec la France et l'Espagne, et dans la Méditerranée, parce que les Etats mahométans favorisent les Danois, en considération des bois de construction qu'ils peuvent fournir.

La famille impériale qui règne aujourd'hui en Russie a bien quelques griefs contre le Danemarck, par rapport au Holstein; mais il n'y a pas d'apparence que dans les circonstances présentes ce motif puisse la déterminer à lui déclarer la guerre. Si les Suédois, commandés par un prince aussi entreprenant que leur Charles XII, reprenoient leur ancienne valeur militaire, ils tâcheroient probablement de reconquérir les belles provinces dont ils ont été dépouillés par le Danemarck; mais ce dernier royaume ne court réellement les risques d'une invasion, que quand la mer Baltique se glace, comme cela est arrivé plus d'une fois, au point de porter non-seulement des hommes, mais la plus pesante artillerie. On a vu, dans ces occasions, les armées suédoises la traverser, et menacer d'envahir totalement le Danemarck.

Revenus. — Les revenus du roi de Danemarck ont trois sources différentes; les impositions qu'il lève

sur ses sujets, les droits qu'il tire des étrangers, et ses domaines, auxquels il faut ajouter les confiscations. Les vins, le tabac, le sel et les denrées de toute espèce, sont taxés. Les mariages, le papier, les communautés, la terre, les maisons et la capitation produisent des sommes très-considérables. Les dépenses des fortifications sont défrayées par le peuple; et quand la fille du roi se marie, la nation contribue d'environ cent mille rixdales à sa dot, qui font à-peu-près 480,000 fr. de notre monnoie. Les taxes intérieures du Danemarck sont toujours très-incertaines, parce que le roi peut les augmenter ou les diminuer à son gré. Les taxes des douanes sur les importations et les exportations sont moins variables. Les droits payés par les étrangers sont principalement ceux des vaisseaux qui entrent par le Sund dans la mer Baltique, et traversent le détroit entre Shonen et l'île de Zéeland. C'est une rade assez commode, d'une lieue de large à-peu-près. C'est le seul passage pour entrer dans la Baltique, le petit *Belt* n'ayant pas assez de profondeur, et le grand étant rempli d'écueils cachés sous l'eau. Le Sund est fort profond. Le Danemarck a établi des fanaux dans tous les endroits dangereux; d'autres feux brillent sur la côte, en différens endroits, pour guider les vaisseaux dans les nuits obscures et orageuses : ce sont ces précautions qui seules forment véritablement les titres primitifs du péage qu'il lève sur les vaisseaux étrangers qui passent par ce bras de mer. Ces droits sont en proportion de la grandeur du navire et du prix de la cargaison, spécifiés dans les lettres de destination. Ces taxes, qui forment une principale branche des revenus du roi de Danemarck, ont souvent excité le courroux des puissances du Nord de l'Europe. Les Anglais et les Hollandais refusèrent de les payer. Les Suédois, qui commandent l'autre côté du passage, refusèrent aussi de s'y soumettre; mais par le traité conclu, en 1720, entre la Suède et le Danemarck, sous la garantie du roi d'Angleterre, Georges I[er], les Suédois convinrent de payer les mêmes droits que les Anglais et les Fla-

mands. Le premier traité relatif à ces taxes, fut fait par l'empereur Charles-Quint, en faveur de ses sujets des Pays-Bas. On paie les droits à Elseneur. Cette ville, située sur le Sund, à l'entrée de la mer Baltique, est distante de Copenhague d'environ 7 lieues. Le revenu total du Danemarck, y compris ce qui se perçoit à Elseneur, monte aujourd'hui à plus de cinq millions de rixdales, ou environ 24,000,000 fr.

LISTE des revenus du roi, indépendamment de ses domaines.

	La rixdale vaut 4 liv. 16 s.
Taxe sur les terres.	1,000,000 r.
Petites impositions, comme la capitation, l'accise, les mariages, etc. . .	950,000
Droits des douanes.	154,000
Péage du Sund.	200,000
Taxes sur les mines de sel du Jutland.	27,000
Dîmes et capitation de la Norwège. .	770,000
Péages de Berghen, Drontheim, Christiansand, et Christiania.	160,000
Autres péages.	552,000
Revenu des mines.	300,000
Revenu de Sleswik, Holstein.	690,000
Taxes sur les glands et les faines. . . .	20,000
Péage sur le Wéser.	7,500
Bureau des postes.	70,000
Fermes d'Islande et des îles Fero. . .	35,000
Fermes de Bornholm.	14,800
Pêcherie des huîtres.	22,000
Papier timbré.	40,000
SOMME TOTALE. . .	5,012,300 r.
Argent de France, environ. . .	24,059,040 fr.

Une liste de ces revenus, faite en 1730, n'en portoit la totalité qu'à 10,912,800 fr.

Armée et Marine.—Quoique les Danois aient fort dégénéré de leur ancienne valeur, leurs trois derniers rois eurent toujours sur pied des forces très-respec-

tables, au moyen de la grande discipline qu'ils maintinrent soigneusement dans leurs armées. Les forces militaires du Danemarck sont aujourd'hui composées d'environ 70,000 hommes de cavalerie et infanterie, dont la plus forte partie consiste dans une milice qui ne reçoit point de paye. Mais elle est inscrite sur la liste des corps armés, et exercée tous les dimanches. Les troupes de ligne sont au nombre d'environ 20,000, et composées, pour la plus grande partie, d'étrangers, et particulièrement les officiers; car Frédéric III étoit trop habile en politique, pour confier sa sûreté entre les mains de ceux dont il avoit escamoté la liberté. Cette armée est un pesant fardeau pour la nation; mais elle coûte peu de chose à la couronne. Une grande partie de l'infanterie reste constamment dans la Norwège, où elle vit chez les paysans à discrétion; et dans le Danemarck, ils sont tenus de fournir à la cavalerie le logement, des vivres, et même de l'argent. La flotte du Danemarck consiste en 36 vaisseaux de ligne et 18 frégates; mais comme plusieurs sont très-vieux et exigeroient de fortes réparations, il ne seroit possible d'en équiper, dans un cas de nécessité, que 25 au plus. Cette flotte est habituellement stationnée à Copenhague, où sont les arsenaux, les magasins et tous les matériaux nécessaires à la marine. 26,000 matelots sont enregistrés, et ne peuvent ni sortir du royaume sans permission, ni servir sur un navire marchand sans le consentement de l'Amirauté. Quatre mille reçoivent régulièrement une paye, et travaillent dans les arsenaux de la marine. Leur paie monte toutefois à peine à 11 fr. par mois; mais on leur donne une espèce d'uniforme, quelques subsistances, et un logement pour eux et pour leurs familles.

Ordres de chevalerie. — Il y en a deux; celui de l'Eléphant, et celui de Dannebroge. Le premier, considéré comme le plus honorable, fut institué par Christiern premier. Son symbole est un éléphant, surmonté d'un casque décoré de diamans, et suspendu à un ruban ondé de bleu-céleste. On le porte, comme

en Angleterre, sur l'épaule droite. Les chevaliers sont, sans compter le roi, au nombre de trente, et on leur donne le titre d'excellence. Les signes ou marques de l'ordre de Dannebroge, qui est, dit-on, de très-ancienne date (car il fut établi en 1219, anéanti quelque temps après, et remis en vigueur par Christiern v), consistent dans un large ruban blanc, liséré de rouge, passé sur l'épaule droite en forme d'écharpe. Il suspend sur la poitrine une petite croix de diamans; et sur le devant de son habit, du côté gauche, le chevalier porte une étoile en broderie, autour de laquelle sont inscrits les mots *de pietate et justitiâ*. Le symbole est une croix patée, émaillée de blanc; au centre, la lettre C et un 5 sont surmontés d'une couronne royale; le mot *restitutor* sert de légende. Le nombre des chevaliers est grand sans être limité.

Histoire. — Nous sommes principalement redevables de l'histoire du Danemarck à un phénomène fort extraordinaire, à la restauration de la pureté de la langue latine dans la Scandinavie, par le fameux Saxo-Grammaticus, dans le douzième siècle, à une époque où cette pureté n'étoit plus connue d'aucune nation de l'Europe. Saxo adopta, comme tous les autres historiens, les rêveries de l'antiquité, et les embellit par son style. Ce qu'il nous apprend suffit toutefois pour nous faire conclure que les Danois avoient, comme les Gaulois, les Ecossois, les Irlandois et autres peuples du Nord, leurs Bardes qui racontoient ou chantoient les exploits militaires de leurs héros, et que leurs premières histoires furent écrites en vers. Il est hors de doute que les Scandinaves ou les Cimbres et les Teutons, qui habitoient le Danemarck, la Norwège et la Suède, descendoient originairement des Scythes; mais on ne sait pas exactement jusqu'où s'étendoient les contrées connues sous les noms de Scythie (1) ou de Gaule.

---

(1) Par Scythie on peut entendre tous les pays du Nord, de l'Europe et de l'Asie qu'habitent aujourd'hui les Danois, les Norwégiens, les Suédois, les Russes et les Tartares. Les habitans de ces

On ne connoît pas même le nom du premier roi de Danemarck qui professa le christianisme, et ceux des différens pays sur lesquels il régnoit, sont si confus, qu'il est impossible au lecteur de se faire une idée précise de l'histoire de l'ancienne Scandinavie. Quelques restes des anciennes coutumes des Scythes ont sans doute produit cette confusion. Ces peuples passoient fréquemment d'un pays dans un autre; plusieurs de ces nations ou tribus se réunissoient pour une expédition par terre ou par mer; et on distinguoit tous ces aventuriers par le nom de leur chef.

On continua, long-temps après la mort de Charlemagne, à se servir indistinctement des noms de Danois, Saxons, Jutes ou Goths, Germains, Normands, etc. La renaissance momentanée de la littérature, sous le règne de ce grand prince, jeta très-peu de jour sur l'histoire du Danemarck. Nous savons seulement que, dans leurs expéditions maritimes, les habitans de la Scandinavie se réunissoient avec ceux des autres pays sous le nom de *Saxons*; ils étoient hardis, entreprenans, grossiers, ou même féroces. Depuis l'année 500 de l'ère chrétienne, ils ravagèrent ou attaquèrent les côtes maritimes de toute l'Europe, et formèrent un établissement dans l'Irlande, où ils construisirent des maisons en pierres; ils s'emparèrent de l'Angleterre et d'une partie de l'Ecosse, où l'on voit encore des traces de leur barbarie. En comparant l'histoire de Danemarck avec celle d'Angleterre, sous le règne des princes Danois qui possédèrent ou gouvernèrent ces deux contrées, les événemens se ressemblent si peu, qu'on a peine à les reconnoître. Les Danois, en qualité de conquérans, s'attribuent universellement la supériorité sur les Anglais.

Dans le onzième siècle, sous le règne de Canut le

---

contrées renversèrent l'empire Romain, le peuplèrent et continuèrent, jusque dans le troisième siècle, à former par terre et par mer des expéditions qui répandirent le ravage et la désolation dans les fertiles pays du sud de l'Europe; c'est de-là que sir William Temple, et d'autres historiens, les ont appelés l'*essaim du Nord*, *la mère des nations*, *la peuplade de l'Europe*.

Grand, on peut dire que le Danemarck étoit au zénith de sa gloire, en supposant que sa gloire puisse dépendre d'un gouvernement plus ou moins étendu. Il n'y arriva rien toutefois de fort intéressant avant l'année 1385, où Marguerite monta sur le trône. Son adresse contribua, au moins autant que son droit héréditaire, à former en 1397 l'union de Calmar, par laquelle Marguerite fut reconnue pour souveraine de la Suède, du Danemarck et de la Norwège; elle déploya sur le trône tant de courage et de fermeté, qu'on la nomma la Sémiramis du Nord. Ses successeurs n'ayant point hérité de ses grandes qualités, l'union de Calmar, qui avoit réuni à perpétuité les trois royaumes, fut dissoute: mais la Norwège resta sous la dépendance du Danemarck; et en 1444, la couronne passa entre les mains de Christiern, comte d'Oldenbourg, qui fut le premier souverain de la famille régnante.

En 1513, Christiern II, l'un des plus exécrables tyrans qu'aient produits les temps modernes, monta sur le trône du Danemarck, épousa la sœur de l'empereur Charles V, et déploya toute la férocité de son caractère. Les massacres qu'il commit en Suède l'en firent chasser. Bientôt après les Danois se révoltèrent, et le tyran fut forcé de se refugier en Flandre avec sa femme et ses enfans. Frédéric, comte de Holstein, fut unanimement appelé au trône, après la déposition de son cruel neveu; il embrassa ouvertement les opinions de Luther, et vers l'année 1536, le sage et politique Christiern III établit dans le Danemarck la religion protestante.

En 1629, Christiern IV, roi de Danemarck, fut choisi pour le chef de la ligue protestante, formée contre la maison d'Autriche. Quoique très-brave de sa personne, il étoit au moment de perdre ses Etats, lorsqu'il fut remplacé, dans ce commandement, par le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Avant la mort de Christiern, qui arriva en 1648, les Hollandais le forcèrent de baisser les droits sur le passage du Sund, et son fils Frédéric consentit à recevoir annuellement,

pour cet objet, une somme de 150,000 florins ou 330,000 francs pour le tout. Après avoir terminé cette convention, Frédéric, excité par les Hollandais, eut l'imprudence de déclarer la guerre au roi de Suède, Charles Gustave, et fut, en 1657, à la veille d'être détrôné. Charles emporta d'assaut la forteresse de Frederickstadt, et ayant, dans l'hiver suivant, fait passer son armée sur les glaces, dans l'île de Fionie, et surpris les troupes Danoises, il se rendit maître de Nyborg et d'Odensée; il traversa le grand Belt sur les glaces, et assiégea Copenhague. Cromwell, qui gouvernoit alors l'Angleterre, sous le titre de protecteur, offrit sa médiation; et Frédéric défendit vaillamment sa capitale, jusqu'à la paix de Roschild. Frédéric céda aux Suédois les provinces de Halland, de Bleking et de Skanie, l'île de Bornholm, Bahus et Drontheim en Norwège. Il essaya, toutefois, d'éluder des conditions si dures; mais Charlès prit Cronenbourg, et revint assiéger Copenhague par terre et par mer. La conduite intrépide de Frédéric, dans ces revers, lui valut la sincère affection de ses sujets; et les habitans de Copenhague se défendirent efficacement jusqu'à l'arrivée d'une flotte hollandaise, qui battit les Suédois. La fortune sembla, dès ce moment, se déclarer en faveur de Frédéric. Il déploya de grands talens militaires; et après avoir forcé Charles de lever le siége de Copenhague, il auroit pu porter, à son tour, la guerre en Suède, sans l'arrivée d'une flotte anglaise, que l'amiral Montague conduisit dans la Baltique. Ce secours changea si prodigieusement la face des affaires, que Charles assiégea Copenhague pour la troisième fois. Mais la France et l'Angleterre ayant offert leur médiation, on conclut un traité de paix, qui remit les Danois en possession de l'île de Bornholm. Les îles de Rugen, de Bleking, d'Halland et de Schonen restèrent aux Suédois.

Quoique cette paix ne rendît point aux Danois tout ce qu'ils avoient perdu, la fermeté de Frédéric dans les plus grands dangers, et les soins qu'il prit pour la sûreté de ses sujets, préférablement à la sienne, le

firent adorer de sa nation, qui le revêtit enfin du pouvoir absolu, de la manière dont nous l'avons déjà rapporté. En 1670, Frédéric eut pour successeur son fils Christiern, qui força le duc de Holstein de renoncer à tous les avantages du traité de Roschild. Il reprit plusieurs villes dans la province de Skanie; mais le roi de Suède, Charles XI, remporta sur lui la sanglante victoire de Lunden. Christiern s'étant obstiné à continuer la guerre, perdit encore la bataille décisive de Landscroon. Abandonné de tous ses alliés, et voyant son royaume épuisé d'hommes et d'espèces, il signa un traité de paix, en 1679, aux conditions stipulées par la France. Ne renonçant pas toutefois à ses entreprises militaires, Christiern forma peu de temps après un traité d'alliance avec Louis XIV, roi de France, qui menaçoit alors d'asservir toute l'Europe. Après avoir fait, avec une variété de succès, la guerre et plusieurs traités avec le Holstein, les Hambourgeois et d'autres puissances, Christiern mourut en 1690, et eut pour successeur Frédéric IV, qui maintint, comme tous ses prédécesseurs, ses prétentions sur le Holstein; et il s'en seroit emparé très-probablement, si les flottes de l'Angleterre et de la Hollande n'eussent pas fait le siége de Tonningen, tandis que le jeune roi de Suède, Charles XII, âgé alors de 16 ans, débarquoit, avec ses troupes, à environ 5 lieues de Copenhague, pour secourir le duc de Holstein son beau-frère. Charles auroit vraisemblablement pris la ville de Copenhague, si le roi de Danemarck n'eût pas conclu la paix de Travendahl, dont le traité fut totalement en faveur du duc de Holstein. Par un autre traité, que les états-généraux ratifièrent, Charles s'engagea de fournir à la solde des confédérés un corps de troupes, qui fit beaucoup de mal aux Français dans les guerres de la reine Anne.

Malgré ce traité de paix, Frédéric fut perpétuellement en guerre avec les Suédois, et durant la captivité de Charles XII à Bender, il fit une invasion dans la Poméranie suédoise. Il attaqua la ville de

Brème, et prit celle de Stade en 1712. Ses troupes furent néanmoins battues à Gadesbuch par les Suédois, qui réduisirent en cendres Altona, sa ville favorite. Frédéric se vengea en s'emparant d'une grande partie du duché de Holstein, et en forçant le comte de Steinbock, général Suédois, de se rendre prisonnier avec les troupes qu'il commandoit. En 1716, Frédéric prit Tonningen et Stralsund; il chassa les Suédois de la Norwège, et s'empara de Wismar dans la Poméranie; enfin, il porta si loin ses succès, que ses alliés commencerent à craindre qu'il ne convoitât la souveraineté de toute la Scandinavie. Charles XII, revenu de son exil, recommença la guerre contre le Danemarck avec fureur. Mais après la mort de ce prince, qui fut tué au siége de Fredericshall, Frédéric n'osa pas refuser la médiation du roi d'Angleterre, entre le Danemarck et la Suède. En conséquence, on conclut à Stockholm un traité qui laissoit à Frédéric la possession du duché de Sleswik. Frédéric mourut en 1730, et eut, deux ans avant sa mort, la douleur de voir sa capitale réduite en cendres, par un incendie accidentel. Christiern-Frédéric, ou Christiern VI, son fils et son successeur, n'employa le pouvoir acquis par son père, qu'à cultiver l'amitié des puissances voisines, et à procurer à ses sujets la paix et le bonheur, en les délivrant d'un grand nombre de taxes odieuses.

En 1734, après avoir garanti la pragmatique-sanction (1), Christiern envoya 6,000 hommes au secours de l'empereur, pendant la contestation relative à la couronne de Pologne. Quoique naturellement ami de la paix, il soutint ses droits avec fermeté, particulièrement contre les Hambourgeois. Il les obligea de solliciter la médiation de la Prusse, d'abolir leur banque, d'admettre la monnoie du Danemarck, et de lui payer un million de marcs d'ar-

---

(1) Une convention entre les princes de l'Europe, par laquelle ils promettoient de secourir la maison d'Autriche en faveur de la reine de Hongrie, fille de l'empereur Charles VI, qui n'avoit point laissé d'enfans mâles.

gent. Deux ans après, en 1738, il eut un différend avec le roi d'Angleterre, au sujet de la petite seigneurie de Steinhorst que lui avoit engagée le dernier duc de Holstein-Lawembourg, et que Christiern prétendoit lui appartenir. Quoique Christiern ne se proposât point, dit-on, de soutenir sérieusement cette querelle, elle fit répandre du sang, et fut suivie d'un traité dans lequel le roi de Danemarck se prévalut de la prédilection du roi d'Angleterre pour ses Etats d'Allemagne : car ce dernier y prit l'engagement de payer à Christiern, un subside annuel de 1,680,000 francs, à condition qu'il tiendroit toujours un corps composé de 7,000 hommes prêts à secourir au besoin ses États d'Hanovre. Ce marché étoit très-avantageux pour le Danemarck. Deux ans après, il fit saisir quelques navires hollandais, qui trafiquoient, sans sa permission, dans l'Islande. Mais la médiation des Suédois pacifia cette affaire. Christiern avoit parmi eux un parti si considérable, qu'on s'attendoit à lui voir rétablir l'union de Calmar, en faisant désigner son fils pour successeur du prince qui régnoit alors sur la Suède. Il fit certainement quelques démarches pour cet objet ; mais il fut traversé dans ces vues par la jalousie des autres puissances, qui n'approuvoient pas qu'un seul souverain possédât la totalité de la Scandinavie. Christiern mourut en 1746, avec l'honorable réputation d'avoir été le père de son peuple.

Son fils et successeur, Frédéric V, avoit épousé, en 1745, la princesse Louise, fille du roi d'Angleterre, Georges II. Il suivit le plan que son père avoit formé pour le bonheur de ses sujets, et ne se mêla de la guerre d'Allemagne que pour offrir sa médiation, qui contribua beaucoup au traité de Closter-Seven, conclu entre le duc de Cumberland et Richelieu, général des Français. A la mort de sa première épouse, qui fut la mère du roi actuel de Danemarck, il épousa la fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, et mourut en 1766.

Son fils, Christiern VII, naquit le 29 janvier 1749,

et épousa la princesse Caroline-Mathilde, la plus jeune des sœurs du roi d'Angleterre actuel. Cette alliance eut de malheureuses suites, qu'on attribue en partie aux intrigues de la reine douairière, belle-mère du roi, qui se proposoit, dit-on, de porter le prince Frédéric, son fils, au trône. Lorsque Mathilde arriva à Copenhague, cette princesse dissimulée lui prodigua des marques d'amitié et même d'affection, et parvint à gagner sa confiance. Elle lui fit une description du caractère de son mari, et l'instruisit de tous ses défauts, en lui promettant de contribuer, autant qu'elle le pourroit, à rectifier sa conduite. Tandis que la jeune reine lui ouvroit naïvement son cœur, elle plaçoit, dit-on, autour du roi, des émissaires qui l'entraînoient constamment dans des parties de débauche, pour lesquelles il avoit naturellement de grandes dispositions. Enfin, ils le déterminèrent à prendre pour maîtresse une fille qui eut l'air de se trouver par hasard sur son passage, et le roi la ramena dans son palais. Tandis que ce prince faisoit le tour de l'Europe, la reine douairière visitoit souvent la jeune reine, et l'informoit astucieusement de tous les excès auxquels son mari se livroit dans les pays étrangers. A son retour, son épouse lui ayant fait avec douceur quelques reproches de sa conduite dans ses voyages, la reine douairière prit la parole, et dit à son fils, qu'il n'étoit point d'usage en Danemarck que le roi reçût des leçons de son épouse. Cette sortie, à laquelle la jeune reine ne pouvoit pas s'attendre, lui ouvrit les yeux sur les vues de la reine douairière, et dès cet instant elle vécut en bonne intelligence avec son mari, qui commençoit à mener une vie plus régulière. Vers la fin de l'année 1770, on observa que Brandt et Struensée étoient fort considérés du roi, le premier comme courtisan favori, et l'autre comme ministre. On s'apperçut aussi que l'un et l'autre faisoient assidument leur cour à la reine Mathilde, et paroissoient jouir de sa faveur. Il en résulta un nouveau cours d'intrigues. Tous ceux qui avoient

été destitués de leurs places firent leur cour à la reine douairière, qui devint en peu de temps le chef d'un parti très-nombreux. Le vieux comte de Molke, qui avoit perdu sa place de ministre, et d'autres, appercevant qu'ils avoient à faire à des jeunes gens sans expérience, et incapables par conséquent de conduire les affaires avec la prudence et la fermeté nécessaires, prédirent et préparèrent leur ruine. Brandt et Struensée vouloient faire tout d'un coup, dans l'administration des affaires publiques, une réforme qui auroit dû être l'ouvrage du temps. Ils se firent, par ce moyen, des ennemis implacables de tous ceux qui avoient intérêt que les choses restassent dans la même situation. La reine douairière étoit la plus irritée, parce que la jeune reine, en se chargeant de la partie des affaires publiques qu'elle avoit gérée précédemment, la réduisoit à une nullité qui la rendit son ennemie implacable. Sur ces entrefaites, la jeune reine accoucha d'une princesse, et la première fois que la reine douairière l'apperçut, elle se retourna brusquement, avec un sourire sardonique, et déclara que l'enfant ressembloit parfaitement à Struensée. Cette assertion passa de bouche en bouche, et les émissaires de la vieille reine eurent grand soin de répandre dans le public que certainement la reine avoit eu une intrigue avec Struensée: ces propos étoient malheureusement appuyés par la familiarité avec laquelle la jeune reine parloit publiquement au ministre. Les attaques contre elle se multiplièrent avec rapidité; on la chargea dans le même temps d'une autre accusation encore plus grave. On prétendit que la faction qui gouvernoit avoit formé le dessein de faire interdire ou déposer le roi, comme incapable de conduire les affaires; qu'on devoit déclarer la jeune reine régente durant la minorité de son fils, et que Struensée seroit son premier ministre. On représenta les réformes que ce ministre avoit introduites dans l'administration, comme le préliminaire de la destruction totale de l'ancien gouvernement. Il eut l'imprudence

de les étendre jusques dans la partie militaire ; et les émissaires de la vieille reine saisirent cette occasion pour irriter les officiers subalternes, en leur persuadant que Struensée se proposoit de détruire tout le système du gouvernement. Il faut aussi convenir que ce ministre semble s'être conduit, à beaucoup d'égards, avec une imprudence impardonnable, et n'avoit pris pour guide que l'impétuosité de ses passions. Il paroît aussi que ses principes de morale étoient fort corrompus.

La reine douairière tenoit fréquemment, avec ses amis, des conseils, où chacun tâchoit d'imaginer des mesures propres à remplir ses vues. Enfin, ils résolurent d'entrer brusquement chez le roi au milieu de la nuit, et de lui faire signer un ordre écrit d'avance, de saisir et de conduire dans différentes prisons les personnes dénommées dans l'ordonnance ; de les accuser généralement de haute-trahison, et particulièrement du projet d'empoisonner ou de détrôner le roi ; et dans le cas où on ne pourroit pas revêtir ces imputations d'un degré de probabilité suffisante, de se procurer, par des tortures, ou autrement, des témoins pour attester et confirmer le rapport du commerce criminel de la jeune reine avec Struensée. L'entreprise étoit d'une nature si dangereuse, que le rusé comte de Molke, et plusieurs autres courtisans de la douairière, refusèrent de s'en mêler ouvertement. Elle parvint cependant à se procurer en nombre suffisant, pour l'exécution de son plan, des aides qui n'avoient rien à perdre. Le 16 janvier 1772, il y eut à la cour un bal masqué ; le roi y dansa, et joua ensuite au quadrille avec le général Gahler, son épouse et le conseiller Struensée, frère du comte. La reine après avoir dansé, comme de coutume, une contredanse avec le roi, donna la main au comte Struensée et dansa avec lui durant le reste de la soirée : elle se retira vers les deux heures du matin, et Struensée et le comte Brandt la suivirent. Vers les quatre heures de la même matinée, le prince Frédéric, qui

avoit aussi paru au bal, se leva et alla avec la vieille reine, suivi du général Eichstedt et du comte Rantzau, à la chambre à coucher du roi. Ils ordonnèrent à son valet-de-chambre de l'éveiller, et au milieu de la surprise que causa au roi cette visite nocturne et imprévue, on lui déclara que la reine Mathilde étoit en ce moment occupée, avec les deux Struensée à dresser un acte d'abdication de la couronne; qu'ils forceroient sa majesté de le signer, et que l'unique moyen de prévenir ce pressant danger, étoit de signer, sans perdre un moment, l'ordonnance qu'on lui présentoit, pour faire immédiatement arrêter la reine et ses complices. On assure que le roi signa cet ordre avec beaucoup de répugnance, et qu'il fallut de longues sollicitations pour l'y faire consentir. On détacha le comte Rantzau, qui alla, suivi de trois officiers, arrêter la reine dans son appartement: on la fit monter dans un des carrosses du roi, et on la conduisit au château de Cronenbourg, avec la petite princesse, sa fille, sous l'escorte d'un détachement de dragons. Struensée et le comte de Brandt furent saisis dans leurs lits, et incarcérés dans la citadelle; et dans la même nuit, le frère de Struensée, plusieurs autres de ses adhérens, et presque tous les membres de la nouvelle administration, furent enfermés dans différentes prisons. Après cette expédition, la reine douairière et son fils se trouvèrent les maîtres absolus du gouvernement, et composèrent leur conseil de ceux qui s'étoient montrés les plus ardens en faveur de la révolution. Le roi ne fut plus qu'un vain fantôme, dont on n'employoit le nom que pour la forme. Tous les officiers qui avoient secondé la révolution obtinrent un nouveau grade, et l'administration de tous les départemens fut totalement renouvelée. On forma enfin un nouveau conseil, dont le prince Frédéric fut président, et une commission composée de huit membres, pour examiner les papiers des accusés et commencer leur procès. Le prince royal, fils de la reine Mathilde, alors âgé de cinq ans,

fut confié aux soins d'une dame de qualité qu'on nomma sa gouvernante, sous l'inspection de la vieille reine. Struensée et Brandt furent mis aux fers et traités avec la plus grande rigueur : après leur avoir fait subir de longs et fréquens interrogatoires, on prononça leur sentence de mort. Le 28 avril, on leur trancha la main droite, et ils furent ensuite décapités ; mais un grand nombre de leurs partisans obtinrent la liberté. Struensée nia d'abord le commerce criminel qu'on l'accusoit d'avoir eu avec la jeune reine ; mais il en fit enfin l'aveu, et quoique quelques personnes aient attribué cet aveu à la crainte des tortures, les preuves de son crime à cet égard sont généralement regardées comme évidentes. Les détails de sa confession sont de nature à lever tous les doutes, et la cour d'Angleterre n'entreprit point de laver la jeune reine de cette imputation. Mais dans le mois de mai suivant, le roi son frère fit partir une petite escadre, qui ramena Mathilde en Allemagne. Il choisit la ville de Zell, située dans son électorat, pour être, à l'avenir, la résidence de cette princesse : elle y mourut le 10 mai 1775, d'une fièvre maligne, à l'âge de 23 ans et 10 mois.

En 1780, sa majesté Danoise accéda à la neutralité armée que l'impératrice de Russie avoit proposée. Il paroît que ce roi est aujourd'hui totalement incapable de gérer ses affaires. Mais le 16 avril 1784 fut l'époque d'une nouvelle révolution à la cour de Danemarck. La reine douarière et ses partisans perdirent leur puissance, et cessèrent de conduire les affaires publiques. On forma un nouveau conseil, dont le prince royal est le chef. On rappela quelques-uns des anciens conseillers-d'état ; et les ordonnances ne sont considérées comme telles, que quand elles sont signées du roi et contresignées par le prince royal.

Ce prince suit avec persévérance les projets sages et bienfaisans qu'il a formés pour rendre ses sujets heureux et son royaume florissant. C'est à lui que les paysans sont redevables du retour de leur ancienne liberté, et de l'abolition des vexations dont nous

avons précédemment rendu compte. On peut y ajouter ses efforts pour répandre l'instruction, la protection qu'il accorde aux arts et aux sciences; ses mesures sages pour la suppression des mendians et l'encouragement de l'industrie; ses réglemens relatifs au commerce des grains, et les sages loix qui invitent les étrangers à former des établissemens dans l'Islande. Ce prince a épousé la princesse de Hesse Cassel.

Le comte de Schimmelman, ministre d'état des finances et du commerce, a le mérite d'avoir déterminé l'abolition de la traite des nègres parmi les sujets du Danemarck. Son plan fut approuvé le 22 février 1792, et doit être graduel. En 1803, la traite ou le commerce des nègres sera totalement abandonné des Danois. On ne peut se défendre d'admirer le désintéressement de ce ministre, qui a de très-vastes propriétés dans les Antilles de l'Amérique. Il paroît que l'abolition de la traite des noirs n'a point occasionné de mouvement parmi les marchands Danois qui s'occupoient de ce commerce; et on ne croit pas qu'elle en produise dans les îles.

On a imaginé et suivi un plan pour acquitter la dette nationale, qui a déjà été diminuée d'un million.

Le Danemarck a refusé, en dernier lieu, d'entrer dans la coalition des puissances contre la France, et a gardé la neutralité.

Christiern VII, actuellement roi de Danemarck et de Norwége, docteur ès-lois, et de la société royale de Londres, est né en 1749.

Possessions du roi de Danemarck en Allemagne.

Le roi de Danemarck possède en Allemagne, dans la basse Saxe, le duché de Holstein, qui lui appartient tout entier, à l'exception de l'évêché de Lubeck et de la ville de Hambourg, depuis que le duc de Holstein Gottorp a échangé avec lui, en 1773, la partie qui lui appartenoit, contre le duché d'Oldembourg. (Voyez l'*Allemagne* pour de plus grands détails.)

ARTICLE IV.

LAPONIE.

La situation septentrionale de la Laponie, et la manière dont la possession en est partagée, demandent un article séparé, en suivant la méthode adoptée pour d'autres contrées.

Situation, étendue, division, nom. — Tout le pays de la Laponie s'étend, autant qu'il est connu, du Nord-Cap à 71 deg. 30 min. de lat. N., à la mer Blanche, sous le cercle arctique. Une partie de ce pays appartient aux Danois, et est compris dans le gouvernement de Wardhus, dont nous avons déjà parlé; une autre partie est aux Suédois; et c'est la meilleure; quelques autres à l'E., appartiennent à la Russie. Il est inutile de connoître l'étendue de chacune de ces divisions. On peut voir une évaluation de celle qui appartient à la Suède dans le tableau qui se trouve à l'article de ce royaume; mais d'autres supputations la portent à environ 100 milles d'Allemagne en longueur, et 90 en largeur. Elle comprend tout le pays, depuis la Baltique jusqu'aux montagnes qui séparent la Norwège de la Suède. La partie Russe s'étend vers l'E., entre le lac Enarak et la mer Blanche. Ces pays, malgré la rigueur du climat, sont divisés en petits districts, qui, la plupart, tirent leurs noms des rivières. Mais à l'exception de la partie Suédoise, qui est administrée par un préfet, on peut dire que les Lapons ne vivent sous aucun gouvernement régulier. La Laponie Suédoise est donc celle que les auteurs ont eue principalement en vue dans les descriptions de ce pays. On regarde les Lapons comme les descendans des Finlandois chassés de leur pays, et qu'ils avoient tiré leur nom du mot *lappes*, qui signifie *exilés*. En Laponie, le soleil est pendant quelques mois de l'été sans se coucher, et

quelques mois de l'hiver sans se lever. Mais les habitans tirent un si grand secours du crépuscule et des aurores boréales, qu'ils n'interrompent point leurs travaux pendant la saison de l'obscurité.

Climat. — Dans l'hiver, le froid est si excessif chez les Lapons, que leur vase se gèle sur leurs lèvres en buvant, et que dans quelques thermomètres l'esprit-de-vin se glace : il n'est pas rare de voir les membres des habitans gelés par le froid. Le voyageur est souvent menacé d'être enseveli sous des monceaux de neige, et la terre en est souvent couverte d'une couche de 4 ou 5 pieds. Quelquefois un dégel arrivé, et la gelée qui reprend, offre au Lapon une surface de glace unie, sur laquelle il voyage, avec une vîtesse inconcevable, dans un traîneau attelé d'un renne. Les chaleurs de l'été sont excessives pendant quelque temps, et les cataractes, qui se précipitent des montagnes, présentent à l'œil les tableaux les plus pittoresques.

Montagnes, rivières, lacs et forêts. — Pour avoir une idée de la Laponie, il faut se former celle d'une masse énorme de montagnes, entassées sans régularité, séparées, dans quelques endroits, par des rivières et des lacs, qui embrassent une multitude d'îles, dont quelques-unes offrent des habitations délicieuses, et passent, dans l'esprit des naturels, pour le paradis terrestre. Dans l'été, les bords en sont ornés de roses et d'autres fleurs ; mais ce sont de courts momens de douce température, car, en général, le climat est fort rude : des forêts sombres, des marais mal-sains et des plaines arides couvrent une grande partie du pays plat ; en sorte que rien n'est plus triste que l'existence des habitans.

Métaux et minéraux. — On a découvert et exploité avec grand avantage, en Laponie, des mines d'or et d'argent, ainsi que des mines de fer, de cuivre et de plomb. Ce pays a de fort beaux cristaux, quelques améthystes et topazes, diverses espèces de pierres minérales, polies d'une manière surprenante par la main même de la nature. On a également

trouvé dans les rivières, mais jamais dans les mers adjacentes, des perles de prix.

Quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes.— Nous devons renvoyer aux articles du Danemarck et de la Norwège, pour une grande partie des animaux de ce pays, parce qu'ils sont communs à ces trois contrées. La zibeline, petit animal qui ressemble à la martre, vient en Laponie; et sa peau, noire ou blanche, est si fort estimée, qu'elle est souvent donnée en présent à des têtes couronnées et à des personnages distingués. Les lièvres de Laponie deviennent blancs en hiver. Le pays produit un gros chat noir qui accompagne les naturels à la chasse. Mais l'animal remarquable parmi tous ceux de ce pays, est le *renne*, dont la nature semble avoir fait présent aux Lapons, pour les dédommager de la privation d'autres biens de la vie. Cet animal, le plus utile peut-être de la création, ressemble au cerf, si ce n'est qu'il baisse un peu la tête, et a son bois projeté en avant. Tous ceux qui l'ont décrit, ont parlé du craquement qu'il fait lorsqu'il remue les jambes, effet attribué à l'écartement et au rapprochement alternatif des divisions du sabot. Des poils couvrent entièrement le dessous de ce sabot, de même que des soies barbelées garnissent la serre du *Ptarmigan*; qui est presque le seul oiseau capable d'endurer la rigueur d'un climat semblable. Le pied du renne n'a pas ce seul avantage: la nécessité où est le Lapon d'user de larges patins, fait voir aussi que l'élargissement extraordinaire du sabot du renne facilite la marche de cet animal sur la neige, et l'empêche d'enfoncer trop, ce qui arriveroit continuellement, si le poids de son corps portoit sur une trop petite surface. Ce quadrupède a donc l'instinct de faire usage de son sabot ainsi conformé, de la manière la plus avantageuse, en ouvrant et étalant le pied prêt à poser, pour couvrir une plus large surface de neige. Mais à l'instant où le pied de l'animal se relève, le sabot se resserre, et la collision de ses parties occasionne ce craquement que l'on entend à chaque pas du renne:

et probablement ce bruit perpétuel sert à les tenir rassemblés lorsque le temps est très-obscur. Dans l'été, les rennes se nourrissent de feuilles ; dans l'hiver ils vivent de mousse. Ils ont une sagacité merveilleuse à la chercher, et lorsqu'ils l'ont trouvée, ils grattent avec leurs pieds la neige qui la couvre. On ne sauroit concevoir combien il leur faut peu de nourriture, et quelles longues courses ils font sans autre soutien. Les Lapons attellent les rennes à une espèce de traîneau, coupé en forme de petit bateau, dans lequel se lie le voyageur bien garni contre le froid ; il tient les guides dans une main, et une espèce de massue dans l'autre, pour empêcher le traîneau de heurter contre les glaces. Le renne, dont le harnois est simple, part, continue sa route avec une prodigieuse célérité ; et il est si sûr et si doux, que son conducteur n'a presqu'aucune peine à le diriger. La nuit il cherche sa nourriture, et souvent son lait sert d'aliment à son maître. L'instinct de ces animaux à choisir leur route et à diriger leur course, ne peut être attribué qu'à la connoissance qu'ils acquièrent du pays pendant les mois d'été qu'ils vivent dans les bois. Leur chair est une viande de bon goût, soit fraîche, soit séchée ; leur peau forme de bons vêtemens et d'excellentes couvertures de lits : le lait des rennes et le fromage que l'on en tire sont nourrissans et fort agréables, et leurs intestins, ainsi que leurs tendons, fournissent à leur maître du fil et des cordages. Les rennes sauvages qui courent dans les champs, sont chassés et tirés comme d'autre gibier. Mais on dit que lorsque l'un d'eux est tué dans un troupeau, les autres le démembrent et le mettent en pièces avec leurs pieds. Aussi choisit-on d'ordinaire quelque renne isolé pour tirer dessus. Tout ce que les gens crédules disent de cet animal seroit regardé comme des fables. Malgré toutes leurs excellentes qualités, les rennes ont leurs inconvéniens.

Il est difficile dans l'été de les empêcher de s'égarer. Quelquefois ils s'ensevelissent dans les neiges,

et ils deviennent souvent rétifs, au grand danger du conducteur et de sa voiture. L'étonnante vîtesse de leur course (car on dit qu'ils vont d'une rapidité à faire plus de 50 lieues en un jour) paroît être l'effet de leur impatience à se débarrasser de leur charge. Il n'y a qu'un Lapon qui puisse supporter la posture incommode à laquelle il est assujetti dans ces traîneaux ou pulkhas, et qui puisse croire qu'il suffit de parler au renne pour lui indiquer le lieu où il doit se rendre. Mais malgré cet inconvénient, les naturels auroient beaucoup de peine à subsister sans le secours de ces animaux, qui leur sont utiles sous tant de rapports.

Peuple, industrie, mœurs et coutumes. — La langue des Lapons dérive du finlandais, et comprend tant de dialectes, que ce n'est qu'avec peine que les naturels s'entendent entre eux. Ils n'ont parmi eux ni écritures, ni lettres, mais grand nombre d'hiéroglyphes dont ils font usage dans leurs runes, espèces de bâtons qu'ils appellent *pistaves*, et qui leur servent d'almanachs. Ces hiéroglyphes sont aussi les marques dont ils usent au lieu de signatures, même en justice. Des missionnaires, après avoir converti une partie de la Scandinavie, introduisirent chez eux la religion chrétienne. Mais on ne peut les dire chrétiens, quoiqu'ils aient quelques établissemens religieux institués par le roi de Danemarck. La majorité des Lapons pratique des superstitions aussi grossières que celles des peuples païens les plus bornés, et dignes à peine d'être mentionnées, si leur nombre et leurs bizarreries n'avoient pas induit les voyageurs à les croire savans dans la magie et la divination. Dans leurs pratiques absurdes, leurs magiciens, qui forment une race particulière, font usage de ce qu'ils appellent un tambour, formé avec le tronc creusé d'un sapin, d'un pin ou d'un bouleau, couvert d'une peau par un bout; ils y dessinent avec une couleur rouge les figures de leurs dieux, aussi bien que celle de J. C. et des apôtres, le soleil, la lune, les étoiles, des oiseaux, des rivières. Ils placent sur ces figures

un ou deux anneaux de cuivre jaune qui, lorsque le tambour est battu avec un petit marteau, dansent sur les figures; et suivant qu'ils avancent, le sorcier règle ses pronostics. Ils font communément pour de l'argent ces opérations ridicules; et les maîtres de bâtimens, dans le Nord, sont tellement dupes des artifices de ces imposteurs, que souvent ils leur achètent une corde magique qui contient un certain nombre de noeuds, qu'ils défont suivant les indications des magiciens, pour se procurer les différens vents dont ils ont besoin. Ce trafic est aussi très-commun sur les bords de la mer Blanche; et il se fait avec une grande adresse de la part du sorcier, qui tient à haut prix ses talismans à noeuds. Les Lapons conservent encore le culte de plusieurs des dieux Teutoniques; mais on trouve aussi parmi eux des restes des institutions des Druides. Ils croient à la transmigration des ames, et ont des fêtes destinées au culte de certains génies nommés *Jeubles*, qu'ils croient habiter dans l'air, et avoir une influence sur les actions des hommes; mais comme ces êtres n'ont ni forme ni substance, on n'en fait ni images, ni statues.

L'agriculture n'est pas un objet important parmi les Lapons : ce peuple est divisé principalement en pêcheurs et en montagnards. Les premiers habitent toujours sur le bord ou dans le voisinage de quelque lac d'où ils tirent leur subsistance. Les seconds la cherchent sur les montagnes et dans leurs environs, et possèdent des troupeaux de rennes, plus ou moins nombreux, dont ils se servent à divers usages suivant la saison; mais communément ils vont à pied. Ces montagnards sont très-industrieux et habiles à conduire les troupeaux; et ils sont riches en comparaison des pêcheurs. Il y en a quelques-uns qui possèdent jusqu'à mille rennes, et souvent, outre cela, de l'argent et de la vaisselle. Ils marquent leurs rennes aux oreilles, et les divisent par classes, de manière qu'ils s'apperçoivent de ceux qui s'égarent, quoiqu'ils ne puissent pas compter des troupeaux aussi nombreux. Ceux qui ne possèdent que peu de rennes, leur don-

nent à chacun un nom propre. Les Lapons pêcheurs, que l'on nomme aussi Lapóns des bois, parce qu'ils habitent en été les bords des lacs, et en hiver les forêts, vivent de pêche et de chasse, et choisissent en conséquence le lieu de leur établissement. La plus grande partie d'entr'eux, néanmoins, possède quelques rennes. Ils sont actifs et experts à la chasse, et l'introduction chez eux des armes à feu y a presque aboli l'usage de l'arc et de la flèche. Indépendamment des soins du troupeau, de la chasse et de la pêche, les hommes s'occupent de la construction de leurs canots, qui sont petits, légers et imperméables. Ils font aussi des traîneaux, auxquels ils donnent la forme de canots, les harnois de leurs rennes, des coupes, des vases et divers ustensiles qui sont assez bien travaillés, et même ornés d'or, de cuivre ou de corne. Le travail des femmes consiste à faire des filets pour la pêche, à sécher le poisson, traire les rennes, faire du fromage et tanner les cuirs : la cuisine regarde les hommes, et les femmes, dit-on, ne s'en mêlent jamais.

Les Lapons vivent dans des cabanes en forme de tentes. Elles ont 25 à 30 pieds de diamètre, et pas plus de 6 de haut, et sont couvertes, suivant la saison et les moyens du propriétaire, en épines, écorces de bouleau ou toile, d'autres en gazon, en mauvais drap ou feutre, ou en vieilles peaux de rennes. La porte est de feutre, et s'ouvre comme deux rideaux, par le milieu. Au centre de la cabane est une petite place entourée de pierres pour le foyer, et au-dessus est suspendue une chaîne qui porte le chaudron. Les Lapons peuvent à peine se tenir debout dans leurs cabanes; mais ils restent constamment accroupis autour du feu. La nuit, ils couchent nus; et, pour séparer les chambres, ils plantent des bâtons à peu de distance les uns des autres. Ils se couvrent de leurs habits ou couchent dessus; dans l'hiver, ils mettent leurs pieds nus dans un sac fourré. Leurs ustensiles de ménage consistent en chaudrons de fer ou de cuivre, jattes, coupes, cuillers de bois; quelquefois

ils se servent de bassins de fer-blanc et même d'argent. A cela, on peut ajouter les instrumens de la chasse et de la pêche. Pour n'être pas obligés de transporter avec eux tant d'objets dans leurs excursions, ils bâtissent dans les forêts, à de certaines distances, de petites huttes faites en colombiers, et élevées sur un poteau, qui n'est autre que le tronc d'un arbre coupé à la hauteur de six pieds environ. Ils serrent dans ces huttes leurs effets et leurs provisions, qui ne sont jamais pillées, quoiqu'elles ne soient pas fermées. Le renne fournit aux Lapons la plus grande partie de leurs provisions; la chasse et la pêche suppléent au reste. Ils n'ont guère d'autre nourriture que la chair de cet animal, et des boudins, qu'ils font avec son sang; ils les font cuire, tantôt farcis avec des cerises sauvages, tantôt seuls, dans la poitrine de l'animal d'où ils sont sortis; mais ils regardent la chair de l'ours comme la plus délicate. Ils mangent de toute sorte de poissons, même du chien de mer, ainsi que de toute espèce d'animaux sauvages, sans en excepter les oiseaux de proie ni les animaux carnivores. Leurs provisions d'hiver consistent principalement en viande et poisson séchés en plein air, qu'ils mangent cruds sans aucun apprêt. Leur boisson ordinaire est l'eau, quelquefois mêlée avec du lait. Ils font aussi du bouillon et de la soupe de poisson. L'eau-de-vie est fort rare parmi eux; mais ils l'aiment singulièrement. Lorsqu'ils prennent leurs repas, le chef de la famille étend un tapis par terre, et tous, hommes et femmes, s'accroupissent autour de cette natte, qui est couverte de plats. Chaque Lapon porte avec lui un couteau, une cuiller et un petit gobelet. Chacun a sa portion servie séparément, et de manière que personne ne puisse se plaindre, car ils sont grands mangeurs. Ils font une courte prière avant et après le repas, et dès qu'il est fini, ils se donnent la main l'un à l'autre.

Dans leurs vêtemens, les Lapons n'usent point de linge. Les hommes portent des pantalons faits de peau brute, pointus et relevés du devant; dans l'hiver,

ils y mettent un peu de foin. Leur veste est faite à leur taille, et ouverte sur la poitrine; ils portent par-dessus un habit serré avec des manches étroites, dont les basques descendent jusqu'aux genoux, et qui tient autour de leur corps par une ceinture de cuir ornée de plaque de fer-blanc ou de cuivre jaune, à laquelle ils attachent leurs couteaux, briquets, pipes, et autres ustensiles à fumer. Leurs habits sont de fourrure, de cuir ou de drap; le juste-au-corps est fait de drap ou de cuir, toujours bordé de fourrure ou de bandes de drap de différentes couleurs; leurs bonnets sont également fourrés, et s'élèvent en pointe; les quatre coutures en sont ornées de lisières de couleur différente de celle du bonnet. Les femmes portent culottes, souliers, vestes et juste-au-corps de même que les hommes; mais leurs ceintures, auxquelles elles attachent aussi leurs instrumens à fumer le tabac, sont communément brodées en fil de laiton. Leur habit a un collet qui monte un peu plus haut que ceux des hommes. Outre cela, elles portent des mouchoirs et de petits tabliers faits de drap peint; des anneaux aux doigts, des boucles d'oreilles, auxquelles elles suspendent quelquefois des chaînes d'argent qui passent deux ou trois fois autour du cou. Elles sont coiffées de bonnets plissés en façon de turbans, et en portent aussi d'accommodés à la forme de la tête : comme ils servent principalement à satisfaire leur coquetterie, ils sont tous ornés de broderies de fil de laiton, ou au moins de lisières de diverses couleurs.

La Laponie, par l'effet de la stérilité de son sol, n'est que très-peu peuplée. Le nombre de ses habitans peut aller, en tout, à 60,000. Les deux sexes y sont généralement d'une taille beaucoup plus petite que dans les parties plus méridionales de l'Europe. Maupertuis a mesuré une femme qui alaitoit son enfant, elle n'avoit pas plus de 4 pieds. Elles ont néanmoins meilleure mine que les hommes, qui sont communément laids, difformes, et ont la tête trop grosse pour le corps. Ces femmes sont complaisantes, chas-

tes, la plupart bien faites et très-nerveuses; ce qu'on remarque aussi parmi les hommes, quoique plus rarement. Il arrive souvent aux femmes de se trouver mal, et même de tomber dans des accès de frénésie, à la vue d'une étincelle, d'un bruit soudain, ou d'un objet inattendu, quoique peu alarmant de lui-même; en un mot, pour la moindre bagatelle. Pendant ces accès de terreur, elles frappent tout ce qu'elles rencontrent, et, revenues à elles-mêmes, ne se souviennent nullement de ce qui s'est passé.

Lorsqu'un Lapon veut se marier, il fait la cour, avec de l'eau-de-vie, au père de celle qu'il a en vue; lorsqu'après bien des difficultés, il a obtenu d'être admis auprès de sa belle, il lui offre une langue de castor, ou quelqu'autre friandise, qu'elle refuse devant la compagnie, mais qu'elle accepte en particulier. Souvent la cohabitation précède le mariage; chaque visite à la belle est achetée de son père au prix d'une bouteille d'eau-de-vie, et celui-ci prolonge quelquefois la cour pendant trois ans. A la fin, le prêtre de la paroisse célèbre les noces; mais le marié est obligé de servir, pendant quatre ans, son beau-père, et ensuite il emmène sa femme et toute sa fortune.

Commerce, exportations et importations. — On ne peut dire que peu de chose du commerce des Lapons. Leurs exportations consistent en poissons, rennes, fourrures, corbeilles et joujoux, ainsi qu'en brochets séchés et fromages de lait de rennes. Ils reçoivent, en échange, rixdales, étoffes de laine, toile, cuivre, fer-blanc, farine, huile, cuir, aiguilles, couteaux, liqueurs spiritueuses, tabac, et autres objets nécessaires. Leurs mines sont, pour la plupart, exploitées par des étrangers, et ne sont pas fort lucratives. Les Lapons voyagent avec leurs familles rassemblées en espèces de caravanes, et vont ainsi aux foires de Finlande et de Norwège. Les Lapons donnent pour une rixdale, cinquante peaux d'écureuil, ou une peau de renard et une paire de souliers; mais on ne peut évaluer le revenu public, dont la plus grande partie

est consacrée à l'entretien du clergé. Quant à la sûreté des propriétés, elle donne lieu à peu de disputes, et les juges n'ont aucune force militaire pour appuyer leurs loix, le peuple ayant une aversion marquée pour la guerre, et n'étant employé dans aucune armée.

ARTICLE V.

SUÈDE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 267 l.	Entre	55° d. 30 m. et 70° d. de lat. N.
Larg. 160	les	7° d. 40 m. et 27° d. 40 m. de long. E.

Lieues carrées 25,413

Peuplée à raison de 150 habitans par lieue.

Limites et Divisions.

Ce pays est borné, au S., par la mer Baltique, le Sund et le Catégat ou Scagerrack; à l'O., par les montagnes impraticables de la Norwège; au N., par la Laponie Danoise ou Norwégienne; et à l'E., par la Russie. On divise la Suède en cinq grandes parties: 1°. la *Suède propre*; 2°. le *Gothland*; 3°. la *Finlande*; 4°. la *Laponie Suédoise*; 5°. et les *Iles Suédoises*. Il y a une grande déduction à faire sur l'étendue de la Suède pour les lacs et les parties incultes, qui sont si considérables, que la partie susceptible d'être habitée est resserrée dans des bornes étroites. Suivent les dimensions qu'on nous donne de ce royaume.

SUÈDE.	Lieues carr.	Som. totale.	Long.	Larg.	VILLES CAPITALES.
	8537	25413			
Suède propre......	5322	8537	114	65	STOCKHOLM. La. N. 59 d. 20 m. Long. E. 15 d. 43.
Gothie ou Gothl...	2886		84	53	Calmar.
Schonen ou Skanie.	329		26	19	Lunden.
Laponie et Bothnie occid...........	8445	16729	140	113	Tornéa. Uméa.
Finlande Suédoise et Bothnie orien.	8111		132	100	Abo. Cajaneborg.
Ile de Gothland...	111		27	8	Wisby.
Ile d'Oeland......	62		28	3	Borgholm.
Haute-Saxe. Poméranie.........	107	147	16	8	Stralsund.
Haute-Saxe. Ile de Rugen......	40		8	4	Bergen.

Subdivisions de la Suède propre en dix provinces.

Angermanie.
Jemptie.
Medelpadie.
Helsingie.
Dalekarlie.
Gestricie.
Westmanie.
Upland.
Sudermanie.
Néricie.

Subdivisions de la Gothie ou du Gothland en neuf provinces.

Ostro-Gothie.
Smaland.
Bleking.
Scanie.
Halland.
Westro-Gothie.
Dalie.
Bohus.
Wermeland.

Subdivisions de la Laponie Suédoise en cinq macks ou provinces.

Tornéa.
Kimi.
Luléa.
Pitéa.
Uméa.

Les principales places de la Bothnie-Occidentale, sont Uméa, Pitéa et Tornéa.

Subdivisions de la Finlande.

Bothnie-Orientale.
Cajanie.
Savolax.
Nyland.
Tavastie.
Finlande propre.

Les îles Suédoises sont Gothland, Oëland, Aland et Rugen.

Aspect. — L'aspect de la Suède est assez semblable à celui des pays voisins; elle a seulement l'avantage des rivières navigables.

Climat, saisons, sol et productions. — Elle ne ressemble pas moins à ces pays sous le rapport du climat et du sol. L'été naît de l'hiver, et la végétation est plus prompte que sous les climats méridionaux; car le soleil est si ardent, qu'il brûle quelquefois les forêts. Les poêles et de bonnes fourrures tempèrent l'excès du froid, qui est quelquefois si rude, que les habitans en ont le nez et les extrémités attaqués. Le meilleur remède que l'on ait trouvé pour ces cas-là, est de frotter avec de la neige la partie endommagée. Jusqu'au temps de Charles XII, les Suédois se sont donné des peines incroyables pour corriger la stérilité naturelle de leur pays, en établissant des colléges d'agriculture, qui, dans quelques lieux, ont eu de grands succès. Le sol est, en grande partie, le même qu'en Danemarck et en Norwège, en général très-mauvais, quoique l'on trouve des vallées d'une fertilité surprenante. Les Suédois, jusqu'à ces derniers temps, n'ont pas eu assez d'industrie pour remédier à l'aridité, et améliorer les endroits fertiles. Les paysans suivent à présent les principes d'agriculture des Français et des Anglais; et l'on prétend qu'ils recueillent assez de grains pour l'approvisionnement des naturels. La Gothie produit, froment, seigle, orge, avoine, pois et fèves, et en cas de disette, le peuple tire des denrées de la Livonie et des provinces Baltiques. En été, les champs sont couverts de verdure et de fleurs; ils produisent des fraises, des framboises, des groseilles rouges, et d'autres menus fruits. Les gens du peuple s'entendent peu à la culture des pêchers, abricotiers, brugnons, ananas, et autres arbres fruitiers; mais dans les saisons de sécheresse, les melons sont portés à la perfection.

Métaux et minéraux. — La Suède abonde en cristaux, améthystes, topazes, porphyres, lapis-lazuli,

agates, cornalines, marbres et autres fossiles. Cependant la principale richesse de ce royaume se tire des mines d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. L'exploitation de ce dernier métal n'occupe pas moins de 450 forges, moulins à marteaux, et fonderies. On a aussi découvert en Suède une mine d'or, mais si peu considérable, que, de 1741 à 1747, elle n'a produit que 2,589 ducats d'or, évalués à 11 l. 4 s. La première galerie d'une mine d'argent est à 100 toises sous terre; le plafond en est soutenu par d'énormes poutres de chêne, et de-là les mineurs descendent de 40 toises jusqu'aux plus basses veines. Il y a des mines qui rapportent jusqu'à 120,000 fr. par an. Le produit des mines de cuivre est certain; mais elles sont chargées de fortes taxes et redevances envers le gouvernement, qui n'a pas d'autres ressources pour les besoins de l'Etat. Ces demeures souterraines sont prodigieusement spacieuses, et en même temps commodes pour leurs habitans : elles semblent former un monde caché. Les chutes d'eau, en Suède, sont d'un très-grand avantage pour faire tourner les moulins à forges; et, depuis quelques années, l'exportation du fer a été à 7,200,000 fr. Busching croit que ces exportations donnent les deux tiers du revenu public. On doit observer néanmoins que les extorsions du gouvernement suédois, et l'importation du fer en barre en Europe par les Américains, ont considérablement diminué cette fabrication en Suède; de sorte que les habitans de ce pays seront obligés de s'adonner à d'autres branches de commerce et d'améliorations, sur-tout en agriculture.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — A quelques lieues de Gotheborg est un affreux précipice où se jette une cataracte épouvantable, avec une telle impétuosité et dans un lit si profond, que de gros mâts et autres pièces de charpente qui s'y précipitent avec elle, disparoissent, les uns pendant une demi-heure, d'autres pendant une heure. On n'a jamais pu trouver le fond de cet abyme, quoiqu'on y ait jeté des sondes de plusieurs centaines de toises.



On voit, dans les parties méridionales de la Gothie, un lac limoneux et remarquable en ce qu'il enflamme les corps que l'on y plonge; et, dans quelques endroits de la Suède, on trouve une pierre d'une couleur jaune, mélangée de veines blanches, comme un composé d'or et d'argent : elle donne du soufre, du vitriol, de l'alun et du minium. Les Suédois prétendent avoir un manuscrit d'une traduction des évangiles en gothique, faite par un évêque il y a 1300 ans.

Mers et pêche du hareng. — Les mers sont la *Baltique* et les *golfes* de *Bothnie* et de *Finlande*, qui sont des bras de la première. A l'O. de la Suède est la mer *Catégat* et le *Sund*, détroit d'environ une lieue de largeur, qui sépare ce royaume du Danemarck. Ces mers n'ont point de marées, et sont glacées ordinairement quatre mois de l'année; elles ne sont pas aussi salées que l'Océan, et ne se mêlent jamais avec lui, parce qu'il y a un courant constant de la Baltique vers l'Océan. Quoiqu'il n'y ait qu'un demi-siècle que les Suédois se sont adonnés à la pêche du hareng, elle forme aujourd'hui une branche importante du commerce : on estime que la pêche qui a lieu dans un espace de 18 et 20 lieues entre Gotheborg et Marstrand, peut être estimée à 600 mille barils, année commune, le baril composé de 1200 harengs.

Quadrupèdes, oiseaux et poissons. — Ces trois espèces en Suède diffèrent peu de celles de Norwège et du Danemarck, déjà décrites, et auxquelles nous renvoyons. Seulement les chevaux suédois sont connus pour être d'un meilleur service à la guerre que ceux d'Allemagne. On a reconnu que les faucons de Suède transportés en France, retournoient visiter leur pays natal, témoin un de ces animaux tué en Finlande, qui portoit, sur une petite plaque d'or, une inscription annonçant qu'il appartenoit au roi de France. Les poissons que fournissent les lacs et les rivières de la Suède, sont les mêmes que ceux des autres contrées du Nord, et on en prend de si grandes quantités, qu'on sale et qu'on marine particulièrement les brochets pour les exporter. L'huile des veaux ma-

rins, qu'on prend dans le golfe de Finlande, est un article d'exportation considérable.

Habitans, mœurs et coutumes. — On trouve une grande diversité de caractères parmi le peuple Suédois; et ce qu'il y a sur-tout de remarquable en lui, c'est qu'il en a changé dans les différens siècles. Aujourd'hui les paysans paroissent être une race d'hommes pesans, robustes et vigoureux; toute leur ambition se borne aux besoins de la vie. La classe marchande est à-peu-près de même; mais on y découvre beaucoup d'application et de persévérance. Il seroit cependant impossible d'imaginer que les Suédois modernes soient les descendans de ceux qui, sous Gustave-Adolphe et Charles XII, portèrent la terreur de leur nom dans des contrées éloignées, en ébranlant les plus grands empires. Les intrigues de leurs sénateurs les ont entraînés dans la dernière guerre contre la Prusse; mais leur conduite fut sans énergie, et leur courage se démentit. Les principaux de la noblessse et de la haute bourgeoisie sont naturellement braves, polis et hospitaliers; ils sont délicats, prompts à s'enflammer sur le point d'honneur, et très-jaloux des intérêts de leur nation. Les habillemens, les exercices et divertissemens du peuple sont à-peu-près les mêmes qu'en Danemarck; les gens du bon ton aiment beaucoup les goûts et les modes françaises. Les femmes vont à la charrue, battent en grange, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux, et font tous les gros ouvrages de l'agriculture.

Religion. — Le christianisme fut introduit en Suède dans le neuvième siècle; la religion y est à présent la luthérienne, qui y fut propagée par Gustave-Vasa, vers l'an 1523. Les Suédois sont singulièrement constans et opiniâtres en matière de religion; néanmoins le catholicisme a été hautement protégé par le feu roi. L'archevêque d'Upsal a un revenu d'environ 9600 fr., et a sous lui treize suffragans, outre des surintendans avec des appointemens modérés. Aucun membre du clergé n'a la moindre direction des affaires d'État; mais leur morale et la sain-

teté de leur vie leur donnent tant d'influence sur le peuple, que le gouvernement auroit lieu de se repentir s'il s'en faisoit des ennemis. Leurs églises sont bien tenues et souvent ornées. Un corps de loix canoniques et ecclésiastiques règle la police religieuse. La conversion à la religion catholique ou une longue persévérance sous l'excommunication (qui ne peut passer sans la permission du roi), est punie par l'emprisonnement et l'exil.

Langues, sciences et savans. — La langue suédoise est un dialecte du Teutonique, et ressemble à la danoise. En général, les nobles et les gentilshommes suédois s'expriment mieux sur les différens sujets de littérature, que les érudits de plusieurs autres Etats plus florissans. Ils ont depuis peu donné de grandes preuves de leur munificence pour les progrès de la littérature, notamment en envoyant aux frais de quelques particuliers, pour faire des découvertes dans les pays orientaux, le modeste Hasselquist, excellent philosophe-naturaliste, mort dans ces pays. La famille royale encouragea ouvertement ce généreux amour des sciences; et le roi a acheté, à un prix assez considérable pour ce pays, toute la collection de curiosités de Hasselquist. Puffendorf, si célèbre comme homme d'Etat, comme historien, et comme versé dans le droit civil, étoit natif de Suède; de même que Linnée, qui a porté à un si haut degré la philosophie naturelle, ou au moins quelques-unes de ses branches, et spécialement la botanique. La passion de la fameuse Christine, reine de Suède, pour la littérature, est assez connue, et cette princesse peut être regardée comme un génie en plusieurs branches de connoissances. Au milieu même des derniers troubles de ce pays, les beaux arts, et sur-tout le dessin, la sculpture et l'architecture, ont été encouragés et protégés. L'art de l'agriculture, pour la théorie et la pratique, y est porté à un degré éminent, et la réputation donnée par quelques écrivains aux Suédois, qu'ils qualifient de peuple lourd, pesant, uniquement propre aux travaux du corps, est

due en grande partie au défaut d'occasions d'exercer leurs talens.

Universités. — La principale est celle d'Upsal, instituée il y a environ 400 ans, et protégée successivement par les monarques de Suède, sur-tout par Gustave-Adolphe, et sa fille, la reine Christine. Il y a dans cette université près de 1500 étudians, mais très-pauvres pour la plupart, et qui logent cinq ou six ensemble dans de misérables baraques. Les professeurs des différentes branches de belles-lettres sont au nombre de 22, dont les principaux sont ceux de théologie, d'éloquence, de botanique, d'anatomie, de chimie, de philosophie naturelle, d'astronomie et d'agriculture. Leurs traitemens sont de 1700 à 2400 f. par an. Cette université, que Stillingfleet a justement appelée « une grande école d'histoire naturelle qui n'a pas encore eu de rivale », est certainement la première du Nord pour l'éducation académique, et a produit, depuis son institution, des hommes célèbres dans toutes les branches de sciences. Les savans ouvrages publiés depuis peu par ses membres, prouvent assez l'état florissant des belles-lettres dans ces parties, et les thèses composées par les étudians pour leur admission aux degrés, formeroient une collection très-intéressante. Plusieurs de ces traités sur divers sujets de littérature, d'antiquité, de langues, etc. montrent évidemment l'érudition ou le goût de ceux qui les ont faits. Parmi les ouvrages de ce genre qui ont répandu dans toute l'Europe la réputation de cette savante société, sont *Amœnitates Academicæ*, ou collection de thèses sur l'histoire naturelle, soutenues sous le professorat du célèbre Linnée, et principalement choisies par ce maître.

Il y a une autre université à Abo en Finlande; mais elle n'est pas aussi bien composée ni si florissante : il y en avoit, à Lunden en Schonen, une troisième qui est tombée en décadence. Chaque diocèse a une école publique dotée par des particuliers, dans laquelle on prépare les enfans pour l'université (1).

(1) Une académie des sciences et arts a été établie depuis peu

Manufactures, commerce.—Les Suédois subsistent par l'agriculture, l'exploitation des mines, la nourriture des bestiaux, la chasse et la pêche. Les objets de leur commerce sont des matériaux pesans et utiles, tels que mâts, poutres, planches de sapin, bois de construction, goudron, résine, écorces, potasse, ustensiles de bois, cuirs, lin, chanvre, pelleterie, fourrure, cuivre, plomb, fer, cordage et poisson. La fabrication du fer n'a été introduite en Suède que dans le 16ᵉ siècle; car, jusqu'à ce temps, ils vendoient leurs mines brutes aux villes Anséatiques, et en rapportoient le produit manufacturé en ustensiles. Vers le milieu du 17ᵉ siècle, par les secours des Danois et des Flamands, ils ont élevé des manufactures de verreries, d'amidon, de fer-blanc, de lainage, de soierie et de savon, des tanneries et des moulins à scie. La librairie étoit encore à cette époque un commerce inconnu en Suède. Depuis, ils ont établi des raffineries de sucre, des plantations de tabac, et des manufactures de toiles à voiles, de coton, de futaine et d'autres étoffes; de toile, d'alun et de soufre; des papeteries et des moulins à poudre à canon. On travaille maintenant une très-grande quantité de cuivre rouge et jaune, d'acier et de fer; il y a aussi des fonderies de canon, des forges pour les ancres, les armes à feu, et la fourbissure des moulins à filer et à laminer, ainsi qu'à fouler, à percer et à imprimer; et depuis peu on a construit plusieurs vaisseaux pour vendre.

Exportations et importations. — Les exportations consistent en deux branches principaless; le fer forme la première; le meilleur est celui de Dannemora. Une bonne partie est prise par les Anglais, qui, ne pouvant s'en passer pour leur acier, font des engagemens avec les principaux propriétaires. Les fers s'exportent de différentes dimensions; plus les barres carrées ou plates sont minces, et plus le fer est cher

d'années à Stockholm, et est maintenant dans un état très-florissant. Ses membres ont publié plusieurs volumes de mémoires, qui ont été très-bien reçus du public.

et réputé extraordinaire. Il s'exporte aussi des plaques, du fer feuillard et du fer à clous; beaucoup de tôle qui s'expédie en barils de 450 feuilles, et dont il vient une bonne partie en France; du fer-blanc de différentes qualités, selon l'épaisseur et le fini. Il se vend ordinairement à la garniture, c'est-à-dire, un baril de choix, avec deux barils de fer-blanc moins parfait. On peut tirer aussi de la Suède du fil de fer, des clous, des ancres, des canons, de l'acier. L'exploitation du fer, soit en barres, soit travaillé, se monte au moins à 12 millions, argent de France, c'est-à-dire, que les $\frac{4}{5}$ du fer qu'elle produit se répandent dans le commerce extérieur. Le bois en planches forme la seconde branche d'exportation très-considérable; à quoi il faut ajouter le brai, le goudron, la potasse, et autres objets provenans de l'exploitation des forêts. Les importations ne se font que par les navires suédois, qui transportent les diverses marchandises de la Suède dans les principaux ports de l'Europe, et se chargent, à leur retour, des articles pour l'approvisionnement du royaume, dont les principaux consistent en grains de Prusse, de Pologne, de Livonie; en sel, vins de France, du Rhin et de Portugal; eaux-de-vie, tabac en feuilles, laines d'Espagne et d'autres pays; lins, chanvres, coton, viandes salées, épiceries, matières premières, et produits des manufactures étrangères. Stockholm entre pour les $\frac{2}{3}$ dans ces articles de commerce, et elle a les principales manufactures du royaume.

Les Suédois, vers l'an 1752, avoient considérablement augmenté leurs exportations et diminué leurs importations, dont la plus grande partie se faisoit par les vaisseaux de leur nation; car ils ont une espèce d'acte de navigation comme celui des Anglais. Mais ces apparences flatteuses se sont éclipsées par la jalousie et l'égarement du gouvernement suédois.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes et places fortes.—Plusieurs villes en Suède, au nombre de 24, sont nommées villes

d'étapes (1); les négocians ont la permission d'y importer et d'en exporter leurs denrées sur leurs propres navires. Les villes qui n'ont aucun commerce avec l'étranger, quoique situées près de la mer, se nomment villes de terres. Il y en a une troisième espèce, qu'on appelle villes de mines, comme appartenantes aux districts où se trouvent les mines.

SUÈDE PROPRE. = ANGERMANIE. — Le terrein y est montagneux et couvert de forêts; il y vient du seigle, de l'orge, des pois, des lentilles et du lin; ses beaux pâturages rendent l'entretien du bétail très-avantageux. On y trouve de belles forges, des fleuves poissonneux, et dans quelques lacs d'eau dormante, du minerai de mer d'un grand rapport.

Hernosand, capitale et ville maritime, où se tient tous les ans une foire considérable, le 14 septembre.

JEMPTIE. — La partie orientale, qui est entrecoupée de lacs et de rivières poissonneuses, est très-fertile en toute sorte de grains. On rencontre, dans cette province, des carrières d'alun, de chaux, de pierres de taille, d'ardoises, de grès, de cristal de roche; de la mine de plomb, deux mines de cuivre nouvellement ouvertes, et de la salpêtrerie.

Froson, bourg, dans une île du lac *Storsio*.

MEDELPADIE. — Quoique montagneux et couvert de forêts, ce pays renferme de bonnes terres labourables, de fertiles vallées, de belles prairies et d'excellens pâturages; ses forêts, sur-tout celles de *Guindal*, qui est la plus considérable, sont remplies d'élans, rennes, castors, martres, loups-cerviers, etc. Les habitans commercent principalement en planches, poutres, houblon, lin, chanvre, beurre, oiseaux et poissons.

Sundswall, capitale et port, où l'on construit de grands vaisseaux.

HELSINGIE. — Les terres labourables y sont en petite quantité, mais de grand rapport; quant aux productions et au commerce, ils sont à-peu-près les mêmes que dans la province précédente.

Hudwikswall, capitale et port, d'où l'on exporte beaucoup de bois.

Suderhamn, petite ville où l'on a établi une manufacture d'armes.

DALEKARLIE. — Les carrières et les mines de cette pro-

(1) On nomme villes d'étapes, celles qui ont le droit d'expédier des vaisseaux chargés de marchandises pour l'étranger.

vince sont assez connues; elle est d'ailleurs peu fertile, mais les pâturages y sont bons. Les habitans en sont renommés par leur valeur, leur industrie et leur fidélité à leur prince.

Falun, ville de mines, située entre deux lacs et deux montagnes; elle est grande, et l'une des plus peuplées du royaume; on y remarque plusieurs beaux édifices, entr'autres une église couverte en cuivre, avec des portes d'airain, et une tour fort élevée. Elle a des manufactures de draps et de fils. La plus grande partie de la ville fut réduite en cendres en 1761. A l'orient de Falun est la fameuse mine de cuivre qui rapporte quelquefois par an, 20,000 shiffponds de cuivre. Il y a beaucoup de curiosités.

Hedemora, sur la *Dala*, ver le S. E., principal bourg du pays. On y remarque les moulins où se fabrique la poudre à canon, et il s'y fait un grand commerce de cuivre. Les jardins des environs sont, par la fécondité des arbres fruitiers, les plus agréables de la province.

GESTRICIE. — Cette petite province n'est considérable que par ses abondantes mines de cuivre et de fer, car elle produit fort peu de grains: il y a aussi des eaux minérales et quantité de forêts.

Gefle ou *Gewale*, capitale et port, sur le golfe de Bothnie. C'est une des plus anciennes villes d'étapes, et la plus grande du Nordland ou de la partie septentrionale de la Suède propre, mais mal bâtie. Les pêcheurs forment les deux tiers de ses habitans.

WESTMANIE. — C'est un pays riche par ses mines de toute espèce; on exporte annuellement environ 360 mille quintaux de fer. Le terroir en est d'ailleurs assez fertile.

Westeras ou *Arosen*, capitale, près le lac Méler, à 22 lieues O. par N. de Stockholm. Cette ville a un évêché, un collége et un château où est établi un magasin à grains.

Sala ou *Salberg*, grande et jolie ville, située au bord d'une rivière: Gustave-Adolphe la fonda. On trouve à Sala une source d'eau minérale. Cette ville fut brûlée en 1736. Près de là est l'ancienne et grande mine d'argent qui, depuis 1400 jusqu'en 1450, rendit 17 à 1800 marcs de fin; 1139 depuis 1751 jusqu'en 1764; et pendant le cours de 216 ans, 1,131,006 marcs. On place son ouverture à l'année 1240; mais plusieurs la prétendent plus ancienne.

Koping, ville sur le lac *Méler*, à l'O. Il s'y tient des marchés de bestiaux, et l'on y fait un grand commerce de grains.

Lindesberg, ville à 15 lieues O. de Westeras, a des mines de fer inépuisables, et de bonnes eaux minérales.

Arboga est une ville renommée pour ses mines de fer. Il s'y fabrique des cuirasses. A un quart de mille de là est le canal d'Arboga, qui joint le lac d'Hielmer à celui de Méler.

Upland. — Cette province est unie, et une des plus fertiles du royaume. On y trouve quantité de mines de fer et de plomb, et même, dit-on, quelques mines d'argent, et des eaux minerales fort estimées.

Stockholm, ville d'étape et d'entrepôt, est la capitale de la province et du royaume : elle est située à environ 380 lieues N. E. de Paris, sur sept îles de rochers et deux presqu'îles ; et elle est bâtie sur pilotis. Sa situation singulière, et tout-à-fait pittoresque, frappe les étrangers. Mille tableaux variés et enchanteurs naissent du nombre infini de rochers de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau, et présentent l'aspect le plus hardi ; quelques-uns sont nuds et arides ; d'autres sont décorés de maisons, et on en voit aussi qui sont couverts de bois. Le port, spacieux et commode, quoique d'un accès difficile, est un goulet de la Baltique ; l'eau en est claire comme le cristal, et si profonde, que les navires du port le plus considérable peuvent approcher du quai, qui est d'une très-grande largeur, et bordé de vastes bâtimens et magasins. A l'extrémité du port, plusieurs rues s'élèvent l'une au-dessus de l'autre en forme d'amphithéâtre, dont le sommet est couronné par le Palais, édifice magnifique. Vers la mer, à une lieue de la ville, le port est resserré en un détroit qui, en suivant les sinuosités des rocs très-élevés qui le bordent, disparoît à la vue, et la perspective est terminée par des coteaux lointains, couverts de forêts. La plume ni le pinceau ne peuvent rendre ces tableaux pittoresques. L'île du centre, de laquelle la ville tire son nom, et le *Ritterholm*, sont les parties les plus belles de la ville.

A l'exception des fauxbourgs, dont les maisons sont en bois et peintes en rouge, tous les bâtimens sont de pierre ou de brique revêtus de stuc blanc. Le palais du roi, au centre de la ville, et sur le terrein le plus éminent, fut commencé par Charles XI. C'est un vaste édifice quadrangulaire, en pierres, dont le style d'architecture est à-la-fois élégant et magnifique (1).

Le nombre des propriétaires ou locataires qui payent des impositions, est de 60,000. La ville possède toutes les marques extérieures de magnificence, et des établissemens pour les manufactures et le commerce, tels qu'on en trouve dans

---

(1) Voyez le voyage de Coxe, vol. 2, pag. 327 et 328.

toutes les grandes villes d'Europe. Les différentes branches d'industrie de Stockholm sont les mêmes que celles dont il a déjà été question à l'article général *Commerce*.

Upsal, ville grande, riche et considérable, avec une célèbre université, et un archevêché : elle a un beau et fort château, bâti sur une colline escarpée. La cathédrale est la plus belle église du royaume; on y voit les tombeaux de plusieurs rois de Suède. Elle est le lieu ordinaire du couronnement des rois, et située sur la rivière de *Sala*, qui la partage en deux. On trouve dans cette ville une très-belle salle d'anatomie et une bibliothèque considérable qui contient près de 1,000 manuscrits.

C'est d'Upsal que les géographes suédois prennent leur premier méridien.

SUDERMANIE. — Cette province offre le même aspect et les même productions que l'Upland.

Nycoping, c'est-à-dire, *nouveau lieu de commerce* : c'est une ville bien bâtie et très-commerçante, capitale de toute la province, et l'une des plus anciennes du royaume de Suède. Elle est située dans une contrée agréable et salubre; c'est pour cette raison que, dans les temps de peste, la famille royale y est venue faire sa demeure. Cette ville a beaucoup souffert, en 1665, d'un incendie qui réduisit en cendres l'antique et fameux château où les rois de Sudermanie faisoient leur résidence, et qui passoit pour le plus fort de toute la Suède. Elle a un bon port : c'est, dit-on, dans cette ville, que le peuple parle le meilleur suédois.

Strengnes, sur le lac *Méler*, à 12 lieues O. de Stockholm, ville épiscopale et fort ancienne, mais médiocre. Il s'y tient une foire très-fréquentée.

Trosa, petite ville près de la mer, à 7 lieues N. E. de Nykoping. Les environs sont couverts de rochers.

NÉRICIE. — Ce pays est peu différent des précédens; on y travaille beaucoup en quincaillerie.

Orebro, capitale sur le lac d'*Hielmer*, avec un port, une manufacture de tapisseries et une fabrique d'armes. A une lieue et demie de cette ville est la fontaine d'eau minérale d'Oxéga.

Askesund, ville assez commerçante, à l'extrémité du lac Water.

GOTHIE ou GOTHLAND. = OSTRO-GOTHIE ou GOTHIE ORIENTALE. — Cette province est si fertile qu'elle fournit à ses voisins des grains de toute espèce; on y compte 23 lacs

poissonneux. L'agriculture, la chasse, la pêche, et en quelques endroits, le travail des mines, fournissent à la subsistance des habitans.

Norkoping, ville d'étape, sur la *Motala*, a une très-belle forge pour le laiton, un chantier, des papeteries, des imprimeries, des manufactures de draps, d'armes et de tabac, et on y fait de belles teintures.

Suderkoping, ville d'étape, que traverse une petite rivière navigable, et l'une des plus anciennes du royaume de Gothie.

Wasteen ou *Wadstena*, près du lac Water, petite ville située dans un lieu agréable. Le château fut bâti en 1544; on y a établi une manufacture de draps.

SMALAND. — Cette province est fort grande, très-montueuse, et cependant assez fertile. En 1738, on y a découvert une mine d'or, que l'on continue d'exploiter. Les forêts, les pâturages et les lacs procurent aux habitans un commerce assez avantageux.

Calmar, capitale, belle ville, et l'une des plus anciennes du royaume de Gothie, est sur le bord de la mer. Le château, situé hors de la ville, au bord du Sund, est bien fortifié, et étoit autrefois regardé comme une des plus fortes places du royaume. En 1397, l'on y conclut, entre les trois royaumes du Nord, la fameuse union de Calmar. En 1611, les Suédois y furent battus par les Danois. Elle est le siége épiscopal, et renferme de bonnes manufactures de toiles et de draps. On trouve dans ses environs une source d'eau vive, au milieu de la mer.

Westerwik, ville d'étape, au bord d'un golfe, à l'embouchure duquel est une montagne qui sert de guide aux navigateurs. Il y a un bon port, un chantier, une manufacture de draps, et il s'y fait un commerce en bois de marine et en autres matériaux nécessaires à la construction des vaisseaux.

Wexio, ville à 20 lieues O. de Calmar, sur le lac de *Salen*, petite ville épiscopale. A Fallerne, à une lieue de là, on trouve d'excellentes eaux minérales.

Jonkoping, sur le lac *Water*, très-ancienne ville d'étape, qui a un arsenal, une fabrique d'armes considérable, une manufacture de chapeaux.

Ekesiœ, ville, fait un grand commerce de bœufs. Il s'y fabrique des tapis, des bois de lits, chaises et autres meubles en bois. Le tabac qu'on y cultive est fort recherché.

BLEKING. — Cette province est fort montueuse, et moins

fertile que les autres. Les pâturages font la principale richesse des habitans; et leurs fromages, qui sont renommés, une de leurs branches de commerce.

Carlskrona, capitale, ville située au bord de la mer Baltique, et fondée par le roi Charles XI, qui lui donna son nom. C'est, après Stockholm, une des villes les plus remarquables du royaume. Sa situation est très-agréable; son port est si commode et si grand, que toute la flotte royale peut y être à couvert. L'entrée est défendue par les citadelles de Kouysholm et de Drotningskiœr. On y remarque un ouvrage digne de l'attention des curieux, appelé la *vieille Docke*. C'est une excavation pratiquée dans une montagne, située près de l'endroit où est la flotte royale. Cette excavation, d'environ 300 pieds de longueur, sur 80 pieds de profondeur, a, du côté de la mer, une grande ouverture qui permet l'entrée aux plus grands vaisseaux de guerre. Cette entrée fermée, et le bassin mis à sec en 24 heures, on peut radouber entièrement les vaisseaux. La Docke neuve est encore plus remarquable, puisque toute la flotte peut y être mise à sec.

Christianopel, port et ville forte, bâtie par Christiern IV, roi de Danemarck.

Carlshamn, ville dont les premiers fondemens ont été posés par le même roi, a une manufacture de laine, un chantier, une forge de cuivre en dehors. Les habitans cultivent beaucoup de tabac.

SCHONEN ou SCANIE. — De toutes les provinces de la Suède, celle-ci est la plus agréable, la meilleure, et celle où l'air est le plus tempéré. Les plaines offrent des champs fertiles en toutes sortes de grains. On en tire aussi des charbons de terre, de la chaux, de l'ardoise et des tuiles, de la potasse, de la poix, du goudron, du bois de chêne, des pierres à meule, des cordes d'écorce, des chevaux, des bœufs et des vaches, etc.

Lunden, qui en est la capitale, est une ville considérable, cédée à la Suède en 1659; elle est le siége d'un évêque luthérien. Charles IX y fonda une université en 1668. Ce fut près de cette ville que ce roi défit Christiern V, roi de Danemarck, en 1676. On y cultive de la garance et du pastel. Il y a dans les environs des plantations de tabac, qui, suivant le calcul fait en 1756, en ont rapporté, par an, jusqu'à 160,000 livres.

Christianstadt. Cette ville fut bâtie en 1600, par Christiern IV, roi de Danemarck, et cédée aux Suédois par le traité de Roschild, en 1658. On y trouve une tannerie, des manu-

factures de laine, de toile, de draps et de soieries, et ses habitans font le meilleur commerce de toute la Scanie.

Andrarum, au S. de Christianstadt. Il y a une excellente fabrique d'alun, qui fournit 4 à 5,000 tonnes par an.

Malma, ville considérable et très-fortifiée, sur la mer. Elle a des manufactures de toiles et de draps.

Helsingborg, sur le Sund, très-ancienne ville d'étape, au pied et sur le penchant d'une haute montagne; il y a sur le détroit une petite terrasse garnie de canons. Près de-là sont des eaux minérales très-estimées.

Landscroon, ville d'étape, fortifiée au bord du Sund. Elle a un port très-fort et très-sûr, d'où une escadre entière peut mettre à la voile tout à-la-fois.

HALLAND. — Ce pays est fort montueux; on y nourrit quantité de vaches et de chevaux. La pêche y est fort abondante, sur-tout en saumon. Quelques cantons, voisins de la mer, sont inhabitables, à cause du sable volant.

Warberg, capitale, petite ville, et l'une des meilleures du pays. Elle a un port sur la mer du Nord; mais il n'est fréquenté que par des petits bâtimens, les eaux étant considérablement baissées. Ses habitans font un bon commerce. Le château est très-ancien et fortifié. Il est bâti sur un rocher situé à l'entrée du port, et environné d'eau; mais il est aujourd'hui de peu d'importance.

Halmstad, ville d'étape, agréable et bien bâtie, à l'embouchure de la *Nissa*. Elle a de bonnes manufactures de draps et de serges. Le saumon qu'on y pêche est renommé. On y cultive beaucoup de tabac dans les environs.

Falkenberg, petite et ancienne ville maritime, près de l'embouchure de la rivière du même nom, dans la mer. On y prend annuellement jusqu'à 4,000 saumons, mais peu de harengs.

WESTRO-GOTHIE OU GOTHIE OCCIDENTALE. — Cette province, peu différente des précédentes sous le rapport des productions et du commerce, est remarquable par le lac Water, qui, dit-on, est plus élevé de 100 pieds que la Baltique: il a, en quelques endroits, plus de 300 brasses de profondeur. On raconte qu'il présage les tempêtes par un bruit horrible et continuel semblable au tonnerre, et qu'il dégèle quelquefois si subitement, qu'en moins d'une demi-heure il devient navigable.

Gotheborg, belle ville, et, après Stockholm, la principale, la plus riche et la plus commerçante du royaume. Elle fait,

avec Stockholm, la totalité du commerce, où cette dernière entre pour les deux tiers, et l'autre pour un tiers. Elle est située à l'embouchure du fleuve *Micedal;* elle a une douane pour les fers, et une compagnie des Indes orientales. Elle équipe de bons vaisseaux. Elle a été presqu'entièrement rebâtie en pierres depuis les grands incendies qu'elle a essuyés. Elle est très-fortifiée et a une citadelle. On y trouve une amirauté, une escadre, une garnison perpétuelle, un tribunal de manufactures et de commerce, et un collége fondé en 1643. On y fabrique des draps et d'autres étoffes.

Elfsbourg, près de la mer, à 3 lieues de Gotheborg, château bien fortifié, situé sur un rocher.

Wernesbourg, entre le lac Wener et celui de Wasborn. Cette ville, bâtie en 1642, par les bourgeois de la ville de Brette, située à un demi-mille de là, est l'entrepôt de tout le fer que le Wermeland livre à Gotheborg.

Skara, petite ville épiscopale, fort ancienne, ayant un collége. On voit encore, dans les environs, quantité de tombes où les anciens Goths enterroient leurs morts. On trouve, à 3 lieues de là, des eaux minérales fort renommées.

Alingsaos, ville bâtie sur la *Sewelange*, par les bourgeois de Ny-Lædère, après la destruction de celle-ci. On y remarque une belle manufacture de soie et de laine, et une fabrique de pipes.

Bæraos ou *Boras*, ville située dans une contrée montagneuse et boisée au bord du Wiska. Ses habitans vont, par toute la Suède, vendre en détail les marchandises qu'ils fabriquent. Cette ville, brûlée en 1727, est actuellement en bon état; elle a des eaux minérales.

Dalie. — Mêmes productions et même commerce que dans les provinces ci-dessus décrites.

Aomel ou *Amal*, capitale, ville située au bord du lac Wener. Un fleuve la partage en deux. Elle a un port près du lac de Wener. Il s'y fait un assez bon commerce, particulièrement de bois de charpente et de goudron.

Daleborg, ville sur le lac Wener.

Bohus. — Cette petite province n'offre rien de particulier.

Bohus, château très-fort, bâti sur un rocher au milieu de la *Gothelbe*, qui vient du lac Wener.

Maelstrand, ville forte, bâtie dans une île voisine des côtes, avec un excellent port, grand et profond. Elle a des magasins voûtés, à l'épreuve des bombes.

Konghell, très-ancienne ville sur la *Gothelbe*, étoit autre-

fois la résidence des rois. Elle n'a pu recouvrer sa splendeur, depuis sa destruction par les Vandales.

Wermeland. — Les habitans subsistent principalement du travail des mines et des métiers qui y ont rapport, ainsi que de la pêche et de quelque peu d'agriculture.

Carlstadt, capitale, ville bâtie par le duc Charles, dans l'île de Tingwalla, et très-bien située. Elle a un collége fondé par le roi Charles XI, une manufacture de toiles et d'étoffes de laine : il s'y fait un assez bon commerce.

Philipstadt, ville entourée de montagnes et de lacs; elle a été bâtie par Charles IX, roi de Suède, et ainsi appelée du nom de son fils Charles-Philippe.

Bothnie. — On appelle *Bothnie* toutes les côtes baignées au N., à l'O. et à l'E., par la partie la plus septentrionale de la mer Baltique, laquelle forme le golfe, qu'on appelle *golfe de Bothnie*. Comme il s'avance droit au N., il partage la Bothnie en deux parties, l'une occidentale et l'autre orientale.

Bothnie-Occidentale ou Westro-Bothnie. — Ce pays est uni, fertile, et renferme un grand nombre de forêts, de fleuves, de lacs et de bonnes mines de cuivre et de fer. Les habitans trafiquent du produit de leur chasse et de leur pêche, et sur-tout de pelleteries. Les côtes en sont bordées d'îles très-agréables.

Tornea, port à l'extrémité du golfe de Bothnie; c'est la ville la plus reculée vers le N., et le centre du commerce pour la Laponie. Le roi de Suède a fait élever une pyramide, en mémoire des observations qui y ont été faites en 1736, par quelques-uns des membres de l'Académie des Sciences, pour déterminer la figure de la terre. On voit ici le soleil pendant près de 24 heures, au milieu de l'été.

Uma ou *Umea*, petite ville située à l'embouchure de la rivière du même nom, dans le golfe de Bothnie. Cette rivière donne son nom à une partie de la Laponie suédoise, où elle prend sa source.

Pitéa, ville maritime, dans une petite île à l'embouchure du fleuve du même nom. Il y a un port commode.

Luléa, ville maritime, fondée par Gustave-Adolphe, sur la rivière du même nom.

Finlande. — Elle est située dans la partie orientale de la Suède, entre les golfes de Bothnie et de Finlande. C'est un grand pays qui forme environ la quatrième partie de la Suède, et est naturellement fertile, mais entrecoupé de bois, de lacs,

de marais, et mal peuplé. Les habitans sont robustes et endurcis à toutes les injures de l'air. Les pêcheries de perles de Finlande ont fourni des perles précieuses aux pays étrangers.

FINLANDE PROPRE. — *Abo*, ville capitale, est entourée de montagnes, et a un port commode; son université a été fondée par la reine Christine. Il s'y fait un commerce de toiles, de bled et d'autres denrées. La Suède et la Russie y conclurent un traité de paix. Elle a le droit d'étape.

Nystad, port et ville célèbre par le traité de paix de 1721, qui mit fin aux guerres de la Suède et de la Russie.

Biorneborg, au N. d'Abo, sur le golfe de Bothnie, ville maritime et commerçante.

OSTRO-BOTHNIE ou BOTHNIE ORIENTALE. — Cette province est généralement unie, mais marécageuse. Les habitans tirent leur principale ressource de l'agriculture, de la chasse et de la construction des vaisseaux. L'exportation du goudron y est considérable.

Ulaborg ou *Uléa*, ville forte, capitale, et la plus grande de la Bothnie, au S. de *Kimi*.

Wasa, ville maritime, célèbre par la naissance de Gustave-Wasa.

Ny-Karleby, ville maritime, bâtie sous Gustave-Adolphe, avec un bon port. La construction des vaisseaux lui rapporte beaucoup, et son commerce de goudron est considérable.

CAJANIE. — *Cajaneborg*, capitale, ville située sur le lac *Uléa*, et dans un terrein qui seroit assez fertile, si les frimats n'empêchoient pas souvent les grains de mûrir. Le fleuve impétueux de *Pyhæ* qui l'entoure, forme, dans ses environs, une cataracte effrayante.

TAWASTIE. — Cette province est la meilleure de la Finlande, et même de toute la Suède; cependant l'agriculture y est négligée, et les habitans pauvres.

Tawasthus, capitale, petite ville, avec un château fort et un arsenal.

NYLAND. — Cette contrée est fertile et riante. On y trouve des moulins à scier et des forges de fer. Son commerce consiste en bled, planches, toile et poissons.

Helsingfors, ville d'étape, a un des meilleurs ports de la Suède.

Rasebourg, fort.

SAWOLAX. — Ce pays est plein de bois, de lacs et de marais. Les habitans cultivent peu de terres, et font commerce de poissons, de suif, et sur-tout de pelleteries.

Nislot, sa capitale et sa seule ville, fut cédée à la Russie, en 1744, avec une partie de la province. (*Voyez* dans l'atlas la carte de la Suède, pour les autres villes et lieux qui ne méritent pas de description.) (1)

LAPONIE SUÉDOISE. — (*Voyez* la description de la Laponie en général, avant la *Suède*, page 213.)

ILES DE SUEDE. = GOTHLAND. — Cette île est environnée de vingt autres, tant grandes que petites, et est assez fertile. On y trouve toutes sortes de pierres rares, comme des coraux, des carnioles, de l'agate et de belles pétrifications.

Wisby, ville très-ancienne, étoit autrefois très-considérable. Il y avoit une bibliothèque remarquable. Cette ville est le siége du surintendant et du capitaine provincial. Le port n'est pas grand, mais il est bon.

OELANDE. — Cette île est très-fertile et remplie de gibier. On y rencontre des carrières de marbre noir, de la pierre de touche et de l'ardoise alumineuse. C'est dans cette île que la couronne tient ses matelots.

Borgholm, château royal et forteresse. Les Danois s'en sont rendus maîtres plusieurs fois, mais il a été restitué à la Suède. Près de-là est le port de Borga, dont la situation est très-commode.

Le roi de Suède possède encore, en Allemagne, l'île de *Rugen*, avec la *Poméranie suédoise*, dans le cercle de Haute-Saxe; la ville de *Wismar*, dans le cercle de Basse-Saxe. (Voyez l'*Allemagne*.)

Banques. — La banque nationale a un capital de 11,200,000 fr. C'est une espèce de mont-de-piété, qui prête des fonds sur des immeubles, de l'or, de l'argent, etc. Elle donne ses assignations sur la banque de change, qui acquitte les intérêts et les capitaux; et ces assignations, qui tiennent lieu de papier-monnoie, et ont cours dans tout le royaume, se nomment *billets de transport de banque*.

Compagnie de plongeurs. — Cet établissement est peut-être le seul de cette espèce qui existe. La compagnie a sur toutes les côtes du royaume des gens qui, à la première nouvelle d'un naufrage, accourent sur

---

(1) On trouvera à la fin du sixième volume une table alphabétique des villes, bourgs, villages et autres lieux des quatre parties du monde qui ne méritent pas de description dans cet ouvrage, avec l'indication des pays et des provinces où ils se trouvent.

les lieux, et sauvent autant d'effets qu'il est possible; ensuite la compagnie avertit les propriétaires et les assureurs qui lui font savoir leurs volontés : elle dispose des effets, et leur rend compte en conséquence, après avoir prélevé les droits qui lui reviennent.

Gouvernement. — Le gouvernement de Suède a éprouvé beaucoup de changemens. Les Suédois ainsi que les Danois, furent originairement libres, et pendant plusieurs siècles la couronne fut élective; mais après diverses révolutions, dont il sera parlé plus bas, Charles XII, tué en 1718, devint despote. Ulrique, sa sœur, qui lui succéda, consentit à l'abolition du despotisme, et rétablit les états dans leur première liberté. Par reconnoissance, ils lui associèrent au gouvernement, son mari, le landgrave de Hesse-Cassel. Il parut alors un nouveau modèle de constitution, par lequel le pouvoir royal fut peut-être trop restreint; car le roi pouvoit à peine être appelé de ce nom, son pouvoir étant limité en tout point, il ne pouvoit pas même veiller sur l'éducation de ses propres enfans. Les états nommoient les grands officiers du royaume; et tous les emplois d'une certaine importance, ecclésiastiques, civils et militaires, étoient conférés par le roi, mais avec l'approbation du sénat. Les états étoient formés des députés des quatre ordres, de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans. Les représentans de la noblesse, dans laquelle étoit comprise la haute bourgeoisie, montoient à plus de 1000; ceux du clergé à 200, de la bourgeoisie à 150 environ, et des paysans à 250. Chaque ordre tenoit ses séances dans sa chambre particulière, avoit son orateur, et choisissoit un comité secret pour l'expédition des affaires. Les états devoient être convoqués tous les trois ans, au mois de janvier, et rassemblés en corps; ils avoient plus de pouvoir que le parlement de la Grande-Bretagne, parce que, comme on l'a observé, la prérogative royale étoit beaucoup plus resserrée.

Lorsque les états n'étoient pas assemblés, les affaires publiques étoient conduites par le roi et le

sénat, lequel n'étoit autre chose qu'un comité des états, mais choisi d'une manière particulière : la noblesse ou chambre supérieure nommoit 24 députés, le clergé 12, et les bourgeois 12. Ces députés choisissoient trois personnes, qui étoient présentées au roi, afin qu'il en élût une des trois pour chaque vacance. Les paysans n'avoient pas voix dans l'élection des sénateurs. Presque toute la puissance exécutive résidoit dans le sénat, qui étoit composé de quatorze membres, outre les principaux gouverneurs des provinces, le président de la chancellerie, et le grand maréchal. Ces sénateurs, pendant la vacance des états, formoient le conseil privé du roi, qui n'avoit qu'une voix dans leurs délibérations. Les appels des différentes cours de judicature ressortissoient au sénat; mais chaque sénateur étoit comptable, devant les états, de sa conduite dans le sénat. Ainsi, tout examiné, le gouvernement de Suède pouvoit se dire républicain; car la puissance du roi étoit moindre que celle d'un stathouder. Le sénat avoit même le pouvoir de placer au-dessus du roi un sous-comité tiré de son sein, pour surveiller le monarque et servir de frein à sa conduite, même dans le gouvernement intérieur de sa famille. Il seroit trop long de rendre compte des nombreuses cours subalternes, bureaux, commissions et tribunaux, que la jalousie du peuple suédois avoit introduits dans les départemens civils, militaires, du commerce et autres : il suffit de dire que, quoique rien ne fût plus plausible que ces précautions, rien cependant n'étoit moins praticable que tout ce plan de pouvoirs distributifs. Leurs officiers et ministres, établis comme surveillans les uns des autres, furent multipliés à un point ridicule, et les opérations du gouvernement, sinon rendues sans effet, du moins considérablement retardées par les formes auxquelles elles étoient soumises.

Mais au mois d'août 1772, tout le système du gouvernement fut changé par le coup d'autorité le plus inattendu de la part du feu roi. Les circonstances qui accompagnèrent cette révolution extraordinaire, se

trouveront à la fin de l'exposé rapide que nous donnerons de l'histoire de Suède. Par ces événemens, les Suédois, au lieu de corriger les défauts de leur constitution, ont vu leur roi s'investir d'une autorité peu inférieure à celle des princes de l'Europe les plus despotes. D'après cette nouvelle forme de gouvernement, le roi assemble ou dissout les états quand il lui plaît; il doit seul disposer de l'armée, de la marine, des finances, de tous les emplois, tant civils que militaires; et quoique dans ce nouveau systême, il ne prétende pas ouvertement au droit d'imposer des taxes en toutes occasions, celles qui subsistent déjà doivent être perpétuelles, et, en cas d'invasion ou de nécessité pressante, il peut en établir quelques-unes, jusqu'à ce que les états puissent être assemblés. Mais c'est lui qui est juge de cette nécessité, et il dépend entièrement de son bon plaisir de convoquer ces états; et même lorsqu'ils sont assemblés, ils ne doivent délibérer que sur ce qu'il juge convenable de leur proposer. Il est aisé de voir qu'un gouvernement ainsi constitué diffère peu de ceux de l'espèce la plus despotique. Cependant la nation suédoise se contente de quelques légères apparences de gouvernement légal et limité; car cette constitution, composée de 57 articles, établit un sénat de 70 membres, y compris les grands officiers de la couronne, et le gouverneur de la Poméranie: ils sont tenus de donner leur avis dans toutes les affaires d'état, lorsque le roi le leur demande. En pareil cas, si les questions agitées sont d'une grande importance, et si les sénateurs sont d'une opinion contraire à celle du roi, mais unanime entr'eux, le roi, dit-on, doit se conformer à leur avis. A cela, l'on peut observer qu'il arrive très-difficilement que les membres d'un sénat, principalement composé des officiers de la couronne, soient tous d'un sentiment opposé à celui du roi; et, dans tout autre cas, le monarque peut écouter leur avis, et agir comme il le juge à propos. On voit bien, dans cette nouvelle constitution, quelques autres restrictions apparentes au pouvoir

royal; mais, en réalité, elles sont peu considérables. On prétend, il est vrai, que le roi ne peut établir aucune loi nouvelle, ni abolir les anciennes, sans la délibération et le consentement des états; mais ce monarque est investi, par la constitution présente, d'une autorité et d'une influence si grandes, qu'on ne peut guère s'attendre à voir qui que ce soit s'opposer à ce qu'il propose.

Peines.—Le mode ordinaire d'exécution en Suède, est de décapiter ou de pendre. Le meurtrier a d'abord la main coupée; il est ensuite décapité et écartelé. Les femmes, après avoir eu la tête tranchée, au lieu d'être écartelées, sont brûlées. Aucune peine capitale n'est infligée que le jugement n'ait été confirmé par le roi, auquel tout prisonnier a la liberté d'adresser une pétition, dans le mois de la condamnation. Le but de la pétition est, ou de se plaindre d'une condamnation injuste, et alors de demander la révision du jugement, ou d'implorer, soit le pardon, soit une modération de la peine. Les malfaiteurs ne sont jamais exécutés que dans les cas de crimes atroces, tels qu'assassinat, vol avec effraction dans les maisons, vol sur les grands chemins, ou larcins répétés. Les autres crimes, regardés pour la plupart en d'autres pays comme capitaux, sont ordinairement punis ici du fouet, de la condamnation au pain et à l'eau, de l'emprisonnement, ou bien l'on emploie les malfaiteurs aux travaux pénibles, soit pour la vie, soit pour un temps proportionné à la nature du crime. Jusqu'au règne du feu roi, la torture étoit en usage pour les criminels; mais, en 1775, sa majesté a aboli cette cruelle et absurde pratique.

Intérêts politiques de la Suède. — Sous le règne de Gustave-Wasa, un traité fut d'abord conclu entre la Suède et la France; et sous celui de Gustave-Adolphe, la Suède en fit un subsidiaire avec cette puissance. L'effet de ces traités a été de donner, par degrés, à celle-ci un ascendant très-pernicieux aux intérêts de la Suède. Cette couronne a communément reçu de la France un subside pendant plus de cent

ans, et s'en est très-mal trouvée. Pendant les règnes de Charles XI et de Charles XII, elle fut sacrifiée aux intérêts de cette puissance; et durant la dernière guerre avec le roi de Prusse, elle a été obligée, pour l'amour d'un foible subside, de contracter une dette de 84,000,000 fr., laquelle a été augmentée, au point qu'elle va aujourd'hui à près de 120,000,000 fr.

Quelques-uns de ses plus sages politiques s'apperçurent de la tendance dangereuse de cette liaison avec la France, et s'efforcèrent de la rompre. Mais l'influence que la cour de France avoit acquise en Suède par ses subsides et ses intrigues, y occasionna des factions considérables. En 1738, il se montra dans la diète un parti extrêmement puissant, et favorisant les desseins de la France. Les gens qui le composoient reçurent la dénomination de *Chapeaux*. L'objet dont on flattoit la nation, étoit de recouvrer les possessions cédées à la Russie, et conséquemment le systême à suivre étoit de rompre avec cette puissance, et de s'allier à la France. Le parti directement opposé à celui-là avoit pour chefs le comte de Horn, et ceux qui avoient contribué à l'établissement de la nouvelle forme de gouvernement après la mort de Charles XII. Leur objet étoit la paix et le bien-être de la nation. Le systême qu'ils adoptèrent fut donc de maintenir une étroite correspondance avec la Russie, et d'éviter une prolongation d'alliance avec la France. Ce parti fut nommé les *Bonnets*. Il y en eut en outre un troisième sous le nom de *Bonnets de chasse*, composé des personnes indécises sur le parti auquel elles se joindroient. Ces factions durèrent long-temps; mais celle de la France prévalut presque toujours, au grand détriment des intérêts du royaume de Suède. La cour d'Angleterre fit quelques efforts pour affoiblir ou détruire l'influence de la France sur la Suède, et pendant quelque temps elle eut assez de succès; mais les *Chapeaux* reprirent l'ascendant. Ces factions se trouvent aujourd'hui éteintes par le changement total que le feu roi a fait dans la constitution du gouvernement.

Revenus et monnoies. — Les revenus de la Suède ont été considérablement réduits par les guerres malheureuses de Charles XII, et les dernières contre la Russie. La Livonie, les pays de Brême, Verden et autres lieux, dont ce royaume a été dépouillé, contenoient à-peu-près 8,666 lieues carrées. Sous le dernier règne, les espèces d'or et d'argent venoient principalement des possessions d'Allemagne. Autrefois les terres de la couronne, les capitations, dîmes, mines et autres articles, produisoient, à ce qu'on prétend, 24,000,000 francs. Les payemens, qui se font en cuivre (et cette monnoie est ici le principal agent du commerce), sont très-incommodes, quelques-unes de ces pièces étant larges comme des tuiles, et les commerçans ayant souvent besoin d'une charrette ou d'une brouette pour porter chez eux une assez foible somme. Les Suédois ont cependant des ducats d'or et des pièces d'argent à huit marques, de la valeur de 6 liv. 15 s., mais elles sont très-rares, et ce peuple a maintenant peu d'espèces en circulation; de grosses pièces de cuivre frappées et de petits billets de banque, sont presque la seule monnoie courante (1).

Forces et population. — Quoique nul pays n'ait produit de plus grands héros ou de plus braves troupes que la Suède, cependant on ne peut dire que ce peuple entretienne une armée sur pied, toutes ses forces consistant dans une milice réglée. La cavalerie est vêtue, armée et entretenue du produit d'une taxe que paient les nobles et les bourgeois, chacun suivant ses moyens; l'infanterie est entretenue par les paysans. Chaque province est obligée de recevoir un nombre de soldats proportionné à celui des fermes qu'elle contient. Chaque ferme de 1500 ou 1700 fr. de revenu, est chargée d'un fantassin, auquel elle doit fournir la nourriture, le logement et les habits ordinaires, et environ 24 fr. par an: autrement le fermier lui bâtit une petite maison de bois, lui donne du foin et une pâture pour une

(1) Voyez à la fin du dernier volume, la table universelle des monnoies.

vache, laboure et ensemence un terrein suffisant pour lui fournir le pain. Ces soldats réunis en corps sont soumis aux loix militaires; mais, hors de-là, ils sont assujettis aux loix civiles du pays. Ainsi l'on peut dire à la lettre, que chaque soldat suédois a une propriété dans le pays qu'il doit défendre. On croit que cette armée nationale monte à plus de 40,000 hommes; mais elle alloit à 60,000 avant la perte de la Livonie. La Suède auroit pu autrefois équiper 40 vaisseaux de ligne; mais, depuis peu d'années, la marine est tombée en décadence. La population de la Suède est estimée à 2,800,000 ames.

Titres du roi. — Il s'intitule roi des Goths et des Vandales, grand prince de Finlande, duc de Schonen, de Poméranie, etc.

Ordres de chevalerie. — Ce sont les ordres de l'Etoile du Nord ou Polaire, composé de 24 membres; l'ordre de Wasa et celui de l'Epée. Ce dernier fut créé en 1772.

Histoire. — Les Goths, anciens habitans de ce pays, réunis aux Normands, aux Danois, Saxons, Vandales, etc., ont eu la réputation d'avoir subjugué l'Empire Romain et les nations méridionales de l'Europe. Nous ne suivrons pas ici les étranges romans des historiens suédois sur les premiers siècles, depuis Magog, arrière-petit-fils de Noé : il suffit de dire que la Suède a autant de droit qu'aucun autre pays connu, à se dire une très-ancienne monarchie. Nous ne combattrons pas non plus l'opinion qu'elle a été l'Etat principal de la Scandinavie (la Suède, le Danemarck et la Norwège), et qu'elle a emprunté son nom de l'un de ses princes. L'introduction du christianisme en Suède, par Ansgarius, évêque de Brème, en 829, paroît maintenant être la première époque certaine de l'histoire de Suède.

Cette histoire, ainsi que celle de toutes les nations du Nord, est confuse, sans intérêt, et souvent douteuse, même durant les premiers siècles du christianisme; mais elle est féconde en meurtres, massacres et dévastations. Elle manque de vraisemblance et

d'accord jusques vers le milieu du 14e siècle, qu'elle prend une forme plus régulière, et promet de récompenser les peines de ceux qui en feront l'objet de leurs études. Cependant, à cette époque, le gouvernement suédois étoit loin d'être solidement assis et uniformément administré. La couronne étoit élective, quoique dans cette élection les droits du sang ne fussent pas tout-à-fait méconnus. Les grands seigneurs possédoient la partie la plus considérable des richesses du royaume, qui consistoient principalement en terres; le commerce étoit inconnu ou négligé, et l'agriculture elle-même dans un état d'imperfection grossière. Les membres du clergé, particulièrement ceux qui étoient constitués en dignité, avoient acquis la plus grande influence dans toutes les affaires publiques, par suite du grand respect qu'inspiroit aux peuples du Nord leur caractère, et ils avoient obtenu la possession des terres que la noblesse avoit laissé vacantes. Ces deux ordres jouissant de toutes les propriétés de l'Etat, formoient un conseil nommé *Sénat*, qui étoit maître de toutes les délibérations publiques. Ce mode de gouvernement étoit infiniment contraire à la prospérité nationale. Les Suédois versoient leur sang dans les dissensions élevées entre les prélats et les barons laïcs, ou entre ceux-ci et le souverain. Ils étoient dépouillés du peu de richesses dont ils jouissoient, et qui servoit à soutenir le luxe et l'indolence d'un petit nombre d'évêques vivant dans la magnificence; et, ce qu'il y avoit de plus fatal, la malheureuse situation de leurs affaires intérieures les exposoit aux irruptions et à l'oppression d'ennemis étrangers. Ces ennemis étoient les Danois, qui, par leur voisinage et leur degré de puissance, étoient toujours à portée de profiter des dissensions des Suédois, et d'assujettir à un joug étranger un pays affoibli et épuisé par des querelles domestiques. La Suède resta plus de deux siècles dans ce déplorable état, quelquefois assujettie à ses propres princes, quelquefois réunie au royaume de Danemarck; mais dans l'un et l'autre cas, également opprimée et vexée.

Magnus Ladelus, couronné en 1276, paroît avoir été le premier roi de Suède qui ait suivi un plan régulier pour étendre son autorité. Pour y parvenir, il fit, de l'accroissement des revenus de la couronne, son principal objet. Il fut un des princes les plus habiles qu'on ait vus sur le trône de Suède. Par son adresse et ses intrigues, il engagea l'assemblée des états à lui accorder des secours extraordinaires pour le soutien de la dignité royale. L'augmentation du revenu de la couronne fut naturellement suivie d'un accroissement proportionné de la puissance royale. Et tandis que, par un exercice ferme et vigoureux de ce pouvoir, Magnus rabaissoit le courage altier des nobles, et faisoit naître dans le reste de la nation un respect jusqu'alors inconnu pour la dignité royale, il employoit, sous divers rapports, sa puissance au bien public, et par-là accoutumoit ses sujets à des actes d'autorité qui, de la part des monarques précédens, auroient éprouvé la plus grande résistance. Ses successeurs ne surent pas maintenir leur pouvoir avec la même habileté, et il s'en suivit des commotions et des révolutions qui jetèrent la nation dans le désordre et la confusion, et le gouvernement fut long-temps dans une désorganisation complète.

En 1388, Marguerite, fille de Voldemar, roi de Danemarck, et veuve de Huguin, roi de Norwège, régnoit sur ces deux royaumes. Cette princesse joignoit à l'ambition ordinaire à son sexe, une pénétration et une étendue d'esprit qui la rendoient capable de conduire les plus vastes projets. On l'a nommée la *Sémiramis du Nord*, parce que, comme Sémiramis, elle avoit trouvé le moyen de réduire, par les armes ou par l'intrigue, un immense territoire : elle devint reine de Danemarck, de Norwège et de Suède, ayant obtenu cette dernière couronne dès l'année 1564. Elle projeta le traité d'union de Calmar, traité si fameux dans l'histoire du Nord, par lequel ces trois royaumes devoient à l'avenir être gouvernés par un même souverain, élu par chaque royaume à tour de rôle, et qui établiroit tour-à-tour sa résidence dans chacun

d'eux. Plusieurs révolutions se succédèrent après la mort de Marguerite ; et à la fin, Christiern II, le dernier des rois de Danemarck, qui ait été aussi roi de Suède en vertu du traité de Calmar, essaya de se rendre entièrement absolu. La cruelle politique par laquelle il tenta d'exécuter ce projet non moins barbare, causa sa propre perte, et fournit l'occasion de changer la face des affaires de Suède. Afin d'assurer son autorité dans ce royaume, il forma le dessein de faire massacrer la principale noblesse : cet horrible projet fut mis à exécution le 8 novembre 1520. De tous ceux qui pouvoient s'opposer aux vues despotiques de Christiern, aucun n'échappa en Suède, à l'exception de Gustave-Wasa, jeune prince descendu des anciens rois du pays, et qui avoit déjà signalé ses armes contre les rois de Danemarck. Sa tête fut mise à un prix extraordinaire : on envoya des soldats danois à sa poursuite ; mais, par son adresse, il échappa à toutes leurs recherches, et se sauva, déguisé en paysan, dans les montagnes de la Dalékarlie. Ce n'est pas ici le lieu de parler de toutes ses fatigues et des dangers qu'il courut, et de dire comment, pour n'être point découvert, il travailla dans les mines de cuivre ; de quelle manière il fut trahi par ceux en qui il avoit mis sa confiance ; et enfin comment, surmontant mille obstacles, il engagea les sauvages, mais belliqueux Dalékarliens, à embrasser sa cause, à combattre et à vaincre son oppresseur et son tyran. La Suède, par son secours, acquit de nouveau l'indépendance. L'ancienne noblesse étoit en grande partie détruite. Gustave se vit à la tête d'une armée victorieuse qui admiroit sa valeur, et étoit attachée à sa personne. Il fut donc d'abord créé gouverneur, et ensuite roi de Suède, d'un consentement unanime et aux acclamations de toute la nation. Ses affaires prirent une face plus favorable que celles d'aucun de ses prédécesseurs. Le massacre des nobles l'avoit débarrassé de ces ennemis fiers et hautains, qui avoient été si long-temps un obstacle à tout gouvernement régulier en Suède : le clergé, à la vérité, n'étoit pas

moins puissant que dangereux ; mais les opinions de Luther qui commençoient à gagner dans le Nord, l'énergie avec laquelle elles étoient soutenues, et le crédit qu'elles acquéroient parmi les Suédois, donnèrent au monarque la facilité de changer le système religieux de ce pays; et l'exercice de la religion catholique romaine fut prohibé en 1544, sous les peines les plus sévères, et dont on ne s'est jamais relâché depuis. Au lieu d'une gothique aristocratie, le plus turbulent de tous les gouvernemens, et sur-tout le plus malheureux, quand la tyrannie religieuse s'y joint, la Suède devint par-là une monarchie régulière. On apperçut bientôt les heureux effets de ce changement; les arts et les manufactures s'établirent et se perfectionnèrent; la navigation et le commerce prirent une marche florissante ; la politesse et les belles-lettres s'introduisirent dans un royaume qui, jusques - là, n'étant connu que de nom du reste de l'Europe, commença à l'être par ses armes, et acquit un certain poids dans les traités et les délibérations des puissances.

Gustave mourut en 1559, lorsque Eric, son fils aîné, se préparoit à aller en Angleterre épouser la reine Elisabeth.

Sous ce prince, qui succéda à son père Gustave-Wasa, les titres de comte et de baron s'introduisirent en Suède, et furent rendus héréditaires. La malheureuse et injuste jalousie d'Eric contre ses frères, lui fit prendre les armes; et le sénat s'étant rangé de leur côté, ce prince fut déposé en 1567. Son frère Jean lui succéda, et entreprit une guerre ruineuse contre la Russie. Il tenta, par les conseils de la reine sa mère, de rétablir en Suède la religion catholique; mais, quoiqu'il eût fait de grands efforts pour y parvenir, et qu'il se fût même réconcilié avec le Pape, il éprouva de l'opposition de la part de son frère Charles, et son projet demeura sans effet. Néanmoins, son fils Sigismond fut élu roi de Pologne en 1587, et alors il essaya de nouveau de rétablir dans ses domaines la religion catholique; mais il mourut en 1592.

Charles, frère du roi Jean, fut nommé gouverneur

du royaume de Suède; et comme il étoit très-zélé protestant, son neveu Sigismond fit tous ses efforts pour le chasser de cette place, mais sans succès, jusqu'à ce qu'enfin il fut lui-même, ainsi que sa famille, exclu de la succession à la couronne, qui fut conférée à Charles en 1599. Le règne de ce dernier, par l'effet des manœuvres de Sigismond, qui étoit un prince puissant, et à la tête d'un grand parti, tant en Suède qu'en Russie, fut rempli de troubles qui encouragèrent les Danois à envahir la Suède. Gustave-Adolphe, jeune prince encore mineur, et présomptif héritier de la couronne, mit un frein à leur entreprise. A la mort de son père, arrivée en 1611, il fut déclaré majeur par les états, quoiqu'il n'eût encore que 18 ans. Ce prince, peu après son accession au trône, se trouva, par les intrigues et la puissance des Polonois, des Russes et des Danois, engagé dans une guerre contre tous ses voisins, et avec de grands désavantages, qu'il surmonta tous. Il fut à la veille de se rendre maître de la Russie; mais les Russes étoient si jaloux de leur indépendance, que son plan échoua. En 1617, il fit la paix sous la médiation de Jacques Ier, roi d'Angleterre, recouvra, par ce moyen, la Livonie, et quatre villes de la préfecture de Novogorod, et de plus eut une grande somme d'argent.

Les idées de Gustave commencèrent alors à s'étendre; il avoit pris une grande connoissance du service militaire, et il eut le secours des conseils de Lagardie, un des meilleurs généraux et des premiers hommes d'état de son siècle. Ses troupes, par une guerre perpétuelle, étoient devenues les mieux disciplinées et les plus belliqueuses de l'Europe, et il porta son ambition plus loin que ne l'avouent les historiens. Il est certain que les princes de la Maison d'Autriche virent de bonne heure, avec jalousie, son esprit entreprenant, et prêtèrent leur appui à son ancien et implacable ennemi Sigismond, que Gustave vainquit. En 1627, il forma le siége de Dantzick, et n'y réussit pas. Mais cette tentative, qui fut sans succès par la crue soudaine de la Vistule, ajouta tellement à sa réputa-

tion militaire, que le parti protestant le mit à la tête de la confédération qui avoit pour but de rabaisser la Maison d'Autriche. Sa vie, depuis ce moment, ne fut qu'un enchaînement des plus rapides et des plus étonnans succès, dont le détail passeroit les bornes de cet ouvrage. Il suffira de dire qu'après avoir pris Riga et ravagé la Livonie, il entra en Pologne, où la victoire le suivit, et de-là, en 1630, pénétra en Poméranie, chassa de Mecklenbourg les Allemands, défit le fameux comte de Tilly, général autrichien, jusqu'alors réputé invincible, et parcourut la Franconie. Lors de la défaite et de la mort de Tilly, Wallenstein, autre général autrichien d'une égale réputation, fut chargé du commandement contre Gustave, qui fut tué dans la plaine de Lutzen en 1632, après avoir gagné une bataille qui, s'il eût survécu, auroit probablement mis un terme à la grandeur autrichienne.

Les talens extraordinaires de Gustave-Adolphe, tant dans le cabinet que sur le champ de bataille, ne furent jamais mieux connus qu'après sa mort. Il laissa après lui une foule de généraux qu'il avoit formés, et qui soutinrent la gloire des armes suédoises par des prodiges de valeur et les plus grands succès. Les noms du duc Bernard, de Bannier, Torstenson, Wrangel et autres, et leurs étonnans exploits, ne peuvent être oubliés dans les Annales de l'Europe. On ne sait où Gustave se seroit arrêté, si sa vie eût été plus longue et si ses succès eussent continué; mais il y a les plus fortes raisons de croire qu'il avoit autre chose en vue que la restauration des protestans et de la famille palatine. Son chancelier Oxenstiern fut aussi consommé dans la politique que dans l'art militaire; et pendant la minorité de Christine, fille de ce roi, il conduisit les affaires de Suède avec tant de succès, que cette princesse dicta en quelque manière, en 1648, la paix de Westphalie, qui changea le système des affaires de l'Europe.

Christine n'avoit que six ans lorsque son père fut tué. Elle reçut une éducation distinguée; mais son génie prit un tour extraordinaire et tout-à-fait roma-

nesque. Elle attira à sa cour Descartes, Saumaise et autres Savans, envers lesquels cependant elle ne fut pas fort libérale. Elle témoigna une grande estime pour Grotius, et fut un excellent juge des beaux-arts, mais sans générosité, et sans délicatesse dans le choix de ses favoris particuliers. Elle remplit, en même temps, tous les devoirs de son rang; et, quoique ses généraux fussent bassement trahis par la France, elle continua à soutenir l'honneur de sa couronne. Résolue à ne point se marier, elle la résigna à son cousin Charles-Gustave, fils du duc de Deux-Ponts, en 1654.

Charles eut de grands succès contre les Polonais; il poussa jusqu'en Silésie leur roi Jean Casimir, et reçut d'eux un serment de fidélité, que, suivant leur inconstance naturelle, ils rompirent bientôt. Sa marche sur les glaces, contre le Danemarck, a déjà été citée; il mourut de fièvre, en 1660. A cette époque, son fils et successeur Charles XI n'avoit pas cinq ans; cette circonstance obligea ses régens à conclure, avec ses voisins, une paix par laquelle la Suède abandonna l'île de Bornholm, et Drontheim en Norwège. Tous les différends furent arrangés dans le même temps avec la Russie et la Hollande; et la Suède continua à tenir un rang respectable dans les affaires de l'Europe. Charles, parvenu à la majorité, reçut un subside du roi de France Louis XIV; mais s'appercevant que, par l'ambition de ce monarque, la liberté de l'Europe couroit de grands dangers, il fit une alliance avec l'Angleterre et la Hollande contre la France. Il se joignit ensuite à cette dernière puissance contre la Maison d'Autriche: ayant été battu à Felem-Bellin en Allemagne, une confédération formidable se forma contre lui. L'électeur de Brandebourg s'empara de la Poméranie suédoise; l'évêque de Munster dévasta Brème et Verden, et les Danois prirent Wismar et plusieurs places dans le Schonen. Ils furent ensuite battus; et Charles, par le traité de Saint-Germain, qui suivit celui de Nimègue, en 1678, recouvra tout ce qu'il avoit perdu, à l'exception de quelques places

en Allemagne. Il épousa alors Ulrique-Eléonore, sœur du roi de Danemarck; mais il fit un très-mauvais usage de la tranquillité qu'il avoit reconquise, car il enchaîna et appauvrit son peuple, pour rendre son autorité despotique et son armée formidable. Les Etats perdirent tout leur pouvoir, et la Suède se trouva réduite au même état que le Danemarck. Il condamna le brave Patkul, qui étoit à la tête des députés livoniens, à perdre la main droite et la tête, à cause de la vigueur de ses remontrances en faveur de ses concitoyens. Cet homme courageux échappa à son supplice par la fuite; et Charles devint si puissant, que les conférences de Ryswick, en 1697, pour une paix générale, s'ouvrirent sous sa médiation.

Charles XI mourut en 1697, et eut pour successeur son fils encore mineur, le fameux Charles XII. L'histoire d'aucun prince n'est mieux connue que celle de ce héros. Le testament de son père avoit fixé sa majorité à 18 ans; mais elle fut avancée par les pratiques du comte Piper, qui pour cela fut fait premier ministre. Dès qu'il fut monté sur le trône, les rois de Danemarck et de Pologne, et le czar de Moscovie, formèrent contre lui une puissante confédération, encouragés par la foible opinion qu'ils avoient de sa jeunesse et de ses talens. Il leur tint tête à tous, et assiégeant Copenhague, il dicta au roi de Danemarck la paix de Travendalh, par laquelle le duc de Holstein fut rétabli dans ses possessions. Pendant ce temps, le czar Pierre ravageoit l'Ingrie à la tête de 80,000 hommes, et faisoit le siége de Narva; l'armée de Charles XII n'excédoit pas 20,000 hommes; mais telle fut son impatience, qu'il s'avança à la tête de 8,000, mit en déroute le principal corps des Russes, et fit lever le siége; il eut des succès si prodigieux, et fit un si grand nombre de prisonniers, que les Russes attribuèrent ses exploits à la nécromancie. Charles marcha de-là en Saxe, où ses actions guerrières égalèrent, si elles ne surpassèrent pas celles de Gustave-Adolphe. Il détrôna Auguste, roi de Pologne; mais il souilla ses lauriers, en faisant subir au brave comte

de Patkul une mort également cruelle et ignominieuse. Il éleva Stanislas au trône de Pologne en 1705; et la terreur accompagna tellement son nom, que toutes les puissances de l'Europe recherchèrent sa bienveillance, et entre les autres, le duc de Malborough, au nom de la reine Anne, lorsqu'elle étoit fière de ses succès contre la France. Cependant, son opiniâtreté et son caractère implacable étoient tels, qu'on ne peut guère le regarder que comme un illustre fou; car, par la bataille de Pultawa en 1708, bataille qu'il donna lorsqu'il alloit détrôner le czar, il perdit beaucoup plus qu'il n'avoit gagné par ses victoires. Sa brave armée fut perdue, et il fut obligé de se réfugier à Bender, chez les Turcs. Sa tentative, de se défendre dans cet asyle avec 500 Suédois contre 30,000 Turcs, prouve qu'il étoit plus que fanatique. Les Turcs jugèrent cependant convenable à l'intérêt de leurs affaires de le mettre en liberté. Mais toutes ces infortunes ne purent le guérir de sa manie guerrière; et de retour dans ses Etats, il poursuivit sa vengeance contre le Danemarck, jusqu'à ce qu'il fut tué d'un coup de canon, comme on le dit communément, au siége de Fridericks-hall en Norwège, place appartenante aux Danois. Cet événement arriva en 1718, lorsqu'il n'avoit pas plus de 36 ans. On a présumé que Charles n'avoit pas été tué d'un coup de feu tiré des remparts de Fridericks-hall, mais qu'un coup de pistolet, parti d'une main plus proche et d'un de ceux qui étoient autour de lui, avoit mis fin à la vie de ce fameux monarque. Cette opinion est, dit-on, la plus accréditée parmi les personnes les mieux informées en Suède. Il paroît que les Suédois étoient fatigués d'un prince sous lequel ils avoient perdu leurs plus belles provinces, leurs troupes les plus courageuses, toutes leurs richesses nationales, et qui, sans être corrigé par l'adversité, persistoit dans une guerre malheureuse, et dont les suites devoient être funestes; d'un prince enfin qui ne vouloit jamais écouter la voix de la paix, ni consulter le besoin qu'en avoit son pays.

2

A Charles XII succéda, comme nous l'avons déjà dit, sa sœur, la princesse Ulrique-Eléonore, femme du prince héréditaire de Hesse. Nous avons vu aussi de quelle manière les Suédois recouvrèrent leurs priviléges, et nous avons dit quelque chose de la capitulation signée par la reine et son mari, lorsqu'ils prirent possession du gouvernement. Leur premier soin fut de faire la paix avec la Grande-Bretagne que Charles XII avoit eu l'intention d'envahir. Ensuite les Suédois, pour ne pas voir multiplier davantage leurs pertes occasionnées par les progrès des Russes, des Danois, des Saxons et autres, firent de grands sacrifices pour obtenir la paix de la part de ces puissances. Les Français, cependant, vers 1738, formèrent dans le royaume ce parti dangereux, connu sous le nom des *Chapeaux*, et dont il a été déjà parlé; parti qui non-seulement troubla la paix intérieure du royaume, mais jeta la nation dans une guerre ruineuse contre la Russie. Leurs majestés Suédoises n'ayant point d'enfans, il étoit nécessaire de régler la succession, par la raison, sur-tout, que le duc de Holstein qui descendoit de la sœur aînée de la reine, étoit en même temps héritier présomptif de la couronne de Russie. Quatre compétiteurs parurent: le duc de Holstein-Gottorp, le prince Frédéric de Hesse-Cassel, neveu du roi, le prince de Danemarck et le duc de Deux-Ponts. Le duc de Holstein l'auroit emporté, s'il n'eût pas embrassé la religion grecque pour pouvoir occuper le trône de Russie. La czarine s'immisça dans cette affaire, et offrit de restituer toutes les conquêtes qu'elle avoit faites sur la Suède, à l'exception d'un petit canton en Finlande, si les Suédois vouloient reconnoître pour prince héréditaire et successeur à la couronne, l'oncle du duc de Holstein, évêque de Lubeck. Cette proposition fut agréée, et la paix fut conclue à Abo sous la médiation du roi d'Angleterre. La czarine maintint cette paix avec tant de fermeté, que le roi de Danemarck crut devoir couper court aux effets de son propre ressentiment, et oublier l'injure faite à son fils. Adolphe-Frédéric,

successeur de ce prince, épousa la princesse Ulrique sœur du roi de Prusse, et prit possesion de sa nouvelle dignité en 1751. Ce prince, d'un caractère doux et généreux, eut beaucoup à souffrir du conflit des factions en Suède, et se trouva dans une position très-pénible, par les entraves et l'opposition qu'il éprouva de la part du sénat; enfin, les intrigues de la reine le déterminèrent à favoriser le parti français. Il mourut en février 1771, et eut pour successeur son fils Gustave III, dernier mort, qui eut des talens supérieurs à ceux de son père.

Il avoit environ 25 ans, lorsqu'il fut proclamé roi de Suède. Son esprit avoit été très-bien cultivé; il avoit des manières insinuantes, une éloquence aimable et persuasive. Il se trouvoit à Paris lors de la mort de son père; il écrivit de là dans les termes les plus gracieux au sénat, l'assurant que son dessein étoit de gouverner selon les loix. En conséquence de la mort de son père, une diète extraordinaire fut convoquée pour régler les affaires du gouvernement, et convenir de la forme du serment du couronnement. Peu de temps après son arrivée en Suède, le 21 mars 1772, il signa solennellement, et jura d'observer 24 articles relatifs à son administration future. Cet acte fut intitulé *capitulation*, et contenoit, entr'autres, les articles suivans : « Le roi pro» met, devant Dieu, de maintenir le gouvernement » du royaume tel qu'il est établi, de conserver les » droits et liberté des Etats, la liberté et la sûreté de » tous ses sujets, de régner avec douceur et équité, » conformément aux loix du royaume et à la forme » de régence établie en l'année 1720, et encore con» formément au présent acte de capitulation. En con» séquence de la déclaration des Etats, le roi regar» dera toute personne qui s'efforceroit, à découvert » ou clandestinement, d'introduire la souveraineté » absolue, comme un ennemi du royaume et un traî» tre à son pays; toute personne étant tenue, avant » de prendre possession d'un emploi quelconque, de » prêter serment conformément à cette capitulation.

» A l'égard des affaires du cabinet et du sénat, le roi » promet de suivre les réglemens faits en 1720 sur ce » chapitre, qui établissent qu'elles seront toujours » décidées à la pluralité des voix, et il promet de plus » de ne rien faire sans et encore moins contre l'avis » des membres du sénat. Pour que le conseil d'état » soit d'autant mieux convaincu des desseins invio- » lables du roi et de son amour sincère pour le bien » de son peuple, il déclare ses sujets absolument » dégagés de leur serment de fidélité, dans le cas » où il agiroit volontairement contre le serment » de son couronnement et contre cette capitulation; » et finalement il menace de sa plus profonde in- » dignation quiconque seroit assez inconsidéré pour » lui proposer de s'arroger un plus grand degré de » pouvoir et de pompe qu'il ne lui en est accordé par » cet acte; S. M. ne désirant que de mériter l'af- » fection de ses fidèles sujets, et d'être leur plus » ardent défenseur contre toutes les tentatives qui » seroient faites au détriment de leurs libertés légi- » times ».

Mais à peine le roi avoit-il prêté ce serment de se conformer à la forme de gouvernement établie, et accepté la couronne sous ces conditions, qu'il forma le projet de gouverner à sa volonté, ne regardant le serment que comme une pure formule. Il mit en usage tout l'art possible, la plus profonde dissimulation et la plus grande adresse, pour assurer la réussite de son entreprise hasardeuse. En arrivant à Stockholm, il avoit adopté le mode de conduite qui pouvoit le mieux augmenter sa popularité. Trois fois la semaine, il donnoit audience à qui se présentoit; il ne falloit ni rang, ni fortune, ni sacrifices pécuniaires pour obtenir accès auprès de lui : il suffisoit, pour cela, d'avoir reçu un tort, et d'avoir un juste sujet de plainte. Il écoutoit, avec affabilité, les derniers de ses sujets, et entroit dans les moindres détails de ce qui les concernoit; il s'informoit de leurs affaires par- ticulières, et paroissoit prendre intérêt à leur bon- heur. Cette conduite porta les Suédois à le regarder

comme le père du peuple, et ils commencèrent à l'idolâtrer. Dans le même temps il arriva des dissensions entre les différens ordres des états, et rien ne fut oublié de ce qui pouvoit y fomenter les jalousies. On envoya aussi des émissaires en diverses parties du royaume, à dessein d'y semer le mécontentement parmi les habitans, de les détacher du gouvernement établi, et de les exciter à l'insurrection. A la fin, lorsque le roi trouva son plan assez mûri et en état d'être exécuté, après avoir pris les mesures convenables pour faire entrer dans ses intérêts un grand nombre d'officiers et de soldats (1), le 19 août 1772, il changea totalement la constitution. En moins d'une heure, il se rendit maître de toute la force militaire de Stockholm, plaça des grenadiers armés de fusils et de baïonnettes à la porte de la chambre du conseil où étoit assemblé le sénat, et en fit tous les membres prisonniers; et de peur que le bruit de cette entreprise ne se répandît dans les autres parties de la Suède avant qu'elle ne fût entièrement exécutée, il tira de l'arsenal des canons, et les fit placer devant le palais, sur les ponts, et dans d'autres quartiers de la ville, particulièrement sur les avenues qui y aboutissoient: à tous ces postes se tenoient des canonniers, mèches allumées. Toute communication avec la campagne fut interrompue, personne ne pouvant sortir de la ville sans un passe-port du roi. Les sénateurs furent ensuite confinés séparément dans des appartemens du palais, et plusieurs autres personnages que l'on soupçonnoit d'être fortement attachés aux libertés de la Suède, furent mis en arrestation. Le roi employa le reste de la journée à visiter différens quartiers de la ville pour recevoir les sermens de fidélité des magis-

(1) La fidélité que manifesta un soldat dans cette occasion, mérite d'être citée. La nuit qui précéda la révolution, le roi désirant visiter l'arsenal, s'y présenta, et ordonna à la sentinelle de le laisser passer. Le soldat refusa. — Ne savez-vous pas à qui vous parlez, dit le roi? Oui, répondit la sentinelle, mais je sais aussi quel est mon devoir. Voyez l'Histoire judicieuse et bien écrite de cette révolution extraordinaire, par Charles-François Sheridan, qui étoit secrétaire de l'envoyé de la Grande-Bretagne, en Suède, à cette époque.

trats, des colléges et de la milice. Le même serment fut imposé le lendemain au peuple en général, à qui le roi adressa un discours qu'il terminoit en déclarant, que sa seule intention étoit de rétablir la tranquillité de son pays, en réprimant la licence, en renversant la forme du gouvernement aristocratique, pour faire revivre l'antique liberté suédoise, et en remettant en vigueur les anciennes loix du pays telles qu'elles étoient en 1680. « Je renonce maintenant, dit-il, » comme je l'ai déjà fait, à toute idée justement ab» horrée d'absolu pouvoir, ou, comme on l'appelle, » de souveraineté, estimant, aujourd'hui comme au» paravant, que ma plus grande gloire est d'être le pre» mier citoyen parmi un peuple libre ». Après cela, des héraults parcoururent tous les quartiers de la ville, proclamant une assemblée des états pour le lendemain. Cette proclamation menaçoit tout membre de la diète qui ne s'y rendroit pas, d'être considéré et traité comme traître à la patrie.

Dans la matinée du 21 août, un gros détachement des gardes eut ordre de s'emparer de la place où est située la maison de l'ordre de la noblesse. Le palais fut investi de troupes de tous côtés, et dans la cour, des canons pointés sur la salle où les états devoient s'assembler; non-seulement cette artillerie étoit chargée, mais à côté étoient les mèches toutes prêtes. Les divers ordres de l'état reçurent du roi l'injonction de s'assembler au palais, et toutes les dispositions militaires furent faites pour se rendre maître des délibérations. Le roi, assis sur son trône, entouré de ses gardes et d'une troupe nombreuse d'officiers, après avoir adressé un discours aux états, ordonna au secrétaire de lire une nouvelle constitution qu'il offroit à leur acceptation. Environnés, comme ils l'étoient, d'une force armée, ils crurent devoir accéder à ce qui étoit exigé d'eux. Le maréchal de la diète et les orateurs des autres ordres signèrent la constitution, et les états prêtèrent au roi le serment qu'il leur dicta lui-même. Cette singulière transaction fut terminée d'une manière non moins extraordinaire;

le roi tira de sa poche un livre de pseaumes, et, ôtant sa couronne, il commença à chanter le *Te Deum*, et toute l'assistance se joignit à lui. Il lui fit entendre ensuite que son intention étoit de convoquer une nouvelle assemblée des états dans six ans. Ainsi s'acheva, sans effusion de sang, cette grande révolution, dans laquelle les Suédois abandonnèrent une constitution que leurs pères leur avoient léguée après la mort de Charles XII, comme un boulevard contre toutes les tentatives que feroient à l'avenir les monarques pour établir le despotisme.

Les Suédois, en certains temps, ont montré un ardent amour de la liberté; dans d'autres, ils ont paru nés pour l'esclavage; et dans des momens où ils travailloient à recouvrer leur liberté, ils ont manqué de cette profonde et saine politique qui leur auroit indiqué les moyens les plus sûrs de la consolider pour l'avenir. Le défaut capital de leur constitution étoit le manque total de la balance des pouvoirs; et la division de la nation en trois classes distinctes de nobles, de bourgeois et de paysans, dont les intérêts étoient perpétuellement en opposition, fut une circonstance très-défavorable pour leur liberté. On restreignit beaucoup le pouvoir du roi; mais on ne fit pas de réglemens assez efficaces pour assurer la liberté individuelle des sujets. Ces défauts de la constitution suédoise frayèrent le chemin à la révolution dont nous venons de paler; mais il n'en est pas moins surprenant qu'un peuple fier et courageux, qui avoit, avec tant de précaution, limité le pouvoir de son souverain, ait pu, tout-à-coup et sans résistance, laisser étendre à ce point son autorité. Il paroît néanmoins que Gustave III a exercé, avec une extrême modération, le pouvoir exorbitant dont il s'étoit ainsi emparé; et dans une assemblée des états en 1786, après qu'ils eurent débattu, avec une grande liberté, divers articles que le roi leur avoit soumis, il les congédia avec beaucoup de douceur, faisant en même temps la remise du dixième des subsides que les états lui avoient accordés.

Le 12 juillet 1788, des hostilités commencèrent sur les frontières de la Finlande, entre un corps de troupes légères russes et un détachement suédois posté sur le pont de Pomalasund. Après diverses actions, tant sur terre que sur mer, dans lesquelles Gustave déploya les talens les plus extraordinaires, il fut signé à Werela, sur la rivière Kimène, entre les plénipotentiaires de l'impératrice de Russie et ceux du roi de Suède, un accord pour établir une paix durable, et fixer les frontières de la Russie, telles qu'elles étoient avant cette guerre.

L'attention fut réveillée par une diète que le roi convoqua à Geffle, lieu isolé sur le golfe de Bothnie, à près de 24 lieues de Stockholm. Quelques personnes imaginèrent que la diète rassureroit la liberté nationale contre le despotisme du monarque; mais Gustave s'étoit mis en garde contre de semblables desseins, en choisissant le lieu de l'assemblée, et en l'environnant de ses troupes mercenaires. Il trouva quelque difficulté à obtenir ce qui étoit l'objet de ses vues, une levée d'argent, et il fut obligé de se relâcher d'une partie de ses demandes.

La diète étant dissoute, le roi retourna à Stockholm, où, dans un bal masqué, à l'opéra, dans la nuit du 16 mars 1792, il fut atteint d'un coup de pistolet par un assassin nommé Ankerstroem, à la suite d'une conspiration formée de quelques nobles mécontens; et après avoir vécu dans les souffrances jusqu'au 29 du mois, il expira dans la 45e année de son âge.

On assure que l'idée d'une mort obscure, sous les coups d'un vil assassin, empoisonna les derniers momens du roi, plus que ne firent les douleurs cuisantes de ses blessures. Il montra sur son lit de mort le même courage et la même grandeur d'ame qu'il avoit témoignés pendant le cours de sa vie contre ses ennemis. Il conserva jusqu'à la fin toutes ses facultés; ce qui le rendit capable de régler avec tant de prudence le gouvernement futur de son pays. Ses blessures donnèrent d'abord les plus flatteuses espé-

rances de guérison, et les mitrailles en furent tirées; mais quelques particules grossières de fer avoient pénétré si avant dans le corps, qu'elles rendoient mortelles les tentatives de la chirurgie pour les retirer. La présence d'esprit que fit paroître Gustave, pendant sa maladie, fut très-remarquable. Tandis qu'il attendoit ses chirurgiens dans une pièce voisine du salon de l'opéra, plusieurs ministres étrangers se présentèrent à lui, et il leur dit : « J'ai donné des » ordres, messieurs, pour que les portes de la ville » soient fermées; ainsi, ne trouvez pas mauvais si » vous ne pouvez envoyer des couriers à vos cours » respectives d'ici à trois jours : vos nouvelles alors » seront plus certaines, puisque, selon toute appa» rence, on saura si je dois survivre ou non ». Sa conversation ensuite roula sur les effets qui pouvoient résulter de cet accident pour l'Europe, et l'on distingua dans ses observations cet amour de la renommée qui fut toujours sa passion dominante.

Le général baron d'Armfeldt, l'un de ses amis les plus affectionnés, entra dans la chambre, pâle et muet d'horreur. Comme il approchoit, le roi, en lui tendant la main, lui dit : « Qu'y a-t-il, mon ami? Ne » vous alarmez pas sur mon compte; vous savez par » expérience ce que c'est qu'une blessure ». Faisant ainsi une allusion flatteuse à celle que ce général avoit reçue en Finlande.

Reconnoissant que vraisemblablement il ne survivroit pas, il mit ordre à toutes ses affaires avec un air de tranquillité étonnant, et comme un homme qui se prépare pour un long voyage. Il fit venir le prince royal, son fils, et lui adressa un discours sur la nature d'un bon gouvernement; il parla d'un ton si plein de tendresse et de vérité, que tous ceux qui étoient présens fondirent en larmes. A huit heures du matin du jour de sa mort, il reçut le sacrement. La reine avoit pris congé de lui la veille au soir, et à dix heures et demie il rendit l'ame dans de grandes souffrances.

Le prince royal, âgé de 14 ans, fut incontinent

proclamé roi sous le nom de Gustave-Adolphe; et le duc de Sudermanie, son oncle paternel, fut, au desir du testament du feu roi, déclaré seul régent et tuteur du jeune souverain, jusqu'à sa majorité, fixée à l'âge de 18 ans. Nous ajouterons seulement que la prudence et les mesures conciliatrices du régent ont établi la tranquillité de ce royaume au-delà de toute attente.

Gustave-Adolphe IV, aujourd'hui roi de Suède, est né le premier novembre 1778, et a succédé à son père Gustave III, qui fut assassiné le 16 mars 1792, et mourut le 29; il étoit né le 24 janvier 1746, et avoit épousé le 17 octobre 1766 la princesse royale de Danemarck, de laquelle il a eu Gustave-Adolphe. La Suède n'est pas entrée non plus dans la coalition contre la France. Elle a gardé la neutralité armée.

ARTICLE VI.

EMPIRE RUSSE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 1,700 l.	Entre	20e d. long. et le 180e d. long. E.
Larg. 675	les	50e d. et 77e d. de lat. N.

Lieues carrées.. 800,000.

Limites.

Cet empire, qui contient les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, s'étend des côtes de la Baltique et de la Suède qui le bornent à l'O., au Kamtschatka et à l'Océan oriental qui le borne à l'E.; des Terres glaciales au N. aux contrées de la petite Tartarie, de la Turquie, de la Géorgie, à la mer Noire, à la mer Caspienne, à la Tartarie chinoise et aux autres régions d'Asie qui ne sont pas connues, et qui le bornent au S.

Divisions. — Suivant les descriptions les plus authentiques de ce puissant empire, il consistoit en 15 provinces ou gouvernemens, qui étoient compris sous 19 gouvernemens généraux (1), outre les parties de la Carélie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Livonie et de la Finlande, qui ont été conquises sur la Suède; la Crimée ou la partie méridionale de la petite Tartarie, anciennement Chersonèse-Taurique, presqu'île de la mer Noire, auparavant sujette de l'empire Turc, mais cédée à l'empire de Russie en 1785, avec l'île de Taman et une partie du Cuban (2). A quoi il faut ajouter maintenant les autres provinces en Po-

(1) Zimmerman, pag. 25.
(2) On croit que les Russes ont acquis un million de sujets par cette cession.

logne, que la Russie possède, et qu'elle a acquises depuis les partages de ce malheureux pays, ainsi qu'on le verra amplement à l'article *Pologne*.

Le tableau suivant donnera une idée de l'empire Russe, dans le sens le plus étendu, avec les acquisitions faites sur la Suède dans le cours de ce siècle.

Les pays maintenant compris sous la dénomination de Russie ou des Russies, ont une étendue presque triple de celle de l'Europe, et supérieure à celle de l'empire romain au zénith de sa puissance, ou de l'empire de Darius, subjugué par Alexandre, même de tous les deux ensemble; comme on peut le voir par le tableau suivant de l'ancienne division.

RUSSIE D'EUROPE.		Lieues carr.	Long.	Larg.	VILLES CAPITALES.
Eglise Grecque....	Russie ou Moscovie.	87,180	387	350	Moscow.
	Belgorod..........	8,000	125	95	Woronetz.
	Cosaques du Don...	6,333	133	92	Asof.
	Cosaques d'Ukraine.	5,000	110	68	Kiow.
	Laponie..........	8,000	135	90	Kola.
Conquis sur la Suède depuis 1700......	Finlande Russe....	4,590	107	60	Wiborg.
	Livonie..........	2,390	72	48	Riga.
	Ingrie..........	1,010	58	30	PÉTERSBOURG. { Lat. N. 60 d. Long. E. 28. 5.
Enlevé aux Turcs en 1783..........	Crimée..........	910	54	5	Caffa.
Par le traité de partage de la Pologne en 1772, entre l'empereur, la Prusse, et la Russie (1)...	Partie septentr. de la Lithuanie........	2,100	70	50	Mohilow.
RUSSIE D'ASIE.					
Chrétiens et Idolâtres............	Tartarie et Sibérie (2)..............	674,487	1050	675	Tobolsk.
	Somme totale...	800,000			

L'empire Russe (3) a été nouvellement divisé, par la dernière impératrice Catherine II, en 41 gou-

(1) Par ceux de 1793 et 1795, elle a gagné 7035 lieues carrées. *Voyez* la carte de la Pologne pour la désignation des trois partages par lesquels la Russie a acquis la Courlande, la Samogitie, la Lithuanie, la Volhinie et la Podolie.

(2) Voyez la Russie d'Asie pour la description de ces pays.

(3) Cette description de la Russie est extraite en grande partie de la Description Géographique de l'empire de Russie par Tchebotaref, du Dictionnaire Géographique de la Russie, de Muller, du

vernemens, qui portent, presque tous, les noms de leurs capitales. La Russie d'Europe en contient 30, dont 8 au N. et 22 au S. La Russie d'Asie est divisée en 11, comme on le verra dans le tableau suivant.

Russie d'Europe, comprenant les conquêtes faites sur les Suédois depuis le commencement de ce siècle, le partage de la Pologne de 1772, et les conquêtes faites sur les Turcs, dans les années suivantes.		
Au Nord.	13 Karkow.	
	14 Catharinaslaw (1).	29 Mohilow. } Démemb. de la Pol. de 1772.
1 Archangel.	15 Kiow.	30 Polotzk. }
2 Wologda.	16 Tchernigow.	
3 Novogorod.	17 Novogorod-Severscoi.	Russie d'Asie.
4 Olonetz.		
5 Wiborg.	18 Orel.	31 Casan.
6 Pétersbourg.	19 Tula.	32 Simbirsk.
7 Revel.	20 Rezan.	33 Penza.
8 Riga.	21 Wolodimir.	34 Viatca.
	22 Kostroma.	35 Permia.
Au Sud.	23 Jaroslaw.	36 Caucase.
	24 Twer.	37 Saratow.
9 Nisni-Novogorod	25 Pleskow.	38 Ufa.
10 Tambow.	26 Smolensko.	39 Tobolsk.
11 Woronetz.	27 Moscow.	40 Kolivan.
12 Kursk.	28 Kaluga.	41 Irkutzk (2).

M. Tooke, chapelain de la factorerie anglaise à Pétersbourg, qui a publié récemment une description de la Russie (3) pendant le règne de Catherine II, et jusqu'à la fin du dix-huième siècle, a fait l'énumération suivante des nations que comprend ce grand empire, tant en Europe qu'en Asie.

Coup-d'œil sur le même empire, par M. Serge Pletschéef. Ces trois ouvrages sont écrits en Russe.

(1) La Russie par le traité de Jassy avec la Turquie, en 1792, a acquis la pleine souveraineté sur Oczakow et le territoire compris entre les rivières du Bog et du Niester. Cette dernière sert de limites en Europe entre les deux Empires.

Ce pays fait partie de la *Bessarabie*. Voyez la *Turquie d'Europe*.

(2) *Voyez* la Russie d'Asie pour la description de ces 11 derniers.

(3) Nous donnerons ici une analyse succincte de ce célèbre ouvrage écrit en anglais, et qui a pour titre : *View on the Russian empire*.

Les Mongouls. Kalmoucks. Tartares. Samoïèdes. Ostiasks. Burattiens. Tunguses. Vogouls. Lapons. Finois. Lattoniens. Estoniens. Lieffs. Ingriens. Tscheremisses. Tschouwasches.	Les Mordvines. Votiaks. Terptyairiens. Tartares de Casan et d'Orembourg. Tartares de Tobolsk. Tartares de Tomsk. Tartares-Nogaies. Tartares de l'Oby. Tartares Eschoulym Tartares Kalschintz. Telentiens. Abinziens. Biryousses. Cosaques. Kuriliens.	Les Tartures Kistim et Toulibert. Tartares Vergo. Tomskoi. Tartares Sayens. Touralinziens. Boughariens. Baskires. Mestceriens. Barabinziens. Kirguis. Beltires. Yakoutes. Kamtschadales.

Et plusieurs autres, dont quelques-unes doivent être considérées plutôt comme des tribus que comme des nations.

RUSSIE D'EUROPE.

ÉTENDUE. **SITUATION.**

Long. 650 l. Larg. 500 — Entre les 44° d. 40 m. et 70° d. de lat. N. 20° d. et 56° d. de long. E.

La Russie d'Europe contient 132,548 lieues carrées, en y comprenant ses acquisitions en Pologne.

Peuplée à raison de 153 habitans par lieue.

Limites.

La Russie d'Europe est bornée au N. par la mer Glaciale; au S. par la mer Noire, la mer d'Asof et la Turquie d'Europe; au S. E. par les fleuves du Don et du Volga, le gouvernement de Casan et les monts Poyas; à l'O. par la Suède, les golfes de Finlande et de Riga, et la Pologne.

Noms.—Les noms de Russie et de Moscovie, qu'on donne indifféremment à cet empire, dérivent probablement du nom des anciens habitans *Russi* ou

Borussi, et de celui de la rivière *Mosca*, sur laquelle fut bâtie l'ancienne capitale Moscow. Mais nous n'avons là-dessus rien de certain.

Climat, sol, productions, végétaux et minéraux. —Dans les parties méridionales de la Russie, le plus long jour de l'année ne passe pas 15 heures et demie, tandis que dans les parties septentrionales, le soleil, pendant l'été, paroît deux mois de suite sur l'horizon ; ce qui produit une grande diversité de sol et de climat, et l'on voit et ressent les deux extrêmes dans ce vaste empire.

Cependant le climat est extrêmement dur dans la Russie proprement dite. Le docteur Jean Glen-King, qui a résidé onze ans en Russie, observe que le froid à Pétersbourg, d'après le thermomètre de Farenheit, pendant les mois de décembre, janvier et février, va communément de 8 à 15 ou 20 degrés au-dessous de 0, c'est-à-dire, de 40 ou 52 degrés au-dessous de la glace, quoique communément, dans le cours de l'hiver, il descende de quelques degrés de plus pendant huit ou dix jours. Le même écrivain remarque qu'il est difficile, pour un habitant de notre climat tempéré, de se faire une idée d'un froid aussi grand ; il observe que lorsqu'une personne sort dans cette saison rigoureuse, le froid lui fait verser des larmes qui gèlent aussi-tôt, et restent suspendues aux cils en forme de glaçons. Comme les paysans sont dans l'usage de porter leurs barbes, on voit de longs glaçons pendre de leurs mentons. Néanmoins, dans cette circonstance, la barbe est d'un grand secours pour protéger les glandes de la gorge ; et les soldats qui ne portent point de barbe, sont obligés d'envelopper leur menton d'un mouchoir pour y suppléer. Toutes les parties du visage qui sont à découvert sont très-sujettes à être gelées. On a cependant observé souvent que ceux qui sont attaqués de la gelée l'ignorent, à moins d'en être avertis par ceux qu'ils rencontrent, qui leur conseillent de se frotter la figure avec de la neige, moyen le plus usité pour se dégeler. La partie qui a été une fois gelée, est par la suite plus sujette

à pareil accident. Dans quelques hivers très-rudes, on a vu des moineaux, quoique d'une espèce vigoureuse, se trouver tout-à-fait engourdis par la rigueur du froid, et hors d'état de voler; et des charretiers, assis sur leurs voitures, sont quelquefois morts gelés dans cette attitude. Lorsque le thermomètre étoit à 25 degrés au-dessous de o, de l'eau bouillante jetée en l'air avec une pompe, est retombée en grêle parfaitement dure. Une bouteille d'eau est devenue, en une heure un quart, au rapport du docteur Glen-King, un bloc de glace; une bouteille de bière forte se glaça également en une heure et demie; mais au milieu de cette masse se trouva la valeur d'une tasse à thé de liqueur non-gelée, aussi forte et aussi inflammable que l'eau-de-vie ou l'esprit-de-vin. Cependant, malgré l'excessive rigueur du froid en Russie, les habitans ont tant de moyens de s'en préserver, qu'ils en souffrent beaucoup moins qu'on ne l'imagineroit. Les maisons des personnes aisées en sont si bien garanties, tant au-dehors qu'en dedans, qu'on les entend rarement se plaindre du froid. La méthode des Russes pour échauffer leurs maisons, est de construire des fours avec plusieurs tuyaux, et on les alimente d'autant plus aisément, que le bois, qui est le chauffage commun, est très-abondant dans ce pays. Ces fours en consomment beaucoup moins qu'on ne le croiroit, et cependant ils servent en même temps au peuple pour préparer ses alimens. On y met un fagot, qu'on laisse brûler seulement jusqu'à ce que la plus épaisse fumée soit évaporée; on ferme alors le conduit de la cheminée pour retenir dans l'appartement toute la chaleur, qui, par ce moyen, se conserve 24 heures, et souvent telle, que ces gens restent fort peu couverts, sur-tout les enfans, qui se contentent de leur chemise. Les fenêtres des cabanes des pauvres sont très petites, afin de laisser entrer le moins de froid possible. Dans les maisons des gens de condition, les fenêtres sont calfeutrées à l'approche de l'hiver, et d'ordinaire elles ont double châssis vitré; en un mot, on peut, dans ces appartemens, ré-

gler la chaleur avec une grande exactitude sur le thermomètre, en ouvrant ou fermant les conduits qui la répandent. Lorsque les Russes sortent, ils sont si chaudement couverts, qu'ils peuvent presque défier et la neige et la gelée; on doit d'ailleurs observer que le vent est rarement violent en hiver; mais aussi lorsqu'il est fort, le froid est excessivement piquant.

Un avantage que les Russes tirent de la rigueur de leur climat, c'est de pouvoir conserver leurs provisions. Les bonnes ménagères, dès qu'elles voient venir la gelée, vers la fin d'octobre, tuent leurs volailles, et les entassent dans des cuves, avec des couches de neige qui les séparent; elles les tirent de-là à mesure que leurs besoins le requièrent. Par ce moyen, elles épargnent la nourriture de plusieurs mois de ces animaux : le veau gelé d'Archangel, qu'on porte à Pétersbourg, est estimé le meilleur du pays; on ne peut même le distinguer de celui qui est fraîchement tué, car il est également succulent. De cette manière, les marchés de Pétersbourg sont, pendant l'hiver, approvisionnés de toute espèce de denrées, à meilleur compte qu'on ne pourroit le faire autrement. Ce n'est pas un spectacle peu curieux à voir que ces piles de cochons, de moutons, de poissons et d'autres animaux, qui sont exposés dans les marchés pour être vendus. La méthode employée en Russie pour dégeler ces viandes, consiste à les plonger dans l'eau froide; car, lorsqu'on les fait dégeler par la chaleur, il en résulte une violente fermentation, et presque une putréfaction soudaine : au lieu que si l'on emploie l'eau froide, la glace semble être attirée au-dehors, et forme une incrustation transparente autour du corps d'où elle est chassée. Lorsqu'on dégèle avec de l'eau froide un chou glacé jusqu'au cœur, il est aussi frais que s'il venoit d'être cueilli; mais si on le dégèle par le moyen du feu ou de l'eau chaude, il devient d'un goût si rance et si fort, qu'on ne peut le manger.

La promptitude de la végétation en Russie est

à-peu-près la même que dans la Suède, la Norwège et le Danemarck, qu'on appelle *Scandinavie*. Les productions des trois règnes de la nature sont éparses dans cet empire. Il fournit des mâts, des bois de construction, des planches, des douves de tonneau, du bois à brûler, du goudron, de la poix, de la potasse, des huiles, des pelleteries, et sur-tout des cuirs. La neige est l'engrais naturel de ce pays, où le grain vient en abondance, dans les environs de la Pologne et dans les provinces les plus chaudes; néanmoins le bas peuple a une assez mauvaise nourriture. Le sol fournit une très-grande quantité de champignons; et, dans quelques lieux, outre les chênes et les sapins, la Russie produit rhubarbe, lin, chanvre, coton, houblon, tabac, fruits et vin, cire, miel, riz et melons: elle a de bons pâturages. Les gens de campagne s'occupent particulièrement à faire du miel, qui leur donne abondamment de l'*hydromel*, leur boisson ordinaire. Ils tirent aussi du seigle une liqueur spiritueuse, qu'ils préfèrent à l'eau-de-vie.

On ne peut nier qu'une grande partie de la Russie n'ait été jadis très-peuplée, quoiqu'il soit également certain que les habitans, il y a peu de temps encore, entendoient fort peu l'agriculture, et suppléoient au défaut du pain, comme font, même à présent, les habitans de la Scandinavie, par une espèce de sciure de bois et une préparation d'arêtes de poisson. Pierre-le-Grand et ses successeurs, jusqu'à Catherine II, ont eu une peine incroyable à introduire l'agriculture dans leur domination; et quoique le sol ne soit pas par-tout propre à donner du blé, son extrême fertilité dans quelques provinces permet de le rendre aussi commun en Russie que dans les contrées méridionales de l'Europe. Les nombreuses communications que les parties intérieures de cet empire ont entre elles, par le moyen des rivières, peuvent fournir aisément à celles qui en manquent, les productions qui abondent dans plusieurs provinces. Quant aux mines et aux minéraux, ils ne sont pas moins communs en Russie que

dans la Scandinavie, et le peuple en perfectionne chaque jour l'exploitation. On trouve, dans quelques lieux, des montagnes riches en mines de fer, dont la plupart produisent de l'aimant, et rapportent de 50 à 70 pour cent. Il y a quelques riches mines d'argent et de cuivre. On y trouve aussi du marbre, de l'albâtre, le talc transparent, le jaspe et d'autres espèces de pierres; du sel de mer et de source, de l'alun, de l'or, etc.

Montagnes, forêts, aspect du pays. — La Russie est en général un pays plat, excepté vers le Nord, où sont les monts *Poyas*, que l'on croit être les fameux monts Riphées des anciens, maintenant appelés la *Ceinture de la terre.* Au rivage occidental du Dnieper, se termine une chaîne des monts *Krapacks;* et entre la mer Noire et la mer Caspienne, le Caucase borde une suite de vastes plaines qui s'étendent jusqu'à la mer d'Aral. Nous pouvons observer ici que de Pétersbourg à Pékin, on rencontreroit difficilement une montagne sur la route qui traverse la Tartarie indépendante; et de la même ville de Pétersbourg, vers la partie septentrionale de la France par Dantzick, Hambourg et Amsterdam, on peut à peine appercevoir la moindre colline.

Les forêts sont extrêmement multipliées dans cet immense pays, et les provinces du N. et du N.-O. sont en quelque sorte désertes. On ne peut appeler plutôt chrétiens que païens, le peu d'habitans qu'elles contiennent.

Mers, golfes, lacs et fleuves. — La *Baltique*, qu'on appeloit autrefois la *mer des Varaignes*, et qu'on peut regarder comme un grand golfe de l'Océan, baigne la Livonie à l'O. L'Océan lui fournit moins d'eau qu'elle n'en reçoit des lacs et des fleuves de la Russie, de la Suède, de la Pologne et de l'Allemagne; aussi est-elle peu salée. La plus grande profondeur n'est que de 50 toises; et les savans de Suède ont observé qu'elle diminue de 45 pouces en un siècle. Lorsqu'elle est violemment agitée, elle dépose de l'ambre sur les rivages de la Courlande et de la Prusse. La

golfe de Finlande communique avec cette mer; il commence au-dessous de Pétersbourg; il a 500 lieues de long et 26 de large. Le *golfe de Riga*, qu'on appelle autrement golfe de Livonie, appartient aussi à la mer Baltique. La *mer Glaciale* baigne au N. toutes les côtes de la Russie, dans une étendue de 158 deg. de longitude. Les principaux lacs sont le *Ladoga*; il a plus de 40 lieues du S. au N. sur environ 26 de large; il donne naissance à la *Néva*, qui se jette dans le golfe de Finlande. Les fréquentes tempêtes dont il est agité changent les bancs de sable, et rendent la navigation très-dangereuse. C'est ce qui a engagé Pierre 1er à faire creuser un canal qui commence à Schlusselbourg, suit la rive septentrionale du lac, et se termine au Volkhof. Il a 25 écluses, et reçoit les eaux de cinq rivières qui se jetoient auparavant dans le Ladoga. Le lac *Onéga* est situé au N. E. du Ladoga, entre ce lac et la mer Blanche. Il a du S. au N. 45 lieues de long sur 20 de large; il reçoit par plusieurs rivières les eaux de plusieurs lacs inférieurs, et lui-même, par le Svir, jette les siennes dans le Ladoga. Le *Biélo-Ozéro* ou lac Blanc est au S. E. de l'Onéga; il grossit le Volga avec lequel il communique par la Chekna. Le lac *Ilmen* est célèbre dans les antiquités russes, parce que ses bords s'élèvent à Novogorod. Il a 10 lieues de long sur 7 de large; il reçoit les eaux de plusieurs rivières; le Volkhof qui se jette dans le Ladoga, y prend sa source. Le lac *Peipus* ou *Peipous* forme à son extrémité méridionale un golfe qu'on appelle le lac de Pleskof. Le Peipus se décharge dans le golfe de Finlande par la Narova, qui a donné son nom à la ville de Narva. Les fleuves les plus considérables sont, 1°. le *Volga*, il a ses sources dans plusieurs lacs et marais dans le Novogorod, court E. et S. Il prend sa source dans une forêt de la province de Weliki-Louki, et après avoir arrosé les villes de Twer, Uglitsch, Kostroma, Nisni-Novogorod, Damiensk et Samara, et, par mille sinuosités, prolongé son cours dans une longueur de mille lieues, il se jette dans la mer Cas-

pienne, au-dessous d'Astrakan. Il est reconnu, non-seulement comme le plus grand fleuve de l'Europe, mais comme l'un des plus favorables à la fertilité. Il renferme toutes sortes de poissons, et féconde toutes les terres qui le bordent, et qui sont enrichies d'arbres, de fruits et de légumes. L'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs. Il est à remarquer que dans un si long cours, il n'a pas une seule cataracte qui puisse interrompre la navigation; mais plus il approche de son embouchure, plus il forme d'îles en se divisant plus qu'aucun autre fleuve du monde en une multitude de bras, et ces bras se subdivisent en d'autres plus petits qui se rejoignent de nouveau; en sorte que le Volga se décharge dans la mer Caspienne par plus de 70 bouches. Par le moyen de ce superbe fleuve, la ville de Moscow entretient communication, non-seulement avec les parties méridionales de la Russie, mais avec la Perse, la Géorgie, la Tartarie et autres pays qui bordent la mer Caspienne. 2°. Le *Don* ou *Tanaïs*, qui sépare de l'Asie la partie la plus orientale de la Russie; dans son cours vers l'E., il s'approche tellement du Volga, que le dernier czar avoit entrepris d'établir de l'un à l'autre une communication en creusant un canal. Ce grand projet fut renversé par l'irruption des Tartares. Ce fleuve, sans parler de ses circuits et sinuosités, se jette dans les Palus-Mœotides ou mer d'Azof, à environ 330 lieues de sa source, qui est à 25 lieues de Moscow, dans le lac Iwan. 3°. Le *Borysthènes* ou *Dnieper*, qui est également un des plus grands fleuves de l'Europe, a sa source à vingt lieues N. E. de Smolensko, traverse la Lithuanie, le pays des Cosaques-Zaporog et celui des Tartares-Nogaies, et se jette dans la mer Noire à Kinburn, près d'Oczakow; il a treize cataractes vers le 48e degré, dans un assez petit espace. A ces trois fleuves, on peut ajouter les deux *Dwina* ou *Duna*, dont l'une, à l'O., sort d'un lac dans le gouvernement de Pleskow, non loin de Toropetz, et se jette dans la Baltique à Riga; l'autre, au N., a sa

source près d'Ustioug, et, se divisant en deux branches près d'Archangel, se perd dans la mer Blanche. La *Néva* est large et profonde; elle sort du Ladoga, et tombe dans le golfe de Finlande après un cours de 15 lieues. Elle se divise en trois bras différens en traversant Pétersbourg.

Quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes. — Ces quatre genres ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la Scandinavie, et nous y renvoyons le lecteur. Le linx ou loup-cervier, est un des quadrupèdes de la Russie. Il fait sa proie de toutes les créatures dont il peut s'emparer, et il multiplie principalement, dit-on, dans les forêts de sapins. Les hyènes, les ours, les loups, les renards, et d'autres animaux déjà décrits, habillent de leurs fourrures les habitans; celles de renard noir et d'hermine sont de plus grand prix en Russie que par-tout ailleurs. Les dromadaires et les chameaux étoient jadis presque les seules bêtes de somme connues dans plusieurs parties de cet empire. Le czar Pierre encouragea la multiplication d'une race de gros chevaux pour la cavalerie et les charrois; mais ceux qui sont employés pour les usages ordinaires de la vie, sont d'une petite espèce, de même que les vaches et les brebis.

Nous connoissons en Russie très-peu d'oiseaux dont nous n'ayons pas déjà donné la description. Il en est de même des poissons; mais les Russes sont mieux approvisionnés que leurs voisins en esturgeons, merluches, saumons, *biélougas;* celui-ci ressemble à l'esturgeon, et est souvent appelé le grand esturgeon; il a 16 pieds de long, et pèse de 900 à 1800 livres; la chair en est blanche et délicieuse. Des laitances de l'esturgeon et du *biélouga*, les Russes font le fameux *caviar*, tellement estimé pour sa délicatesse et son bon goût, qu'on en envoie en présent aux têtes couronnées. En découpant ce dernier poisson, on trouve souvent dans son corps ce qu'on appelle *pierre de biélouga*, cachée dans cette masse de chair glanduleuse qui couvre les parties postérieures de l'épine du dos, et tient dans les poissons la place des rognons.

Au moment où l'on tire cette pierre du corps du poisson, elle est molle et moite, mais elle durcit promptement à l'air; sa grosseur est celle d'un œuf de poule; sa forme quelquefois ovale, quelquefois applatie; elle se vend communément un rouble. Le professeur Pallas présume qu'elle appartient aux parties génitales du poisson; elle tient un rang distingué, malgré son peu de mérite, parmi les remèdes domestiques des Russes, qui la râpent et la donnent, mêlée avec de l'eau, dans les accouchemens difficiles, dans les maladies des enfans, et dans d'autres incommodités.

Population, mœurs et coutumes. — Rien n'est plus extravagant et moins vraisemblable que les contes de certains auteurs sur la population de ce vaste empire. Suivant eux, elle n'excède pas en totalité 7,000,000 d'ames. Il est surprenant qu'une erreur si grossière se soit maintenue si long-temps, lorsque nous considérons les armées innombrables que les souverains de Russie ont mises en campagne, et les guerres sanglantes qu'ils ont soutenues en Asie et en Europe. Voltaire est peut-être le premier écrivain qui ait essayé de détromper le public à cet égard, et il l'a fait preuve en main, en produisant une liste dressée en 1747, de tous les mâles qui payoient capitation, et qui se montoient à 6,646,390 : dans ce nombre sont compris les enfans mâles et les vieillards, mais non les femmes et les filles, ni les mâles nés entre la confection d'un registre des terres, et celle du registre suivant. Si maintenant nous triplons seulement le nombre des terres sujettes à la taxe, en y comprenant les femmes et les filles, nous trouverons près de 20,000,000 d'ames. Il faut à cette somme ajouter 350,000 soldats et 200,000 individus de la noblesse et du clergé, ainsi que des étrangers de tout pays, qui sont également exempts de la taxe de capitation; et encore, dit M. de Voltaire, les habitans des pays conquis, nommément de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carélie et d'une partie de la Finlande; l'Ukraine, les Cosaques du Don, les Kalmoucks et autres Tartares; les Samoïedes, les Lapons, les

Ostiaks, et tout le peuple idolâtre de la Sibérie, pays d'une plus grande étendue que la Chine; ces peuples ne sont pas compris dans la liste ci-dessus mentionnée. Le nouveau registre dressé en 1764 contient 8,500,000 têtes assujetties à la capitation; et un auteur moderne très-judicieux, qui a résidé quelque temps en Russie, donne l'estimation suivante de l'empire Russe.

Basse classe du peuple qui paye la capitation.	18,000,000
Provinces conquises sur la Suède.	1,200,000
Nobles.	60,000
Clergé.	100,000
Militaires.	560,000
Classe civile.	30,000
Ukraine, Sibérie, Cosaques, etc.	350,000
	20,100,000
On peut, à ce total, ajouter un million pour les acquisitions de la Crimée, d'une partie du Cuban.	1,000,000
Selon M. Posvelt, publiciste allemand, la Russie a gagné de population, par le partage de la Pologne, de 1772.	1,800,000
Par ceux de 1793 et 1795.	4,500,000
TOTAL.	27,400,000

Sans compter 500,000 au moins pour Oczakow, le territoire compris entre le Bog et le Niester; de sorte qu'on peut, sans exagération, porter la population de l'empire Russe à 30,000,000.

Comme le souverain de toutes les Russies possède les contrées d'où sortirent ces bandes innombrables de barbares qui bouleversèrent l'empire Romain, il y a les plus fortes raisons de croire qu'elles furent jadis plus peuplées qu'elles ne le sont maintenant; 30,000,000 d'ames ne sont qu'une très-mince population pour l'immense pays qui forme l'empire de Russie. Comme ce décroissement de population peut être observé dans plusieurs autres parties du globe, nous

devons en chercher la raison dans les causes naturelles; mais nous ne pouvons discuter ici ce point. Peut-être l'introduction de la petite-vérole et celle d'une autre maladie plus funeste ont-elles contribué à dépeupler ces pays. Il est encore vraisemblable que la quantité prodigieuse de liqueurs fortes et spiritueuses, que consomment les habitans du Nord, est contraire à la génération.

Les Russes proprement dits, sont, en général, de bonne mine, forts, vigoureux, et durs au travail, particulièrement à la guerre. Leur teint diffère peu de celui des Anglais et des Ecossais; mais les femmes se persuadent qu'un surcroît de rouge rehausse leur beauté. Ce peuple paroît avoir la vue foible; ce qui est occasionné probablement par la neige que les habitans ont toujours, pendant si long-temps, sous les yeux. Les officiers et les soldats ont toujours eu une bravoure passive; mais dans les dernières guerres contre la Prusse et la Turquie, ils ont montré une valeur aussi grande qu'aucune autre troupe de l'Europe. Ils sont très-soumis à la discipline, quelque sévère qu'elle soit; ils endurent, avec beaucoup de patience, de grandes fatigues, et se contentent d'une nourriture extrêmement médiocre.

Avant le règne de Pierre-le-Grand, les Russes étoient en général barbares, ignorans, lâches, et très-adonnés à l'ivrognerie. On a compté jusqu'à 4000 détaillans d'eau-de-vie à Moscow. Non-seulement les gens du peuple, mais un grand nombre de boyards ou nobles vivent dans un état continuel d'oisiveté et d'ivresse; et les tableaux de la plus affreuse misère et de la plus grande barbarie se présentoient dans les rues, tandis que la cour de Moscow brilloit d'un plus grand éclat qu'aucune autre cour du monde. Le czar et les grands étoient vêtus avec toute la pompe asiatique, et leur magnificence surpassoit toutes les idées qu'on pourroit s'en former d'après les exemples modernes. Le comte de Carlisle dit, dans la relation de son ambassade, qu'il ne voyoit qu'or et pierreries sur les habits du czar et de ses courtisans. Cependant le

travail de ces riches parures et de tous les autres objets de luxe étoit dû aux Italiens, aux Allemands, aux Français et aux autres étrangers. Pierre vit, à son avénement au trône, que la masse de ses sujets n'étoit guère que des bêtes de somme, peu propres à soutenir la pompe de la cour. Il força les grands à quitter leurs longues robes, et à adopter les habillemens européens; il obligea même les laïcs à se couper les cheveux. Nous parlerons plus bas des progrès qu'il fit faire aux sciences et aux arts. Les Russes, avant son règne, avoient à peine un vaisseau sur leurs côtes. Ils n'avoient nulle commodité pour voyager, ni pavé dans les rues, ni lieux de divertissemens publics, et ils regardoient avec un souverain mépris tous les avantages de l'esprit. Maintenant un Français ou un Anglais, d'un certain état, peut se flatter de jouir, en Russie, d'une vie aussi agréable, et d'une aussi bonne société que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Les assemblées du beau monde, depuis l'avénement de Catherine II au trône, ont été soumises à des réglemens, et il subsiste très-peu des anciens usages. On doit cependant observer que, malgré les mesures rigoureuses de Pierre-le-Grand, et la prudence de ses successeurs, l'habitude de l'ivrognerie gagne dans tous les rangs; et même les dames et les prêtres ne rougissent pas de s'enivrer les jours de fêtes.

Les Russes étoient autrefois cités pour leur attachement à leur pays, qui leur permettoit rarement de visiter les étrangers; mais ce n'étoit qu'une suite de leur orgueil et de leur ignorance, car on trouve maintenant, dans toutes les cours de l'Europe, de la noblesse russe, outre les personnes qui y sont revêtues d'un caractère public. L'impératrice Catherine II s'intéressoit elle-même à ce que les jeunes gens de qualité reçussent de l'éducation, qu'ils prissent la connoissance du monde et celle du service chez les étrangers, particulièrement de celui des flottes de l'Angleterre.

On dit que les dames russes étoient autrefois aussi soumises à leurs époux dans l'intérieur des familles,

que ceux-ci l'étoient à leurs supérieurs dans les camps, et qu'elles se croyoient maltraitées, si elles n'étoient pas rappelées souvent à leurs devoirs, par le moyen d'un fouet qu'elles avoient fabriqué elles-mêmes, et présenté à leur mari le jour de leur mariage. Ce peuple a des cérémonies nuptiales particulières ; elles consistoient autrefois en quelques pratiques extrêmement bizarres, dont la plupart sont aujourd'hui en désuétude. Lorsque les parens sont tombés d'accord d'une alliance, quoique les deux parties, peut-être, ne se soient jamais vues, la prétendue, dépouillée nue, est examinée par un certain nombre de femmes, chargées de corriger, s'il est possible, les défauts qui peuvent se trouver en elle. Le jour des noces elle est couronnée d'une guirlande d'absynthe ; et après que le prêtre a formé le nœud conjugal, son clerc ou bedeau jette une poignée de fleurs de houblon sur la tête de la mariée, en lui souhaitant d'être aussi féconde que cette plante : elle est ensuite conduite à la maison avec un grand nombre de cérémonies pitoyables et indécentes, qui maintenant ne sont guère en usage, même parmi les gens du plus bas rang. Les loix du pays et les stipulations particulières des contrats de mariage ont mis un frein au traitement barbare que les hommes faisoient subir à leurs femmes, et qui alloit jusqu'à les flageller, au point de les faire mourir.

De la condition des sujets. — Le paysan russe, même celui qui est serf, a une manière de vivre très-décente. Il est bien vêtu, a une nourriture abondante et saine, et fait souvent des économies : il est vrai que comme il n'est pas censé pouvoir rien posséder en propre, il a ordinairement soin d'enterrer son petit trésor. Il y a quelques villages dans lesquels les paysans déploient une véritable opulence qu'on chercheroit en vain dans tout autre pays. Je citerai en exemple le grand village de Mesen, sur le fleuve de ce nom, à cinquante verstes de son embouchure dans la mer Blanche. Le sol qui l'entoure est le plus ingrat de la terre : on n'y recueille qu'un peu d'orge, qui, année

commune, ne mûrit pas, et ne sert guère qu'à la litière des bestiaux. Cependant les paysans y sont extrêmement riches. Chacun a sa maison de deux étages, dont les appartemens sont proprement meublés en papiers et étoffes anglaises. Il y a tel paysan de Mesen qui a cent domestiques Lapons, dont chacun a ses rennes pour faire les messages avec plus de promptitude. Ce sont les pêcheries de la mer Blanche et de la mer Glaciale qui enrichissent ce village : la pêche de la baleine, en particulier, lui donne d'immenses profits. Ce sont les Anglais résidans à Archangel qui achètent les produits des pêcheries de Mesen.

Les paysans de l'Ingrie, ou du gouvernement de Pétersbourg, ne sont pas, à beaucoup près, les plus riches de la Russie ; car, outre les impôts qu'ils payent en nature, ils sont obligés à un service personnel assez pesant ; cependant, on peut dire que tous sont dans une sorte d'aisance, et ont une manière de vivre très-douce. Le paysan russe entend parfaitement l'art d'acquérir de l'aisance. Il sait se contenter de très-peu, s'il le faut ; il est industrieux et adroit à un haut degré ; il fait lui-même les étoffes pour ses vêtemens, et sa table est fournie des produits de sa culture.

J'estime que la fortune moyenne des nobles, qui sont extrêmement nombreux en Russie, varie de 30,000 à 100,000 roubles. Ceux qui n'ont pas des terres, ou qui même ont des dettes, se tirent d'affaire par le service, l'agriculture, ou les emplois civils. Un noble, jugé pauvre en Russie, ne seroit pas estimé tel en Saxe ou en Brandebourg : on ne voit jamais un noble Russe aller à pied, ou se servir lui-même ; et quant aux plus riches d'entr'eux, ils tiennent véritablement un état de prince.

La valeur des terres et leurs revenus ont triplé depuis trente ans, et les fortunes des propriétaires de fonds ont peut-être augmenté dans la même proportion : mais comme le luxe est très-général, il entraîne souvent la ruine des maisons les plus opulentes.

Le simple pasteur de village vit, dans plusieurs endroits, avec une aisance qui ressemble beaucoup au luxe. Il a une bonne table, plusieurs domestiques; il reçoit souvent chez lui la noblesse des environs; il a quelquefois un équipage à quatre chevaux, et il est très-rare de le voir aller à pied.

Les gens de loi font, dans leur profession, des profits extrêmement considérables. Un avocat ne reçoit jamais moins de cinq roubles pour une consultation; et il n'est pas rare que la rédaction d'un simple contrat se paye jusqu'à cent roubles : aussi les gens de loi vivent-ils avec beaucoup de luxe, ou s'enrichissent promptement.

Les médecins, et même les chirurgiens qui se mêlent de médecine, sont payés de 30 à 200 roubles pour les soins d'une maladie. Ils sont payés par la cour, dans chaque arrondissement; ils obtiennent, en outre, des gratifications lorsqu'ils inoculent les paysans du district. Les nobles du même district donnent aux médecins et aux chirurgiens de l'arrondissement un salaire fixe, qui varie de 300 à 400 roubles. L'instituteur des enfans a également 300 à 400 roubles, sans compter l'équipage, la table, les présens extraordinaires, qui portent ce traitement beaucoup plus loin. L'intendant de la maison, ou le premier domestique, a ordinairement un gage de 150 roubles.

Comme le commerce est dans un état extrêmement florissant, il n'est point rare de voir des marchands, dans les villes maritimes, qui possèdent jusqu'à 100,000 roubles. Ils font des gains énormes, avec peu de travail; et les fortunes seroient bien plus considérables, si le luxe n'étoit pas si général. Ce n'est que dans les plus petites villes que l'on voit la femme d'un marchand aller à l'église à pied : dans les villes de commerce, proprement dit, chaque femme de marchand a son équipage.

Les paysans de la Livonie et de l'Estonie passent pour les plus pauvres; et en effet il y en a un grand nombre qui sont misérables : cependant, tous ceux

qui ont de l'industrie et de la frugalité se font encore une existence assez douce. On voit des paysannes, en Estonie, qui portent des colliers d'argent et d'autres ornemens de même métal, pour la valeur de 50 roubles. Beaucoup d'entre les paysans de ces provinces, vivent très-bien toute l'année, ont une quantité assez considérable de bétail, et font des épargnes secrètes. Dans les domaines de la couronne, où les charges féodales sont déterminées avec une exactitude plus scrupuleuse, le paysan est en général plus heureux, et il mène une vie douce et tranquille. Enfin, il n'est point rare de voir, dans toutes les provinces, les nobles mettre dans l'administration de leurs terres et dans leur conduite envers leurs paysans, une humanité et une paternité intéressantes. On a écrit et répété que les Estoniens sont des espèces de brutes; ils sont à la vérité inférieurs au reste des Russes, pour l'intelligence et l'activité; mais il y a beaucoup d'exagération dans le jugement qu'on en a porté, et ils ne paroissent point avoir été maltraités par la nature d'une manière marquée.

On a jugé quelquefois très-légèrement l'état des paysans russes, et on les a supposés misérables, parce qu'ils savent se passer de certaines choses que nous jugeons nécessaires, mais qui ne leur manquent nullement. Ainsi, par exemple, on se persuade que des gens qui couchent sur des planches, sans matelas et sans couvertures, n'ont point les moyens de se procurer ces deux choses; mais le paysan russe, habitué d'enfance à dormir sur la dure, et sans autre couverture que ses habits, ne sent point le besoin de changer de méthode : s'il vouloit des lits de plumes, rien ne lui seroit plus facile; la volaille, les canards sauvages, les oies, abondent dans ce pays, et lui en fourniroient les moyens.

A voir les marchands russes dans les villes de commerce, on n'imagineroit pas que leurs profits sont aussi considérables, et leur luxe aussi grand, sur certains objets. Ils sont vêtus de la manière la plus simple, et quelquefois la plus mesquine; mais

c'est pour eux une affaire de goût et non d'économie ; car leurs femmes portent souvent, dans leurs cheveux, des perles fines du plus grand prix, tandis qu'eux mêmes se contentent du plus chétif vêtement.

Le luxe dans lequel vivent la noblesse et les bourgeois démontre l'aisance de ces deux classes. Tous ceux qui ont parcouru la Russie ont vu, dans les maisons des nobles des campagnes une table abondante, de la propreté dans les vêtemens, et un nombreux domestique. Dans les villes, les riches négocians ne vivent pas seulement d'une manière aisée, ils affectent beaucoup de luxe. On retrouve la même manière de vivre chez les marchands des provinces de la Baltique. Ils réunissent souvent à une apparence de simplicité dans leurs habits, beaucoup de recherche dans leur table et dans leurs plaisirs.

La modération des impôts, le bas prix des choses nécessaires à la vie, la variété et la quantité des productions de la terre, les excellens réglemens établis dans tout l'Empire, donnent à tous les individus, qui mènent une conduite réglée, les moyens d'acquérir de l'aisance, et de vivre heureux. La masse du bonheur chez les classes du peuple, en Russie, est plus grande que chez les Allemands ou les Suédois. Lorsqu'on trouve des individus malheureux, leur position est le résultat de circonstances, et de combinaisons particulières, non des institutions civiles, des impôts ou du gouvernement. C'est une chose incontestable que, dans ce pays-là, le Russe et l'étranger réussissent également à se procurer de l'aisance, pour peu que leur conduite soit industrieuse et réglée (1).

Funérailles. — Les Russes ont plusieurs idées bizarres, relativement à l'état futur des ames. Après que le corps d'un mort a été habillé, on loue un prêtre pour prier pour son ame, purifier le corps avec de l'encens, et l'arroser d'eau bénite, tant qu'il reste sur la terre : ce qui, parmi les gens aisés, dure huit

(1) William Tooke.

à dix jours. Pendant qu'on porte le corps au lieu de la sépulture, ce qui ne se fait pas sans de grandes contorsions et marques de douleur, le prêtre donne un billet, signé de l'évêque et d'un autre ecclésiastique : c'est le passe-port du décédé pour le ciel. Ce billet étant mis dans le cercueil, et placé entre les doigts du cadavre, la compagnie retourne à la maison du défunt, où elle noye son chagrin dans l'ivresse ; pratique qui, parmi les gens du bon ton, dure, presque sans intervalle, pendant quarante jours. Pendant ce temps, un prêtre récite, chaque jour, des prières pour le décédé ; car, quoique les Russes ne croient pas au purgatoire, ils s'imaginent que les prières peuvent soulager leurs amis morts, pendant le long voyage qu'ils ont à faire, jusqu'à leur destination future.

Peines. — Les Russes sont remarquables par la sévérité et la variété de leurs châtimens, qui sont infligés et supportés avec une insensibilité étonnante. Pierre-le-Grand avoit coutume de faire pendre les voleurs des environs du Volga, et d'autres parties de ses Etats, à des crochets de fer qui leur prenoient les côtes, et ils mouroient ainsi dans des douleurs inouies, par centaines et par milliers. Le simple et le double *Knout* étoient infligés, il n'y a pas long-temps, aux femmes, ainsi qu'aux hommes de qualité. Ces deux supplices causent des tourmens horribles ; mais dans le Knout double, le prisonnier a les mains liées derrière le dos avec une corde qui, fixée à une poulie, l'enlève de terre, et lui disloque les jointures des épaules. Dans cette posture, on lui déchiquette le dos avec une forte lanière de peau d'âne sauvage. Ce châtiment a si souvent été mortel, que communément on place près du patient un chirurgien qui indique le moment où le châtiment doit cesser. Ce n'est pas toujours le nombre des coups, mais plus souvent la manière de les appliquer qui cause la mort du criminel ; car l'exécuteur peut le faire périr en trois ou quatre coups, en le frappant sur les côtes, tandis que quelques personnes se sont rétablies en peu de se-

maines, après avoir reçu 300 coups modérément appliqués. Il y a aussi un supplice qui consiste à percer ou couper la langue; et même l'impératrice Elizabeth, quoiqu'elle eût défendu les peines capitales, fut obligée de laisser cours à ces tortures, regardées comme nécessaires.

Suivant l'expression littérale de la loi, il n'y a pas en Russie de peine capitale, si ce n'est dans le cas de haute-trahison; mais en examinant attentivement cette législation, on voit qu'elle est beaucoup moins humaine qu'on ne l'a cru: car il y a beaucoup de coupables qui meurent sous le Knout; d'autres succombent aux fatigues de leur voyage en Sibérie, et aux souffrances qu'ils endurent dans les mines: en sorte qu'on peut croire qu'il ne meurt pas moins de criminels en Russie, que dans les pays où les peines capitales sont autorisées par les loix.

Les voleurs, après avoir reçu le Knout, et avoir été marqués aux joues et au front, sont quelquefois condamnés pour la vie aux travaux publics à Cronstadt, à Vishnei-Volotchok et autres lieux; mais l'usage le plus commun est de les envoyer en Sibérie, où ils sont voués pour la vie aux travaux des mines de Nershink. Il y a ordinairement dans ces mines 1,600 à 2,000 malfaiteurs. Le plus grand nombre est confiné dans les baraques, à l'exception de ceux qui sont mariés; ceux-ci ont la permission de bâtir près des mines des huttes pour eux et leurs familles. La suppression des tortures fait honneur à l'humanité de Catherine II.

Voyages.—Parmi les nombreux usages introduits depuis peu en Russie, on doit remarquer principalement ceux relatifs aux voyages, et la dépense en est très-médiocre. Rien n'est plus fait pour étonner le lecteur ou l'étranger, en Russie, que la facilité avec laquelle les habitans de ce pays entreprennent et achèvent les voyages les plus longs et les plus désagréables. Comme leurs voisins, les Suédois, ils font leurs courses dans des traîneaux d'écorce de tilleul, doublés de feutre, tirés par des rennes, lorsque la neige est assez

fortement gelée pour les porter. Dans les provinces intérieures, ce sont des chevaux qu'on attelle à ces traîneaux; et vers le mois de février la route est si bien frayée, qu'on adapte sur ces traîneaux des espèces de carrosses dans lesquels on peut s'étendre à l'aise, et voyager ainsi nuit et jour, enveloppé dans de bonnes fourrures. De cette manière, on fait souvent, en trois jours et trois nuits, une route de 140 lieues, telle que celle de Pétersbourg à Moscow. L'impératrice, dans ses voyages, étoit ainsi ménée, par 24 chevaux de poste, dans une maison qui contenoit un lit, une table, des siéges, etc., pour quatre personnes; et cette maison étoit fixée sur un traîneau.

Industrie, mœurs, usages, commerce et manufactures des différentes nations sujettes de la Russie. — Comme les sujets actuels de l'empire russe, pris dans le sens le plus étendu (1), sont les descendans de plusieurs différens peuples, et habitent des contrées immenses, on trouve parmi eux une très-grande variété de caractères et de mœurs; et il résulte, des innovations considérables introduites depuis peu d'années dans ces pays, ainsi que des découvertes qui y ont été faites, que les anciennes relations ne peuvent faire connoître l'état présent des choses. Une grande partie des Tartares qui occupent de vastes portions des dominations russes, vit maintenant fixée dans des villages, cultive la terre, et paye tribut comme les autres sujets. Jusqu'aux derniers temps ils ne furent pas admis dans les armées russes; mais à présent ils font d'excellens soldats. D'autres Tartares-Russes retiennent leur ancienne manière de vivre errans. Les deux bords du Volga sont habités par les *Tscheremisses* et les *Mordvines*, peuples industrieux et pacifiques. Les *Baskires* sont également sédentaires, et occupent le pays qui s'étend de Casan aux frontières de la Sibérie; ils jouissent de certains priviléges dont ils sont très-jaloux. Les *Kalmoucks* errans occupent

(1) Nous parlons en même temps des peuples de la Russie d'Asie.

le reste du pays, jusqu'à Astracan et aux frontières des Usbecks, et en considération de quelques présens, qu'ils reçoivent de l'empereur de Russie, ils servent sans paye dans ses armées; mais ils sont habitués à piller également amis et ennemis.

Les *Cosaques* qui ont figuré depuis peu dans l'histoire militaire de l'Europe, étoient originairement des paysans polonais, et servoient comme milice dans l'Ukraine, contre les Tartares. Se trouvant opprimés par la dureté de leurs seigneurs, une partie d'entr'eux se porta sur les bords incultes du Don ou Tanaïs, et y fonda une colonie. Ils furent bientôt rejoints, en 1637, par deux autres détachemens de leurs compatriotes; et ils soumirent Asof, qu'ils furent ensuite obligés d'abandonner aux Turcs, après l'avoir réduit en cendres. Ils se mirent après sous la protection de la Russie, bâtirent Circaska dans une île sur le Don, et leurs possessions, consistantes en 39 villes de l'un et de l'autre côté de ce fleuve, s'étendirent de Ribna à Asof. Ils se fixèrent là, dans un pays qu'ils prirent soin de cultiver, et restèrent si attachés à leurs anciennes mœurs, que jusqu'à Pierre-le-Grand, ils ne furent guère que de nom sujets des czars. Ils professoient la religion grecque; leurs inclinations étoient guerrières, et ils servirent de temps en temps contre les Tartares et les Turcs, sur le Palus Mœotides.

L'air et le caractère des *Tartares* ou *Tatars de Casan* et de ceux qui en descendent, sont tout-à-fait uniformes, et peuvent servir de marques distinctives pour tous les Tartares Mahométans de leur voisinage. Il en est peu de grands parmi eux; mais ils sont généralement droits et bien faits; ils ont le visage petit, le teint frais, un air vif et agréable. Ils sont fiers et jaloux de leur honneur, mais ils n'ont pas beaucoup d'intelligence. Ils sont sobres dans leur nourriture, adroits dans les arts mécaniques, et d'une propreté recherchée. Les femmes Tartares ont le teint de la santé plutôt que celui de la beauté, et sont d'une bonne constitution. Dès leur plus tendre enfance on les habitue au travail, à la retraite, à

la modestie et à l'obéissance. Les Tartares de Casan prennent grand soin de l'éducation de leurs enfans, et les accoutument à la tempérance, au travail et à la stricte observance des mœurs de leurs ancêtres. On leur enseigne à lire et écrire ; on les instruit dans la langue arabe et dans les principes de leur religion. Le plus petit village a sa chapelle, son prêtre, son école et son instituteur ; cependant quelques-uns des prêtres et des maîtres d'écoles ne sont pas fort savans dans la langue arabe. Les meilleures académies Tartares, dans l'Empire de Russie, sont celles de Casan, de Tobolsk et d'Astracan, qui sont sous la direction de Gagons ou grands-prêtres. Il n'est pas extraordinaire de trouver, dans les cabanes de villageois, de petites collections d'anecdotes historiques en manuscrit, et les étudians, indépendamment de ce qu'ils apprennent dans ces petites bibliothèques, ont encore une connoissance assez étendue de leur propre histoire et de celle des Etats circonvoisins, ainsi que de leurs antiquités. Ceux qui desirent faire des progrès dans la théologie, entrent dans les écoles de Bukarie, qui sont mieux composées que les autres.

Les Tartares qui habitent Casan, Orembourg et d'autres gouvernemens, font le commerce, exercent divers métiers, et ont quelques manufactures. Leur trafic se fait principalement par échange ; l'argent étant très-rare parmi eux, et les lettres-de-change n'y étant nullement en usage. Ils sont pour la plupart peu entreprenans ; mais comme ils étendent leurs relations par le moyen d'associés et de commis, plusieurs d'entr'eux font considérablement d'affaires, qui deviennent fort lucratives, attendu leur genre de vie resserré et économique. A Casan, ils préparent le cuir que l'on appelle *maroquin*. Les villages de ce peuple ont de 10 à 100 fermes, et ils ont peuplés pour la plupart de tanneurs, de cordonniers, de tailleurs, de teinturiers, de forgerons et de charpentiers.

Les habitations et la manière de vivre des Tartares

des villes et villages d'Astracan, sont parfaitement semblables à celles des Tartares de Casan. Dans la ville d'Astracan, ils ont un vaste magasin bâti en briques, et plusieurs boutiques élevées sur des arcades. Ils font un trafic important avec les Arméniens, les Persans, les Indiens et les Bukariens; et leurs manufactures de maroquins, de cotons, de camelots et de soieries, sont dans un état florissant.

Les *Finois* sont Asiatiques d'origine, et ont une très-grande ressemblance avec les Lapons, si ce n'est qu'ils sont plus civilisés et mieux instruits. Ils habitent des villes et des villages, ont des écoles et des académies, et font quelques progrès dans les arts et les sciences. Ils professent le Luthéranisme, et emploient l'ère chrétienne dans leur chronologie. Ils font le négoce et exercent la plupart des métiers ordinaires. Les gens de campagne s'adonnent principalement à l'agriculture, à la pêche et à la chasse. Ils sont grands mangeurs, font cinq repas par jour, et aiment excessivement l'eau-de-vie. Ils jouissent d'une liberté fort étendue, le gouvernement Russe leur ayant conservé les priviléges qu'ils avoient sous la domination de la Suède.

Les *Votiaks*, qui sont de race Finoise, habitent principalement les gouvernemens de Viatca et de Casan. Quelques-uns des Votiaks sont chrétiens, mais le plus grand nombre est païen et idolâtre, quoiqu'ils croient à un état future de récompenses et de châtimens.

Les *Ostiasks*, qui sont également de la race Finoise, forment une des plus nombreuses nations de la Sibérie. Avant qu'ils devinssent sujets de la Russie, ils étoient gouvernés par des princes de leur nation, dont les descendans sont encore réputés nobles. Ce peuple se divise en différentes hordes ou tribus, dont il choisit les chefs parmi les descendans de ceux qui le gouvernoient jadis. Ces chefs entretiennent la paix et le bon ordre, et veillent au payement des taxes. Ils sont entièrement étrangers aux lettres, et

d'une ignorance extrême ; ils comptent fort bien jusqu'à dix et pas au-delà, ainsi que les autres peuples Finois.

Les *Vogouls* sont d'une stature au-dessous de la médiocre ; ils ont généralement les cheveux noirs et peu de barbe. Leur principale occupation est la chasse, dans laquelle ils déploient une grande ardeur et beaucoup d'adresse, se servant indifférement d'armes à feu, de flèches ou épieux. Ils ne sont pas moins habiles à inventer des piéges et toutes sortes de stratagêmes relatifs à la chasse.

Les *Tschouwasches* vivent le long des deux rives du Volga, dans les gouvernemens de Nisni-Novogorod, de Casan et d'Ufa. Ils n'habitent jamais de villes, mais se rassemblent dans de petits villages, et choisissent les forêts pour demeures. Ils sont passionnés pour la chasse, et préfèrent à l'usage de l'arc celui de mousquets, dont les canons se vissent. Dans une de leurs cérémonies de mariage, la femme, la nuit des noces, est obligée de tirer les bottes de son mari. Un écrivain moderne dit : « Parmi les Tschouwasches, » le mari est le maître de la maison ; il ordonne tout » lui-même, et le devoir de la femme est d'obéir sans » réplique : coutume qui a été établie pour préve- » nir les brouilleries domestiques. Aussi les querelles » sont-elles très-rares dans les familles des Tschou- » wasches ».

Les *Kirguis* ont un air ouvert et prévenant, tel que celui qui distingue les Tartares de Casan. Ils ont le regard fin, mais sans être farouche ; les yeux plus petits que les Tartares : ils ont un bon sens naturel, de l'affabilité, et beaucoup de feu ; mais ils sont voluptueux, et aiment leurs aises. Ils demeurent toujours dans des cabanes portatives, et errent à travers leurs déserts, pour chercher des pâturages pour leurs troupeaux, ce qui fait leur principale occupation. La parure de leurs chevaux les occupe autant que celle de leurs propres personnes ; et, en général, ils ont des selles très-élégantes, de superbes housses, et des brides fort

ornées. Ils sont grands mangeurs. Tous fument et prennent du tabac, hommes, femmes et enfans; ils portent leur tabac dans de petites cornes, attachées à leurs ceintures. Les grands et les riches vivent absolument de la même manière que le peuple, et n'en sont distingués que par le train nombreux qui les accompagne dans leurs cavalcades, et la quantité de cabanes qui environnent leurs quartiers habités par leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves.

Les *Tunguses* sont un des peuples les plus nombreux de la Sibérie; ils sont de moyenne stature, bien faits et de bonne mine. Ils ont la vue et l'ouie d'une finesse et d'une délicatesse incroyables; mais les organes du goût et du toucher beaucoup moins sensibles que les nôtres. Il n'est presque pas un arbre ou une pierre, dans l'étendue de leurs courses habituelles, dont ils n'aient connoissance; et ils peuvent indiquer une route d'une centaine de lieues, par la description des arbres et des pierres qui s'y trouvent; et, par cette description, mettre leurs compatriotes en état de la suivre. Ils ne sont pas moins habiles à découvrir la piste du gibier, par l'affaissement de la mousse ou du gazon qu'il a traversé. Ils apprennent avec facilité les langues étrangères, sont adroits à monter à cheval, excellens chasseurs, et habiles à tirer de l'arc.

Les *Kalmoucks* sont une tribu courageuse et nombreuse; ils sont, pour la plupart, maigres et forts en os. Leur visage est si plat, qu'on peut aisément distinguer le crâne d'un Kalmouck parmi ceux d'autres tribus. Ils ont les lèvres épaisses, le nez petit, le menton court, le teint sombre, tirant sur le rouge et le jaune. Ils sont vêtus à la manière orientale, et leurs têtes ressemblent parfaitement à celles des Chinois. Quelques-unes de leurs femmes portent de larges anneaux d'or à leurs narines. Ce peuple se nourrit ordinairement d'animaux, soit domestiques, soit sauvages, quelque forte que soit leur odeur, sans examiner si leur mort est l'effet de la maladie ou de la vieillesse; en sorte que, dans

chaque horde, le marché à la viande semble être plutôt le hangard d'un écorcheur. Il mange aussi des plantes et des racines qui se trouvent dans les déserts. Les Kalmoucks sont de grand appétit, mais ils peuvent soutenir long-temps la diète sans se plaindre; les deux sexes fument continuellement; ils tournent vers le N. pendant l'été, et reviennent, hommes et femmes, dans les déserts méridionaux passer l'hiver; ils couchent sur des pièces de feutre ou sur des tapis, et s'en forment des couvertures.

Les *Kamtschadales* ont l'imagination vive, la mémoire heureuse, et le génie de l'imitation. Leurs principales occupations sont la chasse et la pèche. La chasse leur fournit des martres, des renards et d'autre gibier. Ils sont fort experts à la pêche, et en connoissent parfaitement les saisons. Ils boivent et mangent beaucoup, mais ils ne prennent que des choses froides; leurs dents sont toujours belles. Les chiens, leurs seuls animaux domestiques, ont un grand prix parmi eux. Ils voyagent quelquefois dans de petites voitures, traînées par des chiens; et un équipage kamtschadale complet, chiens, harnois et tout, coûte dans ce pays près de 20 roubles, ce qui fait 108 fr. Ce peuple croyoit à l'immortalité de l'ame avant d'avoir embrassé la religion chrétienne Il porte la superstition jusqu'à l'extravagance, et montre beaucoup de singularité et de caprice dans les différentes jouissances de la vie, particulièrement dans les sociétés de plaisirs.

Les *Sibériens* avoient jadis des mœurs si barbares, que Pierre-le-Grand ne crut pas pouvoir infliger de plus grand châtiment à ses ennemis capitaux, les Suédois, qu'en les bannissant en Sibérie. Il en résulta que les officiers et soldats Suédois y introduisirent les usages et les fabriques de l'Europe, et par ce moyen y rendirent la vie plus supportable. Dans cette immense région, si reculée et si long-temps inconnue à l'Europe, on a depuis peu découvert quelques nouvelles mines, qui, dès le commence-

ment, ont donné 45,000 livres pesant d'argent fin, produit que l'on dit avoir coûté peu de peine et de dépense. Mais le Kamtschatka est maintenant considéré comme le plus horrible lieu d'exil de tout l'Empire, et l'on y envoie quelques-uns des plus grands criminels.

Manufactures. — Les Russes travaillent dans leurs manufactures, qui ne sont ni nombreuses ni supérieures, les soies, qu'ils tirent de la Perse, de l'Italie et de la Chine; les laines de la Turquie, de l'Ukraine, et de la Russie elle-même : ils font du fil, de la toile, du cuivre, du laiton, du fer, de l'acier, des cables, des toiles à voiles, du papier, du parchemin, du verre, de la poudre à tirer, etc.; raffinent l'or et l'argent; fabriquent le fil-d'archal, etc. Leurs fabriques de toiles ont la supériorité sur toutes les autres. Pour avoir une idée plus étendue de leur commerce, *voyez* la *Topographie* des villes et ports, page 302.

Religion. — La religion établie en Russie est celle de l'Eglise Grecque, dont les dogmes sont trop nombreux et trop compliqués pour être discutés ici. Il suffit de dire que les Russes rejettent la suprématie du pape; et quoiqu'ils désavouent le culte des images, ils conservent beaucoup de pratiques idolâtres et superstitieuses. Leurs églises sont remplies de tableaux des Saints, qu'ils regardent comme des médiateurs. Ils observent grand nombre de jeûnes et de carêmes, en sorte qu'ils vivent en abstinence la moitié de l'année. Cette institution est fort convenable à la nature de leur sol et de leur climat. Ils ont plusieurs idées qui leur sont particulières, relativement aux sacremens et à la Trinité. Ils exigent de leurs évêques le célibat, mais non des simples prêtres. Pierre-le-Grand n'a jamais donné une plus grande idée de sa profonde connoissance des maximes du gouvernement, que dans la réformation de l'Eglise de Russie. Il détruisit la puissance dangereuse du patriarche et du haut clergé. Il se déclara chef de son Eglise, et conserva la subordination des métropolitains, des archevêques et des évêques. Les prêtres n'ont point

de revenus fixes, mais dépendent, pour leur subsistances, de la bienveillance de leurs ouailles. Pierre, après avoir achevé cette grande réforme politique, laissa le clergé en pleine possession de tous ses rites oiseux, et ne l'obligea point à se couper la barbe. Cette entreprise impolitique étoit réservée à Pierre III, et elle a grandement contribué à sa fatale catastrophe. Avant son règne, un nombre considérable de personnes des deux sexes avoit été renfermé dans des couvens, et l'on n'a pas jugé prudent d'abolir entièrement ces sociétés, dont, à la vérité, les abus sont bien diminués, car aucun mâle ne peut se faire moine avant 30 ans, ni aucune femme, religieuse avant 50: encore à cet âge, la permission de leurs supérieurs leur est-elle nécessaire.

Les provinces conquises, comme on l'a déjà observé, conservent l'exercice de leur religion; mais telle est l'étendue de l'empire Russe, qu'un grand nombre de ses sujets est mahométan, et la plupart à-peu-près païen, en Sibérie et dans quelques contrées sauvages. On a tenté plusieurs fois, et très-mal-adroitement, de les convertir par force; mais on n'a fait que les confirmer dans leurs erreurs. Sur les rivages de la *Sarpa* est une colonie florissante de frères Moraves, à laquelle les fondateurs ont donné le nom de *Sarepta*. La cour impériale a accordé des priviléges distingués à cet établissement, commencé en 1765.

Langues. — La langue commune en Russie est un mélange de Polonais et d'Esclavon; les prêtres, cependant, et les gens les plus instruits, font usage de ce qu'on appelle grec moderne; et ceux qui connoissent la langue grecque dans sa pureté ne sont pas embarrassés pour entendre cet idiôme, tout corrompu qu'il est. Les Russes ont 36 lettres, qui, par la forme, ressemblent beaucoup à l'ancien alphabet grec.

Sciences et savans. — Les Russes n'ont pas beaucoup brillé jusqu'à présent dans la république des lettres; mais les grands encouragemens que leur ont

donnés depuis peu leurs souverains, par l'institution d'académies et d'autres sociétés littéraires, ont fait connoître que cette nation ne manquoit nullement de facultés intellectuelles. Les mémoires sortis de leurs sociétés académiques ont été favorablement accueillis dans toute l'Europe, sur-tout ceux qui ont rapport à l'astronomie, aux mathématiques et à la philosophie naturelle. Les discours prononcés par l'évêque de Turer, le métropolitain de Novogorod, le vice-chancelier et le maréchal, à l'ouverture des séances de la commission chargée de faire un nouveau code de loix, sont élégans et vraiment classiques. Enfin, les progrès que les sciences ont faits dans cet empire, au commencement de ce siècle, et les essais de littérature, publiés tant à Pétersbourg qu'à Moscow, prouvent évidemment que les Russes ont les talens nécessaires pour briller dans les arts et les sciences. Néanmoins, les premiers efforts tentés pour les civiliser ne sont pas de Pierre-le-Grand; ils remontent beaucoup plus haut. Sous le czar Iwan, vers le milieu du 16e siècle, une lueur parut comme le premier moment de l'aurore; elle eut plus d'éclat sous Alexis Michaelowitz; mais sous Pierre-le-Grand elle se développa comme la lumière du soleil levant, et depuis elle a continué de se répandre et de s'élever à son midi

Universités. — Trois colléges ont été fondés à Moscow par Pierre le Grand; l'un pour les humanités et la philosophie; le second, pour les mathématiques; et le troisième, pour la navigation et l'astronomie. Cet empereur y ajouta une pharmacie, superbe édifice, sous la direction de quelques savans chimistes et apothicaires allemands, qui fournissent des médicamens, non-seulement à l'armée, mais à tout l'Empire. Peu d'années après, M. de Shorealow, grand chambellan de l'impératrice Elisabeth, fille du même empereur, établit dans la même ville de Moscow une université. Catherine II en a fondé une également à Pétersbourg, et y a attiré quelques-uns des étrangers les plus instruits

dans chaque science, auxquels elle a accordé de fort bons traitemens. Elle a établi aussi une académie militaire, où la jeune noblesse et les fils des officiers apprennent l'art de la guerre. On ne doit pas oublier de dire, à l'honneur de cette royale bienfaitrice, qu'elle s'est occupée encore à fonder des écoles pour les moindres de ses sujets, dans les parties les plus peuplées de son empire. Par cette institution, si l'objet en est bien rempli, Catherine a acquis autant de droits qu'aucun de ses prédécesseurs à la reconnoissance de la nation Russe.

TOPOGRAPHIE.

Gouvernemens, villes, places fortes, palais et autres édifices.

ARCHANGEL. — Ce gouvernement est très-froid, rempli de marais, de forêts et de montagnes, et peu propre à l'agriculture. Les habitans sont très-laborieux; ils élèvent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes de la plus grande force. Ils expédient dans les pays étrangers du blé, du chanvre, du lin, de l'huile de lin et de chénevis, du cuir de Russie, des dents, des peaux de veaux marins, du savon, du suif et des mâtures. Ils vont chercher jusqu'au Spitzberg du duvet d'édredon. La pêche et la chasse sont chez eux fort abondantes. Leur pays renferme des salines. Population, 170,300 habitans.

Archangel, port sur la *mer Glaciale*, a environ une lieue de longueur et un tiers de lieue de largeur. Elle est toute bâtie en bois, à l'exception de la bourse qui est en pierre. Malgré l'échec qu'a reçu son commerce par l'érection de Pétersbourg, elle exporte encore une quantité considérable de marchandises, qui consistent principalement en graines de lin, huile de baleine, goudron, blé, barres de fer, etc. Les mâts et les bois de construction qui s'emploient dans les chantiers de la Russie, se tirent principalement des forêts de Casan. On expédie de ce port beaucoup de fourrures.

Cholmogorod, à l'E., sur la *Dwina*, étoit autrefois capitale d'un royaume que les grands ducs de Russie ont soumis il y a environ 200 ans.

Kewrol, ville assez considérable vers l'E., sur la *Pinega*, qui se jette dans la Dwina.

LAPONIE-RUSSE. — *Kola*, capitale située sur la mer Glaciale, avec un bon port. Elle est sur une rivière du même nom. Les Anglais en tirent des pelleteries.

WOLODGA. — Ce gouvernement étoit autrefois le plus étendu de la Russie d'Europe. Il contenoit les provinces d'Archangel, de Wologda et de Ustiug-Veliki. C'est un pays plat, marécageux, couvert de forêts, de lacs et de rivières, et renommé pour sa belle laine. Les habitans commercent d'un côté avec Archangel, et de l'autre avec la Chine. Ils ont des salines; ils s'adonnent à la pêche, et font des ouvrages de bois qui se vendent dans toute la Russie. Population, 556,200 habitans.

Wologda, capitale, archevêché, a une église magnifique, bâtie par un architecte italien, avec un château et une forteresse. Elle fait un grand commerce avec Pétersbourg, Archangel et Moscow. C'est l'entrepôt des marchandises qui s'expédient des autres provinces russes pour Archangel, ou qui de cette ville sont envoyées dans tout l'empire : elles consistent en chanvres, lin, suif, petits vins de France, tant rouges que blancs, sucres, bois de sandal rouge et bleu, et quelques merceries. Cette ville fait aussi un grand trafic avec la Sibérie, et par suite avec la Chine. Ses cuirs sont assez estimés.

Totma, depuis 1754, s'est fort accrue par le commerce, presque tous ses habitans étant livrés au négoce. Elle étoit autrefois plus proche de l'embouchure de la Totma, mais on a changé sa position pour tirer meilleur parti de ses salines.

Ustiug-Veliki, sur la *Suchona*, près de sa jonction avec celle de Jug. Sa situation est extrêmement avantageuse pour faire le commerce avec Archangel et Wologda; aussi la plupart de ses habitans sont-ils livrés à ce genre d'industrie qui procure au plus grand nombre des richesses considérables. Cette ville est le passage ordinaire pour aller d'Archangel en Sibérie, ou de Sibérie en Russie. Le poisson abonde singulièrement dans ses environs.

NOVOGOROD. — Ce gouvernement étoit autrefois une puissante république indépendante, soumise par Yvan-Wassilivitz, à l'empire russe. Il est fertile en lin et chanvre fort estimés, dont il se fait un débit considérable. Le midi produit beaucoup de blé. On tire de ce pays de bon foin et beaucoup de bois. On y trouve des sources salantes, du gypse, de la chaux et des mines de fer. Population, 577,500 habitans.

Novogorod, capitale, une des plus anciennes villes de Russie. On l'appelle *Novogorod-la-grande*, pour la distinguer de celles qui portent le même nom. Elle étoit un grand entrepôt de commerce entre la Russie et les villes anséatiques. Son territoire s'étendoit au Nord jusqu'aux frontières de la Livonie

et de la Finlande, comprenant une grande partie de la province d'Archangel. On transféra de cette ville à Moscow une énorme cloche, que les habitans appeloient l'*Eternelle*, et qu'ils regardoient comme le palladium de leur liberté. Elle a été la plus puissante et la plus commerçante ville de Russie, et sa population étoit au moins de 400,000 ames, jusqu'au temps qu'elle fut ravagée par Yvan-Wassilivitz II; et Pierre-le-Grand, en bâtissant Pétersbourg, lui ôta tout son commerce, qu'il transporta sur la Baltique. Elle a à peine maintenant 7,000 habitans. On y voit encore nombre d'églises et de couvens, tristes restes de sa première grandeur. La ville s'étend sur les deux côtés de la *Volka*, belle rivière d'une profondeur et d'une rapidité considérables.

Staraja Russa, située à l'endroit où la Russa se jette dans la Polissa, étoit autrefois renommée pour ses salines, qui dans la suite sont tombées faute de bois. L'eau salée est dans un lac au milieu de la ville. Un allemand y avoit fait construire un bâtiment de graduation pour parvenir à l'extraction du sel.

Biélo-Oséro, sur le lac du même nom, contient environ 500 maisons. Son fort ne consiste qu'en un rempart carré de terre.

Olonetz. — Ce gouvernement étoit enclavé autrefois dans celui de Novogorod. La terre y est pierreuse et peu fertile. Le pays est boisé, et offre de bon bois de construction. On y trouve des carrières de marbre, des mines d'or, de cuivre, de fer et de plomb. Le gibier et le poisson y abondent. Population, 206,100 habitans.

Olonetz, capitale, ville remarquable par ses mines de fer et ses eaux minérales. Elle est située sur la rivière d'*Olonza*, qui tombe dans la partie orientale du lac Ladoga.

Wiborg. — Ce gouvernement est coupé de montagnes, de marais et de lacs. Les grains y parviennent rarement à maturité, et ce n'est communément qu'après la moisson qu'on les fait sécher. Son commerce consite en planches, poix, goudrons, etc. Population, 186,500 habitans.

Wiborg, capitale, port de mer riche et commerçant, avec un évêché et une forte citadelle. Cette ville contient près de 9,000 habitans. Elle a peu de maisons bâties en briques, la plupart sont en bois; elle fait presque tout le commerce de son gouvernement. Elle est située sur le côté septentrional du golfe de Finlande.

Frédrichshamn, ville fortifiée, avec un bon port sur le golfe de Finlande.

Wilmanstrand, petite ville au bord du lac *Saima ;* ce n'étoit autrefois qu'un bourg. En 1741, il se donna tout près de là une sanglante bataille entre les Suédois et les Russes.

Kexholm, ville forte, bâtie en bois, dans une petite île du lac Ladoga, à l'endroit où il reçoit la *Woxen*. Le château est dans une autre île voisine.

Nyslot, sur le lac *Saima*. Près de là est un château rendu très-fort par la nature et par l'art, et situé sur un rocher qui s'élève du milieu d'une rivière.

Pétersbourg. — Ce gouvernement, qui comprend l'Ingrie, une des conquêtes de Pierre-le-Grand sur les Suédois, est très-fertile en blé, et abonde en poisson et en gibier. L'on y fait tous les ans une chasse considérable d'élans. Population, 850,000 habitans.

Pétersbourg ou *S. Pétersbourg*, capitale de ce gouvernement et de tout l'empire. Elle est située à la jonction de la *Néva* avec le lac *Ladoga*, à 60 degrés de latitude. Cette ville est bâtie sur les deux rives de la Néva, entre le lac ci-dessus nommé et le fond du golfe de Finlande. En 1703, cette cité ne consistoit qu'en quelques misérables cabanes de pêcheurs, situées sur un terrein si humide et si marécageux, qu'il se trouvoit divisé en neuf îles; division qui est encore celle de ses principaux quartiers. Cette étonnante ville a deux lieues d'étendue en tous sens, et renferme tous les genres d'édifices, soit pour l'embellissement et la magnificence, soit pour l'avantage des arts, de la navigation, de la guerre, du commerce, et l'accroissement des revenus publics, tels qu'on en peut trouver dans les villes les plus célèbres de l'Europe. On y remarque la statue colossale de Pierre-le-Grand, que Catherine II a fait poser sur un rocher énorme, dont le transport a produit des chefs-d'œuvre de mécanique. Ce rocher pesoit trois millions; il fut transporté une lieue et demie par terre, et trois lieues et demie par eau. On y voit aussi un couvent qui mérite particulièrement d'être cité. Catherine II y faisoit élever, à ses frais, 440 demoiselles, dont 200 étoient des rangs les plus élevés, et les autres, filles de bourgeois et d'artisans. Ces jeunes personnes, après un certain temps consacré à leur éducation, quittent le couvent, et reçoivent des gratifications proportionnées à leur condition : celles de la moindre classe touchent une somme d'argent, soit comme dot, si elles se marient, soit pour leur faciliter les moyens de vivre. Près de ce couvent est un hospice d'enfans-trouvés, à l'instar du superbe hospice de ce genre établi à Moscow, et où les femmes enceintes peuvent aller pour leur délivrance.

Lorsqu'elles ont réçu tous lés soins qui leur étoient nécessaires, elles laissent leurs enfans entre les mains de l'Etat, qui est pour eux un parent plus capable de leur procurer le bien-être.

Comme Pétersbourg est l'entrepôt général de la Russie, le nombre des vaisseaux étrangers qui y trafiquent dans l'été est surprenant. Dans l'hiver, 3,000 traîneaux, attelés d'un cheval, sont employés pour le service de ceux qui vont par la ville. On porte à 400,000 le nombre de ses habitans, qui est un peu exagéré, et à 35 le nombre des grandes églises qui la décorent; car presque chaque secte de la religion chrétienne y est tolérée. Elle contient aussi 5 palais, dont quelques-uns sont superbes, particulièrement celui qu'on nomme le *nouveau palais d'été*, près de la porte triomphale, qui est un élégant morceau d'architecture. Cette ville magnifique est défendue de ce côté, près de la mer, par la forteresse de Cronstadt, qui, vu la difficulté et le danger de conduire une force navale un peu considérable dans la profondeur du golfe de Finlande, suffit pour mettre cette portion de la ville à l'abri de toute attaque ennemie. Tous les environs de la ville sont couverts de maisons de campagne et de jardins. Elle a peu de manufactures et de fabriques importantes; les principales sont celles de soie pour des mouchoirs, des bas, des gants, etc.; celles de gaze, d'indienne et de perse, de cartes à jouer, de tapisserie et de papier. On trouve encore, tant dans la ville qu'aux environs, des moulins à papier, des blanchisseries de cire, des manufactures de toile cirée, un grand nombre de tanneries considérables, des raffineries de sucre, des fabriques d'or et d'argent, des glaces, et cinq fonderies de caractères d'imprimerie. La porcelaine, la faïence, la tapisserie de haute-lice s'y font pour le compte de l'empereur. Le commerce y est considérable, et presqu'entièrement entre les mains des étrangers qui s'y sont établis, principalement des Anglais, qui y portent et vendent leurs marchandises, et rapportent en retour des marchandises russes.

Narva, ville forte, avec un château et un port. Selon l'ancienne division, en y comprenant les fauxbourgs, elle est partie dans l'Ingrie et partie dans l'Estonie; mais, d'après la nouvelle, elle est dans le gouvernement de Pétersbourg ou dans l'Ingrie. Ses maisons sont bâties en briques, et elle a plutôt l'apparence d'une ville d'Allemagne que d'une ville de Russie. Dans les fauxbourgs, on voit les débris admirables d'une ancienne forteresse bâtie dans un genre pittoresque, par Yvan-Wassilivitch-le-Grand. En 1700, Charles XII y

remporta une victoire complète sur les Russes, commandés par Pierre-le-Grand. Selon M. Lévesque, l'armée suédoise ne se montoit qu'à 9,000 hommes, et celle des Russes à 30,000; d'autres auteurs exagérés la portent à 100,000. « Je m'attendois, dit Pierre après l'action, à être vaincu; mais avec le temps, les Suédois nous apprendront à les battre ». Cinq ans après, le Czar prit la ville d'assaut, et malgré son caractère féroce, il la sauva du pillage. Narva exporte du chanvre, du lin, du bois de construction et du blé, en échange de tabac, de sel et de quincaillerie. Elle est sur la rivière de *Narva*.

Cronstadt, ville et forteresse dans une petite île du golfe de Finlande, à 8 lieues O. de Pétersbourg. On y compte 60 à 80,000 ames. Les rues en sont tirées au cordeau, mais non pavées, et les maisons ne sont que de charpente. Cronstadt a trois ports près l'un de l'autre, dans l'un desquels principalement on équipe et démonte les vaisseaux de guerre.

Cronslhot, château fortifié, construit sur un banc de sable, vis-à-vis et à une portée de canon de Cronstadt. Il sert, conjointement avec cette ville, à la défense de Saint-Pétersbourg, les vaisseaux qui vont à la capitale ne pouvant passer que sous le canon de l'une ou de l'autre.

Schlusselbourg, autrefois *Notebourg*, forteresse bâtie sur une petite île, à l'endroit où la Néva sort du lac Ladoga. C'est dans ce fort qu'Iwan III fut poignardé en 1764.

Czarsko-Zélo, superbe maison de plaisance de l'empereur, à peu de distance de la capitale. Tous les ornemens extérieurs en sont dorés, et les appartemens richement meublés.

Jambourg, château avec une petite ville neuve sur le *Lugan*, qui se jette dans la Narva. On y fabrique des draps, des batistes et des bas de soie. Cette ville a été peuplée et agrandie en 1766, par des colons allemands.

Nouveau Ladoga, situé à peu de distance du vieux, entre le lac et le canal de même nom. Cette ville, bâtie par Pierre 1er, a été peuplée en grande partie par les habitans du vieux Ladoga.

Revel ou Estonie. — Ce gouvernement a un terroir peu différent de celui de la Livonie. Le seigle, le chanvre et le lin sont ses principales productions. On nourrit dans ce pays de nombreux troupeaux. Population, 202,300 habitans.

Revel, ville forte, grande et riche, capitale, avec un bon port et un évêché; elle est entourée de remparts et de fossés profonds, et défendue par un château flanqué de bastions. Les maisons sont bien bâties et ont de jolis jardins. Elle est deve-

nue une place de grand commerce, depuis que les Russes ont obtenu la liberté de le faire. Il s'y tient tous les ans, en mai et septembre, deux foires considérables, très-fréquentées par les Anglais, les Allemands et les Hollandais. Elle est située sur le golfe de Finlande, partie sur une belle plaine, et partie sur une montagne. Elle expédie par mer du blé, du lin, du chanvre, de la cire, des cuirs.

Port Baltique, autrefois *Roggerwick*. Il tiroit son nom de l'île de Roog, dans laquelle il est situé. Sa grandeur, sa profondeur et sa sûreté le rendroient excellent, s'il étoit une fois en état; mais les fortifications qu'on y avoit commencées n'ont pu être continuées, et la digue reconstruite dans les derniers temps est de nouveau tombée.

Riga ou Livonie. — Ce gouvernement est fertile en grains, en gibier de toute espèce, et couvert de grandes forêts et de lacs, où l'on trouve beaucoup d'animaux sauvages, d'ours, de loups, de rennes, d'élans, etc. Population, 507,150 habitans.

Riga, capitale, ville grande, riche, forte, peuplée, et la plus commerçante de toute la Russie, après Pétersbourg. Le commerce est, en grande partie, entre les mains des négocians étrangers, et principalement des Anglais qui y ont des comptoirs; il consiste en blé, chanvre, lin, toile, fer, mâts, bois de construction, cuir, suif; en toutes sortes de pelleteries, en bœufs et chevaux qu'ils envoient en Russie, etc. On compte 9,000 habitans dans la ville, 15,000 dans les fauxbourgs, outre 1,000 hommes de garnison. Elle a un pont de bois, sur la *Dwina*, de 40 pieds de large, sur 2,600 de long; on l'ôte, dans l'hiver, lorsque la rivière est gelée, et on le remet au printemps. Elle a un archevêché; son port est très-fréquenté. Gustave-Adolphe la prit sur les Polonais en 1621. En 1710, les Russes la prirent après un siége de trois mois, où il périt les trois quarts des habitans. Depuis ce temps, elle leur est restée. Elle est défendue par plusieurs forts, et située dans une grande plaine, à 2 lieues de l'embouchure de la Dwina, dans la Baltique.

Dunamund, à l'embouchure de la *Dwina*, à une lieue de Riga. C'est une forteresse qui sert de défense pour le port de cette ville.

Wolmar, autrefois ville murée. En 1622, Gustave-Adolphe en fit don au chancelier Oxenstiern; deux incendies considérables l'avoient presqu'entièrement détruite, mais elle a été reconstruite mieux qu'elle n'étoit.

Dorpt, ville ouverte à peu de distance du lac Peipus. Elle a été souvent ruinée par des siéges et des incendies, notamment

en 1775. Catherine II lui a prêté, sans intérêt, 100,000 roubles, pour réparer ces dommages.

Pernow, port, place forte, avec un château. Elle est située près de l'embouchure de la rivière du même nom.

NISNI-NOVOGOROD. — Ce gouvernement renferme des salines, des mines de fer et de cuivre. La province de Nisni-Novogorod, proprement dite, est très-fertile en blé et en toutes sortes de grains, et fournit beaucoup de bétail, de poissons et de gibier. Il a beaucoup de forêts de chênes, de tilleuls. On y trouve du marbre, des pierres à chaux. On y fabrique du savon, du cuir et des cables.

Nisni-Novogorod ou *Novogorod-la-Basse*, capitale, a une citadelle, un archevêché. Elle est bâtie sur une hauteur au confluent du *Volga* et de l'*Occa*. Elle est assez commerçante, et trafique en marchandises nationales et étrangères.

Balachna, sur les bords du Volga, est mal bâtie et extrêmement longue. Elle a des sources salées si abondantes, qu'elles fournissent journellement plus de 50 chaudières.

Makariew, couvent sur le *Volga*. Il s'y tient tous les ans une grande foire, qui dure trois ou quatre semaines, et qui est le rendez-vous de plusieurs milliers de marchands Russes, Kalmouks, Tartares, Bulgares, Perses et Arméniens. De l'autre côté du Volga est le bourg de *Liskowa*, où se fabriquent des toiles de lin, estimées les meilleures de la Russie, mais qui en sont aussi les plus étroites.

Arsamas, capitale d'une province, est située sur la *Tescha*. Les manufactures sont assez nombreuses dans cette ville. On y fabrique des cuirs de roussi, du savon, de la potasse.

TAMBOW (1) ou TAMBOF. — Le terrein est propre à la culture du blé et au pâturage. Le N. est couvert de forêts. On remarque dans ce pays une fonderie de canons, des fabriques de draps, d'étoffes, de coton et de cordages. On y fait un grand commerce de suif. Population, 887,000 habitans.

Tambow ou *Tambof*, évêché, capitale de ce gouvernement, est en partie habitée par de riches marchands. Elle a deux manufactures de draps, une fabrique de toile à voiles, une verrerie, une salpétrière. On compte dans son district sept autres manufactures de draps, qui emploient des laines de bonne qualité que la contr[illegible]rnit en abondance.

WORONETZ. — Ce gouvernement est situé sur les bords du Don et de la Woronetz. On y trouve des forêts considérables, qui fournissent des chênes propres à la construction des vais-

(1) Le double w se prononce comme f.

seaux. Cette contrée est fertile en grains de toute espèce, en fruits, raisins et melons d'eau, qui sont l'objet de son commerce. Population, 809,600 habitans.

Woronetz, capitale, évêché, nouvelle ville bâtie par Pierre-le-Grand, a des manufactures de draps et une fonderie de vitriol.

Kasimow, fort grande ville, mais bâtie en bois, vers la rive occidentale de l'Occa. On y voit, à mi-côte de la montagne sur laquelle elle est située, une tour en pierres de taille fort élevée et très-antique. Dans un jardin vis-à-vis de cette tour, est un tombeau en pierres, mais grossièrement construit, où l'on déposoit les corps des kans de Tartarie, dont cette ville étoit autrefois la résidence.

Kursk. — Ce gouvernement est montagneux, le terrein fertile en lin, chanvre, pâturages et bois. Les habitans font commerce en fruits. Population, 920,000 habitans.

Outre *Kursk*, capitale de ce gouvernement, on trouve

Sewsk, sur la *Soscha*, ville grande et défendue par un rempart fort élevé et par une forte garnison. Elle renferme un parc d'artillerie, qui protège Kiow et les places situées le long du Krim. Elle est ville épiscopale depuis 1764.

Karkow. — Le terrein, dans ce gouvernement, est plat et humide, et donne beaucoup de blé et de bons pâturages. On fabrique dans ce pays du salpêtre. Population, 782,800 habitans.

Karkow, capitale, grande ville située sur les ruisseaux de *Karkow* et de *Lopan*. Elle a un collége où l'on enseigne la théologie, la philosophie, l'éloquence, les langues latine et allemande.

Catharisnaslaw. — Ce gouvernement comprend la nouvelle Russie et la petite Tartarie. Il est assez fertile en blé et en pâturages. Son commerce d'importation consiste en draps de France, de Pologne, de Hollande; soieries françaises et vénitiennes, velours, indiennes, cuivre de Trébisonde, mercure, plomb, acier, fer en barres, fruits secs de Natolie, quincailleries, etc. Il exporte grains, vins, laines, maroquins, cuirs de différentes espèces, pelleteries, cire, salpêtre, poissons et viandes sèches et salées, etc. Population, 844,540 habitans.

Catharisnaslaw, capitale, fut constr[illegible]ar Catherine II, qui lui donna son nom. Elle y a établi des colonies de Grecs, d'Arméniens de la Crimée, et d'autres nations qui servoient dans la dernière guerre contre les Turcs.

Pultawa, place forte dans l'Ukraine, célèbre par la bataille qui se donna entre le czar Pierre-le-Grand et Charles XII, roi

de Suède, où ce dernier fut défait, blessé et obligé de s'enfuir chez les Turcs : 8,000 hommes restèrent sur le champ de bataille, et le reste de l'armée, composé de 16,000, fut forcé de se rendre à discrétion.

Petite Tartarie. — Elle est ainsi nommée, pour la distinguer de la Grande Tartarie qui est en Asie, et d'où sont sortis les petits Tartares. La partie la plus septentrionale de ce pays, est habitée par les Tartares *nogais*, qui sont divisés en *tribus*, *hordes* ou familles. Ils obéissent à des chefs qu'on nomme *murses*. Ils n'ont pour habitation que des cabanes, qu'ils transportent dans des chariots quand ils veulent changer de lieu. Les petits Tartares vivent souvent de brigandage.

Crimée. — C'est l'ancienne Chersonèse-Taurique, et la partie méridionale de la Petite-Tartarie; c'est une péninsule de la mer Noire ou Pont-Euxin, qui la borne à l'O. et au S.; elle est bornée à l'E. et au N. E. par la mer d'Asof.

Cette péninsule a fait partie de la Turquie d'Europe, jusqu'à la cession qui en fut faite à la Russie, en conséquence de la paix de 1784. Plusieurs villes y furent bâties par les Grecs, particulièrement celles de Cherson, de Théodosia et de quelques autres qui faisoient un grand trafic avec les villes de la Scythie, aussi bien qu'avec celles du continent de la Grèce.

Les plus importantes rivières de la Crimée sont celles de *Karusa* et de *Salagir*, qui toutes deux coulent vers l'E.

Nous n'avons que des descriptions imparfaites des villes de cette partie du monde; et en effet, on ne peut s'attendre à voir des constructions dignes de remarque dans un pays si souvent le théâtre de la guerre, et habité par une nation si grossière. Milady Craven, margrave d'Anspach, qui sans doute a eu les meilleurs logemens du pays, nous dit que la maison d'un Tartare est un bâtiment fort léger, d'un seul étage, sans chaises, table ou autre meuble de bois. De grands coussins sont rangés autour de la chambre, pour siéges; et, ce qui est extrêmement commode, il y a plus d'une moitié du local de la chambre derrière des boiseries à coulisses. De sorte que dans un appartement qui paroît excessivement petit et resserré, on trouve toutes sortes de commodités.

Parmi les curiosités du pays, nous pouvons compter la source de la rivière Karusa, qui est au milieu des rochers, dans un site vraiment romantique, et qui forme un ruisseau considérable. Elle fut visitée par milady Craven, en 1786. Non moins surprenans sont ces lacs qui reçoivent les petits ruisseaux sans aucun débouché apparent. Cette célèbre voyageuse cite une maison près de Sébastopol, située dans une pe-

sition enchanteresse, au pied de quelques rochers, d'où jaillissent plusieurs filets d'eau limpide, qui fournissent amplement les maisons et les bains. Sur le sommet de ces rochers, il y a des endroits où certainement des cables énormes ont été attachés, et ont laissé des traces de frottement. Les Tartares assurent que la mer baignoit autrefois le pied de ces rocs, et qu'on y attachoit les vaisseaux. Près de Bachaseraï, est une mine d'une terre absolument semblable au savon, et qui est reconnue très-bonne pour la peau : les femmes de Constantinople en font un très-grand usage. Milady Craven parle avec le plus grand éloge des brebis, qui sont innombrables dans cette presqu'île, et qui donnent les plus belles et les plus précieuses toisons. Les brebis sont mouchetées, les agneaux très-beaux, et pour les avoir mort-nés, on tue les mères; leurs peaux ont alors de petites taches, et sont aussi douces que le plus doux satin. Les habits doublés de ces peaux, se nomment pelisses; et comme il faut tuer plusieurs de ces petits animaux pour en doubler une, c'est un des plus riches présens que l'empereur puisse faire à un ambassadeur.

La presqu'île de Crimée fait un trafic considérable de cuir, de maroquin de diverses couleurs, qu'on peut acheter à grand marché, et qui semble satiné. La terre est propre au labourage, aux pâturages et aux jardins fruitiers, où viennent les plus beaux fruits de l'Europe et de l'Asie. On y trouve des rivières et des mers poissonneuses, et des lacs salans. La principale richesse du pays consiste en riz, millet, orge, blé, savon, cuir, brebis, poisson salé, œufs d'esturgeon et colle de poisson.

Théodosia, autrefois *Caffa*, capitale, ville la plus importante de la *Crimée*. Elle fut prise et reprise plusieurs fois par les Tartares, les Vénitiens et les Génois. Son port est bon. On exporte de ce pays de la laine, des chevaux, du crin, de la bourre, des peaux brutes, du maroquin, des cuirs tannés, des pelleteries, de la cire, du salpêtre, du miel, du suif, du bœuf et du mouton salé, des harengs salés, du ratafiat, du vin, du blé, du sel, de la terre à faire de la poterie, appelée *kil*, des couteaux et des armes.

Précop, ville et forteresse. Elle est située sur l'isthme qui joint cette péninsule au continent, et est l'entrepôt de toutes les marchandises qui sortent de Crimée par terre. Tous les marchands y tiennent des facteurs.

Cherson ou *Kerson*, capitale de la nouvelle Russie. C'est une nouvelle ville bâtie par Catherine II, sur les bords du *Dnieper*, à 3 lieues un quart de son embouchure. Elle n'est

pas encore fort considérable. L'église et la plupart des maisons sont construites en pierres et dans un genre élégant. Elle est destinée à servir d'entrepôt aux marchandises d'exportation et d'importation. Elle a un chantier pour la construction des grands bâtimens : on y a déjà lancé quelques vaisseaux de guerre et plusieurs navires marchands. On verra, à l'histoire de Russie, la description du voyage de Catherne II à Cherson. C'est dans cette ville que le célèbre M. Howard, si avantageusement connu pour ses plans de réforme des prisons, mourut victime de son infatigable humanité.

Tor, ville située sur le fleuve de même nom, dans des landes, où l'on trouve un lac d'eau salée, et beaucoup de renards et de marmottes. La ville même renferme une saline dont les revenus appartiennent à la couronne.

Oczakow, ville et place forte considérable, qui appartenoit aux Turcs, a été enclavée dans le gouvernement de *Catharisnaslaw*. Elle est située dans la Bessarabie. Elle fut long-temps un sujet de dispute entre les Turcs et les Russes, qui y ont perdu beaucoup de monde dans les différens siéges qu'elle a soutenus. Elle fut prise, pendant un orage, le 17 décembre 1788, par les Russes, qui la conservèrent par le traité de paix qui suivit. Elle est située à l'embouchure du *Dnieper*.

Asof, forteresse célèbre, et ville commerçante située sur un des principaux bras du *Don*. C'est dans cette contrée que les Grecs bâtirent, il y a plusieurs siècles, la ville de Tanaris. Pierre-le-Grand la prit en 1696, et la fit fortifier. Par le traité de 1719, les fortifications en ont été démolies, et par celui de 1774, elle a été abandonnée à la Russie, qui l'a mise dans le meilleur état de défense. Elle donne son nom à la *mer d'Asof*.

Bachaseraï, ville, le séjour du kan. Les Russes, pour se venger des incursions que ce prince avoit faites sur leur territoire, brûlèrent une partie de cette ville, en 1736, et ruinèrent son palais, qui étoit magnifiquement bâti dans le goût chinois, preuve de l'origine de ces Tartares. Cette ville fait un grand commerce de lames d'épées et de couteaux de chasse qui ressemblent à des damas.

Crim ou *Crimenda*. Cette ville, qui a donné son nom à la Crimée, étoit grande et assez riche; mais elle est bien déchue de son ancienne splendeur.

Les environs de l'embouchure du *Don*, autrefois *Tanaïs*, appartiennent actuellement à la Russie, ainsi que quelques lieux voisins du détroit de Caffa : cette puissance a aussi engagé les Turcs à lui permettre de commercer dans la mer

Noire, où ils avoient la forteresse d'Asof. Les Russes s'en emparèrent; mais par le traité de Belgrade, en 1739, ils furent obligés de la raser.

Kiow. — Ce gouvernement fut le sujet de longues disputes entre les Russes et les Polonais. Il contient une partie de l'*Ukraine*, frontière de la Russie et de la Pologne. On y élève un grand nombre d'abeilles. Les terres sont assez fertiles en blé. On y trouve des fabriques d'étoffes de soie et de laine, des manufactures de cuirs. Les habitans font un grand commerce d'exportation en chanvre, lin, potasse, huile de lin et de chénevis, tabac, miel, cire, suif, eau-de-vie de grain, chèvres, bœufs et chevaux. Le bois y manque. Population, 795,800 habitans.

Kiow, capitale, archevêché, sur le *Dnieper*. C'est une ville bien peuplée. Elle a été la résidence des premiers souverains de la Russie. Les Polonais l'ont ensuite possédée pendant long-temps; les Russes la leur ont prise en 1687, et l'ont fortifiée dans le goût moderne. Elle fait un assez bon commerce. On la divise en ancienne et nouvelle ville.

Tchernigow. — Ce gouvernement abonde en blé et en gras pâturages. On y fait une riche récolte de tabac. Les forêts fournissent une grande quantité de bois de construction. Population, 741,850 habitans.

Neschin, ville habitée par un grand nombre de familles grecques et arméniennes, qui font un commerce considérable en Turquie, en Pologne et en Silésie. Elle a toujours une garnison. Elle est dans l'Ukraine.

Novogorod-Severskoi. — On trouve dans ce gouvernement, des plaines fécondes en blé, et de vastes prairies couvertes de troupeaux. Le bois y est commun. Son commerce consiste en blé, lin, chanvre, miel, cire, potasse, chaux, charbon, peaux, toiles communes. Population, 742,000 habitans.

Novogorod-Severskoi, capitale, n'a rien de remarquable.

Orel. — Ce gouvernement abonde en blé, lin, chanvre, suif, miel et cire, soie de porc. Il fournit des mâtures et des cables, fabrique de la toile commune, des cuirs et des nattes. On y rencontre des mines de fer, de la chaux et de l'albâtre. Les habitans sont en partie occupés aux fonderies de fer. Population, 968,300 habitans.

Orel, sur l'*Occa*, capitale, dans une contrée fertile, est une grande ville bien peuplée, qui sert de dépôt pour les blés de l'Ukraine; on les transporte de là à Pétersbourg, par terre et par eau.

TULA. — Le sol de ce gouvernement, qui faisoit partie de celui de Moscow, fournit assez de blé et de chanvre, et beaucoup de foin. L'industrie la plus commune du peuple, est la poterie et la charpenterie. Population, 876,200 habitans.

Tula, capitale, ville grande et commerçante sur l'*Upa*. On commença à la bâtir en pierres au commencement du 16e siècle, et une partie fut entourée de murs et de tours de pierre. Il s'y fabrique des ouvrages d'acier, de fer, très-estimés, qui ne le cèdent qu'à ceux d'Angleterre, et en 1768, la manufacture impériale d'armes occupoit jusqu'à 6,000 travailleurs. On comptoit alors dans la ville environ 30,000 habitans, dont 4,000 commerçans.

REZAN. — Ce gouvernement jouit en général d'un sol fertile et de bons pâturages. On y trouve quelques mines de fer. Population, 869,400 habitans.

Rezan, capitale, n'a rien de remarquable.

WOLODIMIR ou ULADIMIR. — Ce gouvernement est aussi compris dans celui de Moscow. Son sol y est très-fertile, et les forêts remplies d'abeilles. L'agriculture de ce pays est fort riche. Les habitans font un grand commerce de cerises sèches, de savon, de bois. Population, 870,150 habitans.

Wolodimir, capitale, qui fut autrefois la métropole de l'empire, est située sur un coteau au bord de la rivière de Kliasma, et défendue par un château. Les jardins en grand nombre, qui l'entourent, sont la plupart plantés en cerisiers, dont le fruit s'envoie à Moscow, ainsi qu'une grande quantité de petits concombres salés. C'est la principale ressource des habitans, leur manufacture de cuirs de roussi ne leur étant pas d'un grand produit.

Murom, ville sur l'Occa, qui renferme plusieurs tanneries et savonneries.

KOSTROMA. — Le pays est médiocrement fertile. Les habitans vont en grande partie exercer, dans les différentes villes de l'empire, les métiers de menuisier et de charpentier. Le commerce consiste particulièrement en blé, en suif et en vaisselle de bois. Population, 815,400 habitans.

Kostroma, capitale de ce gouvernement, est une ville de moyenne grandeur, sur les bords du Volga et de la Kostroma, et entourée de remparts de terre. Il s'y fabrique de bons cuirs de roussi, et il s'y fait un grand commerce de ces cuirs, ainsi que de toiles de lin et de blé. Cette ville a beaucoup souffert d'un incendie en 1773.

JAROSLAW. — Ce gouvernement étoit autrefois dans celui de Moscow. La terre y est peu fertile, aussi les habitans

s'adonnent-ils sur-tout aux métiers. Ils ont établi des manufactures d'étoffes de soie, de coton et de laine. Population, 740,900 habitans.

Jaroslaw, capitale. Elle est située au confluent du *Volga* et du *Kotorosl.* Elle a des cuirs qui passent pour les meilleurs après ceux de Kostroma. Cette ville est remarquable par de belles fabriques de linge de table damassé, qui fait un objet de commerce avec les étrangers. Elle contient des manufactures de soieries, de toiles et de lainage, des moulins à papier, à huile et à scies. Le commerce s'y fait en grains, poissons, lin, toiles, cuirs et huile de chénevis.

Rostaw, sur le lac du même nom, dans lequel la rivière de Kotorosl prend sa source, est une des plus anciennes villes de Russie, et le siége d'un archevêque.

Uglitsch, sur le *Volga*, ville de moyenne grandeur, entourée de fortifications de bois, avoit autrefois le titre de principauté, mais en 1591, le fils du Czar y ayant été assassiné, la plupart de ses habitans furent envoyés en Sibérie et ailleurs, ce qui causa la ruine de la ville. On y fabrique de bon cuir de roussi et du savon.

Twer. — Ce gouvernement, qui étoit compris dans l'ancien gouvernement de Novogorod, est fertile. Il produit blé, riz, seigle, avoine, chanvre, lin, et toutes sortes de végétaux. Les forêts produisent chêne, bouleau, aune, peuplier, pin, sapin, genièvre. Les quadrupèdes sont l'élan, l'ours, le loup, le renard, la chèvre sauvage, le lièvre, la martre, la belette, l'hermine, le furet, l'écureuil, la marmotte. Les principaux oiseaux sont l'aigle, le faucon, le cygne, etc. C'est dans ce pays qu'on trouve cette espèce d'esturgeon, nommé *biélouga*, dont nous avons déjà parlé, et dont les Russes prennent les œufs pour faire le fameux caviar. Ses rivières facilitent son commerce et l'enrichissent. Population, 903,600 habitans.

Twer, capitale, est une ville de commerce considérable, située au confluent de la *Twer* et du *Volga*. Elle est divisée en vieille et nouvelle. La première ne consiste qu'en mauvaises baraques de bois; la dernière, ayant été brûlée par un incendie en 1763, a été rebâtie par l'impératrice, d'après un plan régulier. Les maisons sont belles. La Czarine a fait construire à ses frais l'hôtel du gouverneur, le palais épiscopal, les cours de justice, la bourse et d'autres édifices. Les rues sont larges, longues et tirées au cordeau. Il y a plusieurs colléges fondés pour l'éducation de la jeunesse, une académie nouvellement établie. On envoie de là des grains et d'autres marchandises à Pétersbourg.

Torschok, sur la *Twerza*, ville entourée d'un rempart. Elle fait un grand commerce de grains.

Ostachkow, sur une île du lac Seliger, où le Volga prend sa source.

Vishnei-Volotchok, grand bourg que la navigation rend très-vivant. Sous le règne de Pierre 1er, un négociant joignit en ce lieu la Twerza et la Msta, par la construction d'un canal qui rend possible la navigation de la mer Baltique à la mer Caspienne. Les barques y payent un droit de passage.

Pleskow. — Ce gouvernement fait partie de l'ancien gouvernement de Novogorod. Le pays est sabloneux, plat et argileux; il produit cependant assez de blé, de lin et de chanvre. On en tire des bois de construction : on y recueille beaucoup de foin. Les rivières et les lacs sont poissonneux. Les habitans expédient pour S. Pétersbourg, Narva, etc. du lin, du chanvre, du goudron, du cuir de roussi, des peaux et du bois. Population, 578,100 habitans.

Pleskow, capitale, évêché sur la *Velika*, près du lac Peipus au S. C'est une ville assez peuplée, avec un château fortifié sur un rocher. Elle fait un grand commerce de cuir de roussi, de résine, de cire, de chanvre et de lin.

Smolensko. — Ce gouvernement est situé sur les confins de la Lithuanie, autrefois duché, cédé à la Russie par la paix de Moscow en 1666. On y rencontre beaucoup de bêtes sauvages, qui fournissent de fort belles fourrures. Le pays est généralement fertile. Il produit en abondance, blé, lin, chanvre, qui sont ses principaux objets de commerce, ainsi que la cire, les cuirs, le suif, les soies de porc, des bois de charpente et de construction. Population, 892,300 habitans.

Smolensko, capitale. Son site est peut-être le plus extraordinaire qu'on connoisse. Elle est sur les bords du *Dnieper*, et s'étend sur deux montagnes et dans la vallée qui les sépare. Elle est ceinte de murailles de 30 pieds de haut sur 15 d'épaisseur. La partie basse des murs est bâtie en pierres, et la haute en briques, et leur circonférence a une lieue et demie. Ils sont surmontés de tours de trois étages de hauteur, placées aux angles. Dans la plaine, les murailles sont environnées d'un fossé profond qui forme un chemin couvert. Sur toutes les hauteurs sont des redoutes de terre fortifiées à la moderne. Les maisons sont bâties la plupart en bois, et valent un peu mieux que des baraques. La ville est coupée, dans toute sa longueur, par une rue pavée et étroite; les autres sont circulaires et planchéyées. La cathédrale, sur une éminence, donne une vue générale de la ville. La variété, l'inégalité du ter-

rein, l'architecture gothique, les tours grotesques, les clochers qui s'élèvent au-dessus des arbres et cachent la vue des maisons, les jardins, les prairies, les plaines dans l'intérieur des murs; le tout ensemble forme le coup-d'œil le plus singulier, le plus pittoresque que l'on puisse voir. Malgré tout cela, la ville ne contient que 4,000 habitans. Elle n'a pas de manufactures. Elle fait un petit commerce avec Dantzick, Riga et l'Ukraine, en lin, chanvre, miel, cire, cuir et fourrures.

Wiasma, ville fort étendue sur la rivière de même nom.

Bjelaja, ville défendue par un château, sur la rivière du même nom.

Moscow. — Ce gouvernement n'a pas un territoire des plus fertiles; mais, graces à l'industrie de ses habitans, il ne manque ni de grains, ni de fruits, ni de légumes. Il a de bons pâturages. On y fait un commerce considérable de bœufs, sur-tout dans le district de Kolomna. Celui de Tsmitrof est remarquable par sa fabrique de porcelaine. Population, 8,833,400 habitans.

Moscow, capitale, étoit jadis la gloire de ce vaste empire, et elle tient encore un rang distingué parmi les capitales de l'Europe. Elle est située sur la Mosca, d'où elle tire son nom, à 55 deg. 45 min. de latitude, et distante environ de 660 lieues N. E. de Paris. Elle est partagée en quatre quartiers, qui sont comme autant de villes séparées. Quoique les rues n'en soient pas régulières, elle a un aspect fort pittoresque; car elle renferme une si grande quantité de jardins, de bosquets, de prairies et de ruisseaux, qu'elle ressemble plutôt à une campagne qu'à une ville. On ne pourroit ajouter foi à ce qui est rapporté de son ancienne magnificence, si elle n'étoit attestée par les auteurs les plus irrécusables. Nous devons croire cependant que l'état pauvre et négligé des provinces environnantes, a augmenté son éclat aux yeux des voyageurs. Ni Voltaire, ni Busching, ne nous donnent une relation satisfaisante de cette ville; et l'on doit peu de créance aux auteurs qui la divisent en quartiers réguliers, et assignent chaque quartier à un certain ordre ou profession. Busching la cite comme la ville la plus étendue de l'Europe; mais cela ne peut s'entendre que du terrein sur lequel elle s'élève, et qui a cinq ou six lieues de circonférence. On convient généralement que Moscow renferme 1,600 églises et couvens, et 43 palais et places. Busching prétend que l'hôtel du change contient environ 6,000 belles boutiques remplies de marchandises du commerce d'exportation et d'importation avec la Chine. Aucune ville n'offre un plus grand

contraste de magnificence et de pauvreté dans les bâtimens. Les maisons des habitans ne sont en général que de méchantes baraques faites en charpente; mais les palais, les églises, les couvens et les autres édifices publics sont grands et superbes. Le *Cremel*, ou grand palais impérial, est cité comme une des plus magnifiques constructions du monde; il est dans l'enceinte de la ville, et contient l'ancien palais impérial, une maison de plaisance et des écuries, un magasin de vivres, le palais qui appartenoit autrefois au patriarche, neuf cathédrales, cinq couvens, quatre églises paroissiales, l'arsenal, les colléges publics et autres établissemens. Toutes les églises du Cremel ont de très-beaux clochers en flèche, la plupart dorés ou couverts d'argent. L'architecture en est du genre gothique, mais les parois intérieures des églises sont richement ornées, et les tableaux de saints sont décorés d'or, d'argent et de pierreries. On ne peut passer sous silence la cathédrale qui n'a pas moins de neuf tours couvertes de cuivre doré à double couche, et dans laquelle est un lustre d'argent à 48 lumières, que l'on dit peser 2,800 livres. Un volume ne suffiroit pas pour décrire ce qu'il y a de magnifique dans cette ville. Les somptueux monumens des Grands-Ducs et Czars, le magasin, le palais patriarchal, l'échiquier et la chancellerie sont d'une noble structure. On n'ignore point l'anecdote de la barbarie de ce czar, Jean Basilides, qui ordonna que l'architecte de l'église de Jérusalem fût privé de la vue, afin qu'il ne pût construire un semblable édifice. Cette histoire est invraisemblable, et a été imaginée sans doute d'après le caractère arbitraire de ce grand prince. Les habitans de Moscow sont tellement passionnés pour les cloches, qu'ils vont toujours carillonnant dans tous les quartiers; nous parlerons ailleurs de la grosse cloche. Les bijoux et les ornemens d'une image de la Vierge dans l'église de Cremel, et les autres objets de cette même église, ne peuvent être comparés qu'à ce qu'on voit à Notre-Dame de Lorette, en Italie. Voltaire dit que Pierre, qui portoit son attention sur tout, ne négligea pas Moscow tandis qu'il bâtissoit Pétersbourg; car en même temps il le fit paver, orner de beaux édifices, et l'enrichit de manufactures. Celles où l'on travaille le chanvre, emploient plus de 1,000 métiers et plusieurs milliers d'ouvriers. On y fabrique surtout des toiles à voiles et des toiles de ménage.

L'hospice des enfans-trouvés à Moscow est une excellente institution, et paroît être gouverné suivant de sages réglemens. Il a été fondé par Catherine II, et se soutient par des contributions volontaires, des legs et d'autres secours chari-

tables. C'est un immense corps de bâtiment, de forme quadrangulaire, et qui contient 3,000 orphelins; il en pourra contenir 8,000 quand l'établissement sera complété. Ces enfans sont tenus avec grand soin: à 14 ans, ils sont libres de choisir un métier; et pour leur en donner la facilité, il y a différentes manufactures établies dans l'hospice. Lorsqu'ils ont fait un apprentissage, ou qu'ils ont atteint l'âge de 20 ans, on leur accorde la liberté de s'établir pour leur compte; et il y a pour cela une somme d'argent destinée à chaque orphelin: ils peuvent faire le commerce dans quelque partie que ce soit de l'empire russe. C'est un privilége très-considérable pour ce pays, où les paysans sont esclaves, et ne peuvent quitter leurs villages sans la permission de leurs maîtres.

Le commerce de Moscow consiste principalement dans les marchandises étrangères qui viennent par Pétersbourg, Archangel, et dans celles de la Chine et de la Perse, qui arrivent en grande quantité dans cette ville: ce commerce paroît être avantageux, comme on peut en juger par le grand nombre de riches marchands qui se trouvent à Moscow.

On ne peut rien avancer de certain sur la population de Moscow. Lorsque le lord Carlisle y étoit en ambassade, envoyé par Charles II, roi d'Angleterre, cette ville avoit quatre lieues de circuit, et le nombre des maisons étoit évalué à 40,000: on évalue maintenant sa population à 500,000 ames. M. Coxe est d'accord sur l'étendue, mais il pense que la population a été fort exagérée. D'après un état qui lui a été donné par un gentilhomme anglais qui le tenoit d'un lieutenant de police, et sur l'exactitude duquel on peut compter: « Moscow, dit-il, contient dans l'intérieur des remparts 250,000 ames, et dans les villages adjacens 50,000.

Serpuchow, sur la *Nara*, un peu au-dessus de son embouchure dans l'Occa, a un fort et un rempart. Cette ville a des manufactures de toiles à voiles, de savon et de soieries. Elle trafique avec S. Pétersbourg, en grains et autres marchandises.

Moschaisk, ville bâtie sur la *Mosca*, et défendue par un château. Elle flotte beaucoup de bois pour Moscow.

Kaluga.—Ce gouvernement a des bois, des fonderies, des forges, des fabriques de sucre, de toile fine, de toile à voiles, de drap, d'étoffes de soie et de coton, de cuirs. Le principal commerce se fait en blé, en bœufs, en chanvre, en lin, en goudron et en suif. Le sol est peu fertile. Population, 784,500 habitans.

Kaluga, capitale, ville grande et peuplée, sur l'*Occa*, a

des fabriques de bonnes selles, de vases de bois marqueté et de beaux carreaux de poterie. Le second faux Démétrius y fut mis à mort et enterré en 1610.

Medinsk, sur la *Medinka*, a plusieurs petites forges de fer, et dans les environs, des manufactures de papier et de toile de lin, dont les bâtimens, construits en pierre, ont l'apparence d'une petite ville.

Mohilow. — Ce gouvernement faisoit partie du duché de Lithuanie, et a été cédé à la Russie par le partage de la Pologne de 1772. Le terrein est assez fertile, sur-tout en lin et chanvre. On y tire un grand profit des troupeaux. Ce pays expédie pour Riga, Memel, Konigsberg et Dantzick, des bœufs, du bois, du blé, du lin, de l'huile de chénevis, du miel, de la cire, de la potasse, des cuirs de roussi, des peaux et du suif. Population, 662,700 habitans.

Mohilow, capitale, grande et forte ville bien bâtie et très-marchande sur le *Dnieper*. Elle étoit du palatinat de Micislaw. Elle a un archevêque du rit latin, avec un coadjuteur-évêque pour tous les catholiques de l'empire, à qui il est défendu de recourir à Rome. Les jésuites y ont un collége.

Polotzk. — Ce gouvernement dépendoit aussi de la Lithuanie, et a été cédé à la Russie par le même partage. Son terrein est plat, argileux et humide. Il produit une grande quantité de lin et de chanvre. Le plus fort commerce après celui de ces productions, consiste en miel, cire, potasse et bêtes à cornes. Il contient quelques mines de fer et nourrit des castors. Population, 620,600 habitans.

Polotzk, capitale, sur la *Dwina*, à l'endroit où cette rivière se jette dans la Polota, est le siége d'un évêché grec réuni à l'église romaine, et dont dépendent tous les Grecs réunis à cette même église, qui se trouvent dans les pays conquis de la Russie. Les jésuites y ont un magnifique collége.

Iles. — *Dago*, île sur la mer Baltique, sur la côte de Livonie, entre le golfe de Finlande et celui de Riga. Elle a 7 lieues de tour et deux forts, appelés *Dagerwort* et *Paden*.

Oesel, île de la Baltique sur la côte de la Livonie, à l'entrée du golfe de Riga, à une lieue de Dago. Elle a 25 lieues de long sur 17 de large, et est défendue par deux forts. Elle appartenoit autrefois au Danemarck; mais elle est maintenant à la Russie (1).

(1) Cette topographie est en grande partie extraite de la description géographique de l'empire de Russie, par Tchebotaref,

Curiosités. — Cet article fournit peu ; la Russie ne s'étant placée que dans ces derniers temps au rang des nations civilisées. Elle peut néanmoins montrer quelques monumens frappans de l'amour du bien public qui animoit ses souverains, particulièrement les canaux faits par Pierre-le-Grand pour l'avantage du commerce. La Sibérie est pleine d'anciens tombeaux d'une nation inconnue, dont les armes et les instrumens étoient tous de cuivre. Dans le cabinet d'histoire naturelle de Pétersbourg est un rhinocéros, tiré des bords de la rivière *Valni*, avec sa peau entière et ses poils. Nous avons déjà parlé de la passion des Russes pour la sonnerie : la grande cloche de Moscow, la plus grosse qui soit au monde, pèse, au rapport de M. Coxe, « 432,000 livres (1), » et surpasse en grosseur toutes les cloches du monde » connu. Elle est, dit-il, d'un volume si prodigieux, » que j'aurois peine à ajouter foi à ce qu'on en dit, » si je ne l'avois examinée moi-même, et ne m'étois » assuré, avec beaucoup d'exactitude, de ses dimen» sions. Elle a 19 pieds de hauteur ; 21 verges et » 11 pouces de circonférence par le bas ; et sa plus » grande épaisseur est de 23 pouces ». Elle fut jetée en moule sous le règne de l'impératrice Anne ; mais la pièce de charpente, sur laquelle elle étoit montée, ayant été brûlée, elle tomba, et il s'en brisa un morceau considérable ; depuis ce temps, elle est restée sans usage. M. Bruce, dans ses derniers mémoires, parle d'une cloche de Moscow, faite du temps du czar Boris, de 18 pieds 2 pouces 6 l. de hauteur, 22 pieds 6 l. de diamètre, 2 d'épaisseur, et du poids de 336,000. La construction de Pétersbourg et son érection soudaine, d'un amas de cabanes de pêcheurs, en une ville riche et peuplée, est peut-être d'une curiosité unique de puis la construction des pyramides d'Egypte.

---

et du Dictionnaire géographique de la Russie, de Muller. Ces deux ouvrages sont écrits en russe.

Voyez, dans l'atlas, pour les autres villes et lieux qui ne méritent pas d'être décrits, les cartes de la Russie.

(1) Voyage de Coxe, tome 2, page 247.

On peut en dire presqu'autant de la forteresse de Cronstadt, dans le voisinage de Pétersbourg, laquelle est à-peu-près imprenable. Trois cent mille hommes ont été employés pendant quelques années, à jeter les fondations de la ville et de la forteresse, et à enfoncer nuit et jour des pilotis, ouvrage que nul monarque de l'Europe, à l'exception de Pierre-le-Grand, ne pouvoit exécuter. Il en dressa le plan de sa propre main, à peine aidé par quelques ingénieurs allemands. La marine qu'il a donnée à sa nation, lorsqu'elle pouvoit à peine se dire en possession d'un seul navire sur le globe, n'est pas moins surprenante. Et ce qu'il y a de plus admirable que tout cela, c'est qu'il a souvent travaillé lui-même à ces étonnans ouvrages, avec la même assiduité que s'il eût été un journalier.

Commerce, exportations et importations. — Le commerce de Russie a éprouvé des changemens et de grandes améliorations. Suivant les meilleures et les plus sûres informations, les exportations de la Russie montent à présent à environ 57,600,000 fr., et ses importations ne vont pas au-delà de 38,400,000. fr; en sorte que la balance est annuellement de 19,200,000 fr. en faveur de cet Empire (1).

Les productions et les objets d'exportation de la Russie sont en grand nombre, et généralement d'un grand prix; tels que fourrures et pelleteries de différentes sortes, cuirs de *roussi-rouge*, toile et fil, fer, cuivre, toiles à voiles, chanvre et lin, goudron, cire, miel, suif, colle de poisson, huile de lin, potasse, savon, plumes, huile commune, soies de porc, musc, rhubarbe et autres drogues; bois de charpente, et soie écrue tirée de la Chine et de la Perse.

Le commerce de la Russie avec l'étranger s'est considérablement accru depuis ses conquêtes sur la Suède, sur-tout de la Livonie et de l'Ingrie, et depuis l'établissement de son nouvel entrepôt de Pétersbourg, au moyen duquel ses relations maritimes

(1) Voyage de Coxe, tom. 2, pag. 247.

2



avec l'Europe sont plus faciles et plus promptes. Le gouvernement favorise le commerce des nationaux; ils peuvent avoir leurs magasins chez eux, et les étrangers sont obligés de déposer leurs marchandises dans des magasins destinés à cet effet. Les Russes peuvent donner des effets de leur banque en payement des droits, qui sont d'ailleurs plus modiques sur les marchandises qui arrivent sur les vaisseaux pour le compte des marchands du pays. Malgré ces avantages, la Russie ne vend guère que des marchandises brutes; et les étrangers qui les achètent dans les ports, les font charger sur des vaisseaux de leur propre nation, pour les expédier dans les pays lointains. Parmi les négocians étrangers, les Allemands sont les plus nombreux, et les Anglais sont les plus riches et les plus favorisés. Les droits ne sont perçus que dans les ports et aux frontières. Le tarif est presque le même dans tout l'Empire, à l'exception des gouvernemens du Caucase, d'Ufa, de Tobolsk et d'Irkuztk, qui en ont un particulier. Certaines denrées et marchandises qu'on tire de la Lithuanie, de la Pologne et de la Courlande, et qui entrent dans les bureaux désignés, afin d'être ensuite rembarquées de Riga, payent, lors du rembarquement, un droit très-modique; et le transport des marchandises étrangères par lesdits pays pour Riga, est également favorisé. L'exportation des articles ci-après, est prohibée, savoir: lingots d'or et d'argent, argent monnoyé, monnoie de cuivre, peaux brutes, sèches, chiffons pour la fabrique du papier, laine de Circassie et toute autre espèce, tant nationale qu'étrangère, à l'exception de la laine noire; poil de vache tant écru que bouilli, celui de renne et d'élan, fil de lin, de chanvre, duvet, poil de castor et de loutre. Les marchandises russes se vendent comptant; souvent même on les paye d'avance; mais les Russes achètent celles des étrangers à longs termes. Par cet arrangement, ce commerce occasionne souvent de grandes pertes, et les négocians qui ont de gros capitaux, soit à eux, soit à leurs

commettans, peuvent aisément s'enrichir. L'Ukraine peut être appelée le grenier de l'Empire; c'est de cette fertile province que l'on tire la meilleure qualité de blé, de chanvre, de lin, de cire et de miel, et tous les ans 10,000 bêtes à cornes sont envoyées de ses pâturages en Sibérie et en Saxe.

Les Russes font un commerce de terre avec la Chine, par le moyen de caravanes, particulièrement en bestiaux et en fourrures (1), et ils en rapportent du thé, de la soie, du coton, de l'or, etc. Ils envoient leurs marchandises à Bokara, près du fleuve Oxus, en Tartarie, et prennent en retour des soies de l'Inde, des peaux d'agneaux frisées, et de l'argent comptant. Ils en font de même à la foire annuelle de Samarcande; ils trafiquent aussi avec la Perse par Astracan, à travers la mer Caspienne : ce négoce consiste en soies écrues et travaillées. L'impératrice, en 1784, rendit un édit pour permettre à tous les étrangers de faire le commerce librement par terre et par mer avec les différentes provinces qui bordent la mer Noire, et depuis peu annexées à l'Empire. Ils jouissent des mêmes priviléges religieux et civils dans les ports de Cherson, de Sébastopolis et de Théodosia (auparavant Caffa), dans la Tauride, ainsi qu'à Pétersbourg.

Ports, forces navales et militaires. — Avant Pierre-le-Grand, Archangel, sur la mer Blanche, étoit le seul port qui donnât à la Russie des communications maritimes avec le reste de l'Europe; mais elles étoient gênées par la longueur des voyages et les tempêtes fréquentes. La Russie a aujourd'hui 13 ports: Archangel, Pétersbourg, Riga, Revel, Pernow, Narva, Wiborg, Fredrichshamn, Astracan et Kola, et les trois ouverts dans les nouvelles conquêtes faites sur les Turcs, Cherson, Sébastopolis et Théodosia.

(1) Depuis l'année 1785 à 1789, les Tunguses et les Burattiens ont exporté chaque année, l'une portant l'autre, 180,000 peaux d'écureuils, à 125 roubles le millier; 300 peaux de renards à 2 roubles la pièce; 12,000 peaux de lièvres à 45 roubles le millier; 33 peaux de gloutons à 6 roubles la pièce; 7,900 peaux d'agneaux et 200 martres zibelines. *William Tooke.*

Elle possède trois flottes absolument distinctes les unes des autres. La première est celle de la Baltique, qui dépend de l'amirauté de Pétersbourg. La flotte de la mer Noire n'en dépend pas, et ne peut par conséquent être envisagée comme une division de la première. La troisième flotte est celle des galères, dont l'impératrice étoit le grand-amiral, et que le prince de Nassau-Siegen commandoit immédiatement.

En 1757, la Russie avoit 21 vaisseaux de ligne, en assez mauvais état, 6 frégates, 2 galiotes à bombes, 2 prames, 2 brûlots et 90 galères. Les équipages montoient à 20,239 hommes, et n'étoient pas complets. En 1781, la flotte russe montoit à 34 vaisseaux de ligne. Je ne saurois dire si ce nombre a augmenté ou diminué depuis cette époque.

En 1788, lorsque la guerre éclata contre la Suède, les forces navales dans la Baltique, sous les ordres de Hochland, consistoient en 30 voiles, dont 17 vaisseaux de ligne et 7 grosses frégates; mais il y avoit alors quelques autres vaisseaux détachés, et 5 en construction à Archangel.

L'année suivante, on comptoit 33 vaisseaux de ligne à l'ouverture de la campagne; mais dans le courant de 1788, il fut construit à Pétersbourg et Cronstadt 7 vaisseaux de ligne, dont 3 de 100 canons, 3 chebeks de 36 canons, 6 corvettes de 28, et des galères. Enfin, en mai 1790, il y avoit, à Archangel, 20 vaisseaux de ligne neufs, et prêts à mettre à la mer, mais retenus faute d'équipages; et la flotte en activité de service consistoit alors en 30 vaisseaux de ligne et 18 frégates.

Quand l'impératrice défunte fit le voyage de Crimée, elle fut fort agréablement surprise de voir une flotte déjà considérable sur la mer Noire. En 1789, cette flotte consistoit en 11 vaisseaux de ligne et plusieurs grosses frégates. En 1790, elle étoit composée de 12 vaisseaux de ligne, d'un grand nombre de frégates, galiotes, chebeks, etc., outre 200 bateaux plats.

La Russie entretient une flotte sur le Bog et le

Dnieper. En 1790, elle étoit de 100 goëlettes de 6 à 12 canons. Enfin, suivant l'état donné en 1800, les forces maritimes de cette puissance consistoient en 50 vaisseaux de ligne, de 66 à 100 canons, et 30 frégates de 28 à 32.

Pierre Ier avoit fait un usage avantageux de ses galères contre la Suède. Catherine II les a employées avec le même succès; et ces bâtimens contribuèrent essentiellement à la victoire remportée sur les Suédois le 13 août 1789.

La flotte de la Baltique a son grand-amiral, quatre vice-amiraux, et cinq contre-amiraux. Le grand-amiral a rang de feld-maréchal; les vice-amiraux ont rang de lieutenans-généraux; les contre-amiraux ont rang de majors-généraux. Il y a trois classes de capitaines de vaisseau. Les appointemens du grand-amiral sont de 7,000 roubles, ceux d'un amiral de 3,600, ceux d'un vice-amiral de 2,160, ceux d'un contre-amiral de 1,800, ceux d'un capitaine de 840, et ceux d'un lieutenant de vaisseau de 200 roubles.

La Russie n'avoit autrefois que les chantiers de Pétersbourg et d'Archangel: elle a de plus ceux de Cronstadt, de Cherson et de la Crimée. Le port de Cherson étoit tout-à-fait nécessaire, tant qu'il n'y avoit pas de lieu plus commode pour la construction des vaisseaux destinés à la mer Noire; mais la position de ce port est très-incommode, soit parce que les bois de construction y reviennent fort cher, soit parce que les gros bâtimens ne peuvent traverser le Liman sans être démâtés et allégés. Les ports de la Crimée offrent des avantages beaucoup plus grands pour les constructions (1).

Quinze mille matelots sont constamment payés et occupés, soit sur les vaisseaux, soit dans les chantiers. Le port est à Cronstadt, à 7 lieues de Pétersbourg, défendu, d'un côté, par un fort de 4 bastions, et de l'autre, par une batterie de 100 canons. Le canal et le grand bassin contiennent près de 600 voiles. On

---

(1) William Tooke, et Hermann sur la Statistique de la Russie.

a beaucoup erré dans l'estimation des forces militaires de la Russie. L'état de l'armée pendant la dernière guerre contre les Turcs, d'après les registres du collége de la guerre, consultés en 1791 (1), étoit de 419,370 hommes, en y comprenant les garnisons montant à 85,206 hommes. Si l'on prend l'ensemble de tous les corps, tels que les gardes, l'artillerie et les troupes irrégulières chargées de la défense des frontières, et autres corps détachés, on trouvera 600,000 hommes, dont il faut compter 500,000 soldats en service effectif. Il faut observer que la milice nationale ayant été convertie en troupes de ligne, est fondue dans le recensement ci-dessus. Lors donc que l'on veut donner une idée juste de l'armée russe, il faut bien expliquer si l'on y comprend les gardes, l'artillerie qui est de 29,061 hommes, les garnisons, les régimens provinciaux, et les troupes irrégulières; enfin, il faut dire si l'on compte les Cosaques comme troupes de ligne, ou non.

C'est une chose inconcevable que la manière dont le soldat tire parti de sa modique paye, et se contente du peu de vivres qu'on lui donne, en trouvant même moyen de se régaler les jours de fête : cependant ses officiers lui soutirent souvent une partie de cette foible paye; elle consiste annuellement en 6 ou 7 roubles en argent, avec une petite provision de farine ou de gruau; il se fournit sur sa paye de viande et de graisse, et achète aussi en commun, avec ses camarades, un cheval pour porter le bagage dans les longues marches; il paye jusqu'aux boutons de son habit, s'il les perd. Il se fournit de linge et de souliers, lorsque le peu qu'on lui donne n'est pas suffisant; ce peu consiste en deux chemises de toile très-mince, une paire de bottes légères, et une paire de souliers par an.

Le prince Potemkin a fait de grandes réformes et de grands changemens dans l'armée; il a rendu aux soldats le service plus facile, en les affranchissant d'une toilette rigoureuse, comme du blanchiment de

(1) William Tooke, sur la Russie; Statistique de la Russie, par Storch.

la buffeterie. Il fit couper les cheveux à toute l'armée; il remplaça le grand chapeau par un casque plus commode. Il donna à la cavalerie un sabre, au lieu d'une longue épée, et ôta l'épée aux fantassins. Il remplaça l'habit de ceux-ci par une veste à manches, et la culotte par un pantalon lâche.

Gouvernement, loix et distinction des rangs.—Le souverain de l'empire russe est despote absolu dans toute l'étendue du mot, et maître de la vie et des propriétés de tous ses sujets, qui, quels que soient leur naissance et les services qu'ils ont rendus à l'Etat, peuvent, pour la plus légère faute, et même sans aucune, être arrêtés et envoyés en Sibérie, ou condamnés pour la vie aux travaux publics. Leurs biens sont saisis, dès qu'il plaît au souverain ou à ses ministres. Des personnes d'un rang distingué peuvent être ainsi bannies pour une intrigue politique de la moindre conséquence, et leurs propriétés étant confisquées, toute une famille peut se voir entièrement ruinée par les artifices d'un courtisan. La cour secrète de chancellerie, qui étoit un tribunal composé d'un petit nombre de ministres choisis par le souverain, tenoit dans ses mains la vie et la fortune de toutes les familles; mais elle fut supprimée par Pierre III.

Le système de loix civiles maintenant établi en Russie étoit très-imparfait, et, en beaucoup de circonstances, barbare et injuste, n'étant qu'un amas confus de loix et de réglemens tirés de la législation de la plupart des états Européens, qui sont mal digérés, et à beaucoup d'égards nullement adaptés au génie de la nation russe. Mais Catherine II a fait quelques tentatives pour réformer ces loix et les mettre sur un meilleur pied. Les cours de justice étoient, en général, très-corrompues, et ceux qui les composoient fort ignorans. L'impératrice a publié, en dernier lieu, quelques sages réglemens, et fixé un salaire pour les juges, qui auparavant ne se soutenoient que par les contributions des malheureux plaideurs, ce qui laissoit le pauvre sans recours et sans espérance. On espère que le nouveau code, pour lequel cette

princesse avoit donné des instructions, et qui a été publié, favorisera la liberté, la sûreté et le bonheur du peuple.

La distinction des rangs est une partie considérable de la constitution russe. Les dernières impératrices prirent le titre d'*Autocratrices*, ce qui renferme l'idée qu'elles ne devoient leur dignité à aucune puissance terrestre. L'ancienne noblesse étoit divisée en *knèzes* ou *knazes*, *boyards* et *vaivodes*. Les knèzes furent souverains, chacun dans ses Etats, jusqu'à ce qu'ils fussent soumis par le czar : mais ils conservent encore ce nom. Les boyards formoient la noblesse au-dessous des knèzes, et les vaivodes étoient les gouverneurs de provinces. Ces titres cependant réveilloient si souvent l'idée de la puissance qui y étoit autrefois attachée, que Catherine II et les impératrices qui l'ont précédée, jugèrent à propos d'introduire parmi leurs sujets ceux de comtes et de princes, et les autres distinctions de noblesse usitées dans le reste de l'Europe.

Revenus et dépenses. — On ne peut donner un état très-positif des revenus de ce puissant empire; mais il n'y a pas de doute qu'ils ne soient beaucoup plus considérables à présent qu'autrefois, et même que sous Pierre-le-Grand. Tout ce que ses successeurs, et surtout Catherine II, ont fait pour favoriser l'industrie, a dû augmenter beaucoup le revenu de l'Etat, que l'on ne peut guère estimer au-dessous de 30,000,000 de roubles, ou près de 144,000,000 de France, suivant le compte ci-dessous.

Capitation.	8,500,000 roub.
Autres taxes et redevances. . . .	7,000,000
Domaines propres du souverain, ainsi que ceux pris sur le clergé. . .	6,000,000
Produit des mines.	1,500,000
Vente exclusive des liqueurs distillées.	4,000,000
Idem du sel.	1,800,000
	28,800,000 roub.

Ce qui manque des 50,000,000 peut être aisément suppléé par les produits du timbre, des patentes, de la poste, et d'autres articles omis dans le tableau général, indépendamment de 1 pour 100 que chaque marchand russe doit payer sur son bénéfice annuel. Selon M. Pletschéef, les revenus de la Russie vont au-delà de 40,000,000 de roubles, et les dépenses même en temps de guerre ne montent pas à 30,000,000.

En considérant cette somme relativement, c'est-à-dire, en comparant la haute valeur de l'argent dans cet empire, avec sa valeur moindre en France, on trouvera ce revenu considérable, sur-tout en songeant aux nombreuses armées entretenues et payées par les deux dernières impératrices, en Allemagne, en Pologne et ailleurs, sans qu'aucune partie de cette dépense retournât en Russie; et nous ne voyons pas que ces armées aient tiré de grands subsides des maisons de Bourbon et d'Autriche, qui, à la vérité, étoient peu en état de leur en fournir. Voltaire dit qu'en 1733, toutes les taxes et redevances en argent, en y comprenant le tribut payé par les Tartares, montoient à 13,000,000 de roubles (chaque rouble évalué 5 l. 8 s.) Ce revenu étoit alors suffisant pour entretenir 339,500 hommes employés dans le service de terre et de mer. L'empire a des dépenses très-considérables, outre la paye de l'armée et de la marine, qui, par le nombre des sujets et la discipline, ne sont pas inférieures à ce qu'elles étoient sous les plus grands des prédécesseurs de Catherine II. La cour de cette princesse étoit élégante et magnifique; ses gardes et des officiers de sa maison étoient richement habillés, et les grands encouragemens qu'elle a donnés aux sciences, aux arts et aux découvertes utiles, lui ont coûté de très-grosses sommes, indépendamment des dépenses ordinaires de l'Etat.

Quelques parties du revenu public proviennent du monopole, qui est souvent nécessaire à un commerce naissant. L'entreprise la plus hasardeuse de Pierre-le-Grand fut d'imiter la conduite de Henri VIII, roi d'Angleterre, en s'emparant des revenus de l'église.

Il trouva, peut-être, que la politique et la nécessité exigeoient que la plus grande partie de ces biens fussent rendus, et il le fit d'autant plus volontiers, que son but principal étoit d'ôter au patriarche son pouvoir excessif. Le revenu pécuniaire de la couronne provient des taxes sur les bains publics, les abeilles, les moulins, les pêcheries, et autres objets particuliers.

Quelques impôts sont accidentels, et ne portent que sur un nombre de sujets relativement très-petit; tel est le papier timbré. Les paysans qui forment la masse de la nation, n'ayant point de propriétés, ne sont point appelés à des transactions qui exigent l'emploi de ce papier. Ils ne sont pas obligés de l'employer dans les pétitions ou les plaintes qu'ils adressent aux tribunaux; ainsi ils ne s'apperçoivent point de cette taxe.

Le noble ne paye, en général, aucun impôt direct sur les terres qu'il occupe lui-même, ni sur les propriétés mobiliaires. S'il ne possède point de vassaux, ses champs, ses forêts, ses mines, ses moulins, ses pêcheries, en supposant qu'il les fasse valoir par des domestiques à gages ou des ouvriers payés, sont exempts d'impôts comme sa personne. Il n'a rien à payer à la couronne lorsqu'il vend ses produits; mais s'il vend sa terre, il paye des lods appelés *poschlin*.

Le noble qui a des vassaux est obligé de fournir des recrues pour le service militaire, c'est-à-dire que, dans la langue du pays, il fournît, pour le soutien de la guerre, une partie de ses propriétés mobiliaires. Il y a des cas où cet impôt est pesant. La province d'Ingrie, autrefois exempte de fournir des recrues, a été soumise à en donner depuis la dernière guerre, dans la proportion d'un individu mâle sur cent. Comme les enfans, les infirmes, les mendians décrépits eux-mêmes, font nombre avec le reste, il arrive quelquefois que sur trente hommes valides, il y en a un qui doit marcher. Si le noble ne veut pas donner ses paysans, il en achète d'un noble voisin, et le prix

auquel ils sont estimés, est de 360 roubles : on peut considérer l'obligation de fournir un homme, comme équivalente à cette somme. Supposons que le noble loue ses paysans, il en tire annuellement 5 roubles par individu mâle : pour un village de cent paysans, c'est 500 roubles. Si, sur ce village, il est obligé de fournir son contingent, il abandonne à la couronne les deux tiers de son revenu. Nous tirerions cependant de bien fausses conclusions, si nous considérions les charges de la noblesse sous ce rapport seulement; car, premièrement, le plus souvent le noble n'est point obligé d'acheter un homme; il le prend dans son village, et il y a toujours un nombre suffisant de mauvais sujets que l'on marque pour cette destination : il ne perd alors qu'un homme, c'est-à-dire 5 roubles, au lieu de 360.

Si le noble ne vit point dans ses terres, il ne se mêle point du détail de la fourniture des recrues; il laisse faire ses paysans qui s'arrangent entr'eux, et qui sont obligés de lui fournir le montant de la capitation, ou *obrok*, c'est-à-dire 5 roubles par tête, en en déduisant les recrues fournies. Il arrive souvent que les nobles tirent un beaucoup plus grand parti de leurs paysans que 5 roubles par tête. Ils leur font apprendre des métiers, dont ils ont, eux nobles, le profit; ils louent des terres qu'ils font cultiver par leurs paysans. En temps de paix, il se passe quelquefois plusieurs années avant qu'on demande à un noble son contingent sur 500 paysans mâles, et alors il ne sent, en quelque sorte, point du tout le poids des impôts.

Il y a des provinces, telles que la Livonie, l'Estonie, la Finlande, où les nobles ne fournissent point de recrues; mais, en revanche, ils supportent d'autres impôts; il y a même quelques terres de nobles qui sont taxées, et payent un impôt foncier.

Les membres du clergé sont également exempts d'impôts personnels; leur salaire, qui consiste en argent dans les villes, et en denrées dans les villages, n'est soumis à aucune réduction. Les curés donnent sou-

vent leurs fils pour le service, et ils deviennent officiers à leur tour.

Tous les hommes engagés dans une carrière littéraire, les médecins, les gens de loi sont absolument exempts d'impôts : les artistes ont le même avantage.

Tous les individus qui n'ont point de biens-fonds, et qui vivent uniquement des intérêts de leurs capitaux, ne sont soumis à aucune espèce de taxe.

Tous les habitans des villes sont exempts d'impôts, quant à leurs immeubles; ils ne sont tenus qu'à de certaines fournitures pour les troupes, lorsqu'il y en a en garnison.

Parmi les paysans libres, il y a de grandes différences relativement aux impôts : quelques-uns ne payent absolument rien, mais sont tenus au service militaire; d'autres payent la capitation, ou un tribut sous une autre forme. Les domestiques nés libres ne payent que la capitation; les étrangers ne payent rien.

Les paysans serfs payent la capitation et fournissent les recrues : la partie de l'argent que les paysans payent au seigneur, ne doit pas être considérée comme un impôt, c'est une rente par laquelle ils achètent le droit de cultiver, et la permission de commercer dans le genre qu'il leur plaît de choisir.

Il y a de certaines charges publiques qui ne tombent que sur des provinces particulières; telles sont l'entretien des postes, des grandes routes, etc. En général, il n'y a point de système uniforme d'impositions, et l'obligation même de fournir des recrues est soumise à de grandes variétés.

Il n'y a rien en Russie qui ressemble aux impôts sur les consommations; ce que le peuple consomme pour sa nourriture et employe à son vêtement, est ordinairement produit par son travail : or, dans la plupart des provinces, il ne paye aucune taxe quelconque pour l'occupation de la terre, et ailleurs il ne paye au propriétaire qu'un tribut très-modique. Le sel est, à la vérité, un monopole de la couronne, mais il est d'un prix très-bas : l'eau-de-vie, en revanche, est fort chère; mais la masse du peuple ne la considère

point comme un objet de première nécessité. Il y a des provinces où chacun fait l'eau-de-vie pour soi : chez les Cosaques, en particulier, il est d'usage de préparer, dans les années où le blé manque, une liqueur forte qui provient du lait, et qui est également connue de plusieurs peuples nomades de l'Asie. Mille ressources se présentent aux individus de la classe du peuple pour gagner de quoi payer les impôts. L'agriculture, l'éducation des bestiaux, les forêts, la culture du houblon, celle des abeilles, fournissent au paysan, outre les choses nécessaires à la vie, un excédent considérable pour le marché. D'ailleurs, chaque paysan va lui-même ou envoie un de ses fils faire hors de la maison le métier de batelier, de pêcheur, de charpentier, de briquetier, ou de manœuvre pour les travaux de la terre, à moins qu'il ne trouve quelqu'emploi de son industrie dans les manufactures voisines.

En général, les impôts sont très-peu sentis ; et chaque individu, quelle que soit la classe à laquelle il appartient, peut vivre dans une certaine aisance proportionnée à son état. Il y a beaucoup de personnes extrêmement riches, et la carrière qui conduit à l'aisance, est, en quelque sorte, ouverte à tous. La noblesse a le service militaire et les emplois civils ; les bourgeois ont le commerce, les manufactures et le service ; les paysans libres ou serfs, ont mille moyens de gagner et de vivre dans l'abondance des productions de la terre.

Les armées russes sont levées à très-peu de frais, et tant qu'elles sont dans le pays, elles subsistent principalement des denrées que leur fournissent les gens de campagne, suivant leur valeur intrinsèque. La paye d'un soldat monte à peine à 35 f. par an ; en garnison, il ne reçoit que cinq roubles. La paye d'un matelot et d'un chasseur est d'un rouble par mois, et ils ont la ration, même lorsqu'ils sont à terre (1).

Ordres. — Le premier est l'ordre de Saint-André,

(1) William Tooke.

institué par Pierre-le-Grand, en 1698, pour encourager sa noblesse et ses officiers dans les guerres contre les Turcs. Il choisit Saint-André pour patron, parce que, suivant la tradition, il est le fondateur du christianisme en Russie. Les chevaliers de cet ordre sont des personnes des premiers rangs de l'empire. L'ordre de Saint-Alexandre-Newski fut institué par le même empereur, et confirmé par Catherine I, en 1725. Il établit aussi l'ordre de Sainte-Catherine, en l'honneur de l'impératrice son épouse, pour les secours qu'elle lui avoit donnés sur les bords du Pruth. L'ordre de S. Georges fut institué par Catherine II, en faveur des officiers de ses armées. Elle fonda l'ordre de Saint-Wolodemir, le 3 octobre 1782, en faveur de ceux qui la servoient dans les affaires civiles. L'ordre de Sainte-Anne-de-Holstein fut établi en mémoire d'Anne, fille de Pierre-le-Grand.

Histoire. — On a reconnu, d'après l'histoire ancienne et les découvertes modernes, que quelques parties de l'empire russe, aujourd'hui les plus négligées, étoient jadis riches et peuplées. Le lecteur, en jetant un coup-d'œil sur les cartes générales d'Europe et d'Asie, peut voir les avantages de la situation de ces provinces, et leurs communications, par le moyen des rivières, avec la mer Noire et les plus riches contrées de l'empire grec et de l'empire romain. Dans les temps modernes, la Russie Asiatique confinoit avec Samarcande en Tartarie, autrefois capitale, sous Gengis-Kan et Tamerlan, du plus puissant empire dont l'histoire fasse mention; et il est indubitable que la conquête de la Russie fut une des dernières tentatives du premier de ces princes. Les chroniques de l'empire ne remontent pas au-delà du 9e siècle; mais il court une tradition que Kiovia ou Kiow et Novogorod ont été fondées par Kii, en 430. Quelques personnes regardent ce Kii comme un ancien prince, tandis que d'autres en parlent comme d'un simple batelier, qui avoit coutume de transporter les passagers et les marchandises d'un bord du Dnieper à l'autre. Depuis long-temps le chef ou gou-

verneur avoit le titre de grand-duc de Kiow. Nous ne pouvons, avec le moindre degré de probabilité, porter nos conjectures sur l'histoire de Russie, plus haut que l'introduction du christianisme, qui eut lieu vers le 10ᵉ siècle, époque à laquelle Olba, princesse de ce pays, fut, dit-on, baptisée à Constantinople, et refusa la main de l'empereur grec Jean Zimisces. Ce fait rend raison de l'adoption de la religion et d'une partie de l'alphabet grecs par les Russes. Photius, célèbre patriarche de cette église, envoya des prêtres baptiser les Russes, qui furent quelque temps sujets du siége de Constantinople : mais dans la suite les patriarches grecs perdirent toute l'autorité qu'ils avoient sur l'église de Russie, dont les évêques s'érigèrent eux-mêmes en patriarches, et se rendirent, en quelque sorte, indépendans du pouvoir civil. Il est certain que jusqu'à l'an 1450, les princes de Russie furent très-peu considérés, étant sous la sujétion des Tartares. Ce fut vers ce temps que Jean Iwan-Basilides conquit les Tartares, et entr'autres le duc de la Grande-Novogorod, duquel on dit qu'il tira 300 chariots d'or et d'argent. Son règne brillant de quarante ans donna à la Russie une nouvelle face.

Son petit-fils, le fameux Jean Basilowitz II, après avoir purgé son pays des Tartares qui l'infestoient, subjugua les royaumes de Casan et d'Astracan en Asie, et les annexa aux dominations russes. Cependant il força, par sa cruauté, les habitans de quelques-unes de ses plus belles provinces, notamment de la Livonie et de l'Estonie, de se mettre sous la protection des Polonais et des Suédois. Avant le règne de ce Jean II, les souverains de Russie prirent le titre de *Welike-Knez*, grand-prince, grand-seigneur ou grand-chef; titre que les peuples chrétiens rendirent ensuite par celui de grand-duc. Le titre de tzar, ou (comme nous le disons) de czar, qui, en langue esclavone, signifie roi, fut ajouté à celui des souverains de Russie. A la mort de Jean Basilowitz, le trône russe fut occupé par une suite de princes foibles et cruels, dont les possessions furent ravagées

par les guerres civiles. En 1597, Boris-Godonow (suivant Voltaire, dont l'autorité paroît la plus authentique) assassina Demetri ou Demetrius, héritier légitime, et usurpa le trône. Un jeune moine prit le nom de Demetrius, prétendant être le prince échappé à ses assassins, et soutenu de l'assistance des Polonais, et d'un parti considérable (que tout tyran a contre lui), il chassa l'usurpateur et s'empara de la couronne. A peine étoit-il parvenu à la souveraineté, que son imposture fut découverte, parce que le peuple ne fut point satisfait de sa conduite, et il fut mis à mort. Trois autres faux Demetrius parurent l'un après l'autre.

Le règne de ces imposteurs prouve bien le misérable état d'ignorance où étoient plongés les Russes. Leur pays devint tour-à-tour la proie des Polonais et des Suédois; mais il fut à la fin rendu à la liberté par le bon sens des boyards, que le désespoir poussa à bout vers l'an 1615. Peu s'en fallut à cette époque que l'indépendance de la Russie ne fût détruite. Uladislas, fils de Sigismond II, roi de Pologne, avoit été déclaré czar; mais la tyrannie des Polonais fut telle, qu'elle occasionna une rébellion des Russes, et ceux-ci chassèrent de Moscow les Polonais qui s'y étoient défendus quelque temps auparavant avec un courage sans exemple. Philarètes, archevêque de Rostow, dont la femme descendoit des anciens souverains de Russie, avoit été envoyé ambassadeur en Pologne par Demetrius, l'un des tyrans, et il y étoit détenu sous prétexte que ses compatriotes s'étoient révoltés contre Uladislas. Les boyards se rassemblèrent, et telle étoit leur vénération pour Philarètes et pour sa femme, que le tyran avoit renfermée dans un monastère, qu'ils élurent pour leur souverain Michel Fœderowitz, fils de ces deux personnages, de la maison de Romanoff, jeune homme âgé de 15 ans. Le père ayant été échangé contre quelques prisonniers polonais, et, étant revenu en Russie, fut créé patriarche par son fils: il régna sous son nom avec beaucoup de sagesse et de succès. Il confondit les efforts

des Polonais pour replacer Uladislas sur le trône, et rendit vaines les prétentions d'un frère de Gustave-Adolphe. Celles des Polonais et des Suédois sur la Russie, occasionnèrent une guerre entre ces deux peuples; ce qui donna une espèce de relâche à Michel, et il en fit usage pour l'avantage de son peuple. Il régna trente-trois ans, et par sa sagesse et la douceur de son caractère, il rétablit l'aisance et la tranquillité parmi ses sujets. Il encouragea leur industrie, et leur donna l'exemple d'une conduite recommandable. Avant de quitter ce prince, il est à propos de parler de la manière dont se fit son mariage, dont les détails singuliers n'ont aucun rapport avec les mœurs du peuple Russe. L'intention où étoit le czar de se marier étant connue, les beautés les plus célèbres de son empire furent envoyées à la cour, et y furent entretenues. Le czar les visita, et les préparatifs les plus magnifiques furent faits avant que l'envoi de la robe de noce et des plus riches joyaux manifestât quelle étoit l'heureuse beauté. Ce choix fait, les autres concurrentes furent renvoyées chez elles avec des présens convenables. Le père de celle qui avoit charmé Michel, se nommoit Streschnen, et il étoit occupé à labourer son champ, lorsqu'on lui annonça qu'il étoit père du czar.

Alexis succéda à son père Michel, et fut marié de la même manière. Il paroît avoir été un prince d'un grand génie. Il recouvra Smolensko, Kiow et l'Ukraine; mais il fut malheureux dans ses guerres contre la Suède. Lorsque le grand-seigneur, Mahomet IV, réclama de lui, avec hauteur, quelques propriétés de l'Ukraine, la réponse d'Alexis fut: « qu'il auroit honte de se soumettre à un chien » de Mahométan; et que son cimeterre étoit d'aussi » bonne trempe que le sabre du Grand-Seigneur ». Il encouragea l'agriculture, introduisit dans son empire les arts et les sciences, qu'il aimoit lui-même. Il publia un code de loix, dont quelques-unes sont encore suivies dans l'administration de la justice; et il augmenta la force de son armée, en

en corrigeant la discipline. Il effectua ces changemens, en grande partie, par le secours des étrangers, la plupart Ecossais. Il soumit un chef de Cosaques du Don, nommé Stenko-Rasin, qui cherchoit à se faire roi d'Astracan; le rebelle avec 12,000 de ses complices furent pendus sur les grands chemins. Il introduisit dans ses domaines des manufactures de toiles et de soieries; et au lieu de mettre à mort ou de charger de chaînes ses prisonniers Lithuaniens, Polonais et Tartares, il les envoya peupler les bords du Volga et du Kama. Théodore succéda à Alexis son père en 1667 (1). Il régna sept ans; et, au lit de mort, ayant appelé autour de lui ses boyards, en présence de ses frère et sœur Iwan et Sophie, et de Pierre, devenu depuis si célèbre, et qui étoit son frère consanguin, il dit aux boyards: « Ecoutez mes derniers sentimens; ils sont dictés » par mon amour pour l'Etat, et mon affection pour » mes sujets. Les infirmités corporelles d'Iwan doi» vent nécessairement influer sur ses facultés intel» lectuelles : il est incapable de gouverner un empire » tel que la Russie. Qu'il ne m'accuse pas d'injus» tice, si je vous recommande de le laisser de côté, » et de donner votre approbation à Pierre, qui joint » à une constitution robuste, une grande force d'es» prit, et qui annonce une intelligence supérieure ».

Cette sage détermination offensa la princesse Sophie, femme d'une grande ambition, qui, après la mort de Théodore, trouva moyen d'exciter une horrible sédition parmi les Strelitz : ces troupes formoient alors l'armée permanente de Russie. Les excès auxquels elles se portèrent ne peuvent se décrire; mais Sophie, par ses intrigues, fit rentrer son frère Iwan dans les droits de sa naissance, et tint par elle-même les rênes du gouvernement, avec beaucoup de sévérité et d'inhumanité; car tous les grands seigneurs Russes qui avoient des relations

(1) L'Histoire de Russie, de Lévêque, dit qu'Alexis mourut en 1676, et non en 1667.

avec Pierre, ou qu'elle supposoit le favoriser, subirent des morts cruelles. Les traits que cite Voltaire, de son administration barbare, sont révoltans. A la fin, en 1682, les deux princes, Iwan et Pierre, furent déclarés conjointement souverains, et leur sœur co-régente. Le sang et le désordre caractérisèrent son règne; et elle n'osa se hasarder à réprimer la fureur des Strelitz et d'autres séditieux. Reconnoissant en elle cette foiblesse de caractère, elle eut l'intention d'épouser le prince Basile Galitzin, homme de sens et d'esprit, et assez instruit. Placé à la tête de l'armée, par Sophie, il marcha sur la Petite Tartarie; mais Pierre, alors âgé de 17 ans, soutint les droits qu'il avoit au trône. Sophie et Iwan étoient pour lors à Moscow. Aussitôt que Pierre publia qu'une conspiration avoit été ourdie par sa sœur, pour l'assassiner, les Strelitz vinrent se joindre à lui; ils vainquirent et anéantirent le parti de Sophie, et la forcèrent de se retirer dans un couvent. La vie de Galitzin fut épargnée; mais ses grands biens furent confisqués, et la sentence prononcée contre ce prince est très-curieuse. « Le très-clément Czar, porte-t-elle, te commande » de te retirer à Karga, ville sous le pôle, et d'y » demeurer le reste de tes jours. S. M. par une ex- » trême bonté, t'accorde six sous par jour pour ta » subsistance ». Ces avantages ne laissèrent à Pierre, en 1689, d'autre compétiteur que le doux et paisible Iwan; et, à la mort de celui-ci, en 1696, Pierre se trouva régner seul; mais il pourvut à sa sûreté future, d'une manière cruelle, en faisant exécuter plus de 5,000 Strelitz.

Quoiqu'il eût été élevé sans beaucoup de soin, par la jalousie de sa sœur, il forma des liaisons avec les Allemands et les Hollandais; avec les premiers pour leurs manufactures, qu'il introduisit de bonne heure dans ses domaines; avec les autres, à cause de leurs talens en navigation, science à laquelle il se livra lui-même. Son inclination pour les arts fut favorisée par Lefort, Piémontais, son favori. Le

général Gordon, Ecossais, disciplina le propre régiment du Czar, composé de 5,000 étrangers, tandis que Lefort en levoit un de 12,000 hommes, parmi lesquels il introduisoit les exercices en usage dans les troupes Françaises et Allemandes, avec l'intention de les employer à rabaisser l'insolence des Strelitz. Après cela, Pierre commença ses voyages, en laissant les affaires militaires dans les mains de Gordon. Il partit comme l'un des hommes de la suite de ses ambassadeurs. Ses aventures en Hollande, en Angleterre et en d'autres cours, sont trop nombreuses et trop connues, pour être rapportées ici. Il se perfectionna dans la science de la construction et de la navigation, en travaillant comme simple charpentier, à Deptfort et à Saardam. Par l'excellente discipline que les étrangers avoient introduite dans ses troupes, non-seulement il intimida et étouffa les insurrections, mais il se fit craindre de tous ses ennemis du côté de l'Asie; et il finit par exterminer, à l'exception de deux foibles régimens, le corps entier des Strelitz. Il s'éleva par degrés aux différens grades du service de terre et de mer; et les nombreuses défaites qu'il essuya, notamment celle de Narva, dans ses guerres contre Charles XII, ne firent que donner un nouvel essor à son ambition, et étendre ses idées. Les batailles qu'il perdit finirent par en faire un conquérant, en ajoutant l'expérience à son généreux courage; et l'amitié qu'il manifesta envers Auguste, roi de Pologne, même après que ce prince eût été détrôné par le roi de Suède, lui fait infiniment d'honneur. Il n'avoit aucun égard pour le rang sans mérite; et il finit par épouser Catherine, jeune Lithuanienne, qui avoit été fiancée à un soldat Suédois; parce qu'après avoir long-temps vécu avec elle, il lui reconnut un génie capable d'exécuter ses plans, et de figurer dans ses conseils. Catherine étoit tellement étrangère à son propre pays, que, dans la suite, son époux découvrit un frère qu'elle avoit dans les armées, où il servoit comme simple

soldat. Les victoires soutenues de Pierre, tant sur terre que sur mer, après la bataille de Pultawa, en 1708, contre Charles XII, ne contribuèrent pas seules à la gloire de son règne. Il s'appliqua avec une égale assiduité, comme on l'a déjà dit, à cultiver le commerce, les sciences et les arts; et, par-dessus tout, il fit de telles acquisitions de domaines, même en Europe, que l'on peut dire, qu'à sa mort, arrivée en 1725, il étoit le prince le plus puissant de son siècle, mais plus craint qu'aimé de ses sujets.

Pierre-le-Grand fut malheureux dans son fils aîné, qui fut appelé le Czarowitz, et qui, s'étant marié sans son consentement, et se voyant menacé par son père, entra dans des intrigues dangereuses contre sa personne et son gouvernement, et fut en conséquence jugé et condamné à mort. Sous un souverain aussi despote que l'étoit Pierre, nous ne pouvons rien dire de la justice de cet acte. Sa volonté, il n'y a pas de doute, étoit que le jeune prince fût trouvé coupable, et la lecture de la sentence fut fatale à celui-ci. On raconte qu'aussi-tôt qu'elle lui eut été prononcée, et qu'il eut entendu ces mots: « Les loix divines, ecclésiastiques, civiles et militaires condamnent à mort sans miséricorde, tous ceux dont les attentats contre leur père et souverain sont manifestes », il tomba dans les plus violentes convulsions, d'où il ne se releva qu'avec peine et pour un moment; et, durant ce court intervalle de raison, il témoigna le desir de voir son père, pour lui demander pardon, et mourut bientôt après. A la suite de ces événemens, Pierre ordonna le couronnement de sa femme Catherine, avec la même pompe et les mêmes cérémonies que si c'eût été une impératrice grecque, et il la fit reconnoître pour son successeur. Elle le fut en effet, et après la mort de son mari, elle monta sur le trône. Elle mourut en 1727, après un règne glorieux, et eut pour successeur Pierre II, enfant mineur du Czarowitz. Il arriva plusieurs révolutions domestiques pendant le règne fort court de ce prince, mais aucune ne fut plus

remarquable que la disgrace et l'exil du prince Menzikoff, favori sous les deux règnes précédens, et estimé le sujet le plus riche de l'Europe. Pierre II mourut de la petite vérole en 1730.

Malgré le despotisme des règnes de Pierre et de sa femme Catherine, le sénat Russe et la noblesse essayèrent, à la mort de Pierre II, d'intervertir l'ordre de succession établi par son aïeul Pierre-le-Grand. Il ne restoit point d'héritier mâle de celui-ci; et le duc de Holstein, fils de sa fille aînée, étoit, par la volonté de la feue impératrice, désigné pour porter la couronne; mais les Russes, par des raisons de politique, mirent sur le trône Anne, duchesse de Courlande, seconde fille d'Iwan, frère aîné de Pierre, quoique la duchesse de Mecklenbourg, fille aînée, fût encore vivante. Anne eut un règne extrêmement prospère, et quoiqu'elle eût accepté la couronne avec des restrictions, que quelques gens regardoient comme dérogeant à sa dignité, elle les viola toutes; elle reconquit les prérogatives de ses ancêtres, et punit l'ambitieuse famille des Dolgorucki, qui lui avoient imposé ces restrictions, dans la vue, dit-on, de pouvoir gouverner eux-mêmes. Elle pourvut du duché de Courlande son favori Biron; et elle fut obligée de se prêter aux plus sévères exécutions, pour satisfaire sa cruauté. A sa mort, en 1740, Jean, fils de sa nièce, la duchesse de Mecklenbourg, par Antoine-Ulric de Brunswick Wolfembutel, fut, par son testament, appelé à la succession; mais comme il n'étoit âgé que de deux ans, Biron fut chargé de gouverner l'empire pendant sa minorité. Cet arrangement fut désagréable à la princesse de Mecklenbourg et à son mari, et déplut également aux Russes. La princesse de Mecklenbourg chargea le comte de Munick d'arrêter Biron, qui fut jugé et condamné à mort; mais on l'envoya en exil en Sibérie.

L'administration de la princesse Anne de Mecklenbourg et de son mari fut, à plusieurs égards, et

notamment à cause de leurs alliances avec l'Allemagne, désagréable, non-seulement aux Russes, mais aux autres puissances de l'Europe; et quoiqu'ils conduisissent avec succès une guerre contre les Suédois, la princesse Elisabeth, fille, par Catherine, de Pierre-le-Grand, se forma un tel parti, que dans l'espace d'une nuit elle fut déclarée et proclamée impératrice des Russies; et les prince et princesse de Mecklenbourg, et leur fils, furent faits prisonniers.

Le règne d'Elisabeth fut plus heureux que ceux de tous ses prédécesseurs, son père excepté. Elle abolit les peines capitales, et introduisit dans la discipline civile et militaire une modération jusqu'alors inconnue en Russie: mais en même temps elle punit par l'exil les comtes de Munick et d'Osterman, qui avoient eu la principale conduite des affaires sous le précédent gouvernement. Elle fit la paix avec la Suède, et assura, comme nous l'avons déjà vu, sur les fondemens les plus équitables, la succession, tant à cette couronne, qu'à l'Empire de Russie. Après avoir glorieusement terminé une guerre qui lui avoit été suscitée par la Suède, elle remit dans sa famille l'ordre naturel de la succession, en déclarant son héritier le duc de Holstein-Gottorp, qui descendoit de sa sœur aînée. Elle lui donna le titre de Grand-Duc de Russie, et peu après son avénement au trône, l'appela à sa cour, où il renonça à la couronne de Suède qui lui appartenoit indubitablement. Il embrassa la religion Grecque, et épousa une princesse d'Anhalt-Zerbst, de laquelle il eut un fils.

Peu de princes ont eu une carrière plus constamment glorieuse qu'Elisabeth. Elle remporta des victoires complètes sur les Suédois; son alliance fut recherchée de la Grande-Bretagne au prix de subsides considérables; mais plusieurs motifs de politique, et quelques raisons particulières, la déterminèrent, dit-on, à prendre parti avec la maison d'Autriche, contre le roi de Prusse, en 1756. Les

armes seules décidèrent des succès de cette guerre, qui fut désavantageuse à la Prusse, malgré les talens surprenans de son roi, tant dans le cabinet que sur le champ de bataille. Ses conquêtes tendoient à l'entière destruction de la puissance Prussienne, qui ne dut peut-être son salut qu'à la mort de cette princesse, arrivée le 5 janvier 1762.

A Elisabeth succéda Pierre III, grand prince de Russie, et duc de Holstein, dont la conduite a été présentée sous différens points de vue. Il monta sur le trône, portant jusqu'à l'enthousiasme son admiration pour les vertus du roi de Prusse, avec lequel il fit la paix, et dont il parut prendre les principes et les actions pour règles de son règne futur. Il auroit pu surmonter les obstacles que fit naître contre lui cette prévention, toute révoltante qu'elle étoit pour les Russes; mais on prétend qu'il avoit en vue une réforme que Pierre-le-Grand lui-même n'avoit pas osé tenter, et qu'il vouloit aller jusqu'à faire couper la barbe au clergé de ses Etats. On a assuré aussi qu'il avoit formé le projet de faire périr l'impératrice et son fils, quoique la même autorité qui lui avoit placé la couronne sur la tête, les en eût déclarés héritiers; et même ceux qui ont plaidé sa cause reconnoissent qu'il avoit eu l'intention d'enfermer sa femme et son fils dans un couvent, de placer sa maîtresse sur le trône, et de changer l'ordre de succession. Cependant l'exécution de ses desseins fut prévenue par une conspiration presque générale, qui se forma contre lui, et dans laquelle l'impératrice prit une part très-active. Cet infortuné prince ne vit presque point d'intervalle entre la perte de sa couronne et celle de sa vie, qui lui fut ôtée au mois de juillet 1762, lorsqu'il étoit ignominieusement détenu. La marche qu'a suivie son épouse, qui a régné après lui, sous le titre de Catherine II, a suffisamment prouvé que la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de la Prusse, n'avoit pas été la seule cause de sa déposition. Cette princesse a marché, relativement à cette puissance,

sur les pas de son mari, et a suivi le plan qu'il avoit commencé d'exécuter. L'événement domestique le plus remarquable de son règne, a été la mort du prince Iwan, fils de la princesse de Mecklenbourg.

Ce jeune prince, dès sa naissance, fut désigné, quoiqu'injustement et illégalement, pour porter la couronne impériale de Russie, après la mort de sa grand'-tante Anne Iwanowna; mais lors de l'avénement de l'impératrice Elisabeth, il fut condamné à traîner une obscure existence dans le château de Schlusselbourg, sous la surveillance d'une forte garde, qui avoit des ordres particuliers de le tuer, si quelque personne ou une force armée faisoient le moindre effort pour lui rendre la liberté. Il vivoit tranquillement dans sa prison, lorsque Catherine II monta sur le trône; et comme la révolution, par suite de laquelle Pierre III, son mari, fut déposé, avoit occasionné une grande fermentation dans l'esprit du peuple, Catherine craignit quelque tentative en faveur d'Iwan: c'est pourquoi elle doubla les gardes de ce malheureux prince, et le commit spécialement aux soins de deux officiers entièrement dévoués à ses intérêts. Cependant un lieutenant d'infanterie, qui étoit né en Ukraine, entreprit (du moins on le prétend ainsi) d'employer la force des armes pour tirer Iwan de la forteresse de Schlusselbourg; et sous ce prétexte, ce prince fut mis à mort. Le lieutenant qui tenta l'entreprise fut arrêté, et eut la tête tranchée; mais on l'a regardé comme un pur instrument de la cour, quoiqu'il ait péri pour avoir exécuté les ordres qu'il avoit reçus.

Tandis que cet événement éveilloit l'attention de la nation Russe, les torches de la guerre civile s'allumoient avec violence en Pologne, ce qui a eu lieu presque toutes les fois que le trône s'est trouvé vacant. Et comme la tranquillité intérieure de la Pologne intéresse essentiellement la Russie, l'impératrice Catherine envoya dans ce royaume un corps de troupes; et par son influence, le comte Ponia-

towski fut mis sur le trône. Elle s'employa aussi à assurer aux sujets grecs et protestans de la Pologne les droits que leur avoit donnés le traité d'Oliva. Mais l'ombrage que donna aux Polonais catholiques romains la présence des armées de sa majesté impériale dans leur pays, y accrut la fureur de la guerre civile, et fit naître des confédérations contre tout ce qui avoit été fait durant la dernière élection; en sorte que la Pologne devint un théâtre de sang et de trouble. La conduite de la Russie à l'égard de ce royaume, offensa tellement la cour Ottomane, que le Grand-Seigneur envoya au château des Sept-Tours, Obrescoff, ministre de Russie, déclara la guerre à cet empire, et fit marcher une armée très-nombreuse vers ses frontières et celles de la Pologne. Les hostilités commencèrent bientôt entre ces deux puissances rivales. Dans les mois de février et de mars 1769, Grim-Ghiray, kan des Tartares, ayant rompu les lignes de démarcation de la Russie, à la tête d'un corps considérable de Tartares, soutenus de 10,000 spahis, pénétra dans la province de la Nouvelle-Servie, où il commit de grands ravages, brûlant plusieurs villes et villages, et emmenant des milliers de familles captives. En avril suivant, le grand-visir, à la tête d'une forte armée, partit de Constantinople, et s'avança sur le Danube. Dans le même temps, le prince Galitzin, qui commandoit l'armée russe sur les bords du Niester, crut le moment convenable pour faire une entreprise décisive avant l'arrivée des forces de la Turquie dans ces contrées. Ayant en conséquence passé le Niester avec toute son armée, il s'avança vers Choczim, où il campa à la vue d'un corps de 30,000 Turcs que commandoit Caraman pacha, et qui étoit retranché sous le canon de la ville. Le prince, après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, attaqua les Turcs dans leurs retranchemens, le 30 avril, de grand matin; et malgré leur défense opiniâtre et le feu épouvantable de la forteresse, il les chassa, à la fin, des retranchemens. Les Turcs tâchèrent

de couvrir leur retraite en détachant un gros corps de cavalerie pour attaquer l'aîle droite de l'armée russe; mais il fut si chaudement reçu par l'artillerie, qu'il se retira promptement en grand désordre. Le général Stoffeln et le prince Dolgorucki reçurent alors l'ordre de poursuivre les fuyards à la tête de huit bataillons: ce qu'ils firent avec tant de vigueur, qu'ils les chassèrent jusques dans les fauxbourgs de Choczim, et ne furent arrêtés que par les palissades de la forteresse.

Le 13 juillet, il y eut dans le voisinage de Choczim un combat opiniâtre entre une armée considérable de Turcs et les Russes, sous le commandement du prince Galitzin, et les premiers furent défaits. Les Russes investirent aussi-tôt la ville; mais la garnison, qui étoit nombreuse, fit de fréquentes sorties, et reçut de puissans renforts du Grand-Visir, qui s'étoit beaucoup avancé de ce côté du Danube. Plusieurs actions s'ensuivirent, et le prince Galitzin fut à la fin obligé de se retirer de Choczim, et de repasser le Niester. On a calculé que le siége de Choczim et les actions qui en ont été la suite avoient coûté aux Russes 20,000 hommes.

Dans la conduite de cette guerre, le Grand-Visir avoit agi avec une prudence, qui auroit été fatale aux desseins de la Russie, si la même conduite eût été soutenue. Mais l'armée du Visir étoit extrêmement indisciplinée, et la circonspection de ce chef offensa les janissaires; en sorte que par suite de leurs clameurs, et par la foiblesse des conseils qui dominoient dans le sérail, il finit par être sacrifié, et Moldovani-Ali pacha, homme plus courageux que sage, fut nommé pour lui succéder.

Tandis que ces choses se passoient, le général Romanzow commettoit de grandes dévastations dans le territoire turc, sur les confins de Bender et d'Oczakow, où il pilla et brûla plusieurs villes et villages, défit un détachement turc, et emmena une grande quantité de bestiaux. Les Tartares firent aussi de grands ravages en Pologne, où ils détruisirent

presqu'entièrement le Palatinat de Bracklaw, indépendamment des maux que souffrirent plusieurs autres villes. Au commencement de septembre, l'armée russe reprit son poste sur la rive du Niester, et elle parvint à en défendre le passage contre l'armée turque, qui étoit toute entière arrivée à l'autre rivage, sous le commandement du nouveau Visir. Les Turcs ayant jeté trois ponts sur le Niester, sans la moindre apparence de stratagême ni de tromperie, commencèrent à passer la rivière en face de l'ennemi. Le prince Galitzin s'étant apperçu de ce mouvement au commencement de la matinée du 9 septembre, attaqua sur-le-champ les troupes qui étoient passées pendant la nuit, et qui conséquemment n'avoient pu choisir le terrein, et n'avoient pas eu le temps de se former et de s'étendre assez sur celui où elles avoient abordé. Malgré ces grands désavantages de leur côté, l'action fut extrêmement chaude, et dura depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Les Turcs combattirent avec le plus grand acharnement; mais à la fin ils furent totalement défaits, et obligés de repasser la rivière avec grande perte et dans le dernier désordre. On dit qu'environ 60,000 Turcs passèrent la rivière avant et pendant le combat. Le prince Galitzin chargea, la baïonnette en avant, à la tête de cinq colonnes d'infanterie, qui détruisirent la fleur de la cavalerie turque. On prétend que la perte des Turcs, dans ce combat, monta à 7,000 hommes tués sur le champ de bataille, outre les blessés, les prisonniers, et un grand nombre d'autres qui furent noyés. Quoique la mauvaise conduite du Visir eût beaucoup contribué à ce revers, cela ne le détourna pas de s'engager dans une autre action semblable. Cette fois il n'établit sur la rivière qu'un pont, qu'il eut la précaution de couvrir de fortes batteries de canons, et se prépara à passer avec toute son armée. En conséquence, le 17 septembre, 8,000 janissaires et 4,000 hommes de cavalerie réglée, qui étoient la fleur de l'armée ottomane, passèrent le pont avec un train d'artillerie considérable, et le reste de l'armée étoit

sur le point de suivre, lorsqu'une crue soudaine et extraordinaire des eaux du Niester emporta entièrement le pont. Les Russes ne perdirent pas un moment à profiter de cet avantage inopiné. Un engagement des plus désespérés eut lieu, et le massacre des Turcs y fut prodigieux. Non-seulement le champ de bataille, mais encore la rivière pendant plusieurs lieues, furent couverts de morts; néanmoins quelques centaines de Turcs parvinrent à s'échapper à la nage. Les Russes prirent 64 pièces de canon et plus de 150 enseignes et *queues de cheval.* Les Turcs levèrent immédiatement le camp, abandonnèrent la puissante forteresse de Choczim, avec toutes ses munitions et une nombreuse artillerie, et se retirèrent en désordre vers le Danube. Ils furent fort irrités de la mauvaise conduite du Visir, leur commandant; et l'on trouva qu'en quinze jours, à-peu-près, ils avoient perdu 28,000 hommes des meilleures et des plus braves de leurs troupes; que 48,000 avoient abandonné l'armée, et déserté tout-à-fait dans leur tumultueuse retraite sur le Danube. Le prince Galitzin plaça une garnison de quatre régimens dans la forteresse de Choczim, et bientôt après il remit le commandement de l'armée au général comte de Romanzow, et retourna à Pétersbourg couvert de lauriers.

Les Russes continuèrent la guerre avec succès; ils pénétrèrent dans la grande province de Moldavie, et le général Elmdt prit possession de Jassy, la capitale, sans aucune opposition. Comme les natifs Grecs de cette province avoient toujours secrètement favorisé les Russes, ils saisirent cette occasion de leurs succès et de l'absence des Turcs pour se déclarer ouvertement. Ils reconnurent donc pour souveraine l'impératrice de Russie, et lui prêtèrent serment de fidélité. Les Grecs de Valachie imitèrent ensuite leur exemple. Le 18 juillet 1770, le général Romanzow défit une armée turque près de la rivière Larga. On dit qu'elle montoit à 80,000 hommes, et étoit commandée par le Kan de Crimée. Le 2 août, le

même général russe remporta une plus grande victoire sur une autre armée commandée par le nouveau Visir, qui, quoique très-nombreuse, fut entièrement défaite. On dit que plus de 7,000 Turcs restèrent sur le champ de bataille, et que les grands chemins qui menoient au Danube furent jonchés de morts. Une très-grande quantité de munitions, 145 pièces de canon de bronze, et plus de 1000 chariots chargés de provisions tombèrent entre les mains des Russes.

Mais ce n'étoit pas seulement sur terre que les Russes avoient de si grands succès. L'impératrice envoya dans la Méditerranée, pour attaquer les Turcs de ce côté, une flotte considérable de vaisseaux de guerre construits dans ses Etats; et les Russes, sous la conduite du comte Orlow, portèrent la désolation dans les îles sans défense de l'Archipel, ainsi que sur les côtes voisines, en Grèce et en Asie. Les détails de ces actions se verront dans l'histoire de la Turquie. On peut observer que les Russes, dans ce nouvel essai qu'ils voulurent faire de leur puissance maritime, furent aidés considérablement par l'Angleterre; mais le gouvernement anglais suivit-il, en cette circonstance, les principes d'une saine politique? C'est une question.

La guerre entre la Russie et la Turquie continua à l'avantage de la première, tant sur terre que sur mer: mais enfin il fut question de négocier la paix. Il se passa, cependant, beaucoup de temps avant que les choses pussent s'accommoder entre les deux puissances belligérantes. Les hostilités furent tour-à-tour suspendues et reprises; mais à la fin on conclut le 21 juillet 1774, une paix très-avantageuse et très-honorable pour les Russes, qui par-là obtinrent la navigation libre sur la mer Noire, et la liberté du commerce avec tous les ports de l'empire Ottoman.

Avant la conclusion de la paix avec les Turcs, il éclata, en Russie, une révolte qui alarma beaucoup la cour de Pétersbourg. Un cosaque, nommé Pugatschef, se para du nom du dernier et infortuné empereur Pierre III. Il se montra dans le royaume

de Casan, et prétendit que, par une protection extraordinaire de la providence, il avoit échappé aux meurtriers chargés de l'assassiner, et que le bruit répandu de sa mort n'avoit été qu'une fable inventée par la cour. On dit que cet homme avoit avec le feu empereur une ressemblance frappante, qui le porta à s'engager dans cette entreprise. Comme il étoit doué de beaucoup d'adresse et de grands talens, ses partisans devinrent, en peu de temps, très-nombreux, et il se trouva bientôt si puissant, son parti étant armé et muni d'artillerie, qu'il livra plusieurs combats contre d'habiles généraux Russes, à la tête de gros corps de troupes, et commit de grands ravages dans le pays. Mais, à la fin, ayant été totalement vaincu et fait prisonnier, il fut conduit à Moscow dans une cage de fer, et y eut la tête tranchée le 21 janvier 1775.

La paix de 1774 étoit indispensable pour la conservation de l'empire Turc; mais, après un espace de cinq années seulement, une nouvelle guerre fut sur le point d'éclater entre les deux puissances, et elle ne fut arrêtée que par un traité de paix conclu le 21 mars 1779. Mais la grande source de discorde resta toujours ouverte. Les prétentions à l'indépendance de la Crimée, ouvroient tellement à la Russie un chemin jusqu'au cœur de l'empire Turc, et lui fournissoient tant d'occasions d'y mettre le pied, qu'il étoit presque impossible que la paix subsistât longtemps. Le projet que manifesta la Russie d'établir des consuls dans les trois provinces de Moldavie, de Valachie et de Bessarabie, choqua extrêmement la Porte. Après de longues disputes, les ministres Turcs, conduits plutôt par le sentiment de l'impuissance où étoit l'Etat de soutenir la guerre, que par des dispositions pacifiques, jugèrent à propos, vers l'année 1781, d'abandonner le point de contestation relatif aux consuls. Cet abandon, tout pénible qu'il fut pour les Turcs, n'eut pas un effet de longue durée. De nouveaux troubles s'élevèrent chaque jour. L'empereur d'Allemagne ayant fait connoître sa détermination

de soutenir toutes les prétentions de la Russie, comme les siennes propres, on se disposa de chaque côté aux hostilités, et les préparatifs furent immenses de part et d'autre. L'année 1783 fit voir en conséquence le plus formidable appareil de guerre sur les frontières orientales et septentrionales de l'Europe. Néanmoins, au milieu de toutes ces apparences menaçantes, on négocioit continuellement à Constantinople pour la paix, qui fut enfin signée le 9 janvier 1784.

Par ce traité, la Russie retint en pleine souveraineté ses acquisitions, c'est-à-dire, la Crimée, l'île de Taman et une partie du Cuban. Comme la passion dominante de la cour de Pétersbourg est de recouvrer et de restaurer tout ce qui faisoit partie de la Grèce, la Crimée et ses dépendances porteront à l'avenir le nom de Taurique. Quelques lieux particuliers ont aussi repris leurs anciennes dénominations : ainsi Caffa, ville et port célèbre, a recouvré son nom de Théodosia, si long-temps oublié. Depuis cette réunion de domaines, de nouvelles villes se sont élevées au milieu des déserts, sous des noms grecs ou russes, et elles se sont peuplées pour la plupart de colonies grecques ou arméniennes.

L'année 1787 s'ouvrit par le spectacle très-extraordinaire du voyage de l'impératrice à Cherson, où elle avoit pour but, à ce qu'il semble, de se faire couronner avec toute la magnificence possible, sous les titres pompeux d'impératrice de l'Orient, libératrice de la Grèce, et restauratrice de la série des empereurs romains qui ont jadis porté le sceptre dans cette partie du globe. Mais, pour des raisons que nous ne connoissons pas assez, ce couronnement n'eut pas lieu. La pompe qui accompagna la Czarine dans la route, surpasse tout ce que l'imagination pourroit concevoir. L'impératrice étoit escortée par une armée. Devant elle marchoient des pionniers chargés de lui rendre le chemin aussi facile et aussi agréable qu'il étoit possible. Chaque soir, à la station, elle trouvoit un palais élevé momentanément pour sa réception, et pourvu de toutes les commodités et des

agrémens que Pétersbourg même lui auroit offerts. Du nombre de ceux qui l'accompagnoient dans cette route, étoient les ambassadeurs de Versailles, de Londres et de Vienne; et son ambassadeur à Constantinople, ainsi que l'envoyé de l'empereur près cette même cour, allèrent à sa rencontre. Le roi de Pologne se trouva sur son passage; mais l'empereur ne se souciant pas d'ajouter à son triomphe à Cherson, y parut huit jours avant elle, et remonta le Dnieper jusqu'à une distance considérable, pour l'arrêter dans sa marche. La route de cette princesse fut dirigée par Kiow, où elle passa trois mois et fut reçue sous des arcs de triomphe. A son arrivée à Cherson, ayant jugé convenable de donner plus d'extension aux murs de la ville, elle inscrivit sur l'une des portes : *Sous cette porte, passe le chemin de Byzance.* Elle retourna à Pétersbourg par Moscow.

A peine l'impératrice étoit-elle rentrée dans sa capitale, qu'il parut un manifeste de la part des Turcs. L'empereur d'Allemagne se joignit à elle, en déclarant la guerre à la Porte, qui, sans être découragée par cette confédération, se prépara, avec la plus grande ardeur, à se défendre. Les opérations des forces russes furent dirigées contre Choczim et Oczakow. Dans la première de ces entreprises, ces troupes agirent moins de leur chef, que comme auxiliaires du général de l'Empire, le prince de Saxe-Cobourg, qui, depuis le 30 juin jusqu'au 29 septembre 1788, continua une attaque contre Choczim, et l'emporta enfin. Oczakow, après une résistance opiniâtre, qui fit éprouver aux Russes toutes les rigueurs d'une campagne d'hiver, fut pris d'assaut le 17 décembre suivant.

Ce fut durant le cours de ces hostilités avec la Porte, que la Russie se trouva soudainement engagée dans une nouvelle guerre. Comme nation, la Suède avoit les plus grands motifs de ressentiment contre la Russie, par les torts qu'elle en avoit reçus, et les pertes qu'elle avoit éprouvées; elle avoit, en même temps, tout à craindre de l'accroissement de puissance de

cet empire, et de son ambition sans bornes, qui étoit aussi peu fondée dans ses folles prétentions, qu'elle étoit déréglée dans sa marche pour les soutenir. La Russie a constamment trouvé les moyens d'entretenir en Suède un parti fort et nombreux. Toutes ces causes concoururent à déterminer Gustave III à reprendre les hostilités contre l'empire russe; et elles commencèrent en Finlande, peu après l'arrivée du roi en cette province. Mais la principale action de cette campagne fut le combat naval de Hoogland, dans le golfe de Finlande. Il dura 5 heures, et fut soutenu, de part et d'autre, avec beaucoup d'habileté et d'acharnement. Les forces étoient à-peu-près égales; la flotte russe, commandée par l'amiral Greig, consistoit en 17 vaisseaux de ligne; et la flotte suédoise, sous le commandement du duc de Sudermanie, frère du roi, étoit composée de 15 vaisseaux, moins forts en canons, et soutenus de 5 frégates. Des deux côtés on se vanta de la victoire, comme il arrive dans toutes les actions qui ne sont pas décisives. Mais il paroît, en définitif, que les Suédois, dans les plus beaux jours de leur gloire, n'ont jamais déployé plus de courage et de talens, soit sur terre, soit sur mer, que dans cette occasion. Le prince qui les commandoit eut une part considérable à la gloire de cette journée. Enfin, après plusieurs autres actions, qui eurent des succès divers, il fut signé, le 14 août 1790, une convention pour la paix entre les deux cours, et elle fut ratifiée six jours après.

L'impératrice vit avec satisfaction, à la fin de la même année, que ses conquêtes n'étoient plus bornées par le cours du Danube. La prise d'Ismaïl fut la dernière action importante de cette année. Deux fois les Russes se virent repoussés avec perte d'un grand nombre de leurs plus braves soldats. A la troisième, le général Suwarow se mit à leur tête; et arrachant un étendard des mains d'un officier, il courut droit vers la ville, s'élança sur les retranchemens, et escaladant la muraille, alla le planter lui-même sur les remparts. « Ici, s'écria-t-il, camarades, voyez

» votre étendard au pouvoir de l'ennemi, si vous ne » venez le défendre; mais je connois votre bravoure, » et vous ne le laisserez pas dans ses mains ». Ce discours eut l'effet qu'il desiroit, et la ville fut prise d'assaut le 22 décembre 1790. On dit que le siége et la prise ne coûtèrent pas moins de 10,000 hommes aux Russes. Mais ce qui révolte dans cette affaire, c'est que la garnison, qui s'étoit courageusement défendue, et auroit été traitée avec les plus grands honneurs par un ennemi généreux, fut égorgée de sang-froid par les Russes impitoyables, et au nombre de plus de 33,000 hommes, suivant le rapport même de ces barbares vainqueurs; la ville fut abandonnée à la fureur et à la brutalité du soldat. Les habitans, sans défense, éprouvèrent les plus horribles outrages; la conduite des vainqueurs fut plutôt celle d'une horde de cannibales, que d'un peuple civilisé; et elle prouve trop clairement que, malgré les efforts de Catherine II et de ses prédécesseurs pour forcer les Russes à la civilisation, les souverains et le peuple sont encore barbares.

L'Angleterre et la Prusse, après une longue et dispendieuse négociation, soutenue par les armes, accédèrent à la fin à la demande de l'impératrice, appuyée de l'entremise de l'Espagne et du Danemarck, et qui consistoit à obtenir la pleine souveraineté sur Oczakow, et le territoire entre les rivières du Bog et du Niester, à prendre cette dernière rivière pour limites entre la Russie et la Porte; et à ce que ces deux puissances pussent construire sur ses bords telles forteresses qu'elles jugeroient à propos; et la Russie s'engageoit à accorder la libre navigation du Niester. Cet accord fut conclu le 11 août 1791. C'est ainsi que la Porte avoit recommencé la guerre dans l'intention de reconquérir la Crimée; et après avoir réduit l'empire ottoman à une extrême foiblesse, et préparé sa ruine, ruine inévitable pour un gouvernement qui tombe insensiblement en décadence, elle a perdu un territoire important, et mis l'existence de l'empire à la merci d'une nouvelle guerre avec la Rus-

sie. Cette dernière puissance, par quelques avantages offerts à la Prusse et à l'empereur, et par quelques intrigues, peut changer le cours des intérêts politiques de l'Europe, et dans une campagne, poussée avec vigueur, renverser l'empire ottoman.

Le traité définitif avec la Turquie fut conclu à Jassy, le 9 janvier 1792. On a calculé que, dans cette guerre, l'Autriche avoit perdu 130,000 soldats, et dépensé 300,000 florins; la Russie perdu 200,000 hommes, et dépensé 200,000 roubles; la Turquie perdu 330,000 hommes, et dépensé 250,000 piastres; la Suède dépensé 70,000,000 de rixdales, et perdu 9 vaisseaux de ligne et 4 frégates. L'impératrice s'occupa d'augmenter les avantages d'Oczacow, et d'en faire une place d'une grande force, et importante pour le commerce. En même temps elle ne négligea pas de prendre part aux affaires politiques de l'Europe; elle promit au pape de l'aider à rentrer en possession de l'Avignonais, et publia un violent manifeste contre la révolution française et les progrès de la liberté. Mais les efforts que fit la Pologne pour recouvrer sa liberté, lui donnèrent les plus grandes craintes. Il est plaisant de voir les combats de la liberté forcer les monarques à dévoiler des mystères qu'ils devoient plutôt couvrir d'un noble silence. Le moment doit être encore éloigné, où un Russe commencera à se former une idée de la liberté : et Catherine elle-même condamnoit cette idée, de même que les papes condamnoient, comme hérétiques, ceux qui prenoient la défense du système solaire, de l'existence des antipodes, et des autres vérités mathématiques.

Catherine, malgré les circonstances très-défavorables qui ont accompagné son élévation à l'empire, a rempli cette place éminente, pendant le cours de son règne, avec distinction et dextérité. Elle a encouragé les sciences et les arts, et s'est efforcée de donner une grande extension au commerce, quoique le despotisme extrême du gouvernement russe soit un grand obstacle aux progrès des arts et des sciences, et à la prospérité réelle de l'empire. Elle a cependant fait exé-

cuter plusieurs réglemens utiles et importans, pour la police intérieure de ses vastes domaines, et notamment dans les cours de justice. Un de ces changemens est l'abolition de la torture; et elle a aussi adopté un plan excellent pour la réforme du régime des prisons. Le nouveau code de loix, pour la confection duquel elle a donné des instructions, n'est pas encore ce qu'il faut pour donner à un peuple opprimé la félicité politique. Mais un des actes les plus remarquables de son règne est l'établissement d'une neutralité armée, pour protéger le commerce des nations non-engagées dans une guerre, contre toute attaque ou insulte de la part des puissances belligérantes. Par le code maritime, que l'impératrice s'est efforcée de mettre en vigueur, les vaisseaux neutres doivent jouir d'une navigation libre, même d'un port à l'autre, et sur les côtes des puissances en guerre; et tous les effets appartenans aux sujets de celle-ci, doivent être regardés comme libres, dès qu'ils sont sur un bord neutre; excepté les marchandises qui sont expressément stipulées contrebande dans le traité de commerce de l'impératrice avec la Grande-Bretagne. Ce fut en 1780 qu'elle invita les puissances qui n'étoient pas en guerre, à accéder à cette neutralité armée. Celles qui y entrèrent devoient faire cause commune sur la mer, contre tout gouvernement en guerre qui violeroit, à l'égard des nations neutres, ces principes de droit maritime. La même année, les rois de Suède et de Danemarck et les Provinces-Unies accédèrent à cette neutralité armée.

Catherine entra dans la coalition des puissances contre la France : elle n'agit que passivement, et promit toujours de grands secours, qui devoient consister dans une armée de 40,000 à 50,000 Russes; mais elle n'effectua rien. Elle forma une alliance avec l'empereur et l'Angleterre, connue sous le nom de *triple alliance*. Elle envoya à l'Angleterre, le 22 juillet 1795, une flotte auxiliaire de 12 vaisseaux de ligne et 8 frégates, sous le commandement de l'amiral Kanikoff, plutôt pour faire parade de sa puissance na-

vale, que pour agir offensivement. Nous parlerons à l'article *Pologne*, de ses opérations militaires, pour s'emparer des débris de ce malheureux pays, qui vouloit conquérir sa liberté. Elle eut la meilleure part dans les trois partages. Elle a toujours déployé dans les affaires du gouvernement une grande habileté et une fine politique. En 1796, elle fit la guerre aux Persans, qui remportèrent sur elle quelques avantages. Elle mourut, le 9 novembre de la même année, d'une attaque d'apoplexie.

Catherine II, impératrice de toutes les Russies, princesse d'Anhalt-Zerbst, naquit le 2 mai 1729, et monta sur le trône le 9 juillet 1762, par la déposition et la mort de son mari. Elle fut mariée à ce prince, alors duc de Holstein-Gottorp, le premier septembre 1745. Elle eut de lui Paul Petrowitz, empereur aujourd'hui régnant.

Paul Petrowitz, empereur de toutes les Russies, né le premier octobre 1754, lui succéda. Il a été marié deux fois; la princesse de Wirtemberg est sa seconde femme. Le caractère de ce prince paroît plus doux et plus pacifique que celui de sa mère. Immédiatement après son avénement au trône, il fit cesser les hostilités entre la Perse et la Russie, et un traité de paix fut conclu entre les deux puissances. Il mit en liberté l'infortuné Kosciusko, général des Polonais insurgés, lui accorda une pension, en lui permettant de rester dans ses Etats, ou de se retirer aux Etats-Unis, que ce général choisit pour son asyle. Il rappela dans leurs biens un grand nombre d'émigrés polonais, et se comporta généreusement envers le malheureux roi de Pologne.

Au commencement de son règne, il se déclara contre la France. Il maintint la triple alliance avec l'empereur et l'Angleterre. En 1798, cet empereur envoya une flotte de 15 vaisseaux, qui se joignit aux Anglais, pour bloquer les ports de Hollande et de France. Il appela chez lui les émigrés français, en fit un corps de troupes à sa solde, sous le nom de Condé, qui les commandoit. Il leur a donné la Courlande pour rési-

dence. Il envoya d'autres flottes dans la Méditerranée, pour croiser, conjointement avec les Turcs et les Anglais, contre les Français. L'année 1799 est à jamais célèbre, par les immenses secours en troupes qu'il fit passer en Italie et en Allemagne, pour soutenir la nouvelle coalition contre la France, dans laquelle il entra comme un des principaux chefs, et qu'il abandonna, après avoir perdu une grande partie de son armée dans cette campagne. (Nous renvoyons le lecteur à l'article *France*, pour l'histoire de ces événemens militaires.) Depuis ce temps, la bonne intelligence s'est rétablie entre cette puissance et la France. Le 26 décembre 1800, fut signé à Pétersbourg le traité de neutralité armée entre la Russie, la Suède, le Danemarck et la Prusse, qui se déclarèrent contre l'Angleterre. La mort de Paul Ier rompit cette coalition, et Alexandre Ier, son successeur, a fait sa paix avec cette puissance le $\frac{5}{17}$ juin 1801, 28 prairial an 9. Le 19 vendémiaire an 10, 10 octobre, vient d'être signé un traité de paix entre la France et la Russie.

ARTICLE VII.

ILES BRITANNIQUES OU ROYAUME-UNI.

Ce royaume, auquel on donne quelquefois le nom d'*Empire Britannique*, comprend l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. On l'appelle maintenant *Royaume-Uni*, depuis l'union de l'Irlande à la Grande-Bretagne, qui comprend l'Ecosse et l'Angleterre.

ILES D'ÉCOSSE.

Situation et étendue. — Les îles de Shetland sont au N. E. des Orcades, entre les 60 et 61e deg. de lat. N., et elles font partie du comté des Orcades.

Les Orcades sont au N. du cap Dungsby, entre

les 59 et 60e deg. de latit. N., séparées du continent par un détroit sujet à des tempêtes, nommé le golfe de Pentland, long de 8 lieues et large de 4.

Les Hébrides, ou îles Occidentales, sont en grand nombre, et quelques-unes assez étendues; elles sont situées entre les 56 et 59e deg. de lat. N.

Climat. — Il y a très-peu de différence de climat entre ces îles; l'air y est vif, piquant et salubre, et quelques-uns des naturels y vivent très-long-temps. Dans les îles de Shetland et des Orcades, aux mois de juin et de juillet, on peut lire à minuit; et pendant quatre mois de l'été les habitans, par curiosité ou pour affaires, ont de fréquentes relations d'île à île, ou avec le continent. Le reste de l'année ces îles sont presqu'inabordables, à cause des brouillards, de l'obscurité et des tempêtes.

TOPOGRAPHIE.

Iles et villes principales.

MAINLAND. — C'est la plus grande des îles de Sthetland, qui sont au nombre de 46, dont plusieurs inhabitées. Elle a 20 lieues de long et 7 de large. Les Hollandais commencent sur cette île la pêche du hareng vers le milieu de l'été, et la saison de la pêche dure 6 mois.

Larwick, sa principale ville, contient 300 familles, dont le nombre dans toute l'île ne va pas au-delà de 500.

Skalloway, autre ville où l'on voit encore les restes d'un château, est le siége d'une cure.

POMONE. — C'est la plus grande des Orcades, qui sont au nombre de 30, dont plusieurs inhabitées. Sa longueur est de 11 lieues, et sa largeur de 3 en quelques endroits. Elle a quatre ports excellens.

MULL. — Cette île fait partie des Hébrides. Elle a 10 lieues de long, et dans quelques endroits presqu'autant de large. On y voit un château nommé *Duart*, qui est la principale place de l'île. Les autres îles remarquables des Hébrides sont :

1°. LEWIS OU HARRIES (car les deux n'en forment qu'une), qui appartient au comte *de Ross*. Elle a 33 lieues de long sur 4 ou 5 de large, et pour capitale *Stornway*.

2°. SKY, appartenant au comté d'*Inverness*, longue de 13 lieues, et large de 10 en quelques endroits; elle est fertile et bien peuplée.

3°. **Bute**, qui est longue de 3 ou 4 lieues, et large d'une et demie, est fameuse par le château de *Rothsay*, qui donnoit le titre de duc aux fils aînés du roi d'Ecosse, comme il le donne encore au prince de Galles. *Rothsay* est également bourg royal, et les îles de **Bute** et d'**Arran** forment le comté de *Bute*.

Ila et **Jura**. — Ces îles font partie du comté d'*Argyle*, et contiennent ensemble environ 40 lieues carrées; mais elles n'ont aucune ville digne de remarque.

Nord-Uist. — *Lochmaddy*, excellent port, fameux par sa pêcherie de harengs.

Iona. — Cette île est célèbre pour avoir été le siége et le sanctuaire des sciences de l'Occident, et le lieu de sépulture de plusieurs rois d'Ecosse, d'Irlande et de Norwège. Elle est encore remarquable par ses reliques d'une respectable antiquité, dont il sera fait mention ci-après.

Histoire, habitans, population, mœurs, langage et religion. — Les îles de Shetland et des Orcades étoient autrefois assujetties aux Normands, qui les conquirent en 1099, peu d'années après leur débarquement en Angleterre sous Guillaume le Conquérant. En 1263, elles étoient en la possession de Magnus de Norwège, qui les vendit à Alexandre, roi des Ecossais, et celui-ci les donna, à titre de fief, à un gentilhomme du nom de *Speire* : ensuite, elles furent réclamées par la couronne de Danemarck, et passèrent sous sa possession. Christiern I en transmit la propriété à la couronne d'Ecosse, sous Jacques III, en les donnant en dot à sa fille Marguerite; toutes prétentions ultérieures furent entièrement cédées par la première de ces puissances, lors du mariage de Jacques VI d'Ecosse avec Anne de Danemarck. Les îles de Shetland et des Orcades forment un comté ou province, qui députe un membre au parlement. En général, leurs habitans diffèrent peu aujourd'hui des Lowlanders, ou habitans des plaines d'Ecosse, si ce n'est peut-être qu'ils sont plus honnêtes et plus religieux. Les gens riches de ces îles ont depuis peu d'années singulièrement amélioré leurs propriétés. Ils ont introduit dans leurs familles la délicatesse et le luxe. Ils construisent leurs maisons et

autres bâtimens dans le goût moderne, et sont à citer pour la beauté de leurs toiles. Quant au peuple, il vit de beurre, de fromage, de poisson, d'oiseaux de terre et de mer, particulièrement des oies dont le pays abonde, et leur principale boisson est du petit-lait, qu'ils ont l'art de faire fermenter au point de lui donner une qualité vineuse. Dans quelques-unes des îles du Nord, on parle encore le norwégien. Leurs fréquentes relations avec les Hollandais pendant la saison de la pêche, rendent la langue de ceux-ci très-familière aux îles de Shetland et des Orcades. Les habitans sont aussi habiles que les Norwégiens dont nous avons parlé, à dénicher les oiseaux de mer, qui font leurs nids sur le haut des rochers et des plus affreux précipices. Le peuple, par sa tempérance, est à l'abri de plusieurs maladies connues au luxe. Ils guérissent la jaunisse et le scorbut, auxquels ils sont sujets, avec de la poudre de coquille de limaçon, ou du cochlearia, très-abondant chez eux. Leur religion est la protestante, et ils la pratiquent conformément à la discipline de l'église d'Ecosse; leurs institutions civiles sont en grande partie les mêmes que celles du pays auquel ils appartiennent.

On ne peut rien dire de certain sur la population de ces trois groupes d'îles. L'histoire nous fournit les preuves les moins douteuses qu'il y a environ 400 ans, elles étoient beaucoup plus peuplées qu'à présent; car on sait que les Hébrides seules mettoient souvent en campagne 10,000 combattans, sans préjudicier à l'agriculture. On dit qu'aujourd'hui les habitans n'excèdent pas le nombre de 48,000. Le peuple des Hébrides s'habille et vit comme les Highlanders ou montagnards d'Ecosse, dont nous parlerons. Il leur ressemble par la physionomie, la constitution physique, les mœurs et les préjugés; mais avec cette différence, que les manières plus policées des gens de la plaine gagnent tous les jours parmi les montagnards. Peut-être dans peu d'années ne distinguera-t-on plus que dans les Hébrides les descendans des anciens Calédoniens.

Ces îles conservent seules les anciens usages des Celtes, tels que les ont décrits les auteurs les plus anciens et les plus authentiques, mais avec une forte teinte de féodalité. Leurs *schanachies*, ou conteurs, remplacent les anciens Bardes, si fameux dans l'histoire, et sont les historiens, ou plutôt les généalogistes, ainsi que les poètes de la nation et de la famille. Le chef, dans ses courses, est également accompagné de son musicien, qui d'ordinaire a pour instrument une musette, et est vêtu de la même manière, mais, dit-on, plus richement que les ménestriers anglais des anciens temps (1). Malgré le mépris que l'on fait de cette musique, on ne sauroit croire avec quel soin et quelle attention elle a été cultivée parmi ces insulaires jusqu'au commencement du 18e siècle. Ils avoient pour cela des colléges montés et des professeurs; et les étudians prenoient des degrés suivant leur savoir. Plusieurs des cérémonies celtiques, dont quelques-unes étoient trop barbares pour subsister, ont été abolies. Les habitans ont cependant encore le plus profond respect et une grande affection pour leurs divers chefs, malgré les travaux de la législature anglaise, pour rompre ces associations que l'expérience a fait reconnoître si dangereuses pour le gouvernement. Le commun du peuple n'est guère mieux logé que les Norwégiens et les Lapons dont nous avons déjà parlé, quoique, sans contredit, ils se nourrissent mieux; car ils ont du gruau, une grande abondance de poisson et de volaille, du fromage, du lait, du beurre et du petit-lait; ils ont aussi mouton, bœuf, chèvre, chevreau et venaison. Ils s'abandonnent, comme leurs ancêtres, à un goût poétique et romanesque qui est contraire à l'industrie, même aux soins domestiques et à la propreté. L'agilité des deux sexes, soit dans les exercices militaires, soit lorsqu'ils dansent sur leurs airs favoris, est très-remarquable.

(1) Voyez les restes et fragmens de l'ancienne poésie anglaise, par Percy, en trois volumes.

La mantologie, ou ce don de prophétie qu'on connoît sous le nom de *seconde vue*, distingue les habitans des Hébrides. Les gens doués de la *seconde vue* prétendent qu'ils ont de certaines révélations, ou plutôt des apparitions, soit réelles, soit imaginaires, qui sont les images de certains événemens qui doivent arriver dans les 24 ou 48 heures. Cependant, d'après les meilleures informations, on n'a pas encore vu deux adeptes de ce genre être d'accord sur le mode et la forme de ces révélations, ni avoir quelque méthode fixe pour interpréter leurs visions. Il paroît vraisemblable que ces insulaires, en se livrant à une certaine habitude d'oisiveté, acquièrent des idées, et échauffent leur imagination jusqu'à ce qu'elle leur présente ces fantômes, qu'ils prennent pour des inspirations prophétiques. Ils commencent aussi-tôt à prophétiser; et il seroit absurde de supposer que parmi quelques milliers de prédictions, il ne s'en effectuât pas quelques-unes, qui, bien attestées, suffisent pour les accréditer toutes.

Quelques savans ont cru que les Hébrides étant les plus occidentales des îles où s'établirent les Celtes, leur langue devoit s'y parler dans sa plus grande pureté. Cette opinion, quoique plausible, est contredite par l'expérience. On trouve, il est vrai, dans ces îles plusieurs mots des Celtes, ainsi que quelques-uns de leurs usages; mais les nombreuses relations qu'ont eues les Hébrides avec les Danois, les Norwégiens et autres peuples septentrionaux, dont la langue est mêlée d'esclavon et de teutonique (et le teutonique n'a aucune affinité avec le celtique), a fait de cette langue des Hébrides un idiôme très-composé; de sorte qu'elle n'approche nullement de la pureté du celtique, communément appelé *erse*, que parloient leurs voisins du Lochaber et des côtes d'Ecosse, situées à l'opposite; voisins qui sont indubitablement les descendans des Celtes, et parmi lesquels la langue de cet ancien peuple se retrouve avec le moins de mélange.

La religion professée dans les Hébrides est princi-

palement la presbytérienne, qui est la dominante en Ecosse; mais la catholique règne encore parmi quelques insulaires.

Sol, mines et carrières. — Le sol des îles septentrionales et occidentales de l'Ecosse a souffert une altération surprenante. Il est évident que ces îles ont été l'habitation des druides, dont les temples se voient encore dans la plupart, et ces temples étoient entourés de bosquets, quoiqu'aucun arbre, aucun arbrisseau ne se trouvent aujourd'hui dans leur voisinage. Cependant on y découvre les souches des anciens arbres, ainsi que plusieurs vestiges de grandeur, même postérieurs à l'introduction du christianisme dans ce pays; ce qui prouve le décroissement de richesses, de puissance et de population des habitans. L'expérience fait voir tous les jours que si, jusqu'à ces derniers temps, le sol des îles du Nord et de l'Ouest a été froid, stérile et désolé, il faut l'attribuer au manque de culture; car les terreins qui sont maintenant cultivés produisent du blé, des racines et des légumes au-delà du besoin des habitans, et même les fruits viennent à maturité. On a découvert dans ces îles des mines de fer-blanc, de plomb et d'argent; de la marne, de l'ardoise, de la pierre, et même des carrières de marbre. Elles ne sont pas non plus dénuées d'eau douce, ni de lacs et de petites rivières, qui abondent en excellentes truites. Mais le sol est à présent aride, et on n'y voit presque point d'arbres, si ce n'est ceux qu'on plante dans les jardins.

Commerce et manufactures. — Les manufactures sont encore au berceau dans ces îles. Le principal commerce des habitans consiste en poissons, et spécialement en harengs, qui sont les meilleurs du monde, et égalent ceux des Hollandais, lorsqu'ils sont bien arrangés. Ces insulaires font aussi un trafic considérable de plumes et de duvet, et leurs brebis leur donnent de la laine dont ils fabriquent de gros draps; les manufactures de toile font assez de progrès chez eux. Ils conduisent leurs bestiaux dans les provinces d'Ecosse de leur voisinage, où ils en disposent

par vente ou échange, ainsi que de leurs moutons, qu'ils portent en grand nombre tout salés dans leurs peaux. En un mot, il ne manque à ces îles qu'un peu d'application et d'industrie, et quelques encouragemens, pour devenir à-la-fois productives et agréables, tant pour la métropole que pour leurs propres habitans.

Quadrupèdes, oiseaux et poissons. — Il y a sur ce chapitre peu de chose à dire qui soit particulier à ces îles. Nous avons fait mention dans les pays que nous venons de quitter, des oiseaux et des poissons qui y ont été découverts. Seulement on croit que ces îles nourrissent un faucon d'un caractère plus généreux et plus docile que ceux d'aucun autre pays. Les îles de Shetland sont renommées pour une race de petits chevaux d'une activité, d'une force et d'une ardeur incroyable, et que l'on voit fréquemment dans les rues de Londres, attelés aux voitures brillantes des gens opulens et curieux. Les côtes de ces îles sembloient, il y a encore vingt ans, avoir été créées, non pour les habitans, mais pour les étrangers qui fournissent aux premiers, vins, liqueurs fortes, épiceries et autres denrées de luxe, en échange des produits de leurs terres, et gagnent à ce commerce plus de cent pour cent; mais on peut espérer que ce trafic, préjudiciable aux naturels, touche à sa fin. Il a été reconnu que les Hollandais ont envoyé, dans une année, 5,000 bateaux pour la pêche du hareng, outre ceux expédiés de Hambourg, de Brême et d'autres ports du Nord.

Raretés, curiosités de la nature et de l'art. — Les églises de ces îles, les ruines des anciens forts et d'autres bâtimens, tant sacrés que civils, offrent des preuves évidentes qu'elles étoient autrefois plus peuplées qu'à présent. Il est difficile aujourd'hui d'assurer comment et pour quel usage ont été bâtis quelques-uns de ces édifices. Dans une sombre vallée de l'île d'Hoy, l'une des Hébrides, est une espèce d'hermitage taillé dans un roc nommé *pierre du nain*, long de 36 pieds, large de 18 et épais de 9, dans

lequel est une ouverture carrée d'environ deux pieds de haut, servant d'entrée, et pour porte, une pierre de même grandeur. En dedans de cette entrée, est une forme de lit avec un oreiller taillé dans la pierre, et assez large pour coucher deux hommes. A l'autre extrémité est une espèce de lit de repos, et dans le milieu un foyer percé dans le haut, servant de cheminée. Il seroit trop long de rendre compte de tout ce qui reste dans ces îles des temples des druides, dont quelques-uns ont dû coûter des travaux infinis, et sont d'un travail étonnant, de même nature que le fameux *Stonehenge*, près de Salisbury. D'autres monumens, consistant en une grande pierre posée debout, paroissent consacrés à la mémoire de quelques personnages ou de quelques particuliers : quelques-uns de ces monumens ont été sculptés, d'autres ont servi de tombeaux, et sont composés de pierres cimentées. Les *Barrows*, comme on les appelle en Angleterre, se rencontrent fréquemment dans ces îles; et les restes des fortifications danoises et norwégiennes, exigeroient d'un antiquaire beaucoup de temps pour les décrire. Les os gigantesques trouvés dans plusieurs endroits consacrés à la sépulture, donnent lieu de croire que les habitans primitifs étoient plus grands que ceux d'à présent. Il est également probable, d'après quelques antiquités, notamment les catacombes, et par les neuf boucles ou agraffes d'argent trouvées à Stennis, une des Orcades, que les Romains connoissoient très-bien ces contrées.

La cathédrale de Kirkwall, capitale des Orcades, est un beau bâtiment gothique.

Les Hébrides sont encore plus remarquables par leur antiquité, que les Orcades et les îles de Shetland; et nous serions trop diffus, si nous parlions de tous les monumens curieux consacrés à des usages religieux, civils ou guerriers. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de donner une notice particulière de l'île célèbre d'Iona, autrement appelée Sainte-Colomb-Kill. Sans rapporter les détails historiques

ou l'origine de toutes les constructions religieuses qu'on trouve dans cette île, il suffira de dire qu'elle semble avoir été le refuge et le sanctuaire de saint Colomba, et d'autres saints et savans personnages, lorsque l'Irlande, l'Angleterre et l'Ecosse étoient désolées par les Barbares. Il paroît que les païens des contrées du Nord y firent souvent des descentes, et n'eurent aucun respect pour la sainteté du lieu. L'église de Sainte-Marie, bâtie en forme de cathédrale, est un très-bel édifice. Elle contient les corps de quelques rois d'Ecosse, d'Irlande et de Norwège, avec quelques inscriptions françaises. La tombe de Colomba est sans inscription; le clocher est large, la coupole a 21 pieds carrés, les portes et les fenêtres sont sculptées d'une manière curieuse, et l'autel est du plus beau marbre. On ne peut nombrer les inscriptions relatives aux anciens usages et cérémonies, qui se rencontrent dans cette île, et qui viennent à l'appui d'une observation souvent répétée; qu'au temps où les sciences furent près de s'éteindre sur le continent d'Europe, elles trouvèrent un refuge en Ecosse, ou plutôt dans ces îles.

Les îles d'Ecosse contiennent aussi quelques curiosités naturelles qui leur sont particulières: on a trouvé dans les îles des Orcades des faséoles ou fèves moluques, amenées, à ce qu'on présume, des Indes occidentales par les vents d'O., qui poussent souvent sur le rivage plusieurs espèces de productions marines et d'écailles curieuses, très-estimées des naturalistes. De certaines éruptions bitumineuses produisent des phénomènes surprenans, que les gens du pays regardent comme surnaturels.

Les insulaires jusqu'alors n'avoient point observé ni rendu compte de quelques-unes des merveilles les plus grandes. C'étoit une découverte réservée au génie scrutateur de M. Banks, qui, dans la relation de son voyage aux Hébrides, en 1772, dit: « A notre » arrivée, nous fûmes frappés d'un tableau dont la » magnificence surpassa notre attente, quoique nous » eussions donné carrière à notre imagination. Toute

» l'extrémité de cette île (Staffa, longue d'un tiers
» de lieue, et large d'un sixième), porte sur des ran-
» gées de colonnes naturelles, la plupart de plus de
» 50 pieds de hauteur, et disposées en colonnades
» qui suivent les contours des baies et des caps : sur
» la base ferme d'un roc solide et informe, que sup-
» portent ces colonnades, la couche de terre qui
» s'élève jusqu'à la surface de l'île, varie en épaisseur
» suivant l'alternative des coteaux et des vallées.
» Chaque coteau avancé sur les colonnes qui le sou-
» tiennent, forme un large fronton; et quelques-uns
» de ces frontons ont plus de 60 pieds de hauteur de
» la base au sommet, et sont figurés, par la pente des
» coteaux, à droite et à gauche, assez semblables à
» ceux qui sont employés dans l'architecture.

» Comparés à ces monumens naturels, que sont les
» palais et les temples bâtis de la main des hommes?
» De petits modèles ou des jouets d'enfans; des imi-
» tations aussi mesquines que le seront toujours les
» ouvrages de l'art rapprochés de ceux de la nature.
» Que devient maintenant la gloire de l'architecte?
» La régularité, seule partie dans laquelle il se flat-
» toit de surpasser la nature, sa maîtresse, se trouve
» ici; elle s'y trouve depuis des siècles sans avoir été
» observée. En avançant vers le N. O., vous ren-
» contrez les rangs des plus hautes colonnes, dont
» l'aspect magnifique est au-dessus de toute descrip-
» tion; ici, elles sont nues à leur base, et le lit au-
» dessous d'elles est également visible ». M. Banks
entre dans un grand détail des autres tableaux que
présente cette île, et une du voisinage qui est entiè-
rement composée de colonnes sans couche. Dans quel-
ques parties de Staffa, les colonnes, au lieu d'être
posées debout, sont sur le côté, et chacune d'elles
forme un arc de cercle. Mais l'objet le plus frappant
dans ce théâtre de merveilles, est la caverne de *Fin-
gal*, que M. Banks décrit de la manière suivante:
« L'esprit rempli de ces réflexions, nous nous avan-
» çâmes le long du rivage, marchant sur une autre
» chaussée de géans, dont chaque pierre est réguliè-

» rement formée en polygones; de sorte qu'en peu de » temps nous arrivâmes à l'ouverture d'une caverne, » la plus magnifique, à ce que je crois, qui ait jamais » été décrite par aucun voyageur (1). L'esprit peut » difficilement se former l'idée d'un aspect plus im- » posant que celui d'une telle étendue, supportée de » chaque côté par des rangs de colonnes, et ayant » pour toit les extrémités de celles qui ont été rom- » pues pour la former, et entre les angles desquels » s'est insinuée une espèce de mastic jaune, qui sert » à distinguer ces angles en même temps qu'il en varie » la couleur d'une manière très-élégante. Et pour » rendre cet ouvrage plus agréable, le tout est éclairé » du dehors; en sorte que de l'entrée on distingue » parfaitement le fond de la caverne; l'air intérieur, » continuellement agité par le flux et reflux de la mer, » est parfaitement sec et sain, entièrement libre des » vapeurs si communes dans toutes les cavernes na- » turelles ».

M. Pennant, qui fit aussi un voyage dans ces îles, pendant la même année, a eu le coup-d'œil de Staffa dans son passage d'Iona à Mull; mais l'approche lui en fut interdite par un temps orageux : « A l'O., dit- » il, paroît le superbe groupe des îles. La plus voi- » sine est celle de Staffa, *nouvelle chaussée de géans*, » qui s'élève du milieu des flots, mais sur des colonnes » d'une hauteur double de celles d'Irlande, et très- » brillantes lorsqu'elles sont frappées des rayons du » soleil levant. Dans l'île de Sky, beaucoup plus avan- » cée vers le N., dit-il, nous eûmes un superbe coup- » d'œil d'une belle suite de colonnes de basalte, res-

(1) Voici les dimensions que donne, de la caverne, M. Banks:

Longueur depuis l'arcade extérieure.	371 pieds.
Depuis le sommet de l'arcade.	250
Largeur de l'arcade à l'ouverture.	53
A l'autre extrémité.	20
Hauteur à l'ouverture.	117
Au fond.	70
Hauteur d'une colonne extérieure.	39
Hauteur d'un angle au N. O.	54
Profondeur de l'eau, à l'entrée.	18
Au fond.	9

» semblant à celles de la chaussée des géans. Les co-» lonnes avoient plus de 20 pieds de hauteur, et 4, » 5 ou 6 angles ; mais le plus grand nombre étoit de » 5 angles. A très-peu de distance de là, sur le pen-» chant d'une colline, est un terrein de quelques per-» ches, entièrement formé des sommets de plusieurs » colonnes rapprochées, et qui présentent une sur-» face d'une beauté rare et très-curieuse. Ce sont-là » les basaltes les plus septentrionaux que je connoisse, » et les derniers des quatre groupes qui se trouvent » dans les états de la Grande-Bretagne, tous courant » du S. au N., presque sous le même méridien. La » chaussée des géans se rencontre la première : Staffa » suit ; le rocher d'Humbla est environ 20 lieues plus » loin ; et enfin on voit ces colonnes de Sky. Les pro-» fondeurs de l'Océan, suivant toutes probabilités, » cachent de longs anneaux de cette chaîne ».

Sciences, savans et histoire. — Voyez l'Ecosse.

ÉCOSSE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 100 l.	Entre	54° d. 40 m. et 58° d. 40 m. de lat. N.
Larg. 50	les	3° d. 40 m. et 8° d. 40 m. de long. O.
Lieues carrées		3,900

Origine et nom.

On croit que les Celtes ou Gaulois sont les habitans originaires de ce royaume. Les Ecossais, tribu de Scythes, l'envahirent vers le commencement du 4ᵉ siècle, et lorsqu'ils eurent vaincu les Pictes, le territoire des uns et des autres fut nommé *Ecosse*. Le mot *Scot* (Ecossais), n'est qu'une corruption de Scuyth ou Scythe, les Ecossais étant originaires de cette immense contrée, que les anciens nommoient Scythie. L'Ecosse, ainsi nommée en français, est ap-

pelée *Scotia* par les Italiens, *Escotia* par les Espagnols, et *Scotland* par les Ecossais, les Allemands et les Anglais.

Limites. — L'Ecosse, qui contient en surface 3,900 lieues carrées, est bornée au S. par l'Angleterre, au N., à l'E. et à l'O. par les mers d'Allemagne et d'Irlande, ou, pour parler plus juste, par l'Océan Atlantique.

Divisions et subdivisions. — L'Ecosse est divisée en comtés; ceux au S. du Frith ou Forth, ont pour capitale Edimbourg, qui l'est en même temps de tout le royaume; et ceux au N. de la même rivière, ont pour capitale Aberdeen. Telle étoit l'ancienne division nationale; mais quelques écrivains modernes, moins exacts en géographie, l'ont divisée en pays de montagnes et pays de plaines, division fondée sur la différence des mœurs, usages et coutumes des habitans de ces divers pays.

Dix-huit comtés ou provinces composent la division méridionale, et quinze la septentrionale; et ces comtés sont subdivisés en jurisdictions de shérifs et de bailliages, suivant les anciens titres et les priviléges des propriétaires fonciers.

Division par Comtés.

Au Nord.	*Au Sud.*
Les Orcades.	Kinross.
Caithness.	Clacmannan.
Sutherland.	Lintlithgow.
Ross.	Stirling
Cromartie.	Dumbarton.
Nairn.	Renfrew.
Inverness.	Bute.
Murray ou Elgin.	Air.
Bamff.	Wigtown.
Aberdeen.	Kirendbrigth.
Kincardin ou Mearns.	Dumfries.
Angus ou Forfar.	Lanerk.
Argyle.	Edimbourg.
Perth.	Hadington.
Fife.	Merse ou Berwick.
	Roxborougf.
	Selkirk.
	Peebles.

Division par Jurisdictions.

COMTÉS OU PROVINCES.	SHÉRIFS et autres subdivisions.	PRINCIPALES VILLES.
1 Edimbourg...	Lothian du milieu..	EDIMBOURG, 5 d. 20 m. de long. O. 56 d. de l. N. Musselbourg, Leith et Dalkeith.
2 Hadington...	Lothian Oriental....	Dumbar, Hadington et N. Berwick.
3 Merse, autrefois Berwick (1)..	Les Merches et Lauderdale..........	Dunsée et Lauder.
4 Roxborough..	Tiviotdale, Lidsdale, Eskdale et Eusdale.	Jedbourg, Kelso et Melross.
5 Selkirk......	Forêt d'Ettrick.....	Selkirk.
6 Peebles......	Tweedale..........	Peebles.
7 Lanerk.......	Clydesdale.........	Glascow, 6 d. 25 m. long. O. 55 d. 52 m. l. N. Hamilton, Lanerk et Rutherglen.
8 Dumfries.....	Nithsdale, Anandale.	Dumfries, Annan.
9 Wigtown....	Galloway, part. Occi.	Wigtown, Stranraer et Witehorn.
10 Kircudbright.	Galloway, part. Or.	Kircudbright.
11 Air..........	Kyle, Carrick et Cunningham.........	Air, Kilmarnock, Irwin, Maybole, Stewarton et Saltcots.
12 Dumbarton...	Lenox.............	Dumbarton.
13 Bute......... 14 et Caithness..	Bute, Arran et Caithness.............	Rothsay. Wick, 58 d. 40. m. lat. N. et Thurso.
15 Renfrew.....	Renfrew...........	Renfrew, Paisley, Greenock et Port-Glascow.
16 Stirling......	Stirling............	Stirling et Falkirk.
17 Linlithgow...	Lothian Occ........	Linlithgow, Burroughstonness et Queen'sferry.
18 Argyle.......	Argyle, Cowal, Knapdale, Kintire et Lorn, avec une partie des îles Hébrides, particulièrement Ila, Jura, Mull, Wist, Teri, Col et Lismore...	Inverary, Dunstaffnage, Killonmer et Cambeltown.
19 Perth........	Perth, Athol, Gowry, Broadalbin, Monteith, Strathern, Stormont, Glenshield et Raynock.	Perth, Scone, Dumblane, Blair et Dunkeld.

(1) Berwick, au Nord de la Tweed, appartenoit autrefois à l'Écosse, et donna son nom à un comté de ce royaume; mais maintenant il forme une ville et un comté par lui-même, dis-

Comtés ou provinces.	Shérifs et autres subdivisions.	Principales villes.
20 Kincardin...	Mearns............	Bervie, Stonehive et Kincardin.
21 Aberdeen....	Mar, Buchan, Garioch et Strathbogie....	Le vieux Aberdeen, 3 d. de long. O. 57 d. 22m. de lat. N. Le nouvel Aberdeen, Frasersbourg, Péterhead, Kintore, Strathbogie, Inverary et le vieux Meldrum.
22 Inverness....	Aird, Strathglass, Sky, Harris, Badenoch, Lochaber et Glenmorison.....	Inverness, Inverlochy, Fort Auguste, Boileau.
23 Nairne....... 24 Cromartie....	Partie Occ. de Murray et de Cromartie.	Nairne, Cromartie.
25 Fife.........	Fife..............	Saint-André, Cowper, Falkland, Kirkaldy, Innerkithen, Ely, Burnt-Island, Dumfermline, Dysart, Anstruther et Aberdour.
26 Angus ou Forfar..........	Forfar, Angus......	Montrose, Forfar, Dundée, Arbroth et Brechin.
27 Bamff........	Bamff, Strathdovern, Boyne, Euzy, Balveny, Strathawin et partie de Buchan.	Bamff et Cullen.
28 Sutherland...	Strathnaver et Sutherland.........	Strathey et Dornoch.
29 Clacmannan.. 30 et Kinross....	Partie de Fife......	Culross, Clacmannan, Alloa et Kinross.
31 Ross.........	Ross Or. et Occ. îles de Lewis, Lochbroom, Lochcarren, Ardmeanach, Redcastle, Ferrintosh, Strathpeffer et Ferrindohald..	Tayne, Dingwal, Fortrose, Rosemarkie et New Kerso.
32 Elgin........	Murray et Strathspey.	Elgin et Forres.
33 Orcades......	Iles des Orcades et de Shetland.........	Kirkwal, 5 d. 20 m. long. O. 59 d. 45 m. lat. N. Skalloway, 61 d. de lat. N.

tinct et séparé de l'Ecosse et de l'Angleterre, quant à l'état politique, et ayant ses propres priviléges.

Ces trente-trois comtés nomment trente représentans au parlement du Royaume-Uni; Bute et Caithness nomment alternativement, ainsi que Nairne et Cromartie, Clacmannan et Kinross. Les communautés royales qui nomment des représentans, sont:

Edimbourg................	1	Innezkyhen, Dumfermlin, Queensferry, Culross et Stirling................	1
Kirkwal, Wick, Dornoch, Dingwall et Tayne........	1	Glasgow, Renfrew, Rutherglen, et Dumbarton......	1
Fortrose, Inverness, Nairne et Forres................	1	Haddington, Dunbar, N. Berwick, Lauder et Jedbourg.	1
Edgin, Cullen, Bamff, Inverary et Kintore..........	1	Selkirk, Peebles, Linlithgow et Lanerk................	1
Aberdeen, Bervie, Montrose, Aberbrothe et Brechin....	1	Dumfries, Sanquehar, Annan, Lochmaban et Kircudbright	1
Forfar, Perth, Dundée, Cowper et S.-André.........	1	Wigtown, New Galloway, Stranraer et Whitehorn...	1
Crail, Kilrenny, Anstruther, Or. et Occ. et Pittenweem.	1	Air, Irwin, Rothsay, Cambeltown et Inverary......	1
Dysart, Kirkaldy, Kinghorne et Burnt Island..........	1		

Climat, sol, air et eaux. — Dans les parties du Nord, le jour, au solstice d'été, dure 18 heures 5 minutes, et dans l'hiver, le jour et la nuit durent en proportion. L'air est plus tempéré en Ecosse qu'on ne l'imagineroit dans un climat aussi septentrional. Cette température résulte en partie du nombre des collines, des vallées, des rivières et des lacs, mais principalement, comme en Angleterre, du voisinage de la mer, d'où viennent des vents chauds qui, non-seulement adoucissent la vivacité naturelle de l'air, mais, en le tenant dans une perpétuelle agitation, le rendent pur et salubre, et empêchent ces épidémies, qui règnent dans d'autres contrées. Cependant, aux environs des hautes montagnes, qui sont en général couvertes de neige, l'air est froid et piquant pendant près de neuf mois. Le sol n'est pas aussi fertile qu'en Angleterre, et, dans plusieurs cantons, il est moins propre au labourage qu'au pâturage; mais aussi il y a quelques plaines et vallées d'une fertilité extraordinaire. Les particules terrestres les plus fines, continuellement entraînées du haut des montagnes par les eaux, et déposées dans ces vallées, y forment un engrais très-productif, et capable de faire pousser

parfaitement les plus fortes plantes, quoique l'expérience ait appris que beaucoup de légumes et d'herbes potagères ne viennent pas aussi promptement à maturité dans ce pays qu'en Angleterre. Il y a, en effet, en Ecosse une grande variété de sols; la surface en est charmante et agréablement diversifiée par un mélange des productions de la nature. Les grandes et nombreuses inégalités du terrein, si elles ne sont pas favorables aux travaux du cultivateur, plaisent du moins au voyageur, et produisent des sites délicieux pour les maisons de campagne, que la noblesse et la bourgeoisie d'Ecosse se sont bâties avec beaucoup de choix. C'est plus par l'agrément de leur situation que par une magnificence dispendieuse, que les habitations des ducs d'Argyle et d'Athol, de lord Hopetoun et de plusieurs autres, fixent l'attention des voyageurs. Les eaux d'Ecosse dépendent, comme par-tout, des qualités du sol qu'elles traversent. L'eau qui passe sur des terres fortes, est trouble et malsaine; mais celle qui filtre à travers des sables et graviers, est limpide, légère et excellente à l'estomac. Telle est, en général, l'eau d'Ecosse, meilleure que dans la plupart des provinces méridionales, en proportion de ce que le terrein est plus ingrat.

Montagnes. — Les principales montagnes d'Ecosse sont les côtes de *Grampian*, qui courent E. et O. des environs d'Aberdeen à Cowal dans le comté d'Argyle, traversant presque entièrement le royaume. Une autre chaîne de montagnes, nommées *Pentland-Hills* ou *Côtes-de-Pentland*, passe à travers Lothian, et se joint aux montagnes de *Tweedale;* une troisième chaîne, appelée *Lammer-Muir*, s'élève du voisinage de la Côte Orientale, et court à l'O. à travers la Merse. Indépendamment de ces chaînes auxquelles nous pouvons ajouter les côtes de *Cheviot* ou *Tiviot* sur les frontières d'Angleterre, l'Ecosse a plusieurs montagnes détachées qui, à cause de leur figure conique, sont quelquefois désignées par le nom celtique de *Laws*. Il y en a beaucoup qui sont d'une hauteur prodigieuse et d'une forme pitto-

resque ; mais elles sont en trop grand nombre pour être décrites ici.

Rivières, lacs et forêts. — La plus large rivière d'Ecosse est le *Forth*, qui prend sa source dans le Monteith près de Callendar, et, passant par Stirling, après nombre de détours agréables, se jette, près d'Edimbourg, dans un bras de la Mer d'Allemagne, auquel elle donne le nom de *Détroit de Forth*. La seconde rivière est le *Tay*, qui sort du lac Tay dans le Broadalbin, et, courant au S. E., arrose la ville de Perth, et se jette dans la mer à Dundée. Le *Spey*, que l'on dit la rivière la plus rapide d'Ecosse, sort d'un lac de même nom dans le Badenoch, et, courant du S. O. au N. E., se perd dans la mer près d'Elgin, de même que les rivières Dee et Don qui coulent de l'O. à l'E., et ont leurs embouchures à Aberdeen. La *Tweed* a sa source sur les confins du comté de Lanerk, et, après mille sinuosités, se décharge dans la mer à Berwick, où elle forme à l'E., la limite entre l'Angleterre et l'Ecosse. La *Clyde* est une grande rivière dans la partie occidentale de ce royaume. Elle a sa source dans l'Annandale, traverse la vallée de ce nom, et courant au N. O., après avoir passé par Lanerck, Hamilton, Glascow, Renfrew, Dumbarton et Greenock, tombe dans le détroit de Clyde, vis-à-vis l'île de Bute. Outre ces rivières principales, l'Ecosse en a beaucoup d'autres moins considérables, qui abondent en saumons, truites et autres poissons, et enrichissent le pays en même temps qu'elles l'embellissent. Plusieurs de ces rivières sont désignées par le nom d'*Esk*, vieux mot celtique qui signifioit *eau*. Le plus grand avantage qu'ait éprouvé la navigation intérieure dans cette partie de la Grande-Bretagne, est dû à une société de personnes animées de l'amour du bien public, qui ont entrepris, à très-grands frais, la jonction des rivières de Forth et de Clyde : ce qui a ouvert, entre les mers de l'Est et de l'Ouest, une communication très-avantageuse au royaume.

Les lacs d'Ecosse, que l'on nomme *Lochs* dans le

pays, sont trop nombreux pour être décrits avec détails. Ceux du nom de *Loch-Tay*, *Loch-Lomond*, *Loch-Ness*, *Loch-Au*, et un ou deux autres, présentent des tableaux pittoresques, tels qu'on en trouveroit difficilement de pareils en Europe, si ce n'est en Irlande. Plusieurs de ces lacs sont agréablement bordés de bois, et abondent en poissons d'eau douce. Les Ecossois donnent quelquefois à des bras de mer le nom de Loch, témoin *Loch-Fyn*, qui a vingt lieues de long et une et demie de large, et qui est fameux par ses harengs. Le *Loch de Spinie*, près d'Elgin, est remarquable par la multitude de cygnes qui le couvrent, et qui quelquefois obscurcissent le jour en s'envolant. Quelques personnes attribuent cette multiplicité de cygnes à l'attrait de la plante *Olorina*, qui vient dans les eaux de ce Loch, et porte une tige droite, surmontée d'une grappe de semences. Près de Loch-Ness est une montagne qui a près de 1800 toises de hauteur perpendiculaire, et au sommet de laquelle est un lac d'eau douce, long de 50 toises, trop profond pour être sondé, et qui ne gèle jamais; tandis qu'à cinq ou six lieues de là, le lac *Lochanwyn* ou *Lac-Verd* est couvert de glace toute l'année. L'ancienne province de Lochaber a pris ce nom des Lochs qui y ont leurs embouchures, et qui, probablement, ont mis les Calédoniens, descendans des Celtes, en état de se conserver indépendans des habitans de la plaine, et de ne pas se mêler avec eux. Outre ces rivières et ces lacs, et d'autres encore, les côtes d'Ecosse sont, en plusieurs endroits, coupées en grandes baies très-navigables et en bras de mer: tels sont la baie de *Glenluce* et celle de *Wigtown*; quelquefois on les nomme *Frith*, comme *Solway-Frith*, qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre à l'O.; le *Frith de Forth*, *Murray-Frith*, et ceux de Cromartie et de Dornoch.

L'Ecosse, dans les parties même où elle a un aspect moins agréable, présente aux yeux les preuves les plus évidentes qu'elle abondoit jadis en bois de charpente. On trouve, sous les mousses les plus épaisses

et dans les marécages, de grosses souches des anciens bois; et les eaux étant imprégnées d'une substance térébenthineuse, ont une qualité conservatrice, comme il paroît par les corps humains qui ont été découverts sous ces mousses. La forêt de Calédonie, dont on présume que les restes se voient encore dans le bois d'Ettrick, de l'Ecosse, étoit fameuse dans l'antiquité, par la quantité de sangliers qui s'y retiroient de toutes les parties de la Calédonie; mais on ne voit plus maintenant un seul de ces animaux en Ecosse. Plusieurs bois subsistent encore néanmoins, et l'on a essayé de les convertir en charbon, pour l'usage des fourneaux et fonderies; mais comme ces bois sont éloignés des rivières et des canaux, ces travaux, qui avoient un plein succès, n'ont pu être continués. Les sapins viennent parfaitement presque dans toute l'Ecosse, et forment de superbes plantations. Le chêne de ce pays est excellent dans les montagnes, où quelques forêts ont jusqu'à huit ou dix lieues de longueur, et une ou deux de largeur; mais elles sont peu productives pour les propriétaires par le défaut de canaux.

Métaux ou minéraux. — Quoique l'Ecosse ne puisse pas se vanter aujourd'hui de ses mines d'or, il est certain qu'elle en contient, ou qu'au moins elle envoyoit jadis une grande quantité de ce métal, pour être converti en monnoie. Jacques V et son père firent des arrangemens avec quelques Allemands pour l'exploitation des mines de Crawfort-Moor. Les troubles et les guerres civiles, qui eurent lieu sous la fille de Jacques V, pendant la minorité de son petit-fils, firent quitter à ces étrangers, dont le chef se nommoit Cornelius, les travaux dont ils étoient chargés, et qui n'ont jamais été repris. On a trouvé dans ce canton quelques particules d'or charriées par les eaux. Il est également prouvé par les registres publics, que ces belles monnoies, frappées sous Jacques V, et nommées *Bonnets*, furent fabriquées avec de l'or tirées des mines d'Ecosse, comme l'ont été plusieurs médailles du même métal.

Plusieurs propriétaires, dans ce royaume, tirent un grand profit de leurs mines de plomb, que l'on dit être très-riches. On a découvert près d'Edimbourg quelques mines de cuivre; et plusieurs cantons de l'E., de l'O. et du N. produisent d'excellent charbon de différentes espèces: l'exportation d'une grande partie est très-utile aux habitans. La pierre à chaux est très-abondante ainsi que la pierre de taille, en sorte que les maisons des gens riches sont construites des plus beaux matériaux. L'indolence des habitans, dans plusieurs cantons où l'on ne trouve point de charbon, les a empêchés de suppléer à ce combustible par des plantations de bois; et les tourbes étant épuisées dans beaucoup d'endroits, notamment dans le N., les habitans sont fort embarrassés pour se procurer du chauffage. Cependant le goût des plantations de ce genre, qui commence à se répandre, remédiera bientôt à cet inconvénient.

On tire du lapis-lazuli du comté de Lanerk; dans celui de Bamff, on a trouvé des mines d'alun. En plusieurs endroits on trouve du cristal, des cailloux bigarrés, et d'autres pierres transparentes, qui prennent le plus beau poli, et sont propres à faire des cachets: on trouve également le talc, le caillou, les écailles de mer, l'argile et la terre à foulon. Les pierres que le peuple de la campagne appelle *têtes-de-flèches*, et auxquelles il donne une origine et des vertus surnaturelles, étoient probablement les cailloux dont les Calédoniens et anciens Ecossais formoient la tête de leurs flèches. Aucun pays ne produit, en plus grande abondance que l'Ecosse, du fer, tant en mines qu'en pierre. Et maintenant les propriétaires commencent à en recueillir les avantages dans leurs fonderies, comme à Carron et dans d'autres usines.

Productions végétales et animales, tant de terre que de mer. — Il est certain que le sol de l'Ecosse peut devenir, en beaucoup d'endroits, aussi fertile que celui de l'Angleterre; on dit même qu'à présent quelques endroits, dans les pays de plaine, surpassent, en produit, des terres de même étendue en Angle-

terre, parce qu'elles sont infiniment moins épuisées que les terres du midi de l'île : et aujourd'hui les cultivateurs écossais, propriétaires ou fermiers, s'entendent peut-être aussi bien en agriculture, qu'aucun autre peuple de l'Europe.

Telle est la mutabilité des choses, et l'influence du commerce, qu'une partie considérable des terres a changé de mains, et peut-être à l'avantage des gens du pays. Les négocians de Glascow, qui sont l'ame et la vie de cette partie du royaume, en introduisant chaque jour de nouvelles branches de commerce, donnent encore une grande attention aux progrès de l'agriculture; et, en cela, ils rendent les services les plus grands à leur pays en particulier, et à toute l'île en général. Le génie actif de ce peuple tire aujourd'hui partie des bruyères, des rochers et des marais qui, regardés jusqu'ici comme absolument infertiles, étoient négligés, mais que l'on met en état de produire de certaines espèces de grains et de bois, pour lesquelles le terrein paroît propre.

C'est principalement dans les comtés qui bordent la rivière de Forth, et qui portent le nom de *Lothians*, que l'on apperçoit les fruits du génie et de l'industrie. L'agriculture y est parfaitement entendue, et les fermiers, qui pour la plupart ont des baux de 7,200 fr., 9,600 fr., 12,000 fr., sont bien nourris, bien vêtus, et passablement logés. On peut remarquer tout le contraire dans une très-grande partie de l'Ecosse, qui reste encore dans l'état de nature brute, et où les propriétaires de terres, aveugles sur leurs vrais intérêts, refusent d'adopter un mode de location qui encourageroit leurs fermiers à perfectionner la culture. Dans ces cantons, le laboureur peut à peine vivre du glanage d'une chétive ferme, qui excède rarement 500 à 800 francs de loyer : le bétail est petit et maigre; les maisons sont chétives au-delà de l'expression, et l'aspect du pays porte les marques les plus déplorables de la pauvreté et de l'oppression. En effet, il résulte des idées erronées des

propriétaires en général, que dans la plus grande partie de ce royaume les champs restent nus et exposés aux invasions par le défaut de haies vives et de plantations telles que celles qui décorent les campagnes en Angleterre. Ils regardent les haies comme sans utilité et embarrassantes, parce qu'elles occupent plus de place que ce qu'ils appellent des clôtures de pierres, qui, excepté dans les comtés de Lothian, déjà mentionnés, ne sont communément autre chose que de petites murailles de pierres, faites sans chaux ni ciment, et qui offrent la plus triste figure.

Le sol produit, en général, froment, seigle, orge, avoine, chanvre, lin, foin et pâturage; dans les comtés du midi, les plus beaux fruits de jardin, surtout les abricots, brugnons et pêches, sont, à ce que l'on dit, très-peu inférieurs à ceux d'Angleterre; et l'on peut en dire autant des fruits plus communs. Les parties incultes des terres élevées abondent en différentes espèces de petits fruits très-sains, et d'un goût agréable. On doit convenir cependant que de très-grands terreins ne sont couverts que d'une grosse bruyère. Les côtes produisent l'algue marine, le *duls* ou *dulish*, herbe des plus saines et des plus nourrissantes, et quantité d'autres herbes marines, aussi nourrissantes qu'agréables au goût.

Les poissons, sur les côtes d'Ecosse, sont en grande partie les mêmes que ceux dont nous avons déjà parlé à l'article des îles; mais les Ecossais ont perfectionné leurs pêcheries, aussi bien que leurs fabriques et l'agriculture: car il s'est formé des sociétés qui ont porté cette branche de richesse nationale à un point de perfection jusques-là inconnu dans ce pays; et elles rivaliseront même les Hollandais dans la manière de préparer le poisson, aussi bien que dans celle de le prendre. Dans les premiers temps, les Ecossais se hasardoient rarement à aller pêcher à plus d'une lieue de la côte; mais ils vont maintenant dans les eaux les plus profondes aussi hardiment et avec autant de succès que leurs voisins. Leurs saumons, qu'ils peuvent, quand ils sont bien préparés, envoyer beaucoup plu-

tôt que les Anglais et les Irlandais dans les marchés du Levant et des pays méridionaux, sont d'un grand profit pour la nation, les retours se faisant communément en espèces ou en denrées qui produisent de grands bénéfices.

Ce pays ne renferme presque aucune espèce d'animaux sauvages ou domestiques qui ne lui soit commune avec les pays voisins. Le cerf et le chevreuil se trouvent dans les contrées montagneuses; mais leur chair n'est pas comparable à celle des bêtes fauves d'Angleterre. Les lièvres et autres gibiers s'y trouvent en abondance, ainsi que les *grouses* et coqs de bruyère, qui sont des oiseaux délicieux, de même que les *capperkaily* et les *ptarmacans* de l'espèce des faisans : mais ces oiseaux se trouvent à peine dans les pays de montagnes, et le peu qu'on en découvre est très-timide. La quantité de gros bétail qui couvre les hauteurs de l'Ecosse, vers la partie des montagnes, est surprenante; on en élève aussi un grand nombre sur les superbes collines de Twerdale et dans d'autres parties méridionales : bétail qui rapportoit autrefois de grosses sommes à cette contrée, sur-tout les bêtes à cornes qui, lorsqu'elles ont été engraissées dans les prairies du midi, sont reconnues supérieures aux bœufs anglais.

Les rois d'Ecosse se donnèrent autrefois des peines infinies pour perfectionner la race des chevaux écossais, en important du continent une espèce plus grosse et plus généreuse. Mais malgré tous les soins que l'on s'est donnés, on a reconnu que le climat et le sol étoient défavorables à ce noble animal; car il perdoit de sa taille et de son ardeur : en sorte que, vers le temps de l'union, il se trouvoit peu de chevaux nés en Ecosse qui fussent de quelque prix. On a depuis peu, fait de grands efforts pour introduire dans ce pays des races anglaises et étrangères, et l'on se donne beaucoup de soins pour leur procurer la nourriture et le traitement qui leur sont propres. Le temps seul découvrira quel doit en être le succès.

Population, habitans, mœurs et coutumes. — La

population de l'Ecosse est communément fixée à environ 1,500,000 ames.

Les naturels d'Ecosse ont en général les os forts, et sur le visage une espèce de trait caractéristique, celui de la proéminence des os des joues. Ils sont maigres; mais ils ont les membres déliés, et peuvent endurer des fatigues incroyables. Leur esprit entreprenant étoit principalement le résultat de leurs loix sur les successions, loix qui faisoient passer l'héritage entre les mains de l'aîné des frères, comme chef de la famille, et ne laissoient aux autres enfans que de très-minces portions. Ceux-ci étoient en conséquence obligés d'aller chercher fortune au-dehors, quoiqu'aucun peuple n'ait plus d'affection pour son pays natal que les Écossais. A la vérité, cette inégalité de partage a également lieu en Angleterre entre des frères; mais le plus jeune y trouve des ressources nombreuses, en comparaison de celles que présentoit un pays aussi peu étendu et aussi peu avancé pour le commerce et l'agriculture, que l'étoit autrefois l'Ecosse.

Ce ridicule orgueil de famille, qui n'est peut-être pas encore absolument éteint dans ce royaume, étoit dû aux institutions féodales qui y dominoient avec toutes les horreurs de la barbarie, et notamment chez les habitans de la Haute-Ecosse.

Le feu duc d'Argyle, Archibald, a été le premier, d'après la tradition, qui ait eu assez de patriotisme pour essayer d'introduire une réforme parmi ses vassaux, et de détruire chez eux ces idées barbares. Son exemple a été suivi par d'autres, et les habitans de la Haute-Ecosse ont des mœurs et des habitudes plus douces.

Les anciennes manières de vivre de la noblesse et de la bourgeoisie, sont aussi peu comparables à celles du temps présent, que les formes du sénat Romain à celles d'un conclave; et aucune nation peut-être n'a changé si soudainement de mœurs.

La classe villageoise a ses caractères distinctifs, ses idées sont bornées, mais nul peuple ne sait mieux s'accoutumer aux lieux où il réside. Ils sont instruits,

dès leur enfance, à morigéner leurs passions, à se soumettre à leurs supérieurs, et à vivre avec la plus sévère économie. C'est ainsi qu'ils conservent leur tempérament et leur argent; et l'on trouve à présent en Ecosse peu d'exemples de meurtre, de parjure, de vol et autres crimes atroces. Rarement ils osent former individuellement quelque tentative hasardeuse; mais lorsqu'ils agissent de concert, ils conduisent les entreprises, même les plus désespérées, avec une sagacité, un mystère et une résolution sans égale; et la fidélité qu'ils se gardent, au milieu des plus pressans besoins auxquels leur pauvreté les expose, n'en est que plus extraordinaire. Ils apportent, dans les mouvemens populaires, toute la prudence nécessaire au plus habile conspirateur: témoin celui qui fit périr Porteus en 1736, au mépris des loix et du gouvernement, et au milieu de 20,000 personnes. Quoique les agens de cette conjuration fussent bien connus, et quelques-uns jugés, et qu'il y eût une récompense de 12,000 fr. promise à ceux qui fourniroient des moyens de conviction contre eux, on ne put trouver assez de preuves pour les condamner. Il seroit impossible de croire, si le fait n'étoit bien attesté, à quel point les habitans de la Haute-Ecosse, hommes et femmes, portèrent la fidélité envers le jeune prétendant après sa défaite à Culloden, quoiqu'ils fussent exposés à une plus forte tentation.

Ils montrent plus d'attachement peut-être qu'aucun peuple du monde pour la mémoire et la langue de leurs ancêtres; mais cet attachement, qu'ils conservent hors de leur pays comme chez eux, porte rarement sur des objets indécens ou ridicules. Ils sont très-friands des anciens mets écossais, qui, suivant l'ancienne manière de les accommoder, étoient savoureux et nourrissans pour les grands appétits; mais les progrès qu'a fait l'art de la cuisine en Ecosse, les ont rendus agréables aux palais même les plus délicats.

Les habitans des cantons de l'Ecosse où l'on vit principalement du produit des pâturages, ont une

disposition naturelle à la poésie, et la belle simplicité de leurs airs est goûtée de tous les bons juges et des amateurs de la nature. L'amour est le sujet ordinaire de leurs chants, et on a mis sur le théâtre anglais plusieurs de leurs airs, avec des variations et sous de nouveaux noms.

Le bas peuple, dans ce royaume, n'a pas, autant que les Anglais, l'habitude des clubs, des dîners et autres sociétés; mais lorsqu'ils se procurent ces amusemens, ils en jouissent davantage. Ils ont une institution à la fois sociale et charitable; ce sont des contributions qui se lèvent pour les frais de noces des gens de rang inférieur. Ces fêtes participent des anciennes saturnales; mais quoique les compagnies s'y trouvent mêlées de personnes qui diffèrent le plus entre elles par l'état et la naissance, la décence règne aussi bien que la gaîté dans leurs divertissemens. Chaque convive paye à raison de son inclination et de ses moyens, mais rarement au-dessous d'un schelling par tête, qui vaut 24 s., et pour cela ils ont un repas de noces et des danses. Lorsque les mariés sont des domestiques de quelques familles distinguées, les contributions sont telles, que souvent elles procurent au jeune couple un établissement.

Le peuple d'Ecosse a conservé le brillant appareil de ses ancêtres dans les enterremens.

La danse est un des amusemens favoris du pays; mais on y sait peu apprécier l'art et les graces. Tout le talent de ces danseurs consiste dans leur agilité, et leur très-grande exactitude à suivre les mesures de leurs airs. Un des divertissemens les plus en vogue parmi la classe bourgeoise, est le jeu de battoir. Le divertissement du *curling* est aussi, à ce que nous croyons, particulier aux Ecossais. On y joue sur la glace avec de larges pierres plates, du poids de 20 à 200 livres, que l'on lance d'un lieu convenu vers un but fixé à une certaine distance; et le vainqueur est celui qui en approche davantage. Ce jeu et le précédent peuvent être regardés comme les principaux amusemens d'hiver et d'été. Les naturels sont adroits

à tous les autres jeux d'exercice en usage en Angleterre, à l'exception de la *crosse*, qu'ils dédaignent comme trop mécanique, et n'exigeant qu'une force d'athlète.

Langue et habillement. — Nous comprenons ces deux articles sous le même chapitre, parce qu'ils avoient jadis un rapport intime, étant évidemment l'un et l'autre d'origine celtique. Le manteau court des montagnards est composé d'une étoffe de laine quelquefois très-belle, nommée *tartan*. Elle est de diverses couleurs formant des quadrilles, et les gens du pays sont très-fiers du judicieux arrangement, ou de ce qu'ils appellent l'assortiment des rayures et des couleurs, qui offrent un coup-d'œil charmant, lorsqu'elles sont adroitement combinées. L'habitant des montagnes porte sur la chemise un gilet de même étoffe que le manteau, qui a communément 9 aunes d'ampleur, et qu'il jette sur l'épaule à-peu-près de la même manière qu'une toge romaine, telle qu'on en voit dans les statues antiques. Quelquefois cette pièce d'étoffe est fixée sur la taille par une ceinture de cuir; en sorte qu'une partie du manteau tombe devant et derrière, s'étalant comme un jupon, et tenant lieu de haut-de-chausses. C'est-là ce que les montagnards appellent être en *pheling*, et les habitans de la plaine en *kilt*, et c'est probablement le même mot que celui de *celt*. Quelquefois ils portent une espèce de jupe de la même étoffe bigarrée, retenue au-dessus des hanches par une ceinture à boucle. Ce vêtement, qu'ils nomment *phelibeg*, semble être d'origine Milésienne. Leurs bas sont aussi de *tartan*, liés au-dessous du genou avec des jarretières de même étoffe, terminées en manière de glands. Les gens du peuple se chaussent d'une espèce de galoches de cuir non tanné. Pour coiffure, ils portent une toque plate de couleur bleue, qu'ils nomment bonnet, et qui est en laine, fabriquée d'une manière particulière. Ils suspendent ordinairement à la ceinture de leur *phelibeg*, leurs couteaux et une dague ou poignard, ainsi qu'un pistolet, qui est quelquefois

industrieusement travaillé et incrusté en argent.

L'attachement des montagnards à cet ancien habillement étoit pour eux un moyen de réunion, qui devint souvent dangereux au gouvernement. Néanmoins sa commodité pour la marche et les expéditions militaires étoit telle, que plusieurs régimens de la Haute-Ecosse le conservent encore; les gens du commun l'ont repris depuis peu; et plusieurs montagnards, dans la classe bourgeoise, le portent en été à cause de sa légéreté et de la liberté qu'il laisse aux mouvemens du corps.

L'habillement de la noblesse et de la bourgeoisie, dans la Basse-Ecosse, ne diffère presqu'en rien du costume anglais; mais la plupart des paysans retiennent encore le bonnet, parce qu'il n'est point cher et charge peu la tête. Les femmes de tout rang s'habillent à-peu-près de même dans les deux royaumes; l'idiôme des montagnards, sur-tout vers Lochaber et Badenoch, dérive du Celte. La langue anglaise, que parlent les Ecossais, s'écrit de la même manière dans les deux royaumes, quoique ce peuple la prononce avec cet accent provincial qui lui est aussi commun qu'aux habitans des provinces les plus méridionales de la Grande-Bretagne. Mais à présent les Ecossais corrigent beaucoup leur prononciation, et quelques-uns au point qu'il n'y a pas entr'eux et les habitans de Londres, plus de différence qu'entre ceux-ci et les habitans des comtés de Somerset ou de Worcester.

Peines. — Elles sont à beaucoup d'égards les mêmes en Ecosse qu'en Angleterre. Dans la première on décapite par le moyen d'un instrument nommé *demoiselle*, dont le modèle, comme on sait, fut apporté d'Halifax, ville d'Angleterre, par le régent comte Morton, qui, le premier, en fit la funeste épreuve.

Religion. — La religion, en Ecosse, est la protestante, modelée sur le plan de l'église calviniste de Genève; le principe prédominant de l'église est une égalité d'autorité ecclésiastique, entre tous les membres de son clergé. Le pouvoir du clergé d'Ecosse est

à présent très-foible, ou au moins exercé modérément, et on ne doit pas imputer à ses membres les extravagances de leurs prédécesseurs. Depuis la révolution de la fin du 17e siècle, ils ont toujours été fermement attachés au parti de la liberté civile et à celui de la maison d'Hanovre; et pendant la rébellion de 1745, ils se sont conduits avec une intrépidité digne d'être citée. Ils ne portent point d'habit ecclésiastique, mais quelques-uns paroissent au lutrin en soutane dans la forme de celles de Genève, et avec de larges ceintures. Ils n'ont point de formule particulière pour le culte, mais celle du *Pater* ne leur est point interdite. Depuis l'abolition de l'épiscopat, les revenus des évêques se payent au roi, qui en dispose communément pour des œuvres pies, et qui fait distribuer chaque année une vingtaine de mille francs aux écoles protestantes, érigées par acte du parlement dans les provinces du nord de la Grande-Bretagne, et dans les Hébrides. Depuis peu, le clergé d'Ecosse a fait des fonds pour le soulagement des veuves et des orphelins. Ce royaume compte 890 paroisses, dont 31 églises collégiales, c'est à-dire, desservies par plus d'un ministre.

L'autorité ecclésiastique suprême en Ecosse, est l'assemblée générale, que l'on pourroit appeler parlement ecclésiastique. Cette assemblée est composée de commissaires, dont quelques-uns laïcs, sous le titre d'anciens, et députés dans de certaines proportions par les presbytéries, bourgs royaux et universités. Ces commissaires sont choisies annuellement six semaines avant l'ouverture de l'assemblée. Les anciens sont souvent des gens de la première qualité du pays.

Le roi préside par son commissaire (toujours pris dans l'ordre de la noblesse) cette assemblée, qui tient une fois l'an; mais il n'a pas voix délibérative. Les appels de toutes les autres cours ecclésiastiques ressortissent à l'assemblée générale, dont les décisions sont définitives en matière religieuse. Les synodes provinciaux, inférieurs d'un degré à l'assemblée gé-

nérale, sont au nombre de 15; leurs actes peuvent être cassés par cette assemblée.

Au-dessous des synodes sont les presbytéries. Une presbytérie est composée des ministres des paroisses de son arrondissement, et d'un ancien. Ces membres se rassemblent dans la ville principale de la division, et n'ont point de jurisdiction au-delà de leur arrondissement.

Les catholiques sont en petit nombre dans ce royaume. Il y a différentes sectes de dissidens en Ecosse, tels que les épiscopaux, quelques quakers, des anabaptistes, et autres qui reçoivent des dénominations de leurs prédicateurs.

Du temps de l'épiscopat, il y avoit en Ecosse deux archevêchés, Saint-André et Glascow; et douze évêchés, Edimbourg, Dunkel, Aberdeen, Murray, Brechin, Dumblain, Rothes, Caithness, Orcades, Galloway, Argyle, et les îles.

Sciences et savans. — Nous pouvons, sur cet article, renvoyer à l'histoire littéraire de l'Europe, depuis 1400 ans. Les provinces occidentales de l'Ecosse et les îles ont vu naître saint Patrice, apôtre célèbre d'Irlande, et plusieurs autres dont la nomenclature seroit trop longue. Les écrits qui nous sont parvenus d'Adamnarus et d'autres auteurs qui vivoient au temps de l'invasion des Normands et précédemment, prouvent assez leur savoir. Il est reconnu que Charlemagne eut une correspondance épistolaire avec les rois d'Ecosse, et forma avec eux une ligue fameuse; il employa des Ecossais à régler, établir et gouverner les universités, qu'il favorisoit spécialement, et les autres sanctuaires des sciences, tant en France qu'en Allemagne et en Italie. Un autre fait non moins constant, tout paradoxal qu'il paroît, c'est que Barbour, poète Ecossais, philosophe et historien, plus ancien que Chaucer, puisqu'il florissoit en 1368, a écrit aussi purement anglais que ce célèbre poète, et sa versification est peut-être plus harmonieuse. La destruction des monumens des sciences et des antiquités en Ecosse, a rendu obscures, imparfaites, et

souvent fabuleuses, les anciennes annales de ce pays. L'histoire de Buchanan, par son excellente latinité, est jusqu'à présent la plus classique de toutes les productions modernes. Les lettres des rois d'Ecosse aux princes voisins, sont incomparablement supérieures aux écrits contemporains, et sont exemptes des barbarismes de celles qui leur étoient adressées : ce qui a été considéré comme une preuve que les langues grecque et latine étoient mieux cultivées à la cour d'Ecosse qu'en aucune autre de l'Europe.

La découverte des logarithmes, invention qui, par sa simplicité et son utilité, peut le disputer à tout ce qui a été imaginé dans les derniers siècles, est due sans contredit à Neper de Merchistone ; et depuis cette époque, les sciences mathématiques ont été cultivées en Ecosse avec grand succès. Keil, dans ses ouvrages physico-mathématiques, a joint à la clarté du raisonnement tout le coloris de la poésie, ce qui est d'autant plus remarquable, que non-seulement le sujet n'est pas susceptible d'ornemens, mais que l'ouvrage est écrit en vieux langage. Parmi ceux qui ont écrit sur l'astronomie, Grégory doit être regardé comme un des plus parfaits et des plus élégans. Maclaurin, compagnon et ami d'Isaac Newton, fut doué d'une précision et d'une force d'esprit qui le rendirent particulièrement propre à mettre les idées de ce grand homme à la portée du commun des lecteurs, et à répandre dans toutes les classes cette lumière que Newton avoit restreinte à la sphère du monde savant. Son Traité des fluxions est regardé par les meilleurs juges en ces matières, comme le tableau le plus clair et le plus intelligible des spéculations les plus subtiles sur lesquelles l'esprit humain puisse s'exercer. Tandis que Maclaurin s'avançoit dans cette nouvelle carrière, un géomètre non moins fameux se distinguoit dans la route sûre mais presque déserte de la connoissance de l'antiquité. C'est le feu docteur Simpson, si connu dans toute l'Europe par le jour qu'il a répandu sur l'ancienne géométrie. Ses Elémens d'Euclide, et sur-tout ses sections coniques,

suffisent pour établir la réputation de son pays.

Cependant la gloire de l'Ecosse n'est pas due à un petit nombre de mathématiciens et d'astronomes. On a dit des beaux arts qu'ils étoient frères, pour dénoter leur liaison intime : il y a la même connexion entre les sciences, sur-tout entre celles qui dépendent de l'observation. Les sciences mathématiques et physiques, proprement dites, étoient cultivées en Ecosse de concert avec les autres branches auxquelles elles sont liées. Dans la médecine, sur-tout, on trouve les noms distingués de Pitcairn, Arbuthnot, Monro, Smellie, Whytt, Cullen et Grégory. Les Ecossais n'ont pas eu moins de succès dans la culture des lettres. Les habitans des climats chauds, qui s'imaginent que les peuples des pays septentrionaux sont incapables d'éprouver et d'exprimer le sentiment, s'étonnent du génie vraiment poétique et de la sensibilité délicate de Thomson.

Mais de toutes les parties de la littérature, celle qui a pour objet de rendre l'homme plus heureux et plus vertueux, la morale, doit être considérée avec un honneur particulier. La philosophie du docteur Hutcheson (pour ne pas parler d'autres ouvrages écrits avec plus de finesse et d'élégance, mais moins persuasifs et moins instructifs) mérite d'être lue par tous ceux qui veulent connoître leurs devoirs et les pratiquer. Après l'essai de Locke sur l'entendement humain, c'est peut-être la meilleure analyse qui dans les derniers siècles ait été faite de l'esprit de l'homme; et c'est aussi le supplément le plus utile à cet essai.

Nous ne finirions pas, si nous voulions énumérer tous les sujets qui se sont distingués dans les diverses branches de la littérature; et aujourd'hui même plusieurs auteurs vivans (dont quelques-uns très-estimés pour leurs ouvrages historiques) disputent la palme du mérite à leurs devanciers, et couvrent leur pays de lauriers que l'envie ne sauroit flétrir, ni le temps détruire.

Universités. — Il y a en Ecosse quatre universités:

Saint-André, fondée en 1411; Glascow, en 1454; Aberdeen, en 1477; et Edimbourg, en 1582.

Grace à la libéralité du souverain, on a fort avancé la construction d'un nouveau bâtiment pour l'université: cet édifice est un digne monument du goût et de l'esprit patriotique de la nation.

TOPOGRAPHIE.

Comtés, villes et bourgs.

CAITHNESS. — Ce comté, le plus septentrional de l'Ecosse, est séparé, par le détroit de Pentland, des îles Orcades. D'un côté on voit des lacs souvent fréquentés par les cygnes, et de grandes montagnes abondantes en chevreuils et en différentes espèces de gibier, et dont les sommets sourcilleux sont l'asyle des aigles et de mille autres oiseaux de proie; de l'autre côté est une vaste chaîne de collines escarpées et suspendues en quelque façon au-dessus de la mer, et un chemin tournant pratiqué sur leurs flancs ailleurs inaccessibles. Le climat est bon, et le sol, à l'entour de la côte, susceptible d'amélioration. Les objets d'exportation, sont le bœuf, la farine, l'orge, le beurre, le fromage, la laine filée, des cuirs, etc. Dans l'intérieur du pays, la langue gallique a prévalu sur la langue anglaise, qu'on ne parle que sur les côtes.

Wick, capitale, a un bon port, et envoie un député au parlement.

Thurso, petite ville, a un bon port.

SUTHERLAND. — Plusieurs parties de ce comté, qui portent encore le nom de forêts, n'offrent plus, au lieu des arbres qui les couvroient anciennement, que des déserts nus, des montagnes stériles, où abondent les chevreuils: on n'y compte que peu d'habitans et point de villages. Mais le long du détroit de *Dornoch*, le pays est peuplé, et l'on y trouve une excellente culture.

Dornoch, capitale, est située à l'entrée du golfe de même nom. Cette place presqu'en ruine étoit la résidence de l'évêque de Caithness. Elle est assez commerçante.

ROSS. — Ce comté, montueux et couvert de bois à l'O, est fertile en blé, fruits et pâturages, en approchant de la mer d'Allemagne. Les oiseaux de terre et de mer y sont très-nombreux, et les baies remplies de harengs.

Tayne, bourg royal, où se fait un commerce assez considérable.

CROMARTIE et NAIRN. — La fertilité et la culture de ces

comtés sont remarquables; on ne trouve point de vieux arbres dans le premier : cependant, sous Jacques v, ce n'étoit qu'une forêt et le séjour ordinaire des loups. Ils ne comprennent que *Cromartie* et *Nairn.*

Cromartie est un des meilleurs ports de la Grande-Bretagne, mais peu fréquenté. Il a une manufacture de gros draps, et commerce en blé, fil, laine, poisson et peaux de différentes espèces.

INVERNESS. — Des montagnes stériles couvrent la partie septentrionale de ce comté, le plus étendu de l'Ecosse, et sont le repaire des cerfs, des chevreuils, des sangliers, etc. La partie méridionale est montagneuse aussi, et la plus élevée de l'Ecosse. Les plaines immenses à l'entour des lacs sont fertiles, et nourrissent du gros et menu bétail qui forme le principal commerce des habitans; on y trouve de la pierre à chaux, du fer brut, différens minéraux, des roches de cristal diversement nuancées. Dans l'intérieur du pays on parle la langue gallique; mais à Inverness et dans les environs, on se sert de la langue anglaise, qui dans la bouche des habitans n'est pas sans agrément.

Inverness, capitale, est située près de l'embouchure de la rivière de *Ness*, qui ne prend presque jamais, et dont les eaux presque toujours chaudes, fondent même les glaçons que la mer y porte dans l'hiver le plus froid. C'est le rendez-vous des habitans de l'intérieur du pays, qui viennent y acheter ce qu'ils ne peuvent pas faire eux-mêmes. Elle a une manufacture considérable de cordages, de grosses toiles, une population nombreuse, un marché florissant, un pont superbe sur la rivière de Ness, et 11,000 habitans.

MURRAY ou ELGIN. — Ce comté est regardé comme le meilleur de l'Ecosse septentrionale. La *Spey*, qui l'arrose, abonde en poissons, et sur-tout en saumons.

Forres, bourg royal, où l'on voit encore les ruines d'un vieux château royal. Sur une route qui conduit à ce bourg, est une colonne d'une seule pierre, monument d'une victoire gagnée par Malcolm Mac Kenneth, contre Sveno, roi de Danemarck.

BAMFF. — On trouve, dans ce comté, du marbre et de l'alun.

Bamff, capitale, bourg royal, et le siége du shérif.

ABERDEEN. — Le sol de ce comté produit des grains et particulièrement des avoines, dont une grande quantité est vendue à la haute Ecosse et à l'Irlande. Les bestiaux y sont très-

nombreux. Ce comté fait un commerce assez considérable de lin filé. Ses principales rivières sont la Del et la Done.

Aberdeen, capitale, réclame le troisième rang parmi les villes d'Ecosse, à cause de sa population et de ses embellissemens. Elle est composée de deux villes, le *vieux* et le *nouvel Aberdeen*. Le nouvel Aberdeen est la capitale du comté, et a été évidemment bâti pour être ville de commerce. Elle est grande et d'une belle construction, avec un bon quai ou port, dont l'entrée n'est praticable qu'à la marée montante. Elle a trois églises et plusieurs lieux d'assemblée pour les épiscopaux, un commerce fort étendu avec l'étranger, et de nombreux navires; une université très-fréquentée, et plus de 12,000 habitans. Ses principales manufactures consistent en toiles blanches et bas de coton brochés. Le vieux Aberdeen, à un mille de distance, quoiqu'il soit presque joint au nouveau par un long village, en est indépendant : c'est un marché assez considérable, mais sans havre. Dans chacun des deux Aberdeen, est un collége bien doté, et ces deux colléges, quoiqu'indépendans l'un de l'autre, portent conjointement le nom d'*Université d'Aberdeen*.

Kincardin ou Mearns. — On porte à cinq millions le nombre des sapins qui sont dans ce comté, outre ceux qui environnent les maisons de plaisance.

Inverbervie, bourg royal, sur la côte, en est la capitale.

Angus ou Forfar. — Ce comté renferme différens lacs, de nombreuses collines. Ses productions sont du blé et des pâturages. On y trouve des mines de fer et de plomb.

Dundée a un port excellent, une église neuve, une maison-de-ville d'une élégante structure, une raffinerie, une verrerie. Le lin, le blé, le hareng, sont les principales branches de son commerce avec Londres et la Hollande. Le nombre de ses habitans monte à 16,000.

Montrose, sur la rivière de *South-Esk*, est presque entourée par la mer, quand l'eau est haute. Le bassin de son port décrit un demi-cercle, où aborde une grande quantité de vaisseaux marchands. Les édifices sont propres, plusieurs même dans le goût moderne. Dans ce nombre, on remarque la maison-de-ville : la pêche du saumon, les cordages et le fil forment tout son commerce.

Forfar, bourg royal, à environ 6 lieues de Montrose.

Bréchin, sur la rivière de *South-Esk*, ou Esk méridionale, est remarquable par son commerce de saumons et de bétail.

PERTH. — Ce comté est fort étendu, riche, productif, et arrosé par les rivières de Tay, de Keith et d'Ern.

Perth, capitale, située sur la rivière de *Tay*, trafique avec la Norwège et les côtes de la Baltique : sa position est très-belle. Elle a une manufacture de toile fort avantageuse, et est voisine d'un des plus fertiles territoires de la Grande-Bretagne, nommé le *Carse de Gowry*. On admire la construction du pont de cette ville.

ARGYLE. — Ce comté est montagneux ; les habitans vivent en grande partie de la pêche et de la chasse. Le bétail dont la chair est d'un goût excellent, y est généralement sauvage.

Dunstaffnage, château, autrefois résidence royale, où plusieurs des anciens rois ont été inhumés.

Ila, île de 8 à 10 lieues de longueur, abonde en bétail, en blé, en mines de plomb, en bêtes sauvages et en pierre à chaux ; on y trouve aussi du vif-argent. Elle a plusieurs rivières remplies de saumons et d'autres poissons, et quelques lacs d'eau vive.

Jura, île de 6 à 7 lieues de long sur 2 à 3 de large. On y respire un air très-sain, et l'on assure que sous le règne de Charles II un homme nommé *Martrain* y termina sa carrière à 180 ans. Cette île a deux montagnes très-hautes qui servent de marques aux navigateurs à une très-grande distance en mer. Elle n'a, non plus que l'île d'Ila, aucune ville remarquable.

FIFE. — Ce comté est si peuplé, qu'à l'exception des environs de Londres, aucun autre ne peut entrer en comparaison avec lui. Sol fertile, bétail abondant, nombreuses mines de charbon, de fer, beaucoup de chevaux, manufactures florissantes, propriétés assez également distribuées, la grandeur respectant l'indigence, une médiocrité presque générale dans les fortunes, des cités innombrables, une chaîne de villes et de villages dans l'espace de 14 lieues, depuis Crail jusqu'à Culross : tel est l'agréable spectacle sur lequel se reposent les yeux fatigués de montagnes, de collines et de déserts. Ses rivières sont le Leven et l'Edin, qui abondent en saumons et autres poissons.

Saint-André, capitale, fut autrefois le siége d'un archevêque : elle l'est actuellement d'une université fondée en 1411, par l'évêque Wardlaw. Elle est bien déchue de sa grandeur passée. Son port n'est bon que pour de petits bâtimens. On trouve des modèles de beauté gothique dans la cathédrale, et les églises de Saint-Régulus et de Saint-Sauveur.

Burnt-Island, bourg royal où il se fabrique beaucoup de toiles, a un port commode, et, suivant M. Pennant, le meilleur de toute la côte.

Kirkaldy, bourg royal le plus peuplé de toute cette côte, avec un bon port.

Clacmannan. — Le charbon de terre est très-abondant dans ce comté. Il est, d'ailleurs, fertile, sur-tout en pâturages.

Alloa, petite ville, avec un bon port dans le golfe de Forth. Les habitans font un commerce considérable de sel et ont plusieurs manufactures relatives à la navigation.

Culross, bourg royal dans le golfe de Forth, fait un bon commerce.

Linlithgow. — Ce comté abonde en charbon de terre, en pierre à chaux, en sel et poissons de toute espèce.

Linlithgow, capitale, ville bien bâtie et bourg royal, qui a une grande manufacture de toiles. Les rois d'Ecosse y avoient un palais.

Blackness-Castle, est situé sur une langue de terre qui s'étend dans la Forth. Il sert de prison d'Etat.

Borrow-Stounness, ville sur la *Forth*, fait, après *Leith*, le commerce le plus fort en Hollande et en France.

Stirling. — Ce comté est montagneux au S., il est très-fertile dans les parties qui avoisinent la Forth et abonde en charbon de terre.

Stirling, capitale, est, en quelque sorte, le portrait en miniature d'Edimbourg. Elle est située sur une colline dans le golfe de *Forth*. Cette ville, grande et bien bâtie, a un château fort dont les canons dominent le pont de pierre, seul chemin commode pour passer la rivière. Ce château fut souvent la retraite des rois d'Ecosse. Jacques VI vit couler le temps de sa minorité sous les yeux du célèbre Buchanan, et dans la dernière révolte il fut défendu avec succès par le général Blakeney. On fabrique dans cette ville beaucoup de serge et de galons.

Dumbarton. — Ce comté est montueux: il s'y trouve cependant quelques contrées fort propres à l'agriculture; et les montagnes qui sont en très-grand nombre, fournissent d'excellens pâturages. Ce comté renferme le lac *Loch-Lomond*, dans lequel on trouve le *Paon* ou *Pollax* qui est très-estimé. On fait dans les deux baies de Loch-Long et Loch-Fin une pêche de harengs considérable.

Dumbarton, capitale, est située sur le golfe de Clyde, à

l'endroit où la rivière de *Levin* s'y jette : elle est bâtie sur la pente d'une colline. Elle a un château fortifié par la nature et l'art : on y entretient garnison, et autrefois on le regardoit comme imprenable. Sa situation est tout-à-fait pittoresque : il est placé sur un rocher dont les deux sommets inégalement hauts et escarpés de tous côtés, s'élèvent à 500 pieds au milieu de la plaine, sans communication avec les hauteurs voisines. Le commerce de eette ville est bien déchu de sa splendeur passée : la principale manufacture est le verre.

RENFREW. — Ce comté riant, riche et peuplé, étoit autrefois la seigneurie des Stuart, avant qu'ils montassent sur le trône ; et le prince de Galles porte encore le nom de baron de Renfrew.

Renfrew, sa capitale, sur la rivière de *Clyde*, est de peu d'étendue : Robert II y avoit un palais, dont il ne reste aujourd'hui que les fossés qui l'entouroient autrefois.

Greenock, sur la même rivière, est un port considérable, qui est protégé par un château. De toutes les villes occidentales d'Ecosse, aucune ne fait un plus grand commerce de hareng ; et depuis trente années elle s'est beaucoup étendue. On y voit une raffinerie et une corderie : elle a 14,300 habitans.

Paisley est remplie de manufactures : ses rues sont larges, régulières, et portent le nom des diverses occupations des habitans. Les principales manufactures sont celles de soie et de gaze ; et cette dernière est si belle, qu'on s'en sert à la cour dans les jours de parure. Les ouvrages de coton occupent non-seulement les mains des femmes, mais aussi celles des enfans. La plupart des manufacturiers qui sont devenus riches, ont bâti des maisons élégantes ; et l'on peut se former une idée de leur succès par la paye des ouvriers, qui a monté jusqu'à 500 fr. par semaine. La fertilité du pays, la sobriété, la constance du peuple, et l'abondance de charbon et d'eau, invitèrent les Anglais à s'y établir ; et le plus heureux succès a prouvé la justesse de leurs vues. L'abbaye magnifique, qui faisoit autrefois la réputation de la ville, est en ruines aujourd'hui ; mais il reste encore une chapelle fameuse par son écho surprenant. Un coup donné à la porte produit l'effet du tonnerre, et des accords mélodieux remplissent l'oreille et frappent l'esprit de l'idée d'une harmonie céleste : ses habitans, au nombre de 13,800, forment le tiers de la population de Glascow.

BUTE. — Ce comté contient les îles de Bute et d'Arran, et

est maintenant réuni au Caithness, pour la nomination alternative d'un membre au parlement.

Rothsay, capitale, est située dans l'île de Bute, distante d'environ 1 lieue et demie de celle d'Arran. Ces deux îles sont passablement fertiles et assez peuplées.

AYR. — Ce comté est arrosé par les rivières de *Stineher*, *Girven*, *Dun*, *etc.* Cette dernière forme un lac considérable.

Ayr, capitale, port, est située dans une plaine sablonneuse, des deux côtés de la rivière d'*Ayr*, sur laquelle est un pont de quatre arches. Son commerce consiste en charbon et en grains. Dans la ville neuve sont plusieurs bonnes maisons. A un mille de la ville est un édifice appelé la chapelle du roi, bâti pour les lépreux, par Robert Bruce. La lèpre étoit si commune alors, qu'elle devint l'objet des statuts du parlement: aujourd'hui l'Europe connoît à peine cette maladie.

WIGTOWN. — *Port-Patrick*, petite ville où se rendent ordinairement les passagers qui vont à Belfast et en d'autres endroits de l'Irlande. Elle a un assez bon port.

KIRENDBRIGTH. — Ce comté est peu fertile. On y engraisse cependant de nombreux troupeaux qui sont envoyés en Angleterre.

Kirkudbrigth, ville et bourg royal, a un port sur la mer, près de l'embouchure de la *Dée*, et jouit par ce moyen d'un commerce avantageux.

DUMFRIES. — Ce comté consiste principalement en quatre vallées très-fertiles.

Dumfries, capitale, est située entre deux collines sur la rivière de *Nith*. Sa position est très-avantageuse au commerce, qui y est dans un état si florissant, que quelques-uns l'ont appelée le Liverpool de l'Ecosse. Le château est assez bon; son pont de pierre, de neuf arches, fut renversé en 1789, et rebâti aux frais du gouvernement et de la noblesse des environs.

Moffat, petite ville sur la rivière *Annan*, a des sources salubres.

Annan, bourg royal à l'embouchure de l'*Annan*, a un bon port.

LANERK. — Ce comté est coupé de rivières et de bois. Il y a quantité de montagnes. Le sol des vallées et des plaines est fertile et bien cultivé. On y trouve abondamment du charbon de-terre et de la pierre à chaux, et quelques bonnes mines de plomb.

Glascow, capitale, située sur une pente qui va aboutir à la rivière de Clyde, à 15 lieues à l'O. d'Edimbourg, est la seconde ville de ce royaume pour la population, le commerce et les richesses; et, vu sa situation, elle est la première de la Grande-Bretagne, et peut-être de l'Europe quant à l'élégance, la régularité et la beauté des matériaux dont elle est construite. Les rues se coupent à angles droits; elles sont larges, droites, bien pavées, et conséquemment propres. Les maisons sont de belle apparence, et ont en général quatre ou cinq étages; plusieurs de celles qui se rapprochent du centre de la ville, sont portées par des arcades qui forment des galeries couvertes, et donnent à l'ensemble un air de magnificence. Quelques-unes des églises modernes sont du plus beau style; et la cathédrale, d'architecture gothique, est admirable, et peut difficilement être comparée à aucun autre édifice de ce genre. Elle comprend trois églises l'une au-dessus de l'autre, et elle est surmontée d'une très-belle flèche qui s'élance du sommet d'une tour. Ce monument est regardé comme une fabrique unique et un chef-d'œuvre. L'hôtel-de-ville est un bâtiment très-élevé, avec de beaux appartemens pour les magistrats. L'université est regardée comme une des plus spacieuses et des mieux bâties de toute l'Europe, et est à présent très-florissante. Cette ville a plusieurs hôpitaux bien rentés. On a bâti dernièrement un beau pont sur la Clyde. Il y a à Glascow des manufactures d'étamines et de mousselines; ces dernières sont si belles, qu'il s'en envoie en grande quantité en Angleterre et aux Colonies anglaises. Il y a aussi différentes raffineries de sucre, une fonderie de fer, une verrerie, des corderies, une tannerie très-considérable, &c. On évalue à 50,000 le nombre de ses habitans.

Hamilton, petite ville bien bâtie et riante, avec un beau château appartenant au duc d'Halmiton, premier pair d'Ecosse, et une ménagerie en dépendante.

EDIMBOURG. — *EDIMBOURG*, capitale de l'Ecosse et de ce comté. Le château, avant l'invention de l'artillerie, passoit pour imprenable. La grande rue, large, bien pavée, et bâtie, pour la plus grande partie, en pierre de taille, a une très-belle apparence. Elle monte uniformément en ligne droite l'espace d'un bon mille, à partir du palais d'Holyrood à l'E., et est terminée à l'O. par la masse imposante du château, construit sur la cime d'un roc inaccessible de toutes parts, excepté du côté qui tient à la ville. Le château domine non-seulement la ville, ses environs, les jardins, la ville neuve, et la belle et riche campagne d'alentour, mais il a une vue

très-étendue sur la rivière de Forth, les vaisseaux dont le port est couvert, la côte de Fife vis-à-vis, et même à 12 ou 15 lieues, jusqu'aux montagnes qui confinent à la Haute-Ecosse. Le château a quelques beaux appartemens, de bonnes batteries, un vaste magasin d'armes et de munitions.

En face du château, comme nous l'avons déjà observé, et à environ 1000 toises de distance, est l'abbaye, ou plutôt le palais d'Holyrood. Le carré intérieur de ce palais, commencé par Jacques V, et fini par Charles Ier, est d'une architecture moderne magnifique; et il a été bâti d'après le plan et sous la direction du chevalier Bruce, gentilhomme Ecossais, et un des plus grands architectes de son siècle. Autour du carré règne une galerie en arcades ornée de pilastres, et dans l'intérieur sont de magnifiques appartemens pour le duc d'Hamilton, gouverneur héréditaire du palais. La grande galerie contient des tableaux, dont quelques-uns sont les portraits des rois d'Ecosse jusqu'au temps de la révolution.

L'hôpital, fondé par Georges Herriot, orfèvre sous Jacques VI, et que l'on appelle communément l'*œuvre d'Herriot*, est dans un site magnifique au S. O. du château. C'est l'édifice le plus beau et le plus régulier qu'Inigo Jones (qui vint en Ecosse en qualité d'architecte de la reine Anne, femme de Jacques VI) nous ait laissé de son genre gothique, et il surpasse tous ceux que l'on peut voir de cette espèce en Angleterre. Malgré ses défauts, c'est un bâtiment très-agréable, qu'embellissent encore des jardins distribués à l'entour avec élégance. Il fut bâti pour l'éducation des enfans des pauvres habitans et marchands d'Edimbourg; et cet établissement est dirigé par les magistrats de la ville.

Parmi les autres édifices publics antérieurs à la révolution, est le collége, qui prétend aux priviléges d'université; il a été fondé par le roi Jacques VI, qui l'a mis sous la direction des magistrats, leur donnant les pouvoirs de chancelier et de vice-chancelier. Ce collége a d'excellens professeurs dans les différentes sciences; et ses écoles, où l'on enseigne toutes les parties de la science médicale, rivalisent les plus célèbres de l'Europe. Ce collége a une bibliothèque, fondée par Clément Litle, considérablement augmentée depuis peu, et un muséum, qui lui a été donné par André Balfour, médecin. Il contient plusieurs curiosités naturelles, et quelques-unes littéraires, que l'on ne s'attendroit pas à trouver à Edimbourg.

La place du parlement, ou comme on l'appelle, *l'Enclos*,

faisoit autrefois le principal ornement de la ville. Elle forme un carré d'une noble architecture, dont une partie consiste en bâtimens très-élevés, et au milieu est une belle statue équestre de Charles II. La salle, construite par Charles Ier, pour la tenue des séances du parlement, quoique moins grande que celle de Westminster, est mieux proportionnée; et le toit, quoique d'une pareille structure, passe pour supérieur aux yeux des connoisseurs. A la place de ce parlement est maintenant une cour de justice, où un seul juge sous le nom de *lord-ordinaire*, préside à tour de rôle. Dans une autre pièce, sont les autres juges, et près de-là divers bureaux et la précieuse bibliothèque des gens de loi, qui égale les plus belles du même genre que l'on puisse trouver en Angleterre et peut-être en Europe, et qui, dans l'origine, fut entièrement fondée par des avocats. Elle contient un nombre incroyable de livres imprimés, choisis avec beaucoup de goût et de jugement; elle est aussi enrichie des manuscrits les plus précieux sur l'histoire d'Ecosse, de chartes, et autres pièces respectables par leur antiquité, ainsi que d'une suite de médailles. Dans une salle attenante à la bibliothèque sont gardés les registres publics.

La cathédrale d'Edimbourg, appelée Saint-Gilles, et aujourd'hui divisée en quatre églises, avec une salle où se tient l'assemblée générale, est un vaste bâtiment gothique, dont le clocher, surmonté d'arcades, présente l'apparence d'une couronne impériale, et produit un charmant effet.

Les édifices modernes, tant dans l'intérieur de la ville qu'au-dehors, tels que la bourse, les bureaux d'administration publique, hôpitaux, ponts, etc., prouvent combien le goût des Ecossais, dans ce genre, a fait de progrès. Au nord d'Edimbourg, les nobles, les bourgeois et d'autres particuliers, ont presque achevé la construction d'une ville neuve sur un plan digne du siècle présent. Les rues et les places en sont de la plus grande régularité; les maisons sont construites en pierre, d'un goût délicat, et pourvues de toutes les commodités qui rendent si agréables les maisons d'Angleterre. Quelques-unes déploient dans leurs façades toutes les beautés de l'architecture, et prouvent également le bon goût de l'architecte et l'amour du bien public qui guidoit le propriétaire.

A l'O., ou à l'extrémité supérieure de la vallée, le château, masse solide qui n'a pas moins de 20 étages de hauteur, domine avec une magnificence imposante. L'extrémité orientale est bornée par un monument de l'art d'un très-bel effet;

c'est un pont fort élevé, dont l'arche du milieu a 90 pieds de haut, et qui forme la communication entre la ville et les nouvelles constructions, et facilite aux voitures la descente des deux coteaux que sépare la vallée : car il n'y a point d'eau dans cet endroit.

Edimbourg peut être considérée comme une ville ouverte, malgré son château et le mur dont elle est fermée au midi ; mur qui est dans le goût des Romains, quoique d'une construction moderne : aussi fut-il impossible à ses habitans de la défendre contre les rebelles qui s'en emparèrent en 1745. Edimbourg a un spectacle autorisé par un acte du parlement, et les concerts, assemblées, bals et autres amusemens de bonne compagnie, y sont aussi fréquens et aussi brillans que dans aucune autre partie de la Grande-Bretagne, Londres et Bath exceptés.

La ville n'a pas de bonne eau ; on est obligé de l'apporter d'une lieue et demie dans des pipes de plomb. Les manufactures les plus considérables d'Edimbourg, sont celles de toile et celles de batiste. C'est à l'émigration des protestans Français que ces dernières doivent leur origine. La bonneterie y est aussi excellente, sur-tout les bas au métier et au tricot. On compte dans cette capitale 81,000 ames.

Leith, quoiqu'à plus d'une demi-lieue de cette ville, peut en être considéré comme le port, étant sous la même juridiction. On n'y voit rien de remarquable que les débris des deux citadelles (si elles n'en forment pas une seule) qui furent fortifiées et courageusement défendues par les Français, sous Marie de Guise, contre les Anglais, et furent ensuite réparées par Cromwell. Les environs d'Edimbourg sont ornés de belles maisons de campagne, dont le nombre augmente tous les jours, et dont quelques-unes sont très-peu inférieures aux plus belles de l'Angleterre.

Roslin, à environ une lieue et demie de la capitale, est remarquable par une superbe chapelle gothique, regardée comme un des plus curieux ouvrages d'architecture qui soit en Europe. Elle fut fondée en 1440, par Guillaume Saint-Clair, prince des Orcades et duc d'Oldenbourg.

Haddington. — C'est un des comtés les plus peuplés et les plus productifs de l'Ecosse.

Dunbar, bourg royal à l'embouchure de la rivière de Forth, est bien bâti et a un bon port. Au S. O. de ce bourg est l'endroit nommé *Dunhill*, où s'est livrée la fameuse bataille entre Cromwel et le général Ecossais Lesly.

MERSE ou BERWICK. — Ce comté est fertile en blés et en pâturages.

Duns, ville et château, qui a vu naître le docteur Scot, en 1274. Elle fait le meilleur commerce de la province. Il consiste en tapis, serges et toutes sortes d'ouvrages d'osier.

Lauder, bourg royal situé dans le Lauderdale; longue vallée riche et féconde, qui s'étend le long des bords de la rivière Lauder.

ROXBOROUGH. — Quoique montagneux, ce comté produit d'excellent blé.

Jedbourg, capitale, bourg royal sur la rivière *Jed*, a de bonnes manufactures de laine.

SELKIRK. — Ce comté fait un commerce considérable de bestiaux avec l'Angleterre.

Selkirk, bourg royal sur la rivière d'*Ettrick*, en est la capitale.

PEEBLES. — Ce comté est couvert de montagnes. Les différentes rivières qui tombent dans la Tweed, lui fournissent du poisson en abondance.

Peebles, capitale, bourg royal, est le seul endroit remarquable de ce comté (1).

Forts et édifices. — Les anciens Ecossais se vantoient de compter, pour la défense de leur pays, sur leur propre valeur, et non sur leurs fortifications: c'étoit une maxime plus héroïque, peut-être, qu'elle n'étoit sage, comme ils en ont souvent fait l'expérience; et, dans le fait, à présent même, leurs forts, attaqués dans les règles, feroient une foible résistance. Les citadelles d'Edimbourg, de Stirling et de Dumbarton, regardées autrefois comme des places fortes, ne tiendroient pas 48 heures contre 6,000 assiégeans qui auroient une artillerie convenable. Le fort William, situé dans la partie O. de la Haute-Ecosse, suffit pour tenir en respect les habitans du voisinage, de même que les forts Georges et Auguste, dans les parties du N. et du N. O.; mais ni l'un ni l'autre ne seroient de défense contre l'ennemi étranger.

Il y a plusieurs édifices en Ecosse qui égalent quel-

---

(1) Cette topographie de l'Ecosse est extraite en grande partie de la Géographie Universelle de Payne, intitulée: *New System of Geography*, by Payne. London 1792.

ques-uns des plus superbes bâtimens d'Angleterre ou des pays étrangers. Aucun peuple n'a plus de penchant pour l'architecture que les nobles et les bourgeois d'Ecosse; et nul pays de l'Europe ne permet de bâtir à aussi peu de frais, à cause du bon marché des matériaux. Cette circonstance rend raison de ces cathédrales gothiques d'une grandeur si imposante, et d'autres édifices consacrés à la religion, et autrefois si nombreux en Ecosse. Mais au temps de la réformation, la plupart furent démolis par une populace effrénée, encouragée à ces excès par le clergé réformé, dont le cœur étoit exaspéré par les longs et cruels traitemens qu'on leur avoit fait endurer.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Les antiquités romaines et autres trouvées en Ecosse ont fourni matière à plusieurs volumes. Les camps des légions romaines, leurs châteaux, leurs murailles qui traversent toute la longueur de l'île, ont été décrits avec beaucoup de précision par les antiquaires et les historiens; mais il est à propos de faire mention de la principale. On distingue encore la direction de la muraille romaine, ou, comme l'appellent les gens du pays, *la Digue de Graham*, d'après une tradition qui attribue à un guerrier, écossais de ce nom, de l'avoir franchie le premier. Elle est bâtie entre la Clyde et la Forth; le plan en fut commencé par Agricola, et fini par Antonin-le-Pieux. On remarque également dans le voisinage plusieurs camps des Romains.

Le camp d'Agricola, au pied du mont Grampius, présente un beau reste d'antiquité romaine. Il est situé à Ardoch, dans le comté de Perth : l'on croit généralement que ce fut le camp occupé par Agricola avant la bataille sanglante que Tacite a si bien décrite, et dans laquelle le roi de Calédonie, Galgacus, fut défait. Quelques écrivains pensent, d'après les nombreuses pièces de monnoies romaines, et les inscriptions découvertes près de cette antiquité d'Ardoch, que c'étoit un château ou fort des Romains. Quoi qu'il en soit, ce sont les restes les plus entiers

et les mieux conservés des monumens de ce genre, que ce peuple ait laissés dans le Nord de la Grande-Bretagne. Ce camp ou fort n'a pas moins de cinq fossés et six remparts du côté du S.; et des quatre portes qui conduisent au terre-plein, il y en a trois de bien distinctes, la Prétorienne, la Décumane et la Dextre.

On voyoit sur le rivage du Carron, dans le comté de Stirling, un temple ou bâtiment dans la forme du Panthéon de Rome, et du dôme de Saint-Paul de Londres; il avoit 22 pieds de hauteur et 88 pieds de circonférence extérieure à la base : le tout formoit une des antiquités romaines des plus entières. On pense qu'il fut bâti par Agricola ou quelqu'un de ses successeurs, et consacré au culte du dieu Terme; cette opinion est fondée sur la proximité où se trouvoit ce temple de la muraille qui bornoit au N. les dominations de l'empire Romain en Angleterre. Près de ce temple sont quelques tertres faits de main d'homme, et de forme conique, et qui retiennent encore le nom de *Duni-pacis*; ce qui prouve qu'il y eut une espèce d'accord fait entre les Romains et les Calédoniens, en vertu duquel les premiers ne devoient pas pousser plus loin leurs conquêtes au N.

On ne sauroit nombrer toutes les urnes, ustensiles, monnoies, inscriptions et autres objets que l'on a trouvés en différentes parties d'Ecosse; quelques-uns même au N. de la muraille, au-delà de laquelle les Romains paroissent n'avoir jamais formé d'établissement. Les inscriptions découvertes près de cette muraille indiquent les noms des légions qui l'ont bâtie, et jusqu'à quelle distance elles l'ont poussée. On trouve fréquemment, dans les parties méridionales, les restes des voies romaines.

On reconnoît aisément, dans plusieurs comtés du N., les camps et fortifications des Danois, à leur figure carrée, et à leur site d'un abord difficile. On voit dans le comté de Ross quelques maisons ou fabriques remarquables; mais rien n'annonce si elles sont des Danois, des Pictes ou des Ecossais. L'*Itiné-*

raire septentrional de Gordon donne des élévations géométrales de deux de ces camps. Ils paroissent de construction norwégienne ou scandinave, et ont été bâtis vers le 5e siècle pour favoriser les descentes de ces peuples.

Il restoit encore sur pied, il y a peu de temps, deux monumens Pictes (au moins les croyoit-on tels) d'une structure extraordinaire; l'un à Abernethy, dans le comté de Perth; l'autre à Brechin, dans celui d'Angus: l'un et l'autre sont des colonnes creuses et sans escaliers intérieurs. Celui de Brechin est le plus entier, étant couvert au sommet d'un toit de pierre en spirale, avec trois ou quatre fenêtres au-dessus de la corniche; ce toit consiste en soixante rangées régulières de pierres de taille posées circulairement et s'élevant en pyramide. Si ces colonnes sont réellement un ouvrage des Pictes, ce peuple devoit avoir des architectes bien supérieurs à ceux qui ont construit les monumens contemporains encore subsistans en Europe; car on y reconnoît un ordre d'architecture, et le bâtiment est dans le style romain. Cependant il est difficile d'en attribuer l'érection à un autre peuple que les Pictes: ces monumens se trouvent sur les terres de leur domination; il n'est pas impossible que ces sculptures soient d'une date plus moderne. Outre ces deux colonnes, on rencontre en Ecosse plusieurs constructions des Pictes, mais non du même goût.

Les vestiges des monumens érigés par les anciens Ecossais eux-mêmes, et relatifs à des événemens importans de leur histoire, ne sont pas moins instructifs que curieux. Ce peuple avoit de la sculpture quelques notions grossières, à l'aide desquelles il consacroit les actions de ses rois et de ses héros. On voit encore dans un lieu nommé *Aberlemno*, près de Brechin, quatre ou cinq obélisques anciens, que l'on appelle *les pierres danoises d'Aberlemno*. Ils ont été élevés par les Ecossais, en mémoire des victoires qu'ils avoient remportées sur les Danois, et ils sont ornés de bas-reliefs représentant des hommes à che-

val, d'autres figures et hiéroglyphes inintelligibles à présent, mais qui ont été décrits dans le plus grand détail par M. Gordon. On peut découvrir beaucoup d'autres monumens historiques des Ecossais; mais il faut avouer que l'obscurité de leurs sculptures a donné lieu à une foule de conjectures frivoles, d'où résultent souvent les interprétations les plus puériles. La pierre située près de la ville de Foress ou Fortrose, dans le comté de Murray, mérite d'être remarquée; elle surpasse infiniment toutes les autres en grandeur et en magnificence; et c'est peut-être, dit M. Gordon, un des plus hauts monumens de ce genre qui soient en Europe. Elle s'élève de 23 pieds au-dessus de terre, et n'est pas enfoncée moins de 12 ou 15 pieds; en sorte que la hauteur totale est au moins de 35 pieds, et la largeur est de 5. C'est une pierre seule, chargée d'une grande variété de figures en relief, dont quelques-unes sont encore distinctes; mais l'intempérie des saisons a endommagé et obscurci celles de la partie supérieure. Quoiqu'on ait regardé ce monument comme danois, il est probable qu'il est écossais, et qu'il a été érigé en mémoire de l'expulsion définitive des Danois de tout le pays de Murray, dernier canton où ils soient restés établis après leur défaite par Malcolm, peu d'années avant l'invasion des Normands.

A Sandwich, dans le comté de Ross, est un ancien obélisque très-riche, entouré, à sa base, de grandes pierres de grès bien taillées en forme de marches. Les faces de cet obélisque sont couvertes de divers ornemens gravés, et d'un travail fini; l'une représente une croix fort belle, avec une figure de S. André de chaque côté, et au-dessous quelques animaux et fleurons bizarres : la partie du milieu de la face opposée est chargée de diverses figures curieuses, d'oiseaux et d'animaux.

Les ruines de la cathédrale d'Elgin frappent d'admiration, et plusieurs portions de ce superbe édifice montrent des vestiges de grandeur et de dignité. La porte occidentale est richement ornée; les sculptures

en sont délicates, et dans tout l'édifice on remarque un travail recherché.

Outre ces débris d'antiquités romaines, pictes, danoises et écossaises, on distingue encore plusieurs monumens et temples des druides dans la partie du N. de l'Ecosse, ainsi que dans les îles, où l'on peut supposer que le paganisme trouva son dernier refuge. On les reconnoît aisément à leur forme circulaire; mais quoique tous également réguliers, ils sont beaucoup moins étonnans que ceux qu'ont élevés les druides dans le midi de la Grande-Bretagne. Il y a dans le comté de Perth un *Barrow*, qui paroît de construction bretonne; et c'est peut-être le plus beau monument de ce genre qui soit au monde. Il a exactement la figure d'un vaisseau renversé, la quille en dessus. Le peuple l'appelle *Ternay*, mot que quelques gens prétendent signifier *terræ navis*, navire de terre. Il paroît être de la plus haute antiquité, et peut-être a-t-il été érigé en l'honneur de quelque prince breton, qui avoit servi les Romains comme auxiliaire; car il est près d'Auchterarder, à quelques lieues du grand théâtre des exploits d'Agricola.

Les traces d'anciens volcans ne sont pas rares en Ecosse; on en retrouve sur la montagne de *Finchaven*, ainsi que sur celle de *Bergonium*, près du château de Dunstafage, laquelle est couverte d'une énorme quantité de pierres-ponces et de scories de différens genres, la plupart de même espèce que les productions volcaniques de l'Islande. On cite, dans le comté d'Aberdeen, *Slains*, remarquable par sa grotte pétrifiante, nommée la *Grotte aux gouttes*, où l'eau, qui filtre à travers un roc poreux et spongieux, se congèle promptement en tombant à terre.

Commerce, industrie et manufactures. — L'Ecosse a fait de grands progrès dans ces trois parties depuis quelques années. Sans entrer dans la question de savoir ce qu'elle a gagné par son union avec l'Angleterre, il est certain que l'expédition des Ecossais pour prendre possession du détroit de Darien, et trafiquer avec les Indes orientales et occidentales, fut con-

duite avec beaucoup de hardiesse, et suivant les vrais principes du commerce. Le renversement de cet établissement, qui avoit reçu les assurances les plus solemnelles, est une tache dans les annales du règne où il a eu lieu, les Ecossais ayant alors un parlement libre et indépendant. Nous devons attribuer le long état de langueur du commerce d'Ecosse, et plusieurs autres inconvéniens dont ce pays souffre, aux dégoûts qu'ont éprouvés les habitans, et à quelques atteintes portées à leurs droits, que l'on regardoit comme contradictoires avec les articles de l'union.

M. Pelham, qui étoit à la tête de l'administration d'Angleterre après l'extinction de la révolte de 1745, est le premier ministre qui ait reconnu le véritable prix de l'Ecosse; et alors, plus que jamais, ce pays attira l'attention du gouvernement. C'est à ce grand homme que les Ecossais doivent d'avoir été soulagés de la tyrannie féodale. Il encouragea le commerce et les manufactures. M. Pitt, qui succéda dans le ministère à M. Pelham, suivit ses plans sages, et rendit un juste hommage aux Ecossais dans le parlement, en se déclarant redevable à leur courage, à leur bon sens et à leur activité, d'avoir pu soutenir une des plus fortes guerres où l'Angleterre se soit trouvée engagée. Qu'il nous soit permis d'ajouter, à l'honneur du gouvernement anglais, qu'on a laissé ce peuple se prévaloir de tous les avantages qu'il pouvoit réclamer, relatifs au commerce et aux manufactures, soit en vertu de son indépendance originaire, ou du traité d'union, ou des actes postérieurs du parlement.

Ces vérités sont démontrées par l'étendue que les Ecossais ont donnée depuis peu à leur commerce avec les établissemens anglais dans l'Amérique septentrionale, ou dans les îles de cette partie du monde, et avec toutes les nations avec lesquelles trafique l'Angleterre elle-même. De-là leur marine s'est considérablement accrue depuis trente ans. Les exportations, par cette voie, consistent la plupart en objets fabriqués en Ecosse avec les matières premières que

fournit ce pays. En échange de ces marchandises, ils importent, des plantations anglaises, du tabac, du riz, du coton, du sucre et du rhum; et des autres pays, leurs productions respectives : ce qui rapporte à l'Ecosse un très-gros bénéfice. La prospérité de Glascow et de son voisinage est due, en grande partie, aux relations commerciales de cette ville avec la Virginie et les îles de l'Amérique.

Les pêcheries d'Ecosse ne sont pas restreintes aux côtes du royaume, et les Ecossais ont une grande part dans la pêche de la baleine, qui se fait sur la côte du Spitzberg. Les retours en sont avantageux, au moyen de la prime de 48 fr. par tonneau que le gouvernement accorde pour les navires employés à ces expéditions. Les progrès journaliers que font ces pêcheries, assurent aux habitans de nouvelles sources de richesses, d'autant mieux que les étrangers et les planteurs anglais d'Amérique préfèrent leur manière d'arranger le poisson à celle de Terre Neuve.

Les *busses* ou vaisseaux employés à la grande pêche du hareng sur les côtes occidentales d'Ecosse, sont expédiés des parties N. O. d'Angleterre et du N. de l'Irlande, ainsi que des ports nombreux de la Clyde et des îles voisines. Le grand rendez-vous est à Cambeltown, port commode du comté d'Argyle, faisant face à la partie N. de l'Irlande, et où se trouvent quelquefois rassemblés 300 vaisseaux. Ils partent le 12 septembre, et doivent être rendus dans leurs ports respectifs le 13 janvier. Ils sont soumis à certains réglemens concernant le nombre des tonneaux, des hommes, des filets, etc.; et tout cela est sagement calculé pour le plus grand avantage de la nation et l'accroissement de sa force et de son commerce. Mais quoique l'existence politique de la Grande Bretagne dépende beaucoup du nombre de ses matelots et de leur expérience, l'entreprise de la pêche du hareng a été jusqu'ici ruineuse pour la plupart de ceux qui s'y sont intéressés, et, à moins d'être soutenue avec vigueur, elle tombera tout-à-fait.

Le parlement, pour l'encourager, avoit accordé

une prime de 60 francs par tonneau; mais soit insuffisance des fonds destinés pour cet objet, ou toute autre chose, la prime ne fut pas payée pendant plusieurs années, tandis que, d'autre part, les entrepreneurs, non seulement sacrifioient toutes leurs fortunes, mais empruntoient au-delà de leur crédit. La prime a été réduite de 60 francs à 33, avec les plus fortes assurances qu'elle seroit régulièrement acquittée. Sur la foi de ces promesses, les entrepreneurs se sont de nouveau embarqués dans cette affaire; et il est à desirer qu'aucune considération ne porte le gouvernement à supprimer un encouragement si nécessaire à la prospérité des pêcheries.

Les fabrications qui se font dans l'intérieur du pays, particulièrement celles du fer, à Carron, dans le comté de Stirling, donnent de grands profits.

Les manufactures de toile sont florissantes, quoique rivalisées par celles d'Irlande. Le fil que l'on fabrique en Ecosse est égal, s'il n'est même supérieur à celui de toute autre manufacture, et les dentelles ont paru dignes d'être admirées et portées par les têtes couronnées. On assuroit, il y a quelques années, que les exportations d'Ecosse pour l'Angleterre et ses colonies américaines, en toiles, toiles à carreaux, batistes, osnabourgs, petits rubans de fil, et semblables marchandises, montoient, chaque année, à 9,600,000 fr., indépendamment de la consommation de ces objets dans le pays; et il y a lieu de croire que ces exportations sont aujourd'hui d'une valeur beaucoup plus considérable. Les Ecossais réussirent aussi à établir chez eux des manufactures d'étoffes de laine, et ils commencent à exporter en assez grande quantité des bonnets, des bas, des mitaines, et d'autres articles fabriqués avec leurs laines. Ils ne peuvent, à la vérité, prétendre à rivaliser les Anglais dans la fabrique des draps fins; mais ils font à présent de bons draps que les gens riches peuvent porter en négligé, et qui, pour la qualité et le degré de finesse, égalent ce qu'on appelle communément *draps de Yorkshire*. Parmi ces progrès que les Ecossais ont faits depuis

peu en différens genres de travaux, on ne doit pas oublier ceux de l'exploitation des mines et de la fonte des matières qu'elles produisent. Leur commerce de charbon de terre avec l'Angleterre est considérable; et dernièrement même ils ont su tirer parti de leurs pierres, en faisant des soumissions pour le pavage des rues de Londres. Quant à la diminution du commerce des bestiaux qu'ils faisoient avec l'Angleterre, elle a pour cause une circonstance toute à l'avantage des Ecossais; je veux dire l'accroissement de la consommation intérieure.

C'est principalement de Leith et des autres ports des côtes orientales, que s'expédient les vaisseaux qui trafiquent avec l'Angleterre; mais avant la rupture survenue entre la Grande-Bretagne et l'Amérique septentrionale, Glascow étoit la principale place où se traitoit le commerce avec l'Amérique. La jonction qui vient d'être faite de la Forth avec la Clyde, rend communs à toutes les parties de l'Ecosse les avantages du commerce. En un mot, plus on connoît les mers environnantes, la situation, le sol, les ports et les rivières de ce pays, plus on le juge favorisé par la nature, et propre au commerce extérieur et intérieur.

La ville de Paisley occupe un nombre incroyable de mains à fabriquer une espèce particulière de linon broché et rayé, d'un prix modéré et d'un usage agréable. Des raffineries de sucre, des verreries de toute espèce, des faïenceries, des papeteries, s'élèvent de toutes parts. Les tapis d'Ecosse sont propres et d'un bon user; et depuis quelque temps, on a fait les essais les plus heureux pour porter cette branche de manufacture à un degré de perfection capable d'égaler ce que l'Europe a de mieux en ce genre. D'après ce qui a été dit, on voit qu'il faut encore plusieurs années pour perfectionner le commerce d'Ecosse, et faire toutes les améliorations dont le pays est susceptible. A tout événement, l'Angleterre n'en peut prendre aucun ombrage, l'intérêt des deux peuples étant ou devant être le même.

On ne pourroit calculer le tort que fait à l'agriculture et au commerce d'Ecosse, le goût de la noblesse et des riches propriétaires pour l'Angleterre et les pays étrangers, où ils vont dépenser leurs revenus. C'est-là un des maux de l'acte d'union par lequel la législature d'Ecosse se trouve transportée à Londres, et il est fort augmenté par les émigrations volontaires des Ecossais qui affluent dans cette capitale. Il est probable que tant que durera cet éloignement des riches pour leur pays natal, on y éprouvera une gène extrême par le défaut de circulation d'argent. La classe bourgeoise qui réside en Ecosse, a sagement renoncé aux vins et aux eaux-de-vie de France (dont on ne fait encore que trop d'usage dans les autres classes), pour s'en tenir au rhum que produisent les plantations anglaises; et les différentes bières que l'on brasse dans ce pays, sont presque aussi parfaites que celles d'Angleterre. Depuis peu de temps, on a exporté une grande quantité d'*ale*, double bière blanche très-forte, pour Londres, Dublin et l'Amérique septentrionale.

Loix et revenus. — Voyez pour cet article l'*Angleterre.*

Monnoies. — Le cours est le même dans les deux royaumes, et très-peu de gens font leurs comptes d'après l'Ecosse.

Ordre du Chardon. — C'est un ordre militaire institué, d'après l'autorité des écrivains du pays, par leur roi Achaius dans le 9ᵉ siècle, lorsqu'il fit une ligue offensive et défensive avec Charlemagne, roi de France. D'autres prétendent qu'il l'institua à l'occasion de sa victoire sur Athelstan, roi d'Angleterre, lorsqu'il fit vœu dans l'église Saint-André, pour lui et sa postérité, de porter dans ses enseignes la croix de ce saint. Cet ordre a été souvent rétabli; il est composé du souverain et de douze chevaliers nommés *du Chardon*, qui portent sur leur enseigne cette devise expressive : *Nemo me impunè lacesset;* nul ne me provoquera impunément.

Histoire. — Quoique ceux qui ont écrit l'ancienne

histoire d'Ecosse aient été trop partisans de l'esprit de système et des fables, il est aisé de recueillir, des historiens romains et de plusieurs autres autorités, la preuve que l'Ecosse a été habitée par différens peuples. Les premiers furent probablement les Calédoniens. Les Pictes étoient sans doute des Bretons qui furent poussés vers le Nord par les Gaulois des Pays-Bas, environ 50 ans avant la descente de Jules-César, et qui, s'étant établis en Ecosse, se virent rejoints par un grand nombre de leurs compatriotes que poursuivoient les Romains. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, à l'égard des Ecossais, c'est que ce fut une peuplade d'aventuriers venus de la Scythie, qui, après avoir servi dans les armées sur le continent, et vaincu les premiers habitans de l'Ecosse, leur donnèrent leur nom.

Il ne paroît pas que les Calédoniens, anciens habitans Celtes de ce pays, aient été attaqués par les généraux romains avant Agricola, en 79. Le nom du prince qu'il combattit est Galdus, ou, selon Tacite, Galgacus; et l'histoire de cette guerre est non-seulement écrite avec précision, mais appuyée sur les monumens existans des camps et forts qu'Agricola construisit dans sa marche sur Dunkeld, capitale des Calédoniens. La courageuse résistance de Galgacus contre ce prince fait honneur à la valeur des deux nations; il paroît même que l'ame de l'historien a été enflammée par les sentimens des Calédoniens, pour la liberté et l'indépendance de leur pays. On voit néanmoins que Tacite a cru convenable, pour l'honneur d'Agricola, de passer sous silence une partie de cette guerre; il donne la victoire à ses compatriotes, et néanmoins il est certain qu'ils reculèrent au midi, vers la province d'Horesti, maintenant comté de Fife, sans profiter de leurs avantages. La manière vigoureuse dont les habitans de l'Ecosse défendoient leurs foyers, obligea Agricola, et après lui les empereurs Adrien et Sévère, à bâtir les deux fameuses murailles, l'une entre le golfe de Clyde et celui de Forth, et l'autre entre Tinmouth et le golfe de Solway; par ce

moyen, il mit tous les Romains à l'abri des incursions des Calédoniens et des Ecossais; ce qui prouve que l'indépendance de ceux-ci ne fut jamais détruite. Le christianisme fut introduit en Ecosse vers l'an 201 de l'ère chrétienne, par Donald Ier.

Quand les Romains quittèrent la Grande-Bretagne, en 448, les Ecossais, comme on le voit dans Gildas, historien breton, étoient une nation puissante. Réunis aux Pictes, ils envahirent les terres des Bretons, et les poussèrent jusqu'à la mer, après avoir forcé les murailles; en sorte que ceux-ci réclamèrent le secours des Romains : dans cette lettre fameuse, qu'ils nomment *leurs gémissemens*, ils disent aux Romains « qu'il ne leur reste que l'alternative d'être engloutis » dans les flots, ou de tomber sous le fer des barbares ».

Vers l'an 796, les Ecossais étoient gouvernés par Achaïus, prince qui jouissoit d'une si grande considération, que Charlemagne rechercha son amitié, et il fut conclu entre eux une ligue fidèlement maintenue tant que dura la monarchie d'Ecosse. Aucun fait, d'une égale antiquité, n'est mieux attesté que cette ligue, et les grands services que les savans d'Ecosse ont rendus à Charlemagne, en civilisant son empire. Les Pictes, à la suite d'une longue guerre, furent vaincus par les Ecossais, qui les obligèrent de s'incorporer à eux, de prendre leur nom, et d'adopter leurs loix. Ce peuple vainqueur sut résister aux Saxons, aux Danois, et aux monarques de ces deux nations qui gouvernoient l'Angleterre, et ils maintinrent leur liberté et leur indépendance, même contre leurs propres rois. Le systême de la féodalité fut introduit chez les Ecossais par Malcolm II.

Malcolm III, communément surnommé Canmore, fut le 86e roi d'Ecosse depuis Fergus Ier, réputé fondateur de cette monarchie. On peut voir les principaux faits de son histoire et de celle de son père dans *Macbeth*, tragédie de Shakespear. Il fut contemporain de Guillaume le Conquérant, et souvent en guerre avec lui. Il épousa Marguerite, petite-fille

d'Edmund Ironside, roi d'Angleterre, à la postérité de laquelle furent dévolus, par la mort d'Edgard-Atheling, son père, les droits qu'avoient les Saxons à cette couronne. David I, qui monta sur le trône quelque temps après lui, fut un des plus grands princes de son siècle, quoique quelques historiens s'efforcent de taire ce qu'ils ne peuvent nier, et qui fait la gloire de son règne. S'il paroît avoir été prodigue envers les ecclésiastiques, on doit considérer que c'étoit le seul moyen qu'il eût de civiliser son royaume. Le code de loix dont nous avons déjà parlé, lui fait un immortel honneur; on dit qu'il fut rédigé sous son inspection par des savans qu'il avoit rassemblés de toutes les parties de l'Europe, dans la magnifique abbaye de Melross.

Alexandre III, un de ses successeurs, monta sur le trône en 1249. A sa mort, Jean Baliol, arrière-petit-fils de David, comte d'Huntingdon, et Robert Bruce, petit-fils du même comte (et qui fut aïeul du grand roi Robert Bruce) devinrent compétiteurs à la couronne d'Ecosse. Les loix de successions, qui n'étoient pas alors aussi bien établies en Europe qu'à présent, rendoient très-difficile la décision de leurs prétentions. Ils avoient l'un et l'autre le même nombre de partisans; mais après quelques années d'un interrègne, rempli de troubles, la haute noblesse remit le jugement de cette affaire à Edouard I, roi d'Angleterre, prince le plus rusé et le plus ambitieux de son siècle. Il accepta les fonctions d'arbitre; et comme il avoit depuis long-temps des vues sur ce pays, il renouvela quelques prétentions ridicules de suzeraineté de l'Angleterre sur la couronne d'Ecosse, et ayant trouvé Baliol disposé à la recevoir à cette condition déshonorante, il la lui adjugea: mais ensuite il le détrôna et le traita en esclave, sans que Baliol en témoignât le moindre ressentiment.

Après cela, Edouard fit différentes tentatives pour annexer cette couronne à la sienne; elles furent sans succès. Cependant, le nombre des Ecossais assez jaloux de leur indépendance pour tout hasarder dans la vue de la conserver, étoit petit en comparaison de

celui des partisans d'Edouard et de Baliol, et pendant quelque temps les premiers furent forcés de temporiser. Mais Edouard, profitant de leur foiblesse, accepta la résignation de la couronne de la part de Baliol, auquel il accorda une pension; il envoya en différentes prisons de Londres, ou des environs, les nobles qu'il suspectoit. Alors il obligea les Ecossais de signer l'acte de leur assujettissement à la couronne d'Angleterre; il emporta ou détruisit tous les monumens de leur histoire, toutes les traces de leur indépendance, et notamment la fameuse pierre prophétique que l'on voit encore dans l'abbaye de Westminster.

Ce peuple se montrant toujours disposé à recouvrer sa liberté, Edouard chercha à le flatter en projetant une union qui depuis s'est effectuée entre les deux royaumes. Les patriotes méprisant ce projet, se réunirent sous Guillaume Wallace, le plus parfait héros de son siècle, pour chasser les Anglais; mais la noblesse d'Ecosse, parmi laquelle se trouvoit Robert Bruce, fils du compétiteur dont il est parlé ci-dessus, s'apperçut bientôt que Wallace visoit à la couronne; et la jalousie des nobles excita de violentes cabales contre ce brave chef. Sur ces entrefaites, Edouard entra de nouveau en Ecosse à la tête de l'armée la plus nombreuse et la mieux disciplinée que l'Angleterre eût encore vue. Il attaqua à Falkirk l'armée Ecossaise que commandoit Wallace; et celui-ci, dont les troupes ne montoient pas à 30,000 hommes, ayant été abandonné par Cumming, noble le plus puissant d'Ecosse, et par la meilleure partie de ses concitoyens, fut défait avec une grande perte; mais il se retira en bon ordre. Après avoir continué encore quelque temps à porter les armes, et s'être distingué par des exploits brillans contre les Anglois, il fut enfin livré entre les mains d'Edouard, qui le fit lâchement mettre à mort, comme traître. Ce roi mourut lui-même lorsqu'il méditoit une nouvelle invasion en Ecosse, où il avoit déjà fait périr 100,000 habitans.

Bruce étant mort après la bataille de Falkirk, son fils, animé du même desir de venger son pays, s'échappa de Londres où il étoit prisonnier; il tua de sa main Cumming, pour le punir de son attachement à Edouard, ramassa quelques patriotes, parmi lesquels se trouvèrent ses quatre frères, et il s'empara de la couronne : mais il fut défait à la bataille de Methven, et se sauva avec deux amis dans les Hébrides. Il recouvra ensuite toute l'Ecosse, à l'exception du château de Stirling, et profita de tous les avantages que lui donnoit la conduite dissipée d'Edouard II, qui leva une armée plus nombreuse et mieux équippée que celle de son père. Edouard, qui ne manquoit pas de courage, conduisit sa puissante armée vers Stirling que Bruce tenoit assiégée. Il attaqua l'armée d'Ecosse avec une vigueur qui ne put être soutenue que par la valeur et la fermeté de Bruce et de ses amis; et ceux-ci firent une si belle résistance, qu'ils remportèrent bientôt une des victoires les plus signalées dont l'histoire fasse mention. Les écrivains Ecossais font monter à 50,000 hommes la perte des Anglais : quoi qu'il en soit, il n'y eut jamais une défaite plus complète, quoiqu'elle ait coûté 4,000 hommes aux vainqueurs. La fleur de la noblesse Anglaise fut tuée ou faite prisonnière; le camp, qui étoit immensément riche, et sembloit préparé plutôt pour un triomphe que pour une campagne, tomba entre les mains des Ecossais. Edouard lui-même, et quelques-uns de sa suite, grace à la vîtesse de leurs chevaux, échappèrent à Douglas, qui les poursuivit jusqu'aux portes de Berwick, d'où ils se sauvèrent dans un bateau de pêcheur. Cette bataille décisive eut lieu en 1314.

La suite du règne de Robert (Bruce) ne fut marquée que par des succès. Ayant ainsi affranchi l'Ecosse, il envoya en Irlande son frère Edouard à la tête d'une armée, avec laquelle ce prince conquit une partie du royaume, et il en fut proclamé roi; mais s'étant trop exposé, il fut tué. Robert fit une paix avantageuse avec l'Angleterre, et à l'époque où il mourut (en

1328), il passoit, sans contredit, pour le premier héros de son siècle.

On peut dire que la gloire des Ecossais monta à son zénith sous Robert I, qui eut pour successeur David II, son fils, prince vertueux, mais dont les talens furent éclipsés par ceux d'Edouard III, roi d'Angleterre, dont il avoit épousé la sœur. Edouard, non moins ambitieux que ses prédécesseurs, embrassa le parti de Baliol, fils du premier compétiteur au trône d'Ecosse, et eut des succès; mais Baliol fut à la fin chassé par les patriotes. David eut le malheur d'être fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Durham; et après 11 ans de captivité, il paya 100,000 marcs pour sa rançon. Il mourut en paix et sans enfans en 1371.

La couronne se trouva alors dévolue à la famille des Stuard, dont le chef avoit épousé la fille de Robert I. Robert III, second roi de cette famille, se trouvant, par son âge et ses infirmités, hors d'état de porter le poids du gouvernement, fut obligé de le confier à son frère duc d'Albanie, prince ambitieux qui parut avoir l'intention de faire passer la couronne dans sa branche. Robert, alors, tenta d'envoyer en France son second fils; mais celui-ci, perfidement arrêté à son passage par Henri IV, roi d'Angleterre, souffrit une longue captivité, et fut obligé de payer une rançon exorbitante. Pendant l'emprisonnement de ce prince, la gloire militaire des Ecossais fut à son plus haut degré en France, où ils soutinrent cette monarchie chancelante contre les efforts des Anglais; et leurs généraux obtinrent quelques-unes des premières dignités de ce royaume.

Jacques I (c'est le nom de ce prince), à son retour en Ecosse, manifesta de grands talens pour le gouvernement; il fit plusieurs loix sages et obtint l'amour de son peuple. Il avoit reçu en Angleterre une excellente éducation sous les règnes de Henri IV et de Henri V, et il avoit vu le système féodal purgé d'un grand nombre de défauts dont ce système étoit imbu dans son royaume. En conséquence, il prit la résolution d'abaisser la puissance croissante des nobles,

et de recouvrer les terres qu'on avoit usurpées sur le domaine de la couronne pendant sa minorité et les règnes précédens. L'exécution de ces desseins lui coûta la vie; il fut assassiné dans son lit par quelques-uns des principaux de la noblesse en 1437 : il avoit alors 44 ans.

Son règne fut suivi d'une longue minorité; mais Jacques II auroit probablement égalé les plus recommandables de ses ancêtres, par ses qualités civiles et guerrières, s'il ne fût mort prématurément à l'âge de 15 ans : cet accident eut lieu par l'effet d'un canon qui prit feu à l'improviste au siége du château de Roxbourg, que défendoient les Anglais.

On remarque dans la conduite de Jacques III un caractère indolent et soupçonneux, un penchant immodéré pour les femmes, et plusieurs autres vices communs à un esprit foible.

Son fils, Jacques IV, fut le prince le plus accompli de son siècle. Naturellement généreux et brave, il aimoit la magnificence, la gloire et la guerre. Le commerce, encouragé par sa protection, enrichit ses sujets; et la cour de Jacques, à l'époque de son mariage avec la fille d'Henri VII, étoit brillante et d'un éclat imposant. Cette alliance ne put le guérir de la prédilection pour les Français, héréditaire dans sa famille. Il entra dans leurs intérêts avec chaleur, et fut tué, avec la fleur de sa noblesse, à la bataille de Flodden, gagnée par les Anglais en 1513, et dans la 40e année de son âge.

La minorité de son fils, Jacques V, fut longue et orageuse. Il eut successivement deux Françaises pour épouses : la première, fille du roi de France, et la seconde de la maison de Guise. Il institua les grandes assises, fit beaucoup de loix utiles, et donna un nouvel essor au commerce d'Ecosse, sur-tout par le travail des mines. A cette époque, il y avoit un tel équilibre dans la balance de l'Europe, que l'amitié de Jacques étoit recherchée par le pape, l'empereur, le roi de France, et son oncle Henri VIII, roi d'Angleterre, qui tous lui firent de magnifiques

présens. Mais Jacques prit peu de part aux troubles de l'Europe. Il s'attacha plutôt, à l'exemple de ses prédécesseurs, à humilier la noblesse; et la doctrine des réformateurs commençant à se propager en Ecosse, il se laissa entraîner, par les instigations de son clergé, á la persécution religieuse. On croit pourtant que s'il eût vécu plus long-temps, il auroit saisi tous les revenus de l'église, à l'imitation d'Henri VIII.

La froideur avec laquelle il accueillit quelques ouvertures amicales de ce prince, devint la cause d'une guerre. Une forte armée, commandée par le duc de Norfolk, entra en Ecosse, et ravagea tout le pays situé au N. de la Tweed. Après cette courte expédition, l'armée anglaise se retira à Berwick. De son côté, le roi d'Ecosse envoya 10,000 hommes sur la frontière O., lesquels entrèrent en Angleterre à Solway-Frith, et lui-même les suivit, en personne, à peu de distance, prêt à les joindre à la première occasion; mais il eut l'imprudence d'indisposer la noblesse et l'armée, en ôtant le commandement au lord Maxwell, pour le donner à Olivier Sinclair, simple gentilhomme, son favori. Ce changement mécontenta l'armée, au point qu'elle étoit prête à se débander, quand un corps de cavalerie anglaise, d'environ 500 chevaux, vint à se montrer. Les Ecossais, saisis d'une terreur panique, se mirent à fuir, dans l'idée qu'ils avoient toute l'armée ennemie sur les bras. Les Anglais les voyant en déroute, les poursuivirent de près, en tuèrent un grand nombre, firent prisonniers 7 lords, 200 gentilshommes, 800 soldats, et prirent 24 pièces de campagne. Ce désastre affecta vivement Jacques; il en tomba malade, et mourut bientôt après, le 14 décembre 1542.

Marie, sa fille, qui lui succéda, venoit de naître quand il mourut: sa beauté, ses foiblesses et ses malheurs sont également fameux dans l'histoire On se borne à dire que durant sa minorité, et pendant qu'elle étoit la femme de François II, roi de France, la réforme fit des progrès en Ecosse; qu'après la perte de son mari, appelée au trône de ses pères, elle épousa

son cousin-germain, lord Darnley, dont la mort prématurée donna lieu à tant de bruits contradictoires. La conséquence de cette mort et de son mariage avec Bothwell, que l'on regardoit comme l'assassin de son époux, fut la révolte de ses sujets, et sa fuite en Angleterre, où Elisabeth eut la barbarie de la retenir dix-huit ans prisonnière, et enfin de la faire décapiter par de prétendues raisons d'Etat, en 1587, dans la 46e année de son âge.

A la mort d'Elisabeth, le droit de la naissance appela le fils de Marie, Jacques VI, sur le trône d'Angleterre. Cette union des deux couronnes détruisit l'indépendance de l'Ecosse qu'il avoit gouvernée avec habileté, et appauvrit les habitans. Le siége du gouvernement une fois transporté en Angleterre, le commerce fut entravé, l'agriculture négligée, et le peuple des campagnes obligé d'aller chercher du pain dans d'autres pays. Jacques, après un règne brillant, mais orageux sur ses trois royaumes, les laissa, en 1625, à son fils, l'infortuné Charles Ier. Les principes et la conduite despotique de ce prince, révoltèrent les Ecossais et les Anglais contre lui; et ce fut en Ecosse que le glaive de la rébellion fut tiré contre Charles. Mais après l'entière défaite du parti royal en Angleterre, le roi se mit lui-même entre les mains des Ecossais. Ceux-ci le traitèrent d'abord avec respect, mais ensuite le livrèrent au parlement pour la somme de 9,600,000 fr., qu'ils disoient leur être due pour arrérages. Ces mêmes Ecossais firent depuis, mais sans succès, diverses tentatives sanglantes pour rétablir son fils Charles II. Ce prince fut entièrement défait par Cromwell, en 1651, à la bataille de Worcester, après laquelle la république et le protecteur d'Angleterre donnèrent des loix à l'Ecosse jusqu'à son rétablissement. Nous parlerons ailleurs des événemens les plus importans du règne de Charles et de celui de son malheureux frère Jacques VII, roi d'Ecosse et d'Angleterre, aussi bien que du roi Guillaume, qui étoit si loin d'être l'ami des Ecossais, que leur aveugle confiance dans la parole royale donnée

à leur parlement, mit l'Ecosse à deux doigts de sa perte.

A l'avénement de la reine Anne, tel étoit l'état des partis en Angleterre, que les Whigs eurent encore une fois recours aux Ecossais, et leur offrirent des conditions égales, s'ils vouloient consentir à l'incorporation qui existe à présent. Il se passa beaucoup de temps avant que la majorité du parlement voulût y consentir : mais enfin la conviction, ou plutôt l'argent répandu parmi la noblesse nécessiteuse, détermina le consentement; et depuis cette époque, l'histoire de l'Ecosse est confondue avec celle de l'Angleterre.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ET DU TOME PREMIER.

Errata du tome premier.

Page 138, ligne 6, *lisez :* Le Dnieper au S., après un cours de 350 lieues........................ La mer Noire.
Le Don au S. E., après un cours de 330 l. La mer d'Asof.
Ibid. lig. 32, *effacez* depuis la source de la Sosna.
Ibid. lig. 36, *lisez :* Le Bug au milieu.
Pag. 146, dans le tableau du Danemarck, ligne de la Norwège, longueur, *lisez :* 245.
Pag. 157, lig. 17 et suivantes, *lisez :*

NORWÈGE, avec la Laponie Danoise.

Long. 340 l. Larg. 80. Lieues carrées, 11,090, avec 67 habitans dans chaque.
Pag. 175, lig. 9 et 10, *lisez :* Lieues carrées... 1651. Peuplé à raison de 623 habitans par lieue.
Pag. 278, lig. 34 et suivantes, *lisez :* Il sort de lacs qui sont situés dans le gouvernement de Novogorod, court E. et S.; et après avoir, etc.
Pag. 518, lig. 18, *lisez :* 833,400 habitans.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





